UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

REVUE

CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

NOUVELLE SÉRIE

TOME QUATRIEME—XX DE LA COLLECTION

206191
4:10:26

MONTRÉAL:
PRENDERGAST & CIE., PROPRIÉTAIRES-IMPRIMEURS

1884

AP
21
R34
v. 20

TABLE DES MATIERES

DU

TOME VINGTIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1884

PAGES

Le château de Vaudreuil, par A C de Léry Macdonald 1
La littérature grecque, par Edmond Lareau 12
Le lis de St-Joseph (poésie), par l'abbé N Caron 26
Adieux à la vie, par Rosalba Tétrault 28
Le bois de la Boulaye, par Alfred de Courcy 30
Les souhaits du nouvel an (poésie), par Ernest Marceau 55
L'abbé de Queylus, par Pascal Poirier 56

FEVRIER

L'abbé de Queylus, par Pascal Poirier 65
Le château de Vaudreuil, par A C de Léry Macdonald 69
Le bois de la Boulaye, par Alfred de Courcy 86
Un gouverneur du Canada inconnu 113
Revue politique, par A G L Desaulniers 122

MARS

Un gouverneur du Canada inconnu, par T B Bédard 129
L'Eglise et l'Etat, par P R 133
La musique et la liturgie, par le Rev. Francis Witt 139
Monsieur Moi, par S Blandy 147
Le château de Vaudreuil, par A C de Léry Macdonald 165
La famille Le Fébure de Bellefeuille, par A C de Léry Macdonald 168
Bulletin bibliographique, par J D 177
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant 179
Revue politique, par A G L Desauluiers 182

AVRIL

Education 193
François Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres, par Giulio 199
Monsieur Moi, par S Blandy 206
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant 225
La famille Le Fébure de Bellefeuille, par A C de Léry Macdonald 235
Revue politique, par A G L Desaulniers 248

MAI

La politique et la littérature en Italie, par Giulio 258
Monsieur Moi, par S Blandy 263
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant 281
La famille Le Fébure de Bellefeuille, par A C de Léry Macdonald 291
Revue scientifique, par Octave Cuisset 303
Esquisses historiques sur le roman, par J J Beauchamp 310
Revue politique, par A G L Desaulniers 314

TABLES DES MATIÈRES

JUIN

PAGES
De Pembrooke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre 321
Esquisses historiques sur le roman, par J J Beauchamp 337
Monsieur Moi, par S Blandy 344
La dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant 355
Revne scientifique, par Octave Cuisset 365
Hymne national pour la fête des Canadiens-Français (poésie), par l'ab. N- Caron *75
Revue politique, par A G L Desaulniers 377

JUILLET

De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre 385
Esquisses historiques sur le roman, par J J Beauchamp 401
Monsieur Moi, par S Blandy 410
Les faux brillants, par F G Marchand 417
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant 425
Les cieux et leurs habitants, par Giulio 433
Revue scientifique, par Octave Cuisset 440

AOUT

Monsieur Moi, par S Blandy 449
De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre 458
Les faux brillants, par F G Marchand 476
Lettres inédites de Octave Crémazie, par l'abbé H R Casgrain 486
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant 493
Revue scientifique, par Oct. Cuisset 505

SEPTEMBRE

De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre 513
Les cieux et leurs habitants, par Giulio 526
Les faux brillants, par F G Marchand 531
Le Château de Trélor, par Alex. Rocoffort 555
Bulletin bibliographique, par P B Mignault 565
Revue scientifique, par Oct. Cuisset 569
Curieuses statistiques, par Oct. Cuisset 575

OCTOBRE

Les faux brillants, par F G Marchand 577
Immigration et colonisation sous la domination française, par Edmond Lareau.. 593
Le château de Trélor, par Alexandre Rocoffort 597
Un critique au Pilori, par Chs M Ducharme 639
Indolence (poésie), par J A Poisson 621
Revue scientifique 623
Chronique du mois, par Philippe Masson 631

NOVEMBRE

Les cieux et leurs habitants, par Giulio 641
Entretien sur l'état actuel de la société, par J S Raymond 651
Les faux brillants, par F G Marchand 670
Le château de Trélor, par Alex. Rocoffort 692
Revue scientifique, par Oct. Cuisset 697
Chronique du mois, par Philippe Masson 700

DECEMBRE

Florence, par G. Lamberty 705
Les anciens peuples de l'Amérique, par Ernest Marceau 709
Le château de Trélor, par Alex. Rocoffort 714
Chronique de Noel, par Chs M Ducharme 722
Les faux brillants, par F G Marchand 728
Revue scientifique, par Oct. Cuisset 754
Chronique du mois, par Philippe Masson 762

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGTIÈME

LE CHATEAU DE VAUDREUIL

Tout pays a ses monuments. L'Egypte se glorifie de ses Pyramides, ces vastes tombeaux, où dorment depuis quarante siècles les rois de l'antiquité ; la vieille Europe respecte ses cathédrales superbes et ses châteaux de mille ans ; la Nouvelle-France aussi a laissé ses monuments.

Les Forts de Chambly, de Senneville, et les deux tourelles du vieux Fort de la Montagne, restent encore pour rappeler les premières années de la colonie, les luttes contre les Iroquois, et les hauts faits d'armes des soldats de Carignan-Salières.

Notre Dame des Victoires, Bonsecours et Notre Dame de Pitié ont entendu les prières de Mademoiselle Mance, de la Sœur Bourgeois, de Marie de l'Incarnation.

Sur les autels de l'ancienne Eglise des Récollets à Montréal, et celle des Jésuites à Québec, d'illustres missionnaires, et les martyrs de la Compagnie de Jésus, ont offert le saint sacrifice de la messe ; et Champlain, Maisonneuve, Dollard, Vaudreuil, Montcalm, Lévis, étaient les assistants à ces cérémonies augustes.

Les châteaux de St. Louis et Beaumanoir avec le Palais des Intendants, à Québec ; le château de Ramsay, le Séminaire de St. Sulpice et le château de Vaudreuil à Montréal, ont reçu à leur foyers tout ce que le pays a produit de grand, dans l'Etat ecclésiastique, le militaire et le civil.

De tous ces monuments historiques il nous reste intacte que le Fort de Chambly, le château de Ramsay et le Séminaire de St. Sulpice.

Les autres sont en ruines ou ont disparu complètement, ayant subi les influences du temps ou le sort de la guerre.

Parmi ces derniers se trouvait le château de Vaudreuil, auquel est attaché tant de souvenirs et de respect.

I

Le terrain sur lequel se trouvait le château et dont une partie est occupée aujourd'hui par la Place Jacques-Cartier, avait été concédé en premier lieu; partie au Sieur André Demers, dit Chedeville le 20 août 1655, et partie (environ un *arpent* sur la rue Notre-Dame et un *demi-arpent* sur la rue St. Charles), à Paul Bénoit dit Livernois en 1659. Ce dernier a cédé la même année son terrain à Jacques Malhiot, qui le revendit en 1660 à Jacques Testard Sieur de la Foret, l'ancêtre de la famille Testard de Montigny au Canada. Il descendait d'une race d'hommes, qui, à eux seuls, comme dit l'abbé Daniel, valent des armées. Il eût un fils digne de lui, Jacques Testard de Montigny, Chevalier de St. Louis, Capitaine de la Marine. "Plus de trente-cinq ans de services, quarante blessures, tels sont les titres qui le rendaient chers à ses contemporains, et le recommandent à l'admiration de la postérité." Le représentant actuel de cette illustre famille est notre estimé concitoyen son Honneur le Recordeur de Montréal, Mr. B. A. Testard de Montigny, qui rend la justice à cinquante pas du terrain qu'autrefois possédait son ancêtre. Le Séminaire retira ce terrain du Sieur de la Foret, cette même année, et le concéda de nouveau le 10 Déc. 1660 à Charles d'Aillebout, Sieur des Musseaux, Lieutenant Civil et Criminel, neveu de Mr. d'Aillebout, Gouverneur Général.

Ainsi l'on peut voir que ce terrain à changé de propriétaire déjà quatre fois avant d'entrer en possession du Marquis de Vaudreuil, père, qui l'acheta de M. d'Aillebout des Musseaux, aussi bien que des terrains aux alentours appartenant aux Rév. Pères Jésuites, à Mr. Dulutte et à Melle Daneau de Muy. Le terrain de cette dernière se trouvait à l'endroit où est situé maintenant le Monument de Nelson. Voici la description dans l'acte de vente que fit le marquis de Vaudreuil en 1763 au marqois de Lotbinière. "Trois terrains situés à Montréal *sur la rue Notre-Dame en face des Jésuites*, joignant par derrière celui qui depend de l'Hôtel de Vaudreuil, bornés à droite par un terrain qui appartenait au Sieur de Rigaud, et par lui vendu au Sieur de Lotbinière; à gauche par celui appartenant au Sieur Saint Ange Charly, lesquels trois terrains ont été acquis par le dit Seigneur Marquis de Vaudreuil, de différents particuliers et notamment de la dite Delle de Muy, à la charge de 400 livres de rente viagère, etc."

II

L'érection du château fut commencée le 15 Mai 1723, et la Marquise de Vaudreuil posa la première pierre, comme il appert par l'inscription trouvée dans les ruines du château le 15 Mai 1803, précisément le même jour et le même mois qu'on l'avait posée trois quarts de siècle avant. Voici l'inscription :

CETTE PIERRE
a été posée par Dame Louise-Elizabeth Jouabere.
femme de haut et puissant seigneur
PHILIPPE DE RIGAUD
Chevalier, Marquis de Vaudreuil,
Grand'Croix de l'Ordre Militaire de St-Louis,
Gouverneur,
et lieutenant-général pour le roy. de toute la
Nouvelle-France Septentrionale
en 1723, *le* 15 *mai,*
Sept maisons appartient à Monsieur le
Marquis de Vaudreuil.

Louise Elizabeth de Joybert de Soulanges, Marquise de Vaudreuil, sous-Gouvernante des Enfants de France, était fille de Pierre de Joybert, Seigneur de Marson et de Soulanges, Commandant pour le Roi en Acadie, et de Dame Marie Françoise Chartier de Lotbinière. " Le rôle brillant que joua à la Cour de " France, dit M. Daniel, la Marquise de Vaudreuil, fait trop d'hon- " neur à sa famille pour que nous n'en parlions pas. Mde de Vau- " dreuil avait été élevée par les Dames Ursulines, qui, à cette " époque, avec les Dames de la Congrégation, étaient les seules " Institutrices du Pays. Suivant l'ouvrage déjà cité, la Marquise " était une personne d'une vertu solide, d'un esprit supérieur, et " douée de toutes les grâces qui font le charme d'un cercle d'é- " lite. Une sagesse rare tempérait la vivacité de son caractère, et " les attraits de sa figure étaient réhaussés par une exquise mo- " destie. Ce furent ces rares qualités qui lui valurent son élé- " vation. Madame de Maintenon ayant entendu faire son éloge, " la fit nommer sous-Gouvernante des Enfants de France en " 1708. Après un voyage assez périlleux, la Marquise arriva à " Versailles, où elle fût accueillie avec bonté par Madame de " Maintenon, qui la présenta au Grand Roi. Elle fût chargé " d'élever le jeune Duc d'Alençon. Ce jeune Prince étant venu

" à mourir, la Marquise demanda à retourner au Canada. Mais " telle était l'estime qu'elle s'était acquise, que le Duc de Berry, " père du Prince qui venait de mourir, ne pût jamais y con- " sentir. Il la pria de rester et de se charger de la conduite de " ses autres enfants, ne pouvant se refuser à des instances si pres- " santes, Mde de Vaudreuil consentit à demeurer. L'espoir qu'elle " pourrait se rendre utile à ses compatriotes entra aussi pour " beaucoup dans cette détermination." Elle est morte en 1740.

La construction du château prit environ trois années, et le 17 Juillet 1726, les Sieurs Jean Baptiste Angers et Réné Ducouague, arpenteurs, mésurent le terrain et font le plan du château et des jardins tel qu'ils se trouvaient en 1726, comme il parait par ce qui suit. " L'an mil sept cent vingt-six, nous, Jean Baptiste " Angers et Réné Ducouagne, arpenteurs, jurés et nommés par M. le " Procureur du Roi, nous nous sommes exprès transportés sur " l'emplacement et maison de Monsieur le Marquis de Vaudreuil, " située à Montréal, que nous avons trouvé contenir douze cents " onze toises et quart de terre en superficie, y compris les cours, " parterres, jardins fruitiers, potagers et autres emplacements. " Dépendant du dit terrain, vis-à-vis, le dit Hôtel, du côté du " Fleuve St. Laurent, nous avons trouvé contenir en superficie " cent vingt-quatre toises de terre. Ce plan que nous avons dé- " signé, nous certifions véritable. En foi de quoi nous avons " signés.

J. B. Angers.
R. Ducouagne."

Sur le Plan était aussi écrit ce qui suit " Plan des terrains ad- " jacents de l'Hôtel de Vaudreuil, de 17 juillet 1726, tel que vendu " en 1721, avec une addition de 15 pieds ou plus depuis la rue " St. Charles jusqu'au représentant de Mr. Dulutte, (M. le Marquis " de Vaudreuil) à prendre à la rue St. Paul, jusqu'à l'eau, etc. " Plus une étendue concédée par les Jésuites sur la rue St. " Charles, au-dessus des terrains, acquis de MM. Dulutte et d'Ail- " lebout."

Nous avons encore le plan tel que fait par les arpenteurs en 1726, d'après lequel on peut juger de l'étendue des jardins et parterres, ainsi que de la magnificence du château lui-même pour le temps. Il est probable que cette maison était le plus bel établissement de ce genre au pays. Aussi combien de scènes ont dû se passer entre ses murailles! Là se tenait les conseils de guerre qui devaient décider plus d'une fois du sort de la Nouvelle-France; là ont été décidés les expéditions aux Grands Lacs ou les courses

à la Louisiane ; là enfin on a jugé les soldats déserteurs ou ceux qui avaient enfreint la discipline. Le 25 Avril 1735 il y eût une assemblée du Conseil de guerre pour juger des plaintes que le Capitaine Pecaudy de Contrecœur, porta contre Antoine Brissaut dit Beauséjour soldat et tambour de sa compagnie, qui avait déserté. Le Conseil était composé des premiers personnages de la ville, Boisberthelot de Beaucourt, Chevalier de St. Louis, Gouverneur de Montréal qui a présidé ; Michel de la Rouvillière, Commissaire Ordonnateur ; Le Gardeur de Repentigny, de Viviers, Chevaliers de St. Louis, de Budemont ; Le Chevalier de Longueuil, de Noyan, de la Fresnière, et Dufiguier, tous Capitaines, et Monsieur le Baron de Longueuil, Major, faisant les fonctions de Procureur du Roi, etc.

Que de fois le Marquis de Vaudreuil se promenant dans ces jardins, a-t-il médité sur les graves intérêts du vaste pays que le Roi avait confié à sa garde ! Que de fois, accompagné de son frère Rigaud de Vaudreuil, ont-ils discuté ensemble les événements du jour et les espérances d'un avenir qui, hélas ! devait être si triste !

Si ces lieux pouvaient parler, combien de doux entretiens et de tête-à-tête secrètes ne nous rediraient-ils pas ; car ils ont été témoins des réunions de famille, et des bals du Gouverneur où s'assemblait l'élite du pays ; où le jeune officier, nouvel arrivé de Versailles, prodiguaient lee galanteries de la Cour aux gracieuses Demoiselles ; où le brave gentilhomme, de retour d'une expédition lointaine et pénible, racontait aux nobles Dames les aventures de sa longue course ! Mais, hélas ! tout est passé ; ces jardins autrefois si joyeux, ces cœurs jadis si gais, où sont-ils ? le brave guerrier et la noble Dame aussi sont passés ; le pays même n'est plus français, sur l'endroit un monument est élevé pour célébrer l'humiliation de la France (1) ; et le grand nom de Vaudreuil, donné à une petite Ruelle des environs, est tout ce qu'il reste pour dire à la postérité que là vivait jadis " haut et " puissant Seigneur, Pierre de Rigaud, Chevalier, Marquis de " Vaudreuil, Gouverneur de toute l'étendue de la Nouvelle- " France !" Quand donc le peuple Canadien élevera-t-il un monument à la mémoire du dernier et du plus illustre de ses Gouverneurs Français, dont la seule récompense, après cinq ans d'une administration pénible et glorieuse, a été dix-huit mois d'un emprisonnement honteux dans la Bastille ! Au moins, en

(1) Le monument Nelson.

attendant un monument digne de lui, ne serait-il pas juste de donner son nom à l'endroit qu'occupait autrefois son château !

Pendant que tous les événement semblaient arriver pour la prospérité de la Nouvelle-France, l'Angleterre méditait sa ruine. Alors commencèrent ces luttes héroïques dont le souvenir sera perpétué à travers les siècles et qui finirent par la perte du Canada, ce pays, quoiqu'abandonné de la France, soutint pendant des années la lutte seule contre un ennemi dix fois plus nombreuse et pourvu de tout. C'est en vain qu'un illustre Général, par un héroïsme touchant à la témérité, s'efforce, sur les Plaines d'Abraham, de ramener la victoire sous les plis de son drapeau blanc ; couvert de gloire et des lauriers de Carillon, il succombe et son armée est défaite. C'est en vain que Lévis reprenant la lutte avec les restes de cette armée glorieuse, met en déroute sur les mêmes Plaines d'Abraham, l'armée de ses vainqueurs ; l'heure suprême était arrivé et la Nouvelle-France avait cessé d'exister.

Le Marquis de Vaudreuil fut appelé à signer l'arrêt fatal qui détruisait ainsi toutes les espérances du Grand Roi, qui avait voulu fonder au-delà de l'Océan, un grand Empire pour l'Eglise et l'honneur de la France sa fille ainée. Après la conquête, il s'embarqua pour la France, espérant terminer en paix ses jours ; mais à peine fut-il arrivé, qu'il fût appelé à rendre compte de son administration et fut détenu dix-huit mois dans la Bastille, accusé d'avoir " vendu la Nouvelle-France ! " On lui fit son procès comme à un criminel public et après des humiliations, qui l'affectèrent jusqu'à la fin de ses jours, il fut déclaré " exempt de tout reproche " et le Roi lui fit une pension de six mille livres, pour l'aider dans ses besoins qui étaient devenus bien grands.

L'extrait suivant, de " Nos Gloires Nationales " fait voir la grandeur d'âme du Marquis de Vaudreuil, pendant les procès qui furent intentés contre lui. " Il y était à peine arrivé, qu'il fut " appelé à rendre compte de son administration. Il le fit avec " cette distinction et cette grandeur d'âme qui ne conviennent " qu'à de males courages. Sans daigner répondre à ses accu- " sateurs, il leur ferma la bouche et réduisit à néant leurs per- " fides insinuations, en défendant ses compatriotes injustement " attaqués. Il ne s'occupa point de lui-même : de longues années " de services, *sa fortune ruinée pour le bien de l'Etat*, ne parlaient " pas moins éloquemment en sa faveur que les distinctious qu'il " avaient reçus en 1757 et en 1759, lorsqu'il avait été fait Com- " mandeur, puis Grand'Croix de l'Ordre Royal et Militaire de St. " Louis. Elevé en Canada, dit-il, je connais les Officiers Canadiens, " et je soutiens qu'ils sont presque tous d'une probité aussi

" éprouvée que leur valeur. Le détail de leurs expéditions, de " leurs voyages, de leurs entreprises, de leurs négociations avec " les naturels du pays, ajoute-t-il, en insistant sur ce dernier " point, offre des miracles de courage, d'activité, de patience dans " la disette, de sang froid dans le péril, de docilité aux ordres " des Généraux, qui ont coûté la vie à plusieurs, sans jamais ra- " lentir le zèle des autres. Ces Commandants intrépides, avec une " poignée de Canadiens, et quelques guerriers sauvages, ont sou- " vent déconcerté les projets, ruiné les préparatifs, ravagé les " Provinces et battu les troupes des anglais, huit à dix fois plus " nombreuses que leurs détachements. Un homme qui sent sa " conscience coupable, ne parle pas ainsi. Aussi M. de Vaudreuil " fut-il acquitté."

Le même auteur cependant en parlant de la mort du Marquis de Vaudreuil, se trompe en disant qu'il est arrivé en 1764. " Ses " dures épreuves, jointes à ses fatigues passées, firent décliner " rapidement sa santé. Il mourut *cette même année* (1764), à Paris, " suivant les uns, à St. Germain en Laye d'aprés d'autres, laissant " à sa famille un nom qu'elle pouvait porter sans déshonneur." Le Marquis est mort seulement en 1778 le 4 août, comme nous le verrons plus loin.

Le Marquis de Vaudreuil dans une lettre à M. de Lotbinière datée à Paris 31 mai 1775, annonce la mort de Madame de Rigaud. " ..... J'apprends dans ce moment que Madame de Rigaud, qui " était partie au mois de novembre dernier pour conduire sa " nièce, Madame la Vicomtesse de Choiseul, à St. Domingue, y " était décédée dans le mois de février dernier."

L'année suivante le 31 mars 1776, le Marquis de Vaudreuil écrivait encore à M. de Lotbinière de Paris " ..... Vous aurez " sans doute appris, mon cher de Lotbinière, la mort de Madame " de Rigaud arrivée au mois de février 1775, à St. Domingue " où elle était allée pour l'arrangement de ses affaires; mon frère " de Rigaud depuis ce triste évènement est chez moi, nous comp- " tons passer ensemble le reste de nos jours."

M. le Chevalier Huguet Latour dit que Madame de Rigaud dont il est ici question, était Mademoiselle Marie Claire Françoise Guyot de la Mirande, qui avait épousé à St. Domingue le 12 juin 1732, Joseph Hyacinthe de Vaudreuil, le plus jeune des garçons de Philippe de Rigaud, Marquis de Vaudreuil, (XIV Gouverneur) et de Dame Louise Elizabeth de Joybert de Soulanges, fille de Pierre de Joybert, Seigneur de Marson et de Soulanges, Commandant en Acadie, et de Dame Marie-Françoise Chartier de Lotbinière. Madame de Rigaud doit plutôt être Melle

Louise Fleury d'Eschambault de la Gorgendière épouse de Pierre François de Rigaud de Vaudreuil, dernier Gouverneur de Montréal, puisque le Marquis dit que Madame de Rigaud était allé conduire "sa nièce" Madame la Vicomtesse de Choiseul, à St. Domingue, Madame de Choiseul était une Delle d'Eschambault, fille de Ignace d'Eschambault de la Gorgendière, Garde Magasin à Rochefort, et par conséquent n'était pas "nièce" de Melle Guyot de la Mirande, mais plutôt de Melle Louise d'Eschambault. De plus comme M. de Vaudreuil, Gouverneur de St. Domingue était mort le 30 octobre 1764, le Marquis ne pouvait pas écrire à M. de Lotbinière, en 1776 "mon frère de Rigaud depuis ce triste "évènement est chez moi."

Les Messieurs de Vaudreuil furent obligés de vendre leurs biens au Canada, pour subvenir à leurs besoins en France, comme on peut en juger par l'extrait suivant d'une lettre au Marquis de Lotbinière en 1773.

"Quand à la diminution annuelle que vous me demandez, "vous connaissez, mon cher de Lotbinière, mes sentiments pour "vous. Je désirerais du meilleur de mon cœur pouvoir vous sa-"tisfaire, *mais ma situation ne me le permet pas ; au contraire, j'ai* "*absolument besoin de tous mes revenus.....*" Par là on peut juger que les finances du Marquis de Vaudreuil n'étaient pas dans un état bien florissant pour un homme qui avait "vendu la Nouvelle-France."

III

Ce fut le Marquis de Lotbinière, père, qui acheta des Messieurs de Vaudreuil presque tous leurs biens au Canada, après la conquête. Il s'était rendu en France à la capitulation de Montréal avec les deux tiers de la noblesse du pays ; mais l'accueil que leur fit la mère-patrie, détermina plusieurs à retourner vers leur ancienne patrie, préférant vivre sous une domination étrangère que dans une mère-patrie ingrate. Voyant par le Traité de 1763 que la Nouvelle-France avait été irrévocablement unie à l'Angleterre, M. de Lotbinière résolut de s'y fixer et acheta de M. le Marquis de Beauharnois, sa seigneurie de Villechauve, (aujourd'hui Beauharnois), et des Messieurs de Vaudreuil leurs Seigneuries de Vaudreuil et Rigaud, près de Montréal, et Beauce (ou Rigaud-Vaudreuil) et Chatigan, près de Québec, aussi bien que leur château de Vaudreuil à Montréal. Il acheta aussi de

Monseigneur l'Intendant Hocquart, sa belle Seigneurie de Hocquart, située sur le Lac Champlain ; cette dernière lui fut injustement enlevée par le gouvernement anglais après la conquête, aussi bien que sa Seigneurie d'Allainville qu'il s'était fait concédée par le Marquis de Vaudreuil sur le Lac Champlain près de Hocquart. L'acte suivant par lequel les MM. de Vaudreuil constituent M. Fleury d'Eschambault de la Gorgendière, leur Procureur, pour recevoir de M. de Lotbinière les paiements, fera voir les biens qui furent vendus :

" Pardevant les Conseillers du Roi, Notaires au Chatelet de " Paris, soussignés, furent présents Haut et Puissant Seigneur " Pierre de Rigaud, Chevalier, Marquis de Vaudreuil, Grand'- " Croix de l'Ordre Royale et Militaire de St. Louis, Ancien Gou- " verneur et Lieutenant Général pour le Roi au Canada, de- " meurant à Paris, etc.

" Et Haut et Puissant Seigneur Pierre François de Rigaud de " Vaudreuil, Chevalier, Ancien Gouverneur de Montréal, en Ca- " nada, et Haute et Puissante Dame Louise Thérèse Fleury de la " Gorgendière, son épouse, qu'il autorise à l'effet des présentes, " etc..... Lesquels ont fait et constitué pour leur Procureur " Général et Spécial Messire Joseph Fleury d'Eschambault de la " Gorgendière, auquel ils donnent pouvoir de pour eux et en " leur nom toucher et recevoir de Messire Michel Chartier, Che- " valier, Seigneur de Lotbinière, ou de tout autre qu'il appar- " tiendra ; savoir, pour le dit Seigneur Marquis de Vaudreuil, " les arrérages échus et à échéoir de 2450 livres de rente viagère..... " due et constituée par le dit Sieur de Lotbinière..... le 12 avril " 1763, tant pour la somme de 18500 livres, moyennant laquelle " le dit Seigneur Marquis de Vaudreuil, a vendu au dit Sieur de " Lotbinière :

" 1o La moitié qui lui appartenait dans le fief et Seigneurie " de Rigaud, située près de Montréal.....

" 2o. Trois terrains situés au dit Montréal, sur la rue Notre- " Dame en face des Jésuites ; (c'est-à-dire, à l'endroit où est main- " tenant le monument de Nelson).

" Que pour la somme de 6000 livres, moyennant laquelle le dit " Seigneur Marquis de Vaudreuil, avait vendu au dit Sieur de " Lotbinière le *cinquième* qui lui appartenait dans une grande " maison, appelée l'Hotel de Vaudreuil, sise en la dite Ville de " Montréal, le 9 août 1763.

" Et pour les dits Seigneur et Dame de Vaudreuil les arrérages " aussi échus et à échéoir de 2240 livres de rente viagère....., " due et constituée à leur profit..... par le dit Sieur de Lotbi-

" nière....., le 2 avril 1763..... pour la somme de 28000 livres,
" moyennant laquelle les dits Seigneur et Dame de Vaudreuil
" ont vendu au dit de Lotbinière.

" 1o. Le cinquième au dit Hôtel de Vaudreuil.

" 2o. La moitié du dit fief et Seigneurie de Rigaud, etc.

" 3o. De la terre et Seigneurie de la Beauce, de trois lieues le
" long de chaque côté de la Rivière de la Chaudière en Canada.

" 4o. D'un terrain situé à Montréal depuis la maison de Dubois,
" jusqu'à la rue en face des Jésuites.

" 5o. Et d'environ 30 livres de rente foncière à prendre sur
" différents particuliers, etc.....

" Fait et passé à Paris le 31 mars 1769."

Les trois terrains, mentionnés ci-dessus, comme appartenant au Marquis de Vaudreuil, et celui de M. de Rigaud situé en face des Jésuites, se trouvaient dans la partie supérieure de la Place Jacques-Cartier d'aujourd'hui, touchant la rue Notre-Dame, depuis la rue St. Vincent jusqu'au monument de Nelson, comme il appert par la description suivante dans l'acte de vente du Marquis de Vaudreuil: 2o. " Trois terrains situés à Montréal sur la
" rue Notre-Dame, en face des Jésuites (là où se trouve aujour-
" d'hui le *Palais de Justice* était la propriété des Jésuites), joignant
" par derrière celui qui dépend de l'Hôtel de Vaudreuil, bornés à
" droite par un terrain qui appartenait au Sieur de Rigaud, et
" par lui vendu au dit Sieur de Lotbinière; à gauche par celui
" appartenant au Sieur St. Auge-Charly, lesquels trois terrains
" ont été acquis par le dit Seigneur Marquis de Vaudreuil, de
" différents particuliers et notamment de la Delle de Muy, à la
" charge de quatre cent livres de rente viagère..... et aussi à la
" charge de la faire inhumer avec service et lui faire célebrer
" après son décès deux cents messes basses de Requiem." Quand à la rente viagère elle fut acquittée apparemment par le Marquis de Lotbinière jusqu'en 1771, lorsqu'il fit cession à son fils l'Hon. Michel Eustache Gaspard Alain Chartier de Lotbinière, Seigneur de Lotbinière, etc., des Seigneuries de Vaudreuil et Rigaud, à la charge d'acquitter ses obligations envers les Messieurs de Vaudreuil, et Melle Daneau de Muy. Nous donnons ici le dernier acquit de Melle de Muy au Marquis de Lotbinière père. " J'ay
" reçue par paymen de Monsieur de Longueuil *can fran* pour la
" rante que me doitte Monsieur le Marqui de Vaudreuil, *et chue*
" (échue) le quatorze désambre, mill sesan soixante onze (1771) a
" Montréal ce 11 désambre 1771.

DE MUY."

M. de Lotbinière, fils, acquitta cette rente jusqu'à la mort de Melle de Muy, arrivée vers 1780. L'acquit suivant est le dernier qu'elle lui donna. " J'ay reçue de Monsieur *de Labinière*, fils, *can* " *fran* ou chelin de la province pour un *cartier* de la *rante* qu'il " me doit, échue le *quatorse* mars 1779 dont je le tiens quitte à " *Monréal* ce 10 avril 1779.

DE MUY."

Les deux cents messes basses furent apparemment célébrées pour le repos de son âme. Les deux extraits qui suivent font preuve de cent cinquante. " J'ay reçu de Monsieur Chartier de " Lotbinière, la rétribution de cinquante messes, qne je promets " d'acquitter le plutôt qu'il me sera possible pour le repos de " l'âme d'une défunte, conformément à son intention. A Lotbi- " nière le 12 de mars 1780.

BPT. GALLIEN, Ptre.

" Les messes ci-dessus pour le repos de l'âme de Domoiselle de " Muy, les jours et an que dessus.

BPT. GALLIEN.

" Reçu de Monsieur de Lotbinière, lundi, dix-neuf du présent, " l'honoraire de cent messes, pour le repos de l'âme de Melle " dè Muy, A Vaudreuil le 24 juin 1780

L. BEAUMONT, ptre."

Melle de Muy était probablement fille de Nicolas Daneau Seigneur de Muy, Capitaine de la Marine et Gouverneur de la Louisiane.

Par le contrat d'achat du château de Vaudreuil M. de Lotbinière avait à payer les droits qui pouvaient être dû aux Seigneurs de Montréal. Son fils s'acquitta de cette obligation, comme en fait foi ce qui suit: " Les lods d'acquisition des trois terrains qui " dépendent de l'Hôtel de Vaudreuil, comme il est dit ci-dessus " au seconde article, ont été payés, par M. E. G. A. Chartier de " Lotbinière, fils, Ecuier et Seigneur de Vaudreuil Rigaud, et à " l'acquit et décharge de Messire Michel, Marquis de Lotbinière, " son père, Seigneur de Beauharnois."

Montréal 6 juin 1791, (signé) J. BORNEUF, Ptre.

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

(*A continuer.*)

LA LITTERATURE GRECQUE

"La Grèce, une fois sortie de la lutte contre la Perse, avec le sentiment entier de ses propres forces, développa largement ses institutions qui, dans leur immense variété, avaient toutes pour but la liberté, l'action et le perfectionnement de la vie individuelle et publique."

CANTU.

(*Suite*)

III

La troisième période de la littérature grecque commence à l'avènement d'Alexandre et se termine au IV siècle de notre ère.

La Grèce avait vu avec apathie ses institutions nationales s'éteindre et disparaître. En perdant son indépendance elle perdit ses génies poétiques. Alexandrie remplaça Athènes et la littérature de la troisième période, changeant de caractère et de direction, commença aussitôt à pâlir.

Jusque-là les essais poétiques avaient été spontanés, pleins de vigueur, de hardiesse; à l'avenir ils deviendront systématiques, rêveurs, sophistiques. Les couleurs sombres remplacèrent le gai et le naïf. La littérature deviendra savante, froide et sans goût. Le souffle sacré de l'inspiration, chassé d'Athènes qui n'a plus que des ruines, s'envolera en Egypte, à la cour des Ptolémées. Alexandrie devint le siège du pouvoir, et cette ville avantageusement située pour le commerce, s'occupa plus à diriger ses pro-

duits vers l'Europe, l'Asie et l'Afrique qu'à encourager les travaux de l'esprit.

Cependant les sciences naturelles, la philosophie en tête, étaient trop répandues pour qu'elles n'imprimassent pas à l'esprit humain une direction nouvelle. La découverte du papyrus, très répandu en Egypte, favorisa la réaction.

A Alexandrie la littérature devient l'objet et l'expression du dévergondage de l'esprit, la science captieuse remplaça le génie. C'est dans cette ville que l'on déterminait le cercle des connaissances humaines auxquelles il fallait aspirer pour se rendre digne du titre de *lettré*. C'est là que naquirent les *sept arts libéraux* : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, astronomie et musique.

La poésie céda le pas à l'érudition. Cependant, on rencontre encore dans cette troisième période quelques noms qui figurent avec assez de dignité dans le cadre de la littérature grecque. Outre Ménande et Philémon, les gloires de la comédie nouvelle, il y a Théocrite, le créateur du genre pastoral.

THÉOCRITE

De tout temps, dit Laharpe, la poésie a été imitatrice ; et des paysans grossiers, misérables, abrutis par la misère, la crainte et le besoin, n'auraient jamais pu inspirer aux poètes l'idée d'une églogue. Les poètes embellissent, il est vrai, mais il faut que l'objet les ait frappés avant qu'ils songent à l'orner : ils ne feignent pas le contraire de ce qu'ils voient.

Théocrite est à la poésie pastorale ce qu'est Homère à la poésie épique : il en est le créateur et le premier modèle. Sans devancier pour se guider et puiser des inspirations, il a porté le genre pastoral à sa perfection. Il imite la vie champêtre en des scènes qui nous la représentent avec tant de charme qu'on est porté à désirer ces temps d'innocence et de vertu. En le lisant on assiste au combat des flûtes champêtres et des chalumaux agrestes, aux frugal festin des bergers, aux amours naïfs, à la culture des champs, à la cuillette des fruits.

Théocrite naquit à Syracuse, environ 300 ans avant J.-C. On a de lui 30 idylles en dialecte dorique. Sa simplicité manque quelque fois de noblesse. En général ses idylles se ressemblent trop et ses sujets présentent un trop grand nombre d'accessoires inutiles.

Quand les sociétés sont blasées il leur faut une source nouvelle

pour former leurs goûts et leurs tendances. L'éloignement de l'âge d'or avait occasionné ce retours vers cette vie d'innocence où l'ambition, le luxe et l'égoisme n'avaient pas de place. Théocrite écrivant ses pastorales à la cour de Ptolemée Philadelphe, et Virgile, faisant de même sous Auguste, est un trait caractéristique gros d'enseignements. C'est l'empire de la réaction, la révolution du goût dans la recherche du beau.

Après Théocrite brillent, dans le même genre, mais d'un éclat moindre, Bion de Smyrne et Moschus de Syracuse, écrivains faciles et élégants qui laissèrent des idylles d'une délicatesse ravissante et des élégies pleines de tendresse et de sensibilité. On leur reproche un peu d'affectation. Ils étaient contemporains de Théocrite.

MÉNANDRE

Ménandre est le plus illustre représentant de la comédie *nouvelle*. Personne n'a donné à ses acteurs un langage aussi convenable. Plutarque et Quintillien, dans plusieurs endroits de leurs ouvrages, en font des éloges flatteurs. Térence emprunta de lui le sujet de toutes ses pièces, excepté pourtant *Pharmion* et *Hécyre*. Plaute s'est aussi enrichi des dépouilles de Ménandre, ce qui faisait dire à Jules César, après avoir vanté la pureté du style de Térence, que Plaute n'était qu'un demi Ménandre : *dimidiate Menander*.

Il était disciple d'Epicure et du parispatéticien Théophraste pour la philosophie, et de son oncle Alexis, pour la poésie. Les idées de ses maîtres se retrouvent dans ses ouvrages ; elles contribuèrent à ses succès, mais jetèrent du discrédit sur certains de ses actes.

Outre l'élégance de son style, la finesse, la grâce et la justesse de ses idées, on trouve encore dans ses écrits une foule de sentiments moraux, sublimes et passionnés qui le rangent parmi les moraliste les plus distingués de son temps. «Toujours fidèle à la nature, dit un de ses biographes, personne n'a possédé dans un dégré plus éminent les grâces et la flexibilité du style. C'est un ruisseau limpide qui serpente entre des rives tortueuses et qui varie ses formes à chaque détours sans rien perdre de la pureté de son onde. Ménandre écrit en homme du monde et en homme de génie. Ses beautés sont de tous les lieux comme de tous les temps.»

Sans partager toute l'admiration de ce critique pour Ménandre nous reconnaissons en lui un homme supérieur. St Paul cite un de ses vers, qu'il a tiré de sa comédie de *Thaïs* : «Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.» (1)

Ménandre naquit à Cephina, bourg situé près d'Athènes, l'an 342 et mourut en 292, d'autres disent 290. Il nous reste que des fragments des 100 comédies qu'il composa. Il avait un rival redoutable dans la personne de Philémon. Dans son dépit, il lui dit un jour : *Est-ce que tu ne rougis pas, Philémon, toutes les les fois que tu es déclaré mon vainqueur ?*

Plutarque place Ménandre bien audessus d'Aristophane et ce jugement semble avoir été ratifié par l'antiquité.

Les critiques les plus éclairés s'accordent généralement a dire que si l'on en excepte Ménandre, Théocrite et une couple d'autres, les poètes d'Alexandrie manquent de vigueur, de goût et d'imagination. La poésie didactique est le genre qui leur allait le mieux. Parmi ceux qui s'y distinguèrent on peut citer Aratus, auteur d'un poème intitulé, les *Phénomènes*, dans lequel il décrit le cours et l'influence des astres. Cicéron l'a traduit.

On cite encore quelques noms peu remarquables comme Lycophron, auteur de quelques tragédies et d'un poème obscur intitulé : *Cassandre* ; Callimaque de Cyrène, poète qui ne connut jamais la véritable inspiration ; Appollonius de Rhodes, auteur des *Argaunautiques*, dont il voulut faire une épopée, mais qui n'est au fond qu'une histoire mal narrée.

La philosophie de la décadence porte un caractère particulier. Les écoles sont peut-être plus nombreuses mais elles s'éloignent des enseignements des premiers maîtres, Socrate Platon et Aristote.

L'école néo-platonicienne offre à peine quelques noms illustres, entre autres Plotin, qui consigna toutes ses doctrines dans les *Ennéades*. Porphyre, Jamblique et Proclus, successeurs de Plotin, hâtèrent, par leurs excès, la décadence du Néoplatonicisme, école qui voulut compléter Platon par Aristote.

ESOPE

Esope, le père de la fable, est d'après les quelques notions qui nous sont parvenues, l'être le plus curieux et le personnage le

---

(1) Corinth : ch. XV, v 33.

plus original de l'antiquité. Né laid, difforme et esclave, il cachait cependant, sous cette grossière enveloppe, un esprit délié, plein de verve et de réparties. Il avait toujours le mot pour rire.

Le riche Crésus l'avait fait venir à sa cour pour l'égayer dans ses chagrins. Il était contemporain de Solon. Platon faisait grand cas de ses ouvrages. Il ne craignit pas de les désigner comme une instruction utile à la jeunesse. Esope a aussi attiré l'attention de Socrate qui mit en vers, dans sa prison, une de ses fables. Il devait plus tard inspirer Phèdre et Lafontaine.

Il naquit en Physie au sixième siècle.

Après Esope on ne connaît guère qu'un certain Babiius qui se soit occupé de l'apologue. Quelques fragments de ses fables sont arrivés jusqu'à nous.

ROMAN

Le genre romantique a été peu en honneur dans la littérature grecque. Villemain nous en donne la raison. « Tout l'empire de la fiction, dit-il, était alors envahi par le polythéisme ingénieux des Grecs. Cette croyance devait suffire aux imaginations les plus vives : elle satisfaisait ce besoin de fable et de merveilleux si naturel a l'homme. Chaque fête, en rappelant les aventures des dieux, occupait les âmes curieuses par des récits qui ne laissaient point de place à d'autres événements. Le théâtre, dont les solennités n'étaient point affaiblies par l'habitude, frappait les esprits par ce mélange d'intervention divine et d'histoire héroïque qui faisait son merveilleux et sa terreur.

« De plus, chez une nation si heureusement née pour les arts, la fiction appelait naturellement les vers ; et l'on ne serait point descendu de ces belles fables si bien chantées par les poètes, à des récits en prose qni n'auraient renfermé que des mensonges vulgaires. Remarquons d'ailleurs combien tout était public et occupé dans la vie de ces petites et glorieuses nations de la Grèce, il n'y avait pour personne de distraction privée ni de solitude : l'état se chargeait pour ainsi dire d'amuser les citoyens.

« Sous d'autres rapports cette forme de société fournissait peu à l'imitation des mœurs privées et à la fiction romanesque. La civilisation, quoique prodigieusement spirituelle et corrompue, était plus simple que la nôtre. L'esclavage domestique formait une grande et première uniformité ; le reste de la vie des citoyens se passant sur la place publique, était trop ouvert à tous les

yeux pour que l'on y put supposer avec vraisemblance quelque aventure extraordinaire, quelque grande singularité de caractère ou de destinée ; enfin la condition inférieure des femmes, leur vie retirée, affaiblissaient la puissance de cette passion qui joue un si grand rôle dans les romans modernes.»

Il y eut cependant quelques productions dans le genre. Les plus célèbres furent les *Babyloniques* du Syrien Jamblique, les *Ephénaques* de Xénophon ; *Théagène et Clariclée* d'Héliodore, *Leucippe et Clitophon* d'Achille Tatius, et *Daphnis et Chloé* de Longus. Ces romans sont bien inférieures aux productions modernes. L'intrigue est nulle et les incidents trop rares. Leur mérite principal consiste dans quelques tableaux agrestement peints, riches en couleurs mais sans variété.

ÉLOQUENCE

L'éloquence de la troisième période se confine dans les écoles des rhéteurs. Il n'y avait plus de tribune populaire. Le peuple, obéissant à la voix d'un seul, ne s'assemblait pas pour délibérer sur les affaires de l'état. En perdant ses institutions libres la Grêce perdit le soufle de l'inspiration qui l'animait naguère. L'éloquence n'était plus cet élan populaire qui rassemblait, en un moment donné, toute la ville d'Athènes au pied d'un homme que les malheurs de la patrie inspiraient.

Cependant, toujours amoureux du beau langage, les Grecs ne perdirent pas tout à fait ce goût inné pour l'éloquence. Mais les sujets leur manquèrent pour développer ces facultés naturelles. On se borna à de vaines disputes entre les écoles, sur des sujets banals, qui se prêtaient peu aux accents oratoires. Le sophisme prit des développements considérables et imprima un caractère particulier à cette seconde phrase de l'éloquence grecque. Les noms de Dion Chrysostome, auteur de 24 dissertations philosophiques, morales et religieuses ; d'Hérode Atticus, qui fut le professeur de Marc-Aurèle et qui passa pour le sophiste le plus entraînant de son époque ; Maxime de Tyre, de qui nous tenons 41 discours sur des sujets philosophiques, littéraires et moraux, et pardessus tout le spirituel Lucien, sont les principaux représentants de cette époque. Au IVe siècle on rencontre le célèbre rhéteur Libanius et ses non moins célèbres adeptes, l'empereur Julien, St Jean Chrysostôme, St Basile et quelques autres.

LUCIEN

Lucien naquit en Syrie, à Samosate, ville située sur les bords de l'Euphrate, en 140 après Jésus-Christ. Après avoir exercé la profession d'avocat il laissa les procès pour la rhétorique. Il se fit déclamateur public, conférencier. Ses improvisations divertissaient ses nombreux admirateurs. C'était alors le bon temps des sophistes. Ils annonçaient un discours, dit Boissonnade, comme aujourd'hui un musicien voyageur annonce un concert, et les peuples accouraient de toutes parts pour les entendre et leur payer généreusement le plaisir qu'ils procuraient. Lucien les imita et parcourut l'Ionie, l'Orchaie, la Macédoine, l'Italie, les Gaules, lisant ou récitant des opuscules.

Doué d'une intarissable gaiété, qui éclate en saillies fines et sensées, d'un rare esprit d'observation, d'une connaissance profonde du cœur humain et de ses faiblesses, habile à manier l'ironie et la satyre, Lucien ne charme pas seulement son lecteur par ce fond unique de qualités merveilleuses, il le captive par la beauté de sa diction, par le don qu'il a de peindre et d'imiter les objets. Son style pur et plein de goût respire cet esprit de bon aloi, cette originalité nette et vive, cette véritable perfection attique, qu'on ne retrouve avant lui qu'aux plus beaux jours de la littérature grecque (1).

Pour bien apprécier l'esprit philosophique de Lucien il faut tenir compte de l'état où se trouvait le monde païen au IIe et IIIe siècle de notre ère. La vieille société tombait en ruine ; on ne croyait plus aux divinités de l'Olympe. A l'égard du vieux polythéisme Lucien se montre d'un scepticisme radical et complet. Moqueur impitoyable, il a tout l'entrain bouffon, toute la verve sarcastique d'Aristophane; il verse le ridicule sur la légende mythologique. Pas une divinité n'est respectée ; aux yeux des païens, il passe pour un athée qui ne craint ni Jupiter, ni son tonnerre, ni le Tartare, ni les peines réservées à l'impiété. Aussi, personne n'a plus travaillé que lui à la ruine de la religion de son pays et de son siècle. En sappant la base du polythéisme officiel, il forgeait des armes aux pères de l'église grecque et latine.

La satyre de Lucien est pleine de pénétration, de vivacité, de

---

(1) E Talbot, *Œuvres complètes de Lucien.*

dialectique, de justesse ; il est bien vrai qu'il se montre quelque fois grossier et licencieux. Il sait unir, suivant la remarque d'un critique (1) quelque chose du génie de Platon et quelque chose aussi de la pétulance des anciens comiques ; en un mot il fait du dialogue un genre littéraire à part, où nul de ses imitateurs, y compris Fénelon, Fontenelle et Voltaire, n'a pu devenir son égal.

HISTOIRE

Sans avoir surpassé les grands noms des Hérodote, des Thucydide et des Xénophon, l'histoire de cette période compte des écrivains remarquables. Nous rencontrons le nom de Polybe (200) qui, à une profondeur de vue admirable joint un amour excessif pour la vérité, une application constante à rechercher les causes principales et une impartialité qui le rendent célèbre. Brutus le lisait constamment, Cicéron le copiait, et Tite Live l'imitait. Son style n'est pas harmonieux : il jette ses pensées sans ordre et sans méthode. Il entreprit un vaste ouvrage, embrasant cinquante trois années (220-146), c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la conquête de la Macédoine par Paul Emile. L'ouvrage est divisé en 40 livres ; il ne nous en reste que cinq.

Diodore de Sicile (50) embrasse une époque de 1100 ans dans sa *Bibliothèque historique*, ouvrage qui contient 40 livres dont 15 seulement nous sont parvenus. L'histoire de l'Egypte, de la Perse, des Mèdes, des Syriens, des Grecs, des Romains et des Carthaginois s'y trouve inclue. On y lit tous les évènements importants depuis l'invasion de Xersès jusqu'à l'an du monde 3650. Il pêche par le même côté que le précédent : il écrit sans ordre et son style manque d'élégance. On ne peut lui refuser une sagacité étonnante.

Denys d'Halicarnasse traita des *Antiquités Romaines* dans un style parfois familier. Cet ouvrage, qui comprend 315 ans, se divise en 20 livres, et lui prit vingt cinq années de sa vie ; il ne nous reste que les onze premiers livres. Il était contemporain de Jésus-Christ et vint à Rome sous l'empereur Auguste. Denys a aussi laissé des ouvrages de critique et de rhétorique très estimés, entre autres :

---

(1) Pierron, *Histoire de la littérature grecque.*

De l'arrangement des mots ; Jugements sur les naciens écrivains ; Examen de Lysias, Isocrate, Isée, Dinanque, Désmosthènes, Thucydide, etc.

Flavius Josèphe, né à Jérusalem l'an 47 de notre ère, écrivit l'histoire de la guerre de Judée et de la prise de Jérusalem. Cette histoire passe pour un chef d'œuvre. Dans ses *Antiquités judaïques* il nous fait l'histoire des Juifs jusqu'à la douzième année de Néron. Cet écrit était destiné à faire connaître la nation juive aux Grecs et aux Romains.

Arrien (136), disciple d'Epictète, se distingue comme philosophe et historien. Il avait écrit ses *Entretiens* avec Epictète lorsqu'il entreprit de composer l'histoire de *l'Expédition d'Alexandre* et celle du *Peuple de la mer Egée.* On dit que son style peut se comparer à celui des grands historiens de la Grèce.

Dion Cassius (155) composa, en 80 livres, une *Histoire romaine* qui allait jusqu'à l'an 229 de Jésus-Christ. Il ne nous reste que des fragments des 36 premiers livres. Quelques autres nous sont parvenus intacts. Il possède l'art de condenser ses périodes et d'avoir le mot propre. Cependant ses sentences sont trop longues et ses parenthèses trop multipliées.

Hérodien (250) écrivit une histoire contemporaine, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'évènement de Gordien-le-jeune (180-238) divisée en 10 livres. On ne lui connaît pas de défaut. Il possédait à un haut degré toutes les qualités qui font un historien distingué.

Plutarque (50) n'est pas seulement un historien consommé ; c'est encore un moraliste profond. C'est sans contredit le plus populaire de tous les prosateurs de l'antiquité : Ses *Vies parallèles* sont admirées de tous les savants et ont été honorées des suffrages de tous les siècles. On lui adresse un reproche : il employait trop souvent le langage figuré et sa philosophie était trop abstraite. On a encore de lui un nombre considérable d'*Œuvres morales*, répertoire immense où se trouve compilées les idées d'une saine philosophie. Cet ouvrage dénote l'amour excessif de Plutarque pour la vérité. C'est le dernier représentant sérieux du polythéisme grec et de l'esprit des temps antiques.

Strabon, Pausanias, Ptolémée, Etienne de Bysance ont laissé des travaux précieux sur la géographie ancienne.

Lorsque la Grèce fut devenue province Romaine elle perdit, avec ses droits, son ancien nom. Ses vainqueurs l'appelèrent Archaïe. A Rome on n'avait que du mépris pour tout ce qui rappelait ce pays conquis. Caton, le rude stoïcien, ne voyait dans l'étude des lettres grecques qu'un amusement frivole, indigne

d'un homme qui respire l'air de la liberté. Cependant, comme dit Horace, la Grèce vaincue subjugua à son tour le farouche vainqueur et introduisit la civilisation dans le Latium, encore barbare. C'est là que s'envola le dernier souffle inspiré de l'Attique.

LITTÉRATURE SACRÉE

Nous ne pouvons pas terminer cette esquisse de la littérature grecque sans dire un mot de la littérature chrétienne qui se manifesta durant les quatre premiers siècles. Pendant que la littérature païenne rendait le dernier soupir le christianisme faisait, sur le sol fécond de la Grèce, une littérature nouvelle dont le caractère est, même à son origine, essentiellement pratique, historique et dogmatique.

Dans le premier siècle, pour ne citer que les auteurs dont les ouvrages nous sont parvenus, du moins en partie, on remarque Saint Barnabé, Saint Clément de Rome, St. Ignace d'Antioche, St. Polycarpe, Hermès et Papias. Leurs écrits consistent surtout en lettres évangéliques, exhortations, épitres, préceptes, où respirent la simplicité, la candeur et l'assurance de la vérité. «Il est à remarquer, dit Moehler, que dans ce petit nombre d'ouvrages nous trouvons déjà les principales formes sous lesquelles l'activité sientifique se développa plus tard. Les Epitres de St. Ignace nous offrent les premières traces d'une apologie de l'Eglise contre les héritiques; celles de St. Barnabé, un essai de dogmatique spéculative; dans le *Pasteur*, nous trouvons une première tentative d'une morale chrétienne, dans l'épitre de St. Clément de Rome, le premier développement de la science d'où naquit plus tard le droit ecclésiastique, et enfin dans les actes du martyre de St. Ignace, le plus ancien ouvrage historique. C'est ainsi que dans les expressions de l'esprit d'un enfant est renfermé le germe de toutes les connaissances possibles (1).

Au IIe siècle la littérature sacrée reçut de plus grands développements. Méliton, Apollinaire, St. Justin, Tatien, Athénagore furent les défenseurs de l'Eglise naissante. Leurs écrits ont de la force, du nerf, de la logique et du naturel. St. Théophile, Hermias, St. Irénée, auteur de la *Science* et d'un *Traité*

---

(1) *La Pathologie*, I, 57.

contre les hérésies, ont de la gravité, beaucoup d'imagination, de l'inspiration et de l'éloquence. Les principaux ouvrages de St. Justin sont : *l'Exhortation aux Gentils*, son *Dialogue avec le juif Triphon*, deux *Apologies* et sa *Lettre à Diognète.*

Au IIIe siècle apparurent de grandes lumières. Clément d'Alexandrie, homme d'une vaste érudition, d'une éloquence facile, enseigna pendant douze ans. Les trois grands ouvrages que nous possédons de lui : son *Exhortation aux Gentils*, son *Pédagogue* et ses *Stromates*, forment un tout complet avec lequel il prouve que le monde civilisé avait été préparé longtemps d'avance à la lumière de l'Evangile.

Origène, tout jeune encore étudia la musique, les mathématiques, l'astronomie, la dialectique, la rhétorique, la géométrie et l'histoire de toutes les sectes des philosophes. Son style a beaucoup de vigueur et de clarté ; il argumente, et il ne présente aucun côté faible à ses adversaires. Il a beaucoup écrit. On range ses travaux en cinq classes : 1o. les ouvrages bibliques, 2o. les ouvrages apologétiques, 3o. les ouvrages dogmatiques, 4o. les ouvrages pratiques, 5o. les lettres.

Nous avons de St. Polycarpe plusieurs commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament et un *Traité du Christ et de l'Antéchrist. L'Exposition de la foi*, le *Panégyrique d'Origène* et une *Epitre canonique* forment les principaux ouvrages de St. Grégoire le Thaumaturge. La richesse et la variété de son style égalent la pureté de sa diction.

St. Denis d'Alexandrie, surnommé *le Grand* par ses contemporains, et par St. Athanase, le *maître de l'église catholique*, a écrit des leçons sur la Théologie et l'écriture sainte.

St. Pamphile a laissé une apologie d'Origène. Grave et élevé le style de St. Pamphile se pare de toutes les grâces et de toutes les richesses de la poésie grecque.

Au commencement du IVe siècle apparait St. Athanase, cette vive lumière de l'Eglise. "Il avait, dit l'abbé de la Bletterie, l'esprit juste, vif et pénétrant, le cœur généreux et désintéressé, un courage de sang froid et pour ainsi dire un héroïsme uni, toujours égal, sans impétuosité ni saillies, une foi vive, une charité sans borne, une humilité profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'Evangile, une éloquence naturelle, semée de traits perçants, forte de choses, allant droit au but et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps là." (1)

---

(1) *Vie de Jovien.*

St. Athanase a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart dirigés contre les Ariens. Dans tous ses écrits, observe un de ses biographes, l'illustre docteur est grand, ferme, simple et persuasif. Mais son éloquence se montre surtout avec dignité et noblesse dans ses propres apologies. Rien ne l'ébranle, rien ne le désespère. Qu'il raconte, dit Bossuet, la violence d'un Syrien, la sourde persécution de Constance, les tragédies des Ariens sur le calice rompu, la profanation des autels, le bannissement du pape Libère, d'Arius et de tant d'autres saints, le sien propre, et les calomnies dont on se servait pour rendre sa personne odieuse, on le trouve toujours le même. Au milieu de ces luttes ardentes et passionnées il déploie toutes les ressources de l'homme pénétrant qui n'est pas moins habile dans la pratique des affaires que dans l'exercice de l'argumentation. Ses lettres achèvent de nous révéler sous ce rapport la flexibilité de son génie, mais il est bien à regretter que le plus grand nombre soit perdu.

St Basile n'eut point de rivaux dans l'art oratoire. Ses principaux ouvrages consistent en cinq livres contre Eumomius, son *Traité du saint Esprit*, des homélies, des traités contre les Ariens, les Sabelliens, et les Anomêens. Il joint à une grande profondeur d'idées beaucoup de sensibilité et d'enthousiasme. St Grégoire de Nysse, son frère, honora comme lui la chaise chrétienne. Son style est fleuri, abondant, parfois emflé et surchargé d'ornements inutiles.

A côté de St Basile se place St Grégoire de Naziance. Ils se disputent la palme de l'éloquence à cette époque « L'éloquence de St Basile était plus sérieuse, celle de St Grégoire plus vive et plus enjouée ; l'un songeait plus à persuader et l'autre à plaire ; l'un disait plus de choses, l'autre avec plus d'esprit ; l'un paraissait éloquent parcequ'il l'était, l'autre, quoiqu'il le fut beaucoup, songeait encore à le paraître ; l'un respectait la pénitence jusqu'à la sévérité, l'autre aimait la pénitence jusqu'à la rendre aimable ; l'un était majestueux et tranquille et l'autre plein de mouvement et de feu ; l'un aimait la gravité jusqu'à condamner la raillerie, quoiqu'il fut capable d'y réussir, et l'autre avait su la rendre innocente et la faire servir à la vertu, en un mot, l'un attirait plus de respect, mais l'autre se faisait plus aimer » (1)

St Grégoire de Naziance a été surnommé le *Théologien*. Ses *Oraisons funèbres* ont toute la richesse, la gravité, l'élan qui conviennent à ces sortes de discours.

---

(1) Duguet, *Lettres* III.

St Epiphane fait preuve d'érudition dans l'*Anchora* et le *Panarion.* Dans le premier il explique la doctrine catholique sur le mystère de la Sainte Trinité. Son *Panarion* ou l'*Antidote* est un grand travail où il fait l'histoire dogmatique de toutes les erreurs parues jusqu'alors. Son *Traité des poids et des mesures*, sa *Physiologie*, ou traite sur les animaux, prouvent l'érudition de l'écrivain. Son style est rude, âpre et négligé.

St Ephrem réunit la pompe et la magnificence du langage à la chaleur des sentiments. Il a composé des commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Son style est abondant, imagé, lumineux, profond et sentencieux tout à la fois.

St Jean Chrysostôme est la plus grande figure du Vème siècle. La grande gloire de ce père de l'Eglise est d'avoir fixé le vrai caractère de l'éloquence sacrée « Sa méthode devint la règle du genre et le sceau de la vérité. Cet évangile que l'orgueilleuse philosophie du siècle avait méconnu, fut jugé dès lors le code de la plus parfaite sagesse et la source des plus sublimes conceptions qui puissent s'offrir au génie. C'était là le dernier trophée qui manquait à la gloire du christianisme. Chrysostôme fut donné au monde et le paganisme fut vaincu à la tribune, comme dans ses temples » (1)

Son *Traité du Sacerdoce*, ses *Avis aux veuves* et son *Apologie de la vie monastique* sont ses principaux ouvrages.

St Cyrille d'Alexandrie a écrit cinq livres contre Nestorius ce qui lui valut le titre de *docteur de l'Incarnation.*

Le plus illustre historien de l'Eglise grecque est Eusèbe, dont les principaux écrits ont pour titre : *Histoire ecclésiastique*, la *Pénétration* et la *Démonstration évangilique*, une vie et un panégyrique de Constantin ; Il était contemporain de Procope, historien profond qui a laissé une histoire de son temps.

L'erreur des Iconoclastes porta un coup mortel aux arts, aux lettres et aux sciences. Ces fanatiques s'étaient armés contre les images, les livres et les objets d'art. Léon l'Isaurien fit bruler la bibliothèque de Constantinople qui contenait plus de 30,000 volumes.

Ainsi, dit Drioux, lorsque les Turcs entrèrent à Constantinople, le génie grec était éteint. Sa langue n'était plus connue que des hommes de lettres qui en avaient fait un étude particulière ; le peuple ne la parlait plus. Sa littérature avait parcouru toutes ses phases et végétait tristement sans pouvoir rien produire

---

(1) Guillon.

Pour se ranimer elle avait besoin d'être transportée sous un autre ciel, sur une autre terre et ce fut la mission qui échut aux Grecs exilés. Ils abordèrent en Italie avec leur savoir et leur livres ; Rome les accueillit avec amour, et l'Europe chrétienne s'enrichit des trésors qui lui avaient été légués par Constantinople à son agonie.

Ce fut l'époque de la *Renaissance.*

EDMOND LAREAU

(*Fin.*)

LE LIS DE SAINT JOSEPH.

Le travail reposait. La nuit voilait la terre ;
Je m'étais attardé dans l'ombre du saint lieu :
Emu, je t'enviais, ô lampe solitaire
Qui brûles d'amour devant Dieu.

Un reflet empourpré fit briller la couronne
Que saint Joseph portait sur son front souriant :
Il me sembla le voir remuant sur son trône,
Et sur son bras Jésus sommeillait doucement.

Multipliant alors sa corolle si pûre,
Le lis de saint Joseph sous mes yeux grandissait,
Et de ses blanches fleurs, comme de sa verdure,
Couvrit l'enfant qui sommeillait.

Je ne mérite pas que votre main divine,
Seigneur, fasse pour moi ses mirâcles d'amour,
Mais j'ai vu ce beau lis qui grandit et s'incline :
Joseph, je l'ai compris, me parlait à son tour.

Il me disait que moi, nouvel hôte en la vie,
Qui marche à tout hazard dans un monde enchanté,
Je dois porter déjà large et toujours fleurie
La sainte et douce pureté.

Et pour garder la paix, ô mon âme craintive,
Au milieu des transports d'un ennemi puissant,
Il faut que la candeur te retienne captive
Sous les fleurs et les plis de son beau manteau blanc.

Je contemplai longtemps ce merveilleux spectacle
Sous le pâle flambeau du temple vénéré,
Et quand je m'éloignai du divin tabernacle
Je vis bien que j'avais pleuré.

Mais le lis de Joseph reste dans ma mémoire,
Il y garde un parfum, un éclat immortel,
Jusqu'à ce que là-haut la lumière de gloire
Me découvre les lis et les jardins du ciel.

O fidèle gardien, ô Joseph, ô mon père,
Reçois-moi dans ces bras qui portèrent Jésus :
Mon âme est en ce monde ainsi qu'une étrangère,
Porte-la parmi les élus.

L'Eglise en ton honneur dit ses hymnes d'ivresse,
Ta gloire, en ce beau jour, tout vient la proclamer ;
Et moi je chanterai, comme un chant d'allégresse :
Père, protège-moi ; Père, je veux t'aimer.

L'abbé N. Caron

AU LECTEUR.

Je présente aujourd'hui aux lecteurs de la Revue, quelques lignes écrites par une jeune fille de douze ans qui certainement mérite d'être encouragée et applaudie. Je crois faire plaisir au lecteur en lui procurant ce joli petit morceau de littérature. Ceci prouvera une fois de plus que le talent ne manque pas dans le pays. Du reste lisez.

ADIEUX A LA VIE.

Avant que mes yeux se ferment à la lumière vacillante de la vie, que je sois disparue de la scène du monde, avant, dis-je, que la mort m'ait recouverte de son ombre funèbre, que la terre ouvre son sein pour recevoir ma dépouille mortelle, je veux, oui, je veux élever encore ma voix faible et tremblante, et adresser un dernier adieu aux objets qui m'ont procuré quelques instants de repos, quelques agréables délassements pendant mon passage ici bas ; car la vie c'est le passage du temps à l'éternité... Adieu donc temple béni du seigneur, monument sacré de notre foi ; adieu ! c'est dans ton enceinte vénérée, c'est à l'ombre de tes murs chéris que j'ai goûté le vrai bonheur. Oh ! que j'aimais ton calme et ta solitude imposante !..... Puis quand les sons graves et harmonieux de l'orgue frappaient mon oreille, oh ! comme ils allaient jusqu'au fond de mon cœur ; et comme alors celui-ci s'épanchant en élans affectueux envers Jésus, en saintes ardeurs pour la céleste Sion dont les voûtes raisonnent sans cesse des mélodieux concerts des anges. Et toi, autel prévilégié, tabernacle du saint des saints, prison du Dieu d'amour, je bénis les moments heureux que j'ai passés à tes pieds, ce sont les plus fortunés de ma vie. Combien de fois n'ai-je pas, ici, retrouvé le calme lorsque mon cœur acéré, bouleversé par les revers et les peines a été s'épancher dans celui du divin prisonnier que tu retiens. Combien de fois n'ai-je pas été nourri du pain des forts,

aliment des âmes pûres ? que d'heureux souvenirs ! Mais c'en est fait, adieu, je pars pour la céleste Jérusalem.

Adieu astre resplendissant de lumière, soleil, dont les ardents reflets ont éclairé tous mes jours et réchauffé mes membres glacés. Je ne te reverrai plus souriant à la terre et répandant partout de nouveaux charmes, je te regretterais si je ne savais qu'un autre astre, le divin soleil de justice brillera bientôt à mes yeux. Et toi, lune majestueuse et belle, ta douce et pure lumière ne favorisera plus mes méditations profondes, dans le calme de la nuit, tu ne m'apparaîtras plus pour redire à mon âme d'admirer et de bénir la main toute puissante de celui qui gouverne tout avec tant de sagesse. Mais une autre lune mystérieuse la divine Marie charmera bientôt mes regards étonnés, et répandra dans mon âme la plus vive et la plus sainte ivresse.

Adieu, parents et amis, vous avec qui j'ai passé mes jours les plus heureux ; je vous laisse mais vous le savez ce n'est pas pour toujours, j'ai parcouru ici-bas la carrière que m'a assignée le divin maître, j'ai passé et vous passerez aussi bientôt, nous nous reverrons là haut et notre réunion sera permanente ; adieu donc, au revoir dans le Ciel ! Adieu terre d'idigence arrosée si souvent de mes larmes ! adieu corps de douleur, cruelle prison de mon âme, ton état de faiblesse extrême m'indique assez que bientôt tu seras livré à la corruption du tombeau. Adieu je ne te regrette pas ; tu as été pour moi cet ami infidèle que des violences tyranniques rendent le bourreau de l'âme qui s'était attachée à lui. Va donc, va pourrir dans la terre pour effacer les traces du péché ; ouvre à mon âme un passage par lequel affranchie de tes liens qui la retiennent captive, elle prendra son essort vers les régions céleste, séjour d'ineffables jouissances ; mais garde dans la poussière le germe de l'immortalité et attends le dernier des jours qui doit finir le temps pour ne plus laisser règner qu'une sublime éternité. Espérance magnifique déposée dans le cœur de l'homme par son créateur. Oh ! demeure en moi jusqu'au moment ou je jouirai des biens immortels que tu me promets. Adieu enfin passagère patrie ! là rien n'est sujet au changement, aucunes des vissicitudes humaines n'y a d'accès, là tout est grand, tout est magnifique, Jésus-Christ lui-même en est le roi de gloire, et l'auguste Marie la vierge des vierges, a son trône élevé au dessus des anges, et les esprits célestes forment sa cour. O mon Dieu ! mon Dieu est-il donc bien vrai que vous veuilliez m'introduire dans votre royaume ? Qu'ai-je fait pour mériter une telle grâce ? Seigneur, je n'en suis pas digne, mais votre miséricorde est infinie.

ROSALBA TÉTREAULT.

LE BOIS DE LA BOULAYE [1]

(*Suite.*)

XVIII

LE LENDEMAIN

Dès qu'il fut levé, M. Dubois écrivit à Raoul une lettre courte et ferme où il protestait sur son honneur qu'il avait été trompé. Il en donnait aussitôt la preuve en annonçant la résolution qu'il allait mettre immédiatement à exécution. C'étaient donc des adieux. Il le remerciait de l'accueil bienveillant qu'il avait reçu. Il ajoutait, avec quelque fierté, qu'il n'avait pas perdu le droit de joindre à ses regrets ses hommages respectueux pour M. le marquis et Mme la marquise.

Il lui plaisait de se fermer la retraite dès en commençant la journée. Il sortit, cherchant le jardinier pour le prier d'aller porter la lettre, et le rencontra sortant lui-même, non point en tenue de travail.

— Cela se trouve bien, dit Baptiste. Vous me voyez en route pour le château.

Quand l'honnête Baptiste nommait simplement le château, il s'agissait toujours du vieux manoir.

— Qu'allez-vous y faire ? demanda M. Dubois étonné, qui ne pouvait croire à un message de M. Durand, et craignait d'en soupçonner un de Pépita.

---

(1) Du *Correspondant.*

— Dame, monsieur, la place est vacante, je vais prier M. le marquis de me reprendre, n'importe à quelles conditions. Après ce qui s'est passé hier, je ne resterai pas ici un jour et je ne toucherai plus au jardin.

— Vous êtes un brave homme, mon ami, je fais comme vous.

— Vous demandez aussi d'être employé au château ?

— Pas tout à fait, mais je quitte le pays, et par la même raison.

— Ça m'étonnait tant de vous, aussi ! Vous ne saviez donc pas que monsieur s'entendait avec le maître d'école ? Je les avais vus causer ensemble.

— Vous auriez dû me le dire, Baptiste.

— Dame, monsieur, ce n'est pas mon métier de rapporter, et je pensais que vous étiez plus savant que moi.

— Je ne savais rien.

— Eh bien, puisque vous partez, rien que cela me ferait partir. Je ne restais que pour vous, et pour cette bonne Mlle Pépita, comme on l'appelle : un drôle de nom. C'est elle qui ne sera pas heureuse, si votre dame s'en va aussi, et vos enfants, qui sont si gentils.

— Vous comprenez, mon ami, que je ne les laisse pas derrière moi.

— C'est juste. Je ne sais pas ce que je dis. Tout cela m'a dérangé la cervelle. C'est la faute au maître d'école, tout ce qui arrive. Il ne faut pas plus d'une chenille sur un rosier pour qu'il y en ait bientôt mille. Et le pire, pour cette pauvre demoiselle, c'est qu'on va être brouillé à mort avec le château. Çà aurait pourtant fait une jolie paire, sans compter que les terres se touchent.

Il ne convint pas à M. Dubois de prolonger l'entretien sur ce sujet. Il prit congé du messager, en lui souhaitant de réussir, et alla droit au château neuf. Le baron Durand n'était pas encore levé. Il lui fit dire qu'il avait à lui parler pour affaire urgente. Il craignait d'être prévenu par le maître d'école. En attendant, il se promena de long en large sur la terrasse, en constatant les dégradations des corbeilles. Il remarqna et reconnut les bruyères éparses. C'était bien sous la fenêtre de Pépita. Il en eut une impression douloureuse. Il eut à faire un effort sur lui-même pour ne pas se sentir ébranlé. Il est si triste d'ajouter, par un acte de sa volonté, à des douleurs imméritées, d'éteindre la mèche qui fume encore ! Pourtant les motifs qui lui dictaient sa résolution n'avaient pas cessé d'être impérieux, et la lettre qui l'annonçait était heureusement partie.

On vint l'avertir que le baron le priait de monter dans sa chambre. Il eut à passer devant celle de Pépita.

La porte s'entrebailla. La jeune fille apparut, pâle, les cheveux flottants, ses grands yeux noirs suppliants.

— Je vous en conjure, dit-elle, ne m'abandonnez pas :

Et elle referma la porte. M. Dubois entra dans la chambre du baron. Celui-ci avait aussi sur le visage des traces de grande fatigue. Il était en robe de chambre, et son lit était en désordre.

— Mon cher Ernest, dit-il d'une voix agitée, qu'est-ce qui vous amène de si bon matin ? Est ce que cette émeute n'est bas encore finie ?

— Je n'en sais rien, et peu m'importe désormais, répondit froidement M. Dubois. J'ai à vous faire part d'une chose plus importante, au moins pour moi... et d'abord d'une autre qui a de l'intérêt pour vous. Votre jardinier vous quitte décidément.

— Comment? je venais de lui donner de l'augmentation. Est-ce qu'il en demande encore une autre ? Il est insatiable.

A travers tous ses troubles, l'instinct de lésine se réveillait chez le baron. C'était peut-être heureux pour rétablir l'équilibre de ses facultés.

— Vous lui offririez vainement de doubler ses gages, dit M. Dubois, vous ne le retiendriez pas. Il s'en va pour gagner moins, au contraire.

— Il s'en va pour gagner moins? Il perd la tête·

— Pas la mémoire ni le cœur. Il retourne servir le marquis.

— Ah ! oui, le marquis... Il doit être bien irrité, n'est-ce pas ?

— Qui, monsieur ? Le marquis, ou le jardinier ?

— Je voulais dire... le marquis.

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vu et ne compte pas le revoir. Mais le jardinier n'était pas content.

— Si c'est son idée de s'en aller. Eh bien, est-ce que je ne pourrais pas faire l'économie d'un jardinier ?

— Et d'un régisseur encore plus.

— Que voulez-vons dire, mon cher Ernest? Je vous trouve bien froid.

— Je veux dire qu'il est plus difficile de cultiver un jardin sans jardinier que de gérer, sans régisseur, une fortune aussi limpide que la vôtre.

— N'est-ce pas qu'elle est bien limpide ?

— Et je me flatte, monsieur, en me retirant, de vous la remettre en bon état.

— Je ne vous comprends pas, mon cher Ernest, dit en tressail-

lant le baron qui, jusqu'à ce moment, n'avait en effet rien compris. Vous plaisantez?.....

— Je ne plaisante pas, je vous annonce que je me retire, et c'est une décision.....

M. Dubois hésita. Il pensait tout à coup à Pépita qui était si près. Il prononça cependant le mot : « C'est une décision irrévocable. »

— Vous me désolez, mon cher ami, c'est impossible. Quand j'ai de tels soucis, quand j'ai tant besoin de vos conseils!...

— Je n'ai plus qu'un seul conseil à vous donner, et vous ne le suivrez probablement pas : c'est d'économiser le traitement d'un régisseur. Vous entendez admirablement les affaires, bien mieux que moi. Vous n'avez pas eu besoin de moi pour faire votre fortune, et vous n'en aurez pas besoin pour la conserver. Souvenez-vous seulement que tous les régisseurs ne sont pas des conservateurs.

— C'est donc sérieux? Est-ce que je vous ai offensé sans le savoir? Je vous ai toujours témoigné une entière confiance, bien méritée.....

— Vraiment! Je vous rends grâce. Une confiance si entière que vous vous cachiez de moi pour comploter avec le maître d'école.

— Comment savez-vous cela?

— Je ne le sais pas depuis longtemps.

— Ah! ces maudites élections! Je voudrais bien qu'elles fussent à refaire.

— Et moi aussi.

— Mais c'est vous, mon cher Ernest, qui m'avez mis en tête cette idée d'être maire.....

— Il ne manquait plus que cela! C'est moi qui vous ai conseillé de vous allier avec tout ce qu'il y a de pis dans la commune..... avec ce maître d'école..... pour exclure M. Raoul, quand je vous proposais au contraire une alliance avec M. Raoul, une alliance étroite, entendez-vous? qui, dans ma pensée, en présageait une autre, plus étroite..... d'où dépendait le bonheur de votre fille.....

— Mais tout cela peut encore s'arranger.

— Il est bien temps! Ah! vous n'avez pas voulu que votre fille fût la marquise de Périgny! Tâchez qu'elle consente à être Mme Lechat. Ce sera bien glorieux pour M. le baron Durand de Chauvry!

Ce dernier trait était cruellement pénétrant. Il resta enfoncé daus le cœur du baron, qui en perdit la parole.

— A quelle heure, reprit M. Dubois, désirez-vous que je vous apporte mes comptes ? Ils sont tous prêts, j'ai passé une partie de la nuit à les mettre en ordre.

— Rien ne presse, dit M. Durand presque égaré.

— Pardon, c'est pressant, nous avons à faire nos malles et serons partis aujonrd'hui même.

— Mais non, mais non, c'est impossible, je vais expédier Pépita auprès de votre femme, tout pourra s'arranger. Voyons, mon cher Dubois, je vous promets..... une augmentation.....

C'était, aux yeux de M. Durand, le comble des moyens de séduction. Seulement, il s'adressait mal. En recouvrant la parole, Il avait un peu perdu la tête.

— C'en est trop ! s'écria M. Dubois avec colère. Je ne vous ai pas permis de m'insulter ainsi. Je vous enverrai vos comptes et la somme assez ronde que j'ai en caisse. Vous ne me reverrez plus.

Il se retourna. L'unique domestique entrait, annonçant que le maître d'école était dans le vestibule, demandant à parler à M. le baron.

— Mon successeur ! dit M. Dubois. Du moins, je l'ai prévenu.

Il sortit à pas précipités. Il repassa devant la chambre de Pépita. La porte était encore entrebaillée. Il revit le visage pâle et les grands yeux noirs suppliants. Il ne s'arrêta pas. Au bas de l'escalier, il coudoya le maître d'école.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? dit celui-ci d'une voix pateline.

— Rien, répondit sèchement M. Dubois, sinon que vous montez et que je descends.

Il courut au chalet. Inez était levée.

— Ma chère amie, dit M. Dubois, le plus dur est fait. Maintenant hâtons-nous de préparer nos malles. Je voudrais être déjà parti.

— Où allons-nous, mon ami ? demanda doucement Inez.

— C'est vrai, je n'y pensais pas, reprit M. Dubois. Quand on n'a pas de domicile, on va à Paris. Il y a des hôtels.

Il s'enferma dans sa chambre, et commença par ranger presque machinalement les feuillets du roman interrompu.

— Où et comment le finirai-je ? se dit-il. Ah ! l'imagination ! Elle n'atteint jamais les poignantes émotions de la vie réelle !

On a deviné combien l'instituteur, déjà peu fier du succès de son équipée, fut déconcerté en rentrant au café de la Pomme d'Or, pour y apprendre les déceptions du scrutin. Les habitués qui n'avaient pas suivi la manifestation étaient bien plus consternés que triomphants. Les déserteurs apportaient, comme tous

les déserteurs, des nouvelles alarmantes, et ce fut bien autre chose quand la fanfare traversa la place en faisant retentir l'air de : « Vive Henri IV ! » Les élections étaient à recommencer, dans des conditions devenues très défavorables. Plus de mystère possible, et le drapeau du baron Durand avait singulièrement perdu de son prestige.

Le pire de la disgrêce était que si Lechat sentait son crédit politique fort ébranlé, il y avait un autre crédit qui l'était davantage encore. Déjà Mme l'hôtesse récapitulait à son comptoir les consommations et les heures de billard qui n'avaient pas d'autre hypothéque que la parole du maître d'école. Le total dépassait 1000 francs, sans compter la pension personnelle de l'instituteur qui était en retard de l'acquitter depuis plusieurs mois. Séance tenante, la note générale était mise sous les yeux de Lechat, avec accompagnement d'une intimation plus péremptoire que respectueuse. Ce n'était pas tout. Lechat avait la confusion de réfléchir que le cantonnier, que les autres agents, que l'imprimeur n'étaient pas payés. Ce n'était rien encore. Pour continuer la lutte, il fallait, de toute nécessité, continuer, fortifier même les moyens. Il y avait à prévoir des consommations doubles ou triples. Mme l'hôtesse, qui se reprochait d'avoir été imprudente, était très excitée. Elle avait un billet à payer le lendemain. C'est la règle, un fournisseur pressant a toujours un billet à payer le lendemain. Bref, elle exigeait aigrement qu'on lui apportât de l'argent avant midi, de l'argent pour le passé, de l'arfient pour l'avenir, ou elle ue ferait plus crédit à personne, et elle pratiquerait une saisie sur le traitement de l'instituteur.

On voit que le dévouement à la sainte cause démocratique n'allait pas, chez l'honnête hôtesse de la Pomme d'Or, jusqu'au sacrifice de ses intérêts.

L'instituteur s'en tira comme il put, par des promesses. Il n'avait pas autre chose dans son porte-monnaie, et il aurait achevé sa déconfiture politique en essayant de faire boursiller les frères et amis. Le quart d'heure prolongé de Rabelais lui fut amer. La nuit ne put pas lui apporter d'autre conseil que celui d'aller implorer l'assistance du baron Durand, et de se poser à son tour en créancier. Ce fut la raison pour laquelle le lendemain matin, Jules Lechat, au lieu de faire sa classe et d'enseigner aux marmots les principes de la pure morale laïque selon le catéchisme officiel, s'achemina vers le château neuf.

Il fut introduit auprès du baron, qu'il trouva très ému et peu en disposition d'accueillir des félicitations. Il le congratula cependant sur son beau triomphe, et, tout en s'excusant du bruit,

expliqua bien le caractère d'ovation spontanée sur lequel il était resté quelque trouble dans l'esprit timide du baron. Naturellement il s'abstint de raconter la seconde station qu'avait faite la procession au reposoir du vieux manoir. Il fallut bien arriver à l'aveu que les élections n'avaient pas eu un résultat complet. Ce n'était que partie remise, et Lechat eut l'art de présenter la chose comme d'autant plus flatteuse pour le baron, seul élu, et à l'unanimité. Cette acclamation populaire faisait de lui le seul maire possible, et le désignait même pour les prochaines élections politiques. Un siège au Sénat était vacant... A force de flatteries, le maître d'école ramena une certaine sérénité sur les traits du baron, qui en oubliait l'imminent départ de M. Dubois. Hélas ! il fallait conclure, et, malgré tout l'artifice insinuant des transitions, la rhétorique du maître d'école n'abordait pas sans inquiétude les grands effets pathétiques ou métalliques de la péroraison.

— Vous comprenez, dit-il, monsieur le baron, bientôt monsieur le maire, — en attendant monsieur le sénateur, — que tout cela ne se fait pas... sans quelques petits frais.

— Comment? s'écria M. Durand dès ce premier mot. Vous m'aviez promis que je n'aurais aucune dépense.

— Aussi n'en avez-vous eu aucune, et, si vous n'aviez pas réussi, on ne vous aurait rien réclamé. M. le marquis, que vous avez si bien battu sur son propre terrain qu'il croyait si solide, aurait tout payé. C'est toujours le gagnant qui paye les frais.

— C'est le contraire dans les procès, monsieur Lechat. Quand j'ai gagné des procès, et, Dieu merci, je les gagne d'ordinaire, j'ai toujours fait payer les frais à l'adversaire.

— Pas les honoraires de vos avocats, monsieur le baron, reprit l'instituteur avec un fin sourire. Je ne réclame pas d'honoraires, rassurez-vous, quoique j'aie eu à prononcer bien des plaidoyers... Seulement... j'ai fait quelques avances... et il est bien juste... que vous ne les laissiez pas à la charge de votre avocat.

Malgré l'habileté de cette nouvelle plaidoirie, le visage du baron resta grave.

— Voyons, dit-il, quelles avances avez-vous faites ?

— D'abord l'imprimeur, pour les bulletins.

— Il n'y avait qu'à ne pas les imprimer.

— Sans doute, mais ç'aurait été se priver d'un moyen de succès. Le marquis n'avait pas fait imprimer les siens.

— Vous voyez bien.

— Je vois que vous l'avez battu.

— Et après ?

— Vous comprenez, monsieur le baron, que les bulletins ne se placent pas tout seuls dans la main des électeurs. Il faut des distributeurs, des agents dévoués.

— Tout cela doit coûter fort peu.

— Pardon, le dévouement coûte cher, et il est juste en proportion du prix qu'on y met.

— Et après ?

— Après... il fait bien chaud, et les électeurs ont soif. Puis c'est au café qu'on se réunit, qu'on cause et qu'on entend vanter le baron Durand.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, si on laissait les électeurs payer la consommation...

— C'est à moi de payer la consommation des autres, maintenant ?

— Pour réussir, monsieur le baron.

— Mais, monsieur, cela s'appelle en bon français de la corruption électorale, et il y a des lois pour réprimer ces scandales ! Je ne veux pas devoir mon élection à de pareils moyens. On pourrait dire que le baron Durand s'est fait nommer en payant à boire ! Pour qui me prenez-vous, monsieur ?

Lechat commençait d'avoir l'oreille basse. Il ne s'attendait pas à ce scrupule de vertu. C'est l'arme de résistance et de défense la plus redoutable de l'avarice. Quand un homme a déclaré que sa conscience ne lui permet pas de faire une dépense, il n'est pas facile de percer cette cuirasse.

Il reprit avec embarras ;

— Il me semble que c'est encore moins à moi... à payer pour vous..., et j'ai payé, monsieur le baron.

Il y avait bien ici une petite capitulation de la conscience du maître d'école. Il était excusable de se souvenir de l'adage ; Qui cautionne paye.

Le baron fut moins embarrassé pour répliquer ;

— Il fallait vous faire nommer vous-même, monsieur. Je ne vous avais donné aucune autorisation de payer pour moi. Grâce à Dieu, je sais payer mes dettes, mais pas celles des autres.

— Ainsi, dit Lechat, vous laisseriez à ma charge personnelle les frais de votre élection ? Cela ne vous fera pas honneur dans la commune. C'est comme hier soir, on a déjà murmuré de n'avoir pas connu les vins de votre cave.

— Il ne manquait plus que cela ! J'aurais dû servir du chambertin et du château-margaux à tous ces braillards !

— Ces braillards votent, monsieur lé baron, et voteront dimanche. Tout n'est pas fini, et vous ne serez pas nommé maire.

Ceci devenait un marché, une affaire, et parut adoucir un peu la vertu farouche du baron.

— Voyons, dit-il, j'aurais dû commencer par vous demander votre facture, pour l'examiner. J'aime les comptes corrects, avec les pièces à l'appui, et peut-être..., si ce n'était pas trop élevé...

— Sans doute, vous avez bien raison, il faut toujours examiner. Aussi j'ai établi un compte approximatif... en deux parties... d'abord les dépenses déjà faites... et ensuite celles qui restent à faire, jusqu'à dimanche... pour réussir.

— Montrez-moi cela.

Lechat tira de sa poche un papier qu'il présenta timidement. On ne sait pas bien lequel des deux interlocuteurs était le plus anxieux. Lorsque les nerfs ont été tendus longtemps, il se prépare une crise qui est, suivant les occurrences, un accès d'attendrissement ou un accès de colère. Parfois la crise éclate sur un incident futile en lui-même. Parfois la colère, se détournant de l'objet qui la causait, va en frapper un qui lui était étranger. Bien des gens se sont mis en courroux contre leurs enfants, parce qu'ils étaient irrités contre un domestique, ou réciproquement. La foudre a des caprices. Souvent, épargnant la cime qui l'attirait, elle tombe sur l'humble arbuste. Un chiffre sur une feuille de papier pourrait sembler inoffensif, et le maître d'école avait une attitude bien humble. Ce fut pourtant l'explosion de la foudre.

— 3000 francs ! s'écria le baron Durand, dont les yeux étaient enflammés et la voix stridente. Vous osez me réclamer 3000 francs ! Voilà le cas que je fais de votre papier. Il ne porte pas ma signature.

Et M. Durand émietta en mille morceaux le devis de sa gloire future.

Le maître d'école se redressa :

— Vous me bravez !... essaya-t-il de dire.

— Assez, interrompit le baron en lui montrant la porte. 3000 francs ! J'aurais pour ce prix une paire de chevaux.

— Qui ne vous mèneront pas au Sénat ni à la mairie.

— Assez, vous dis-je. 3000 francs ! Pour m'avoir brouillé avec mes meilleurs amis, avec M. Dubois, avec le marquis de Périgny ! Si c'est une prétention, adressez-vous à mon régisseur, mais débarrasez-moi vite de votre présence.

L'instituteur sortit. Le baron retomba en s'affaissant sur son fauteuil. il venait de penser qu'il n'avait plus de régisseur.

Lechat était à bon droit ulcéré· Il aspirait à la vengeance. Elle ne lui était pas facile. S'il se retournait vers le marquis, il risquait d'être éconduit plus violemment encore. Aucune vengeance d'ailleurs ne pouvait lui donner le millier de francs dont il avait un si impérieux besoin, avant midi, pour calmer son hôtesse de la Pomme d'Or, qui allait l'expulser de sa chambre et saisir son traitement. Et il avait manqué sa classe, ce que devait savoir déjà toute la commune par le vagabondage des marmots. Et le marquis était toujours maire, et Lechat n'oserait pas se remontrer au secrétariat de la mairie, d'où il pourrait être chassé... Il venait bien d'être chassé par le baron Durand. Et il y avait une autre échéance vulgaire et bientôt pressante qui risquait aussi d'être en souffrance, celle du déjeuner. Je suis tenté de plaindre Jules Lechat. C'était le triste lendemain d'un triomphe.

Pendant ce temps, le jardinier Baptiste était arrivé au vieux manoir. Ce ne fut pas sans rencontrer, dans les champs et par les chemins, les habitants du village. Il connaissait tout le monde, il jasa, il apprit ce qu'avec une certaine pompe on appelle la situation électorale. Il en eut une vive joie. Il fut ému en passant devant son ancienne maison, assez délabrée, bien moins jolie que celle qu'avait construite l'architecte de Samuel Meyer, mais qui lui rappelait tant de souvenirs et où étaient nés ses enfants. Il craignait un peu l'acueil du marquis, il aurait souhaité de se mettre d'abord sous les auspices de Valentine, qu'il savait matinale. Combien de fois n'avait-elle pas causé avec lui au jardin, en président au choix et à la disposition des fleurs ! Devant le perron, il se trouva en face de Raoul. Il ne l'avait pas vu depuis le retour du grand voyage et il y eut une double effusion, non sans quelque gêne de part et d'autre.

— Qu'est-ce qui t'amène un jour comme celui-ci ? demanda Raoul.

— D'abord, monsieur Raoul, je suis chargé d'une lettre pour vous.

Et il tendit le message de M. Dubois.

Raoul le prit ; il ne connaissait pas l'écriture et se sentit troublé.

— Une lettre du château neuf ? dit-il ; c'est étrange.

— Ce n'est pas tout à fait du château neuf ; c'est de M. Dubois, et je sais ce qu'il y a dedans.

— En vérité ? M. Dubois te fait ses confidence ?

Raoul pensa judicieusement qu'une lettre dont le messager connaissait le contenu ne dévait pas avoir une extrême impor-

tance, et l'ouvrit avec moins d'émotion ; il en eut cependant en la lisant.

— Cela ne m'étonne pas de lui, dit-il. C'est un honnête homme.

— Ah ! monsieur Raoul ! Et sa femme ! Il n'y a pas meilleur ! C'est cette pauvre Mlle Pépita, comme on l'appelle, qui aura du chagrin !

— Tu crois ?

— Dame ! tout ce qu'il y a de bon s'en va, excepté elle, qui est peut-être, encore meilleure que les autres. Quand elle venait causer avec moi au jardin, c'était comme Mlle Valentine.

— Rien que cela !

— Et puis, je m'étais mis dans la tête, excusez-moi, monsieur Raoul, puisque c'est fini, qu'elle ferait juste votre affaire.

— Tais-toi. Pourquoi t'étais-tu mis cela dans la tête ?

Ce n'était pas un commandement très impérieux de se taire. Aussi Baptiste continua :

— Dame ! monsieur Raoul, si jolie, il n'y en a pas deux comme elle, et si riche, et les terres qui se touchent. Depuis quinze jours, quand elle venait au jardin et qu'elle était seule, elle me questionnait toujours sur le château, et je ne me gênais pas pour lui parler de vous, puisque je voyais que ça lui faisait tant de plaisir.

— Tais-toi, Baptiste !

— Et ce n'était pas pour lui dire du mal de vous, au moins !

— Je te crois.

Un jour même, ma foi, ça est parti. Un jardinier, vous savez, ça parle de fleurs. Je lui cueillais un bouquet, je lui ai dit : Mademoiselle, si j'étais M. Raoul, je sais bien ce que je ferais ; je cueillerais un bouquet aussi pour vous l'offrir, un bouquet de noce.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Elle a fait comme vous, monsieur Raoul. Elle m'a dit de me taire, mais elle ma laissé parler.

— Je vais, dit Raoul d'une voix plus brève, te donner une réponse pour M. Dubois. Tu n'as pas autre chose à me dire ?

— Pardon, je n'ai pas seulement commencé. Je fais comme M. Dubois, je quitte le service de M. Durand. Je ne peux pas rester là, à cause de cette maudite journee d'hier, et je serais bien content... si M. le marquis me reprenait.

— Cela ne me regarde pas. Je m'en vais moi-même.

— Comment, vous vous en allez ?

— Oui, je me remets en voyage dès ce soir.

— Ce n'est pas possible, monsieur Raoul ! Et les élections du conseil ?

— Hé bien, c'est peut-être à cause des élections.

— Les élections de dimanche ?

— Oui, d'hier.

— Mais non ; de dimanche prochain.

— Que veux-tu dire ?

— Je vois que vous ne savez rien. Je ne savais rien moi-même il y a une demi-heure. C'est tout à recommencer.

Là-dessus, Baptiste raconta ce qu'il avait appris. Ainsi qu'il arrive souvent, personne n'avait averti le marquis, chacun pensant qu'il était informé. Lechat, dont c'eût été le devoir professionnel, avait eu d'autres soins. Raoul, très étonné, courut avertir son père et Valentine de l'aventure. On oublia Baptiste, qui, comme s'il était déjà de la maison, alla travailler au jardin, où il va sans dire qu'il blâma tout ce qui avait été fait en son absence.

Le marquis ordonna d'atteler la carriole et se rendit avec Raoul à la mairie, où il eut la pleine confirmation de la nouvelle. Dans le village, chacun protestait qu'il serait vengé le dimanche suivant. Raoul avait montré la lettre de M. Dubois. Le marquis en fut si touché, qu'il voulut l'en remercier aussitôt, en revenant par le chalet. Valentine apercevant Baptiste au jardin y était descendue. Elle eut une nouvelle édition, revue et augmentée, des mérites de Pépita, et du rêve dont l'évanouissement causait tant de peine à Baptiste. Celui-ci ajouta :

— Je suis si content de me voir ici, au milieu de mes plates-bandes, que j'ai encore de l'espoir. Il y a quelque chose qui me dit que, si le maître d'école partait et si M. Dubois ne partait pas, ça pourrait repousser de bouture.

C'était peut-être la pensée de Valentine, mais elle l'aurait exprimée autrement.

XIX

LES AUDIENCES DU CHALET.

Lechat a été laissé dans l'horreur d'une situation sans issue. C'est une triste ressource que la fuite : c'eût été peut-être la seule ; il ne l'avait même pas. Sa bourse était était si plate, qu'il n'avait pas les moyens de payer le chemin de fer jusqu'à Paris, et comment d'ailleurs y vivre ? Il avait des protecteurs avec l'appui desquels il eût espéré obtenir un déplacement. Il fallait les voir, faire des démarches, attendre, se montrer au chef-lieu, à Versailles. C'était une mauvaise recommandation de déserter son

poste en fuyant devant des dettes criardes ; il fallait de l'argent et il fallait déjeuner.

Il avait à passer à la porte de M. Dubois. Chassé du château, oserait-il entrer au chalet ? Éperdu, il tenta cette chance suprême. Après tout, le baron Durand lui avait dit de s'adresser à son régisseur ; c'était une sorte d'introduction, et la faim donne de l'audace.

M. Dubois ressemblait ses effets et son linge. On peut juger de quel visage il reçut cette visite inattendue, qu'il croyait insolente.

— Vous venez déjà prendre ma place ? s'écria t-il. Vous êtes bien impatient. Je ne vous demande que quelques heures.

L'instituteur ne pouvait pas comprendre, et resta confondu.

— C'est de la part de M. le baron Durand, dit-il d'une voix humble, que je viens présenter une requête à son régisseur.

— Je ne le suis plus, et dispensez-moi des explications. Elles pourraient être dures pour vous.

— Je répète que c'est de la part de M. le baron Durand...

— Assez, monsieur, je n'ai rien à voir aux affaires de M. Durand. Je vous répète, moi, de repasser dans quelques heures, quand cette maison sera vide. J'ai le droit d'y être encore respecté.

Lechat était éconduit de nouveau. A ce moment, M. Dubois, qui avait évité de le regarder et lui avait parlé le dos tourné, le regarda. Il fut frappé de son attitude piteuse, qui n'était assurément pas celle de l'insolence, et de son visage désolé ; il vit que l'instituteur s'essuyait les yeux.

— Il y a donc, dit-il d'une voix adoucie, des chose que j'ignore ?

— Il y a, monsieur, répondit Jules, que je suis un malheureux sans asile, et que je n'avais un dernier espoir qu'en vous.

Il fallut bien entrer en explications. M. Dubois apprit beaucoup de détails déjà connu des lecteurs de ce récit, et notamment les déception du scrutin, dont le reste était en grande partie la conséquence. Il pensa aussitôt qu'il pourrait bien ne pas achever ses malles, du moins avant huit jours. Il eut de la peine à réprimer un sourire quand il apprit l'exaspération de M. Durand, causée par une demande d'argent, et il dit :

— Vous vous êtes mépris, monsieur, en faisant appel à la bourse de cet homme. Vous avez eu tort de ne pas vous mieux renseigner.

— J'ai eu surtout tort de ne pas réussir, répondit Jules d'un ton sombre.

— C'est assez juste, reprit M. Dubois.

Ce n'était pas précisément de leçons qu'avait besoin Lechat. Il

aurait pu intervertir les rôles de la fable, et c'est le maître d'école qui aurait dit :

> Hé, mon ami, tire-moi du danger,
> Tu feras après ta harangue.

Le danger était le manque d'argent, et l'instituteur ne se noyait pas moins, pour reconnaître qu'il avait eu tort de s'aventurer sur les bords escarpés de la bourse du baron Durand. La question était de savoir si M. Dubois consentirait à lui tendre la perche.

Il y a un adage de droit romain qui porte qu'une cause honteuse, *turpis causa*, ne peut donner aucun effet à une obligation. Assurément M. Dubois trouvait fort honteuse la cause de la créance qu'avait causionnée Jules au nom du baron Durand, mais il ne trouvait pas moins honteux que le baron refusât d'y faire honneur, si l'on peut employer un pareil mot en pareil endroit. Il comprenait, en outre, l'immense intérêt d'éloigner Lechat au plus vite. Peut-être aussi n'était-il pas insensible à la curiosité de pénétrer, pour son instruction, dans les sales manipulations de la cuisine électorale du maître d'école. Il condescendit donc à écouter Jules, qui eut à reconstruire de mémoire le compte édifiant mis en pièces par la colère de M. Durand. Il n'y avait plus à s'occuper des prévisions de l'avenir, le passé seul était en litige. M. Dubois pensa que, fût-il lui-même désavoué, ce ne serait pas payer trop cher l'éloignement de Lechat que de l'acheter au prix d'un millier de francs. D'ailleurs il tenait la caisse, ce qui est un grand avantage pour n'être pas désavoué, et il n'avait pas encore rendu ses comptes. Il lui semblait piquant d'y inscrire, pour dernier article de dépense et comme trait de Parthe, les frais de l'élection du baron Durand que celui-ci avait refusé d'acquitter.

C'eût été, au surplus, pour M. Durand un bien moindre chagrin d'accepter en grommelant une dépense inscrite, réduisant d'autant le solde qui lui rentrait, que d'avoir à débourser. Le résultat est exactement le même, les impressions sont très différentes, même pour des tempéraments moins saturés de lésine que celui du baron Durand.

M. Dubois allait donc ouvrir sa caisse, quand il réfléchit que relever Lechat de sa prostration, sans avoir de garanties de son départ, serait une générosité trop voisine de la duperie.

— Voulez-vous, dit-il, vous engager à quitter Chauvry aujourd'hui même, et pour n'y pas revenir?

— J'y suis résolu.

— Vous allez me l'écrire. Moi je vous donnerai un mot, m'obligeant à régler toutes ces notes, aussitôt après votre départ.

L'instituteur parut de nouveau consterné.

— C'est peu de confiance, dit-il. Et vous ne pensez pas à mes dettes personnelles... et à mes besoins pressants de l'heure actuelle.

— Combien vous faudrait-il pour cela ?

— A moins... trois cents francs.

— Cela ne regarde plus M. Durand. Je vais vous les prêter... personnellement. Vous allez m'en signer un reçu. Vous me les rembourserez quand vous le pourrez... ou quand vous le voudrez, monsieur.

Lechat était dans l'étau de la nécessité ; il n'avait pas le choix. Il subit tout ce qui lui était imposé ; il signa la promesse, il signa le reçu, il emporta l'engagement conditionnel et il emporta les trois cents francs de M. Dubois. Il ne remercia pas. Je ne suis pas certain qu'il dût remercier ; il ne l'aurait pu faire que des lèvres. Vainqueur la veille, il était bien vaincu, bien terrassé. M. Dubois était vengé ; il acquérait sur le maître d'école la supériorité si lourdement pesante du bienfaiteur et du créancier. Cette supériorité-là valait plus de trois cents francs.

Comme Lechat, les yeux baissés, refermait la porte du chalet, il y vit s'arrêter la carriole qui contenait le marquis et Raoul. Il salua et s'éloigna d'un pas précipité. De l'autre côté, un homme sortait du château neuf, et se dirigeait aussi vers le chalet. C'était le baron Durand. Un quart d'heure auparavant, une jeune fille avait suivi seule la même route. C'était Pépita qui cherchait M. Dubois, et qui, ne le trouvant pas libre, s'était enfermée avec Inez. Un quart d'heure après, une autre jeune fille, cheminant seule aussi, venait encore chercher M. Dubois. C'était Valentine.

J'aime à constater la puissance d'une pure renommée de bienveillance, de loyauté, de droiture. Un homme sans nom, sans fortune, sans situation officielle, sans racines dans un pays où il était si nouveau venu, exerçant la modeste fonction de régisseur d'un propriétaire obscur et sauvage, cet homme qui était occupé à faire ses malles pour disparaître, il était recherché de tous côtés, par le marquis de Périgny comme par M. Durand, par Valentine comme par Jules Lechat, par Raoul comme par Pépita Tous voyaient en lui le bon conseil, le salut, la Providence. Il avait un prestige, celui d'une physionomie heureuse qui attirait la confiance ; une auréole, celle de la pureté d'une vie qu'aucune malveillance n'aurait essayé de ternir.

M Dubois, dans le prétoire de ce chalet qu'il s'apprêtait à

quitter, avait donc à donner des audiences successives. Le marquis et Raoul prenait la place de Lechat ; l'accueil fut plus empressé. M. Dubois se confondait en remerciements sur l'honneur que lui faisait le marquis, et en excuses sur le désordre de sa chambre.

— C'est nous, dit le marquis, qui avons à vous témoigner notre reconnaissance de ce qu'il y a eu de si délicat dans votre détermination, sur laquelle nous vous supplions de revenir. Vous ignoriez sans doute l'état des choses.

— Je viens, en effet, répondit M. Dubois, de l'apprendre, il y a un moment, de l'ex-secrétaire de votre mairie.

— L'ex-secrétaire ?

— Oui, lisez plutôt.

M. Dubois tendit la promesse écrite de Lechat, que le marquis lut avidement, puis passa sous les yeux de son fils.

— C'est merveilleux, mon cher monsieur Dubois ! s'écria le marquis. Vous avez remporté une belle victoire !

— Facile, dit en souriant M. Dubois. Le malheureux, sans argent et sans crédit, était déjà par terre. Je l'ai relevé, au contraire, pour qu'il pût fuir.

— Alors, vous nous restez, comme mon fils, qui voulait partir aussi ?

— Permettez, monsieur le marquis. Si j'étais électeur, ce serait un devoir...

— Tu vois bien, Raoul, interrompit le marquis.

— Je ne le suis pas continua M. Dubois, et j'ai donné hier la triste mesure de mon influence. Vous comprenez d'ailleurs que si j'en avais une, mon devoir serait de la mettre au service de M. Durand, ou de me retirer, comme je le fais. Je ne puis pas le combattre.

Il était malaisé de répliquer. Le marquis le sentit. Après un silence, il reprit cependant :

— Mais vous avez éloigné l'instituteur ?

— J'éloignais, répondit M. Dubois, le mauvais génie de M. Durand. On a toujours ce droit, et puis M. Durand m'avait montré l'exemple.

Le marquis ne put pas comprendre ce dernier mot, qu'il entendit mal. Il était distrait. Il répéta :

— Lui, le mauvais génie, Et c'est vous, monsieur, qui êtes le bon génie. Je souhaite pour lui, — et pour nous —, que vous ne l'abandonniez pas.

— C'ést difficile, monsieur le marquis, après l'éclat qui a eu lieu, car ma résolution lui est annoncée. Je serai obligé de le

revoir, à l'occasion de mes comptes. Si mon départ était retardé seulement d'un jour, j'aurais l'honneur de vous présenter chez vous mes respects... ou mes adieux...

— J'emporte l'espérance que ce ne seront pas des adieux, reprit le marquis.

— J'emporte aussi une espérance, dit Raoul qui n'avait pas encore prononcé une parole, puisque le mauvais génie va partir... et que le bon génie restera.

Le marquis et son fils se retirèrent, en serrant avec une vive effusion la main de M. Dubois. Celui-ci les reconduisit à leur voiture et demeura pensif sur le seuil. Il hésitait s'il ne retournerait pas au château neuf, pour avoir au sujet de Lechat une axplication immédiate. La voiture s'était à peine ébranlée que Malentine apparut, cherchant à se cacher derrière une haie. Mais elle avait été vue. Le marquis commanda d'arrêter et descendit pour se diriger vers sa fille.

— Ma chère enfant, s'écria-t-il, que viens-tu faire ici ?

— Mon père, dit-elle, je ne pensais pas vous y trouver. C'est une idée que j'ai eu tout à coup. Je venais prier M. Dubois de ne pas partir.

— Une bonne inspiration, mon enfant. Tu seras plus puissante que nous.

On se retourna M. Dubois était pétrifié sur le seuil. Le marquis, entre son fils et sa fille, se rapprocha du chalet, et M. Dubois dut s'avancer à leur rencontre.

— Voici, dit le marquis, ma fille qui vient joindre ses instances aux nôtres. — As-tu, ajouta-t-il en s'adressant à Valentine, à parler en particulier à M. Dubois ?

— Non, répondit-elle, pourvu qu'il me promette de ne pas quitter le pays sans m'avoir revue.

— Je vous le promets, dit M. Dubois en s'inclinant.

— Il suffit, reprit Valentine. Maintenant, mon père, je suis prête à rentrer au château avec vous.

Elle monta dans la voiture, qui ne s'arrêta plus. Mais pendant ce court colloque, Raoul regardait la façade du chalet. Les fenêtres étaient fermées. Il crut voir trembler des rideaux. Il crut reconnaître Inez. Il crut même apercevoir le pâle visage de Pépita. Ce n'était pas une illusion.

M. Dubois venait de s'engager par une promesse. Cela résolvait implicitement une autre question restée indécise. Ne partant pas le jour même, il devait revoir le baron Durand. Il s'achemina lentement vers le château neuf, et n'eut pas à l'atteindre. Après deux tentative de sortie, repoussées par l'aspect de la carriole du

marquis, M. Durand en avait tenté une troisième, et ce fut à mi-route qu'eut lieu le choc. Il ne paraissait pas devoir être sanglant, puisque M. Durand tendait les bras.

— Hé, mon cher ami, dit-il, j'allais chez vous, et je vous remercie d'avoir fait la moitié du chemin, et l'on se serre la main.

Cela disant, le baron Durand étreignit les mains de M. Dubois, qui aurait eu mauvaise grâce à se défendre. Puis il continua :

— Savez-vous, mon cher ami, que vous avez été bien vif, pour un petit malentendu ? Mais c'est fini, et vous ne pensez plus à vous en aller. J'ai au contraire besoin de vous, pour arranger tout cela au mieux, avec le marquis. Il sort de chez vous. Il doit vous avoir dit bien du mal de moi ?

— Il ne vous a même pas nommé.

Le baron Durand fut étonné, et, je crois, déconcerté. La vanité préfère la médisance au silence. Il reprit :

— Vous auriez été content de moi si vous aviez vu comme j'ai mis à la porte ce maître d'école. Croiriez-vous, mon cher ami, qu'il avait l'impertinence de me réclamer... vous ne devineriez jamais la somme. 3000 francs, oui 3000 francs, pour payer à boire à ses digne acolytes. Le prix d'une belle paire de chevaux ! Est-ce que je ne ferais pas mieux d'avoir des chevaux ?

— Assurément.

— Seulement, il cherchera peut être à se venger, et j'ai un peu peur de lui.

— Rassurez-vous, il quitte aujourd'ui le pays.

— Il quitte le pays ! répéta le baron Durand d'un accent joyeux. Alors il n'est plus à craindre. Quel bon débarras ! C'est un drôle. Qu'il aille se faire pendre ailleurs. Il n'aura que ce qu'il mérite.

On voit que le baron Durand se rassurait en effet. Il injuriait le vaincu, il aurait eu la férocité des poltrons. Il ajouta, son visage se rassérénant de plus en plus :

— J'ai réfléchi, mon cher Ernest, que puisque j'étais aussi sur la liste du marquis, et qu'on ne connaît pas les votants, je peux soutenir que j'ai été nommé en qualité d'ami du marquis. Comme ça se trouve bien que je n'aie pas reçu hier ces braillards de *Marseillaise*, et que je ne leur aie pas même donné à boire ! Je me serais compromis. Hé, hé, j'ai été plus fin qu'eux, Vous n'avez pas présenté la chose au marquis de cette manière ?

C'était la finesse de l'ancien négociant qui se réveillait Les malhonnêtes gens, frelatent ou déguisent la marchandise ; les honnêtes gens, — en affaires — se contentent de la parer. Le baron Durand la déguisait bien un peu ; la droiture de M. Dubois

n'aurait pas inventé cette explication complaisante du succès de l'élu, et il ne put s'empêcher de dire :

— Si la liste de Lechat avait passé tout entière, auriez-vous pris l'attidude d'ami du marquis ? Ce qu'on vous reproche, c'est d'avoir accepté l'appui de l'instituteur.

— Ne me parlez plus de ce misérable, dit le baron Durand. Faites bien savoir au marquis que je serais enchanté d'être son collègue ou celui de M. Raoul, et qu'il n'aurait jamais à se plaindre de moi. Nous recauserons de tout cela plus à loisir. L'heure du déjeuner s'approche, et nous allons nous mettre à table comme si de rien n'était.

En effet, le premier son tintait, et l'appel de cette cloche forçait M. Dubois à penser à un détail assez important auquel il n'avait pas songé. Les émotions ne suspendent pas les lois de la nature physique. On ne faisait pas de cuisine au chalet, et les enfants au moins, étrangers aux émotions, devaient avoir faim. Si l'on avait continué de bouder le baron Durand, où aurait-on déjeuné ? On n'aurait eu que la ressource de la Pomme d'Or, où Inez ne se serait pas trouver en bonne compagnie. M. Dubois comprit donc la nécessité d'aller chercher sa femme et ses enfants.

Il rentra au chalet, alla droit à la chambre d'Inez, et y trouva Pépita. Depuis plus d'une heure, les deux amies l'attendaient, en proie aux anxiétés les plus poignantes. En écartant légèrement les rideaux, et certes c'était une curiosité permise, elles avaient pu observer tous les visiteurs, dont chacun était un mystère, et un mystère impénétrable. Elles avaient vu, avec étonnement, se montrer jusque Valentine ! Il devait se traiter des choses bien graves, et elles ne savent rien, ne soupçonnant rien. Les enfants, qui n'avaient pas eu leurs leçons, étaient nerveux, pleureurs importuns de questions et ils augmentaient l'agitation.

— Enfin ! quelles nouvelles ? s'écrièrent ensemble les deux amies à l'aspect de M. Dubois.

— Vous ne partez pas, ajouta Pépita. Ah ! dites-moi vite que vous ne partez pas, je vous en supplie.

Il eût été cruel d'avoir à la désespérer. M. Dubois s'empressa de répondre:

— Non, nous ne partons pas... du moins encore.

— Ne dites pas encore, reprit Pépita. Puisque vous ne partez pas aujourd'hui, vous ne partirez pas, je m'attacherais plutôt à la robe d'Inez ; vous seriez obligé de m'emmener avec elle.

— Calmez-vous, de grâce, mademoiselle. J'ai la tête si troublée... que je ne saurais vous donner beaucoup d'explications et n'en aurais pas le temps.

— Les enfants ont faim, dit la mère de famille, comment les ferons-nous déjeuner ?

— Au château, avec nous, dans un moment ; rien de changé aujourd'hui.

— Dieu soit béni ! s'écria Pépita, je n'en demande pas davantage.

On s'apprêta bien à la hâte, on laissa les chambres dans le désordre d'un déménagement commencé, et l'on s'achemina ensemble vers le château neuf.

M. Dubois dit quelques mots sommaires de la situation, en recommandant d'être à table aussi naturel qu'on le pourrait. Ce fut bien moins difficile qu'on ne l'eût pensé. Le baron Durand était en belle humeur, et l'on ne l'avait jamais vu aussi épanoui. Il était débarrassé de son mauvais génie. Maintenant qu'il ne le craignait plus, il était fier de l'avoir congédié si vertement, et sans qu'il lui en coûtat rien. Il croyait avoir, à la fois, fait un acte de grand courage et une économie de 3000 francs, deux satisfactions bien douces. Il était fier jusque de sa lâcheté de la veille, qui avait été de l'habileté. Il était délivré d'une autre oppression, de la menace du départ de M. Dubois et d'Inez, si nécessaires à son existence ; il espérait bien conquérir les bonnes grâces du marquis, dont la visite empressée au chalet était d'un heureux présage. Enfin, le résultat demeurait acquis, quoi que l'on pût dire des moyens, il était élu, et à l'unanimité. Ce n'était plus lui qui avait à s'appuyer sur l'influence du marquis ; c'était le marquis de Périgny qui avait à caresser le baron Durand pour se le rendre favorable dans le conseil. Le marquis ou son fils y entrerait sans doute, mais par la petite porte d'un second scrutin disputé, et non point avec l'acclamation du baron Durand. Et tout cela, le baron Durand l'avait obtenu sans bourse délier, sans seulement diminuer l'approvisionnement de sa cave. Franchement il avait bien des motifs d'être fier de lui. Il n'était pas le premier élu dont le résultat avait rendu la mémoire peu scrupuleuse à l'endroit des moyens. L'opinion publique elle-même est indulgente pour le succès. Elle absout volontiers les victorieux.

Le baron Durand eut donc un entrain inusité. Les enfants, délivrés, eux aussi, d'une contrainte, babillaient, et leur mère se gardait bien de les faire taire. On était certain qu'ils ne parleraient pas des élections. A voir l'espèce de gaieté qui régnait, on ne se serait pas douté que les situations fussent aussi critique. Pépita, cependant, demeurait soucieuse. Ce qui suffisait à l'apaisement de son père ne suffisait pas au sien.

XX

SUR UN ARBRE PERCHÉ

Cette matinée avait été, comme on le voit, bien agitée. Il n'y eut rien de particulièrement remarquable pendant le reste de la journée. Au vieux manoir, il fut seulement décidé que le marquis se représenterait en personne aux élections municipales. Raoul, afin de garder une plus entière liberté, refusait absolument de maintenir sa candidature.

Tout était encore une fois suspendu, et il semblait que la semaine dût s'écouler sans événements. M. Dubois, d'humeur ordinairement enjouée, était grave et presque triste. Il était habitué aux manies du baron Durand, qu'il s'amusait à combattre l'une par l'autre. Il les pardonnait comme des faiblesses, comme des infirmités, en raison du grand fonds de loyauté qu'il se plaisait à reconnaître à l'ancien négociant. Elles n'excluaient pas l'estime. C'était cette estime qui venait d'être altérée, et alors que restait-il au baron Durand ? Puis, M. Dubois, par un mouvement violent de dignité personnelle, avait été amené à la brusque résolution de se chercher une autre existence. Il en avait ajourné l'exécution, il n'y avait pas renoncé. Il se demandait encore, non plus sous l'excitation d'une colère, mais plus froidement, si le souci de sa dignité lui permettait de demeurer l'hôte, le commensal et le complaisant salarié de ce personnage bizarre qu'il avait cessé d'estimer. Il roulait donc des projets.

Quand une glace a été brisée, soit celle qui est une merveille de l'industrie, soit celle qu'étend à la surface d'un lac un abaissement de la température, l'art et la nature elle-même sont impuissants à effacer les traces de la rupture. Toutes les habiletés de l'industrie, toutes les intensités de la gelée auront beau resserrer et recoller les morceaux, les fentes seront apparentes et porteront témoignage de l'accident qui a détruit le poli du miroir.

Inez remarquait avec inquiétude qu'il passait des nuages sur le front de son mari. Je crois qu'elle devinait les causes de la préoccupation de M. Dubois. Elle n'osait pas l'interroger.

De tous les personnages de cette histoire, le plus allègre semblait être devenu le baron Durand. Ce n'était pas du calme. Il s'agitait, il riait bruyamment, il faisait danser les enfants sur ses genoux, il leur promettait de leur rapporter des bonbons et des

joujoux la première fois qu'il irait à Paris. Il s'informait si Pépita n'avait pas besoin de robes neuves. Pépita répondait qu'elle n'avait besoin de rien. On n'avait jamais vu ainsi le baron Durand. Lui aussi devait rouler des projets. L'explosion eut lieu le samedi, à la visite matinale du régisseur, et ne fut pas provoquée.

— Hé bien, mon cher Ernest, s'écria-t-il, qu'augurez-vous pour demain ? Le marquis sera nommé, n'est-ce pas ?

— Je le pense, dit M. Dubois. L'intrigue a été dissoute par les mésaventures de l'instituteur, et je ne suppose pas qu'il y ait d'opposition sérieuse. Maie j'ai été tellement trompé dimanche dernier...

— Ne parlez donc plus de cela, mon cher ami, c'est de l'histoire ancienne, et vous êtes trop rancunier. Ce n'est pas ma faute, apparemment, si l'on a voulu me nommer, et je puis me vanter de n'avoir rien dépensé pour cela.

— Ce n'est peut-être pas certain.

— Comment, ce n'est pas certain ? Pas un centime, je vous le jure. Voyez-vous, mon cher ami, quand je serai le collègue du marquis, ce sera le moment de se montrer, et de bien faire les choses. Je serai d'avis que demain la fanfare revînt donner une aubade au château...

— Auquel, monsieur ?

La question déconcerta le baron Durand, qui reprit avec embarras :

— Auquel, auquel, mon ami, mais naturellement au mien, puisque c'est moi qui ferais les frais.

—Puisque ce serait le marquis qui serait nommé, il pourrait sembler plus naturel d'aller le féliciter.

— Je n'en suis pas moins le premier élu, et l'on me doit une réparation. Je vous charge d'organiser et de préparer cela. Je payerai ce qu'il faudra. A propos, mes charbonnages du Nord vont toujours bien ?

— Ils ont continué de monter.

— Je le savais. Vous concevez que je ne veux pas servir à ces braves gens les bons vins de Samuel Meyer. Je les réserve pour un grand dîner, donné à tous les conseillers, le dimanche suivant. N'est-ce pas une bonne idée ? Le marquis ne pourra pas refuser, je l'aurai à ma droite...

— Sa place serait à la droite de Mlle Pépita.

— Vous croyez ? c'est qu'il pourrait s'imaginer...

— Et quand il s'imaginerait ?

— Ne mêlons pas tout cela je vous en prie. Vous me brouilleriez les idées, et je renoncerais plutôt à tout. Ce n'est pas le

moment, quand je fais de grandes dépenses... Plus tard, une autre année, s'il faut absolument parler de cela, si ma fille a la sottise de vouloir se marier...

— Une sottise assez commune, qu'a eue sa mère.

— C'est bien différent, c'est moi qui gagnais de l'argent, et elle n'a pas fait une mauvaise affaire. Voyez donc quelle mauvaise affaire ce serait ! Je n'étais pas destiné à être marquis, c'est vrai, et ne me croyais même pas destiné à être le baron Durand... de Chauvry. Nous verrons plus tard... et comprenez bien, mon cher ami, que si cela devait venir, il faudrait laisser M. Raoul s'engager et s'amouracher le plus possible, parce que..., vous comprenez bien...

— Je ne comprends pas.

Le baron Durand baissa la voix en ajoutant finement :

— Parce qu'il ne serait pas exigeant pour la dot.

M. Dubois ne répondit pas. Il aurait craint de s'emporter. Le baron Durand n'aurait cependant pas mérité le brevet d'invention de ce calcul, qu'on a vu employer en maintes circonstances.

— Laissons donc cela, continua le baron Durand. Où en étais-je ? Ah oui, je vous prie d'aller au village, et d'acheter une vingtaine de bouteilles à la Pomme d'Or. C'est bien assez, n'est-ce pas ? Ce sera drôle que je devienne un client de la Pomme d'Or. Et je payerai mieux que ce drôle de maître d'école. Vous ferez bien de répandre en même temps le bruit de mon projet.

— Quel projet ?

— Pour le grand dîner des conseillers, afin que j'aie l'avance sur le marquis.

— Est-ce tout ?

— Comment, si c'est tout ? Nous ne sommes qu'au commencement. Quand je suis lancé, il n'est pas facile de m'arrêter.

M. Dubois pensa que le baron Durand ne se lançait pas souvent. Celui-ci continua :

— Puisque j'économise 3000 francs sur l'instituteur, je vous prie de m'acheter nne paire de beaux chevaux, pour atteler à mon landau. Je veux les avoir le plus tôt possible, afin d'aller inviter en cérémonie le marquis et toute sa famille.

— Il vous faut aussi un cocher.

— Sans doute, il me faut un cocher.

— Et un valet de pied.

— Est ce bien nécessaire à la campagne ?

— On peut s'en passer.

— Je me passerai du valet de pied. Voilà une économie. Ce n'est pas tout. Ce sera bientôt l'ouverture de la chasse, et je n'ai

pas oublié ce que vous m'avez dit. Vous m'achterez des fusils et des chiens.

— Des cheins d'arrêt ou des chiens courants.

— Est-ce que tous les chiens ne courent pas ? Je n'y entends rien, vous achèterez tout ce qui conviendra pour avoir une belle chasse, à laquelle je puisse inviter le marquis et son fils.

— Alors il vous faut aussi un garde.

— Est-ce bien nécessaire à la campagne ?

— Plus qu'à la ville, monsieur le baron.

— C'est vrai, vous me faite perdre la tête. Et bien, vous m'aurez un garde. Quel dommage que je ne puisse pas faire repeindre avant dimanche les panneaux de mon landeau ! J'irai à Paris lundi, et je verrai si le carrossier ne pourrait pas m'envoyer des ouvriers.

— Est-ce tout, monsieur le baron ?

— Vous trouvez que ce n'est pas encore assez ?

— Je vous ai dit ce qui vous manquera.

— Quoi donc ?

— Un gendre.

— Encore, mon cher Ernest ? On ne fait pas tout la même année. Il sera temps d'y penser l'année prochaine.

— C'est trés bien pour vous, monsieur le baron, mais si ces jeunes gens s'avisaient d'y penser plus tôt, ce qui ne serait pas très étonnant ? Si par exemple M. Raoul me faisait des allusions, que devrais-je dire ? Devrais-je le décourager ?

Il était assez habile de poser la question de cette manière. Dans les dispositions où était le baron Durand, il lui était difficile de répondre : oui. C'eût été une seconde fois briser les vitres avec le marquis, avec M. Dubois peut-être, et adieu le grand dîner des conseillers !

— Ah ! peste, dit-il, je n'avais pas réfléchi à cela. Il faudrait... non pas le décourager, lui donner des espérances au contraire, mais sans m'engager en rien, de façon à ce que je fusse toujours libre de me retourner, suivant les circonstances...

— Comme vous m'avez fait faire avec le marquis pour votre élection ? Je n'accepte plus des mandats de ce genre, monsieur le baron.

— Allons, Ernest, vous allez encore vous fâcher, vous voyez bien que vous avez eu tort de parler de cela. Je ne peux cependant pas jeter ma fille à la tête du premier venu. Il n'a pas le sou, M. Raoul, il a père et mère, et qu'est-ce qu'il apporterait à ma fille ?

— Il lui apporterait au moins.... le bois de la Boulaye, sans que vous eussiez à le payer.

— C'est très juste. Si vous croyez que je n'y pense pas ? Songez donc, mon cher ami, ce que n'ont pu obtenir tous les millions de Samuel Meyer.... Je prolongerais mon avenue, et je poserais ma grande grille d'honneur, qui se rouille sous un hangar, avec ma couronne et mes armes.... Croyez-vous qu'en employant beaucoup de terrassiers et d'ouvriers, et en les faisant travailler jour et nuit, il serait possible d'inaugurer ma grille.... pour le dîner des conseillers ?

— Ah ! mon Dieu, dans huit jours ? Vous voilà plus pressé que moi, monsieur le baron. C'est difficile. Mais, avec de l'argent, rien n'est impossible.

— Je n'en manque pas. Je pourrais ne donner le dîner que dans quinze jours.

— Je vous demande un mois. Il vaudrait mieux n'inaugurer la grille que le jour de la noce.

— Encore la noce. Vous êtes insupportable, mon cher Ernest. Ce sont les noces qui coûtent trop cher, à cause de cet usage ridicule de donner des dots. Sans cela, certainement.... Qu'êtes-vous d'avis que je devrai donner à ma fille, si elle a vraiment la fantaisie de se marier ? Vous concevez que si M. Raoul n'apporte que son mauvais bois de la Boulaye, qui ne vaut rien, il n'a pas le droit d'être exigeant.

ALFRED DE COURCY.

(*La suite prochainement.*)

SOUHAITS DU NOUVEL AN

A UNE ENFANT

Enfant, que te souhaiterai-je
En ce jour fait pour tous les vœux ?
L'innocence ? Elle est dans tes yeux,
Avec son pur et suave cortège
De grâce aimable et de naïveté.
Le bonheur ? Il est de ton âge,
Et des cœurs vraiment bons, l'immortel apanage.
Enfant, garde donc ta bonté.

A UNE JEUNE FILLE

Qu'as-tu rêvé pour cet an qui commence ?
Qu'a désiré ton cœur de dix-huit ans ?
Je pourrais bien le deviner, je pense,
Même sans chercher très-longtemps.
Mais quels que soient du rêve
Le charme et la beauté,
Garde qu'il ne t'enlève
Ta si franche gaîté.

ERNEST MARCEAU.

L'ABBE DE QUEYLUS.

(*Suite*)

Au séjour de l'abbé de Queylus à Québec se rattachent plusieurs événements importants de l'histoire religieuse du pays. Si ce n'est pas lui qui le premier mit en honneur, au Canada, la dévotion à la mère de la très sainte Vierge, comme le dit l'abbé Faillon, au moins répandit-il considérablement cette dévotion. Il présida à la construction de la chapelle de Sainte-Anne de Beaupré ; et cette église devint bientôt, et est encore aujourd'hui, à cause des miracles sans nombre qui s'y opèrent, un lieu de pélérinage célèbre dans toute l'Amérique du Nord.

C'est lui qui posa la première pierre de l'Eglise du Chateau-Richer, dédié à Marie, sous le vocable de la Visitation. Il reçut à la profession, dans l'Hôtel-Dieu de Québec, la première fille sauvage qui ait embrassé la vie religieuse au Canada, une jeune Huronne, nommée Geneviève,qui mourut peu de temps après. Enfin il régla une longue et sérieuse querelle survenue entre les Jésuites, la Corporation des habitants et les marguillers de Québec, à l'occasion d'une somme de six mille livres que ces derniers avaient avancée aux Révérends Pères pour la construction d'un presbytère.

Comme à Paris, à Privas, et dans toutes les missions où il avait été envoyé, l'abbé de Queylus se fit aimer de tous, à Québec, à cause de ses vertus, de son urbanité et de la grande douceur dont il savait tempérer sa fermeté.

Les églises qu'il fit construire montrent l'ascendant qu'il avait pris sur les habitants, et la confiance que ceux-ci reposaient en lui.

L'abbé Faillon, s'autorisant des lettres de Marie de l'Incarna-

tion, de la correspondance du gouverneur d'Argenson, et du journal même des Jésuites, nous dit qu'à Québec il se faisait ai-« mer, non-seulement des personnes de considération, mais aussi « du peuple, envers lequel il se montrait libéral, (l'abbé de Quélus « était très riche par lui-même) dans ce temps surtout où la misè-« re publique se faisait plus vivement sentir» Les écrits du temps mentionnent aussi avec les plus grands éloges son esprit de justice et sa grande impartialité.

Remarquons, en passant, que son autorité de grand vicaire ne fut contestée de personne, ni à Québec, ni à Montréal.

Le gouverneur d'Ailleboust, chez qui il logeait, à son chateau Saint-Louis, attendu que les Jésuites avaient continué d'occuper le presbytère, bâti sur leur terrain, semble avoir été son ami particulier ; et la mère Juchereau, supérieure de l'Hotel-Dieu, écrivait plus tard de lui que c'était « un homme de qualité, d'une rare vertu et d'un mérite distingué »

Ces témoignages éclairés et librement accordés, cadrent mal avec les théories de M de Latour et de l'école qui veut faire de M. Queylus, un insubordonné, un vaniteux, un prêtre répréhensible devant Dieu et les hommes, cela tout simplement parce qu'il s'est trouvé, dans les circonstances que nous venons de voir, en contradiction avec le supérieur des Jésuites à Québec, et dans les circonstances que nous verrons plus tard avec Mgr de Laval.

Quoi qu'il en soit du séjour de M. de Queylus à Québec, ce séjour comme il était facile de le prévoir, fut de courte durée.

Le 11 juillet (1658), un vaisseau français, le *Prince d'Orange*, mouilla dans la rade de Québec. Il amenait Pierre le Voyer, vicomte d'Argenson, nommé pour remplacer d'Ailleboust, l'ami particulier de M. de Queylus, dans les fonctions de gouverneur du Canada, et apportait, en même temps, de la part de l'archevêque de Rouen, des lettres, datées du 30 mars, rétablissant le R. P. DeQuen dans les fonctions de grand vicaire de Québec. M. Queylus restait grand vicaire de Montréal. Ces lettres avaient été accordées à la demande expresse des Péres Jésuites.

Cet arrangement était certainement le plus sage ; mais n'eût-il pas mieux valu dès le principe, le 29 juillet de l'année précédente, laisser M. de Queylus monter directement à Montréal, comme il en avait arrêté le dessein, et ne pas l'obliger à montrer ses lettres de grand vicaire, lesquelles, une fois exhibées, obligeaient le porteur à les faire respecter, que d'ourdir toutes ces complications pour en arriver finalement au même résultat ?

Quoiqu'il en soit M. de Queylus, ayant été juridiquement et solennellement informé, par les révérends Pères, le 8 du mois

suivant (août,) de la révocation d'une partie de ses pouvoirs, s'embarqua pour Montréal, le 21 du même mois, en compagnie de soixante personnes, qui lui firent escorte jusque chez lui.

Rien ne montre mieux la haute estime dans laquelle M. de Queylus était tenu à Québec, que cet empressement spontané de toute une population à l'accompagner, à travers mille dangers pendant une distance aussi longue, si l'on considère surtout que plusieurs de ces personnes, par amour pour lui, se fixèrent à Montréal. Cette garde d'honneur ne se composait pas seulement des gens du peuple, duquel il était profondément aimé, mais aussi de M. et de madame d'Ailleboust, et d'autres personnes distinguées. M. d'Argenson lui-même, le nouveau gouverneur, aurait voulu l'accompagner avec les autres. C'est du moins ce qu'il écrivit à M. de Fancamp. Il avait apparemment eu le temps de se mieux renseigner sur M. de Queylus, et probablement de l'apprécier par lui-même.

Ce qui prouve peut-être encore mieux, que le témoignage de la mère Juchereau et celui des deux gouverneurs, d'Ailleboust et d'Argenson, mieux que l'hommage éclatant de toute la population laïque de Québec, quel saint et digne prêtre était l'abbé de Queylus, et jusqu'à quel point son départ fut regretté, c'est le fait que les chapelains des Ursulines et de l'Hôtel-Dieu quittèrent Québec, voyant que M. de Queylus le quittait. Point de doute sur le motif qui les fit partir. « Le départ de l'abbé de Queylus, écrit M. d'Argenson lui-même, a un peu *alarmé* le pays, d'autant que ce qu'il y avait de *prêtres séculiers ont quitté*, à la réserve de deux autres. »

S'il pouvait, après ces témoignages, rester encore quelque doute sur la cause qui détermina le départ des prêtres séculiers de Québec, j'ajouterais que M. Vignal, prêtre d'une vertu solide, et tout particulièrement dévoué aux Ursulines, dont il était, depuis longtemps, le chapelain, et auxquelles il avait légué une partie de ses biens, entra aussitot au séminaire de Saint Sulpice de Paris et vint, l'année suivante, retrouver M. de Queylus à Montréal.

Parce que l'abbé de Queylus doit être en tous points justifié de son séjour à la cure de Québec, il ne faudrait pas, à cause de cela, être trop rigoureux à l'endroit des RR. PP. Jésuites. Ceux-ci désiraient, tout autant que les Sulpiciens, le bien spirituel du Canada ; ils avaient plus d'une fois payé de leur sang leur zèle ardent pour la conversion des âmes ; parmi les missionnaires, ils étaient les plus anciens et de beaucoup les plus nombreux ; ils connaissaient, par conséquent, aussi bien, sinon mieux que personne, ce qui convenait dans l'intérêt de la religion ; et,

en demandant pour l'un des leurs, le R. P. De Quen, des lettres de grand vicaire, ils ne faisaient rien que ce qu'ils avaient droit de faire.

Mon intention, dans cette étude, étant d'examiner les points les plus controversés de la carrière de M. de Queylus, je n'entrerai point dans le détail des événements et des choses auxquels il prit une si large part, à Montréal, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville naissante, en qualité de supérieur de la maison de S. Sulpice. Son histoire se rattache intimement à celle de M. de Maisonneuve, de la sœur Bourgeois, de Mlle Mance, et des braves qui, appuyés de ceux de Québec, sauvèrent plus d'une fois, à cet avant poste dangereux, la colonie tout entière.

Nous touchons à l'arrivée de Mgr Laval à Québec, le 16 juin de l'année suivante 1659.

Le lecteur s'étonnera sans doute du long intervalle qui sépare l'élection de M. de Laval au siège futur de Québec, en février 1657, et son arrivée, en juin, 1659,

Ces lenteurs furent le résultat d'oppositions, de restrictions mentales, de réclamations et d'intrigues, dont ceux qui connaissent à fond l'histoire actuelle de la fondation de la succursale Laval à Montréal, se feraient à peine une juste idée. Ajoutons que les prétentions de l'église gallicane, appuyées par les parlements, jetaient alors, la plus grande confusion dans les affaires ecclésiastiques du royaume, à tel point que l'action du pape dans le choix et la consécration d'un évêque, dans la France républicaine et infidèle d'aujourd'hui, est souvent, en pratique du moins, libre et dégagée, comparativement à ce qu'elle était à cette époque et à presque toutes les époques, sous les rois très chrétiens de France.

Pour ce qui est de la création du siége épiscopal de Québec, la question se trouvait, à part tous ces obstacles, embarrassée des prétentions tenaces de l'archevêque de Rouen sur le gouvernement des âmes, dans la colonie.

Donc, après de nombreuses tentatives d'établissement d'un évêché au Canada, lesquelles pour une cause ou pour une autre, avaient toutes échouées, la première ayant été faite, en 1635, en faveur d'un Récollet; la seconde, en 1645, en faveur de l'abbé Legauffre, un Sulpicien; la troisième en 1646, combattue à ce que dit l'abbé Faillon, par les RR. PP. Jésuites, et la quatrième en 1657, en faveur de M. de Queylus; nous avons vu que M. de Laval, protégé par les confesseurs de la reine mère, avait été accepté, en janvier 1657.

La reine, qui tenait à ce que le futur évêque fût « agréable aux Jésuites », avait d'abord jeté les yeux sur un père de la Société,

le P. Paul le Jeune. Mais les Jésuites, dont la règle est de n'accepter l'épiscopat pour aucun des leurs, proposèrent François de Laval de Montigny, prêtre très vertueux, de haute naissance, et déjà élu évêque pour la Cochinchine, en 1651, alors qu'il n'avait que vingt-neuf ans, mais qui ne fut pas consacré pour cause de certaines oppositions. Les oppositions, aussi bien que les recommandations à dignité d'évêque ou de cardinal, sortaient de partout, à cette époque, et les plus mystérieuses étaient souvent les plus puissantes. «Sans faire partie de la compagnie de « Jésus, dit l'abbé Faillon, M. de Laval lui était très cordialement « attaché, et quoique naturellement rigide et austère, il suivait « volontiers les sentiments des religieux de cette Société.»

C'est, à n'en pas douter, ce qui fit prévaloir sa recommandation.

Louis XIV, qui ne s'était pas encore emparé définitivement de l'Etat et de la nation, n'ayant que quatorze ans à peine, se prit tout à coup, et cela vraisemblablement contre l'avis de son premier ministre, Mazarin, lequel favorisait M. de Queylus, d'un zèle impétueux pour la nomination de M. de Laval. Il fit intervenir ses ambassadeurs comme pour une grave affaire d'Etat, intéressa tout le Sacré Collège, écrivit des lettres autographes à six cardinaux de Rome, et, naturellement, au Saint-Père lui-même. Nous avons encore la plupart de ces lettres. Il ne voulait rien moins que la création d'un siège épiscopal, d'un évêché, à Québec. Son zèle excessif l'égara. C'était un vicariat apostolique qu'il fallait demander. De plus, il présenta son protégé sous le titre de *Père François de Laval.* Cette singulière ignorance de l'homme qu'il recommandait et de la chose dont il s'agissait, fut, comme nous l'avons vu précédemment, la cause du premier retard.

Ces difficultés et d'autres encore furent bientôt écartées.

Cependant il est une condition sur laquelle le roi de France insistait, c'est que le nouvel élu fût un évêque bel et bien muni d'un évêché, et non pas un évêque *in partibus.* De son côté, la Propagande, considérant qu'il s'agissait de la création du premier siège épiscopal de l'Amérique du Nord, était du même avis. Elle penchait même pour la création d'une église métropolitaine, à Québec, sous le titre d'archevêché de Saint-Louis, et adressa, à ce sujet, un long mémoire à Alexandre VII.

Mais avant tout on ne voulait point, de part ni d'autre, de vicaire apostolique ou d'évêque révocable, parce que cela ne suffisait pas aux besoins spirituels de la colonie, et ne présentait pas un caractère de stabilité suffisante.

Alexandre VII, ayant sous les yeux une lettre collective des évêques de France, qui se plaignaient de ce que nombre de per-

sonnes indignes et scandaleuses, arrivaient par ruse et par intrigue à se faire nommer évêques *in partibus* avait très sérieusement résolu de mettre fin à ces abus.

Or il arriva que ce fut précisément un titre d'évêque *in partibus* qui fut octroyé à M. de Laval, par la Bulle du 3 juin 1658, et cela à la demande expresse du roi de France, c'est-à-dire de la reine.

Voici comment s'explique, pour ce qui concerne Mgr Laval, ce revirement radical d'opinion chez le pape et le roi.

Pendant les seize mois qui s'étaient écoulés depuis présentation faite au pape par Louis XIV, du *Père* François de Montigny-Laval pour être évêque du Canada, avaient surgi, à Québec, les difficultés que nous avons vues, entre le père DeQuen et l'abbé Queylus. Or les Pères Jésuites avaient-ils jugé par ce fait là — l'abbé Faillon m'a l'air d'écrire à ce sujet tout le contraire de sa pensée — que M. de Laval, quoiqu'il leur fût « très cordialement attaché,» et qu'il suivît « volontiers leurs sentiments, » ne leur offrait pas de garanties suffisantes ? Le prétexte allégué fut la crainte que « la dignité épiscopale ne fût pas honorée avec le respect qui lui était dû, et que l'Eglise n'en reçût quelque désavantage. » En conséquence, au lieu d'un évêché fixe, ils lui firent tenir une nomination *in partibus infidelium*, c'est-à-dire, révocable.

A cette nouvelle, les évêques de France s'émurent. Ils crurent à une supercherie, et que la bulle avait été obtenue subrepticement A leur tête se faisait remarquer l'archevêque de Rouen. Comme il était dit, à la fin de la Bulle, que M. de Laval serait dans peu de temps nommé vicaire apostolique du Canada, l'archevêque vit là un empiétement sur ses droits. Son zèle à faire de l'opposition au nouveau titulaire de Petrée, se développa, en raison de son mécontentement. En conséquence, plusieurs prélats, l'archevêque de Rouen entre autres, se réunirent à Paris, le 25 de septembre, 1658, et écrivirent, du consentement du cardinal Mazarin, une lettre circulaire à tous les évêques de France, les mettant en garde contre M. de Laval, et les priant de ne pas lui imposer les mains, avant de s'être assurés que les bulles dont il était porteur n'avaient pas été obtenues par surprise.

Ce qui semblait confirmer les soupçons des évêques, c'est que les bulles papales n'avaient pas été communiquées au chancelier de France pour être enregistrées, et qu'on avait omis de se munir d'une patente royale, comme cela se pratiquait en pareil cas, dans le royaume, de temps immémorial.

Après l'intervention très légitime des évêques, vint l'inter-

vention fort illégitime des parlements. Celui de Rouen, sous la juridiction duquel la colonie était placée, fut le premier à se distinguer, en rendant un arrêt, le 3 octobre, par lequel il était défendu à M. de Laval d'exercer les fonctions de vicaire apostolique dans la Nouvelle-France.

Cette ingérence de l'autorité civile dans les affaires ecclésiastiques, semblerait aujourd'hui, avec raison, un étrange abus. La chose, à cette époque, devenait fort ordinaire en France, étant le développement des idées gallicanes.

Malgré la lettre circulaire du 25 septembre, le nonce papal, appuyé de la reine-mère, trouva deux évêques qui consentirent à imposer les mains à M. de Laval, l'évêque de Rodez et celui de Toul.

La consécration se fit avec beaucoup de mystère ; le bruit s'en répandit néanmoins. Aussitôt, le 16 janvier 1659, le parlement de Paris rendit un arrêt défendant, à son tour, au vicaire apostolique, d'exercer ses nouvelles fonctions, avant de s'être mis en règle avec la chancellerie du royaume.

De son côté, le parlement de Rouen rendit un second arrêt, le 23 du même mois, en confirmation du premier.

La situation de M. de Laval finit cependant par se régulariser, en ce sens que les cours de Rome et de France en arrivèrent, après une longue série de négociations et d'échanges de notes, à une entente, par laquelle le roi agréa purement et simplement l'abbé de Laval comme vicaire apostolique du Canada, sans vouloir néanmoins, malgré les instances du Nonce, désavouer les arrêts de ses deux parlements. Le pape, en conséquence, expédia une nouvelle bulle, et le roi accorda des lettres patentes.

Le conflit se fut terminé là, s'il n'y avait eu d'autres intérêts à sauvegarder, tout un passé à couvrir. Les Jésuites et les Sulpiciens avaient exercé le ministère dans la Nouvelle-France, les premiers, depuis 1632, et les seconds, depuis 1657, sans autres pouvoirs que ceux qu'ils tenaient de l'archevêque de Rouen. Il importait donc grandement de faire légitimer par Rome ces pouvoirs, dans le cas possible où ils n'eussent pas été absolument légitimes.

Pour y arriver, ceux qui avaient obtenus les bulles firent ajouter, dans la dernière, que *Québec était dans le diocèse de Rouen.*

C'était fermer une porte pour en ouvrir une autre. L'archevêque se prévalut du fait, constaté par le pape, que Québec relevait de son diocèse, pour y maintenir plus fortement que jamais sa juridiction. Assimilant la mission d'un vicaire apostolique à celle d'un *légat a latere*, laquelle ne change rien à l'autorité

existante dans un diocèse, ni aux droits de l'Ordinaire, il voulut que M. de Queylus continuât, on pût continuer d'exercer au Canada ses fonctions de grand vicaire, sans préjudice aux pouvoirs extraordinaires du légat apostolique. Il écrivit à ce sujet au cardinal de Mazarin une lettre énergique, le 3 mars, et le Cardinal semble être, de ce moment, intervenu sérieusement dans la question.

Dans tous les cas, les lettres patentes du roi, données le 27 du même mois, furent rédigées dans le sens des prétentions de l'archevêque de Rouen.

Cette patente qui respire d'ailleurs la plus suave piété, après avoir exprimé un grand regret de ce que le Saint Père n'eût pas érigé, à Québec, un siège épiscopal, comme le roi le lui avait demandé *d'abord*, se termine par ces paroles, qui montrent que la cour, fatiguée de tant de contradictions et d'atermoiements, était résolue d'en finir.

« Nous avons, dit le roi, de notre autorité royale, déclaré, et « nous déclarons par ces présentes, signées de notre main, que « nous voulons et qu'il nous plaît que le sieur de Laval de Mon- « tigny, évêque de Petrée, soit reconnu par tous nos sujets, dans « les dites provinces (de la Nouvelle France) pour faire les fonc- « tions épiscopales, sans préjudice des droits de la juridiction or- « dinaire ; et cela en attendant l'érection d'un évêché, dont le « titulaire sera suffragant de l'archevêque de Rouen, du consen- « tement irrévocable duquel nous avons accepté la dite dispo- « sition de notre Saint-Père le Pape ; car tel est notre bon plaisir. »

Ainsi non seulement l'archevêque de Rouen était reconnu, confirmé Ordinaire de la Nouvelle-France, mais, par cette patente, il était arrêté que le futur évêque de Québec serait son suffragant. D'entortillée qu'elle était auparavant, la situation devenait illogique, absurde.

Rome dut, cependant, accepter ces conditions, quelque dérogatoires qu'elles fussent aux droits du Saint-Siège, et quoiqu'elles donnassent à l'archevêque de Rouen une autorité excessive.

Si, comme le voulaient, dans le principe, les évêques de France, la compagnie de Montréal, Mazarin et le roi, d'accord jusque-là avec la Congrégation de la Propagande et le pape, on eût érigé, au Canada, un siège épiscopal, ou métropolitain, fixe, inamovible, avec un évêque titulaire, au lieu de nommer un vicaire apostolique révocable, toute question de juridiction eût été tranchée du coup, et Mgr de Laval eût été installé, depuis deux ans, sur son siège de Québec, dans la jouissance de la paix et la plénitude de son autorité épiscopale. Mais au lieu d'un évêché, il n'avait qu'un

vicariat, et encore ce vicariat, qu'il tenait de Rome, se trouvait-il en conflit avec les prétentions, maintenant confirmées en haut lieu de l'archevêque de Rouen.

C'est dans ces circonstances, et avec une définition de juridiction aussi illogique, que Mgr de Laval partit pour Québec, où il arriva, le 16 juin de la même année 1659, plus de deux ans, après avoir été appelé au siège épiscopal de cette ville.

Il arrivait à Québec «sous le titre étranger d'évêque de Petrée,» pour me servir de l'expression de la supérieure de l'Hôtel-Dieu. De plus les lettres patentes du roi et la bulle du pape, qu'il fallut publier, mentionnaient, les premières, que l'autorité de M. de Laval *était sans préjudice des droits de la juridiction ordinaire de l'archevêque de Rouen*, et la seconde, que Québec était *dans le diocèse de Rouen.* Si la situation était mal définie en Europe, elle l'était davantage au Canada, on en conviendra. Aussi les communautés religieuses, qu'on ne taxera pas d'opposition au Saint-Siège, ni «d'ambition personnelle» furent-elles excessivement perplexes. «A peine M. de Laval fut-il débarqué, dit la mère Ju-« chereau, qu'il y eut plusieurs discussions pour savoir à qui les « communautés obéiraient, et nous nous trouvâmes assez embar-« rassées. Car M. l'abbé de Queylus avait les pouvoirs de Mgr l'ar-« chevêque de Rouen, qui jusqu'alors avait été reconnu pour le « supérieur du pays, et bien des personnes disaient que cet arche-« vêque était au-dessus de Mgr de Laval, qui n'était que vicaire « apostolique.»

PASCAL POIRIER.

(*A continuer.*)

L'ABBE DE QUEYLUS

(*Suite*)

L'indécision fut de courte durée, grâce à une lettre de cachet de la reine-mère, datée de quelques jours avant le départ de l'évêque, et adressée au gouverneur. Cette lettre enjoignait à M. d'Argenson d'imposer l'autorité de M. de Laval, et même de faire repasser en France tous ceux qui refuseraient de s'y soumettre. C'était, il est vrai, un contre-ordre à l'ordre du roi, et une contradiction ajoutée à la série des contradictions précédentes. Les communautés religieuses et les ecclésiastiques, heureux d'en finir, s'autorisèrent de cette lettre de cachet pour faire définitivement leur soumission à M. de Laval.

A ce moment-là, M. de Queylus était à Montréal, occupé à affermir les assises de la ville, et à continuer l'œuvre de la société de Saint Sulpice. Ayant appris l'arrivée du vicaire apostolique, il descendit à Québec lui présenter ses hommages ; lui fit de plein gré ses soumissions, et s'empressa de reconnaître sa juridiction à l'exclusion de la sienne propre. C'est du moins ce que les Pères Jésuites rapportent dans leur Journal. Cette soumission spontanée fait le plus grand honneur à M. de Queylus, en ce qu'elle montre son parfait désintéressement, et prouve qu'il désirait autant que personne voir règner la paix dans l'église du Canada, au moyen de l'unité dans l'autorité.

Les choses en seraient restées là, pour la plus grande gloire de la Religion, pour le plus grand bien de la colonie, et M. de Queylus serait aujourd'hui un très excellent homme aux yeux mêmes de ses détracteurs, si, pendant qu'il était encore à Québec, n'était arrivé de France un vaisseau, le *Saint-André*, qui lui apportait de la part de l'archevêque de nouvelles lettres de grand vicaire,

et, de la part du roi, une lettre de cachet, datée du 11 mai, lui ordonnant de continuer ses fonctions de vicaire général, sans préjudice de la juridiction de M. de Laval.

Mais comme si tant de contradictions n'avaient pas suffi pour embrouiller les choses, le même vaisseau apportait au gouverneur d'Argenson et à M. de Laval une autre lettre de cachet, datée du 14 mai, c'est-à-dire, de trois jours après celle qui était adressée à M. de Queylus, intimant « aux grands vicaires » de l'archevêque de Rouen, l'ordre de n'exercer aucune juridiction « jusqu'à ce que, par l'autorité de l'Eglise, il eût été déclaré si cet archevêque est en droit de prétendre que la Nouvelle-France soit dans son diocèse. »

Voilà donc M. de Queylus pris entre deux lettres de cachet, l'une, à lui-même adressée, et appuyée d'une commission de son archevêque, lui enjoignant de continuer ses fonctions de grand vicaire, et l'autre, adressée au gouverneur d'Argenson, lui intimant l'ordre de ne pas se prévaloir de son autorité de grand vicaire, jusqu'à ce que la question de juridiction eût été décidée à Rome.

Que devait-il faire dans ce sérieux dilemme ? D'un côté s'abstenir provisoirement d'agir en qualité de grand vicaire, et de l'autre, ne pas récuser une autorité sur la validité de laquelle le pape allait être mis en demeure de statuer.

C'est ce qu'il fit.

Du moins voici ce qu'écrit un témoin éclairé et *désinteressé*, le gouverneur d'Argenson lui-même. « M. l'abbé de Queylus s'est « bien comporté ; car il s'est contenté de s'expliquer en toutes « choses avec M. de Petrée, et après n'a voulu faire éclater aucune « marque de son pouvoir. »

D'après la version des Jésuites, M. de Queylus, homme plein de duplicité, après avoir levé « le masque, » aurait fait tout le contraire de ce que rapporte M. d'Argenson, ce qui aurait déterminé et nécessité les mesures violentes prises contre lui par Mgr de Laval.

Comme ce point, dans la vie de l'abbé de Queylus, est décisif, pour sa justification ou son blâme, et que, d'un autre côté, mettre en doute l'exactitude d'une page du *Journal* est chose grave et surtout compromettante, je vais citer le *Journal*. Le lecteur jugera si j'ai tort ou raison de ne pas donner une absolue créance à la version des Révérends Pères. Voici l'extrait du journal, daté du 8 septembre 1659. « Monsieur l'abbé de Queylus, étant sur le point de s'embarquer pour s'en retourner en France, changea de dessein à l'arrivée du vaisseau (le *Saint-André*) sur les lettres qu'il

reçut ; et lui, qui avait protesté que quelque lettre et pouvoir qui lui serait envoyé il ne l'accepterait pas, et qui avait protesté toute amitié avec Mons. de Petrée, se voyant nanti des pouvoirs de Mons. de Rouen et de la lettre du roi du 11 de mai, leva le masque, et voulut se faire reconnaître grand vicaire de Mons. de Rouen. Mais Mons. de Petrée étant d'un autre côté nanti d'une autre lettre du 14, qui dérogeait entièrement à la première, il fut contraint de désister. Mais M. de Petrée n'ayant plus sujet de s'y fier, disposa de tout ici bas et à Montréal souverainement pour le spirituel.» A la marge, comme sommaire, on lit «M. l'abbé de Queylus remue.»

Pour bien saisir toute la situation et porter un jugement plus éclairé, rétablissons les dates et les lieux.

Le 29 août 1658, le père DeQuen, ayant reçu des lettres de grand vicaire pour la mission de Québec, M. de Queylus retourne à Montréal.

Le 16 juin 1659, M. de Laval, vicaire apostolique du Canada et évêque de Petrée, en Arabie, arrive à Québec.

Le 7 août, même année, M. de Queylus descend à Québec présenter ses hommages et faire ses soumissions à M. de Laval.

Le 6 septembre, le *Saint-André* apporte à l'abbé de Queylus de nouvelles lettres de vicaire général de la part de l'archevêque de Rouen, et une lettre du roi lui enjoignant de continuer ses fonctions de la manière prescrite par l'archevêque.

Maintenant l'extrait du Journal des Jésuites que je viens de citer, où il est dit que M. de Queylus «leva le masque et voulut se faire reconnaître grand vicaire» est daté du 8 septembre, c'est-à-dire du surlendemain de l'arrivée du vaisseau qui apportait les lettres de l'archevêque de Rouen et les deux lettres contradictoires du roi.

Or, trois jours après cette déclaration, ou plutôt, cette accusation du *Journal*, nous voyons M. de Queylus dîner, comme chez des amis, au réfectoire des révérends Pères, en compagnie des trois autres Sulpiciens descendus avec lui de Montréal.

Si le «masque» eût été levé, car masque il y avait assurément quelque part, les Jésuites auraient-ils invité à leur réfectoire cet insubordonné, et l'auraient-ils traité avec des démonstrations d'amitié à la barbe de leur évêque ?

Tout corrobore le témoignage de M. d'Argenson disant que l'abbé de Queylus «s'est contenté de s'expliquer en toutes choses avec M. de Petrée, et après n'a voulu faire éclater aucune marque de son pouvoir,» la continuation d'un commerce d'amitié apparente avec les Jésuites, ses bons rapports ostensibles avec M. de

Laval lui-même, et cette lettre de Marie de l'Incarnation datée du 8 du mois suivant. «Cet abbé (de Queylus) dit-elle, est descendu de Montréal pour saluer notre Prélat ; il était établi grand vicaire en ce lieu par l'Archevêque de Rouen ; mais aujourd'hui tout cela n'a plus lieu, et son autorité cesse.»

Si le «masque» eût été levé la mère de l'Incarnation en eût certainement su quelque chose, et n'eût pas manqué d'en faire mention.

Cependant pour s'être expliqué ouvertement avec l'évêque, et s'être ensuite très volontairement abstenu, M. de Queylus n'en était pas moins «nanti,» comme dit le *Journal*, de la lettre du roi et des pouvoirs de l'archevêque. C'était un homme considérable qu'il fallait éloigner du Canada, d'autant plus promptement que M. de Laval n'en était pas encore évêque titulaire et qu'il pouvait être rappelé d'un jour à l'autre.

Ce qui aggravait considérablement la position de M. de Queylus, c'est qu'il était universellement regretté à Québec, et que les Québecquois ne se gênaient guère de le dire, surtout ceux qui étaient mal disposés. Et cela même après l'arrivée de Mgr de Laval. A propos d'un règlement quelconque passé par l'évêque, lequel n'avait pas plu à tout le monde, l'intendant et juge souverain du Canada, Jean Pétronne du Mesnil, écrivait à Colbert : «Le sieur abbé de Queylus, grand vicaire de l'archevêque de Rouen avant l'arrivée de l'évêque de Petrée,n'en usait pas ainsi ; car au lieu de prendre, il donnait aux pauvres ; c'est pourquoi il est regretté de tous les habitants.»

Bref, quoique tout absorbé dans l'œuvre de Montréal, où il attirait de France de nombreux colons, défrayés de ses propres deniers, et où il faisait même construire de son argent des fortifications et favorisait de tout son pouvoir le défrichement et la culture des terres, l'abbé de Queylus était, depuis longtemps, condamné. Pour l'éloigner du pays, il ne s'agissait plus que de trouver un prétexte. On fit pleuvoir contre lui, à la cour, toutes sortes d'accusations et des plus graves. Avec cela une lettre de cachet contre lui était chose réglée d'avance.

PASCAL POIRIER.

(*A continuer*)

LE CHATEAU DE VAUDREUIL

(*Suite*)

IV

Le marquis de Lotbinière vendit le château en 1771 à M. Joseph Fleury d'Eschambault de la Gorgendière, ancien Agent Général de la compagnie des Indes, beaufrère des Messieurs de Vaudreuil, celui dont on vient de lire la procuration d'agent pour percevoir les rentes de M. de Lotbinière.

M. Fleury d'Eschambault était fils du Sieur Joseph de Fleury de la Gorgendière, Seigneur d'Eschambault et de Dame Claire Jolliet, fille de l'illustre découvreur du Mississipi, Louis Jolliet d'Anticosti. Citons M. l'abbé Daniel : « Entreprenant et actif autant « que loyal et intègre dans ses transactious, M. d'Eschambault, « fut, aux jours des grandes épreuves la ressource du pays. Ayant « entre ses mains d'immenses capitaux, jouissant de la confiance « publique, il mit à la disposition du gouvernement sa fortune et « son crédit, uniquement préoccupé du salut de sa patrie.» Quand arriva la dernière crise, et qu'il fallût pourvoir au soutien de l'armée ce fut à lui qu'eurent recours le Gouverneur de Vaudreuil, le marquis de Montcalm et Bigot, qui lui écrivaient lettres sur lettres, le priant, le conjurant de leur venir en aide en faisant les levées de grains : Alors, assemblant les vieillards, les femmes et les enfants, il leur expliquait l'état des choses, et ces pauvres gens, qui avaient caché leur dernier minot d'avoine pour les semences de l'année suivante, aux émissaires de Bigot, venaient les apporter à cet homme loyal et intègre. Lorsqu'il n'avait plus d'argent à lui, il eût recours à la bourse de ses amis,

confiant dans les promesses de Bigot, qui devait l'indemniser, mais il fût victime de sa bonne foi. Jamais les sommes qu'il avait avancées ne lui furent remboursées ; et, ce qu'il y a de plus pènible encore pour un homme d'honneur, jamais il ne put rembourser celles que lui avaient avancées ses amis. Après la conquête il fit application à la cour, mais n'en eût que de brillantes promesses. En 1765 il adressa à monseigneur le duc de Choiseul, un mémoire, aussi bien que quatre des lettres des MM. de Vaudreuil, Montcalm et Bigot à l'occasion de ses levées de grains : mais sans résultat.

En 1768 il fit une nouvelle application au ministre par M. le Chevalier de Mehegan, Brigadier des armées du Roi, et lui envoya une autre lettre que le marquis de Montcalm lui avait écrite dans laquelle il disait, en parlant des levées de grains, que M. d'Eschambault avait rendu « le plus grand service que jamais citoyen pu rendre à son roi et à sa patrie.» Il envoya aussi une lettre de Bigot, qui disait la même chose, mais tout fut sans résultat : de nouvelles promesses et de grands éloges furent sa seule récompense. Alors, pour satisfaire autant qu'il le pût aux emprunts qu'il avait faits de ses amis il vendit tous ses biens, de sorte que ses descendants se trouvent privés de ces propriétés immenses qu'il aurait pu leur laisser.

Le marquis de Lotbinière avait gardé le château de Vaudreuil pendant huit années, c'est-à-dire depuis 1763 jusqu'en 1771, lorsqu'il le vendit à M. d'Eschambault, le 12 septembre de cette même année, pour la somme de 18500 chelins (equivalent à 17593 livres tournois de France) comme il appert par ce qui suit, pour satisfaire à des arrérages de rente qu'il devait aux MM. de Vaudreuil, désirant s'en débarrasser pour se rendre en France :

" Pardevant les Notaires Royaux de la Province de Québec
" résidents à Montréal, soussignés, fut présent monsieur Michel
" Chartier, Ecuier, Seigneur de Lotbinière, Vaudreuil, Beauhar-
" nois et autres lieux, demeurant ordinairement à Vaudreuil, de
" présent en cette ville, lequel a, par ces présentes, reconnu et
" confessé avoir dès le 15 octobre de l'année dernière, vendu
" etc ..... à monsieur Joseph de Fleury d'Eschambault, ci-devant.
" Agent Principal de la compagnie des Indes, demeurant en cette
" ville, à ce présent, et acceptant acquéreur, pour lui et ses hoirs
" et ayant cause, à l'avenir, le château, communément appelé le
" château de Vaudreuil, situé en cette ville, rue St Paul, bâti en
" pierre, à deux étages, avec tout le terrain qui en dépend, lequel
" terrain est borné par devant par la dite Rue St Paul, et aboutit
" par derrière à la Rue Notre-Dame, circonstances et dépendances

" et tel que le dit terrain se poursuit et comporte de toutes parts,
" et est actuellement clos et séparé de tous cotés tant par des mu-
" railles que par des pieux..... auquel dit Sieur Vendeur le
" dit château de Vaudreuil, terrain et dépendances appartiennent,
" par acquisition par lui faite de monsieur le Comte de Vaudreuil,
" Pierre François de Rigaud de Vaudreuil, Pierre de Rigaud de
" Vaudreuil, Pierre de Rigaud Marquis de Vaudreuil, le Vicomte
" de Vaudreuil, se faisant et portant fort pour M. de Vaudreuil
" leur frère, Gouverneur de St Dominique, par consenti à son
" profit..... dans la présente vente n'est point compris le ter-
" rain qui est vis-à-vis le dit château de Vaudreuil, du côté du
" fleuve, joignant d'un côté M. Bruyère, lequel terrain, quoique
" faisant anciennement partie de celui du dit château de Vau-
" le dit Sieur Vendeur se reserve en toute propriété.....
" La présente vente ainsi faite à la charge par le dit Sieur acqué-
" reur, ses hoirs et ayant cause, de payer à compter de ce jour
" seulement, les cens, rentes et droits Seigneuriaux, dont le dit
" terrain et dépandances peuvent-être tenus envers les Sieurs
" Seigneurs de cette Isle..... et en outre moyennant le prix et
" somme de 185000 chelins de cette province..... laquelle
" somme le dit Sieur vendeur consent que le dit Sieur acquéreur
" en sa qualité de fondé de la procuration générale et spéciale de
" Messire Pierre de Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Commandeur
" de l'Ordre de St Louis, ci-devant Gouverneur pour Sa Majesté
" Très-Chrétienne en Canada et de Messire Pierre François de
" Rigaud de Vaudreuil, Chevalier, Ancien Gouverneur de Mont-
" réal, et Dame Louise Thérèse Fleury de la Gorgendière, son
" épouse..... garde et retienne entre ses mains en déduction
" des rentes et pensions viagères que le dit Sieur Vendeur doit
" au dit Sieur Marquis de Vaudreuil et aux dits Sieur et dame
" de Rigaud.....

(Signé) CHARTIER DE LOTBINIÈRE.
" DESCHAMBAULT.

Cette même année le 14 septembre 1771 M. de Lotbinière fit cession des Seigneuries de Vaudreuil, Rigaud et Beauce, à son fils l'Hon Chartier de Lotbinière, par l'acte qui suit :

" Pardevant les Notaires..... fut présent Messire Michel
" Chartier, Chevalier de Lotbinière, Seigneur de Vaudreuil,
" Beauharnois, et autre lieux, faisant tant pour lui que pour son
" épouse Dame Marie Louise Chaussegros de Lery,..... à volon-
" tairement cèdé, quitté, etc..... à Messire Michel Eustache
" Gaspard Alaire Chartier, Chevalier Seigneur de Lotbinière, son

" fils..... 1o. Le fief, terre et Seigneurie de Vaudreuil.....
" 2o. le fief, terre et Seigneurie de Rigaud..... 3o. la Seigneu-
" rie de la Beauce (ou Rigaud Vaudreuil) située dans le District
" de Québec, contenant trois lieues le long de chaque côté de la
" rivière de la chaudière, sur deux lieues aussi de profondeur de
" chaque côté..... Se réserve le dit Sieur cédant sa vie durante
" seulement les droits honorifiques des dites Seigneuries de Vau-
" dreuil et de Rigaud, se réserve encore le dit Sieur cédant pour
" lui et la Dame son épouse en toute propriété le domaine de
" Quinichien, dans l'état où il est actuellement, et la jouissance
" seulement leurs vies durantes du Manoir Seigneuriale de Vau-
" dreuil et terrain en dépendant..... La présente cession fait
" à la charge par le dit Sieur de Lotbinière..... des droits et
" devoirs féodaux..... envers le Roi..... plus, de payer.....
" à M. Joseph Fleury d'Eschambault fondé de procuration des
" dits Sieurs Marquis de Vaudréuil, Sieur et Dame de Rigaud...
" la somme de 10.000 livres en argent de France..... plus celle
" de 6,016 livres pour soldes des arrérages des rentes et pensions
" viagères dus aux dits Sieurs Marquis de Vaudreuil, et Sieur et
" Dame de Rigaud, jusqu'au 10 novembre de la présente année....

L'Hon. Chartier de Lotbinière remplit fidèlement les obligations à l'égard de ses père et mère, comme le fait voir l'acte suivant :

" Pardevant le notaire Royal..... fut présente Dame Louise
" Magdeleine Chaussegros de Léry, épouse de Michel, Marquis
" de Chartier de Lotbinière, Chevalier de l'ordre Royal et mili-
" taire de St Louis, etc. Laquelle a déclaré : Que par contract du
" quatorze septembre 1771, ratifié par elle le quatorze janvier
" 1772, elle a conjointement avec le dit Sieur son mari, fait ces-
" sion, délaissement et transport des Seigneuries de Vaudreuil,
" Rigaud et la Beauce, à Michel Eustache Gaspard Alain Char-
" tier, Ecuyer Seigneur de Lotbinière, leur fils à titre de propriétaire incommutable et à différentes charges et obligations. Et
" entre autres, à plusieurs obligations et charges vis-à vis la dite
" Dame comparante sa mère, lesquelles son dit fils à toujours
" fidèlement remplis à son égard. C'est pourquoi la dite Dame
" Louise Magdeleine Chaussegros de Léry, Marquise de Lotbi-
" nière, quitte et décharge son fils l'Honorable Michel Eustache
" Gaspard Alain Chartier, Chevalier, Seigneur de Lotbinière,
" Vaudreuil et Rigaud, membre du Conseil Législatif de cette
" province de tout ce qu'il lui devait fournir et donner chaque
" année, suivant le dit contrat du quatorze septembre mil sept
" cents soixante et onze ; reconnaissent l'avoir reçu du dit Sieur

" son fils, dont elle est contente, et l'en tient quitte et valable-
" ment déchargé jusqu'au trente de novembre dernier, sans pré-
" judice de l'année qui vient de recommencer et des autres à
" venir. Dont acte a été fait et passé en l'Hotel Seigneurial de Vau-
" dreuil, résidence de la dite Dame Marquise de Lotbinière, l'an
" mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, le onzième jour de décembre
" après midi, en présence des Sieurs Jean Joseph Tresler, mar-
" chand du dit lieu, et du Sieur Joseph Brodoroti Mayer son
" commis, exprès appelés au présente acte, qui ont signé avec
" ma dite Dame Marquise de Lotbinière.

(Signé) LÉRY DE LOTBINIÈRE.
" JOSEPH BRODOROTI MAYER.
" JOSEPH TRESLER.

V

Nous avons vu jusqu'ici que le château a eu trois propriétaires. Les Messieurs de Vaudreuil depuis 1733 jusqu'à 1763, le Marquis de Lotbinière depuis 1763 jusqu'à 1771 et Monsieur Fleury d'Eschambault, qui ne le garda que deux années et le 26 juillet 1773, le vend à son tour aux Sieurs Antoine Poudret et Pierre Vallée, Marguillers de la Fabrique de l'Eglise Paroissiale de Montréal, qui en fut le dernier propriétaire.

Le but des Marguillers, en achetant le château, était d'y établir un collège ; et le 1er octobre 1773, le collège de Montréal, fondé vers 1767, dans le presbytère de la Longue-Pointe par M. J. B. Curatteau de la Blaiserie, prêtre de St. Sulpice fut installé dans le château de Vaudreuil sous le nom de collège de St. Raphaël.

Voici un extrait de l'acte de vente par M. d'Eschambault. " Par-
" devant les notaires Royaux, etc..... furent présents Joseph
" Fleury d'Eschambault, Ecuier, Ancien Agent Principal de la
" Compagnie des Indes etc..... et Dame Catherine Véron de
" Grandmesnil, son épouse etc..... lesquels ont par ces présentes
" vendu etc..... aux Sieurs Antoine Poudret et Pierre Vallée,
" négociants de cette ville etc..... Marguillers en charge de l'œuvre
" de la Fabrique de l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame de cette
" ville etc... pour former un collège..., le château de Vaudreuil,
" situé en cette ville, rue St. Paul, bâti en pierre, à deux étages
" avec tout le terrain qui en dépend, etc..... la présente vente
" faite à la charge, de etc..... et en outre moyennant le prix et

" somme de 19500 livres ou chelins de cette Province..... Fait et
" passé à Montréal l'an 1773, le 26 juillet. "

(Signé) J. Dechambault.
" G. Dechambault.
" Poudret.
" Vallée.

Le collège de St. Raphaël y est demeuré pendant trente années, jusqu'au 6 juin 1803, lorsque le vieux château, fut réduit en cendres. Le collège fût rebâti en 1804, aux frais du Séminaire de St. Sulpice, sur la rue du collège, et fût ouvert le 20 octobre 1808 sous le nom de collège ou Petit Séminaire de Montréal. Plus tard, les Messieurs de St. Sulpice firent bâtir au pied de la montagne le magnifique collège que l'on voit aujourd'hui, et l'établissement sur la rue du collège, fût à son tour abandonné.

VI

Quand au terrain du château, il fût vendu encore une fois, avec les ruines du collège et ses dépendances le 14 décembre 1803, par les Marguillers de Notre-Dame à Messieurs Jean-Baptiste Durocher et Joseph Périnault, tous deux négociants, moyennant la somme de 3,000 guinées. Ces derniers, durant le mois de décembre 1803, ont divisé le terrain du château comme suit :

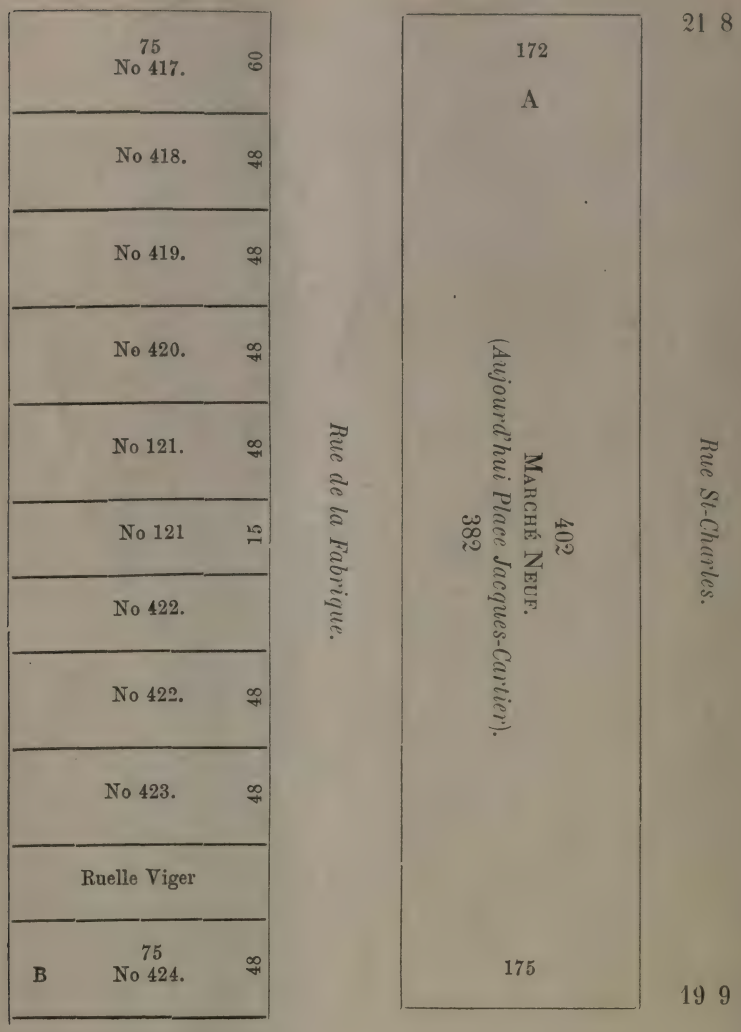
1. "Ils ont laissé pour l'usage public une place, nommée
" *Marché-neuf*, large de 172 pieds français, sur la rue Notre-Dame,
" et de 175 pieds sur la rue St. Paul ; sans comprendre la rue St.
" Charles, qui terminait ce marché au nord-ouest, et celle de la
" Fabrique qui la terminait au sud-ouest. La dite Place s'étendant
" en longueur depuis la rue Notre-Dame jusqu'à celle de St.
" Paul, ce qui donnait pour longueur moyenne 382 pieds environ.

2. "Ils ont réservé les restes des terrains qu'ils avaient acquis
" de la Fabrique et du Séminaire, situés au sud-ouest du *Marché*
" *Neuf*, et de la rue de la Fabrique, et l'ont divisé en huit empla-
" cements qu'ils ont vendus aux personnes suivantes, savoir : "

No. 417 (26 décembre 1803) 75-60 p. à David Ross, avocat
" 418 (27 décembre 1803) 48-75 à Joseph Roy.
" 419 (26 décembre 1803) Ls. Charland, Insp. des ch.
" 420 (26 décembre 1803) J. B. Hérigaud, M. D.
" 421 (27 décembre 1803) Philippe Belin.

" 422 (27 décembre 1803) Philippe Belin.
" 423 (26 décembre 1803) Basile Proulx.
" 424 (26 décembre 1803) Mad. Vve Gabriel Cotté.
A Monument de Nelson.
B Résidence de M. Viger.

Le plan qui suit fera voir la manière dont le terrain a été divisé. Le *Marché Neuf* avec les rues de la Fabrique et St. Charles, sont compris dans la Place Jacques-Cartier d'aujourd'hui ; et la partie divisée en lots comprend l'espace depuis la Place Jacques-Cartier jusqu'à la rue St. Vincent, occupé maintenant par l'Hôtel Richelieu, etc. La petite ruelle appelé aujourd'hui rue St. Amable, s'appelait alors rue Viger, à cause de M. Denis Benjamin Viger, le célèbre historien, qui demeurait au coin des rues St. Paul et St. Vincent, à l'extrémité sud-Ouest du terrain.


Rue St-Charles.
21 8
19 9
172
A
175
402
Marché Neuf.
(Aujourd'hui Place Jacques-Cartier).
382
Rue de la Fabrique.
75
No 417.
60
No 418.
48
No 419.
48
No 420.
48
No 121.
48
No 121
15
No 422.
No 422.
48
No 423.
48
Ruelle Viger
B
75
No 424.
48
Rue Notre-Dame.
Rue St-Paul.

Michel, Marquis de Chartier de Lotbinière, Seigneur Marquis de Lotbinière, Vaudreuil, Rigaud, Beauce, Beauharnois, Chatigan, Allainville, Hocquart, etc., Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine d'Infanterie et Ingénieur-en-chef du Roi au Canada, était fils de Eustache Chartier de Lotbinière, Seigneur de Lotbinière, 1er Conseiller au Conseil Souverain de Québec et Garde des Scéaux, puis Grand-Vicaire, Grand-Archidiacre et Doyen du chapitre de Québec, et de Dame Marie Françoise Renaud d'Avesnes des Meloises. Selon l'abbé Tanguay l'origine de la famille de Lotbinière est la plus ancienne qu'il soit possible de retracer de toutes les familles canadiennes. Le premier aucêtre connu était Alain, Procureur Fiscal de Philippe Ier de France, qui vivait vers le onzième siècle et qui fut ancêtre d'Alain Chartier, Seigneur de Gliché, Secrétaire d'Etat des Rois Charles VI et VII, Alain Chartier exerça la charge de Receveur Général des comptes depuis 1402, jusqu'à 1412 avec tant de distinction que Charles VI, lui confia le soin de son Royaume, le décora de la qualité de Secrétaire-d'Etat, le mit au rang des nobles, et lui donna pour armes distinctives : Porte d'azur à deux perdrix d'argent sur un trône d'arbre d'or : Pendant les siècles qui suivirent la famille à continué à s'agrandir et à s'illustrer, et a contracté des alliances avec les plus hautes familles de France : les Chateaubourg, les de Maynard, les de Chateaurenaud, les Chateaubriand, les La Rochefoucauld, les Polignac, les de Montfort, etc. Vers 1500, Clément Chartier est fait Baron de Lotbinière, et est mort à l'âge de 104 ans. Parmi ses descendants on compte des Gouverneurs, des Evêques, des Conseillers au Parlement, des Médecins du Roi, etc. Vers 1600 Réné Chartier de Lotbinière, Ecuier, Conseiller au Parlement, Docteur Régent de la Faculté de Médecine à Paris, Professeur Royal, Médecin Ordinaire de Louis XIII, de Mesdames filles, Princesse de France, et de Henriette Marie de France, Reine de la Grande Bretagne, s'acquit un nom impérissable par son travail sur les œuvres d'Hippocrate et de Gallien sur la médecine. Ce travail immense qui lui fait tant d'honneur ruina sa santé et sa fortune ; ce qui fut probablement une des causes pour lesquelles son fils Louis Théandre Chartier de Lotbinière, vint au Canada. Louis Théandre vint en ce pays en 1646 et fût le premier Lieutenant Général Civil et Criminel en toute la Nouvelle-France. Son fils Réné Louis, occupa la même charge et fut aussi Commandant Général des Milices de Québec. Il fut le père de Eustache Chartier de Lobinière, et grand-père du Marquis de Lobinière. Au Canada cette famille a toujours occupé les premières places, dans l'Etat Ecclésiastique, le mili-

taire et le civil, et s'est alliée aux de Soulanges, aux Rigaud de Vaudreuil, aux Chaussegros de Léry, aux Lambert du Mont, aux Juchereau Duchesnay, aux Dénis de la Ronde, aux Mariauchau d'Esglis, aux d'Avesnes des Meloises, aux de Bonne de Lesdiguières, aux de Tonnancours, etc. Le Marquis de Lotbinière traça les plans des défenses des trois dernières campagnes de Montcalm, et érigea les Forts de Carillon et l'Ile-aux-noix. Ce fût sur ses réprésentations que Montcalm, resta à Carillon, au lieu de se retirer à St. Frédéric, et remporta la grande victoire de Carillon. L'année précédente le Marquis de Montcalm se proposait de faire une descente en Acadie, pour opérer une diversion; mais sur l'avis de M. de Lotbinière, qui lui montra les risques énormes qu'il y aurait à diviser sa petite armée, il se jeta contre William-Henry et remporta une belle victoire. Le Marquis de Lotbinière épousa en 1747 Louise Madeleine Chaussegros de Léry, fille de Gaspard Chaussegros de Léry, Chevalier de St. Louis, ancien Ingénieur-en-chef, et de Dame Marie Rénée Le Gardeur de Beauvais, et eût de ce mariage une fille Louise, qui épousa le Chevalier de Bonne de Lesdiguières, descendant du célèbre Duc de Lesdiguières, Connétable de France, qui servit sous Henri IV et qui se fit catholique en même temps que son roi. Il eût aussi un fils, l'Hon. Michel Eustache Gaspard Alain, Marquis de Chartier de Lotbinière, Seigneur de Vaudreuil, Lotbinière, Rigaud, Beauce, etc. Second Orateur de la Chambre d'Assemblée, qui épousa en secondes noces, en 1802, Delle Charlotte Munro de Fowlis et eut d'elle, plusieurs enfants dont trois seulement ont vécu. Louise Josephte Chartier de Lotbinière, Seigneuresse de Vaudreuil, l'ainée, épousa le Lieutenant Colonel, l'Honorable Robert Urwin Harwood, Membre du Conseil Législatif, etc., et le Lieutenant Colonel Antoine Chartier de Lotbinière Harwood, Seigneur de Vaudreuil, Député Adjudant Général, est l'ainée de ses enfants, et le réprésentant du Marquis de Lotbinière.

Marie Charlotte Chartier de Lotbinière Seigneuresse de Rigaud, la seconde, épousa en 1821. M. William Bingham, de Philadelphie, fils du Sénateur Bingham, et beau-frère de Lord Ashburton. De ce mariage sont nés cinq enfants. Louise, l'ainée, épousa le Comte Olivier Brian de Bois-Gilbert, descendant du fameux Templier dont parle Walter Scott dans *Ivanhoë*. Charlotte épousa le Comte de Douhet de Romananges. Georgiana unit son sort à celui du Comte Raoul d'Epresménil.

Enfin Julie Chartier de Lotbinière Seigneuresse de Lotbinière, contracta mariage en 1830 avec M. Gustave Joly. Elle vit encore et porte avec dignité ses soixante-et-dix années, et le nom qui

doit s'éteindre en elle après quinze générations. Elle eût trois enfants dont l'Hon. Henri Gustave de Lotbinière Joly, Seigneur de Lotbinière, Ancien Premier Ministre de la Province, est l'aîné. Le cadet Edmond de Lotbinière Joly, Lieutenant dans le 32eme Régiment fût tué au fameux siège de Lucknow. La fille unique, Amelie, épousa M. Savage, et sa fille est l'épouse du Marquis de Caux.

Le Marquis de Lotbinière, eût ses Lettres Patentes de Marquis, de Louis XVI, il y a juste un siècle, le 25 Juin 1784, comme on peut le voir par le brevet d'enrégistrement qui suit :

" Antoine Marie d'Hozier de Sérigny, Chevalier, Juge d'Armes de la noblesse de France, Chevalier Grand'Croix de l'Ordre Royale des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne.

" Sur ce qui nous a été exposé par Michel Chartier de Lotbinière, Chevalier, Marquis héréditaire de Chartier de Lotbinière, Seigneur Marquis de Lotbinière et de Rigaud, au district de Québec au Canada ; de Lotbinière dans la Seigneurie de Vaudreuil et de la dite Seigneurie de Vaudreuil, en total ; de Villechauve (1) et autres lieux, le tout dans la province de Québec ; aussi Seigneur Marquis de Lotbinière et d'Allainville à New-York, dans les Etats-Unis d'Amérique, et Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, que ses ancêtres ayant toujours été en Canada depuis 1646, n'ont pu faire enrégistrer leurs armoiries particulières à l'armorial général, ordonné par édit du mois de novembre 1696. A raison de quoi il nous requiert de les enrégistrer en notre dépôt d'armoiries.

" Vu en original les lettres patentes du Roi, données par sa Majesté à Versailles le 25 juin 1784, dans lesquelles sa Majesté s'exprime ainsi : Sur le compte qui nous a été rendu en notre Conseil sur l'ancienneté de la noblesse du Sieur Michel Chartier de Lotbinière, Chevalier de notre Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine d'Infanterie, ainsi que de ses services militaires et de ceux de sa famille, nous avons reconnus par les titres authentiques qui nous ont été représentés, que le dit Sieur Michel Chartier de Lotbinière, prouvait cinq filiations de noblesse sans dérogance, qu'il était issu d'une des familles françaises les plus distinguées, et les plus anciennement établies au Canada ; qu'elle y a possédé les premières places dans l'Etat Ecclésiastique, le Militaire et le Civil ; que le Sieur Michel Chartier de Lotbinière lui-même y avait servi avec distinction ; qu'ayant été reçu Cadet

---

(1) Villechauve est l'ancien nom de la Seigneurie de Beauharnois.

dans les troupes de la marine, en 1736, et Enseigne en 1742, il avait fait la Campagne de l'Acadie en 1746 ; qu'après avoir été nommé un de nos Ingénieurs en 1755, et employé en chef en cette qualité, il avait servi constamment sous les ordres du Sieur de Montcalm et du Maréchal de Lévis, jusqu'a la reddition du Canada ; qu'il s'était trouvé à toutes les actions où ces généraux avaient commandé ; enfin qu'il avait été fait Capitaine d'Infanterie et Chevalier de notre Ordre Royal et Militaire de St. Louis ; que depuis cette époque il s'était voué avec la plus grande générosité et le plus grand désintéressement aux intérêts de sa patrie ; qu'après la reddition du Canada, ayant été forcé de se transporter à Londres pour réclamer des concessions à lui accordées par le feu Roi dans ce pays, le gouvernement anglais trouva sa réclamation si juste, qu'il lui fit une pension de 400 guinées jusqu'à ce qu'il eût obtenu la restitution de ses biens, que, malgré la modicité de sa fortune, le dit Sieur Chartier de Lotbinière, n'écoutant que son zèle pour son ancienne patrie, avait abandonné, au commencement des troubles d'Amérique, cette pension, tous ses droits, et s'était transporté en France, pour y offrir des services qu'il a rendus avec un désintéressement, et une fidélité dont il y a peu d'exemples, mais qui le mettent dans l'impossibilité absolue de jamais rentrer comme sujet anglais en Canada et au sein de sa famille ; qu'en 1776 il fut envoyé à Boston pour une mission qu'il a remplie avec le zèle qui l'a toujours caractérisé dans ses opérations. Considérant que la naissance du Sieur Michel Chartier de Lotbinière, le rend susceptible aux distinctions réservées à l'ancienne noblesse ; voulant d'ailleurs récompenser ses services militaires, ceux de ses ancêtres, le sacrifice qu'il a fait de sa fortune, et de sa famille, enfin son dévouement pour son ancienne patrie. A ces causes et autres à ce nous mouvant, de l'avis de notre Conseil, qui a vu le Brevet ci-attaché, sous le contre-scel de la chancellerie, nous avons de notre plein pouvoir et autorité Royale, fait et créé, et par ces présentes signées de notre main, faisons et créons Marquis, le dit Sieur Michel Chartier de Lotbinière, ensemble les ainés de ses enfants males, nés et à naître en légitime mariage, leur permettons de se dire et qualifier Marquis en tous actes et endroits, tant en jugement que hors jugement, sans qu'il soit tenu d'affecter ce titre à aucune terre, ni d'en faire ériger pour cette effet en Marquisat, de quoi nous les avons dispensé et dispensons, à condition que le dit titre et qualité relèvent de nous et de nos successeurs Rois. Voulons en outre que le dit Sieur Michel Chartier de Lotbinière, et ses descendants males, nés et à naître en légitime mariage, puissent porter

dans leurs armoiries la couronne de Marquis : Lesquelles lettres signées " Louis " et sur le replis, " par le Roi, le Maréchal de Castries. " A côté *visa* Rue de Miromenil, et scellées, furent en la Chambre des Comptes à Paris le 21 d'Avril de l'année suivante par arrêt signé " Marsolan " à raison de quoi le dit Michel, Marquis de Chartier de Lotbinière fit hommage au Roi en la dite Chambre de Comptes le 4 de mai de la dite année 1785.

" Nous en vertu du pouvoir à nous attribué par l'arret du Conseil du 9 de 1706 en notre qualité de Juge d'Armes de la noblesse de France, qui nous donne l'inspection et l'Ordonnance sur le part des Armoiries, avons enrégistré en notre dépot d'Armoiries celles du dit Marquis de Chartier de Lotbinière qui sont : " D'Azur " à deux perdrix d'argent, sur un tronc d'arbre d'or, posé en fasce, " coupé d'argent à trois roseaux de marais feuillés de sinople, la " tête de sable, naissant d'nne terrace aussi de sinople, garnie " d'eau, et mouvante de la pointe de l'Ecu, le dit Ecu couronné " d'une couronne de Marquis. Cimier : un aigle d'or. Devise : " Flors et Virtus : Les dites armes posées sur un Lion d'or couché " sur une terrasse au naturel et supportées par deux Aigles, aussi " d'or, le vol ouvert et se regardant. "

Et afin que le présent Brevet d'Enrégistrement d'armoiries que nous avons compris dans nos régistres, puisse lui servir, et à ses descendants males nés et à naître en légitime mariage, nous l'avons signé et fait contresigné par notre Secrétaire qui y a apposé le sceau de nos armes. A Paris Jeudi le 25 Janvier 1787.

D'HOZIER DE SÉRIGNY.

Par Monsieur le Juge d'Armes de la Noblesse de France.

DUPLESSIS. "

Après la conquête les Seigneuries de Hocquart et Allainville, sur le lac Champlain, furent enlevées à M. de Lotbinière par le Gouvernement anglais, et concédées à des officiers et soldats anglais qui avaient servi dans la guerre contre la France. Il fit application vers 1771 à la cour d'Angleterre, pour obtenir une indemninisation ; mais jamais justice fut rendue, ni à lui, ni à ses descendants. Le Marquis de Vaudreuil, dans une lettre à M. de Lotbinière, fils, datée de Paris, 30 Oct. 1772, s'exprime ainsi : " Je crois que " Monsieur votre père réussira dans ses demandes, du moins je le " souhaite, ardemment, pour sa satisfaction et la votre ; il m'a " écrit presqu'aussitôt son arrivée à Londres, pour m'engager à

" lui procurer des protections de la cour de France auprès de
" celle de Londres, en conséquence j'en parlai aussitôt à Monsieur
" le Duc d'Aiguillon, notre Ministre des affaires Etrangères,
" lequel recommanda celles de monsieur votre père à notre am-
" bassadeur auprès du Roi d'Angleterre; moi-même lui en ai
" écrit, et adressée ma lettre à Monsieur votre père, en lui faisant
" réponse. Notre Ambassadeur m'a répondu faire obligemment à
" son sujet, en m'assurant qu'il lui rendra tous les services qui
" dépendront de lui."

Le Marquis de Vaudreuil lui écrit encore à ce sujet de Paris le 19 Mars 1773. " J'ai reçu, mon cher de Lotbinière, la lettre que
" vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 17 Octobre 1772.....
" J'ai reçu il y a quelque temps des lettres de Monsieur votre
" père, qui se porte assez bien. Il me marque que ses affaires ne
" sont pas encore finies, qu'il a de grandes espérances, et qu'il
" pourra peut-être, après qu'elles seront consommées, venir faire
" un tour ici ; je me ferais toujours un vrai plaisir de le voir.....
" Adieu, mon cher de Lotbinière, et soyez bien assuré de toute
" mon amitié.....

VAUDREUIL."

Lors de la guerre américaine en 1775, M. de Lotbinière, fils, offrit ses services au gouvernement anglais, malgré l'injustice qu'on avait faite à son père au sujet de ses Seigneuries d'Allainville et Hocquart. A la tête de ses miliciens de Vaudreuil, il se joignit aux volontaires à St. Jean, et fut fait prisonnier, et détenu à Philadelphie pendant 22 mois, où, à cause des grandes privations, il faillit perdre la vie. Le Marquis de Vaudreuil lui écrivait de Paris le 31 Mars 1776. " J'ai pris, mon cher de Lotbi-
" nière, toute la part possible à votre captivité, qui suivant ce que
" l'on m'a dit, ici, n'a pas été si dure qu'on l'appréhendait, ce qui
" a un peu adouci mon amertume....." et puis il ajoute, en parlant du retard apporté à l'envoie des rentes, à cause de cette captivité ; " Je ne vous dissimulerai pas que ce retardement nous
" fait un tard considérable. Ma fortune, comme je vous l'ai ci-
" devant marqué, n'étant pas brillante, et, pour peu qu'il me
" manque de mon revenu, je me trouve très à l'étroit, et obligé
" d'emprunter à de gros intérêts.....

VAUDREUIL."

La lettre suivante du 5 Mars 1777 de M. de Vaudreuil à la Marquise de Lotbinière fait voir, que sa fortune n'était pas très brillante, pour un homme qui avait " vendu son pays." " Jai

" reçu, ma chère cousine, avec un véritable plaisir, la lettre que
" vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 7 Octobre dernier.....
" J'espère, ma chère cousine, que vous avez prise vos mesures
" pour me faire parvenir par le retour des premiers vaisseaux,
" qui partiront de vos ports pour l'Europe, cette somme, dont, en
" vérité, j'ai un pressant besoin. Ma fortune, comme vous le
" savez, n'est pas brillante. Le moindre retard de paiement du
" peu de bienfaits que le Roi m'a accordé et de mes rentes, me
" gènent à un tel point que je suis forcé d'emprunter à de gros
" intérêts..... Je vous remercie, ma chère cousine, du petit détail
" que vous me faites de la situation de notre chère patrie. Il faut
" espérer que les troubles dont elle est agitée, cesseront bientôt,
" et que vous ne tarderez pas d'avoir le plaisir et la consolation
" de voir et d'embrasser, Monsieur votre fils. Peut-être sera-t-il
" en la compagnie de Monsieur Lotbinière; car on m'a assuré
" qu'il était parti dans le dessein d'aller à Boston et tâcher de le
" retirer de sa captivité. Je le souhaite de tout mon cœur, et bien
" sincèrement. Mon frère de Rigaud, qui depuis la mort de sa
" femme, demeure avec moi et dont la santé est autant bonne
" qu'on le peut désirer, a pareillement reçu la lettre que vous lui
" avez fait le plaisir de lui écrire..... il me charge de vous faire
" mille amitiés de sa part ainsi qu'à Madame et Mademoiselle de
" Lotbinière, au souvenir desquelles il est très sensible..... Bien
" des amitiés pour moi à Madame et Mademoiselle de Lotbinière
" que j'embrasse de tout mon cœur, ainsi que vous, et suis avec
" un vrai et sincère attachement, ma chère cousine, votre très-
" humble et très-obéissant serviteur.

VAUDREUIL."

En 1778 le 2 Mars M. de Vaudreuil écrivait de Paris.... "Je ne
" puis, mon cher de Lotbinière, vous donner des nouvelles directes
" de Monsieur votre père.... J'ai oui dire que depuis qu'il a
" quitté le Canada, il a résidé à Londres et à Paris où il est ac-
" tuellement."

Monsieur le Marquis de Vaudreuil est mort le 4 Aout de cette même année comme il appert, par cette lettre de Monsieur de Rigaud de Vaudreuil. " A Collier, près St. Dié-sur-Loire, 2 Mars
" 1779. J'ai reçu, mon cher de Lotbinière, la lettre que vous m'a-
" vez écrite au mois de Septembre dernier.

" C'est avec une véritable douleur que je vous annonce la perte
" que j'ai faite de mon frère le 4 Août dernier, Dieu l'a attiré à
" lui, et comme il a fait une bonne fin, j'ose espérer que Dieu lui
" aura fait miséricorde.

"Je vous remercie, mon cher de Lotbinière, des nouvelles "dont vous me faites part. Veuillez je vous prie, continuer; car "le Canada me touche infiniment. Bien des respects à Madame "votre mère. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tout le res- "pect possible, Votre très humble et très-obéissant serviteur.

RIGAUD DE VAUDREUIL."

Madame Veuve d'Ailleboust, que M. de Vaudreuil a faite sa légataire universelle, annonce aussi sa mort, à M. de Lotbinière.

"A Collier, Près. St. Dié-sur-Loire, 2 Mars 1779. C'est avec "une vive douleur et amertume dans le cœur que j'ai l'honneur "Monsieur, de vous annoncer la mort de Monsieur le Marquis de "Vaudreuil, arrivée le 4 Août dernier. Cette perte m'est d'au- "tant plus sensible, qu'en le perdant, je puis dire avoir perdu un "second père, puisque, tant qu'il a vécu, il n'a cessé d'avoir des "bontés pour moi, et en mourant y a mis le comble, en me fai- "sant sa légataire universelle.....Je ne doute point, Monsieur "que monsieur votre père ne vous écrive au sujet de ma deman- "de. Il m'a écrit du Chateau de Méré, le 25 Décembre dernier.

VEUVE D'AILLEBOUST."

La lettre de M. de Rigaud de Vaudreuil, dans laquelle il annonce la mort de son frère, le Marquis de Vaudreuil, est probablement, la dernière qu'il écrit au Canada, car il suivit de près son frère dans la tombe, étant mort quelques mois après, le 19 Août 1779. Il avait dit l'année précédente dans sa lettre "ma santé est très chancelante."

Dans toutes les lettres du Marquis de Vaudreuil et de M. de Rigaud, à M. de Lotbinière, fils, ils n'oublient jamais M. Godefroy de Tonnancours. Dans sa lettre de 1772, M. de Vaudreuil dit. "Je "suis très sensible au souvenir de M. de Tonnancour, faites lui "bien des amitiés de ma part, et assurez-le que je ne l'oublie "jamais." En 1773 il dit. "Bien des respects à vos Dames et un "million de compliments à M. de Tonnancours, que je n'oublie "point." En 1773 encore. "Je vous prie également de me rap- "peler dans la mémoire de M. Tonnancours, que j'aime toujours "bien. Adieu, mon cher de Lotbinière, je vous souhaite une par- "faite santé." En 1775, en parlant de son frère de Rigaud, le Marquis dit. "Il me charge aussi de vous prier de le rappeler au "souvenir de M. de Tonnancours."

Dans sa dernière lettre datée du 2 Mars 1778, il dit. "Je suis

" on ne peut plus sensible au souvenir de votre chère maman, de
" votre chère épouse, et de M. de Tonnancours. Veuillez leur
" faire à tous mille et mille amitiés de ma part. Je leur souhaite à
" tous, ainsi qu'à vous, une continuation de bonne santé, et je me
" réjouis de vous savoir hors de captivité, ce que vous auriez pu
" éviter. Adieu, mon cher de Lotbinière, je vous embrasse de
" tout mon cœur.....

VAUDREUIL."

Ces paroles sont probablement les dernières que l'illustre Gouverneur écrit au Canada, car Dieu l'a appelé à lui cinq mois après, le 4 août 1778.

M. Godfroy de Tonnancours, père de la seconde Marquise de Lotbinière, descendait d'une des familles les plus anciennement établies au Canada, et dont les descendants après s'être illustrés sur presque tous les champs de batailles ont contracté des alliances avec les familles Le Neuf du Hérisson, Picoté de Beletre, de Ramzay, Hertel de la Frenière, etc. Il était fils de Réné Godfroy, Sieur de Tonnancours, Conseiller du Roi, et Lieutenant Général Civil et Criminel aux Trois-Rivières. Cette famille est maintenant représentée par Louis Godfroy de Tonnancours, de Montréal.

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

(A continuer)

LE BOIS DE LA BOULAYE [1]

XX

(*Suite.*)

SUR UN ARBRE PERCHÉ

— Pour l'honneur du baron Durand... de Chauvry, il faudrait cependant une somme ronde.

— Qu'appelez-vous une somme ronde ? Est-ce que vous iriez jusqu'à..., jusqu'à 100 000 francs ?

— 100 000 franc, monsieur le baron, c'est une bagatelle. Ce sont les dots des petites gens. Je ne vous tiens pas quitte à moins d'un million.

— Un million ! grand Dieu, monsieur Dubois, où le prendrais-je ? Vous voulez donc me mettre sur la paille ? et une année comme celle-ci ! Vous m'avez bouleversé. Je n'achète plus de chevaux, entendez-vous, ni de fusils, ni de chiens, et je ne veux pas de cocher, de garde, de tous ces nouveaux parasites. Je vis bien comme je suis, et ma fille n'a aucun besoin de se marier.

— Et vous saurez vous passer du bois de la Boulaye !

— Hé bien, oui, je saurai m'en passer, c'est ce maudit bois qui a déjà fait tout le mal.

— A moins, ajouta négligemment M. Dubois, que je ne découvre un moyen... de vous faire donner un million à votre fille... sans qu'il vous en coûte rien.

---

(1) Du *Correspondant.*

— Que dites-vous là, mon cher Ernest? Ce serait l'idéal.

— Oui, un million, il le faut absolument, sur le contrat. Il n'y a que cela qui soit digne de vous. On n'en voit pas encore beaucoup, de dots d'un million. On en parlerait dans les journaux. Le baron... de Chauvry vient de donner un million en dot à sa fille.

— Pourvu que ce ne soit que sur le contrat... Je vous sais bien ingénieux, mon cher Ernest. Vraiment, vous croiriez...

— J'ai une idée. Cela mérite que j'y réfléchisse un peu, avant de vous la soumettre toute formulée. Ainsi, nous suspendons l'achat ces chevaux? Je ne pourrais d'ailleurs pas m'en occuper aujourd'hui.

— Oui, attendons lundi, et réfléchissez à votre idée. Il n'y a qu'une seule chose qui presse.

— Laquelle?

— Vous savez bien, les vingt bouteilles de vin de la Pomme d'Or. Il faut que je les aie demain, à cause de la fanfare. Mais dix bouteilles suffiront, je pense. Attendez pour tout le reste.

On voit que M. Durand ne s'oubliait pas. De son bel élan de magnificence il n'était demeuré que la dépense risquée de dix bouteilles de vin frelaté. On serait tenté de croire que M. Dubois avait eu tort de ne pas le laiser s'engager davantage dans la voie des prodigalités. M. Dubois connaissait son homme. Au moment du payement, ce beau feu aurait pu être déjà éteint, et faire place à une irritation qui aurait ajourné indéfiniment des sacrifices plus importants. Puis cette ostentation subite qui semblait avoir pour but d'écraser, aux yeux des habitants de la commune et des élus du lendemain, la simplicité du marquis de Périgny, n'était pas pour plaire à Raoul ni pour ramener ses parents à des dispositions plus favorables au baron Durand. On le connaissait parcimonieux. C'est un défaut plus aisément pardonné que l'insolence du parvenu, et le marquis aurait mieux aimé abriter encore M. Durand dans sa carriole que d'accepter, pour aller dîner au château neuf avec des paysans, l'hospitalité du landau de Samuel Meyer. M. Dubois était donc sage. Il avait fait miroiter devant les vavités du baron Durand l'avenue prolongée, la grille et jusqu'à cette perspective glorieuse d'une dot d'un million donnée à sa fille. Quant au problème si siduisant dont la solution restait à chercher, de donner ce million sans qu'il en coûtât rien, on peut douter que M. Dubois eût lui-même des idées bien arrêtées. C'était plutôt un moyen de tenir le baron en haleine.

L'entretien finit là. Dans l'après-midi, M. Dubois se rendit au village et acheta les dix bouteilles. Il était déjà dans les bonnes

grâces de l'hotesse de la Pomme d'Or, lui ayant exactement soldé les notes inquiétantes du fugitif. Payez et vous serez considéré, dit le proverbe. Même en ce lieu, M. Dubois avait hérité de la considération qu'avait perdu Lechat ; on ne parlait qu'avec mépris du maître d'école en racontant sur son compte des anecdotes peu édifiantes. M. Dubois sut que l'intrigue hostile au marquis était entièrement dissoute, et qu'on ne faisait aucun doute de la réélection en masse de l'ancien conseil. Il ne remarquait du reste dans le village aucun symtôme d'agitation. Il se garda bien de mettre en circulation des suggessions, soit sur une aubade, soit sur le futur dîner des conseillers. Il voulut cependant voir ce qui se passait à la mairie. Il y trouva Raoul de Périgny, qui achevait quelques préparatifs, en suppléant le secrétaire en fuite. L'accueil fut très cordial, bien qu'un peu gêné. Raoul s'apprêtait à sortir.

— Retournez-vous au chalet ? demanda-t-il. Je vous y reconduirais, à moins qu'au contraire vous ne veniez voir mes parents.

— Excusez-moi, dit M. Dubois. Je suis en retard de présenter mes respects à M. votre père, après la visite dont il m'a honoré. Comme il n'y avait rien de nouveau, je préférais attendre que cette semaine fût passée.

— Je le comprends, reprit Raoul. Hé bien ! dirigeons-nous de votre côté.

Ils traversèrent, en se parlant peu, le village, où le fait seul qu'ils fussent ensemble produisit un excellent effet. Ils n'avaient assurément pas prémédité cette innocente manœuvre, mais, en temps d'élections, tout se remarque, tout est commenté et l'on ne corrige pas son chien sans que les malins ne soupçonnent une malice. Ils arrivèrent sur la grand'route déserte. Le cantonnier cassait ses pierres la tête nue, ce qui le dispensait de saluer, et ne s'interrompit pas. Ils s'approchèrent de lui. Ceci pouvait bien être une manœuvre.

— Mon ami, dit Raoul, le maître d'école vous a-t-il payé ?

— Il est parti en me redevant 10 francs, répondit d'un ton sombre le fonctionnaire.

Raoul porta la main à sa poche, M. Dubois en fit autant, en soutenant que cela regardait le baron Durand.

— Malheureusement, dit Raoul avec amertume, vous pourriez avoir raison. Mais il me plairait d'acquitter cette dette.

Les deux pièces étaient tirées, sous les yeux du cantonnier, et le résultat de la dispute fut que toutes deux lui furent remises. C'était un homme de principes. Le lendemain il n'en protesta pas moins en votant pour la liste du maître d'école, afin d'apaiser sa

conscience; seulement il s'abstint de propagande, ce dont il convient de lui savoir gré.

Raoul et M. Dubois reprirent leur marche.

— Enfin, dit Raoul, demain je serai libre. Pour faire, à la vérité, un assez triste usage de ma liberté. Cette semaine a été longue. Je n'aurais pas prévu, quand je rentrais dans ma famille avec tant de joie, que ce serait pour m'en éloigner sitôt.

— Vous éloigner ? s'écria M. Dubois. Douteriez-vous de ce qui se passera demain ?

— C'est après-demain, reprit Raoul, qui me préoccupe personnellement davantage. Non, je crois bien qu'un affront sera épargné à la vieillesse de mon père... et aux sentiments passionnés de ma mère. Mais que resterai-je faire ici ? Je sentirais trop le poids de l'oisiveté. Vous êtes heureux, M. Dubois, d'avoir une vie toute réglée, des occupations définies, des devoirs tracés, ce que je vous envie. Vous avez une femme que vous me permettrez de dire charmante, des enfants qui sont des bijoux. Quand je les ai aperçus la première fois, au bord de cette route, je n'ai pas pu m'empêcher de descendre de cheval pour embrasser ces chérubins égarés. J'ai même l'enfantillage de cueillir avec eux des fleurettes. Que voulez-vous ? J'arrivais. J'en étais à la poésie champêtre. Il y a de cela trois semaines, ou trois siècles.

— Les fleurettes ont été conservées, monsieur.

— Oui, elles sont de celles qui ne fleurissent pas. Et vraiment, cette fillette mutine les a gardées ? Prenez garde, monsieur, elle pourra vous donner, dans dix ans, des solicitude de pére.

— Elles ont été offertes, à votre insu et de votre part, à une jeune fille pour qui j'ai aussi des solicitudes qui ne seraient pas plus tendres..., si elles étaient paternelles.

Il y eut un silence. Raoul reprit :

— Encore un intérêt bien puissant dans votre vie, auquel je comprends qu'on se dévoue. Moi, je suis inutile. Quel dommage que ma pauvre mère ne m'ait pas permis de tenir une épée ! C'était mon goût et ma vocation. J'ai accueilli un moment un autre rêve, il s'est vite évrnoui.

— Il pourrait renaître.

— Non, c'est impossible. Vous ne connaissez pas ma mère.

— Vous me connaissez bien peu, monsieur. Je crois que vous pourriez me faire l'honneur de me témoigner de la confiance.

— Je le sais, monsieur. Mais il y a des choses dont il vaut mieux ne pas parler.

On arrivait au détour du bois de la Boulaye. Un homme appa-

raissait par intervalles à travers les clairières du bois, marchant, s'arrêtant, se retournant.

— Voilà, dit Raoul, un maraudeur qui ne se cache guère. Il ne fera pas grand tort aux broussailles de mon bois de Boulaye. D'ailleurs, ajouta-t-il, en souriant, c'est un électeur, et jusqu'à demain, respect à l'electeur. Ne le voyons pas.

— C'est pas un électeur, répondit M. Dubois. Vous ne reconnaissez pas le maraudeur ?

— Non vraiement.

— C'est le baron Durand. Il est là, s'absorbant dans une de ses passions les plus violentes. Pour la centième fois, il trace son avenue et il plante sa grille.

C'était en effet le baron Durand. Sorti seul pour se promener, il n'avait pas résisté à la fascination du bois de la Boulaye ; il avait franchi les limites qu'il interdisait aux enfants de franchir. Il avait fait bien pis, coupé des jalons, brisé des branchages qui gênaient la vue. Il regardait, en marchant à reculon, la façade du château, il comptait les pas, il tâchait d'enfoncer des jalons dans la terre durcie, parmi les bruyères. Il se livrait, avec autant de maladresse que de passion, à cette besogne de géomètre. Il y eut un pli de terrain où le bois, plus épais, dérobait la vue du château, mais où se trouvait un vieux chêne rabougri et branchu, qui était voisin de la route. C'était le véritable observatoire. Le baron Durand, quoique fort inhabile à cet exercice d'agilité, tenta l'escalade et demeura en contemplation. Il étaît assurément en flagrant délit de maraudage, et le garde du marquis, s'il l'avait surpris, aurait dû lui dresser procès-verbal.

— Raison de plus pour ne pas le voir, dit Raoul.

— Au contraire, dit M. Dubois, allons droit à lui. Ce sera au moins amusant, et vous aurez une belle occasion d'être indulgent.

M. Dubois entraîna Raoul, et tous deux, cachés par les broussailles, se dirigèrent rapidement vers le délinquant en évitant les clairières. Le baron Durand entendit bruire le feuillage, et, espérant que ce n'était pas lui qu'on cherchait, croyant à d'autres maraudeurs, il resta perché. Le cœur lui battait, le bruit se rapprochait toujours. Ce fut dans cette position aérienne que le baron Durand, conseiller municipal élu de la commune de Chauvry et père de Pépita, reçut la première visite de Raoul de Périgny.

M. Dubois partit d'un éclat de rire ; c'était bien l'effet le plus naturel de la situation. Je crois bien que, si un éclat de rire peut

être réfléchi ailleurs qu'au théâtre, où il est une des grandes difficultés de l'art, c'était aussi la démonstration la plus habile.

— Monsieur le baron, dit M. Dubois vous plaît-il de descendre pour recevoir ici la visite d'un bon voisin qui ne vous rencontrerait pas chez vous ?

Le baron Durand n'aurait pas mieux demandé que de descendre, et surtout que d'être descendu. Contrairement à ce qui a lieu pour les mâts de cocagne, et aussi pour toutes les cimes du pouvoir et de la fortune, la descente des échelons d'un arbre est plus difficile que l'ascension, par la raison qu'on ne les voit pas, et M. Durand était excusable d'être maladroit à cette voltige. Il manqua plusieurs fois le point d'appui et faillit se laisser choir. Il était couvert de confusion et balbutiait des excuses.

M. Dubois riait encore de bon cœur. Raoul avait de la peine à ne pas suivre cet exemple, conséquemment il était bien près d'être désarmé. Je ne sais pas cependant s'il aurait souhaité que sa mère vît le baron Durand en cet équipage penaud.

— J'en ai fait plus d'une fois autant pour chercher des nids, dit Raoul afin de dire quelque chose, mais ce n'est plus la saison.

— Ni pour moi la saison de grimper, n'est-ce pas ? dit M. Durand.

— Monsieur le baron, demanda M. Dubois, que faisiez-vous donc là-haut ?

M. Dubois ne l'ignorait pas, et ce n'était peut-être pas généreux. Il lui plaisait de forcer le baron Durand à s'expliquer sur sa passion, devant le témoin qui pouvait la satisfaire.

— Mon cher Ernest, fut-il répondu, c'est votre faute.

— C'est ma faute si vous vous êtes déchiré les vêtements ?

— Hé oui. Ne m'avez-vous pas reparlé ce matin même de ce bois de la Boulaye, dont j'avais pris mon parti de me passer... quoiqu'il interrompe assurément mon avenue d'une manière fâcheuse, M. Raoul est trop juste pour ne pas le reconnaître. En me promenant seul, j'ai eu tout à coup l'idée... de vérifier la perspective. Ce n'est pas un grand crime, n'est-ce pas, monsieur Raoul ?

— Non, certes, monsieur.

— J'ai trouvé un obstacle qui me bouchait la vue, et, ma foi, un obstacle, j'ai toujours remarqué cela dans les affaires, on est tenté de le surmonter.

— Vous avez raison, dit M. Dubois redevenant grave. Quand on a un but, l'obstacle ne doit jamais décourager. Il excite au contraire, il appelle l'effort correspondant. Il n'y a qu'une seule

chose à considérer dans la vie, c'est si le but mérite l'effort. N'est-ce pas votre avis, M. Raoul ?

Raoul ne riait plus, il ne répondit pas. Le baron Durand reprit :

— Entre bons voisins, on doit pouvoir arranger ces affaires de convenances... réciproques, par des échanges. Je voudrais avoir des terres à la convenance de M. le marquis, je serais très empressé à les lui offrir. Les prés de la Breuille, par exemple, ou d'autres terres à son choix. Qu'en penseriez-vous, monsieur Raoul ?

— J'en parlerai à mon père.

On avait ainsi devisé en regagnant la route, et l'aventure plaisante avait tourné au sérieux. L'ancien négociant, fidèle à son instinct, s'applaudissait d'avoir ouvert une négociation. Sans une déchirure à ses vêtements, qui était un témoignage embarrassant, on aurait oublié l'ascension de l'arbre. Le baron Durand eut encore une inspiration de génie et s'en fit une transition.

— Je ne puis pas, dit-il, vous reconduire sur la grand'route dans cet état. Seriez-vous assez bon, monsieur Raoul, pour m'accompagner jusqu'au château, où je serais si heureux d'avoir l'honneur de vous recevoir ?

Ce fut M. Dubois qui répondit :

— Sans doute, monsieur le baron, nous vous suivons.

Et Raoul suivit.

Quand on déboucha sur l'avenue, Inez, Pépita et les enfants apparurent à moins de deux cents pas, et il n'y avait pas de broussailles qui interceptaient la vue.

— Ah ! mon Dieu, s'écria le baron Durand en s'arrêtant stupéfait, avez-vous une épingle ?

XXI

L'ÉPINGLE

Si Raoul et M. Dubois étaient dépourvus du précieux usteusile, les buissons du bois de la Boulaye n'étaient pas sans épines. Le baron Durand rentra précipitamment dans le bois avant d'avoir été reconnu. Raoul, comme entrainé par la fatalité, continua de marcher lentement, à la rencontre de Pépita. La petite Pauline s'élança joyeusement vers lui et tendit les joues. Le souvenir d'un premier baiser ne lui en faisait pas redouter un second, que Raoul ne lui refusa pas. La vérité c'est qu'Inez ne l'avait pas rappellée

On comprend facilement que Pépita fut moins vive dans ses démonstrations, ce qui tendrait à établir une grande différence entre les lois morales et les lois physiques. Dans les choses du cœur, l'élan n'est pas toujours proportionné à l'impulsion

Depuis le commencement de la semaine, il avait été bien souvent question de Raoul dans les entretiens intimes et les promenades des deux amies Quel sujet plus intéressant auraient-elles pu traiter? Inez avait remarqué avec chagrin, car il lui restait peu d'espérance, combien était profondément atteinte l'imagination de la jeune fille. On pourrait être surpris de la rapidité de ce ravage, on cessera cependant de s'en étonner si l'on réfléchit à ce qu'avait été l'existence de Pépita et si l'on se souvient que Dieu n'a pas fait pour la seule amitié le cœur de la femme. Elle était d'une nature ardent qui avalt été constamment comprimée. Sevrée de toutes les distractions du monde, elle n'avait pas pu disperser, éparpiller en quelque sorte ce qui fermentait en elle d'aspirations contenues. Elle ne connaissait pas un jeune homme. Le bal, que réprouvent les moralistes austères et qui a ses dangers, plus pour la vanité que pour le cœur, a cette avantage de l'éparpillement. La chaudière n'éclate pas quand les vapeurs qus s'y condensent trouvent à s'échapper par plusieurs issues. Dans la situation où était Pépita, le premier jeune homme qu'elle rencontrerait sur son chemin pouvait déterminer l'explosion, fut-il moins digne d'elle que Raoul de Périgny. Or qu'on pense à tous les prestiges qu'avait Raoul pour la fille de M. Durand, au faisceau de tant de circonstances qui semblaient providentielles, aux complaisantes suggestions de la sœur Félicité, aux encouragements d'Inez, aux témoignages des yeux sur les avantages extérieurs, aux regards échangés sous l'œil de Dieu. Non, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'en si peu de temps Raoul fut devénu la séduisante personnification de l'idéal rêvé.

Et le rêve semblait déjà évanoui! Une misérable intrigue d'élection municipale, à laquelle Pépita ne pouvait rien comprendre, sinon qu'elle avait exaspéré le marquis contre son pére, interdisait les rapprochements, menaçait d'éloigner du pays Raoul, d'éloigner même Inez, et que resterait-il à Pépita? Son père seul, son père, qu'intérieurement elle accuserait d'avoir repoussé le bonheur qui venait sourire devant elle.

C'était triste. et Inez, assombrie elle-même, n'apportait pas de consolation. M. Dubois, d'ordinaire si ouvert, dans les yeux de qui l'on était habitué à voir le rayonnement communicatif du contentement de la vie calme et pure, était taciturne et s'enfermait dans sa chambre; l'espèce de gaieté intempestive du

baron Durand, au milieu de ces tristesses, ressemblait à un sarcasme et avait quelque chose de provoquant. Et il y avait en l'air une nouvelle crise aiguë qui devait éclater dimanche, et encore par des votes de paysans inconnus. Dimanche ! Ce jour-là Pépita reverrait Raoul à l'église. Et quand Pépita faisait avec Inez cette promenade qui pouvait être la dernière, dimanche, c'était demain. La jeune fille venait d'en hasarder en soupirant l'observation, quand se montrait l'apparition inattendue de Raoul, ramené par M. Dubois, et quand la petite Pauline allait étourdiment se jeter dans les bras du revenant. Il y eut des saluts embarrassés.

— Vous n'avez pas rencontré M. Durand ? demanda Inez.

— Pardon, s'empressa de dire M. Dubois, nous étions ensemble. Il lui est arrivé un petit accident.....

— Un accident ? s'écria Pépita.

— Oh ! rassurez-vous, mademoiselle, un petit accident de vêtements, qui réclamerait le secours urgent d'une épingle, en attendant celui d'une aiguille.

— J'aurais l'un et l'autre à lui offrir, dit Inez.

— Sans doute, reprit M. Dubois, mais le lieu ne serait pas favorable, ni le moment opportun, M. Durand nous rejoindra tout à l'heure. Je crois qu'il préfère nous suivre d'un peu loin.

— Et comment lui est arrivé cet accident ?

— Vous ne devineriez jamais, ma chère amie. En descendant d'un arbre.

— Vous plaisantez. M. Durand descendait d'un arbre ?

— C'est la vérité. Un nouveau chapitre de l'histoire universelle des passions humaines. Mais je commets une indiscrétion. De grâce, ne lui posez aucune question. Çà doit demeurer mystérieux. Il y a là un problème..... dont la solution encore obscure pourra dépendre de monsieur Raoul.

— Je vous demande pardon, dit Raoul, dont le regard détourné se fixant sur Pépita, la fit rougir. Aucune solution ne dépend de moi.

Ce dernier mot était peut-être moins inintelligible que le reste. Les deux amies saisirent mal le lien qui existait entre un arbre, une épingle et les passions humaines. On voit à travers quels méandres la pensée peut être conduite, par la déchirure d'un vêtement.

On passa devant le chalet, où Inez proposa d'entrer.

— Du tout, dit M. Dubois. La visite de monsieur Raoul est destinée au château.

Pépita s'arrêta interdite, interrogeant alternativement du regard Inez, M. Dubois, peut-être Raoul.

— Que dois-je faire ? dit-elle.

— Encore un problème, dit M. Dubois, et la solution de celui-ci peut dépendre de M. Raoul. Puis s'adressant à Raoul, il ajouta :

— Avez-vous à parler en particulier à M. Durand ?

— Je n'aurais assurément, répondit-il, pas osé demander mademoiselle, mais puisqu'un heureux hasard.....

En ce moment on entendit la voix de M. Durand qui accourait essoufflé. Il avait obtenu d'un buisson un secours provisoire, strictement suffisant, bien que d'ordinaire les épines causent plus d'offenses qu'elles n'en réparent. Il ne voulait pas perdre l'honneur, dont il se glorifiait d'avance, de recevoir chez lui la visite de M. Raoul de Périgny, honneur qui, s'il ne se hâtait, allait lui ravir M. Dubois. En l'attendant, M. Dubois dit à Pépita :

— Ceci résout la question. Vous allez accompagner votre père. Inez et moi nous rentrons. J'ai des affaires qui me retiendront au chalet jusqu'au dîner.

Ce fut donc privé de l'assistance de M. Dubois que le baron Durand, entre Pépita et Raoul, continua de se rapprocher du château et finalement entra dans le salon qu'avait si somptueusement meublé Samuel Meyer. Il était difficile qu'il ne se retirât pas pour réparer le désordre de sa toilette, en sorte qu'il dut laisser seuls, quelques instants les jeunes gens. Ce qni encore, dans l'ordre de la causalité, fut un effet indirect, mais nécessaire, de l'ascension du baron Durand. Or, que purent se dire Raoul et Pépita, laissés sans témoins ? Au théâtre, on représenterait Raoul s'empressant de profiter du moment pour une déclaration brûlante, Pépita, émue, se défendant mal et finissant par tendre une main que baiserait Raoul en fléchissant le genou, tandis que les battants de la porte du fond s'ouvrant, le baron Durand apparaîtrait en Géronte, pour maudire, dans un drame, ou pour bénir, dans une comédie, les téméraires surpris. Mais Raoul de Périgny n'était point un amoureux de théâtre ni un téméraire, et il ne fit aucune déclaration passionnée. Les yeux, même en se détournant, avaient plus d'éloquence que les paroles. Pépita qui, à l'église, et alors qu'elle pouvait être surveillée, avait insensiblement avancé sa chaise, juste de ce qu'il fallait pour voir et pour être vue, la reculait maintenant par une suite de petits mouvements non moins imperceptibles. Il est vrai qu'elle ne se mettait pas hors de la portée du regard. Ce fut elle qui rompit la première le silence. La phrase était banale, moins pourtant que n'eût été une observation sur la température.

— Comment va Mlle. Valentine ? demanda-t-elle.

C'était bien une manière de s'adresser au cœur de Raoul.

— Je vous remercie, dit celui-ci, de me parler de ma sœur. Elle est pour moi l'objet d'un véritable culte. Vous ne sauriez croire ce que son âme renferme de trésors de dévouement... et de tendresse.

— Je les devine, monsieur, reprit Pépita ; j'ai moi-même comme une sœur aînée... que ma plus grande douleur a été d'être menacée de perdre.

— Je pense, mademoiselle, que vous êtes entièrement rassurée à cet égard ?

— Il s'en faut bien ; je tremble encore. Vous, du moins, vous êtes à l'abri de ce chagrin.

— Vous vous trompez. Il y a des circonstances dans la vie où le devoir peut-être est de s'éloigner... de ce qu'on aime le plus.

La jeune fille rougit.

— Quand on peut s'éloigner, dit-elle. Il y en a d'autres... où le devoir le plus pénible est de rester... Si j'osais, monsieur, je vous prierais d'exprimer à Mlle. Valentine les sentiments de respectueuse sympathie qu'elle m'inspire... et que je ne suis probablement pas destinée à lui exprimer jamais moi-même.

— Je n'y manquerai pas. Je puis vous dire... que l'attrait serait réciproque.

— Oh ! je ne m'en flatte pas.

— Ma sœur aussi... a déviné bien des choses...

On ne sait pas ce que serait devenu l'entretien en se prolongeant, mais Géronte avait eu le temps de se rendre plus présentable, et il fut un interrupteur fâcheux, quoiqu'il ne surprit pas des téméraires.

— Me voici ! s'écria-t-il. Monsieur Raoul, je suis extrêmement reconnaissant, extrêmement fier de vous recevoir chez moi. Il n'y a qu'une chose qui me rendrait encore plus fier, d'y recevoir M. le marquis. Dites-lui que je lui suis entièrement dévoué, et que je suis innocent des sottises de ce misérable maître d'école, dont, Dieu merci, la commune est débarrassée. Il aurait voulu me compromettre avec M. le marquis, comme si ce n'était pas à lui, le digne représentant de la plus ancienne famille dn pays, que je dois tous les respects ! Et mes idées politiques, puisque j'ai l'occasion de vous le déclarer, monsieur Raoul, sont les mêmes que les vôtres. Je suis du parti des honnêtes gens, entendez bien, du parti des gens qui vont à la messe, où je vous reverrai demain et où je saluerai M. le marquis. Demain tout sera remis en ordre et M. le marquis pourra compter sur moi, dans le conseil, pour le bien de la commune. J'ai le projet d'inviter à dîner tous les

conseillers le dimanche suivant, et M. le marquis me fera bien l'honneur d'accepter mon invitation, ainsi que vous, monsieur Raoul. Et puis, vous savez, si M. le marquis avait envie des prés de la Breuille, je suis bon voisin, et un échange serait facile.

Le baron Durand était si loquace, que Pépita et Raoul n'eurent presque plus un mot à placer. L'heure gagnait, et Raoul ne tarda pas à reprendre le chemin du vieux manoir.

— Merci encore et à demain, dit le baron Durand. Présentez tous mes respects à M. le marquis... et à Mme la marquise.

Raoul aurait préféré qu'on ne lui rappelât pas sa mère, au moment où il s'inclinait en prenant congé de Pépita, et celle-ci n'osa pas répéter : à demain.

Quand Raoul eut disparu, M. Durand remonta dans son cabinet où il dut contempler son registre, et Pépita sortit. Elle erra autour du château. Quand elle fut sous les fenêtres de sa chambre, elle s'arrêta, en se baissant, devant les massifs de rosiers. Ce n'étaient pas des roses qu'elle cueillait ; elle recherchait, elle ramaissait les brins de bruyère du bois de la Boulaye. Elle recomposait son bouquet, parce qu'elle reconstruisait une espérance.

Raoul, dans une sorte d'étourdissement, marchait à grands pas. Il était sorti du manoir pour faire une besogne de secrétaire de mairie qui s'était singulièrement transformée. Il craignait d'être blâmé, il craignait de se blâmer lui-même. Pépita lui avait paru plus attrayante que jamais, et il sentait se modifier ses impressions à l'égard du baron Durand. Il le jugeait, sans doute, un personnage de fort médiocre valeur et assez ridicule, mais point méchant, facile à influencer, et ne méritant pas l'irritation qui avait dressé une barrière infranchissable. Il se demandait ce qu'il rapporterait au château de sa tournée improvisée, et s'il ne ferait pas sagement de taire sa visite, au moins jusqu'au lendemain. Il trouva Valentine sur le perron ; pour elle il n'avait pas de secrets, et il lui raconta, non les incidents plaisants, déjà oubliés, mais les incidents sérieux de sa promenade. C'était l'accent de sa voix qui leur donnait un caractère particulièrement sérieux. Valentine trancha la question : elle fut d'avis qu'il se tût jusqu'au lendemain.

Le lendemain fut donc un jour encore bien solennel, dans le village de Chauvry et dans les deux châteaux fatalement condamnés à être hostiles, tant que n'interviendrait pas un traité d'alliance. La première épreuve était la rencontre à l'église. Elle fut... ce qu'elle avait été le dimanche précédent, si l'on peut appeler cela une rencontre. La marquise brilla encore par son

absence ; le marquis et ses enfants entrèrent et sortirent par la porte latérale. Il n'y eut échange ni d'une parole ni d'un regard. La bouderie systématique continuait, malgré la visite de la veille. Pépita, dont cette visite avait vivement surexcité l'imagination en ramenant l'espérance, dut croire et crut que tout était définitivement perdu. M. Dubois eut la même persuasion. Il n'accusait pas Raoul, qui sans doute avait parlé, qui sans doute s'était heurté à l'invincible opposition de sa mère. Il s'accusait lui-même, il se reprochait d'avoir saisi une occasion d'engager davantage Raoul et de l'attirer dans une sorte de piège, l'occasion aussi d'appeler sur lui la bienveillance personnelle du baron Durand ; il s'était flatté d'avoir mieux réussi. Pendant la soirée de la veille, le baron avait fort vanté Raoul en déclarant que ce jeune homme était charmant, et l'on juge dans quel sentiment Pépita entendit l'appréciation paternelle qui ne s'était pas encore exprimée devant elle. Quand il s'agit du bonheur d'autrui, peut-on se reprocher de n'avoir pas négligé une chance suprême? C'était bien le bonheur de Pépita qui était l'ardente poursuite de M. Dubois. Il lui était douloureux d'y renoncer, et il roulait de nouveau pour lui-même des projets de départ.

Quand au baron Durand, après les avances qu'il avait faites à Raoul et la déférence témoignée pour le marquis, il se trouvait offensé de cette bouderie persévérante. Il eût été en disposition, si Lechat avait été là, et s'il n'avait pas fallu payer les dettes, de prêter l'oreille aux suggestions du maître d'école. La vérité m'oblige à dire qu'il pensait plus au dîner manqué des conseillers et au bois de la Boulaye qn'au bonheur de sa fille.

La journée fut morne. M. Dubois s'enferma dans sa chambre demeurée en désordre, où il essaya de se remettre au travail. Il se relut, mécontent de ce qu'il avait écrit. Il biffa beaucoup, il écrivit peu. Il cherchait un autre dénouement. Quand le jour baissa, il alla déclarer brusquement à Inez qu'on dînerait sans lui. Il voulait aller assister au dépouillement du scrutin, qui se fermait à sept heures.

Il se rendit en effet à la mairie et y trouva Raoul, amené par la même curiosité. L'accueil fut plein de cordialité. Ce n'était pas le moment des conversations. Les scrutateurs, médiocrement lettrés, procédaient à leurs opérations avec une grave lenteur. L'assistance était peu nombreuse, la lutte ne passionnait plus. La lutte existait cependant, et le résultat sembla un moment indécis. Les frères et amis de la Pomme d'Or n'étaient pas désarmés. Raoul et M. Dubois, silencieux, immobiles, se regardèrent plusieurs fois avec une anxiété qui plongeait bien au delà des bulletins. Dans

tous les scrutins disputés, il y a des alternatives émouvantes. On a beau remuer et mêler les bulletins, il se présente des séries, les unes, simples effets du hasard, les autres, provenant de ce que chacun des partis a plus ou moins massé ses troupes et que les amis marchent ensemble. Ces séries paraissent tour à tour balancer la victoire. Bientôt cependant elle se prononça, et sans conteste. Tout l'ancien conseil était réélu ; le marquis, en tête de liste, avait une majorité assez imposante, quoique bien loin de l'unanimité acquise au baron Durand, mais on ne pensait plus à celui-ci.

On n'entendit aucune acclamation. Le village était parfaitement calme, personne n'ayant commandé ni préparé une manifestation spontanée. Ni les pompiers ni la fanfare n'étaient réunis, on ne se disposait à aucune aubade, et le baron Durand en était pour ses dix bouteilles de vin bleu.

Il y eut une détente sur les traits de Raoul, qui exhala un long soupir comprimé.

— C'est fini, dit-il. Au moins je n'ai pas à rapporter un affront à mon père, ni à ma mère qui en aurait été encore plus ulcérée. Il n'en est pas moins vrai que ce pays se perd comme les autres, et qu'il n'y a plus rien à y faire pour moi. Je le quitterai avec moins de regret.

— Vous y pensez encore ? demanda M. Dubois.

— Plus que jamais. Je vous connais depuis bien peu de temps, monsieur. Croyez-moi, vous serez un de mes regrets. En ma qualité de voyageur, je dois être blasé sur les adieux. Pas sur tous... Les plus pénibles sont ceux qu'on évite d'adresser, et je ne vous adresse pas les miens, quoique peut-être je ne sois pas destiné à vous revoir.

— En vérité ?

— Parlons d'autre chose. M. Durand va se trouver le collègue de mon père, dans le parlement de cette bourgade. Quelle attitude pensez-vous qu'il prendra ? Et quel homme est-ce en définitive ?

Il n'est pas bien démontré que ce fût parler d'autre chose. M. Dubois répondit :

— Je lui dois des égards... professionnels. Cependant je me croirais permis de vous tracer son portrait, si c'était utile, comme je l'ai espéré...

— Vraiment, vous l'avez espéré ?

— Je l'espérais encore tout à l'heure.

— Vous ne connaissez pas ma mère. Nous sommes mal ici pour causer. Je vous ai fait la conduite hier, et j'ai eu tort. Voulez-

vous me rendre la politesse ? Vous ne risquerez pas de surprendre mon père sur un arbre.

M. Dubois jugea qu'indépendamment de la courtoisie, qui ne permettait guère de refuser, il était plus intéressant de continuer cette conversation que de rapporter en toute hâte au château neuf le résultat du scrutin. Il suivit donc Raoul dans la direction du vieux manoir.

— Je ne vous apprendrai rien, dit-il, en avouant que M. Durand est un homme qui a des originalités... et des faiblesses. Il a été, dans les affaires, très habile, avec une parfaite loyauté.

— C'est beaucoup.

— Et très heureux. Sa fortune, honorablement acquise, est très considérable, et très sûre.

— Je ne songe pas à en demander le chiffre.

— Sans doute. C'est un gros chiffre, et, si la fortune suffisait au bonheur, sa fille pourrait être très heureuse. Du moins rien ne l'empêcherait de faire son choix, et quoique M. Durand soit... comment dirai-je ? fort regardant en matière d'argent...

— Est-ce bien l'expression juste ?

— Dispensez-moi d'employer celle qui vous vient sur les lèvres, il ne contrarierait pas le choix de sa fille, si ce choix flattait sa vanité, ce qui est sa seconde faiblesse. C'est pour cela que j'avais espéré... Je ne vous apprendrai rien non plus en vous disant que sa fille est attrayante.

— Trop, monsieur.

— Pas trop, puisque les qualités de l'âme ont plus de charme encore. Ma femme, que je ne me donnerai pas le ridicule de vanter, l'aime passionnément, et elle est bon juge. C'est pour entourer cette jeune fille, c'eût été pour travailler à préparer son bonheur, que nous sommes ici. Pensez vous, monsieur, que je me sente fait pour être l'obscur régisseur d'un avare ?

M. Dubois, si résolu à se contenir, s'était exalté.

— J'avais deviné votre dévouement, dit Raoul très ému. Il est une des raisons de la sympathie très vive que vous m'avez inspirée.

— Hé bien, reprit M. Dubois, moi j'ai deviné que vous seriez digne de cette jeune fille, et, quoiqu'elle ne me l'ait pas dit, j'ai compris qu'elle l'a deviné aussi. Ne faites donc pas un coup de tête, monsieur, et ne quittez pas ce pays, pour une misérable querelle d'élection qui vient de s'apaiser. Sachez attendre, s'il faut attendre. Moi je vous réponds de M. Durand. Pourvu qu'on flatte sa vanité, il sera le plus respectueux, le plus humble des collègues de votre père. Une idée, faites de lui un adjoint, l'adjoint

de M. le marquis, il exultera. Vous n'avez pas de fortune, si je compare votre fortune à la sienne, mais vous avez le bois de la Boulaye. Donnez-lui son avenue prolongée et sa grille, il ne vous en demandera pas davantage. Il ne veut pas doter sa fille ? je prétends qu'il payera un million à sa fille ce bois de la Boulaye que vous lui donnerez à lui-même. Vous avez un autre moyen facile d'achever de le séduire.

— Lequel ?

— Appelez-le monsieur le baron une seule fois... J'ai remarqué que vous n'êtes pas diplomate.

— Non, je ne le suis pas.

— Trouveriez-vous plus facile de l'appeler mon père ? Il le faudrait bien, cependant. Vous seriez alors dispensé de lui donner son titre, et je vous déclare que, si vous saviez le ménager, vous auriez en lui le plus débonnaire et le plus complaisant des beaux-pères. Mais pour l'amour de Dieu, pas de folies, ne brisez pas votre vie, qui peut être si belle, et ne risquez pas de briser un cœur.

— Et qui fléchira ma mère ?

— Votre sœur a été créée pour cela.

— Elle y a échoué.

— Faudra-t-il donc que je m'en mêle ?

— Ah ! monsieur, vous êtes un magicien !

— J'essayerai. Laissez-moi le temps de chercher les occasions. Il est déjà entendu que vous ne partez pas.

On était arrivé au détour du sentier qui conduisait au château neuf, et M. Dubois prenait congé.

— On a dû me garder à dîner, dit Raoul. Voulez-vous être assez bon pour partager ce repas modeste ?

M. Dubois réfléchit un instant.

— Au fait, s'écria-t-il, je ne sais pas comment j'aurais dîné, ma femme me pardonnera. Je continue de vous suivre, à la condition que vous suiviez mes conseils.

La marquise, dans sa guérite d'osier, était seule sur le perron.

— Hé bien, dit-elle, qu'ont fait ces ingrats ?

— Un acte de repentir, s'empressa de répondre M. Dubois. A une grande majorité ils ont renommé M. le marpuis, et après lui tous les menbres de l'ancien conseil.

— Va vite en informer ton père, dit la marquise en s'adresant à Raoul. Il doit être dans le jardin, avec Valentine.

Dubois se trouva seul, en face de la marquise.

— C'est un jour de pardon, dit-il, madame la marquise. Vous

ne voudrez pas maintenir un ordre d'exil, et il dépend de vous que ce soit un jour de complète joie autour de vous.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur.

— J'entends que votre fils va s'exiler vers la Chine ou l'Afrique, que vous ne le reverrez plus, qu'il sera désespéré, qu'il ira mourir obscurément sur quelque plage et qu'avec lui s'éteindra le nom des Périgny, si vous n'absolvez pas l'élan de son cœur.

Je ne sais en vérité si, dans l'improvisation de cette véhémente apostrophe, M. Dubois n'avait pas rencontré la gradation des sentiments de la marquise. L'exil d'un fils chéri, qu'elle ne reverrait plus, son désespoir, sa mort, c'étaient assurément pour une mère des hypothèses bien cruelles ; Valentine les avait déjà inutilement présentées sans vaincre une obstination dont le principe était l'orgeuil du nom. M. Dubois, plus habile, venait de s'attaquer à cette passion même. La marquise avait été la dernière héritière de la branche aînée de la famille. C'était pour ne pas changer de nom que, trente ans plus tôt, elle avait épousé un parent éloigné. Elle avait un fils unique, dernier représentant à son tour de ce nom, glorieux entre tous aux yeux de la marquise, et ce nom était menacé de s'éteindre ! Elle n'avait pas pensé à cela. Puis, l'on remarqua que M. Dubois n'avait pas parlé de consentir, il avait parlé de pardonner et d'absoudre. Le pardon peut-être une condescendance de l'orgueil, sans l'humilier. Le pardon est une supériorité qui s'abaisse un moment pour se redresser plus haut encore. Combien l'homme qui pardonne est plus grand que celui qui a voulu être inflexible.

— De quel droit, dit la marquise troublée d'une attaque aussi vive, me tenez-vous un pareil langage ?

— Du droit... d'une subite inspiration du ciel, madame la marquise. Je vous jure qu'il y a cinq minutes je ne m'attendais pas à le tenir. Vous pouvez m'imposer silence. Moi aussi je m'exilerai, et vous ne me reverrez plus. Mais, plus heureux que M. Raoul, quoique mon nom ne mérite pas d'être perpétué, j'emporterai ce qui lui manque, une femme aimée, et ce qui vous manquera, madame, un fils. Je suis prêt à partir.

— Ne partez pas, monsieur... Je reconnais que cette jeune fille est charmante... Êtes-vous seulement autorisé à l'offrir à mon fils ?

— Autorisé... par l'affection que je lui porte. Elle est digne de votre fils, madame, et elle l'aime.

— Et son père ? Il est très intéressé... sait-il combien peu nous sommes riches ?

— Pour quoi comptez-vous, madame, les mérite de votre fils,

le bonheur de sa fille, — et le nom de Périgny ? Je réponds de tout. Une fortune énorme, et très honorable, je vous le jure, — une dot d'un million, — la terre de Chauvry reconstituée, — le nom de Périgny perpétué, — et votre fils heureux. N'est-ce pas, madame, que vous pardonnerez ?

Valentine se rapprochait. M. Dubois, s'oubliant, parlait un peu haut. Elle entendit les derniers mots. Elle s'arrêta, la respiration suspendue. Le cœur lui battait violemment. Il y eut un silence. La nuit était venue, nuit encore constellée. La nature était dans un calme profond. La lune se levait à l'horizon. Elle dorait le front d'un honnête homme, que Valentine contemplait avec respect. A travers le feuillage sillonné de rayons, M. Dubois aperçut aussi la robe claire et le beau visage de Valentine. Tous deux hésitèrent, l'un s'il appellerait le secours d'un ange, l'autre si, comme le général qui marche sans ordres à la voix du canon, elle apporterait ce secours. Tous deux s'abstinrent et restèrent immobiles. Combien de temps dura cette angoisse ignorée de Raoul et de Pépita ? moins d'une minute peut-être.

— Vous êtes un charmeur, dit lentement la marquise. Dieu veuille bénir mon fils de vous avoir rencontré ! Pas un mot de notre conversation, jusqu'à ce que vous m'ayez revue. Vous reviendrez demain, à dix heures. J'aurai réfléchi.

— Merci, répondit M. Dubois. C'est plus qu'une espérance.

La marquise ne contesta pas cette appréciation. Valentine avait été au moment de faire irruption, en se jetant dans les bras de sa mère. C'eut été une faute. Elle aurait semblé avoir écouté, et sa mère, croyant à un complot, aurait pu être irritée Il valait mieux laisser M. Dubois continuer son œuvre. Valentine s'éloigna donc sans bruit de quelques pas, puis revint en s'accompagnant d'une chanson, pour s'annoncer.

— Pas un mot, répéta la marquise

Valentine s'avança, se composa la voix la plus naturelle, et voici en quels termes elle interrompit le dialogue qui avait remué tant de passions :

Monsieur, mon père vous attend avec mon frère dans la salle à manger.

— Viens-y aussi avec moi, dit la marquise, qui, pour plus de sûreté de son secret, voulut assister au repas.

Le diner réchauffé, auquel ne prenaient part que Raoul et M. Dubois, était en effet servi et fut lestement dépêché. On n'y parla que de choses banales. Le sujet des élections était déjà épuisé. M. Dubois, à qui chacun fit bonne mine, avait hate de se remettre en route. En serrant sur le perron la main de Raoul, il lui dit à

l'oreille : " Attendez-moi, tout va bien. " Valentine avait trouvé l'occasion de glisser aussi à l'oreille de M. Dubois ces mots : " Merci, j'ai entendu. "

M. Dubois gagna le chateau neuf d'un pas rapide. Il raconta, du ton le plus simple, le résultat du scrutin, la rencontre de Raoul et la circonstance qui l'avait fait dîner au vieux manoir. M. Durand était assez de bonne humeur, quoiqu'il regretât l'aubade et ses dix bouteilles. Il était, en définitive, le collègue du marquis ! Mais, chemin faisant, M. Dubois avait été envahi d'un grand trouble. Il s'était vu entraîné, par deux fois à promettre une dot d'un mellion, et comment arracherait-il un million au baron Durand ? Il ne pouvait cependant pas se présenter décemment, le lendemain, à dix heures, devant la marquise, sans lui apporter ce million, dont il ne possédait pas la plus légère garantie. Jamais homme n'avait eu plus besoin de trouver sous son oreiller, à son réveil, un million, à peine d'être ridicule et précipité de tous ses rêves. Dans le cœur de M. Dubois, que venait d'enflamer un succés inespéré, ce fut au moins un coup d'épingle.

XXII

UN MILLION, S'IL VOUS PLAIT.

Le lendemain, dès qu'il fut levé, M. Dubois courut à la recherche ou plutôt à l'assaut de son million. S'il ne l'avait pas trouvé sous son oreiller, il croyait bien cependant avoir trouvé un fil conducteur. Le baron Durand ne tarda guère à le défier ironiquement. Il était resté très frappé de ce séduisant problème d'un million qui ne lui coûterait rien.

— Hé bien, mon cher Ernest, demanda-t-il, m'apportez-vous ce fameux million !

— Vous l'apporter, monsieur le baron ? dit M. Dubois. C'est vous qui devez le donner. Ce n'est pas à moi, apparemment, à doter votre fille. Si je l'offrais, convenez que vous n'accepteriez pas.

— D'accord, je veux bien le donner, pourvu, comme ç'a été convenu, qu'il ne m'en coûte rien. Ah ! monsieur le beau parleur vous croyez que je vous ai oublié ! C'est le moment de faire résonner autre chose que des paroles, et de montrer votre génie.

— Vous avez une terrible mémoire, monsieur le baron. Vous voulez donc, vraiment, que j'aie découvert la pierre philosophale ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai promis.

— Pour m'aider, il faut qu'à votre tour vous me fassiez une promesse... conditionnelle.

— Conditionnelle, soit.

— Ce million, qui ne vous coûtera rien...

— C'est la condition *sine qua non*.

— Vous le donnerez en dot à Pépita, en m'autorisant à choisir le mari qui lui convient.

— Ah ! c'est vous qui choisirez ?

— Pas sans le consulter, et vous devinez peut-être que je n'irai pas bien loin.

— Je devine plus facilement que le reste.

— Ainsi, Raoul de Périgny, par exemple, ne vous déplairait pas ?

— Comment ? Il est charmant, ce jeune homme.

— Et votre fille sera comtesse, en attendant qu'elle soit marquise. Et, sur son million, elle payera tous les frais de la noce.

— A merveille ! Comme dans la chanson : Quel plaisir d'aller à la noce...

— Surtout quand il n'en coûte rien. Et elle vous fera cadeau d'une paire de chevaux, plus, entendez-moi bien, un autre cadeau cent fois plus précieux...

— Lequel ?

— Le bois de la Boulaye, que vous aurez par-dessus le marché gratis...

— J'aurai gratis le bois de la Boulaye !

— Oui, et si bien gratis, que Pépita payera les terrassiers et prolongera votre avenue pour la noce, et posera votre grille...

— Avec mes armes et ma couronne...

— Sans doute. C'est dommage, je crains qu'on ne soit obligé d'abattre un certain chêne historique, où il ne se perche pas que des corbeaux...

— Voulez-vous vous taire, mauvais plaisant ? Soyez sérieux.

— Ne regrettez pas cette aventure, monsieur le baron. Sans elle, nous n'en serions pas aux choses sérieuses. Et ce n'est pas tout. Pépita se chargera de votre dépense de maison, Pépita vous nourrira et nourrira vos chevaux, et vous ferez l'économie de ce que vous payez tous les mois à Inez...

— C'est à merveille.

— Sans compter une autre économie, que je dirai plus tard..... Décidément, je suis trop généreux, et je fais bien plus que tenir ma promesse, puisque je vous apporte tant d'économies. Allons, c'est convenu, marché conclu, n'est-ce pas ?

Et M. Dubois tendit sa main. Le baron Durand leva la sienne et la tint en suspens.

— C'est toujours conditionnel ? dit-il.

— Eh oui, monsieur le baron. Frappez.

Et la main du baron Durand retomba bruyamment sur celle de M. Dubois.

— Convenez, s'écria celui-ci, que vous seriez bien déconcerté, maintenant, si je n'avais pas mon million. Pas d'alliance avec le marquis, pas de chevaux, pas de landau, pas de grille ni d'avenue, et vous continueriez de payer vos dépenses. Je suis sûr que pour tout cela, vous donneriez volontiers le million vous-même.

— Ne vous moquez pas de moi, mon cher Ernest, dit le baron inquiet.

— Vous exigez donc que j'aie trouvé la pierre philosophale ?

— C'est vous qui vous y êtes engagé.

— Eh bien, cette pierre n'est pas d'or, elle est de charbon ou de diamant, ce qui revient au même. Les savants ont découvert que la houille et le diamant sont composés des mêmes éléments. Ce n'est pas de l'alchimie, c'est de la chimie. J'ai appris cela pour être bachelier. Il ne s'agit que de la concentration de plus ou moins de carbone.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Attendez. A vos charbonnages du Nord. Vous avez cent actions, n'est-ce pas ?

— Oui, je n'en ai malheureusement que cent.

— Je ne vous plains pas. Une circulaire, que j'ai lue hier à propos, annonce que le capital va être doublé. Il vous sera offert cent actions nouvelles, que vous aurez le droit de refuser.

— Comment, les refuser ? Je ferais une insigne sottise.

— Ce n'est pas la question. Au lieu de les refuser, vous m'autorisez à les prendre pour Pépita. Elles vaudront dix mille francs chacune, et voilà juste mon million trouvé. Vous garderez vos cent actions, pas une de moins, en sorte qu'il ne vous en aura rien coûté.

Le baron Durand demeura étourdi du résonnement. Il soupçonnait bien quelque sophisme, qu'il ne voyait pas clairement.

— Mais mon cher Ernest, dit-il, il me semble... que j'aurais eu deux cents actions.

— Il ne s'agit pas, monsieur le baron, de ce que vous auriez eu. il s'agit de ce que vous avez. Vous ne tirerez pas un titre de votre portefeuille, ni un écu de votre caisse. Les cent actions qui seront la dot de Pépita ne vous auront pas coûté un centime. Ainsi j'ai tenu ma promesse, j'ai rempli la condition, et le marché est conclu.

Je cours chercher M. Raoul. Si je vous le ramène pour le déjeuner, je vous le présente comme gendre.

— Attendez donc, vous êtes bien pressé.

— Sans doute, le temps presse. Il faut que dès demain les terrassiers soient à la besogne, dans votre bois de la Boulaye.

— Dans mon bois de la Boulaye...

— Oui, que vous aurez gratis ; et ne paierez pas la dépense.

— Si vous allez chez le marquis,pensez au dîner des conseillers.

— Pour dimanche ? C'est juste. Je vais faire l'invitation de votre part. Vous aurez même la marquise.

— J'aurais à ma table la marquise de Périgny ?

— A votre droite, monsieur le baron, et vous lui offrirez le bras.

— Allez vite, mon cher ami, je ne vous retiens pas, et tachez de ramener M. Raoul.

Le mot de la fin était décisif, et M. Dubois ne se fit pas prier pour sortir avec cet engagement. Le baron Durand, très agité, ouvrit ses tiroirs, ses régistres, son portefeuille, et relut ses additions. Il était distrait. Le bois de la Boulaye, plus encore peut-être l'image de la marquise s'appuyant sur son bras lui trottaient par la tête. Fort heureusement, sous ces préoccupations, il ne s'avisa pas d'une observation bien simple, à savoir que ses actions, doublées en nombre, perdraient juste, à moins de hausse nouvelle, la moitié de leur valeur, ce qui diminuait singulièrement le mérite de la trouvaille de M. Dubois, ramenait les additions en arrière, et eût pu mettre en péril la dot de Pépita. Ce chagrin lui fut épargné. Il en eut un autre assez cuisant en réfléchissant qu'il aurait eu deux cents actions ! Il feuilleta tous ses titres, se demandant s'il n'en pourrait pas substituer d'autres à ceux qui lui feraient défaut.

« Y a-t-il là, se disait-il, des valeurs que je puisse écouler à un gendre ? Non, je n'en vois pas, elles sont toutes bonnes. »

Comme il se livrait à cette édifiante vérification, on frappa légèrement à sa porte. C'était Pépita, qui, suivant son usage, venait lui souhaiter le bonjour après la sortie de M. Dubois. Le baron Durand cacha précipitamment ses papiers. Il supposait sa fille bien plus au courant de la situation qu'elle ne l'était en réalité.

— Eh bien, mon enfant, dit-il, tu ne vaux pas mieux que les autres. Tu veux donc courir les grandes aventures ?

— Quelles aventures, mon père ? répondit Pépita étonnée.

— Allons donc, ne fais pas la niaise, tu me comprends bien.

— Je vous proteste, mon père...

— Pas de protestations. C'est comme cela que sans ma permission et sans me consulter, tu te mets d'intelligence avec un jeune homme pour former des complots contre ma bourse ?

— Moi, mon père, jamais ! Quel est le menteur qui a pu vous dire une pareille chose ?

— Le menteur, c'est M. Dubois.

— M. Dubois ? répéta la jeune fille. Ah ! c'est trop fort !

Elle fondit en larmes. Elle se croyait trahie par l'homme en qui elle avait placé une confiance illimitée, — ce qui est une des plus grandes amertumes de la vie.

— Tu pleures, reprit le baron Durand. Si c'est une invention de Dubois, on peut encore arranger les choses, et je ne te forcerai pas de te marier malgré toi.

Le baron Durand pensait à rattraper ses cents actions, mais en même temps il pensait au bois de la Boulaye, qui lui échappait.

— Je n'y comprends rien, dit Pépita.

— Oui, pourvu que Dubois, qui paraissait si pressé, ne soit pas parti. Je vais envoyer au chalet afin de le retenir. Car s'il est parti, ce sera bien embarrassant.

— Parti pour où ?

— Parti pour le château du marquis, d'où il prétendait ramener M. Raoul déjeuner avec nous. Mais puisque cela te fait pleurer, nous nous passerons de M. Raoul.

— Ce n'est pas cela qui me fait pleurer, mon père.

— Qu'est-ce donc ? Ah ! ça, mon enfant, je vois qu'il faut parler clairement. Oui ou non, veux-tu épouser M. Raoul ?

La question était, en effet, aussi claire qu'inattendue.

— Comment, mon père, dit Pépita, vous croyez.... vous consentiriez...

— Je croyais que tu étais d'accord avec lui. C'est donc Dubois, ce faiseur de romans, qui a imaginé celui-là, à lui tout seul ?

— Pas à lui tout seul.

— Tu en conviens ? Eh bien, réponds à ma question.

— Il me semble, mon père, que je n'aurais à répondre... que si la demande était faite... par un autre que vous.

— Mais s'il vient déjeuner tout à l'heure, ce sera l'équivalent d'une demande.

— Alors je répondrai.

— Tu es insupportable. Il serait bien temps de répondre NON, pour me brouiller à jamais avec le marquis. Je vais vite tâcher de rappeler Dubois...

— Oh ! ne le rappelez pas, mon père,

— Tu répondras donc OUI ?

Pépita baissa ses yeux mouillés, et dit :

— Si vous y consentez, oui, mon père.

— Voilà qui est entendu, reprit le baron Durand. Qu'il est donc difficile d'arracher à une fille le mot qu'elle a le plus envie de prononcer ! Tu vois bien que j'avais raison de te dire que tu veux courir les grandes aventures. Je laisse aller Dubois. Il n'y a plus qu'à savoir s'il ramènera M. Raoul.

— Ce n'est pas plus certain que cela ?

— Comment veux-tu que je le sache mieux que toi ? Dubois est si drôle depuis huit jours. S'il ne ramène pas M. Raoul, ce sera une affaire manquée, et il faudra bien que tu te consoles, comme je me consolerai.

Le baron Durand venait de penser encore à ses cent actions des charbonnages du Nord. Pépita n'aurait pas eu cette consolation, et la question si claire de son père aboutissait à une obscurité bien anxieuse. N'ayant pas d'autres lumières à tirer du baron Durand, Pépita se retira. Elle courut au chalet, où M. Dubois n'avait pas reparu. Il était donc bien sur la route du vieux manoir. Elle conta tout à Inez, qui savait fort peu de chose, et dont l'anxiété ne fut pas moins vive. C'était le moment où M, Dubois était en conférence avec la marquise !

Inez remarqua que la toilette de Pépita était bien négligée. Elle voulut l'accompagner au château, l'aider, la parer un peu. Les enfants suivirent et restèrent à jouer sur l'esplanade. La toilette achevée, les deux amies se mirent à la fenêtre. Elle regardaient le sentier qui, à travers des champs et des haies, conduisait du vieux manoir au château neuf. La vue s'y étendait au loin. Elles ne se parlaient pas, et l'heure s'avançait. Elles tressaillirent en voyant un homme seul qui leur parut être M. Dubois. Quand la forme devint plus distincte, elles reconnurent que c'était une illusion. Elles tressaillirent encore en apercevant deux hommes qui se rapprochaient ensemble, et que cacha bientôt une haie. Elles les guettaient à l'extrémité de la haie. L'attente fut longue, et vaine. Ils ne reparurent plus. Puis deux autres hommes, après s'être montrés, furent pareillement cachés. Cette fois, les cœurs des deux amies ne battirent pas en vain. Quand les formes reparurent plus rapprochées, il n'y avait plus à douter, c'était bien M. Dubois qui amenait Raoul. M. Dubois avait remporté sur la marquise la dernière victoire.

Mon histoire finit ici. Je n'ai aucun goût pour décrire les assiduités de cette période enchantée où des jeunes gens qui s'aiment viennent d'acquérir le droit de se le dire.

Docile à la leçon qu'il avait reçue, Raoul aborda M. Durand en l'appelant monsieur le baron, ce qui acheva de lui assurer les bonnes grâces du future beau-père. Les terrassiers furent à l'ouvrage le lendemain, et le chêne historique qui eût rappelé un souvenir ridicule tomba sous la cognée. On attela au landau des chevaux de labour de la ferme pour le conduire en toute hâte au carrossier. Le baron Durand, muni du précieux croquis de ses armoiries, profita de l'occasion et prit place dans la voiture, ce qui épargnait le prix de son transport, si ce n'était pas une épargne de temps. Il avait bien quelques affaires à Paris, quand ce n'eût été que de s'acheter à la Belle Jardinière un habit de cérémonie qu'il ne possédait pas. Il eut une excellente raison de l'acheter tout fait, indépendamment d'un autre motif que l'on connait : il avait un impérieux besoin de cette habit pour le dîner des conseillers municipaux. Le soir, au guichet de la gare, il commença d'être magnanime. Il demanda un billet de première classe à haute voix. Il regardait autour de lui, il lui semblait qu'il était l'objet de l'attention et de l'envie. Il arbora le billet à son chapeau, suivant en cela l'exemple de beaucoup d'autres, et, à l'arrvée de la station de Chauvry, il était bien fier de le remettre aux employés. La vérité m'oblige pourtant à dire qu'il avait encore fait, aux dépens de son estomac, l'économie du dîner à Paris.

Pépita ne conquit pas seulement la bienveillance de la marquise, ce fut bientôt de l'enthousiasme. Au dimanche suivant, on n'évita pas de se rencontrer à l'entrée ni à la sortie de l'église. Les politesses les plus expressives furent échangées, et, pendant l'office divin, Pépita ne se gêna pas pour avancer sa chaise de manière à tourner l'obstacle du pilier. Le dîner des conseillers eut lieu le soir, c'était en quelque sorte la présentation officielle à la commune de la future châtelaine. La marquise, dont la santé, comme celle de beaucoup de femmes, était un peu aux ordres de sa volonté, ne manqua pas à cette fête. Elle s'amusait des manières rustiques des convives, éblouis du luxe du service, et des manières presque aussi gauches et non moins respectueuses à son égard de l'amphitryon. M. Jourdain n'eut jamais des poses plus réussies que celles du baron Durand inaugurant sa cravate blanche et son habit, sur lequel s'étalait la large étoile de la Légion d'Honneur, et ayant à son bras la marquise. Le baron Durand aurait désiré utiliser, pour la circonstance, les dix bouteilles de la Pomme d'Or, mais Inez s'était chargée de tout, et la cave de Samuel Meyer fut mise à contribution. Au dessert, il y eut des toasts bruyants, et le baron Durand fut acclamé adjoint

au maire. Puis, pour la première fois depuis l'acquisition du château neuf, on alluma les lampes du billard, et deux graves conseillers s'escrimèrent devant la galerie. Quand la partie fut terminée, on vit se lever le baron Durand, l'air inquiet. Sans attendre que ses convives se fussent retirés, il alla éteindre les lampes du billard qui ne faisaient plus qu'une consommation d'huile inutile.

Trois semaines se passèrent rapidement. M. Dubois avait assurément tous les droits du monde à être l'un des témoins désignés de Pépita. Il était difficile de trouver un second témoin. Les sentiments de famille du baron Durand ne pouvaient le déterminer à rechercher l'oncle Durand dans sa retraite de Saint-Flour. Sur l'avis de M. Dubois, l'honneur fut dévolu au doyen des conseillers, qui avait une secrète tristesse de n'être pas adjoint, et qui, amplement consolé, eut aussi son allégresse et sa gloriole pour le reste de sa vie.

Vint donc le jour où le landau, repeint aux armoiries du baron Duraud, traîné par deux beaux chevaux, conduit par un cocher enrubanné et suivi de la vieille carriole du marquis, ramena les mariés de l'église, et s'engagea par la grille d'honneur, dans l'avenue prolongée, à travers le bois de la Boulaye. La petite Pauline, elle aussi était singulièrement fière.

— Je disais bien, répétait-elle, que ce serait le mari de Pépita.

On ne la grondait plus.

Les carosses avaient roulé devant le cantonnier, qui ne se retourna pas jusqu'à ce qu'ils l'eussent dépassé. Alors il se releva, laissa tomber son outil, alluma une pipe et dit en se parlant à lui-même :

— Et moi je casse toujours des pierres !

Sur la table du repas de noce était un magnifique bouquet confectionné par Baptiste. Il y avait un autre bouquet, celui des pauvres bruyères, qui avaient un jour été rejetées, puis qu'une espérance vivace avait de nouveau recueillies.

Après le repas, l'on se dispersa en divers groupes dans le parc. M. Dubois se promena quelques moments avec le baron Durand.

— C'est le moment, lui dit-il, de vous expliquer l'économie que je vous ai promise. Vous n'aurez plus besoin de moi.

— Comment, mon cher Ernest, s'écria le baron Durand, vous êtes plus que jamais notre ami.

— Votre ami, je l'espère, mais je cesse d'être votre régisseur. Pour rediger votre fortune mobilière et vos placements, vous êtes cent fois plus habile que moi. Quant à votre terre, vous avez votre gendre, plus habile que moi aussi aux choses de la cam-

pagne, et il est indispensable de lui donner cet intérêt. Quant à votre maison, vous avez votre fille, et vous n'aurez même plus de dépenses de maison, puisqu'il a été convenu que c'est Pépita qui se charge de tout. Franchement, il serait inconvenant que ma femme continuât de tenir le ménage. Vous voyez que ni elle ni moi ne vous sommes plus bons à rien, et que je volerais mes appointements.

Le baron Durand réfléchit ; il reconnaissait que l'argumentation ne manquait pas de justesse.

— Mais ma fille, dit-il, serait désolée de perdre la société d'Inez

— Oh ! sur ce point, reprit M. Dubois, rassurez-vous. Une jeune femme heureuse a vite oublié une amie. Je vous prie de ne rien dire de notre résolution. Nous désirons éviter les adieux. Elle est inébranlable et j'avais le devoir de vous l'annoncer. Nous serions désormais inutiles. — Nous pourrions être importuns bientôt. — Nous serons partis demain... en vous disant pourtant : au revoir !...

Le baron Durand n'insista pas. Il était sensible à l'économie des appointements du régisseur.

ALFRED DE COURCY.

(*Fin.*)

UN GOUVERNEUR DU CANADA INCONNU

Pour ne pas induire les lecteurs en erreur je dois dire en commençant que le mot de gouverneur que j'emploie n'est pas celui qui est employé dans la commission de Sir William Alexander dont il va être question dans cet écrit, mais bien celui de lieutenant-général pour le roi. Telle était aussi l'appellation dont on se servait pour les gouverneurs français et même pour le marquis de Tracy.

Le marquis de Tracy ne fut nommé d'après sa commission que " lieutenant-général dans toute l'étendue des terres de notre obéissance situées en l'Amérique septentrionale et méridionale." C'est donc à tort que les historiens lui donnent le titre de vice-roi. Bien que sa jurisdiction de commandant fut beaucoup plus étendue que celle de ses prédécesseurs sur les possessions françaises en Amérique, il n'eut point le nom de vice-roi comme l'eurent le comte de Soissons, le duc de Montmorency et Flenny de Levy, duc de Ventadam. (1)

Ces explications données venons à notre sujet.

Après la prise des possessions d'une partie de l'Acadie par Argal en 1613, Buncourt commandant français, fils de Pontrincourt resta cependant dans le pays avec Charles de la Tour comme son lieutenant et quelques autres français ; ils s'étaient refugiés parmi les Souvigerois, et vêtus comme les sauvages ils vivaient

(1) C'est de ce dernier que la pointe de Levy tire son nom et non pas du général de Lévis, vainqueur de la bataille de Ste Foye en 1760, comme on le croit généralement. En effet on trouve ce qu'on appelle aujourd'hui Lévis appelé pointe de Levy dans un très grand nombre de documents administratifs et judiciaires vers et après 1663.

Depuis que ce qui précède est écrit j'ai vu Lévis nommé Pointe de Lévi dans Charlevoix dès l'année 1629.

de leur vie, chassant et pêchant, en attendant des secours de la mère-patrie. Ils en reçurent en effet, peu il est vrai, mais assez pour se maintenir dans le pays et conserver plusieurs postes.

Il n'y avait pas eu de reddition de l'Acadie à aucun représentant du roi d'Angleterre, il n'y avait que les parties du pays conquis par Argal qui se trouvaient en la possession anglaise, c'était le droit de la force et de la conquête dont on usait malheureusement trop souvent à cette époque.

L'Acadie restait donc possession française ce qui n'empêcha pas Jacques I roi d'Angleterre de la donner, sous le nom de la Nouvelle-Ecosse, et comprenait en outre la province actuelle du Nouveau-Brunswick et les îles St. Jean et du cap Breton ainsi que toute la Gaspésie, or il ne faut pas oublier que cette entrée ainsi donnée faisait partie des possessions françaises.

En donnant ainsi, dit Ferland, les mêmes pays à leurs sujets respectifs, les rois de France et d'Angleterre fournirent le prétexte à des contestations entre les colonies anglaises et les colonies françaises, mais la cause première de ces longues luttes remontent plus haut. Il était impossible que les deux peuples demeurassent longtemps voisins en Amérique sans trouver quelque raison de se quereller. Au fond toutes les brouilleries au sujet du Canada et de l'Acadie ne furent qu'une conséquence naturelle et en même temps une épisode de la rivalité traditionnelle de la France et de l'Angleterre."

Quoiqu'il en soit Jacques I donna l'Acadie à Sir William Alexander par une charte en date du 10 septembre 1621. Cette charte est rédigée en latin elle est très longue et donna en premier lieu les considérations qui ont engagé le roi à faire cette concession ..... "Nous sommes d'opinion qu'aucune acquisition n'est plus facile et moins dommageable (*innoxiam*) que celle qui est faite en fondant de nouvelles colonies dans les pays étrangers et non cultivés, où les commodités de la vie et la nourriture sont sous la main, spécialement dans ces pays qui jusqu'ici ont manqué de cultivateurs ou ont été habités par des infidèles dont la conversion à la foi chrétienne (1) contribuerait beaucoup à la gloire de Dieu..... Pour ces causes aussi bien que pour les fidèles et loyaux services à nous rendus et à être rendus (*praestandam*) par notre bien aimé conseiller, Sir William Alexander, chevalier, qui le

---

(1) Jacqnes Ier fils de Marie Stuart était protestant, il monta sur le trône d'Angleterre après la mort de la reine Elizabeth en 1603, comme descendant de Henri VII.

premier de nos sujets, s'est efforcé de fonder cette colonie étrangère, et demande pour les coloniser les diverses contrées circonscrites dans les limites ci-après désignées. Nous avons donné, accordé et concédé, donnons, accordons et concédons par notre présente charte, à lui ses héritiers et ayant cause, etc., etc..... Nous faisons aussi et constituons le dit Sir William Alexander, ses héritiers et ayans cause ainsi que leurs députés, notre lieutenant général héréditaire pour représenter notre royale pérsonne tant par terre que par mer "..... Sir William était en outre nommé haut justicien du pays, grand amiral et souverain de la regale. Il avait droit d'établir des tribunaux, de battre monnaie etc. Dans cette charte il est fait allusion à des tentatives faites par Sir William pour coloniser les terres à lui concédées, mais on n'en trouve aucune trace dans l'histoire.

Sir William Alexander de Menstrie était gentilhomme ordinaire du prince Charles plus tard Charles I, il était écossais de naissance, adroit courtisan, littérateur et poète. Ce sont sans doute ces qualités qui lui valurent la faveur de Jacques I qui était un bel esprit et qui se piquait d'être lettré et controversiste. L'histoire a consigné sa controverse avec Bellarmin qui avait écrit contre le serment d'allégeance exigé par le roi après la conspiration des poudres.

Sir Alexander n'envoya aucun colon et ne fit rien, au reste sa charte ne lui imposait aucune obligation et puis le roi était mort avant que le parlement d'Ecosse eut ratifié sa charte.

Quand je dis que Sir William ne fit rien pour coloniser la Nouvelle-Ecosse, je me trompe, dès l'année 1622 il fit une tentative dans ce sens, ainsi que nous le raconte Jean de Laet; cet historien, après avoir cité le titre de concession de la Nouvelle-Ecosse donné à sir William s'exprime ainsi: «Le sieur Guillaume Alexandre envoya aussitôt en l'an 1622 un navire avec quelques gens pour chercher une place commode pour habiter, qui estant partis un peu tard hyvernèrent en *Terre Neuve* au port nommé vulgairement *St Jeans port* et puis après l'an 1623 estant passés outre le costé du sud de cette Isle, ils abordèrent premièrement au port dit *des Français*, *Port au Mouton* qu'ils nommèrent *Saint Lucas baye*, et puis de là ils allèrent à un autre deux lieues plus oultre qu'ils appelèrent *Jolly port*, enfln au *Port Noir* à douze lieues de là où ils changèrent leurs cours premièrement vers *Terre Neuve* et puis de là en Angleterre.»

Jean de Laët qui voyageait vers 1637 ajoute : «je ne scai ce qu'ils ont fait depuis, si ce n'est que je trouve que les noms de ces provinces ont été changés par Guillaume Alexandre dans la

charte géographique nouvellement imprimée en Angleterre dans laquelle la Pininsule *Cadie* est nommée *Nouvelle-Calidonie* et la part Septentrionale qui regarde *Gaspé*, *Nouvelle-Alexandrie*, et les autres lieux aussi nommés de nouveaux noms à leur mode.»

Au commencement du règne de Charles I, sir William revint sur son projet de colonisation qu'il développa dans un écrit traitant de l'encouragement à donner aux colonies. Le roi gouta ses projets et commença par lui renouveler le don de Jacques I, par une charte de *Novadamus*, en date du 12 juillet 1625, laquelle en outre de la concession ou plutôt du don des terres fait en premier lieu, lui donne le privilège de diviser ces mêmes terres soit pour aider à la colonisation du pays, soit pour rendre les concessionnaires aptes à obtenir l'honneur et la dignité de chevalier baronets de la Nouvelle-Ecosse, qui pouvaient être créés plus tard.

Plus tard enfin, et ce qui va suivre est la partie importante et nécessaire pour justifier mon titre, le 2 février 1628 Charles I accorda à sir William une autre charte.

Par cet instrument royal, Charles I le reconnait comme son lieutenant-général héréditaire du pays de la Nouvelle-Ecosse telle que délimitée en premier lieu et en outre lui fait le don suivant :.....

" Nous avons donné accordé et concédé et par notre présente charte, donnons, accordons et concédons au dit Sir William Alexander, ses héritiers et ayans cause, d'une manière héréditaire et pour toujours toutes et chacunes des isles du golfe du Canada, entre la Nouvelle-Ecosse et Terreneuve à l'ambouchure de la grande rivière Canada (fleuve St-Laurent) là où elle entre et tombe dans le dit golfe, y compris la grande île Anticostie. Avons aussi, donné, accordé et concédé, et par notre présente charte donnons et accordons et concédons au dit sus-nommé sir William Alexander, toutes et chacune des îles de la dite rivière Canada, depuis sa dite embouchure jusqu'à sa source, quelque soit le lieu où elle finisse et (on la croit située vers le golfe de Californie appelé par quelques-uns mer Vermillon) et de chaque rivière qui se décharge dans la dite rivière Canada."

" Nous avons de plus donné, accordé et concédé et par la présente charte, nous donnons, accordons et concédons au dit sir William et à ses ayans causes susdits : *cinquante lieues de terres* (*quinqua genta leucas*) SUR CHAQUE RIVE DE LA DITE RIVIERE CANADA. DEPUIS SON EMBOUCHURE JUSQU'A SA SOURCE, et aussi cinquante lieues sur chaque rive des rivières qui s'y déchargent, aussi sur chaque rive des lacs, bras de mers à travers lesquels les dites

rivières ont leurs cours où auxquels elles s'arrêtent".....Aussi avec tel titre (c'est-à-dire celui de lieutenant-général pour le roi ou gouverneur d'Angleterre) privilège et immunités, dans toutes les places susdites, par terre et par mer, tels que le dit sir William Alexander les possède en vertu de ses chartes antérieures qui lui donnent la propriété de la Nouvelle-Ecosse.....payant pour cela annuellement le dit sir William, ou ses représentants à nous et à nos successeurs UN DENIER D'ARGENT L'ECOSSE, [*unum denarium monatæ Scotiae*] à la fête de la nativité de notre Seigneur.....nous érigons et unissons pour toujours lesquelles dites terres et îles en une seule seigneurie libre qui sera appelée [*Dominium de Canada menenpendeum.*]

A la suite de l'octroi des plus grands privilèges tels que ceux accordés en premier lieu à sir William par Charles I pour la Nouvelle-Ecosse, se trouvent des dispositions biganes, curieuses.

" Nous accordons aussi la possession, des maisons, édifices construits ou à construire, jardins, plaines, bois, marais, chemins, routes, eaux, étangs, ruisseaux, près, paturages, moulins, droits des grains moulues, chasse des oiseaux et des bêtes fauves, pêches, tourbes et tourbières, charbon et charbonnières, lapins et garennes, colombiers et pigeonniers, ateliers, forges, bruyères, gènets, accordons cours de justice et leur ressort, droit du seigneur sur les vassaux, droits de fourche et liens patibulaires, gibets, culs-de-fosse etc., etc. ".....

Voilà donc sir William Alexander de Menstrie, en possession de titres de propriété, comme seigneur sur une étendue de terre comprenant la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau Brunswick, le Cap Breton, l'Isle du prince Edouard, la province de Québec, la province d'Ontario jusqu'au lac Supérieur. Il est bon de remarquer qu'avec une imprévoyance et une confiance sans limites, le roi d'Angleterre n'imposait à sir William aucune obligation excepté le tribut ou la redevance féodale illusoire et ridicule à cause de sa modicité de un sou par année pour le don d'un territoire aussi grand que l'Europe entière.

Ceci fait ressortir davantage les précautions administratives des rois de France, dans leurs concessions au Canada, lesquels obligeaient les grandes compagnies à coloniser et à payer les frais du culte et du gouvernement colonial, et les seigneurs à établir des colons dans leurs seigneuries, et souvent lorsque ces derniers ne remplissent pas leurs obligations, leurs concessions étaient révoquées et leurs terres rentraient dans le domaine public.

Ce don de Charles I de tout ce qui constituait alors la Nou-

velle-France, en lui conférant implicitement puisque la charte dit que tous ses titres et privilèges à lui accordés sont comme ceux de la charte de la Nouvelle-Ecosse comme s'ils étaient exprimés mot pour mot dans la nouvelle charte, [*si expresso fuissent de verbo in verbum*] en lui conférant, dis-je, le titre de lieutenant-général héréditaire ou gouverneur du Canada pour le roi d'Angleterre, Charles I, commettait un acte audacieux d'abus de puissance et d'empiètement jusqu'à cette époque de 1628, la Nouvelle-France appartenait au roi Louis XIII, dont le cardinal de Richelieu était le vice-roi, et Samuel de Champlain le gouverneur.

Les évènements qui suivirent devaient cependant donner une certaine importance à ces dons et titres.

Mais là ne se bornèrent point les faveurs royales en faveur de sir William Alexander de Mestrie. Dans sa charte du Canada il lui était permis de conférer certains titres, certaines dignités non définies, mais ce ne pouvait être que des honneurs personnelles dont les titulaires ne pouvaient jouir que dans le pays donné, mais il ne pouvait donner aucun titre attaché au sol et qui peut être porté dans les autres pays.

Pour encourager les personnes de haute naissance et de grande fortune et les engager à aider sir William à coloniser ce vaste pays, à donner un essor puissant qui commence entre celui-ci et l'Ecosse, il aurait été entendu entre le roi Charles et sir William, que celui-là créérait l'ordre des chevaliers baronnets de la Nouvelle-Ecosse et de fait cet ordre fut fondé par lettres *patentes sous le grand sceau de l'Ecosse.* Je dois rappeler ici que Jacques I roi d'Angleterre était en même temps Jacques VI roi d'Ecosse à laquelle était unie la Nouvelle-Ecosse le 16 novembre 1629, déclarant et confirmant le rang et les privilèges des chevaliers de l'ordre, lesquels après avoir été établis pendant ue certain temps dans le pays avaient le droit de porter une décoration comme marque de leur dignité. Il appert d'après ces lettres patentes que sir William occupait le pays pour son fils, et héritier apparent. On y lit entre autres choses ce qui suit :

....." Considérant que notre digne et bien aimé sir William Alexander, chevalier, notre principal secrétaire d'Etat de notre ancien royaume d'Ecosse, et notre lieutenant-général de la Nouvelle-Ecosse qui déjà fait de grandes dépenses pour y faire des découvertes, qui y a établi une colonie où son fils sir William est maintenant résidant et voulant donner tous les moyens possibles d'encouragement aux baronets de notre ancien-royaume pour l'exécution d'une entreprise si utile [la colonisation du pays] afin qu'ils soient honorés et qu'ils aient rang selon leurs lettres pa-

tentes, il nous a plû de les autoriser et de permettre, comme par les présentes pour nous et pour nos successeurs nous autorisons et permettons à notre dit lieutenant-général et aux baronets, héritiers mâles de porter à leur cour en temps, un ruban de soie couleur orange foncée avec un écusson en argent, et un sautoire d'azur, avec les armes de l'Ecosse et une couronne impériale portant en exerque cette devise : *Fax mentis honestae Gloria.*

Par d'autres arrangements particuliers et non compris dans la charte, ce qui avait été donné à sir William sous le nom de Nouvelle Ecosse devait être partagé en cent cinquante fiefs ou seigneuries de 16,000 arpents chaque, et Alexander reçut le pouvoir d'accorder le titre de chevalier baronnet à chacun de ceux qui acheteraient un de ces fiefs. Il parait même d'après Ferland, que sir William rendit chaque titre au prix de deux cents louîs sterlings.

En 1628 le coup préparé par l'Angleterre contre l'Acadie fut mis à exécution par Kirk qui laissa l'Europe au printemps de cette année-là avec une flotte de dix-huit vaisseaux et prit possession de Mont-Royal au nom de sir William Alexander, et il y laissa parait-il quelques familles écossaises, ensuite il se dirigea vers Québec sans essayer de s'emparer des autres postes de l'Acadie.

En 1620 sir William Alexander créa baronnet Claude de la Tour et son fils Charles Amador. Dans les lettres patentes signées par sir Alexander et datées du 30 avril, on lit..." A cause de l'amitié, du respect qu'il [sir Alexander] porte à Claude de Sainct Estienne, chevalier, seigneur de la Tour et de Vuane, et à Charles de Sainct Estienne son fils seigneur de Demiscourt son fils le dit Claudt de Sainct-Estienne étant présent et acceptant pour son fils Charles absent, et leurs héritiers donne au dit chevalier de la Tour et à son dit fils et à leurs héritiers, tout le pays, cotes et Iles etc. [Suit la description du territoire donné et qui comprend une partie de l'Acadie.] " érigés en deux baronies, savoir la baronie de Sainct-Estienne et la baronie de la Tour, ce qui peut être limité et divisé également entre le dit chevalier de la Tour et son dit fils s'ils le jugent à propos à la condition que le dit chevalier de la Tour et son dit fils, comme il l'a promis, et pour son dit fils par les présentent promet que tous deux seront fidèles vassaux du souverain seigneur et roi d'Ecosse, et de lui prêter obédience et assistance pour réduire le peuple de ce pays."

Le nom de la Tour père et fils est trop lié aux commencement de l'histoire de l'Acadie, apanage quasi royal de sir Alexander, pour qu'il ne me soit pas permis d'en parler un peu longuement

ici, d'alleurs les incidents de leur vie sont fort curieux et étranges et ne manqueront pas d'intéresser le lecteur.

Claude Turgis de Saint-Etienne sieur de la Tour était originaire de la Champagne, il avait quitté Paris avec son fils Charles Amador, alors âgé de quatorze ans pour se fixer dans l'Acadie auprès de Contrincourt qui dans ce temps là fondait Port-Royal. Des revers de fortune semblent avoir engagé Claude de la Tour à prendre cette détermination. Même une personne hostile à sa famille prétend qu'avant son départ de Paris il y avait travaillé comme maçon. Comme nous l'avons vu plus haut le fils Charles Amador s'attacha à Biencourt fils de Poutrincourt. Biencourt le nomma son enseigne, puis son lieutenant, et enfin en mourant lui légua ses droits sur Port-Royal, et le nomma son successeur dans le commandement [1623].

Comme on le voit il y eut donc alors deux représentants de deux souverains en même temps en Acadie, sir William et Charles de la Tour.

Pendant les quatre années suivantes il vécu dans l'oubli au fort St-Louis à Cap de Sables ; le havre où ce port était situé s'appelait port Lomeron ou port Latour;

Vers ce temps 1628 les anglais de Kennebec et de Sacok formèrent le dessein de chasser les français de l'Acadie, ce dessein était probablement lié avec le plan de colonisation de sir Alexander. Cette tentative coincidait avec l'attaque de l'île de Rhé par les troupes de Charles I, et la prise en possesion de Port-Royal par les frères Kirk. A cette occasion Charles de la Tour écrivit à Louis XIII une lettre dans laquelle il demandait d'être nommé commandant sur toute la côte l'Acadie. Cette lettre fut confiée à Claude de la Tour qui devait passer en France et plaider la cause de son fils auprès du roi. Kirk dans sa hâte d'aller prendre Québec, laissa Port-Royal pour cette place et dans sa route il fit prisonnier, sur un des vaisseaux de Roquemont, Claude de la Tour qui revenait de France pour rejoindre son fils dans l'Acadie.

Conduit en Angleterre comme prisonnier La Tour qui était Hugenot se laissa détourné de la fidélité qu'il devait au roi de France. A Londres il trouva parmi ceux de la religion prétendue reformée des amis qui s'efforcèrent de le gagner à la cour de l'Angleterre et à trahir son pays. Ils lui ménagèrent une alliance inespérée en lui faisant épouser une fille d'honneur, de Henriette de France, reine d'Angleterre. Ferland pense que cette dame devait être proche parente de sir William Alexander. De son coté Charlevoix prétend que de la Tour fut fait chevalier de la jarretière, mais comme son nom ne se trouve ni dans Rapin

ni dans l'histoire des chevaliers de cet ordre par Napier, il faut en conclure que c'est une erreur provenant du fait qu'il fut créé chevalier baronnet de la Nouvelle-Ecosse.

Claude de La Tour s'engagea à livrer au roi d'Angleterre le fort que son fils tenait en Acadie pour la France, en conséquence deux navires de guerre furent équipés à cette fin, sur l'un desquels Claude de La Tour s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Arrivé au fort Louis, cap de Sable, il déparqua et s'en fut seul pour avoir une entrevue avec son fils ; dans cette entrevue il lui fit une description excellente du crédit et de la faveur dont il jouissait à la cour de Londres, et des avantages qu'il pouvait en tirer. Il dit à son fils qu'il le ferait recevoir chevalier et qu'il le ferait confirmer dans la charge de gouverneur de la place pour le roi d'Angleterre, s'il voulait entrer au service de ce souverain.

Charles Amador resta atterré par les propositions déloyales de son père, il lui dit qu'il se trompait étrangement s'il le supposait capable de rendre une place aux ennemis de son pays, et qu'il la conserverait au roi son maître, tant qu'il aurait un souffle de vie. Il ajouta qu'il puisait hautement les dignités qui lui étaient offertes au nom du roi d'Angleterre, par l'entremise de lui son père, auquel il devait respect et déférence, mais qu'il ne consentirait jamais à les acheter au prix d'une trahison. Le prince que je sers, ajouta Charles de La Tour en terminant, est capable de me récompenser, et s'il ne le fait pas, ma fidélité à mon roi sera ma propre récompense.

Cette fière et noble réponse déconcerta Claude de La Tour qui était loin de s'attendre à un refus de la part de son fils, et il se retira à bord de son navire. (1).

---

(1) Le regretté M. Gérin Lajoie a fait sur cet épisode historique, sous le titre " Le jeune Latour " une tragédie en trois actes et en vers ; cette trajédie fut représentée aux exercices littéraires de fin d'année du collège de Nicolet ou il terminait ses études, c'était en 1844 et M. Lajoie n'avait alors que dix-neuf ans.

Cette pièce se trouve dans le repertoire national, vol. III, p. 5.

T. P. Bedard.

(*A continuer.*)

REVUE POLITIQUE

La deuxième session du cinquième parlement du Canada a été ouverte le dix-sept janvier, — une quinzaine de jours avant l'époque ordinaire.

Le trône était occupé par un nouveau dignitaire, le marquis de Lansdowne, successeur du marquis de Lorne. — Notre nouveau gouverneur appartient à une famille distinguée de l'Angleterre. Il n'en est pas à ses débuts dans la politique, car il a été l'un des membres du cabinet Gladstone. — Nous avons constaté avec plaisir que la langue française lui est familière.

Le discours du trône annonce d'importantes mesures. La loi électorale sera de nouveau discutée et nous serons témoins d'une nouvelle tentative dans le sens de l'émancipation des femmes. Le projet ministériel de l'an dernier, on s'en rappelle, accordait aux femmes propriétaires, le droit de déposer leurs bulletins dans les urnes électorales. Ce fut une surprise ; on ne croyait pas que Sir John A. Macdonald entretint de pareilles idées et fût décidé à faire de telles concessions aux tendances contemporaines. La surprise fut si grande que le projet fut retiré. Il revient cette année avec quelques modifications. La députation va-t-elle lui faire meilleur acceuil ? C'est douteux : nos femmes canadiennes n'ambitionnent pas l'honneur de rivaliser avec leurs maris sur l'arène politique. Elles trouvent au foyer domestique, une place qui leur convient et elles ne désirent point en sortir.

La discussion parlementaire n'en est pas encore rendue à ce projet de la loi, et les aptitudes politiques de nos femmes n'ont

pas encore fait le sujet des beaux discours de nos députés. Leur attention est complètement absorbée par la question du chemin de fer du Pacifique. Il s'agit d'un prêt de vingt-deux millions et demi de piastres ; la puissante compagnie qui s'est chargée il y a trois ans de construire notre grande voie transcontinentale, fait un nouvel appel au gouvernement. Elle a poussé les travaux avec une grande célérité, et elle atteint maintenant les Montagnes Rocheuses. Il lui reste à franchir la chaîne Montagneuse et à atteindre l'Océan Pacifique d'un côté, et à se frayer une voie à travers la contrée à peu près inconnue qui s'étend de l'extrémité occidentale du lac Supérieure au bassin du lac Nipissingue. C'est la partie la plus difficile de l'entreprise, bien qu'elle soit moins longue en étendue.

La compagnie s'est engagée à terminer la voie en dix ans. Elle peut donc nous priver jusqu'en 1891 des avantages de ce chemin. La province de Québec est au plus haut degré intéressée à ce que la partie de ce chemin qui doit passer au nord du lac Supérieur et du lac Huron soit construite, car le commerce de transit ne lui viendra en entier que par là. Or, la compagnie du Pacifique est disposée à terminer la voie ferrée en deux ou trois ans ; mais elle met pour condition que le gouvernement lui vienne en aide en lui prêtant vingt-deux millions et demi de piastres. Elle offre des garanties que la presse discute.

Une partie de la presse conservatrice s'est prononcée dernièrement contre le prêt proposé. L'opinion générale parait cependant favorable au cabinet et le projet de loi sera voté par une bonne majorité, selon toutes les probabilités. (1)

* *
*

La situation à Ottawa s'est trouvée un peu compliquée par suite de la demande faite par nos ministres provinciaux d'une indemnité pécuniaire de tant par mille anglais, pour la cons-

---

(1) Au moment où nous mettons sous presse nous recevons la dépêche nous annonçant que le vote a été pris et que le prêt demandé a été accordé à la compagnie du Pacifique.

truction du chemin de fer du Nord. Cette voie ferrée est, avec raison, considérée comme la continuation de la grande voie transcontinentale. Le chemin du Pacifique doit nécessairement atteindre les ports océaniques ; il ne sera pas complet sans cela. Or, la voie ferrée provinciale est, par sa position, le complément naturel du Pacifique. Pourquoi le gouvernement fédéral qui a voté, dans l'Ontario, des voies ferrées se trouvant dans la même position n'indemniserait-il pas notre province des sacrifices qu'elle s'est imposée et qui tournent à l'avantage général ? C'est la question que nos ministres provinciaux posent au cabinet fédéral. Les circonstances ont voulu que cette question prit un peu la tournure d'un ultimatum, tournure qu'elle n'avait pas dans l'esprit de nos ministres provinciaux. Les discussions d'une partie de la presse l'ont accentuée, dans ce sens — ce qui a causé un certain émoi.

La demande de la province devra être entendue, car elle est juste. Le gouvernement ne peut refuser de l'envisager en face et d'y faire droit. Forts du mérite intrinsèque de notre demande, nous devons insister non en vertu du droit de la force ou du nombre, mais en vertu de la force du droit.

*
* *

La situation financière de la province de Québec force nos hommes politiques à agir. Le nouveau ministère a une immense tâche à accomplir : restaurer nos finances. Il y a bien quelques items à retrancher ou à réduire dans les dépenses ; mais cela ne peut suffire à combler nos déficits annuels. Il faut augmenter les revenus. On parle fortement de l'augmentation du subside fédéral, et on fait valoir des raisons qui devront rallier avant longtemps la majorité des députés fédéraux. Il est impossible que le subside reste fixé à un chiffre immuable pendant que les dépenses des provinces augmentent dans la même proportion que leur population.

*
* *

Le nouveau ministère de Québec est composé comme suit : MM.

J. J. Ross, L. O. Taillon, J. G. Robertson, J. Blanchet, W. Lynch, J. Flynn.

MM. Taillon et Robertson ont été, tous deux, élus par acclamation.

Espérons que le nouveau ministère saura tirer la province des embarras où elle se trouve.

*
* *

L'honorable M. Mousseau après sa résignation comme premier ministre de la province de Québec a accepté une place de Juge à Rimouski.

*
* *

Des Etats-Unis le télégraphe nous transmet les nouvelles les plus déplorables. Les grandes inondations de l'ouest causent des dommages considérables. Des villes entières sont submergées. On déplore de nombreuses pertes de vie. Wheeling, Louiseville, Lawrenceburg, Memphis, Marietta, Baltimore, Girard, Madison, Columbus, Cattlesbury, Cincinnati, Belpré, Fort Smith sont complètement envahies par les eaux. A Cincinnati, surtout 30 à 40 milles personnes ont été obligées de quitter leurs maisons et 20,000 journaliers se trouvent maintenant sans emploi. La misère est effrayante. On organise des secours sur tous les points des Etats-Unis pour leur venir en aide.

Au Congress la session est assez tranquille. Plusieurs députés ont présenté un bill à la chambre des représentants, relativement à une réforme à opérer sur le tarif actuel. On ne s'attend pas à ce que le bill soit voté à cette session-ci. Si le bill était accepté à la chambre des représentants il serait certainement refusé au Sénat. La France et l'Allemagne et plusieurs autres contrées de l'Europe ayant interdit l'importation du porc américain, les Etats-Unis de leur côté, et un peu par un esprit de vengeance, refusent dans leurs ports l'importation des produits de ces puissances.

*
* *

La guerre du Soudan prend des proportions alarmantes. El Mahdi s'avance de plus en plus vers le Caire. Jusqu'ici les rebelles sont en plein succès. On commence à s'apercevoir en Europe que les affaires d'Egypte sont plus sérieuses qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. L'Angleterre après avoir refusé aux puissances le droit de régler avec elle la question égyptienne est aujourd'hui grandement embarrassée. El Madhi est un ennemi encore plus dangereux qu'Arabi Pacha. Il est rusé, fanatique, et jouit d'une grande popularité dans le Soudan. Il est constamment entouré d'une forte garde, qui le suit continuellement et qui a pour mission de le protéger contre les complots des assassins. Les étrangers ne l'approchent que sous escorte et doivent s'arrêter à une distance respectueuse.

Le télégraphe après nous avoir annoncé la prise de Tokar, nous apporte la nouvelle que le marquis de Hartington a dit à la chambre des communes qu'il n'avait aucune nouvelle certaine de la prise de cette place. L'état des chrétiens est déplorable. Les massacres se succèdent de plus en plus.

A Khartown, à l'arrivée du général Gordon, des milliers de personnes lui ont baisé les mains et les pieds en l'appelant le « Sultan du Soudan. » Le gouvernement Gladstone par son indifférence et son manque d'initiative, à l'égard de la situation actuelle du Soudan a soulevé le mécontentement général et il n'en a pas fallu de beaucoup qu'il tombât sous le coût de l'indignation publique. Le point capital de la guerre est la prise de Suakim par les rebelles.

* *
*

Les Allemands redoutent pour l'Angleterre, la soumission des tributs de Merv à la Russie. Voici ce qu'en dit un journal important d'Allemagne.

« Si les Russes arrivaient encore devant les murs de Constantinople, les Anglais ne pourraient plus leur commander de s'arrêter, comme ils l'ont fait en 1878. La Russie deviendra la proche voisine de l'Angleterre dans l'Inde et pourra, à tout moment

créer des désordres dans le nord de l'Inde. Maintenant, il n'y a que l'Afghanistan entre la Russie et l'Inde. Les tribus de la frontière sont toujours prêtes à envahir les riches contrées de l'Inde si leur retraite est assurée, et la Russie peut actuellement leur garantir la chose.»

*
* *

En France la guerre du Tonquin absorbe toute l'attention. Après bien des séances orageuses, les chambres françaises ont voté un nouvean crédit de vingt millions pour pousser la guerre avec activité. Bacninh est le point de mire des deux puissances. Le marquis de Tseng en conférence avec le comte de Granville lui déclarait ouvertement que le gouvernement Chinois considèrerait l'attaque de Bacninh par les troupes françaises, comme une déclaration de guerre contre la Chine et que l'ambassadeur Chinois serait en conséquence rappelé de Paris.

Le marquis de Tseng est un diplomate des plus intrigants et des plus rusés. Il semble se jouer du cabinet français et le ministère Ferry pourrait bien, tôt ou tard plier bagage devant la situation.

La mort de M. Rouher, l'ex-ministre de Napoléon III a créé un immense retentissement en France, il a succombé à une terrible maladie qui avait atteint son cerveau avant de briser sa robuste constitution. M. Rouher était doué sous tous les rapports pour faire un homme d'état. Son éloquence, son amour pour le travail, ses grandes connaissances en ce qui touchent les questions financières et commerciales, lui valurent de la part du second Empire les positions les plus élevées. Ministre de l'agriculture, et du commerce, ministre sans portefeuille, plus tard ministre d'Etat, président du Sénat et surtout conseiller et ami intime de Napoléon III, toutes ces positions prouvent clairement la manière dont l'Empereur savait apprécier, ses hautes qualités.

La mort du Prince-Impérial, en qui il avait mis toutes ses espérances, a été sa dernière et sa plus forte épreuve. Atteint subitement au cerveau en apprenant cette triste nouvelle, il en a ressenti le contre-coup qui devait le conduire au tombeau.

Il laisse après lui un parti divisé et affaibli. Malgré les protestation du prince Victor, au sujet de sa candidature à l'Empire, ce qui aurait pour effet de supplanter son père, il n'en reste pas moins évident que le parti bonapartiste est moralement divisé s'il ne l'est pas de fait. Il n'y a pas de doute qu'une partie notable des bonapartistes, préfère le prince Victor, au prince Jérôme, que sa pusillanimité et son manque d'énergie ont fait surnommer Plon Plon.

Les relations de la France et de l'Angleterre à l'heure qu'il est sont très tendues. La guerre du Soudan, la guerre de la Chine, l'expédition du Madagascar, où les intérêts anglais sont très compromis, n'ont pas peu contribué à refroidir l'amitié qui semble régner entre les deux nations.

*
* *

La haine de l'Allemagne contre la France n'est pas encore assouvie, comme on peut le constater par la voix de ses organes, les journaux. On dirait que leur fameuse campagne de 1870 leur pèse sur les épaules, en dépit de la satisfaction qu'à dû éprouver Bismarck en se voyant maître de Paris. Dans l'esprit des Allemands, on le sait, cette marche victorieuse à travers la France équivaut à une défaite. Depuis 13 ans le chancelier de fer remue l'Europe en tous sens, pour susciter contre savieille ennemie, les puissances de l'ancien monde. Jusqu'ici ces menées n'ont pas eu de résultat. Mais depuis quelques temps surtout l'éventualité d'une guerre entre les deux puissances voisines est à l'ordre du jour. On ne saurait croire avec quelle impudence les Allemands mordent à belles dents dans les provinces de la France. On vient ni plus ni moins d'offrir à l'Italie, Nice, la Savoie, la Corse et d'autres départements, à condition que celle-ci se rallie à l'Allemagne pour la seconder dans la prochaine guerre. Aussi on ne fut pas peu surpris, à Berlin, en recevant un refus formel de l'Italie. Ce n'est pas que nous croyions les Italiens en grande amitié avec la France, mais nous sommes d'opinion que le Roi Humbert ne se soucie pas de s'aventurer dans une nouvelle guerre qui pourrait bien le faire chanceler sur son trône et lui faire perdre les fruits de vingt années de paix.

A. G. L. Desaulniers.

UN GOUVERNEUR DU CANADA INCONNU

(*Suite*)

Le lendemain il écrivait à son fils dans le langage le plus affectueux et de la manière la plus pressante ; cette lettre n'eut pas plus de succès que les supplications verbales. Le surlendemain il essaya l'effet des menaces, il lui fit dire par un envoyé qu'il était en état d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par ses prières, que quand il aurait débarqué ses troupes il ne serait plus temps pour lui de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait et qu'il lui conseillait, comme père de ne pas le traiter en ennemi.

Le jeune de LaTour resta inébranlable et fidèle à son roi.

Alors commencèrent les actes d'hostilité de la part des anglais, mais Charles de LaTour défendit son poste avec tant d'intrépidité et de succès que le commandant anglais recula : il n'avait pas compté sur une telle résistance et après deux jours, ayant perdu plusieurs de ses meilleurs soldats dans l'attaque, il informa LaTour, le père, qu'il abandonnait le siège.

Après cet échec Claude de LaTour se trouva dans un singulier embarras.

Retourner en Angleterre, il ne le pouvait pas, encore moins s'en aller en France.

Que faire ?

Il ne lui restait d'autre ressource que de recourir à la générosité et à la clémence de son fils.

Il soumit de ses embarras à sa femme, et lui dit qu'il était bien vrai qu'il s'était engagé à assurer son bonheur dans le nouveau monde, mais que la fortune ayant traversé ses projets, il ne voulait pas la forcer à vivre dans le pays dans un état de misère, et il lui donnait la liberté de s'en retourner dans sa famille.

Madame de LaTour lui répondit qu'elle ne l'avait pas épousé pour l'abandonner, que partout où il lui plairait de la conduire et en quelque condition qu'il l'a plaçât elle serait toujours sa compagne fidèle et que tout son bonheur consisterait à lui adoucir ses malheurs.

De LaTour charmé et impressionné par cette générosité de cœur prit le parti de demander à son fils la permission de rester en Acadie.

Le jeune homme répondit qu'il ne voulait pas exposer son père à perdre la tête sur un billot, ce qui lui arriverait s'il s'en retournait en Angleterre, qu'il voulait bien lui donner asile mais qu'il ne permettrait ni à lui ni à sa femme de venir dans le fort ; finalement il lui donna sa parole qu'il verrait à ce qu'il ne manquât de rien.

Les terres étaient un peu dures, mais le père n'avait pas le choix, aussi avec la permission du commandant anglais, Claude de LaTour débarqua avec tous ses effets, deux valets et deux femmes de chambre, et les deux vaisseaux de guerre s'en retournèrent en Angleterre. Le jeune LaTour fit construire pour son père et sa belle-mère une maison convenable à quelque distance du fort sur un morceau de terre fertile, agréablement situé, et il pourvut à leur subsistance. Telle est la narration de Charlevoix, celle de l'abbé Ferland diffère un peu, cet historien raconte que Claude de LaTour s'en alla à Port-Royal avec des colons écossais, après l'échec des anglais au fort Louis, et que Charles de LaTour ayant été nommé lieutenant-général en Acadie écrivit à son père à Port-Royal, et l'invita à venir résider avec sa femme au Cap Sable, ce qu'il accepta.

Telle était la position respective de Charles de LaTour et de Sir William en Acadie lorsque Kerk, après s'être emparé de Port-Royal se dirigea vers Québec avec ses vaisseaux.

David Kerk calviniste était passé avec ses frères Louis et Thomas au service des anglais, car il était français, étant né à Dieppe, il avait fait ce que firent alors beaucoup d'autres calvinistes qui préférèrent l'Angleterre à leur propre patrie ; habiles et hardis navigateurs ils s'étaient avancés rapidement en Angleterre. Etant parvenu avec le secours de quelques amis à armer en guerre des navires de commerce, il obtint du roi d'Angleterre une commission lui permettant de faire une croisière et des conquêtes en Amérique ; il envoya d'abord trois vaisseaux puis une une escade qu'il commanda lui-même pour s'emparer de l'Acadie et chasser les Francais de Québec.

Arrivé à Tadousac dont il s'empara, il envoya une chaloupe dans

laquelle se trouvait un anglais porteur d'une lettre à Champlain dans laquelle David Kerth l'invitait à rendre le fort et l'habitation de Québec.

Rendre Québec c'était rendre toute la Nouvelle-France aux Anglais, car Québec était alors le noyau autour duquel se groupait la moitié de l'Amérique du Nord. En butte à toute sorte d'embaras, privé de secours, délaissé par ses alliés sauvages, et enfin manquant de vivres, Champlain sur la sommation desfrères Thomas et Louis Kerth dut plier devant la necessité et capituler, ce qu'il fît par une lettre en date du 19 Juillet par laquelle il acceptait les termes favorables et la capitulation honorable qui lui était offerte.

Champlain partit de Québec où il ne resta que vingt-cinq ou trente personnes sous la protection des Anglais. Il amenait avec lui les religieux et un certain nombre de colons, et le pays resta virtuellement au pouvoir de l'Angleterre.

C'est ce fait qui justifie un peu le titre que j'ai donné à Sir William Alexander de Menstrie de gouverneur du Canada inconnu, car bien que le don qui lui avait été fait par Charles I en 1628 de tout le Canada avec la qualité de son lieutenant général fut entaché d'abus et d'empiétement, le Canada tombant en la possession de l'Angleterre, Sir William ne rentrait-il pas dans la possession des droits à lui conférés, irrégulièrement il est vrai, comme lieutenant dans la colonie du roi, son maître ? L'autorité du conquérant ne fut pas representé ici, dans la colonie, mais il n'en est pas moins vrai que la Nouvelle-France, et l'Acadie étaient considérées comme colonies anglaises parcequ'il ne fallut rien moins qu'un traité entre les deux puissances pour les rendres à leur ancien maître.

Ce traité qui fut fait à Saint Germain-en-Laye le 29 Mars 1632, est intitulé. "Traité entre le roi Louis XIII et Charles I roi d'Angletaire pour la restitution de la Nouvelle France, l'Acadie et le Canada" et dans l'article III on lit :

«De la part de Sa Majesté de la Grande Bretagne, le dit sieur ambassadeur en vertu du pouvoir qu'il a, lequel sera inséré à la fin des présentes, a promis et promet pour et au nom de Sa Majesté de rendre et restituer à Sa Majesté très-chrétienne, tous les lieux occupés en la Nouvelle-France, Acadie et Canada par les sujets de Sa Majesté de la Grande Bretagne, iceux faire retirer des dits lieux et pour cet effet le dit sieur ambassadeur délivrera lors de la passation et signature des présentes aux commissaires du Roi très-chrétien, en bonne forme, le pouvoir qu'il a de Sa Majesté de la Grande-Bretagne pour la restitution des dits lieux

ensemble les commandements de Sa dite Majesté à tous ceux qui commandent dans Port-Royal, Fort de Québec et Cap-Breton pour être les dites places et forts rendus et remis ez-mains de ceux qu'il plaira à Sa Majesté très-chrétienne ordonner, huit jours après que les dits commandements auront été notifiés à ceux qui commandent ou commanderont ez-dits lieux."

Par des lettres patentes en date du 4 septembre 1630 Sir William Alexander avait été créé baron Alexander, et vicomte de Stirling, et par d'autres lettres patentes du 14 juin 1633 il fut fait comte de Stirling et VICOMTE DU CANADA.

Mais là avec l'abus du pouvoir, la violation d'un traité dépassant toutes les bornes c'est de voir la concession ou le don fait à Sir William de la Nouvelle Ecosse et du Canada par Charles I ratifié par un acte du parlement d'Ecosse tenu par le roi lui-même.

Cet acte fut passé le 28 Juin 1633 c'est-à-dire plus d'un an après le traité de Saint-Germain-en-Laye par lequel l'Acadie et le Canada étaient rendus et restitués à la France.

On y lit en effet ce qui suit:

" Notre souverain Seigneur et les états du présent parlement ratifient et approuvent toutes les lettres patentes accordées par Jacques VI (Jacques I d'Angleterre) d'heureuse mémoire ou par notre dit Souverain Seigneur à William comte de Stirling et vicomte du Canada, ses hoirs et ayant cause des territoires de la Nouvelle-Ecosse et du Canada en Amérique et particulièrement ..... une autre charte du même (Charle I), accordée par Sa Majesté sous le grand sceau du pays et domaine de la Nouvelle Ecosse en date du 12 juillet 1625,..... ensemble une autre charte accordée par Sa Majesté sous le grand sceau, de la rivière et golfe du Canada (St. Laurent) avec les frontières et les privilèges mentionnés dans la dite charte en date du 2 février 1628 "..... Ratifient anssi et confirment l'acte de la couvention général des Etats de Holy-rude House du sixième jour de juin de l'année de Dieu 1630. où les dits Etats ont ratifié et approuvé les dignités et l'ordre de chevalier baronnete."

Ainsi donc point d'erreur possible, tout est confirmé par cet acte solennel, don de la Nouvelle-Ecosse, don du territoire du Canada, et jusqu'à l'ordre de chevalier baronnet de la Nouvelle Ecosse, et cela lorsque tous ces immenses territoires étaient rentrés en la possession du roi de France par le traité de 1632.

T. P. BEDARD.

(*A continuer.*)

L'EGLISE ET L'ETAT.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

S'il est une chose qui importe souverainement au monde, c'est que la vérité y soit maintenue inaltérée. Cette fin si haute et si sublime, affirmer et défendre la vérité, est celle que je me propose en continuant à traiter la question de l'Eglise et de l'Etat, que j'ai commencée dans une revue précédente. Par le temps qui court, l'étude de cette question n'est pas seulement utile, mais elle est absolument nécessaire, car elles sont grandes les ruines accumulées par la corruption moderne sur cette partie des fondements de la société.

L'incrédulité politique devenue plus ou moins maîtresse de tous les Etats de l'Europe, fait de continuels efforts pour écarter de la vie civile, toute influence religieuse et dépouiller l'Eglise de ses droits les plus sacrés. Cette thèse je crois l'avoir démontrée dans un précédent article sur le libéralisme.

Aujourd'hui je m'efforcerai de prouver que l'Eglise a le droit de propriété et que ce droit est absolument indépendant de l'Etat et ce seront là les deux parties de cette étude.

Demander si l'Eglise a le droit de propriété, n'est-ce pas demander si toute collection d'hommes à le droit de posséder? L'Eglise n'est-elle pas formée d'hommes? N'a-t-elle pas comme toute société, son chef visible? Ces millions de chrétiens répandus sur toute la surface de la terre ne sont-il pas ses membres? Ses ordres religieux ne forment-ils pas comme une milice aguerrie, toujours prête au commandement du Chef suprême? Leurs cloîtres ne sont-ils pas comme autant de citadelles pour défendre la vérité contre les assauts du vice et de l'erreur.

Comme on le voit, cette société quoique spirituelle dans son

but est néanmoins corporelle quant aux parcis qui la composent et aux moyens dont elle a besoin pour remplir sa mission ici-bas. Elle est composée d'hommes et elle se sert dans son action d'éléments humains. Matériels sont les édifices sacrés, les instruments et l'appareil du culte extérieur, les ustensils et l'ornementation des temples, les décors pour les fêtes et les solennités religieuses, la pompe et la magnificence dont veut être accompagné pour apparaître et resplendir convenablement à nos yeux, l'auguste dignité du divin Sacrifice. A l'ordre matériel appartient aussi les dépenses nécessaires pour secourir les pauvres, les veuves, les orphelins, les malades et les prisonniers. L'Eglise a donc un indispensable besoin des moyens matériels pour le culte et pour remplir sa charge. Donc elle a droit de posséder des biens temporels, s'il est vrai que l'obligation d'attendre sa fin emporte avec soi le droit de se procurer les moyens nécessaires à cette fin.

" L'Eglise, dit sagement le comte della Motta, a été établie par Jésus-Christ sous formede société publique et de royaume visible : c'est de foi contre les protestants. Elle reçut assurément de J. C. le droit d'exister et de se développer dans le monde, et ce droit, les hommes ne peuvent ni le lui conférer ni le lui enlever. Ce corps spécial, vivant sur terre éprouve des besoins, est sujet aux visiscitudes des choses, comme toute autre personne morale ou tout autre corps social qui vit sur la terre. Jésus-Christ donc avec le droit et le devoir d'exister, de se conserver et de se dilater, lui donna le droit aux choses terrestres.»

Comme l'existence de l'Eglise n'est ni transitoire, ni précaire il faut aussi que permanente et durable soit la possession des moyens temporels nécessaires à sa fin. Autrement il faudrait penser qu'il est dans les desseins de Dieu que l'Eglise fut seule privée du droit de se mettre à l'abri des caprices du hazard et de la mobile volonté de l'homme quant à la possession des moyens et des secours nécessaires à sa vie et à son action sur l'humanité.

Le droit de posséder, résulte du droit qne l'on a d'exister et de se conserver l'existence. Donc tout être [physique ou moral n'importe] a ou n'a pas le droit de posséder, selon qu'il a ou n'a pas le droit d'exister. Si donc l'Eglise a le droit d'exister elle a le droit de posséder. Son droit d'exister elle le tient de Dieu même qui le lui conféra en prononcant ces paroles : " A moi a été donnée toute puissance au ciel et sur la terre : allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. "

D'ailleurs, le fait constant et universel démontre assez que c'est

une loi naturelle. Depuis que le monde est monde, le sacerdoce de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les religions a exercé ce droit de propriété en vue de sa subsistance et des dépenses du culte : et ce droit tous les peuples civilisées et barbares l'ont toujours regardé comme sacré. Les Egyptiens au dire d'Hérodote et de Diodore de Sicile avaient partagé leurs pays en trois parts : la première était la propriété de la caste sacerdotable : elle était d'une inviolabilité telle que lors de la grande famine, Joseph ayant ordonné à tous les Egyptiens de vendre leurs terres au Pharaon, ne fit exception que pour celles des prêtres. Il en était de même chez les Chaldéens.

Telle était pareillement la condition des druides dans les Gaules à ce que rapporte César dans ses commentaires livre VI No. 14. Il suffit pour la Grèce de rappeler le temple d'Apollon : ses richesses étaient sous la garde de l'assemblée des Amphictyons qui s'engageait par serment à les défendre. Chez les Romains, celui qui ravissait des biens sacrés était puni comme parricide d'après la loi des Douze Tables qui disait : « Sacrum sacroque commendatum qui direpserit rapuerit que parricida esto. » Les prêtres et les lévites du peuple Juif étaient, au dire de Philon, les plus riches de la nation.

Par là on voit que la possession des biens temporels affectés au culte est un fait général, constant, très ancien, respecté de tous les peuples civilisés ou barbares. Mais un fait général, qu'est-ce autre chose qu'une loi voulue et imposée par la nature ? Le consentement unanime des peuples doit être regardé comme une loi de la nature. Ce n'est pas autrement que nous déterminons les lois du monde physique. D'ailleurs, il est évident que Jésus-Christ voulut que ses ministres eussent des biens temporels, puisque lui-même eut une bourse que St Augustin appelle le trésor de ce premier noyau de l'Eglise. De plus, l'Eglise eut toujours des biens temporels : témain le fait de St Marcel qui engagea Ste Lucine, noble dame Romaine, à instituer pour son héritière l'Eglise de Dieu. Témoins les lois, par lesquelles Constantin à peine converti, ordonna la restitution des biens ecclésiastiques qui se trouvaient aux mains du fisc ou des particuliers. Ce qu'il faut surtout rappeler c'est l'anathème que porte l'Eglise contre ceux qui s'emparent des biens sacrés. Les Pères, les Papes, les conciles et particuliers et généraux n'ont qu'une voix pour flétrir ceux qui se rendent coupable de cet attentat. Donc, l'Eglise a le droit de posséder des biens temporels. Ce droit est-il indépendant de l'Etat ? Telle est ma seconde partie.

On peut envisager ce droit à un double point de vue : au point de vue chrétien et au point de vue rationaliste. Aux yeux du chrétien, l'Eglise possède par droit divin et par conséquent son droit est indépendant de toute puissance terrestre : au regard du rationaliste elle possède par droit naturel et par conséquent par droit indépendant de tout arbitraire gouvernemental. Qu'on examine ce fait et l'on verra que le gouvernement qui s'empare des biens de l'Eglise, soit pour se les approprier ou les administrer à son gré, lèse le droit de propriété de l'Eglise.

En effet, l'Eglise directement instituée de Dieu, source première de toute autorité, est dans son existence indépendante de tout pouvoir terrestre : ainsi doit-elle être reputée indépendante et pleinement libre dans les droits qui dérivent immédiatement de cette existence. Donc, l'Eglise peut et doit exister sans qu'aucun pouvoir terrestre puisse lui demander compte de ses possessions ou l'enchaîner dans l'usage qu'elle croît devoir en faire.

Le premier dans l'Eglise à mettre en acte ce principe, fut son divin fondateur lui-même qui faisait garder dans une bourse les dons de ses disciples afin de s'en servir lui et les siens et il dit bien formellement que l'ouvrier employe à cultiver sa vigne mistique mérite un salaire. Et St. Paul semble traduire ces paroles, quand avec la même clarté il écrit que : « le ministre de l'autel doit vivre de l'autel. Aussi les apôtres ne se firent-ils jamais un crime d'accepter les dons que les fidèles leur offraient : l'exemple d'Anamé et Saphire le prouve assez.

Si donc on envisage l'Eglise comme une société d'institution divine, on arrive à cette conclusion qu'elle possède par droit divin et partant indépendamment de tout pouvoir humain.

Examinons maintenant l'Eglise au point de vue rationaliste ; laissons de côté son origine divine et voyons seulement le fait historique de son existence comme société. Or même dans cette hypothèse, il est impossible de lui refuser le droit indépendant de posséder. Faisons ces questions de bon sens.

L'Eglise est-elle composée d'hommes ? Les hommes ont-ils le droit de posséder ? Le possesseur peut-il disposer à son gré de ce qu'il possède ? Oui évidemment pourvu que les droits des autres ne soient pas lèsés. Or voici l'Eglise : c'est une société composée de propriétaires qui sont libres : donc elle a un droit de posséder indépendant. Dès lors qu'il existe une société, cette société jouit de tous les droits naturels qui lui donnent le principe de sa formation et la volonté de ses membres, à condition toujours que les associations voisines ne soit pas injustement lèsées. Or le prin-

cipe qu'informe l'Eglise et la volonté de ses membres emporte avec soi le droit de propriété. Donc l'Eglise prise même comme simple société a le droit de posséder et ce droit elle le tient de sa nature indépendamment de tout droit positif quelconque.

De tout temps il y eut des hommes qui contestèrent ce droit à l'Eglise et la taxèrent d'usurpatrice et de tout temps ils furent condamnés comme hérétiques.

Au troisième siècle, Saint-Epiphane condamna les Apostoliques; à la fin du quatrième Saint Jean-Chrysostome les Politiques de Constantinople ; au commencement du cinquième Saint Augustin les Pélagiens, au douzième les Arnaldistes, les Vaudois et les Fraticelles furent condamnés par nombre de synodes et de conciles; au quatorzième les Béguards et Marsile de Padoue, Gianduno de Pérouse et l'anglais Occam furent condamnés par Jean XXII ; et puis tous ceux-ci conjointement avec les Vicleffites et les Hussites par le concile universel de Constance. Ainsi la contradiction révèle quelle a toujours été la doctrine authentique de l'Eglise, car elle ne fit pas autre chose que l'obliger à affirmer toujours mieux le droit de propriété qu'elle tient de Dieu même.

Les Etats modernes reconnaissent bien ce droit, mais ce qui les pousse à s'emparer des biens de l'Eglise c'est la haine qu'ils lui ont jurée et sa perte qu'ils ont en vue. Ignorent-ils ces hommes, les guerres, les assauts et les persécutions que l'Eglise a eu à repousser et dont elle a toujours été victorieuse ? Si encore au berceau elle eut à lutter contre les maîtres du monde et en vint définitivement à bout, peuvent-ils espérer de la perdre ! Ils peuvent la dépouiller et la tourmenter de toutes les manières mais on dira de l'Eglise et avec infiniment plus de vérité ce qu'-Horace a dit de la Rome ancienne :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigrae feraci frondis in algido,
Per arma, per cædes ab ipso,
Ducit opes animum que ferro.

Et l'Eglise dépouillée, tourmentée, persécutée, gémit et ressent les coups qu'elle reçoit, car elle aussi est formée d'hommes passibles et sensibles. Mais confiante dans l'assistance divine, jamais la peur ne la gagne.

Grâce à l'immortel principe de vie qui l'anime, elle cicatrise

vite ses blessures, refait ses forces et sortant de la lutte plus vigoureuse, elle jette par terre l'ennemi féroce qui déjà se félicitait d'avoir remporté sur elle la victoire rêvée.

Merses profondo ? pulchior erit.
Luctere ? Multa promet integrum
Cum laude victorem. Hor. ode. l. IV.

P. R.

Octobre 1883.

LA MUSIQUE ET LA LITURGIE.

Par le Révérend Francis Witt.

Sous ce titre "l'Echo" l'un des organes de la Société-Sainte-Cécile (1) ayant reproduit un travail dû à la plume du savant Liturgiste, et compositeur ; nous avons pensé en offrir une traduction à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la musique d'Eglise.

Le mot *liturgie* vient du grec, et signifie «œuvre, devoir public», c'est en ce sens que l'employaient les auteurs païens. Les premiers chrétiens, considérant le culte rendu à la divinité comme le premier des devoirs publics, comprenaient par le mot «liturgie» le sacrifice de la nouvelle loi, ainsi que le chant des psaumes origine de notre Brevière.

Les autorités ecclésiastiques ne tardèrent pas à promulguer des règles concernant le culte divin, et ces règles furent connues plus tard sous le nom de «Rubriques» *rubas leges*, parcequ'elles étaient écrite en rouge. Les Rubriques sont donc le code qui régit l'ordre et le mode des actes extérieurs ou cérémonie du culte. Ces règles obligent sous peine de péché, et sont en toutes lettres dans le Brevière, le Missel, le Rituel, le Pontifical et le cérémonial des évêques. La musique conforme aux prescriptions de ces *codes liturgiques* est par conséquent la seule véritable *musique d'Eglise*.

«On attache aujourd'hui à ce mot: «musique d'Eglise» un sens beaucoup plus large qu'autrefois ; on admet même dans le

---

(1) Cette association aujourd'hui répandue dans le monde entier, a été fondée en Bavière par le Dr Fr. Witt, et honoré d'un décrêt de SS. Pie IX, en date du 16 décembre 1870. Ce décrêt a été reproduit en entier sur "l'Echo", livraison d'aout 1882 (Fr. Pustet & Cie, Editeurs, New-York.

service divin des compositions qui ne lui furent jamais destinées pourvu qu'elles aient un texte religieux ; telles sont par exemple, les oratorios ; on prétend même, et ce avec raison, que bon nombre d'œuvres dites profanes, comme les Sonates, les Quatuors à cordes, les Symphonies de Beethoven et autres, sont de beaucoup plus religieuses que des milliers de messes et de vêspres écrites pour nos temples.

Comme je n'ai pas à m'occuper ici des diverses espèces de musique religieuse, je me bornerai à traiter de la musique dans son union avec le service divin, les auteurs de symphonies et de Quatuors n'ayant pas, que je sache, donné à leurs œuvres une pareille destination.

La question fondamentale est celle-ci : « La musique est-elle réellement une partie intégrante de la liturgie ? Les maîtres de chapelle doivent-ils la considérer comme telle ? »

La confusion qui règne presque partout à ce sujet a porté des personnes mêmes instruites à avancer que « la musique de nos Eglises, même quand on fait usage du chant grégorien n'est plus à proprement parler liturgique. » [Cœcilia, vol. 1 p. 3]

G. Stein, dans son ouvrage intitulé « La musique de l'Eglise catholique » s'exprime comme suit : « Dans les cérémonies du culte, l'Eglise a pour fin *la seule* édification des fidèles. »

Ceci est erronné, plus loin, cependant, il modifie ainsi sa pensée : « La musique doit être la servante de l'Eglise ; la mélodie, ou énonciation du texte sacré sous la forme musicale, est accidentelle ; les paroles seules sont de l'essence de la liturgie. Nous ne devons donc pas attribuer au chant grégorien une importance qui en ferait une partie essentielle du sacrifice eucharistique. " Ce sentiment n'est pas en tout point exact, et de semblables assertions mettent en danger le rôle et la dignité de la musique de l'Eglise, aussi l'intérêt du chant ecclésiastique exige-t-il une réfutation. Si la seule fin du chant religieux est d'édifier l'assistance, pourquoi ne pas substituer les langues vulgaires au latin ? Si la musique n'est qu'un accessoire facultatif, un *accident* ; pourquoi ne pas la supprimer, car elle est dispendieuse, et parfois très-dispendieuse, et l'on se demande si, en bien des cas, elle n'est pas plutôt nuisible qu'utile.

Pour mieux comprendre le rôle de la musique, dans le service divin, il importe d'examiner ce que l'on entend par *messe solennelle*, (*missa cantata*), qu'on la célèbre avec plus ou moins de solennité.

Le chant, il est vrai, n'est pas toujours requis pour la celébration du Sacrifice, car il peut être célébré par le prêtre seul, et c'est

ce qu'on appelle une *messe basse*. Mais pour une messe solennelle le chant est indispensable, sans quoi elle cesserait d'être solennelle. Le chant en est donc une partie essentielle puisque son absence changerait le mode de célébration, le rite tout entier. Ceci est prouvé, du reste, par le fait que primitivement la messe n'était jamais célébrée que solennellement, on célébrait qu'une messe, celle de l'évêque, et le chant qu'on y faisait entendre, bien que différent de celui qu'on exécuta (même sous Grégoire le Grand) n'était pas moins une mélodie véritable, une sorte de récitatif non dépourvu de rythme et de modulation.

L'Eglise a, du reste, confirmé le rôle de la musique dans la liturgie en instituant des chœurs de chantres chargés *d'alterner tantôt entre eux, tantôt avec le célébrant*, règle qu'on semble avoir presque partout oubliée de nos jours.

« L'année de la mort du roi Ozias, je vis le seigneur assis sur un trône sublime et élevé ; et le bas de ses vêtements remplissait le temple ; les Séraphins étaient autour du trône, ils avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds, et deux autres dont ils volaient. Ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, Saint, Saint est le Seigneur le Dieu des armées : la terre est toute remplie de sa gloire. Le dessus de la porte fut ébranlé par le retentissement de ce grand cri, et la maison fut remplie de fumée. Alors je dis : malheur à moi de ce que je me suis tu, parceque mes lèvres sont impure, et que j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées ! et j'ai vu de mes propres yeux le roi, le Dieu des armées. Et l'un des Séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon ardent qu'il avait pris avec des pincettes ; Et m'en ayant touché la bouche, il me dit : ce charbon a touché vos lèvres ; votre iniquité sera effacée, et vous serez purifié de votre péché. » (Isaïe, VI. I—7)

L'Eglise militante sur la terre, offrant dans sa liturgie l'image de l'Eglise triomphante dans le ciel, redit alternativement, comme dans la vision du Prophête, les louanges du Très-Haut, aussi le chant alternatif est-il devenu un élément essentiel de la célébration solennelle du culte divin ; ce qui est commencé par le Prêtre comme le *Gloria* le *Credo*, est continué par le chœur ; le chœur répond au prêtre et ce chant ainsi alterné ne forme pas deux chants distincts, mais un seul et même chant.

C'est à ce dialogue sublime que le chœur doit sa haute dignité, puisque par là, *il coopère directement à la* célébration solennelle des saints mystères, et y fait coopérer avec lui toute l'assistance.

Les compositeurs et les maîtres de chapelle, (combien peu se

conforment aujourd'hui à cette règle si importante) devraient comprendre que répéter, après le célébrant les paroles : « *Gloria in excelsis Deo* » et « *Credo in unum Deum* » est non seulement déplacé, mais encore désapprouvé par la liturgie, puisque le Missel attribue ces paroles non au chœur, mais au célébrant. C'est comme si le célébrant, au lieu de « *Gloria, etc,* » chantait : « *et in terra pax, etc.* »

Autre exemple : l'hymne des Vêspres doit être entonné par le célébrant, puis continué par deux chœurs alternatifs, or il n'est pas un seul compositeur moderne qui ait tenu compte de cette prescription liturgique. (1)

Combien donc est important le rôle de la musique d'Eglise, combien sont élevées les fonctions des chantres ; le chœur a son *Gloria*, son *Credo*, comme le prêtre, sa préface ; le diacre, son évangile ; le sous-diacre, son épître. N'est-ce point là de la part du chœur une coopération réelle à la célébration du saint sacrifice ?

Refuser au chœur cette prérogative, c'est le ravaler, et le compositeur comme le maître de chapelle, qui ne s'applique point à le maintenir dans l'intégrité de ses fonctions, le déshonore.

Interprête de la liturgie, le chœur doit être soumis sans réserve à ses lois, s'identifier avec son esprit, sans quoi il perd toute son importance. Ceci devrait-être écrit en lettres d'or sur le pupitre de tout directeur de chant et de tout compositeur, pour leur rappeler les règles, d'après lesquelles doivent être jugées les compositions destinées à l'Eglise : pour l'un comme pour l'autre la connaissance liturgique est de toute rigueur.

N'oublions pas cependant que musique vocale est seule d'exigence liturgique, tout ce qui tend donc à l'amoindrir, à la rendre inintelligible à la supprimer est abusif, anti-liturgique et, par conséquent, défendu. L'orgue et les autres instruments doivent donc se borner à soutenir les voix.

La musique vocale étant admise, non comme moyen d'édification, mais comme complément liturgique, ses accents ne doivent avoir, comme dit St Bernard, rien de grossier ou de frivole, et d'après ce que nous avons dit plus haut ne serait-il pas désirable que les chantres reçussent préalablement une certaine consécration, celle par exemple, d'un ordre mineur ?

---

(1) Le Dr Witt entend parler ici des compositeurs pseudo-ecclésiastiques tels que Mozart, Haydu, etc.

(Note de *l'Echo.*)

Dans l'état actuel de la musique d'Eglise, l'on s'explique comment des personnes au fait des règles liturgiques aient pu se persuader que les chœurs ont été institués dans un but d'édification, car en règle générale, la musique de nos églises est fort peu *liturgique* et par conséquent rien moins qu'édifiante, que dis-je, elle est souvent une disgrâce, une véritable nuisance !

Il faut attribuer cet état de choses moins aux personnes qu'aux circonstances, et si on doit l'attribuer aux personnes, plutôt aux prêtres qu'aux laïcs, surtout aux prêtres du passés. Si ces messieurs eussent considéré la musique d'Eglise telle qu'elle doit être, au lieu de l'encourager avec ses abus, s'ils eussent compris les lois liturgiques, ils n'auraient pu se méprendre sur le véritable rôle du chœur. S'il est des codes infaillibles en matière liturgique, ce sont (personne n'en a jamais douté) le Missel et le Brevière, or nous y trouvons nombre de prescriptions pour la conduite des chantres. Il s'en suit que ces livres, d'une autorité reconnue considèrent la musique d'Eglise, comme une institution liturgique, puisqu'ils la règlent par des lois expresses : Ceux donc qui avancent que la musique à l'Eglise a pour seule fin l'édification, affirment par là même que les rubriques du Missel n'obligent point. Ils rayent la musique de la liturgie. « Qui affirme, dit le Concile de Trente, que les rites reçus et approuvés par l'Eglise catholique peuvent être ignorés, omis ou changés à volonté, qu'il soit anathème. » (7ème Sessions, des sacrements en général. Can. 13)

De nombreux décrets ecclésiastiques ont depuis confirmé celui du Concile de Trente. La sacrée Congrégation des Rites a prescrit à plusieurs reprises que tout soit chanté *prout jacet in Missali* » tel que prescrit dans le Missel. » Peut on affirmer avec plus d'autorité que la musique est assujétie aux règles du Missel, que toutes les directions relatives au moment et à la manière de s'acquitter du chant ecclésiastique ont toute force de loi ?

Un seul écrivain, à ma connaissance, a jusqu'à présent entrepris de démontrer que la musique à l'Eglise a pour but d'édifier l'assistance, l'idée étant tellement populaire qu'on avait cru jusque là superflu de la prouver, et pourtant rien n'est plus dommageable à la la cause de la musique religieuse.

« Quand il est question du genre de musique, le plus digne de l'Eglise, l'on se demande quel est le véritable rôle de cet art dans la liturgie ? Est-il essentiellement liturgique, un moyen d'édification ou un simple ornement ? Il est indéniable que la musique de nos Eglises n'a plus de nos jours un caractère liturgique. Durand plusieurs siècles il en fut ainsi ; en premier lieu le peuple

prenait part au chant sacré, et se trouvait ainsi en union avec le prêtre à l'autel, plus tard un chœur distinct composé de clercs remplaça le chant populaire; ce chœur réorganisé par Saint Grégoire le Grand fut placé dans le sanctuaire même, et rendit ainsi plus directe l'union des chantres avec le célébrant, mais le chant harmonisé, en devenant en vogue, fit prévoir une séparation que devaient consommer l'introduction de l'orgue et le changement de local. Dès lors la musique n'étant plus exécutée par des clercs perdit son caractère liturgique, bien qu'on eut soin dans plusieurs Eglises de confier encore à des prêtres la direction du chant.

Avec l'abandon du chant grégorien et l'introduction dans les chœurs de l'élément laïc, la musique cessa d'être en union avec la liturgie, et les chantres, toute participation directe au sacrifice pour n'être plus désormais qu'un accessoire à la pompe du culte et un moyen de stimuler la piété des fidèles.

Ce fut donc dans un but d'édification que furent admises les œuvres polyphoniques de Palestrina et de ses imitateurs, et plus tard les compositions écrites avec les ressources de l'instrumentation moderne en dehors du système grégorien. Il est dès lors évident que la musique de nos Eglises, même quand on fait usage du chant grégorien, n'est plus à proprement parler liturgique, que le plain-chant n'est plus le seul chant recommandable et qu'enfin l'on peut admettre la musique figurée quand elle est empreinte du sentiment religieux, de même que les fidèles sont autorisés à faire usage de livres de piété ne contenant point une traduction littérale des paroles liturgiques, mais seulement des prières approuvées et propres à diriger convenablement l'attention. L'Eglise n'a donc pas prescrit l'usage du seul chant grégorien ni des contrepoints écrits d'après l'ancienne tonalité à l'exclusion de tout autre système musical.»

Des avancés aussi faiblement défendus doivent évidemment paraître suspects La question principale, entre autres, est ici tout à fait écartée, mais examinons phrase par phrase les *arguments* de mon adversaire.

L'auteur, en premier lieu, dit avec raison que les chœurs distincts substitués au chan' populaire n'ont en rien changé le caractère liturgique de la musique d'Eglise. Malgré la part qne prenait l'assistance au chant liturgique, on ne suppose pas évidemment que *tous* y prenaient part, *même alors il devait s'en trouver d'incompétents à le faire.* Les personnes compétentes seules s'unissaient au chant sacré, bien que la musique d'alors ne fut pas aussi compliquée qu'elle l'est aujourd'hui.

Le nombre des chantres compétents décrut a mesure que les

populations barbares se firent chrétiennes, et la musique, comme les autres connaissances, la lecture, l'écriture, etc., devint le privilège des moines et du clergé et d'un petit nombre de laïcs favorisés des circonstances. Je diffère donc sur ce point avec mon adversaire, car je ne vois pas que le caractère liturgique du chant soit établi par le fait que les chœurs étaient primitivement composés de clercs, bien qu'il serait désirable de trouver aujourd'hui parmi les laïcs un nombre suffisant de chanteurs dignes et habiles, disposés à recevoir les ordres mineurs ou la tonsure.

Dans la suite de son plaidoyer mon adversaire se demande si la musique doit être harnophonique (en harmonie plaquée,) ou polyphonique (en contrepoint) grégorienne ou mesurée, composée sur des motifs du plain-chant ou non, si le chant grégorien doit être accompagné, si la musique doit être vocale ou instrumentale, dirigée par des prêtres ou des laïcs, si les chœurs doivent être près ou loin de l'autel, et ainsi de suite. Tout cela pourtant est secondaire, et n'influe en rien sur le caractère liturgique de la musique d'Eglise. Ce qui donne avant tout ce caractère à la musique, c'est le texte liturgique lui-même, interprêté *au moment et de la manière voulus.* La musique est liturgique quand elle rend les paroles liturgiques, et quand elle est le digne accompagnement d'un sacrifice qui est dans son essence le même que celui de la croix, et, comme tel, exclue tout ce qui est mondain et théâtral.

En théorie, le caractère liturgique de la musique subsistera tant que l'Eglise exigera que les chantres concourent à l'action liturgique au moyen des paroles qui leur sont prescrites. Evidemment si le *Credo* est chanté durant l'Offertoire, si l'Introït, le Graduel, la communion, etc. sont omis, le caractère liturgique de la musique est détruit *in praxé*, mais l'ordre liturgique est ainsi dérangé contre la volonté de l'Eglise (ce qui est un péché), et si par là l'action liturgique n'est pas compromise dans son *intégrité*, du moins l'est-elle dans sa *solennité.*

La musique d'Eglise n'a donc jamais été, ne sera jamais un simple ornement de notre culte ; un ornement n'a aucune influence matérielle sur l'action liturgique, et la musique a cet effet.

Les œuvres de Palestrina et autres, n'ont pas été admises dans le seul but d'exciter à la piété, mais parceque, loin de nuire à la solennité de l'action liturgique, elles lui sont au contraire un auxiliaire efficace par leur conformité à l'esprit et aux prescription de la liturgie.

Il est donc absolument inexact de dire que « la musique de nos Eglises, même quand on fait du chant grégorien, n'est plus

à proprement parler liturgique. » Il existe, il est vrai, beaucoup de musique non liturgique, mais il n'en devrait pas être ainsi, et il est des chœurs qui n'en chantent point et sont ainsi *en union avec le célébrant.* Pour nous, compositeurs, n'écrivons jamais de musique qui ne soit pas conforme aux lois de la liturgie, nous pouvons si nous le voulons, être tout aussi liturgique que les vieux maîtres, apprenons seulement à le devenir.

L'Eglise, il est vrai, n'a pas prescrit l'usage du seul chant grégorien, elle n'en a pas moins fait une loi durant les offices de l'Avent, du Carême, etc. et dans ma brochure intitulée : *Der Lustand der ketnolischen kirchen music* j'ai suffisamment démontré (sans avoir été jusqu'à présent contredit) que le chant grégorien est d'obligation liturgique, une loi de l'Eglise.

La comparaison entre la musique de l'Eglise et les livres de prières autorisés, est non seulement faible, elle est nulle. Les chantres ont une influence directe sur l'action liturgique, les livres de prières mis entre les mains des fidèles n'en ont aucune ; les premiers sont coopérateur à l'action liturgique, les seconds n'y sont que participants.

Le sujet que je viens de traiter, est d'une telle importance que je prie les personnes intéressées à la question de la musique religieuse, de me contredire sans aucunement m'épargner. Si je suis irréfutable, c'est que je m'appuie sur le seul principe pouvant servir de bâse à une restauration du chant sacré. Aussi les productions musicales que j'aurai signalées, comme non liturgiques devront être aussi considérées comme non ecclésiastiques.

MONSIEUR MOI [1]

Par Salvatore Farina

Salvatore Farina est né à Sorso (Sardaigne), le 10 janvier 1846. Peu de temps après sa naissance, son père, qui était dans la magistrature, fut appelé à remplir les fonctions de substitut à Montferrat. C'est dans le lycée de cette ville que le jeune Salvatore fit ses études classiques ; de là, il suivit les cours de droits à Pavie et à Turin. Au mois d'août 1868, après avoir conquis le grade de docteur dans l'une et l'autre faculté, le jeune homme jeta là codes et diplômes, se maria avec une femme selon son cœur, et courut à Milan, avec l'idée fixe d'écrire des romans. Ses amis, sa famille, qui auguraient pour un jeune docteur si éloquent et si bien doué les plus hauts honneurs de la magistrature, tout son entourage enfin le blâma d'abandonner une carrière si bien commencée pour l'incertaine poursuite du succès littéraire ; on lui dit nettement qu'il était fou. Il n'en persista pas moins dans son projet, soutenu contre ces remontrances par la passion de son art et encore plus, dans les découragements inévitables à tout début, par la foi que professait en son avenir l'ange de son foyer, celle qu'il avait associée à sa vie dès les plus belles heures de sa jeunesse et qui était digne de rester, même par-delà la mort, l'inspiratrice de ses œuvres.

Dès 1769, le premier roman de Salvatore Farina parut sous le titre de *Deux amours*. Quoique remarqué, cet ouvrage, pas plus que *Un secret*, *le Roman d'un veuf*, *Flamme vagabonde*, qui le sui-

---

(1) Du *Correspondant*.

virent, ne mit le jeune écrivain tout à fait hors de pair. Il n'y avait jusqu'alors en Italie qu'un romancier de plus, habile à dépeindre les faits journaliers de notre vie moderne et les errements des passions, tout en respectant la décence et le bon goût.

Le vrai succès de Salvatore Farina date de l'apparition du *Trésor de Donnina*, dont les éditions se succédèrent rapidement. Chacun voulait connaître cette fable touchante, où des amours chastes et juvéniles ont pour repoussoir la peinture saisissante d'une maison de fous. Tout en s'attirant des éloges, cet ouvrage éveilla la critique, mais une de ces critiques dont le propre est de laisser plus en relief celui qui la subit. Frappés également des facultés d'analyse psychologique de l'écrivain, les uns lui décernaient le titre de Dickens italien ; les autres l'accusaient d'imiter et d'imiter de main de maître le romancier anglais.

A l'égard de ce point en litige, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux des lecteurs l'explication donnée à ce sujet par Salvatore Farina lui-même à une personne amie ; elle révèle mieux que toutes les paraphrases possibles, non seulement les procédés littéraires du romancier italien, mais encore la qualité de son âme, s'il est permis de s'exprimer ainsi :

« Les uns disant que je ressemblais à Dickens et les autres que je l'imitais, je me mis à lire Dickens, que je ne connaissait point. Je reconnus qu'en effet *je sens* comme Dickens en beaucoup de cas ; mais en éloignant toute comparaison de valeur, d'étendue entre nos deux esprits, il est facile, à qui sait lire, de reconnaître de grandes différences entre l'art, le mode de composer du grand Anglais et du petit Sarde. Le premier écrit avant tout pour le public ; le petit Sarde écrit avant tout pour lui-même. Les fais acquièrent un long développement dans les romans de Dickens ; dans les miens, la fable est toujours des plus simples. Dickens fréquente tous les milieux ; il étudie avec la même ferveur artistique le beau et le difforme, le vice et la vertu, et il fait preuve ainsi d'une force que ne possède pas le petit Sarde. Moi, je n'aime pas la mauvaise compagnie, et comme, avant d'être présentés au monde dans un livre, les personnages malfaisants doivent vivre plusieurs mois dans l'inimité de l'auteur de ce livre, je choisis mes acteurs parmi les bons, ou pour être plus juste, parmi les natures moyennes. En étudiant le cœur humain, je me suis aperçu que ses drames intimes les plus curieux sont causés par la faiblesse qui a raison de la force, et par les accès d'émotions basses qui assaillent la vertu. Dans le meilleur cœur se trouve un coin de malice, et dans les cœurs les plus gangrenés un côté de saine bonté... et voilà les sujets qui me paraissent

les plus intéressants pour l'artiste... On m'appelle optimiste parce que je souris. Je me sens presque pessimiste, mais je souris.»

Après le *Trésor de Donnina*, le romancier milanais a publié successivement plusieurs ouvrages qui ont confirmé ce premier succès : *Amour aveugle*, scènes délicates et fines d'une mésintelligence conjugale ; *Or caché*, où l'athéisme et certaines idées connues de nos savants modernes sont raillées avec une verve de bonne humeur communicative ; *Cheveux blonds* qui contient la thèse la plus hardie qu'ait développée Salvatore Farina, mais où la sincérité du sentiment et la noblesse des vues sauve ce qu'a de risqué la donnée première, fort en dehors des cadres réguliers où se meuvent les personnages de ses autres romans, tous gens de bien et d'aimable compagnie, même les moins bien dotés par l'écrivain.

Mon fils, publié ensuite en édition de luxe illustrée de dessins fort originaux, n'est pas un roman à proprement parler, mais le poème en prose de l'attente, de la naissance, de l'éducation du premier héritier dans un jeune ménage. Salvatore Farina excelle dans ces scènes intimes bâties sur le moindre incident et qui vont du sourire à l'émotion des larmes sous l'impulsion d'une sensibilité exquise.

L'amour à cent yeux, qui date de l'été dernier, est une étude des mœurs très particulières de la Sardaigne. Le dernier voyage du romancier dans son île natale n'a été qu'une ovation. Banquets, sérénades, nom de Salvatore Farina donné à la rue où s'élève la vieille maison de sa famille, et qui fut son premier berceau, rien n'a manqué aux honneurs qu'il a reçus. Moins fêté dans l'Italie officielle, Salvatore Farina n'est chevalier des ordres italiens que par hasard, pour ainsi dire, et parce qu'un de ses anciens professeurs s'est trouvé un jour au ministère de l'instruction publique et a réclamé pour son brillant élève une croix que celui-ci n'aurait jamais songé à solliciter ; ses succès littéraires d'un si franc aloi et la manière remarquable dont il dirige depuis plusieurs années la *Rivista minima* étaient des titres plus que suffisants pour lui attirer cette distinction.

Salvatore Farina n'a jamais fait la course ni aux honneurs ni aux plaisirs. Les joies de la famille l'ont retenu, autant que le travail, à son foyer ; mais il a perdu l'année dernière cette compagne chère qui était la confidente de ses idées et sa première lectrice... Pourquoi reculer devant une seconde indiscrétion, lorsque les délits de ce genre tournent à l'honneur de celui aux dépens duquel on les commet ? Voici ce que Salvatore Farina

écrivait, plusieurs mois après cette perte cruelle, à l'un de ces amis inconnus que les littérateurs ont de par le monde :

« Ma pauvre compagne était ma force et mon grand amour. Je lui dois tout mon bonheur. Maintenant qu'elle m'a laissé seul, la plume me tombe des mains quand je veux écrire ; mais j'écrirai encore, si j'ai des jours devant moi, et ce sera toujours *Elle* qui restera ma douce inspiratrice. Les personnes aimées ne meurent jamais entièrement pour qui les a chéries. D'ailleurs, je crois en une autre vie, et celle-ci me pèserait presque si je ne la sentais plus nécessaire à mes enfants. »

La langue italienne a des caresses d'expression que le français est inhabile à rendre ; ce mot « mes enfants » est bien plus tendre, plus pathétique sous la forme italienne : *mie creature.*

Ces citations d'une correspondance intime en disent plus sur la valeur morale d'un écrivain que ne pourrait le faire l'étude littéraire la plus minutieuse, et c'est pour les consciences affligées, inquiétées par la vogue de certaine littérature, basse de mœurs et de ton, une sorte de revanche que ce succès d'ouvrages sains, aimables, gais comme un beau soleil d'Italie. Ils amusent l'esprit sans le corrompre et laissent au lecteur l'impression douce de la perfectibilité de la race humaine que d'autres écrivains se plaisent à ravaler jusqu'à l'aveugle fatalité des instincts.

S. Blandy.

I

MA SITUATION ACTUELLE

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

Il était d'une taille si démesurée, que, pour entrer, de la grande voûte, dans la galerie Victor-Emmanuel, il fut obligé de se plier et de cheminer, ses grosses mains collées sur ses fortes cuisses, et il ne put quitter cette attitude incommode que parvenu à l'Octogone ; mais au moment de se redresser, ayant mal pris ses mesures, il donna de la tête dans la coupole et cassa plusieurs vitres qui tombèrent à ses pieds avec fracas. Peu de temps après il reprit sa marche et s'en alla, comme il était venu, par une galerie latérale. Il cheminait d'un pas vif par les rues, et il arri-

va bientôt aux vieux portails de la Porta Nuova, qu'il enjamba sans s'arrêter ; quand il eut joint la place Cavour, suivi d'une foule qu'il ne daignait pas remarquer, il regarda de ses larges yeux au-dessus des toits de Milan, puis il se baissa vers le groupe de jeunes acacias, plantés par la municipalité, pour donner de l'ombrage aux générations futures, il prit délicatement un de ces arbres, et le passa avec grâce à la boutonnière de son habit...

Quel était celui-là ? le personnage de mon rêve. Mais mon rêve n'était pas pure vanité, et je m'en félicite, parce qu'il ne nous est pas souvent accordé d'appliquer utilement nos songes — mon rêve était une allégorie.

Reconnaissez ce sentiment qui chemine solitaire dans sa taille de géant, qui ne regarde personne en face, et qui met à sa boutonnière des arbres plantés pour donner de l'ombrage aux générations futures — ce sentiment se nomme l'égoïsme.

Je ne suis pas égoïste. J'ai peut-être beaucoup de défauts que j'ignore, mais comme je ne puis pas souffrir une grande partie de mes semblables, je sens que je me haïrais moi-même, si j'étais égoïste autant qu'eux. Je me suis étudié et je m'aime, je le confesse avec candeur. Qu'on dise donc de moi que je suis un peu vain ; mais égoïste ? non.

A la veille de prendre une détermination qui changera le cours de mon existence, je me mets en face de moi-même et je jette encore une fois la sonde dans mon propre cœur, où j'espère ne pas trouver un remords.

Et avant tout, qui suis-je ?... Je suis Marco Antonio Abate, professeur de philosophie dans deux institutions particulières ; j'ai cinquante ans sonnés, je suis veuf depuis quinze ans et j'ai, je ne sais où, une fille ingrate.

Mais laissons là ma fille ; je ne répugne pas à parler de mon malheur ; j'y ai déjà beaucoup pensé et je n'ai pas encore réussi à l'oublier ; mais je n'ai rien à me reprocher. Je vous le prouverai plus tard, clair comme le jour.

Vous verrez alors combien mal fut récompensé un père qui avait fait à sa fille un sort enviable, et qui, après avoir donné à cette fille, encore enfant, une maison où elle était reine, travaillait, dans le secret de son cœur paternel, à lui préparer de nouvelles douceurs... Mais le moment n'est pas encore venu de conter tout cela.

Serafina, — je lui avais aussi donné un beau nom, mais ce fut inutile, — Serafina trahit toutes les espérances que j'avais mises en elle. Aujourd'hui Serafina est absente. Je reste seul.

Mais que personne ne s'apitoie sur mon destin. Je n'ai pas

professé pendant vingt-sept ans la philosophie sans en retirer quelques consolations. N'étant pas de nature humaine, la science ne me refuse jamais le secours que je lui demande.

Quand je me dis *seul*, je ne compte pas ma ménagère, la grosse Anna Maria. Il y a vingt ans qu'Anna Maria fait ma chambre et met mon appartement en ordre ; elle opère son office lestement depuis que je suis seul, peut-être parce qu'elle me croit affligé, me voyant taciturne ; son égoïsme lui conseille de fuir mon humeur mélancolique. Autrefois, elle faisait le marché, elle s'amusait à jaser avec ma fille dans la cuisine, tout en profitant des restes de notre dîner ; je fais cette amère réflexion chaque jour, quand je vois venir à moi la vieille Anna Maria avec son air un peu embarrassé, ses yeux distraits et les mains dans ses poches, au moment où elle me dit :

— J'ai fini et je vais m'en aller, à moins que monsieur n'ait quelque chose à me commander.

Je n'ai pas d'ordre à donner, et Anna Maria s'en va, tirant de ses poches d'abord une main, puis l'autre, et, en traversant la cour, elle sautille joyeusement et court même parfois.

Mes habitudes sont restées celles que j'avais il y a trente ans. Je quitte mon lit dès l'aube, parce que je crois que si on se livrait à un bon travail de statistique, on trouverait que les gens matiniers, pourvu qu'ils ne soient pas accablés par le travail, le jeûne ou l'ignorance, sont ceux qui, un jour ou l'autre, dans le cours du siècle, font refaire leur lit par les paresseux qui se lèvent tard. A peine éveillé, j'ouvre ma fenêtre à la lumière et à l'air, et comme, pour mon malheur, à cette invasion du matin dans ma chambre, ma pauvre femme ne se réveille plus, à demie assoupie et gémissante, mais très heureux à travers cela, j'allume moi-même l'appareil à faire le café, qui est à demeure sur la table entre nos deux lits jumeaux. Je m'habille sans perdre une note de la petite chanson produite par l'ébullition de la cafetière ; à son dernier couplet, je suis toujours prêt à éteindre d'un souffle sa flamme bleue.

Je bois mon café en me promenant par la chambre, de la table à l'armoire à glace ; je referme le petit fourneau de l'appareil, et j'abandonne le marc de mon café à Anna Maria, qui prétend le jeter, mais qui s'en garderait, je vous l'assure.

Pendant qu'Anna Maria fait le ménage, je vais faire quelques tours dans le bosquet voisin du jardin public ; au coin de la villa royale, je rencontre mon vieil ami, mendiant de profession, philosophe par instinct. Il m'aperçoit et s'avance en souriant pour me saluer. Il me dit bonjour. Je lui rends son salut et passe

outre ; parfois je m'arrête à causer avec lui. Je ne lui ai jamais donné un sou, et ne lui offrirai jamais rien, pas même un liard, non par avarice, mais par principe. Il le sait et ne m'en veut pas. Quelquefois, je m'assieds sur un banc, il s'adosse au tronc d'un marronnier et je l'interroge :

— Avez-vous fait de bons gains, hier ?

Il rabat mon enquête en usant d'un biais, et effleure à peine la question en répondant que les temps sont durs et que les hommes n'ont plus peur de l'enfer.

— Mais les femmes ?

— Les femmes, répond-il avec un petit rire, font encore quelque chose pour sauver leur âme.

Il faudrait entendre avec quelle ironie profonde il accentue ces derniers mots. Je réponds :

— Mais la charité... le cœur ?

— La charité !... le cœur ! Et il m'explique sa théorie, fruit mûri par trente années de pratique. La charité, m'assure-t-il, n'est qu'une secrète terreur de la misère, et il conclut : Otez l'instinct superstitieux, et tous feront comme vous ; nul ne me donnera un sou.

— Est-ce un métier pénible que le vôtre ? lui demandai-je un jour.

— Il m'ennuyait beaucoup les premiers temps, mais plus maintenant.

Lorsque, jeune et inexpérimenté, il courait de çà de là comme un possédé, boitant plus qu'il n'était nécessaire, ou s'adossait à un mur et s'épuisait à crier sa misère à chaque passant, ce métier était fatigant ; mais peu à peu il avait appris à boiter avec méthode et à juger ses clients à la physionomie et à l'allure, et il ne se méprenait quasi plus.

Pendant que nous causons ainsi, bien des gens passent à nos côtés, auxquels le mendiant ne fait pas attention ; parfois, au contraire, il interrompt sa phrase, me plante là pour traverser une allée et aller recueillir quelque aubaine. Je l'interroge par un jeu de physionomie qu'il comprend, et il me répond avec son petit rire :

— Il m'a donné deux sous. Ce jeune homme avait l'air heureux. C'était un amoureux, sans doute. Les amoureux sont de bons clients, je ne saurais expliquer pourquoi...

Je le pourrais, moi. L'amour est une période où l'égoïsme triomphe. Les amoureux sont des gens les plus égoïstes qui soient au monde ; mais il font l'aumône par étourderie ou parce qu'ils sentent en eux-mêmes une fausse grandeur, un vertige qui

les pousse à la générosité, au faste. Le moins qu'ils puissent faire pour se prendre au sérieux, c'est de faire l'aumône à un mendiant.

Plaignons cette pauvre humanité, puérile et décrépite.

Revenons à moi. Après mon tour de promenade, je m'en vais sans hâte à l'institution où je suis attendu, mais non désiré, par une vingtaine d'éléves peu affamés de ma science. C'est une chose entendue entre nous que l'*être crée ce qui existe.* Combattue par ce mensonge énorme, notre amitié n'est pas très cordiale et ne durera pas beaucoup. A peine entré dans la classe, je lis sur les figures de mes élèves, sans exception, une grande espérance trahie : l'espérance d'un refroidissement ou d'une fièvre, ou de tout autre accident qui aurait pu me clouer dans mon lit, au moins pendant le temps d'une leçon.

La leçon commence et finit. Quelquefois j'interroge les plus attentifs, pour m'assurer qu'il n'ont rien compris ; ensuite nous nous séparons avec plaisir. Je m'en vais, emportant mon opinion secrète, opposée au programme d'enseignement, et mes disciples me regardent ébahis, stupéfaits de la conformation de mon crâne qui a pu s'assimuler une philosophie aussi ténébreuse.

Après ma classe du matin et avant celle de l'après-midi, je déjeûne à la brasserie Trenk. J'ai remarqué qu'il faut avaler la bière allemande comme la philosophie allemande, plutôt à flots que par gorgées, et les yeux fermés. Le jambon cuit mérite plus d'attention. Je me recommande au garçon pour que le destin, qui règle les choses humaines, ne m'envoie pas une tranche de jambon trop mince et ne remplisse pas d'écume la moitié de mon bock.

A dejeuner, je me trouve en nombreuse compagnie. Mes compagnons de table sont de jeunes officiers très gais, qui n'ont pas trop d'efforts à faire pour supporter avec résignation mon voisinage taciturne. On est si heureux et si léger à leur âge, qu'on en oublie d'être égoïste. Et puis, je suis l'ombre du rayon de soleil qui égaye leur repas. Ils m'acceptent comme un contraste.

Au dessert, a lieu l'apparition régulière du professeur Gerolamo, mon collègue et ami, médisant infatigable, qui vient prendre son auditoire à table pour l'aller promener à travers champs. Nous sommes à peine sortis qu'il me dit :

— As-tu un cigare ?

— J'en ai un seul.

— Alors il faudra que j'en achète.

Sans doute, il le faut bien ; comme chaque jour il oublie de se

fournir de cigares et recourt à ma provision, je me suis fait une règle d'en acheter un seul pour moi avant mon déjeuner.

Quand le professeur Gerolamo tient son cigare entre ses dents, il commence à mordre, le cigare d'abord, puis son prochain. La littérature est pour lui un bon prétexte à exhaler sa méchante humeur.

Jamais je ne lui parle de moi et des choses qui m'interressent. Un jour je tombai dans cette faute et je m'aperçus tout à coup qu'il était distrait. Voilà pourquoi je me tais ; je m'assure de ses cancans tant qu'il me plaît, et quand je m'en trouve fatigué, je m'arrange ponr que les sons qui s'échappent de la bouche de Gerolamo se confondent, dans la campagne ouverte devant nous, avec le bruit que font les grillons au bord de leurs trous et les rainettes sur les mûriers.

II

MON PASSÉ

Mes tribulations ont commencé le jour de la mort de Faustina, la pauvre âme !

Faustina était ma femme depuis quatorze ans. Elle me connaissait jusqu'au fond du cœur, m'appréciait dignement, compatissait à mes faiblesse. Entre nous, la parole était devenue presque inutile ; je regardais autour de moi, elle accourait, ayant compris ma pensée. Elle avait fini par être plus matinale que moi, et se levait sans ouvrir les volets ; elle s'habillait dans l'obscurité et s'en allait sur la pointe du pied pour ne pas troubler le repos dont j'avais besoin. La nature caressante de Faustina se complaisait dans ces menues attentions que je savourais pour ma part. Ah ! c'était là le temps du bonheur.

Dans les derniers mois de sa vie, ma femme était d'humeur mélancolique, et souvent elle se cachait pour pleurer librement. Mais elle souriait toujours en ma présence, quelquefois même elle riait ; elle ne voulait pas me troubler l'âme. Elle me sourit ainsi jusqu'à la fin. Un matin, elle m'appela à son chevet, et m'annonça qu'elle ne pourrait se lever ni ce jour-là ni jamais plus. Elle m'en demandait pardon, comme si c'eût été sa faute.

— Comment feras-tu ? me dit-elle.

Je lui répondis légèrement :

— Comment je ferai ?... Voici comment je ferai.

Et j'allumai le fourneau de l'appareil à faire le café.

— Bravo ! reprit-elle avec mélancolie.

Je lui recommandai de ne pas s'affecter, de ne songer à rien sinon à guérir vite pour me tirer d'embarras. Elle murmura :

— Que tu es bon !

Elle le dit vraiment. La nuit, ces quatre mots résonnent encore entre les quatre murs de ma chambre. Je les entends avec satisfaction, parce qu'ils énoncent une vérité. En dépit de ce que les hommes et le destin ont mis en œuvre pour me corrompre, je suis bon.

Faustina mourut en me recommandant de ne pas me laisser abattre par le chagrin, de ne pas tomber malade, de vivre pour le bonheur de notre fille qui avait alors douze ans.

Les dernières volontés de ma pauvre compagne me furent sacrées. Je fis tout ce qu'elle avait souhaité ; je ne me laissai pas abattre par le chagrin, je ne tombai pas malade et je vécus. Devant la blanche figure de la morte, ces engagements m'avaient paru impossibles à tenir ; mais ma volonté triompha de mon angoisse terrible.

Ma nouvelle vie commença, cette vie quasi monastique, inaugurée il y a quinze ans et courageusement supportée jusqu'ici.

Serafina était un grave embarras pour un homme seul. Il était nécessaire de la mettre en pension. J'obtins pour elle une demi-bourse dans un institut de mon pays, à Bergame. Elle s'en alla en pleurant ; et au moment de me quitter, elle baigna mes mains de ses larmes. J'essayai de lui dire :

— Pense à ta mère qui ne pleurait jamais. Elle a traversé la vie en souriant. Apprends à sourire à ton pauvre père abandonné.

En m'écoutant, Serafina recommença de pleurer, et il n'y eut pas moyen de la calmer. Je fus obligé de la laisser dans les bras de la directrice pour ne pas perdre le train de midi, et je m'en allai en me proposant de lui écrire aussitôt après mon arrivée à Milan ; mais elle fut plus empressée que moi et quatre jours après je trouvai à l'école une lettre de quatre pages, toute humide de larmes. Cette lettre, arrivée après trois jours de retard, parce qu'elle était adressée à « M. Abate, professeur Marco Antonio », me donna à penser. J'y notai une abondance prématurée de phrase et d'expressions romantiques. Ma fille, qui avait toujours été la plus timide de toute les créatures portant jupes courtes ; ma fille, qui n'osait pas joindre un baiser à son souhait d'une bonne nuit, si j'oubliais de l'y encourager ; ma fille qui avait pour moi un tel respect que j'en étais parfois gêné ; ma fille, qui

me considérait, j'ignore pourquoi, plus comme un professeur d'une science difficile que comme son père ; ma fille enfin, âgée de douze ans, employait une phraséologie de tendresse inusitée dans cette première lettre qu'elle m'adressait.

Le cas me sembla grave, et je me hâtai de répondre pour lui conseiller d'être prudente dans le choix de ses lectures et dans l'adoption des termes qu'elle remarquerait dans les livres.

Elle me répondit promptement pour me déclarer qu'elle m'avait compris et pour me remercier de mes conseils précieux qui, disait-elle, étaient déjà gravés dans son cœur ; mais sa lettre commençait ainsi : *Père adore.*

La manie épistolaire de ma fille était telle, qu'il devenait nécessaire de l'enrayer, ne fût-ce que pour ne pas charger le bilan domestique d'une dépense exagérée de timbres-poste. Je pris le parti de retarder ma réplique, et me proposai d'endoctriner Serafina aux vacances de Pâques.

J'avais promis, un peu étourdiment, d'aller la chercher pour la conduire à la maison pendant ces bienheureuses vacances, et il n'y eut pas moyen de lui faire comprendre qu'après mûres réflexions, il m'était impossible de la recevoir sans embarras dans notre maison où je ne possédais plus les agencements commodes d'autrefois. Je n'avais pas voulu m'avancer jusqu'à un refus formel qui aurait semblé cruel à cette petite tête farcie de phrases toutes faites ; mais j'aurais souhaité qu'elle-même eût compris, quoique enfant, combien sa venue me gênerait. Elle n'en devina rien et son égoïsme puéril exigea à tout prix que j'abandonnasse mes occupations pour faire ma valise, aller à la station et de là à Bergame, pour la chercher.

En m'apercevant, elle battit des mains et se jeta dans mes bras, comme me le promettait son style épistolaire ; mais elle se calma ensuite plus que je m'y serais attendu ; dans la voiture, en route et à la maison durant les vacances, elle réussit à m'abuser complètement par l'apparence de la plus judicieuse fillette de la création.

Je crains aussi que dans ces jours de vacances la pauvrette ne se soit ennuyée, car à cette époque je ne m'entendais pas à divertir les enfants et si, dans ma bibliothèque, les livres de philosophie étaient nombreux, en revanche, les ouvrages purement littéraires étaient rares. J'avais bien Dante, Guichardin, Machiavel, mais Serafina n'était pas en âge de les apprécier ; les *Fiancés* se trouvaient là ; par désespoir de trouver un livre plus amusant, ma fille entreprit de relire cet ouvrage de Manzoni. Mais à peine Anna Maria arrivait-elle que le Manzoni était planté au premier

endroit venu, sur le canapé, sur un fauteuil ou sur le guéridon, et Serafina courait aider au ménage avec un transport de joie.

C'était là un indice favorable, et mon cœur de père le nota fort complaisamment. J'aurais voulu faire entendre à ma fille qu'elle devait de bonne heure tourner sa pensée vers les choses utiles.

— *Bravissima!* lui dis-je un matin, et voyant la figure de ma fille illuminée par le plaisir de cette approbation explicite et entière, je répétai d'un ton plus modéré : *Bravissima!*

— Père, murmura Serafina avec câlinerie, si je restais avec toi pour tenir ton ménage en ordre ? Au lieu d'aller au restaurant, tu dînerais ici avec moi. Anna Maria ferait la cuisine et je l'aiderais...

Je baisai ma fille sur le front pour la remercier, mais elle répéta :

— Veux-tu ?

— Non, c'est trop tôt. Tu n'as que douze ans.

— Et demi.

— Il faut que tu termines au moins tes études élémentaires. Mais je te promets que lorsque tu seras plus grandelette, je ne t'ôterai pas cette consolation ; tu prendras la place de ta pauvre maman.

*
* *

Quand ma fille fut partie et que je me retrouvai seul chez moi, je me dis que cette difficile épreuve de la paternité s'était passée mieux que je n'aurais pu le présumer, et que l'idée de Serafina de quitter l'institut avant le temps afin de venir faire la petite maîtresse de maison, avait du bon. Elle en avait tant, que je commençai à y penser sérieusement. Il était certain que je dépensais plus qu'il n'était nécessaire ; mon appartement était trop grand pour moi tout seul, et je n'aurais pourtant pu m'habituer à m'emprisonner dans une cellule de célibataire ; la demi-pension de l'institut dévorait à elle seule les honoraires d'un de mes cours de philosophie ; pour manger l'autre, à moi seul, je n'aurais pas eu besoin d'un fort appétit ; si j'avais de quoi satisfaire aux nécessités d'un estomac robuste, je le devais aux revenus de la dot de ma femme qui m'avait nommé usufruitier de son petit patrimoine.

Sans doute, ma fille devait ressembler en tout à sa mère ; elle serait vigilante, affectueuse, et un peu sorcière pour deviner mes désirs. On dépenserait moins et nous serions mieux, elle et moi

— elle surtout. Je commençai à ne pouvoir m'ôter cette rêverie de la tête. Chaque matin, lorsque Anna Maria entrait au logis, il me semblait voir cette grosse créature sous les ordres d'une maîtresse de maison minuscule, et je ne sais pourquoi, je prenais goût à cette idée ; c'était une image à peine ébauchée et qui déjà me promettait un chef-d'œuvre.

Je résistai longtemps à la tentation, parce qu'il fallait considérer les choses sous leurs diverses faces, et attendre au moins la fin de l'année scolaire pour donner cette grande joie à ma fille. Mais un jour qu'au moment d'allumer le fourneau de mon appareil à faire le café, je m'apercus qu'il manquait d'alcool et que la provision en était épuisée, même à la cuisine, je pris une détermination.

Serafina, me dis-je, viendra passer ses vacances ici ; mais elle ignora quelque temps son bonheur. Si elle fait la maîtresse de maison avec une certaine aisance, comme je l'espère, si, après avoir été soumise à un examen quotidien, elle montre qu'elle a gagné quelques-unes des qualités ménagères qu'une jeune fille doit posséder, je promets que l'année prochaine je ne la renverrai pas à l'institut.

Serafina revint aux vacances et fut mise à l'essai sans s'en douter. Cette fillette était née avec les clefs de la dépense et de la garde-robe dans sa poche. A treize ans à peine, elle en paraissait avoir quinze, tant elle était développée. En se dressant sur la pointe du pied, elle atteignait non seulement aux tiroirs les plus élevés pour les fermer et les ouvrir, mais encore à la pendule du salon pour la remonter. Serafina ne pouvait apercevoir un brin de poussière sur une armoire ; là où elle n'arrivait pas montée sur une chaise, elle prenait l'échelle double ou réclamait l'aide d'Anna Maria, et quand elle avait mis à exécution son projet, elle ne paraissait pas encore satisfaite et regardait en haut d'un œil soupçonneux.

— Qui sait, me disait-elle parfois en soupirant, qui sait combien de poussière il se trouve sur la corniche qui court autour du plafond !

Et je répondais en souriant :

— J'espère bien que tu ne vas pas grimper jusque là-haut pour t'en assurer.

Cette guerre acharnée à la poussière me paraissait excessive. Je disais à ma fille :

— Un jour ou l'autre, la poussière se venge.

Mais elle ne comprit pas le sens profond de cette sentence, et moi-même je ne croyais pas qu'elle pût avoir une signification

inattendue. Maintenant que la poussière de ma maison n'a plus d'autre ennemie qu'Anna Maria, on n'aurait besoin que de regarder sur les armoires pour voir combien elle s'est vengée.

Serafina tenait les comptes de la maison avec une exactitude merveilleuse ; elle savait me dire de mémoire combien nous avions dépensé chaque jour de chaque semaine, puis elle m'offrait la preuve de son infaillibilité dans le registre où elle consignait les frais journaliers.

De ce côté tout allait bien, et je fus tenté plus d'une fois d'apprendre à ma fille la surprise joyeuse que je lui ménageais ; mais si je lui demandais ce que c'était que Sésostris, ou Toutmès ou Demétrius Poliorcète, ma petite maîtresse de maison redevenait tout à coup une bambine ; elle rougissait, et après un effort désespéré pour deviner, elle me confessait son ignorance.

— Vous n'étudiiez donc pas l'histoire à l'institut ?

Si, on l'étudiait, mais elle avait oublié Toutmès et Sésostris. Quelquefois, je me trompais moi-même en l'interrogeant. Je lui demandais, par exemple, ce que c'était que Charles-Albert et pourquoi un corps abandonné à lui-même tombe à terre. Elle ouvrait ses yeux de toute leur largeur, et quand j'ajoutais d'un ton de reproche :

— C'est de l'histoire nationale moderne... c'est de la physique élémentaire.

Elle élevait la voix, et sa physionomie resplendissait du bonheur de me prouver que ces choses-là ne s'enseignaient pas à l'institut.

— Tu sais ? ajoutait-elle, je n'étais qu'en quatrième classe.

Son éducation littéraire était à peine ébauchée ; quant à l'histoire, à la géographie, à l'histoire naturelle, à la physique, aux premières notions de philosophie, tout était à faire.

Je me disais avec désespoir : « Elle ne sait vraiment rien. Comment, est-ce possible ? Elle ne sait rien. » Rien, c'était trop dire ; elle possédait ses quatre opérations arithmétiques ; elle savait même manœuvrer les nombres décimaux et les fractions. En lui mettant en main de bons livres, en faisant avec elle des conventions sévères et strictes, il était peut-être possible de combiner mes désirs avec mes devoirs paternels et le bonheur de ma fille. Je la regardais en silence.

Quand elle sentait peser ainsi mon attention sur elle, Serafina, craignant peut-être quelque embûche historique ou géographique, se hâtait de fermer ou d'ouvrir quelque tiroir, et dès qu'elle le pouvait, elle s'en allait dans une autre chambre. Resté seul, je pensais aux choses que les jeunes filles *doivent savoir*, et, tout

compte fait, je trouvais qu'elles n'étaient pas nombreuses à beaucoup près autant que celles qu'elles *peuvent ignorer*.

Un jour, quelqu'un me suggéra cette belle maxime : « Les jeunes filles en savent toujours trop pour un mari avisé. » Et je répétai moi-même, avec une légère variante : » Les jeunes filles en savent toujours assez pour un père indulgent. »

— Sais-tu, dis-je, d'un ton résolu à Serafina qui, montée sur le marchepied, nettoyait le cadre d'un tableau, il n'y a plus que vingt jours d'ici à la rentrée des classes ; mais je me suis décidé à te rendre heureuse. Descends et viens embrasser ton père.

D'abord elle ne comprit pas, mais elle se tourna sur le marchepied et me vit au bas, les bras ouverts, comme la Providence. Alors elle se jeta sur moi, de tout là-haut, au risque de me faire perdre pied.

— C'est sérieux ? Je ne retournerai pas à l'institut ?

— Tu n'y retourneras pas, lui dis-je en essayant, mais en vain, de me dégager de son étreinte. Est-tu contente ? Mais il faut faire des conventions. Tu étudieras ici l'histoire et la géographie ?

— Oui, oh ! oui.

— Tu liras les ouvrages que je te designerai.

— Je les lirai.

— Tu étudieras aussi le français.

— Oui, oui, j'étudierai le français.

Elle promettait tout. J'ajoutai avec un peu de solennité :

— Et tu te souviendras que si j'accomplis ce sacrifice, c'est parce que j'ai promis à ta pauvre mère de te rendre heureuse, et tu t'ingénieras à tenir dans notre maison la place de notre chère défunte. Tu me le promets ?

Elle tardait à me répondre ; j'écartai son visage de mon épaule et je m'aperçus qu'elle avait commencé de pleurer.

— Tu dois aussi me promettre de ne pas pleurer si souvent. Ton pauvre père travaille à ton bonheur, et tu l'en récompenserais mal en lui présentant des yeux rouges quand il revient de faire sa classe.

Serafina essuya sa figure et prit un air riant.

*
* *

Alors commença ma seconde période de bonheur. Il y eut pour moi six années paisibles pendant lesquelles ma fille, grandie au point de n'avoir pas besoin d'une chaise pour atteindre avec le plumeau aux encadrements des portes, devint aussi belle et gracieuse. Elle ressemblait en tout à sa bonne mère, et je

croyais être revenu au temps de ma vie, où nouvellement professeur et marié, j'étais également satisfait de ma femme et de ma chaire. Plus tard, ma femme était tombée malade... et ma philosophie aussi, et plus tard encore, même cette ombre de ma félicité première me fut disputée. Ma fille devint malade.

Le mal l'attaqua tout à coup, un beau soir de mai, pendant qu'elle traversait à mes côtés la galerie Victor-Emmanuel. Ce fut une sorte de coup de soleil à l'ombre, et quand, réduite dans ses derniers retranchements par ma dialectique, elle me confessa son mal en pleurant, je n'en crus pas mes oreilles et la priai de répéter son aveu. Au lieu de me satisfaire, elle se reprit à pleurer plus fort et se réfugia dans sa chambre, et je restai seul, les bras croisés, à contempler à terre mon beau jouet brisé.

Serafina était amoureuse. Elle avait à peine dix-neuf ans, et déjà elle pensait à abandonner son père, et pour qui ? pour un jeune homme à peine entrevu, pour un jeune homme à petites moustaches en pointe, à lorgnon sur le nez, brun, petit et gras — peut-être un ténor ou un baryton en vacances, et domicilié dans la galerie Victor-Emmanuel.

Cet individu avait vu ma fille, qui, de son côté, l'avait remarqué ; moi, je ne m'étais aperçu de rien. Il nous avait suivi jusqu'au portail de notre maison, et depuis ce jour-là, il avait commencé à se promener sous nos fenêtres. Je le trouvais toujours sur mes pas quand je me rendais à mes cours ; un jour même, l'impudent eut l'audace de me saluer d'un air aimable.

J'avais espéré d'abord que ma fille jugerait sainement les choses, mais ce fut en vain. Elle ne me négligeait pas, loin de là ; elle se montrait toujours attentive, active, et restait en guerre ouverte contre la poussière de la maison ; mais, depuis peu, elle chantait des romances, elle qui de sa vie n'avait chanté, et elle pleurait plus souvent qu'à l'ordinaire.

Il était clair que ma fille avait compris, comme moi, que son amoureux chantait, et je tremblais qu'elle sût déjà dans quelle clef, à quel théâtre et qu'elle connût son répertoire. Ces gens de théâtre sont abitués aux intrigues mélodramatiques, ce qui les rend hardis. Je pensais : « Peut-être lui a-t-il écrit. » Je savais ma fille affligée d'une vieille manie épistolaire, et je me disais encore : « Elle lui a peut-être répondu, et à cette heure, ils correspondent librement, à la barbe de la philosophie d'un père hébêté. »

Je suspectais Anna Maria, et la regardant avec ce soupçon, je voyais cette grosse femme toute rembourrée de lettres et de mystère. Un jour, je la pris à part pour lui dire à l'improviste

— Anna Maria, je veux savoir la vérité.

Elle rougit, mais en me répondant avec un accent véridique qu'elle n'avait jamais menti de sa vie.

— Eh bien ! avoue-moi que ce jeune homme qui se promène sous nos fenêtres... tu le connais, tu dois l'avoir vu, tu ne peux le nier.

— Un monsieur brun, un beau jeune homme...

— Il est plutôt laid, mais brun, petit, avec des moustaches en pointe.

— Oui monsieur, je l'ai vu. Je le connais.

— Eh bien ! est-ce qu'il ne ta jamais donné de lettre pour ma fille !

— Il voulait m'en donner une, mais je n'ai pas voulu la prendre. Je lui ai dit de chercher un autre messager, et qu'Anna Maria ne rendait pas ces sortes de services.

— Et tu crois qu'il en aura trouvé un autre ?

— Je n'en sais rien.

— Et ma fille ne ta jamais priée de...

— Mademoiselle me connaît mieux que vous, monsieur. Du reste, remarquez, si deux amoureux veulent correspondre, ils ont la poste, et aussi les commissionnaire des coins des rues.

Ces paroles m'éclairèrent Quand le séducteur de ma fille me voyait sortir pour aller à mes cours, il pouvait envoyer une lettre chez moi et en attendre la réponse ; un jour ou l'autre, il pouvait même faire pis, et porter sa lettre lui-même. Je dis à Anna Maria :

— As-tu jamais vu venir de ces commissionnaires à la maison en mon absence ?

Je tremblais en attendant sa réponse. Anna Maria ne sut pas mentir.

— J'en ai vu venir un... un seul, ajouta-t-elle pour tempérer la cruauté de cette révélation.

Voulant connaître à fond mon malheur, je continuai à la questionner.

— Une seule fois ou plusieurs fois ?

— Deux fois, je crois, ou trois. Mais c'était toujours le même commissionnaire.

— Merci, Anna Maria.

Je m'en allai tout droit vers la chambre de ma fille ; Anna Maria venait derrière moi, pour pallier les effets de sa sincérité

— Monsieur, ne la faites pas souffrir, cette pauvre mademoiselle. Si vous saviez comme elle pleure par crainte de vous affliger !... Cet autre doit être un brave jeune homme. Laissez-les se marier...

J'étais arrivé à la porte de la chambre de ma fille ; je me tournai vers Anna Maria et lui dis simplement en la regardant bien en face :

— Merci, Anna Maria.

Elle n'osa plus souffler et je frappai à la porte.

— Entrez ! dit la voix de Serafina.

Ma fille était debout devant son lit ; ses yeux étaient rouges et gonflés, on voyait encore sur l'oreiller l'empreinte de son visage et de ses larmes. Je lui dis sans colère :

— Est-ce que je ne suis pas ton père, ne vivant que pour ton bonheur ? et n'as-tu pas promis de me considérer comme ton meilleur ami ?

— Oh ! père, cher père !

Et elle tendit ses bras vers moi sans faire un pas à ma rencontre.

Je compris tout à coup que mes paroles prêtaient à l'équivoque, car je vis briller dans les yeux de Serafina une espérance déraisonnable, et je continuai ainsi :

— Est-il possible que ma fille se soit oubliée elle-même au point de recevoir des lettres d'un jeune homme et d'y répondre peut-être ?

Elle baissa la tête... elle ne niait rien.

S. Blandy.

(*A continuer.*)

LE CHATEAU DE VAUDREUIL

(*Suite*)

Madame veuve d'Ailleboust, que le marquis de Vaudreuil avait faite sa légataire universelle, était Charlotte Alavoine, fille de Charles Alavoine, chirurgien-major de la Garnison des Trois-Rivières, et de Marie-Anne Lefebvre. D'après quelques notes que M. Sulte nous a fournies sur cette famille il paraîtrait que le chirurgien-major était fils de Charles Alavoine et de Marie Machard. Il épousa aux Trois-Rivières, le 27 avril 1722, Marie Anne Lefebvre La Cérisaye, fille de feu Michel Lefebvre La Cérisaye, arpenteur, et de Marie Trottier. Il eût plusieurs enfants tous nés aux Trois-Rivières. Charles Léon l'ainé, baptisé en 1723, décéda en 1741. François, baptisé le 4 novembre 1725, eût pour parrain François des Jourdis, Cadet dans les troupes, et pour marraine Marie Magdeleine Duplessis. Jean Joseph, baptisé en 1727, était filleul de Jacques de Godefroy, Sieur de Labadie : il est mort à l'âge de deux mois. En 1728 est née une fille Marie Anne Louise, qui eût pour parain Jean-Baptiste, Chevalier de Ramsay, lieutenant d'une compagnie de la marine. Louis Joseph est baptisé en 1729 et Denis Charles en 1735. Ce dernier eût pour parrain Denis Charles Duplessis de Morampont, officier dans les troupes et est mort jeune. En 1739 le 17 octobre Marguerite est baptisée et est filleule du Sieur Louis Poulain-Courval, Conseiller du Roi, etc et au mois d'août 1740, Noël, le plus jeune des enfants, est baptisé et a pour parrain Jean Baptiste Fafard de Laframboise et pour marraine dame Thérèse Bouat, épouse de M. Courval, lieutenant général de la juridiction des Trois-Rivières.

Françoise Charlotte, celle qui nous occupe actuellement, fut baptisée le 13 mars 1738, en présence de M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur des Trois-Rivières et eût pour parrain et marraine, François Cugnet, premier conseiller au Conseil Souverain,

et dame Jeanne Charlotte Fleury, veuve de messire LeVerrier, ci-devant Lieutenant du Roi à Québec. Son mariage avec Charles d'Ailleboust, chevalier de l'ordre de St Louis, et Lieutenant du Roi à Montréal, fût célébré aux Trois-Rivières en 1758, en présence de Charles de Falaise, lieutenant dans les troupes. etc.

Madame LeVerrier (Jeanne Charlotte Fleury d'Eschambault) devint en secondes noces l'épouse du marquis de Vaudreuil. C'est probablement à cause d'elle que M. de Vaudreuil témoignait tant d'affection à sa filleule, qu'à sa mort cette dernière disait avoir perdu un second père.

Quand au Sieur Alavoine en 1729, le 25 octobre, Beauharnois et Hocquart écrivent au ministre : « Le Sieur Alavoine, chirurgien aux Trois-Rivières est employé sur l'Etat à 85 livres. Il n'est pas possible qu'il puisse subsister avec de si modiques appointements, d'autant plus qu'il ne peut rien gagner en cette petite ville (300 âmes à peine) où il y a très peu d'habitants et très mal aisés.

Il nous a demandé la permission de revenir à Québec, et nous ne l'avons engagé à retourner aux Trois Rivières que dans l'espérance que nous lui avons donnée que vous auriez agréable de faire augmenter ses appointements, que vous pourriez régler, monseigneur, à 300 livres pour le tout, si vous le jugiez à propos. » En marge est écrit : « On ne peut point accorder d'augmentation. »

En 1737 aux Trois-Rivières dans le cahier de délibération des marguillers, on voit que Charles Alavoine est chirurgien «entretien par Sa Majesté à l'Hotel-Dieu de cette ville. » Il est maître-chantre. On le louange beaucoup des services qu'il rend comme tel et de sa bonne volonté et de son assiduité à servir la Fabrique ; on lui remet, sa vie durante, l'imposition d'un loyer de six francs qu'il payait à la Fabrique pour loyer d'un emplacement.

Le 6 janvier 1754 on accorde au sieur Alavoine, « maître-chantres depuis plus de vingt ans sans autre gratification que la rente de son banc » que ses enfants pourront après lui jouir du dit banc L'année suivante, l'évêque étend ce privilége à sa femme.

Ce digne homme est décédé avant 1773, car sa fille madame d'Ailleboust dans une lettre à M. de Lotbinière en 1773 parle de « madame veuve Alavoine » des Trois-Rivières.

Melle Daneau de Muy, de qui le marquis de Vaudreuil père avait acheté une partie du terrain pour construire son château, et pour le repos de l'âme de laquelle le marquis de Lotbinière avait fait célébrer deux cents basses messes, était vraisemblablement, Marie Josette, baptisée à Boucherville le 13 aout 1690, et décédée vers 1779, fille de Nicolas Daneau de Muy, chevalier

de St Louis, Gouverneur de la Louisianne et de Marguerite Boucher de Boucherville.

M. de Muy, était capitaine dans les troupes lorsqu'il arriva de France en 1684. En 1687, au milieu de l'été, il vint à la Galette (près de Prescott, aujourd'hui) avec les troupes. En 1690 il est à l'affaire de Laprairie. En 1691 on le voit à Repentigny, Contrecœur et Montréal. Nommé Gouverneur de la Louisianne, il se mit en route pour s'y rendre vers l'automne de 1707, mais il mourut à la Havanne avant que d'atteindre le Mississipi. Deux de ses garçons servirent dans les troupes et restèrent en Canada, après la conquête, où leurs descendants subsistent encore.

Ainsi nous avons parcouru les différentes époques de l'histoire de la Place Jaques Cartier depuis 1655. En 1723 nous voyons l'érection du chateau de Vaudreuil, qui devait passer successivement, après la conquête du Marquis de Lotbinière, à M. d'Eschambault, et à la Fabrique de Montréal, pour devenir enfin, comme la plupart de nos souvenir de l'Ancien Régime, la proie des flammes. Si nous pouvions ouvrir le livre des siècles passés et voir l'époque qui précède le dix-septième siècle, que de scènes bien étranges se présenteraient à notre vue. Peut-être qu'ici-même, nous aurions vu, groupés autour d'un feu, et fumant lentement de longues pipes, les sombres enfant de la forêt, propriétaires incontestés d'un pays plus vaste que l'Europe. Ils écoutent les paroles d'un guerrier qui leur apprend l'arrivé dans leur pays d'hommes dont la peau était blanche, venus dans des immenses canots, qui avaient des ailes blanches et une voix comme la foudre. Ils méditent sur cette nouvelle étonnante, et, se doutant nullement du sort qui attendait leur race de la part de ces étrangers, vont leur rendre hommage, comme aux enfants du Grand-Esprit.

Aujourd'hui, deux rangs de voitures de cultivateurs, s'étendant d'un bout à l'autre de la Place, à de certains jours de la semaine, nous apprennent qu'un marché public remplace les jardins et les parterres de l'ancien château de Vaudreuil.

A. C. de Léry Macdonald.

LA FAMILLE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE

Les Seigneurs de l'Anse-aux-Canards, de Pabock, de Cournoyer, des Milles-Isles, de l'Augmentation etc.

Le haut rang et les charges importantes que cette famille a occupées sous l'Ancien Régime ; sa fidélité et son attachement inébranlable, depuis, au gouvernement Britannique, la rendent digne de figurer dans l'histoire de notre pays. Par sa noblesse, par ses hautes alliances, elle occupait une des premières positions au pays, quand le sort de la guerre ruina, dans une seule journée, tout son prestige. Depuis la Conquête cependant elle s'est relevée de nouveau, et à produit des missionnaires distingués, des militaires intrépides, et des écrivains de renom.

I

JEAN-FRANÇOIS LE FEBURE SIEUR DE BELLEFEUILLE.

Le premier qui vint s'établir dans la Nouvelle-France fut Jean-François Le Febure, Sieur de Bellefeuille (1) Il était natif de Rennes, en Bretagne. (2) Après avoir servi dans les armes,

(1) Il paraîtrait qu'il avait un frère au pays du nom de Pierre Le Febure.

(2) Malheureusement les documents qui auraient pu établir d'une manière positive, la noblesse de cette famille, furent perdus en France, vers le temps de la Révo-

voulant sans doute réparer sa fortune, il se dirigea vers l'Acadie et se fixa à Plaisance. C'était vers 1700, quelques années après il épousa à Plaisance, Delle Anne Beaudry, et eût d'elle plusieurs enfants. Une de ses filles épousa François-Gabriel, Sieur d'Angeac, Capitaine dans les troupes de la marine, Gouverneur pour le Roi des Iles de St Pierre et Miquelon. Une autre épousa M. le Baron de l'Espérance, neveu du précédent, et comme lui Gouverneur de St Pierre et Miquelon. Ce dernier avait succédé à son oncle dans le gouvernement de ces îles en 1773, comme il paraîtrait par la lettre suivante de M. de l'Espérance à son beaufrère M. de Bellefeuille :

« A St. Pierre, le 18 Sept. 1773.

« C'est avec plaisir, monsieur et cher beau-frère, que je profite « d'une occasion qui se présente pour chez vous, qui me fournit « celle de vous faire part, que je suis de retour de France du 30 « mai dernier, pour relever mon oncle, M. d'Angeac de cette colo- « nie, en place de qui j'ai été nommé Gouverneur.

« Il a quitté ces Isles le 31 juillet, qu'il en ai parti avec toute « sa famille, on lui a donné six mille livres de retraite. Il me « reste auprès de moi M. de la Bouchère, son gendre, que j'ai « mis commandant à Miquelon. Son second fils a été Capitaine « en second de la compagnie entretenue dans cette colonie, je « vous fais passer par cette même voie une lettre de monsieur « votre frère de Rennes. Tous nos beau-frères Cournoyer se « portent bien, nos belle-sœurs de même. J'ai vu à mon passage « madame de St Ours, à Blois, et à La Rochelle, madame Lar- « tigue, toutes jouissant d'une bonne santé.

« Madame Pacaud se porte aussi très-bien, également que son « mari, à Cayenne. Donnez-moi de vos nouvelles. Rien ne sau- « rait me faire plus de plaisir, de même que de me faire naître « l'occasion de vous être utile. Personne ne s'y portera avec plus « d'empressement que moi. Mille amitié de ma part à ma belle- « sœur, j'embrasse tous vos chers enfants de tout mon cœur. Ma « nièce, Melle de Coux, que j'ai auprès de moi, vous assure de ses « civilités, également que votre chère compagne. M. d'Angeac de

---

lution. Le chevalier George de Bellefeuille, chef d'escadre, comme l'aîné, avait les papiers de famille eu sa possession, Il est mort sans postérité et les papiers n'ont pu être retrouvé.

« Laloge, votre neveu, me charge de vous faire agréer à l'un et à « l'autre ses respects.

« Je finis dans le désir de vous voir, ayant l'honneur d'être « très-sincèrement et avec amitié.

« Monsieur et cher beau-frère,

« Votre très humble etc.

« Le Baron de l'Espérance. »

Le Baron de l'Espérance était à St Pierre de Terreneuve l'année précédente, comme on peut le voir par cette lettre de madame d'Angeac à M. de Bellefeuille, datée de cette place le 18 mai 1772 :

« Mon cher frère,

« Je ne puis manquer cette occasion favorable de vous expri- « mer ma sensibilité de votre silence à mon égard depuis que je « suis dans cette partie. Plus mon amitié pour vous est grande « (et vous n'ignorez pas qu'elle n'a point de bornes), plus je dois « vous faire de reproches sur votre indifférence à me donner de « vos nouvelles, qui nous flatteraient tous infiniment. Notre « frère qui est en France nous écrit qu'il ne peut s'imaginer que « nous n'ayons de vos nouvelles de temps en temps, et en se plai- « gnant de votre peu d'empressement à lui écrire, il nous accuse « de négligence à lui faire part de ce qui vous regarde. Vous « savez, mon cher frère, combien peu cette accusation de sa part « a de fondement, puisque nous ne recevons aucunes nouvelles « directes de vous.

« Le retour du batiment qui vous porte la présente, vous four- « nira l'occasion de nous prouver à tous deux, que vous ne nous « oubliez pas. J'en recevrai le témoignage avec la joie la plus « vive, et vous prie instamment de ne pas négliger de me donner « la satisfaction de croire que j'ai encore deux frères dans le « monde. Recevez les assurances du respect de tous mes enfants. « Si vous écrivez en France à notre frère, M. d'Angeac qui y « passe par congé du Roi, cet automne, se fera un plaisir d'être « porteur de votre dépêche. Ce départ de M. d'Angeac nous « inquiète tous d'avance, et le plaisir d'avoir de vos nouvelles « viendrait fort à propos, me distraire un peu, des idées chagri- « nantes que cette séparation de mon mari me cause.

« Je me flatte que vous me donnerez cette preuve de votre sou- « venir, et que cette lettre sera une preuve pour vous de l'amitié « la plus sincère de ma part et des sentiments d'affection qu'a

« toujours eu et qu'aura toujours pour les siens, et pour vous en « particulier, mon cher frère,

« Votre très-humble et obéissante servante et sœur.

« LE FEBURE D'ANGEAC.»

" P.S. — Mon neveu, M. de l'Espérance m'a chargé de vous " dire beaucoup de choses de sa part, ainsi qu'à sa belle-sœur, " que nous assurons tous également de notre souvenir, ainsi que " votre chère famille."

De son mariage avec Melle Beaudry, M. de Bellefeuille eût aussi les trois garçons dont les noms suivent.

II

PIERRE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, SIEUR DES ISLES.

Le plus jeune, vit le jour à Plaisance en 1711. Nous avons encore son certificat de baptême extrait des régistres de la Paroisse de Notre-Dame des Anges à Plaisance. " Ce vingt et unième " jour de janvier mil sept cent onze, a été présenté à l'Eglise de " cette paroisse un enfant légitime de François Le Febure, Sieur " de Bellefeuille, et d'Anne Beaudry, ses père et mère, pour lui " suppléer les cérémonies du baptême, ayant été ondoyé le neu- " vième jour de février de l'année mil sept cent dix, jour de sa " naissance, et reçut le nom de Pierre. Les parrain et marraine " ont été Pierre Héros et Françoise Beaudry, en foi de quoi, nous " avons signé, etc."

Le Sieur des îles est mort sans postérité quelque temps avant la conquête.

III

GEORGE LE FEBURE, SIEUR DE BELLEFEUILLE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYALE ET MILITAIRE DE SAINT LOUIS, CHEF D'ESCADRE DES ARMÉES NAVALES DE SA MAJESTÉ, ETC.

Il était le fils ainé de François de Bellefeuille et comme son frère, le Sieur des Isles, vit le jour à Plaisance. Il embrassa la

carrière des armes, et quitta la Nouvelle-France en 1746, pour entrer dans la marine. Il devint sous peu capitaine de Breulot, fut fait chevalier de l'ordre de St Louis, et se retira avec le haut grade de chef d'escadre des armées navales de France. Il s'était marié en France avec une demoiselle Jeanne des Aulnais Legaut d'une famille haut placée dans la Robe, mais ne laissa point d'enfants. Il témoignait beaucoup d'affection pour ses frères et sœurs du Canada, et fit preuve de son affection en cédant entièrement à son frère François tous ses droits dans la belle seigneurie de Pabock, située dans la Baie des Chaleurs, et que son oncle Pierre Le Febure avait achetée des messieurs St Hubert, aussi bien que ce qu'il pourrait prétendre dans la succession de son frère, le Sieur des îles.

Le 21 mars 1764, il écrivait de Brest, à son frère François :

" Je reçois à l'instant votre lettre, mon cher frère, mais elle " est sans date, et n'ayant pas reçu de lettres du Sieur Louison " Perrot, je suis embarrassé pour vous faire tenir la présente. " Cependant, comme votre lettre me vint par la voie de La Ro- " chelle, je vais lui adresser là. Je souhaite qu'elle vous par- " vienne, et en peu, et que *le don que je vous fait d'un cœur de* " *frère* puisse vous remettre à même de vous relever de toutes " vos pertes. Les défunts n'ont plus besoin que de prières. C'est " de quoi je ferais en sorte de m'acquitter."

" J'ai aussi perdu la mère de ma femme il y a 22 mois, et son " frère, le Recteur, quatre jours après. Il m'a déjà coûté près de " onze mille livres pour ce dernier, parcequ'il a fallu rétablir " son presbytère et la charpente de son Eglise. Cela est sur le " point d'être fini. Pour la mère, elle a laissé une succession " bien nette, dont ma femme a seule héritée ; mais comme je " n'ai point d'enfants, ce bien, dont la plupart est en fonds, retour- " nera à ses héritiers, et moi j'ai pour vivre les bienfaits du Roi, " et peu avec ; mais le tout ensemble nous met à l'aise dans notre " petit train de vie. Ma femme est à Rennes. Par ses lettres de " chaque semaine elle m'annonce toujours beaucoup de vent et " vapeur, qui la tracasse. Si Dieu venait à l'appeler je ferais une " grande perte."

" M. d'Angeac est Gouverneur à St Pierre et Miquelon. Ils se " portaient tous bien selon sa lettre du 18 décembre, j'embrasse " ma sœur, et vos enfants, et vous souhaite à tous santé et pros- " périté dans notre Seigneur. Je suis toujours, mon cher frère, " Votre etc.

" G. Le Febure de Bellefeuille."

Les pertes dont le chevalier de Bellefeuille parle dans cette lettre sont la destruction des établissements que son frère avait à sa Seigneurie de Pabock, par les ravages de la guerre. Nous reproduisons l'acte de donnation que fit le chevalier à son frère cadet :

" Je George Le Febure de Bellefeuille, capitaine de Brulot à la suite des armées navales de sa Majesté, cède sans retour et fait " par le présent don absolu au Sieur François le Febure de Belle " feuille, mon frère cadet, à lui, ses hoirs et ayant cause, et ce à " perpétuité, de la portion qui m'est revenue de la Seigneurie de " Pabo, autrement nommée La Rivière Duval, et ses dépendances, " située dans la Baie des Chaleurs, Côte de Gaspé, en Canada, " ainsi qu'il est fait mention dans les partages que nous avons " fait ci-devant entre nous.

" Je déclare avoir céder de même sans retour, tout ce qui peut " me revenir de la portion d'héritage de mon jeune frère Pierre " Le Febure de Bellefeuille, Sieur des Isles, sans en rien réserver, " ayant toujours été mon intention de donner à mon frère cadet " tout ce à quoi je pouvais prétendre dans toute l'étendue de la " Nouvelle-France, à cause de ses enfants. Donné à Brest le 21 " mars, 1764.

" George le Febure de bellefeuille. "

François de Bellefeuille accepta cette donation par acte passé aux Trois-Rivières le 30 juillet 1764.

Le chevalier de Bellefeuille ne recevant pendant quatre années aucune accusation de la réception de cet acte de 1764, écrivait encore à son frère de Rennes, le 28 mars 1768, en lui envoyant une copie de l'acte :

" Je vous avais envoyé cette donation, mon cher frère, le 21 " mars 1764, l'une par voie de La Rochelle, etc..... comme je n'ai " pas eu de nouvelles de vous, depuis, je ne peux pas savoir si " vous l'avez reçue ou non. C'est pour quoi je charge monsieur " le Baron de l'Espérance de celle-ci etc..... Vos enfants s'adon- " nant au travail pourront faire comme nous avons faits. Dieu " accorde toujours son secours à ceux qui, en travaillant, mettent " leur confiance en lui. Vous savez que c'est avec rien que nous " avons commencé ; et, cependant, si les revers ne nous avaient " poursuivis, nous aurions fait de brillantes fortunes. Pabo est " un lieu bien situé pour cela, mais qui pouvait alors contre la " volonté de Dieu qui donne et retire quand il lui plaît. Il a

" sans doute ses vue pour nos âmes qui est la meilleur portion
" de nous-mêmes."

" M. d'Angeac m'a écrit que vous aviez vendu Pabo dix-sept
" millions. Cette nouvelle ne m'a pas réjouis, car l'argent est
" bientôt consommée, et les fonds restent, surtout un fonds
" comme celui-là, qui peut devenir considérable à la suite. Ma
" femme et moi saluons la vôtre, et toute votre chère famille, à
" qui nous souhaitons tous les biens possibles. Mon cher frère,
" votre etc.

" G. LE FEBURE DE BELLEFEUILLE."

" Le Roi m'a donné ma retraite à 800 livres, qui, à cause des
" détenues n'en valent pas 700 ; mais avec le bien de ma femme
" nous vivons tranquillement, je désirerais que vous fussiez aussi
" bien pourvu."

La dernière lettre que nous ayons du Chevalier de Bellefeuille est datée de Rennes le 1er février 1773, et est écrite avec cette tendresse fraternelle si touchante, que l'on ignore de nos jours. Nous en donnons quelques extraits :

" Mon cher frère,

" Vous m'avez laissé longtemps dans l'inquiétude de savoir si
" le don que je vous ai fait de tout ce que je prétendais dans la
" Seigneurie de Pabo, autrement nommée La Rivière du Val
" située dans la Baie des Chaleurs, vous avait été rendue, n'ayant
" reçu depuis aucunes de vos nonvelles."

" Je vois à présent par la tenure de votre lettre du 20 août
" dernier, où vous me dites l'avoir vendue à M. le colonel Haldi-
" man, que vous l'avez reçue parceque vous n'auriez pu vendre
" la Seigneurie sans en être propriétaire. Je ne sais comment
" vous et encore plus vos enfants, pourrez vous relever de la
" perte que vous faites d'un aussi bon gagne pain qu'est cette
" concession, cela me fait d'autant plus mal au cœur que je n'ai
" plus rien autre chose à pouvoir vous aider."

" ..... Je vous ai laissé en partant de chez nous en 1746, le
" contrat de l'acquisition de la concession de Pabo, que *notre*
" *oncle*, Pierre Le Febure, a fait pour nous des messieurs St
" Hubert, à qui elle était dans le principe. Je n'ai apporté avec
" moi que le partage que nous en avons fait, dont il vous restait
" chacun, autant, à mon frère des Iles et à vous. Ce sont des
" pièces qui vous deviennent inutiles, puisque le tout vous reste."

" Mais ce qui peu efficacement vous servir et clore la bouche

" aux arrières héritiers de feu St Hubert, c'est une défense que " M. le Marquis de Beauharnois (qui a vu de quoi il était ques- " tion) a faite à toutes personnes de quelque qualité qu'elle fût de " nous troubler dans notre possession. Elle est datée de Québec " le 29 octobre 1729, je vous en envoie le collationné."

" Je vous envoie aussi également, légalisée, la copie d'une " défense qui fut faite par M. Hocquart, l'Intendant à Québec, " aux Sieur Gaillard et Douaire qui voulurent nous troubler " en 1730."

" Je joins en outre la copie d'une copie de lettre de M. de Mau- " repas, ministre de la marine, qui fut envoyée par un commis- " saire en 1743, elle est datée du 13 février. Ce fut M. Foulque, " Armateur de St Jeau de..... qui, mal instruit, croyant que le " Cap d'Espoir, était à la Pointe au Maquereau, trouvait mau- " vais que nous affermions des places à Pabo, et que par là son " navire en était exclus, il en fit ses représentations en cour en " 1742, ce qui n'a servi qu'à autoriser notre possession, j'adresse " le tout à M. d'Angeac à St Pierre, pour vous les faire tenir."

" Il ne me reste plus qu'à vous exhorter d'inculquer à vos " enfants la nécessité de travailler. Vous avez de quoi vous " étendre dans le pays où vous êtes, où vous n'avez plus de guerre " à craindre, ni de forts impôts à supporter, comme ceux dont " nous sommes surchargés. La Providence ne refuse pas ses " secours à celui qui travaille, de toutes ses forces, bien résolu " de ne jamais s'écarter de la règle des commandements de Dieu " et de notre mère la sainte Eglise. Pour les paresseux qui ne " veulent pas s'assujetir au travail, s'ils restent dans la misère " ils ne doivent pas se plaindre parce qu'ils ont ce qu'ils méritent."

" A propos de misère, si vous voyiez celle qui règne dans " ce pays vous en seriez surpris. Les mendiants fourmillent " dans les rues, dans les places publiques, et jusque dans les " Eglises, quoique cela soit bien défendu, et les voleurs enfon- " cent les maisons et font des vols de toutes espèces. Combien " en outre de pauvres honteux, qui ont été obligés de vendre " jusqu'à leur chemise, et sont réduits sur un peu de paille, où " ils attendent le secours de quelque personne bienfaisante qui " les empêche de mourrir de faim.

" Je souhaite que la présente vous trouve en bonne santé. Ma " femme et moi vous désirons beaucoup de prospérité, à vous, " à madame et à toute votre chère famille, je suis toujours avec " une amitiée constante, mon très-cher frère, votre, etc.

" G. LE FEBURE DE BELLEFEUILLE."

Le Chevalier de Bellefeuille, est décédé vers 1789, laissant à ses neveux un nom qu'ils pouvaient porter avec honneur Son attachement et son dévouement à la cause de la royauté étaient inébranlables, et son exemple fut imité depuis par ses petits neveux dans les guerres de 1775, 1812 et 1837.

A. C. de Léry Macdonald.

(*A continuer*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DIVERS TRAITÉS SUR LE CULTE ET LA DEVOTION DU TRÈS PRÉCIEUX SANG DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. Ouvrage de 384 pages, grand in 18, publié par Mgr. Larocque, évêque de Germanicopolis, et portant l'*Imprimatur* de Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe. E. H. Richer, éditeur, Saint-Hyacinthe, 1883. Prix broché, 30c., relié, 50c.

Ce livre se recommande au public à trois titres principaux : en premier lieu, par l'excellence du sujet, en second lieu, par le nom du pieux et savant prélat qui le publie, et enfin par le nom du Père Faber, auquel une partie de cet ouvrage a été empruntée.

Voulant faire connaître et propager de plus en plus la dévotion au Précieux Sang, Mgr de Germanicopolis n'a cru pouvoir mieux faire que de donner un résumé du livre admirable que le Père Faber a écrit sur le même sujet. Pour cela il a extrait de ce livre les passages les plus remarquables, formant la matière de six chapitres, et traitant successivement du mytère du Précieux Sang, de sa nécessité, de son empire, de son histoire, de sa prodigalité et enfin du culte qu'on lui rend.

A la suite de ce sommaire nous trouvons une notice sur la confrérie du Précieux Sang, établie à Saint-Hyacinthe en 1858, et qui compte aujourd'hui 60,000 membres, puis diverses prières et pratiques de piété en l'honneur du Précieux Sang, avec un tableau des indulgences accordées aux membres de la confrérie.

La seconde partie de ce livre est un traité sur l'Immaculée Conception de Marie, Mère de Dieu, dont le culte est intimement lié à la dévotion au Précieux Sang. Ce traité reproduit en grande partie la bulle par laquelle Pie IX a proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception.

Le troisième traité considère le Précieux Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, les fruits de salut et de grâce qu'il y produit,

l'amour que Dieu nous y témoigne, et les sentiments qu'il doit produire en nous.

Dans le quatrième traité la dévotion au Précieux Sang est présentée comme œuvre de réparation.

A part ces quatre traités, le livre contient encore des exercices pour le mois du Précieux Sang, donnant pour chaque jour une méditation et une prière. A la fin du volume se trouvent les prières de la messe.

Tel est en peu de mots le contenu de ce livre, mais il faudrait bien des pages pour en dire le mérite et l'utilité. Une doctrine sûre et solide, des pensées de l'ordre le plus élevé et les sentiments de la piété la plus tendre, voilà ce qui caractérise cet ouvrage dont l'apropos ne saurait être méconnu. La dévotion au Précieux Sang est une œuvre de réparation : elle porte nécessairement à la pénitence, au sacrifice. Or jamais le besoin de la réparation se fit-il plus vivement sentir que dans le temps présent où nous voyons le flot de l'impiété et de l'immoralité déborder de toutes parts, la Révolution triomphante, l'Eglise opprimée et son chef prisonnier ? Et jamais fût-il plus à propos de rappeler la nécessité de la pénitence, de prêcher la doctrine du sacrifice qu'à une époque comme la nôtre où le matérialisme, l'égoïsme, et le culte du veau d'or tiennent partout courbés les esprits et les cœurs !

Et pour tous les chrétiens, et pour chacun de nous, qui avons à faire notre salut au milieu de tant de périls, de tant de scandales, n'est-il pas besoin plus que jamais de nous montrer ce sang divin, qui a sauvé le monde, qui lave toutes les souillures, et qui, sur nos autels, coule tous les jours pour fléchir la colère de Dieu ?

Or, tel est l'objet de la dévotion au Précieux Sang, telle qu'exposée dans le livre dont nous signalons aujourd'hui la publication.

Nous souhaitons donc que ce livre reçoive l'accueil favorable auquel il a droit. Nous croyons bon de faire remarquer qu'il se vend au profit du Monastère du Précieux Sang, à Saint-Hyacinthe.

J. D.

LA DAME D'ELLERMORE [1]

I

J'étais en visite dans une famille écossaise quand se déroulèrent les événements que je me propose de raconter. Nous n'étions pas, mes hôtes et moi, des amis d'ancienne date, puisque nous avions seulement fait connaissance en Suisse l'année précédente. Nos rapports, en revanche, furent des plus fréquents pendant le temps que nous passâmes ensemble, et il résulta bientôt entre nous cette agréable intimité que les voyages créent souvent plus aisément que les circonstances ordinaires de la vie.

Il nous était arrivé de nous voir en très grand déshabillé de corps et d'esprit, le matin au petit jour, après une nuit passée en un véhicule quelconque, et au milieu des incidents inévitables de bagages égarés, d'hôtels médiocres, d'embarras de tout genre, qui ne mettent pas moins à l'épreuve le physique que le moral. J'en sortis à mon honneur, paraît-il, car autrement on ne m'aurait pas invité à Ellermore.

J'ai toujours considéré et je considère encore Charlotte Campbell comme l'une des plus charmantes personnes que j'aie jamais rencontrées. Ses frères, jeunes gens pleins d'entrain, de gaieté, de franchise, sans égaler assurément leur sœur, étaient de fort agréables compagnons de voyage. De leur conversation, il résultait pour moi qu'ils devaient être des pléiades d'enfants. Leurs allusions perpétuelles à Jacques, Thomas, Henri et aux babies eussent pu paraître fastidieuses à un auditeur moins indulgent ; mais, étant pour ainsi dire sans parents, il ne me déplaît pas, je l'avoue, d'entendre parler de ceux du prochain.

---

(1) De la *Revue Britannique*.

Les frères de miss Campbell m'apprirent que ce voyage en Suisse n'avait d'autre but que de remettre la santé de leur sœur des fatigues qu'elle avait ressenties en soignant jour et nuit de jeunes membres de sa famille atteints de la fièvre scarlatine. Elle a même renoncé à nous voir et s'est littéralement mise en quarantaine, m'avait dit Charles, le cadet ; impossible de la décider à aller faire sa promenade avant que nous fussions rentrés, ah ! c'est là le plus fort de tout ! s'écriait-il avec une naïveté amusante. Braver la fièvre en veillant ses petits frères, rien de plus naturel ; mais se priver de la compagnie de ses grands frères, c'était là l'héroïsme qui touchait réellement son cœur !

D'ailleurs il ressortait de tout ce qu'on me racontait que Charlotte était une vraie providence pour les siens et surtout pour les plus jeunes enfants, dont elle avait presque exclusivement assumé la charge lors de la perte de leur mère, morte déjà depuis de longues années. Ce n'était plus une toute jeune fille, au sens strict du mot, car elle pouvait avoir vingt-huit ans, c'est-à-dire l'âge où la maturité, fécondant les dons de la jeunesse, produit ce phénomène si court et si charmant d'un arbre chargé à la fois de fleurs et de fruits. C'est parmi les jeunes femmes mariées qu'on rencontre le plus ordinairement cet idéal ; mais combien plus céleste est-il encore quand il se présente à nous sous les traits d'une jeune fille ! Je me demande, en vérité, pourquoi je me laisse entraîner à parler si longuement de Charlotte Campbell qui n'est pourtant pas la véritable héroïne de mon récit, et comment, sans en avoir l'intention, je débute par tromper le lecteur. En m'invitant à les aller voir en Ecosse, mes compagnons de voyage me firent une proposition qui m'était d'autant plus agréable que je n'avais pour toute installation qu'un très modeste appartement de garçon. Puis la perspective de la chasse aux grousses, dont l'abondance dépassait là, me disait-on, tout ce que je pouvais imaginer, ne laissait pas d'exercer sur moi un puissant attrait. Charlotte, pour me mettre en garde contre tout désappointement, sans doute, me répétait souvent que je devais me résigner d'avance à mener, à Ellermore, une vie très calme et très modeste. A cette recommandation, je m'enpressais de répondre que cette combinaison de calme et de simplicité était le genre d'existence que j'avais toujours rêvée. Après cela, elle me confirmait en souriant toutes les promesses cynégétiques, certainement très séduisantes, de ses frères.

Colin, l'ainé des fils, était de tous celui que je connaissais le moins ; beaucoup plus réservé que les autres, il ne parlait pas, comne eux, de tout avec la même ouverture. Je m'aperçus, par

la suite, qu'il allait et venait constamment à Londres, et qu'il nous eût été facile de nous voir souvent. Toutefois il semblait également, très bien disposé pour moi ; car il joignit très cordialement ses instances à celles de ses frères, ajoutant même, lorsqu'ils me promettaient force grousses, que j'avais chance aussi de tuer un chevreuil.

Le 20 août, je me mis en route pour Ellermore ; deux mois environ après m'être séparé de mes aimables compagnons de voyage. La chaleur et la poussière ne justifiaient que trop la réputation bien établie des jours caniculaires ; mais, une fois arrivé à destination, le changement de température était si manifeste, qu'il me semblait qu'on était passé instantanément de l'été à l'automne. Quelques conditions extérieures, se sur-ajoutant à cette impression, ne permettaient pas d'en contester l'évidence : qui, une brise dorée soulevée dans l'air ; qui, le tapis empourpré des bruyéres dérouler sur la montagne ; qui, la teinte safranée jetée sur le dôme vert des bois.

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer*)

REVUE POLITIQUE

A Ottawa la session se continue. A part de la question du chemin de fer du Pacifique qui a occupé nos députés pendant si longtemps les *bills* de la plus haute importance ont été discutés devant les Chambres.

Le discours sur le budget prononcé par l'Hon. Tilley, le ministre des finances, a été favorablement acceuilli.

Celui-ci a donné le compte rendu exact des dépenses encourues pour l'année mil huit cent quatre vingt-trois et a répondu aux objections qu'on soulevait, à propos d'une certaine augmentation dans les dépenses, en disant que cette augmentation était due à des subventions exceptionnelles accordées par le Parlement Fédéral plutôt qu'à sa mauvaise administration.

On a déposé devant les Chambres un projet de loi qui mérite d'attirer l'attention des représentants. C'est le bill de M. Cameron concernant l'observation du saint jour du dimanche. Il est vraiment désirable que la Chambre prenne en considération ce projet de loi si opportun et supprime autant qu'il sera en son pouvoir tous les abus qu'on commet ce jour là. On n'observe pas assez la sainteté de ce jour au Canada.

Sans être pessimiste et sans aller aussi loin que les puritains nous croyons qu'une plus stricte sanctification de ce jour serait grandement à désirer.

En vérité les orangistes, ces bons fils du roi Guillaume, ne sont pas chanceux. Après avoir été rebutés l'an dernier par une forte majorité, ils ont eu le courage de se présenter de nouveau cette

année avec leur éternel bill. Va sans dire qu'il a subi le même sort que l'an dernier ; mais chose incroyable ils ont eu l'audace de demander aux Chambres l'incorporation de leur société, le jour même de la St Patrice. Y avait-il une intention secrète là-dessous ? on le croit, mais de la part de ce Saint. M. Blake le chef de l'opposition a fait un admirable discours, dans lequel il a démontré le danger qu'il y aurait pour le pays, d'incorporer une secte qui a toujours eu pour mission de jeter la discorde et le trouble partout où elle a passé.

D'ailleurs nous avons déjà eu à Montréal des preuves de leurs bonnes intentions.

Un autre projet de loi a pris les proportions d'une question formidable. L'an dernier pour se conformer à une décision du Conseil Privé, le parlement fédéral a enlevé aux provinces le contrôle exercé depuis la Confédération sur les licences. Mais depuis, le Conseil Privé, dans une autre cause, a expliqué sa décision et lui a enlevé en grande partie, du moins, le sens qu'on lui avait prêté. M. Houde a prononcé en conséquence l'abrogation de la loi passée, l'an dernier.

Comme tout ce qui touche de près ou de loin à la centralisation, cette question a fait surgir beaucoup de commentaires. Les députés ont maintenant l'œil ouvert sur les dangers d'une centralisation excessive.

Sur l'assurance donnée par le ministère que la question serait sans retard soumise aux tribunaux, la majorité de la Chambre a renvoyé le bill à six mois.

*
* *

A Copenhague, des mille trois cents débits de boissons que possédait cette ville, le conseil communal en a supprimé mille cinquante et a quadruplé l'imposition des trois cents qui restent.

*
* *

Les Chambres de la province de Québec vont s'ouvrir le vingt

sept de ce mois. On voit arriver avec une certaine impatience l'ouverture de cette session.

La presse est muette à son sujet et semble attendre les premiers événements pour reprendre son air d'aller.

Voici le résultat succint des élections qui ont eu lieu, mercredi dernier, dans différents comtés. Dans le comté de Jacques Cartier, M. Boyer, libéral, a eu la victoire avec cent trente-six voix de majorité.

Dans le comté de Châteauguay, M. Robidoux, libéral, avocat de Montréal, a été victorieux sur M. Quinn, avec une majorité de cent trente-six voix.

A Trois-Rivières la majorité de M. Turcotte, conservateur, a été de cent quatre-vingt-cinq voix.

Dans le comté des Deux-Montagnes, M. Beauchamp, conservateur indépendant, a été élu avec une majorité de cent soixante et treize voix.

En somme, on peut dire que le Gouvernement n'a rien perdu.

*
* *

La législature du Nouveau-Brunswick s'est ouverte à Frédéricton, à trois heures de l'après-midi, le vingt-huit de février dernier. Son Honneur l'Honorable Duncan Wilmot, lieutenant-Gouverneur de la Province du Nouveau Brunswick, s'est rendu à la Chambre du Conseil, et ayant pris place sur le Trône, il a fait mander les membres de la Chambre d'assemblée, et a ensuite prononcé le discours du Trône.

Après avoir parlé du départ du regreté marquis de Lorne et de l'arrivée, parmis nous, de son digne successeur, le marquis de Lansdowne, il a parlé longuement sur la situation financière de la province. En général il l'a trouvée satisfaisante, mais en ce qui regarde le commerce du bois, il dit qu'il laisse beaucoup à désirer.

Après avoir félicité chaleureusement la province du succès signalé qu'elle a obtenu à l'exposition centenaire de la Puissance, tenue à St-Jean, en octobre dernier, il l'encourage fortement de profiter de l'occasion de l'exposition forestière internationale qui

sera tenue à Edimbourg, cette année, pour mieux faire connaître l'espèce nombreuse et variée de ses forêts et en même temps, ses avantages agricoles, afin d'y attirer une portion des immigrants de l'ancien monde.

Un point sur lequel il a appuyé fortement c'est sur les moyens à prendre pour maintenir l'équilibre entre les dépenses et les revenus. «Diminuons les dépenses, dit-il, et l'on adoptera les moyens suggérés par la prudence et les stricts besoins du service public.»

Il parla aussi des pêcheries en faisant ressortir tout l'avantage que la Province retire de cette industrie.

*
* *

La série d'incidents relatifs à l'affaire Lasker a fortement altéré les relations amicales qui existaient entre les Etats-Unis et l'Empire Allemand.

On sait que Lasker était le chef du parti libéral au Reichstag et comme tel diamètralement opposé à la politique de Bismark, le grand chancelier de fer. A l'occasion de sa mort arrivée sur le continent américain, le Congress de Washington a cru devoir passer des résolutions de condoléances au Reichstag, exprimant sa sympathie à l'égard du grand chef libéral Allemand, et le regret que lui a causé sa mort. Mais comme on peut bien le penser, la chose n'était pas, du tout, dans les goûts du Prince de Bismarck, car celui-ci a refusé de transmettre ces résolutions à la Chambre des représentants, disant, qu'il y voyait l'expression d'une politique complètement en opposition avec la sienne.

Cette conduite a soulevé au Congress une forte indignation.

En Allemagne même ce refus de la part de Bismark, qu'il ne motive pas d'une manière bien claire, a donné lieu à certains commentaires peu flatteurs pour le chancelier.

A Washington surtout, on a ressenti cette injure, et on l'a ressentie d'autant plus vivement qu'elle était dirigée par un homme que les Etats-Unis ont flatté en maintes circonstances. On se rappelle qu'au lendemain de la campagne de France, quand

celle-ci écrasée sous le talon prussien, râlait sous son étreinte de vautour, on a vu les américains, oubliant que leur indépendance, dont ils sont si fiers, était due en grande partie au succès des armées françaises commandées, par Lafayette et Rochambeau exécutaient les plus jolies courbettes devant l'Empereur Guillaume et n'avaient que de très-humbles génuflexions pour l'homme qui leur applique, aujourd'hui, un si violent soufflet sur la joue.

*
* *

Enfin Bacninh est tombée au pouvoir des armes françaises. Le général Nigrier a pris la ville d'assaut vers les six heures du soir, mercredi, le douze mars dernier.

Les Chinois démoralisés par le mouvement combiné des deux colonnes françaises, ont abandonné leur position et se sont enfuis par la route de Thainghuien.

L'honneur d'avoir terminé la campagne incombe au Général Millot qui a pris le commandement général des troupes du Tonquin en remplacement de l'amiral Courbet. Si la prise de Bacninh avait l'importance que lui attribuait le marquis de Tseng, au commencement de la campagne, la question du Tonquin serait bien loin d'être règlée ; on ne serait aujourd'hui qu'au début réel de la guerre.

Car d'après les paroles mêmes de l'ambassadeur chinois, comme nous l'avons déjà fait remarquer à nos lecteurs, l'occupation de cette place devait être considérée comme un *casus belli.* Mais il n'en ait rien.

Le général Millot prend la ville d'un coup de main, s'empare de son artillerie, en chasse les Chinois et les menaces de la cour de Pékin restent sans effet.

D'ailleurs ce n'est pas la première fois que les velléités belliqueuses de la Chine n'aboutissent à aucun résultat. Dans les cercles diplomatiques d'Europe on est accoutumé à ces menaces en l'air et le ministère Ferry semble avoir complètement raison en déclarant devant les chambres que la guerre est terminée et que

la France peut attendre que la Chine reprenne ses négociations.

On va donc apprendre en Chine à respecter les missionnaires français et à ne pas s'opposer, par les plus lâches assassinats, à leur grande œuvre de civilisation.

Pour nous chrétiens, nous devons ressentir une double satisfaction de la fin de cette campagne, puisqu'elle a pour résultat la punition des coupables, le respect qu'on devra porter désormais au drapeau français à l'étranger et le libre exercise des missionnaires qui ne craignent pas de s'avanturer dans ces pays remplis de brigands et d'aller verser leur sang pour la cause de l'humanité.

*
* *

On ne paraît pas devoir s'entendre en France sur l'héritier du du comte de Chambord. La ligne d'Orleans à laquelle appartient le Comte de Paris, est un obstacle sérieux, au dire de plusieurs journaux, entre autres le *Journal de Paris*, redigé par M. Henri Marchand, ce vaillant défenseur de la royauté légitime, à sa candidature comme successeur de Henri V. M. Paul de Cassagnac, le chef de la fraction des bonapartistes qui ne veulent pas entendre parler du Prince Jérôme comme prétendant au trône impérial, conseille fortement aux royalistes et aux bonapartistes d'unir leurs forces pour renverser ce gouvernement athée qui fait aujourd'hui le déshonneur de la France, par ses lois tyranniques à l'égard du clergé catholique de France.

Plût au ciel que cette parole soit écoutée par les deux partis afin de donner à la France le repos dont elle a grandement besoin après les fortes secousses qui l'ont ébranlée depuis si longtemps.

*
* *

Une victoire que le cabinet Gladstone attendait avec une certaine anxiété, pour remettre à flot son prestige, c'est la nouvelle

victoire que le Général Graham vient de remporter sur Osman Digma près de Souakim. Cependant au point de vue des conséquences, ce fait d'arme des anglais sera-t-il d'un grand poids dans la situation actuelle ? Peut-on nous baser sur cette simple escarmouche pour en déduire la pacification si désirée du Soudan ?

Nous ne le croyons pas, car, au contraire la situation paraît plus compliquée que jamais, et cette victoire semble avoir révélé des obstacles qu'on n'apercevait pas tout d'abord. Osman Digma s'est rejeté dans le désert et ne paraît pas avoir abandonné la partie. Tous les jours des fanatiques aveugles viennent se ranger sous ses drapeaux, et Osman veut donner, dit-il, à cette guerre, les proportions d'une guerre de religion. Aussi comme nous le voyons par les dépêches la résistance opiniâtre qu'il offre, et les obstacles en tous genres qu'il soulève, peuvent nous donner la mesure des sacrifices que le Gouvernement Anglais devra s'imposer, dans la suite, pour en venir à un résultat décisif. Rien ne donne à croire que le prestige qu'El Mahdi exerce dans tout le Soudan, soit diminué et affaibli par cette défaite du chef des rebelles près de Souakim.

Celui-ci est à organiser dans le moment, un corps d'artillerie composé de déserteurs égyptiens. Aussitôt qu'il aura complèté ce corps, qu'il se sentira assez fort pour se mettre en marche, il se dérigera droit sur Berber, ayant avec lui quatorze européens et soixante officiers égyptiens de l'armée de Hicks Pacha.

Le général Gordon de son coté s'aperçoit que ses prétentions de pacifier le Soudan sans tirer un seul coup de feu, étaient de vaines illusions de son esprit. Son poste d'observation à Khartoum, le met dans une position tout-à-fait critique ; il se déclare enfin complètement incapable de défendre la ville contre les tribus qui s'avancent du sud, du nord et de l'ouest. Il s'est fortifié dans un camp sur le côté opposé du Nil Bleu, en disposant ses forces de manière à prévenir l'arrivée d'El Obeid. Il attend avec hâte, du secours de Yobehr Pacha.

La victoire de Graham a soulevé un malaise et une confusion tant au Soudan qu'en Angleterre ; on ne sait trop que faire. Sir Evelyn Baring mande que les Arabes sont exaspérés, que la

rebellion s'accentue d'avantage, formidable et menacante. Des tribus qui jusque-là étaient restées pacifiques, sont en pleine révolte ; on a coupé de nouveau les lignes télégraphiques entre Berber et Khartoum, et cette dernière place se trouve resserrée dans un étau qui l'étreint fortement.

En fin de compte tous les plans du Gouvernement Anglais semblent échouer, au fur et à mesure que les faits se succèdent au Soudan, et cette dernière victoire de Graham, qu'on prône si haut, — manière de s'étourdir sur la vraie situation — n'a fait que compromettre davantage le cabinet de Londres en lui donnant une plus haute responsabilité dans les affaires d'Egypte et en l'engageant plus fortement à continuer la guerre.

*
* *

Les dynamiteux lèvent la tête depuis quelques temps. S'il faut en croire leurs menaces, tous les édifices parlementaires du Globe terrestre vont sauter. Ils sont devenus d'une telle audace, que les gouvernements ont jugé à propos de se liguer entre eux pour les écraser. En Angleterre, en Russie, en France, en Allemagne, en Amérique les gouvernements ont besoin de se bien tenir ; mais ils ont toujours un certain recours, c'est que les dynamiteux ne mettent aucun plan à exécution sans en avertir, au préalable, les personnes que ce plan vise. C'est une générosité dont il faudra leur tenir compte, si jamais on peut mettre la main sur eux.

Il y a bien à part çà l'éventualité d'une invasion fénienne au Canada, mais elle est moins dangereuse et ne doit pas empêcher nos députés de dormir sur leur deux oreilles.

*
* *

La Suisse donne aujourd'hui l'exemple de Saturne qui dévore ses enfants. Après avoir été pendant longtemps le repaire de

tous les anarchistes, socialistes et dynamiteux (ces trois mots sont presque synonimes) elle est sur le point d'accorder l'extradition de ces réfugiés qui se prévalent de son territoire indépendant pour se mettre à l'abri de la police.

Autre fait important à remarquer, c'est que plusieurs cantons de la Suisse viennent aussi de rétablir la peine de mort. Il faut toujours en venir là.

On finit par comprendre que la perspective de la corde a pour effet d'empêcher bien des assassinats.

*
* *

Mardi, le quatre mars dernier, dans la vieille capitale du monde catholique, on célébrait le sixième anniversaire du couronnement du Souverain Pontife, Léon XIII. Çà été une grande consolation, pour cet Auguste Vieillard, de se voir entourer par une foule immense prosternée à ses pieds pour recevoir de lui la bénédiction apostolique qu'il prodiguait avec une aussi bonne grâce. Hélas ! cette consolation a été d'autant plus touchante qu'elle lui arrivait dans un moment où il en avait le plus besoin. Au milieu des sectaires de la Révolution qui le harcèlent de tous côtés, spolié de la manière la plus infâme et la plus révoltante par le Gouvernement Italien, cette consolation, disons-nous, est des plus opportunes.

Le Cabinet d'Italie paraît s'être donné pour mission de susciter sans cesse des obstacles à la liberté du Souverain Pontife. Léon XIII à l'occasion de son glorieux anniversaire a protesté énergiquement contre ce droit arbitraire que s'arroge le Parlement Italien de percevoir des rentes sur la propriété de la Propagande.

Le vingt neuf janvier, la cour de cassation de Rome déclarait soumis à la conversion les biens immobiliers de la Sacrée Propagation de la foi.

Ainsi à partir de cette date les biens de la Propagande seront une propriété nationale.

On ne peut pas pousser plus loin l'esprit de haine et de persé-

cution. Ce nouveau coup frappe directement le Saint Siège. On adoucit bien un peu la sentence en disant que la Propagande ne souffrira aucun dommage dans ses droits, attendu que la rente inscrite au grand livre d'Etat reste à sa disposition, mais il faut être disposé d'avance à fermer les yeux sur les choses les plus évidentes, pour ne pas s'apercevoir que les besoins journaliers de cette société, que ces rapports continus avec le monde entier, exigent pour elle une administration libre et indépendante.

Après cette conversion de ses biens en rentes nationales, que l'Etat devienne insolvable, par suite de crises financières quelconques, comme la chose peut très bien arriver, il est clair que la Propagande se trouvera dans la cruelle nécessité de suspendre ses opérations, et les missions étrangères se trouveront sans secours pour continuer leur œuvre de civilisation. Cette spoliation, comme on le voit, a une portée des plus graves dans les intérêts de la catholicité ; c'est non-seulement une blessure faite au cœur de l'Eglise, mais c'est encore une insulte et un défi jetés à la face des nations étrangères qui contribuent individuellement, par leur secours de toutes sortes, à sa prospérité et à son extention de plus en plus universelle que lui impose sa mission civilisatrice.

Cette institution cosmopolite est tellement importante, même aux yeux des protestants, que dans les Chambres d'Angleterre les députés n'ont pas craint de protester hautement et dignement contre cet acte de tyrannie. Au nom de l'Angleterre comme des autres nations on réclame sa neutralité absolue. En effet qu'adviendra-t-il si le Gouvernement Italien persiste dans cette violence à l'égard de la Propagande ? La conclusion est très facile à tirer, c'est que celle-ci sera forcée par les circonstances de transporter son bureau d'administration ailleurs qu'en Italie. Bien que la chose offre de sérieuses difficultés, la liberté d'action qui est inhérente à sa mission, qui seule lui a fait produire des résultats qui ont fait avancer d'un si grand pas la civilisation chrétienne, l'obligera de surmonter de graves obstacles pour se mettre à l'abri des persécutions, et ne pas compromettre davantage l'œuvre immense des missions.

On donnait comme rumeur que Paris ou Londres ou peut-être même New-York, seraient les places où la Propagande aurait jeté les yeux pour s'établir. Mais rien n'est encore décidé à cet effet.

Espérons pour la dignité du Gouvernement Italien qu'on reviendra sur de pareilles mesures.

A. G. L. Desaulniers.

EDUCATION.

DU CHOIX D'UN COLLÈGE A L'ÉTRANGER.

Bien des familles se préoccupent aujourd'hui, à bon droit, de procurer à leurs enfants, une éducation qui réponde à toutes les exigences légitimes des temps modernes et demeure foncièrement chrétienne. On les voit s'imposer des sacrifices héroïques qui coûtent autant à leur cœur qu'à leur fortune, et envoyer des enfants, joie de leur foyer, chercher au loin, dans un milieu étranger, le bienfait d'une formation littéraire, scientifique et morale que la maison paternelle où la patrie ne saurait leur donner.

Depuis surtout que les relations internationales ont pris une extension qui tend à augmenter chaque jour, l'éducation d'un jeune homme appelé à jouer un certain rôle dans le monde ou tout simplement à user honorablement de sa fortune, reste incomplète et inachevée s'il n'a pas fait un séjour plus ou moins prolongé à l'étranger. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, voient chaque année augmenter le nombre des étudiants de tout âge qui viennent s'initier à leur langue, à leurs mœurs, à leurs habitudes, et recevoir ce complément obligé de toute éducation bien faite et sagement comprise.

D'ailleurs il faut bien le dire, les langues étrangères qui tiennent tant de place — et avec quelque raison — dans les préoccupations du jour, ne s'apprennent à fond et avec une certaine facilité que dans le milieu où elles se parlent habituellement. C'est surtout vrai du français dont la connaissance est indispensable à tout homme ayant reçu une éducation vraiment libérale, qu'on peut dire qu'il ne s'apprend qu'en France, Sans parler de l'accent, de la prononciation, de l'orthographe et de toutes les

nuances qui donnent à cette langue sa physionomie particulière, les règles essentielles, elles mêmes offrent de sérieuses difficultés quelquefois insurmontables, aux esprits les mieux doués et les plus acharnés au travail.

Or, l'expérience démontre qu'un séjour de quelques années en France, qui permet d'étudier la langue du pays sur place et dans un milieu français non seulement atténue singulièrement ces difficultés, mais les supprime complètement. On a vu des enfants venus de l'étranger, ne sachant parler d'autre langue que la langue maternelle, mélés à d'autres enfants et attachés à des professeurs ne parlant habituellement que le français, non-seulement se tirer d'affaire au bout de trois mois avec leurs maîtres et leurs condisciples, mais être en mesure de suivre fructueusement une classe de français, de latin, de grec, professée en français et par des professeurs français. Sans nul doute, il peut y avoir pour ces enfants des heures de solitude pénible et des moments de tristesse bien légitime; mais, outre que ces heures sont rares et courtes dans la vie d'un écolier, personne n'a le droit d'oublier que la formation du caractère et l'acquisition de la science coûtent toujours quelque chose.

Une fois ce principe et les sacrifices que son application comporte admis, reste le choix du collège.

Le nombre en est grand qui rivalisent et présentent chacun quelque avantage, soit au point de vue de l'éducation, de l'enseignement, du succès en matière d'examen, du glorieux passé de la maison, du choix des professeurs aux enfants, et de ces mille détails qui tranquillisent une famille justement préoccupée de l'éloignement de ce qu'elle a de plus cher au monde.

Cependant il faut faire un choix et c'est pour guider les parents intéressés dans ce choix que nous venons leur parler d'un collège qui semble réunir à lui seul tous les avantages qu'on ne trouverait que dans plusieurs établissements à la fois. Il s'agit de l'*Ecole Saint-Elme*, située à *Arcachon* près *Bordeaux*, (*France.*)

Elle fut fondée par les fils du Père Lacordaire, le célèbre restaurateur des Dominicains en France, dont la mémoire vénérée et les méthodes d'éducation constituent comme le domaine exclusif de ses disciples. Les décrets du 29 Mars 1880 ont bien modifié la situation religieuse des directeurs, mais l'esprit, les traditions et les méthodes primitifs sont restés les mêmes.

L'école est établie dans la ville d'*Arcachon* que sa position ravissante au centre du golfe de Gascogne et sur les bords d'un charmant Bassin, ses immenses forêts de pins, son climat exceptionnellement doux et tempéré, sa proximité de Bordeaux (1

heure en chemin de fer), l'affluence toujours croissante des étrangers qui viennent y chercher le repos et la santé, rangent parmi les rivales redoutables des plages les plus vantées de France et d'Italie.

Les bâtiments scolaires, récemment et spécialement construits pour leur destination actuelle, avec les cours de récréation, les jardins et le parc taillé en pleine forêt, occupent un espace qui mesure plus de quatre hectares.

On y aborde par une grande avenue qni vient de la gare et continue jusqu'au Bassin dont on aperçoit entre les arbres les flots argentés.

Les médecins sont unanimes à proclamer l'excellence du climat d'Arcachon, de sa situation exceptionnelle, de sa position ravissante, et même de sa supériorité incontestable sur beaucoup d'autres stations, trop vantées, qui ne doivent leur renom qu'à l'habileté de leurs exploiteurs et à la routine. « Arcachon, disent-ils, ne ressemble à rien. Au point de vue médical, cette localité se trouve dans les conditions les plus heureuses, par sa position géographique, son excellent climat et la beauté du site. L'âme de celui qui va passer quelques jours à Arcachon s'épanouit sous l'impulsion d'une surprise agréable et d'un doux ravissement à la vue d'un paysage inacoutumé, car il faudrait aller presque dans l'Inde, pour trouver un endroit aussi charmant. » Arcachon disent-ils encore, « est la patrie des enfants. » Il nous semble que ces témoignages, et bien d'autres encore, tous émanés d'hommes éminents dans la science, l'Ecole Saint-Elme peut les revendiquer pour elle et surtout s'appliquer ce glorieux surnom de « patrie des enfants. » Car son site délicieux, l'aménagement heureux de son local, l'air fortifiant de la mer, tamisé en quelque sorte par le rideau d'arbres qui sépare le collège du Bassin, les émanations balsamiques des grandes forêts de pins dont il est entouré, constituent des conditions hygiéniques exceptionnelles pour un établissement d'éducation.

L'Ecole possède une chapelle où les cérémonies du culte se célèbrent avec solennité, une bibliothèque, un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, un cabinet et des collections d'histoire naturelle, un gymnase couvert et très complet, une salle d'armes pour l'escrime, un manège et des chevaux pour l'équitation, et, sur le Bassin d'Arcachon, une grande cabine pour les bains, un charmant *Yacht* de 38 tonneaux avec plusieurs embarcations munis de tous les engins nécessaires qui servent aux exercices nautiques et aux excursions des élèves.

L'éducation donnée à l'Ecole Saint-Elme, tend à faire des

enfants qu'on lui confie de vaillants chrétiens, de grands serviteurs de leurs pays et des hommes qui honorent par leur caractère les fonctions dont plus tard ils seront investis et la race d'où ils sortent.

La religion, l'esprit de famille et l'amour du pays servent à la fois de but et de moyens. Une forte discipline y maintient l'autorité, mais elle est tempérée par les rapports affectueux que les directeurs et les maîtres ont fréquemment avec leurs élèves dont ils étudient le caractère pour en corriger les défauts et développer les qualités.

Les *Etudes classiques* sont dirigées conformément aux programmes de l'Université de France, et en vue du Baccalauréat és lettres et du Baccalauréat és sciences. Elles comprennent toutes les branches de l'enseignement secondaire classique, la langue française, le latin, le grec, l'anglais, l'allemand, l'histoire la géographie, les éléments des sciences mathématiques, physiques et naturelles.

L'Anglais ou l'Allemand est obligatoire à partir de la huitième.

La religion occupe dans le programme une place importante. Les avis spirituels, l'enseignement du catéchisme, la préparation à la première communion et les conférences religieuses sont donnés ou faits par les directeurs eux-mêmes qui y consacrent tous leurs soins.

L'enseignement des *arts d'agrément* et des *exercices physiques* comprend le dessin linéaire et académique, le solfège, la musique la gymnastique, l'escrime, l'équitation, la natation et les exercices nautiques. Le dessin et la gymnastique sont obligatoires pour tous les élèves. L'enseignement classique et artistique est donné par les directeurs et des professeurs adjoints ecclésiastiques ou laïques.

Puisque l'abondance du sujet nous a entrainé à ses détails qui vont prêter à notre article la physionomie d'un prospectus, il est difficile de reculer et de ne pas donner une idée du réglement en vigueur et du genre de vie qu'on mène à l'Ecole Saint-Elme, afin que les parents qui lui confieraient leurs enfants puissent les suivre de loin et assister par la pensée à leurs travaux, à leurs exercices et à leurs ébats.

Les élèves sont partagés en plusieurs *divisions* suivant leur âge et la classe à laquelle ils appartiennent. Ils assistent tout en commun aux offices du Dimanche et des jours de fête, et à la messe, le jeudi. Le lever a lieu en hiver à 5½ hrs, et en été à 5 heures ; le coucher vers 8½ hrs ; les repas à 7¼ hrs, à midi, à 4½ hrs

et à 7½ hrs; les classes de 8 hrs à 10 hrs, de 2½ hrs à 4½ hrs. Les récréations suivent les repas et les classes.

Deux fois par semaine il y a promenade de deux heures en dehors de l'Ecole, ou excursion en mer. Les *Exercices nautiques* sont facultatifs au gré des familles, et n'ont lieu que pendant les promenades et les jours de sortie mensuelle. Ils sont en tout temps dirigés et surveillés avec le plus grand soin. Jamais une embarcation n'est armée par les élèves, sans être commandée par un marin et accompagnée de maîtres.

Le régime est abondant et varié. Grâce au climat très sain d'Arcachon, grâce aux exercices physiques fort en honneur à l'Ecole et aux précautions hygiéniques dont les enfants sont entourés, les santés délicates s'y raffermissent promptement. Un médecin, attaché à l'Ecole, visite chaque jour les élèves malades ou indisposés, et préside à toutes les mesures sanitaires dans l'établissement. Aucun régime ni traitement extraordinaire n'est admis sans son intervention. Des médecins consultants sont appelés chaque fois que les familles ou les correspondants en font la demande, ou que le directeur le juge nécessaire pour sauvegarder sa responsabilité. L'infirmerie, la lingerie, le vestiaire et la cuisine sont désignés par des règlements qui président également à la toilette des jeunes enfants et leur donnent les soins exceptionnels que leur âge réclame.

Enfin, pour être complet, ajoutons que le prix de la *Pension*, pendant les dix mois de l'année scolaire, est de *quinze cent francs*. Dans ce prix sont compris, l'enseignement littéraire et scientifique, l'enseignement de l'anglais, de l'allemand, du dessin, de la gymnastique, l'usage des bibliothèques et des collections, les fournitures ordinaires de bureau, les soins du médecin et les remèdes communs, le blanchissage et le raccommodage du linge et des habits, mais non les livres classiques, les fournitures extraordinaires de bureau et de dessin, les objets de toilette, les frais et remèdes extraordinaires, les vêtements, les chaussures, les avances d'argent pour sortie ou voyage, les répétitions et les leçons d'art d'agrément qui se payent à part, suivant un compte détaillé expédié aux familles chaque trimestre.

Tels sont les renseignements incomplets mais rigoureusement exacts, que nous avions à donner sur une école qui mérite la confiance absolue des familles cherchant à l'étranger une maison d'éducation ponr y faire élever leurs enfants. En cela nous croyons leur avoir rendu service.

Un point sur lequel nous aurions pu insister, ce semble, c'est

l'avantage incontestable que présente le choix de ce collège pour les enfants faibles et délicats.

Le docteur Bonnal, ex-chirurgien de la marine, médecin consultant à Arcachon, dans une brochure qui a obtenu un certain succès puisqu'elle en est à sa 2e édition, traite ce point avec trop de compétence pour que nous hésitions à citer ses propres paroles et à donner à nos assertions l'appui de son autorité scientifique.

« L'idée du collège d'Arcachon, dit-il, est féconde en résultats. Chaque année j'assiste à des métamorphoses étonnantes qui sont pour moi l'objet des plus intéressantes études. Que d'enfants nous arrivent tous les ans, munis de longues prescriptions médicales, pâles, anémiques, sans appétit, quelquefois fantasques, capricieux, égoïstes, qui, soumis à cette vie scolaire où se trouvent si bien distribués les occupations sérieuses de l'esprit et les exercices du corps, se transforment rapidement dans un tel milieu ! Il me serait facile de citer, parmi les noms les plus connus de votre pays, des exemples vraiment extraordinaires de ces heureuses transformations. Le *Mens Sana in corpore Sano* est éternellement vrai. J'en ai constamment sous les yeux des preuves nouvelles et vivantes. Je crois donc remplir un véritable devoir professionnel en appelant l'attention de mes confrères sur le collège d'Arcachon qui poursuit dans l'enseignement public un but spécial digne de toutes les sympathies. »

N.-B.—Pour de plus amples renseignements s'adresser au directeur de l'*Ecole Saint-Elme Arcachon*, près *Bordeaux*, *France*.

FRANCOIS-XAVIER GARNEAU,

SA VIE ET SES ŒUVRES.

Par M. Chauveau.

Depuis longtemps on attendait ce livre ; et, chose étrange, le livre paraît, on ne s'en occupe plus. Est-ce indifférence ? Je ne le puis croire : qui pourrait être indifférent à une notice biographique écrite par le père de notre littérature sur le premier et le plus grand de nos historiens ? Est-ce respect ? peut-être ; mais, je l'avouerai en toute franchise, dans mon humble opinion, le respect ne devrait point se traduire par le silence sur une œuvre littéraire, et point ne faudrait que la critique perdît ses droits en face d'un livre, parce qu'il est signé d'un nom connu ou ami. Quelques uns, toujours aux idées noires, ont voulu voir dans ce mutisme de la presse l'effet d'une jalousie inexplicable ou d'un timide calcul. Je le dirai d'avance, je ne connais rien qui m'oblige à partager leurs vues : Monsieur Chauveau et ses amis sont trop haut placés pour craindre un examen sérieux de leurs ouvrages et ils dominent assez notre monde littéraire pour ne plus avoir à redouter les morsûres de ceux qu'on a si justement appelés, *les fourmis ailées de la critique.*

Quoi qu'il en soit du motif qui l'a inspiré, je constate ce silence et, avec l'humble désir d'être utile à nos lettres canadiennes, je vais entreprendre de le rompre. Nulle antipathie ne m'anime : Je n'ai pas l'honneur de connaitre M. Chauveau ; nulle envie ne me pousse ; je ne suis pas un écrivain et ne voudrais pas l'être. Je suis donc dans les meilleures conditions possibles pour juger de

l'ouvrage. Au reste, critique d'un critique, je ne saurais trouver mauvais d'être critiqué moi-même.

Avant même d'ouvrir l'ouvrage et d'en lire le titre, disons de suite que cette nouvelle édition de l'*Histoire du Canada* a été non seulement bien inspirée mais exécutée avec autant de cœur que d'esprit. Un fils, plein de respect pour la mémoire de son père, surveillerait avec un soin jaloux la révision du texte ; un poète distingué trouverait sur sa lyre quelques accents patriotiques qui feraient vibrer toutes les fibres de l'âme, et enfin, un ami serait appelé à faire revivre devant nous l'auteur de cette œuvre nationale. Vraiment, M. Garneau ne pouvait pas ambitionner un meilleur sort et nous même ne pouvions désirer rien de mieux pour sa gloire. Le texte, assure-t-on, a été respecté comme il devait l'être ; les vers sont inspirés des grandes idées et des nobles sentiments qu'on avait le droit d'attendre. Quant à l'étude biographique, si elle n'est pas parfaite, c'est qu'elle présentait des difficultés d'une toute autre nature, et, sous certains rapports, presque insurmontables.

Ecrire la vie et étudier les œuvres d'un contemporain est une tâche toujours ardue ; le faire, quand ce contemporain fut un ami avec qui l'on partagea le pain d'un même patriotisme et le vin des mêmes études, devient une entreprise périlleuse, du moment où l'on aura à l'exécuter sous le regard attentif des amis et des parents.

Puis, juger un homme comme M. Garneau n'était pas un fardeau fait pour toutes les épaules. Si les détails de sa vie pouvaient se retrouver facilement dans les souvenirs de l'amitié ou sur les pages dictées par l'admiration ou même la critique, il n'était pas si facile de s'ouvrir un chemin à travers les trois gros volumes de son histoire et de donner aux lecteurs, la clef de tous les trésors qu'ils renferment ou la juste mesure des erreurs ou des lacunes qui s'y trouvent.

Enfin, il est dans Garneau des questions sur lesquelles aujourd'hui encore l'opinion publique s'échauffe et dont les savants se servent pour se faire la guerre les uns aux autres ou du moins pour se tailler de la besogne.

C'étaient là, si je ne me trompe, les trois grands écueils sur lesquels le critique courait risque de naufrage et sur lesquels, j'ai regret de le dire, M. Chauveau a laissé quelques agrès de sa timide embarcation. Il me permettra, avec tout le respect que m'imposent son âge et ses talents, d'expliquer ma pensée.

Déjà, je le sais, plusieurs écrivains, entr'autres l'élégant historien de Marie de l'Incarnation, nous avaient vivement intéressés

à la vie de M. Garneau. Sous leur plume, sa figure s'était dessinée devant nous avec la netteté et la vie que donne aux portraits le pinceau d'un artiste. Aussi les reliefs de cette figure nationale, ses traits caractéristiques, ses ombres même, tout nous était devenu familier, voire même, sympathique. En prenant le livre de M. Chauveau, nous ne nous attendions guère à de nouvelles révélations : une vie aussi calme que celle de notre historien n'est pas, comme la vie d'un peuple, une mine inépuisable ; mais nous espérions trouver résumés et groupés avec art tout ce que des amis dévoués s'étaient plu à donner au public ! M. Chauveau nous paraissait devoir être pour son ami le biographe parfait qui emprunte aux contemporains la chaleur de leurs appréciations et qui cependant, calme et mûr, ne livre de ces jugements que ce qui devra être ratifié par l'avenir. A-t-il craint des redites ? A-t-il été effrayé de se voir taxé de partialité ? Toujours est-il que pour moi il a été bien trop sobre de détails. Sans doute, quelques unes des poésies de M. Garneau se lisent avec plaisir et intérêt ; mais avant le poète, du reste assez médiocre, qu'on me montre avec une complaisance excessive, j'eusse aimé à voir le pionnier de l'histoire parmi nous, le déchiffreur de manuscrits, l'infatigable travailleur. M. Garneau, j'en suis certain, n'eût eu qu'à gagner à être ainsi suivi par son biographe ; pour le biographe, il aurait par là rendu son récit plus instructif et plus intéressant et le lecteur aurait volontiers applaudi à la chaleur dont l'amitié et l'estime auraient infailliblement animé ces détails.

Un autre défaut que je remarque dans cette partie de l'ouvrage c'est d'avoir intercalé une analyse complète de l'histoire entre des faits d'un intérêt purement biographique. Qu'ainsi l'ordre chronologique ait été scrupuleusement gardé, nul n'en doutera ; mais combien ces détails sur les dernières souffrances et les derniers jours de notre historien auraient gagné à se trouver réunis avec les autres ! Une vie d'homme est un ensemble dont toutes les parties s'éclairent mutuellement et dont souvent l'une ne s'explique pas sans l'autre. M. Garneau, du reste, n'a guère écrit sous l'influence des préoccupations de son temps : il a fait de l'histoire tout de bon et il eût suffi d'une esquisse rapide des événements contemporains pour rendre parfaitement intelligibles les idées ou mieux l'idée-mère de son œuvre.

J'ai dit l'idée-mère de M. Garneau : c'est qu'en effet notre historien a été philosophe. La critique pourra lui reprocher tel ou tel défaut ; elle pourra, à l'aide de documents nouveaux, signaler des lacunes regrettables ; elle pourra même, à bon droit, s'alarmer de quelques principes mis en avant d'après les idées de

l'époque. Elle sera toujours obligée de voir bouillonner sous chacune de ses phrases le plus ardent patriotisme et la plus grande loyauté. Ce cachet du grand écrivain fait de l'Histoire du Canada un livre unique dans notre pays. Ni M. l'abbé Ferland, ni M. Faillon, ni M. Sulte n'ont voulu atteindre à cette hauteur : aussi leurs ouvrages resteront-ils, bon gré mal gré, de simples satellites plutôt que des planètes indépendantes.

Pour analyser un tel ouvrage, deux voies se présentaient au critique. L'une, plus simple et plus aisée, consistait à faire une espèce de table analytique, relevée ça et là par des remarques judicieuses ; l'autre, plus élevée et partant moins accessible, aurait fait monter d'un seul bond le lecteur intelligent sur la cime même du principe qui dirigea l'auteur et de ce haut poste d'observation lui aurait signalé les faits les plus importants, groupés en autant de centres et harmonisés entr'eux. M. Chauveau a préféré la première voie à la seconde ; très-probablement il a eu ses raisons pour en agir ainsi. Mais, il me semble qu'en le faisant, il s'est privé d'un grand charme, a refusé à son lecteur l'attrait de la nouveauté et fait à l'auteur un dommage considérable. Certes, ici plus encore qu'ailleurs, nous tenons compte à M. Chauveau du talent remarquable avec lequel il a su rompre la monotonie presque inséparable de ces sortes d'écrits ; nous admirons sincèrement l'ardeur juvénile par laquelle il tient son lecteur en haleine, mais, malgré cela, nous nous demandons pourquoi ce résumé de faits quand nous devons nous-mêmes en lire les détails dans l'auteur.

Encore si toujours un jugement critique venait relever ce terre plein historique, nous nous en consolerions. Mais la plupart du temps, c'est un sommaire pur et simple, rien de plus. Le critique disparaît ; l'auteur seul nous reste et l'auteur amoindri nécessairement aux proportions du télescope de son abréviateur. Sur quelques questions controversées, comme celles de l'action du clergé, rien de plus étrange que de voir un critique ne pas émettre son opinion. Eut-il dû devenir pour lui un *casus belli* qu'il me semblerait avoir eu à se prononcer. Moi, lecteur, je le demandais et je ne puis m'estimer satisfait de jugements incolores comme ceux-ci : « L'auteur avait beaucoup insisté sur la faute que, *d'après ses convictions*, le gouvernement français avait commise en ne permettant pas aux huguenots l'entrée de la colonie. Il avait en même temps paru plus sympathique à M. de Frontenac qu'à Mgr de Laval ; enfin, en maint endroit, surtout dans le discours préliminaire, ou avait cru (*à tort ou à raison* ?) entrevoir un reflet (*seulement* !) des idées de Sismondi, de Michelet

de Thierry et de quelques autres écrivains qu'il admirait beaucoup et qui lui avaient *plus ou moins* servi de modèles..... Nous verrons plus loin comment il entendait se justifier et comment il céda à quelques observations qui lui furent faites.»

Ce que malheureusement nous ne voyons pas, *plus tard*, et pourtant ce que nous étions en droit d'espérer voir, c'est ce que M. Chauveau lui-même pense de ces critiques.

Au reste, cette timidité du critique se retrouve sur plusieurs autres points d'une égale importance. Sans aucun doute, cette manière de faire est très-humble ; elle est même très-prudente. Ainsi on ménage la chèvre et les choux, dit le proverbe vulgaire, mais ainsi aussi on fait des galeries de faits, d'hommes et d'idées disparates au possible ; on enlève à la critique son principal attrait.

Cette liberté trop grande peut-être avec laquelle je me suis permis de faire ressortir ce qui m'a paru défectueux dans ce livre de M. Chauveau, m'autorise à réclamer créance sur les beautés réelles que je me propose de signaler maintenant.

Je l'ai déjà dit. Ce livre a un mérite rare : celui de présenter une analyse de l'ouvrage de M. Garneau aussi vive que fidèle. Pour qui s'est livré à cette sorte de travail, il y a là de quoi admirer sincèrement, car ce n'est pas tâche facile de s'identifier les idées d'un autre et de les rendre avec chaleur. Un Sainte-Beuve eût ajouté à ce mérite celui de faire revivre sous la plume du critique le style même de l'auteur. M. Chauveau a fait mieux à mon sens ; il est resté lui-même sous ce rapport, c'est à-dire, un écrivain correct, élégant, agréable et surtout courtois voire même jusqu'à l'excès.

Si je ne m'adressais pas à des lecteurs canadiens, habitués à toutes les délicatesses du style de M. Chauveau, je me ferais un devoir de faire des citations nombreuses, je n'oublierais point surtout le magnifique parallèle établi entre M. Garneau et Gibbon. Mais à quoi bon ? Tout le monde a ce livre et peut l'y méditer à loisir. Cependant, à l'honneur de notre historien et de son critique, je ne puis résister au désir de citer en partie le portrait de M. Garneau tracé de main de maître, à la page CCLIII. Nos lecteurs le savoureront avec plaisir.

« Intègre, laborieux, économe dans une juste mesure, homme d'intérieur et d'habitudes régulières, modeste mais fier d'une juste et noble fierté ; timide en apparence, mais au besoin courageux ; doux et conciliant d'ordinaire, mais sur certains sujets, très ferme et presque opiniâtre ; doué d'un grand talent littéraire et en même temps d'aptitudes pour les affaires, menant de front

patiemment et au prix de combats intérieurs dont seul peut-être il pouvait se rendre compte, menant de front, dis-je, des études incessantes de la plus haute portée et un travail assidu d'une nature bien prosaïque ; M. Garneau était un homme d'autant plus complet qu'il y avait en lui plus de contrastes, plus d'heureuses antithèses.

« Ceux qui ne le connaissent que par ses ouvrages, devraient éprouver quelque désappointement en le voyant pour la première fois. Une certaine hésitation nerveuse, un certain embarras qui n'était pourtant point de la gaucherie et qui n'excluait point une irréprochable urbanité, faisaient que l'on se demandait si c'était bien là l'intrépide défenseur de la nationalité franco-canadienne. Mais dès que, sous son front dénudé, son intelligente figure s'éclairait des reflets de la pensée, dès qu'il s'animait à parler de quelque sujet favori, on reconnaissait l'homme supérieur, et, ce qui est mieux encore, l'homme convaincu qui s'est dévoué à la réalisation d'un noble projet. Dans ses portraits, sa physionomie pensive, empreinte d'une douce et modeste gravité, fait aussi la même impression. »

Nos lecteurs en conviendront, il est peu d'auteurs qui en aussi peu de mots vous tracent un portrait moral et physique avec une pareille netteté. Chaque phrase porte, chaque mot frappe et M. Garneau renait sous nos yeux tel que le connurent nos aînés.

Un autre mérite de M. Chauveau, c'est la dignité de sa critique. Soit qu'il attaque, soit qu'il défende, il le fait toujours en termes mesurés et courtois. Nous lui avons reproché la rareté de ses appréciations personnelles : le ton modeste de sa critique nous le fait regretter davantage encore. Trop souvent, une divergence de vues a excité dans nos lettres des polémiques sanglantes. Nous eussions aimé à voir M. Chauveau se mettre par son livre à la tête de la phalange généreuse qui voudrait voir ces âpretés de langage et ces querelles personnelles disparaître à jamais de nos lettres littéraires. Lui, plus peut-être que tout autre, avait le droit d'ouvrir cette ère heureuse.

Quoi qu'il en soit de mes remarques, je ne doute point que beaucoup se feront un devoir de l'imiter sous ce rapport.

Je tiens aussi, avant de finir, à remercier M. Chauveau de l'aperçu qu'il a donné du mouvement intellectuel dans la province de Québec. Le titre du livre ne comportait pas une appréciation plus étendue des auteurs qu'il cite. C'est à regretter. Mais déjà, en voyant toute une pléiade d'écrivains, se coudoyer un peu pêle-mêle, et en considérant les genres nombreux qu'ils représentent, on peut se donner le plaisir de croire à l'existence

de toute une littérature canadienne. Cette littérature canadienne existe en effet, fraîche et vivace, comme les jeunes ormes sur les bords du Saint-Laurent ; ce qu'il lui faut maintenant, c'est s'enraciner sous le souffle de la critique et ensuite étaler ses branches vigoureuses au soleil de l'Europe. Des livres, comme celui de M. Chauveau, et ils sont déjà nombreux, ne manqueraient point de nous attirer des éloges, car ils joignent la plus grande élégance de style à la plus haute dignité de la critique, deux choses estimées partout et partout assez rares.

GIULIO.

MONSIEUR MOI [1]

Par Salvatore Farina

II

MON PASSÉ

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(*Suite*)

— Sais-tu au moins quel est l'homme que tu as choisi dans la rue pour le mettre entre toi et ton père? Sais-tu que c'est un comédien et, pire encore, un chanteur, un ténor peut-être qui hier encore exerçait le métier de garçon coiffeur ou de boucher et qui chantera demain sur quelque misérable scène de province?

Serafina dit non d'un signe de tête; elle n'osait me répondre plus distinctement.

— Où sont les lettres qu'il t'a écrites?

Je n'espérais guère qu'elle me remît les lettres comme elle le fit, en les tirant de son corsage; ce fut cet acte romanesque, mais loyal, qui me coupa la parole.

Je pris ces feuillets du bout des doigts en regardant d'un autre côté. Pour éviter d'être gagné par quelque faiblesse paternelle, je ne voulais pas voir la prière muette que m'adressaient les yeux de ma fille, et je sortis de sa chambre aussi paisiblement que j'y

---

(1) Du *Correspondant*.

étais entré. En refermant la porte derrière moi, j'entendis un sanglot et le bruit d'un corps qui retombait sur le lit.

Je m'enfermai chez moi pour lire ces lettres qui étaient au nombre de trois. Je les ouvris par ordre de date. Dans la première, Iginio Curti se demandait s'il avait ou non le bonheur d'avoir été remarqué par ma fille ; dans la troisième, il lui demandait à elle-même si elle consentirait à devenir sa femme. C'était seulement à cette dernière lettre que Serafina avait répondu : d'après le style du ténor, il était évident qu'elle n'avait répliqué aux deux premières que par ses regards et ses attitudes languissantes. Quand elle se promenait avec moi dans la galerie, ou que je buvais innocemment de la bière au café Gnocchi, ma fille trahissait ainsi la confiance de son père.

Il résultait de ces trois lettres qu'Iginio Curti n'était ni ténor ni baryton, mais qu'il chantait la basse, et tenait l'emploi de basse comique ou de bouffe, en d'autres termes. Il était de bonne famille — c'était lui qui l'assurait — son père était avocat, et l'amour de l'art l'avait seul poussé vers la carrière théâtrale. Sans être riche, il n'était pas dénué de ressources. Il mettait aux pieds de ma fille son présent et son avenir — cette avenir devait constituer un beau don ! — Il avait déjà chanté à Viguvano et à Lecco et il y avait *fait fureur* (malgré sa modestie, il était contraint de le confesser). Les traités ne lui manquaient pas. Il devait chanter *il Barbière di Siviglia* et *I Falsi monetari*, à Tangarog, dans la saison du printemps. Il proposait à Serafina de l'épouser tout de suite et d'aller passer la lune de miel à Tangarog.

Iginio Curti était ce qu'on nomme vulgairement un beau garçon ; il ne manquait pas de hardiesse, il écrivait avec quelque esprit, et il faisait briller aux yeux de la fillette l'idée engageante d'un mariage immédiat, d'un long voyage de noces et d'une lune de miel à l'étranger.

Je saisis à l'instant ce qu'il y avait de bon dans cette lettre : le traité de Tangarog. J'enfermai dans un tiroir l'autographe d'Iginio Curti, et défendit à Serafina de recevoir des lettres en mon absence. Que font les jeunes filles quand elles ne veulent répondre ni oui ni non ? Elles pleurent. C'est ce que fit Serafina, et ses larmes me parurent celles du repentir.

Deux jours après, Iginio Curti m'écrivait pour me faire sa demande officielle. Il ne me cachait pas sa hâte de terminer cette affaire, à cause de son traité de Tangarog ; il entrait dans les détails nécessaires de sa famille et sa parenté et me priait de prendre mes renseignements sans tarder. Il ne me demandait pas si ma fille avait une dot, se déclarant plein de confiance dans le

bel art du chant qui devait nourrir le bouffe, la femme du bouffe et leurs futurs enfants. Il possédait d'ailleurs quelques économies et même un peu de bien au soleil. Par conséquent..... Il écrivait avec l'assurance d'un homme sûr de son fait. Il procédait à la plus sérieuse affaire de l'existence d'un style alerte et vif. Ma réponse fut brève et prompte. Je lui disais en somme :

« Serafina n'a que dix-neuf ans et ne songe pas encore au mariage ; elle sait que son pauvre père n'a qu'elle au monde et elle ne consentira jamais à l'abandonner pour suivre un mari dans un pays lointain, à Tangarog, par exemple. Ma fille se mariera à son temps, à sa guise, avec le consentement de son père, et elle choisira son mari parmi les hommes qui ne voyagent pas. Désolé... etc. »

Je n'avais pas voulu informer Serafina de cette correspondance pour épargner à elle et à moi de nouvelles larmes. Je me flattais d'avoir mené cette affaire avec art et de m'être débarrassé pour toujours d'Iginio Curti. Je me trompais. La basse comique revint à la charge par une lettre de quatre pages à lignes serrées, dans laquelle il démentait, avec une hypocrisie effrontée, toutes mes assertions. Peut-être n'était-il pas sûr que ma fille, bien qu'adorant son père, refusât de suivre un mari par-delà les antipodes. Peut-être n'était-il pas certain qu'elle voulût épouser plus tard un homme ayant fait serment de ne jamais voyager. Et il ajoutait que les pères doivent se résigner à faire le bonheur de leurs enfants, dussent-ils y sacrifier leurs habitudes et leurs sentiments. Il concluait par cette observation : « Parfois l'excès de zèle à préparer la félicité des enfants est de l'égoïsme ou y ressemble fort. » Il implorait ensuite mon cœur paternel... etc.

Cette fois, je crus tenir en main de quoi démolir de fond en comble la basse comique, et je dis à Serafina, en lui montrant cette lettre :

— Lis et vois à quel homme tu étais disposée à te lier pour la vie, juge toi-même ce que vaut ce bouffe que tu préférais à ton père.

Elle lut la lettre en pleurant et continua de pleurer après me l'avoir rendue.

— Est-ce vrai, ce qu'il assure, que tu serais disposée à le suivre jusqu'à Tangarog ?

Elle ne répondit pas.

— Et que tu abandonnerais ton père pour t'en aller avec un inconnu par-delà les antipodes ?

Pas un mot de répliqne.

— Je savais bien que ce n'était pas possible. Mais cette comédie

a trop duré. M. Curti n'aura pas même l'honneur d'une réponse à ses insolences. Je démontrerai à cette basse comique qu'il existe des pères différents de ceux qu'on voit dans les opéras bouffes. Je t'en prie, qu'il ne soit plus question de ceci entre nous.

On ne m'en parlait plus, mais je voyais bien que l'incident n'était pas vidé. La veille de son départ pour Tangarog, le bouffe eut l'impertinence de m'envoyer sa carte *p. p. c.*; après quoi, je n'appris rien de lui pendant un bon mois.

Un jour, je reçus sous bande une gazette théâtrale dans laquelle on racontait que le public de Tangarog avait fait je ne sais quelle fête à Iginio Curti, après sa création superbe, incomparable, dans le rôle de *don Basilio*. Ce journal était adressé à *M. Abate, prof. Marco Antonio*, suscription hetéroclite que ma fille employait au temps de l'institut.

Il est inutile d'ajouter que Serafina ne vit pas la gazette et qu'elle n'apprit rien, du moins par moi, de Tangarog, de *don Basilio*, des applaudissements et des rappels.

Je croyais voir, dans la physionomie et aux allures de ma fille, qu'elle s'était habituée à l'idée de perdre son chanteur. Il me semblait qu'elle ne pensait plus à lui; elle ne pleurait pas plus que de coutume, et je la trouvais matin et soir occupée à sa guerre contre la poussière du logis. Cependant, elle n'avait pas mis le chant de côté, et c'étaient les airs du répertoire bouffe qu'elle préférait. Par exemple, quand j'appris qu'Iginio Curti s'était fait applaudir à Tangarog, dans le rôle de *don Basilio*, je remarquai que Serafina chanta pendant quelque temps : *Ma se mi toccano* ; et quand une autre gazette vint me témoigner que le bouffe s'était couvert de gloire dans le rôle de *Crispino*, il y avait déjà une semaine que Serafina n'avait dans la bouche que l'air : *Se trovasti una comaré, io trovar sapro un compare.*

Sauf ces indices, trop légers pour rien prouver de mal, je ne remarquai pas autre chose. Ma maison était toujours la mieux tenue de toutes les habitations des professeurs : ma chambre n'était pas indigne d'être le logis d'un philosophe moderne, et ma table modeste aurait suffi à deux disciples d'Épicure.

Il était utile et habile aussi de prévenir le retour triomphale d'Iginio Curti. Au retour du bouffe à Milan, avec une charge de lauriers exotiques à déposer aux pieds de ma fille, les hostilités pouvaient recommencer, et je ne me sentais pas de force à lutter contre un *Crispino* enhardi par le succès. Mon projet était simple : il s'agissait de marier ma fille avec un homme de mon choix—qui ne lui déplût pas, s'entend, car je ne voulais pas sacrifier mon

sang. — Il lui fallait un mari sédentaire et qui appartint à notre famille universitaire.

Il y avait juste à point le directeur d'un des deux instituts où je faisais des cours. C'était un homme bien conservé, plus valide à coup sûr que beaucoup de jeunes freluquets, et qui avouait tout haut songer au mariage. Il était aussi professeur de mathématiques, et m'avait parlé un jour avec une étrange gaieté d'une X inconnue qni nous suit dans toute l'existence et qui nous saisit tout à coup. L'allusion à une épouse idéale était évidente ; mais M. le directeur Martini était mon supérieur, et comme il ne faisait pas d'allusion directe à ma fille, il était nécessaire de lui aplanir la voie, en faisant moi-même la moitié du chemin. Plus j'y songeais, plus je trouvais cette union souhaitable. M. Martini était un bon parti. Il avait quarante ans, peut être quarante-cinq, mais pas plus ; son poste de directeur et sa chaire de mathématiques lui valaient un revenu de 5000 francs tout ronds ; s'il l'eût voulu, il l'aurait augmenté en donnant des leçons particulières. Il était chevalier de la couronne d'Italie et de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare, membre de trois ou quatre académies ; c'était de plus un bel homme, grand, robuste, un peu chauve, mais plein de dignité. Ah ! si ma fille avait possédé un peu de bon sens !

Je lui confiai mon projet, et l'on devine comment elle l'accueillit : par des larmes. Après ce préambule, elle me déclara qu'elle ne songeait pas au mariage. Je lui répondis :

— Mais j'y songe, moi. Je ne suis pas éternel, et je ne puis pas te laisser seule au monde.

Sait-on ce qu'elle me répondit ?... Que M. Martini, lui non plus n'était pas éternel. Elle n'avait pas tort en cela ; mais poussée par moi dans ses derniers retranchements, elle me déclara qu'elle avait *juré* d'être au bouffe ou de rester fille.

— Eh bien, tu resteras fille.

Elle baissa la tête, et je lui tournai le dos pour ne pas la voir pleurer.

Vers cette époque, l'on apprit que le choléra avait fait son apparition en Russie et qu'il y causait beaucoup de deuils. Je pensai : «Si le fléau s'aggrave, les théâtres russes se fermeront, la saison de Tangarog finira avant le temps, et dans une semaine le bouffe Curti se promènera dans la galerie Victor-Emmanuel.» La nouvelle avait pourtant un bon côté. Puisque le choléra faisait déjà une centaine de victimes par jour, et que je n'avais aucune affection particulière pour le bouffe Curti, je pouvais, sans souhaiter le mal de mon prochain, faire des vœux pour que

le bouffe prit la place d'une personne sérieuse, d'un père de famille, soutien de plusieurs enfants, et chargé d'un aïeul octogénaire. Mais le choléra est une épidémie sans bon sens. Il alla à Tangarog, y fit fermer les théâtres, expédia dans l'autre monde beaucoup de braves gens mariés, dont il rendit les enfants orphelins, et il respecta Iginio Curti. Quinze jours après, il arriva les moustaches en avant, au café Gnocchi, et il raconta ses triomphes et la légende du choléra de Tangarog dans le style des chanteurs et des vainqueurs de fléaux.

Je ne tardai pas à recevoir une nouvelle lettre de mon persécuteur. Il m'annonçait qu'il n'avait pas renoncé à l'espoir d'épouser ma fille, et me disait que je ferais une véritable bonne action en me hâtant de lui octroyer mon consentement. On ferait vite la noce, parce qu'il faudrait partir ensuite pour les Açores, où il devait chanter six mois, d'après un traité qu'il venait de signer. Il sollicitait une prompte réponse.

Je pliai sa lettre en quatre et la mis à dormir à côté des deux autres.

Que fit alors Iginio Curti ? Il se présenta chez moi incognito, sans dire son propre nom, — du moins Anna Maria l'assure, — et après avoir simplement demandé le professeur Abate, il se fit introduire dans mon cabinet de travail.

Dès que je l'aperçus chez moi, je sentis que ma philosophie m'abandonnait et que j'étais prêt à m'emporter ; mais il me prévint en me disant d'un ton soumis :

— Je vous supplie de ne pas vous mettre en colère.

Puis voyant que je ne répondais rien, il continua ainsi :

— Je vous prie de me laisser parler ; ne me repoussez pas sans m'avoir écouté. Ensuite je m'en irai de moi-même.

Il regarda autour de lui pour chercher un siège, ce qui me dépita ; mais, par bonheur, tous les fauteuils de mon cabinet de travail étaient encombrés de livres, et comme je feignis de ne pas saisir le sens de sa mimique, il fut obligé de rester debout.

Il me répéta tout ce qu'il m'avait écrit. Il ajouta seulement que son intention n'était pas de mener toujours une existence vagabonde ; il n'avait pas sauté du parterre sur la scène comme c'est l'usage de nos jours ; il avait fait de bonnes études au Conservatoire de Milan, et s'il eût consenti à donner des leçons de chant à l'étranger, les dilettanti l'auraient payé mieux que ses directeurs de théâtre.

Après cette apologie, il sortit tranquillement sans attendre ma réponse ; j'étais resté assis, sans même lever les yeux sur lui ; mais quand il eut dépassé la porte de mon cabinet de travail

l'idée qu'il pouvait rencontrer Serafina dans l'antichambre me traversa l'esprit. Je me levai et le suivis d'un pas mesuré. J'arrivai à temps pour apercevoir ma fille qui s'enfuyait vers la cuisine. Je criai d'une voix sévère :

— Serafina !

Iginio Curti, qui se dirigeait vers la porte d'entrée, s'arrêta court à ma voix. Je lui dis simplement : « J'appelle ma fille... » et il s'en alla.

*
* *

La scène qui suivit fut brève. Anna Maria était restée dans l'antichambre, n'osant me suivre dans la cuisine où je trouvai ma fille. Je dis avec calme :

— Serafina, le moment est venu de choisir entre ton père et ton séducteur. Qu'as-tu dit tout à l'heure à cet homme ?

Comme elle ne répondait que par des sanglots, je répétai ma question avec une lenteur calculée. Elle redressa sa figure baignée de larmes et murmura d'une voix éteinte :

— Je lui ai juré de l'aimer toujours.

Cette obstination aurait irrité un saint. Je répliquai avec solennité.

— Et moi je jure que je lui donnerai jamais mon consentement. Je jure que si tu épouses cet homme contre ma volonté, je ne te regarderai plus comme ma fille.

— O père, ne jure pas cela !

Je m'en allai, et elle se traîna sur mes pas, murmurant toujours la même supplication.

J'ai souvent pensé à cet étrange mélange de larmes et d'obstination qui caractérisait ma fille ; elle m'adorait, je ne pouvais en douter ; mais elle avait engagé sa foi au bouffe, au prix de son propre repos, de son avenir, au prix du repos et de l'avenir de son père ; et elle s'entêtait en vertu de cette promesse. Elle m'aurait tué en pleurant, puis elle serait morte de douleur plutôt que de manquer à son serment. Je connaissais ces pauvres âmes batailleuses qui ont pour arme leur faiblesse : en apparence soumises, elles sont invincibles.

L'amère pensée que je serais obligé de céder commença de hanter mon cerveau. Deux jours plus tard, cette idée se réalisa pour moi sous la forme d'une lettre d'Iginio Curti, qui me disait :

« D'ici à neuf mois votre fille aura vingt et un ans accomplis, et elle sera maîtresse d'elle-même, en vertu des lois civiles de

notre pays. Elle a juré d'être à moi, et je jure que je saurai être son mari, son père, son ami, et que je serai tout pour elle. Décidez. »

Ma décision était prise ; je ne répondis pas à cette lettre et j'attendis des jours meilleurs. J'en eus de passables et de moins bons. Ma fille se calma après le départ du bouffe pour les Açores elle joua sur son piano *il Barbière* et *Crispino*, quand les nouvelles des triomphes de son amoureux nous arrivèrent ; puis un matin elle s'éveilla en pleurant plus que d'habitude, si bien qu'elle parut à table les yeux rouges : c'était le jour où elle atteignait ses vingt et un ans.

Un mois après, Iginio Curti était de retour à Milan, et il m'enlevait ma fille pour en faire sa femme. J'ai, gravées dans la mémoire, toutes les particularités de cette injure commise avec la complicité du code civil. Les deux malheureux,—lui, toujours riant, elle toujours larmoyante, — avaient voulu m'épargner le scandale, en sollicitant une fois encore mon consentement ; mais je tins à être obligé de leur signifier mon refus inutile ; je le leur envoyai par écrit, puis je quittai Milan. Par une convention tacite, je devais trouver, à mon retour, ma maison abandonnée. Pendant mon absence, ils se marièrent et partirent, et quinze jours après, je rentrais chez moi pour reprendre ma vie de célibataire.

Serafina avait laissé sur mon bureau un feuillet, sur lequel elle me demandait pardon, et elle me donnait son adresse... à l'étranger. J'écrivis sur le même feuillet ces simples mots : *Je n'ai plus de fille*, et je l'envoyai à Bucharest, sauf erreur.

*
* *

J'essayai de m'habituer à ma nouvelle existence ; dans les premiers temps, j'y trouvai de grandes difficultés. Le café où j'allais prendre le vermouth et lire les journaux avant mon déjeuner avait fait faillite. La famille dans laquelle j'avais pris pension autrefois avait renoncé à cette petite industrie, par suite d'un héritage ; les ragoûts du restaurant me semblaient trop gras, le vin aigre me brûlait la gorge, le vin épais me pesait sur l'estomac ; le soir, je ne savais que faire de mon temps. La comédie coûte, à Milan, les yeux de la tête, et l'opéra me déplaisait après le vilain tour qu'il m'avait joué. Il me fallut beaucoup de temps et de philosophie avant de me convertir au jambon et à la bière de Vienne, avant de prendre un poste d'honneur à la table des

jeunes officiers, et de m'amuser des médisances de mon collègue à la chaire de littérature.

D'ailleurs, je le confesse, je ne souffrais pas autant que je l'avais supposé d'avance : je crois être un père aussi tendre que possible, mais mon cœur est assez fort pour supporter les offenses de l'ingratitude. D'autres part, mes sentiments sont d'une nature si délicate que les outrager ou les tuer, c'est tout un. Quand ma fille eut tourné le dos à la maison paternelle, je la regardai comme perdue, et je me proposai de ne plus songer à elle que si elle était morte. J'eus pourtant des lettres d'elle, d'abord de Bucharest, et un an plus tard, de Barcelone. Bien que j'y fusse préparé, mon cœur battit la première fois que je reconnus l'écriture de ma fille sur une enveloppe. Pour être franc, je ressentis une curiosité et un mouvement de tendresse dépitées.

Je me souviens que je pris cette lettre, et en regardai longtemps l'adresse : j'examinai le timbre de Bucharest pour déchiffrer la date qu'il mentionnait, puis j'enfermai la lettre dans un tiroir et m'en allai dîner. A mon retour chez moi, l'ordre s'était fait dans mes idées ; je repris la lettre sans battement de cœur ; j'en raturai l'adresse et écrivis au-dessous : *renvoyée à l'expéditeur*, *Iginio Curti*, *bouffe au théâtre italien de Bucharest.* J'agis de même un an plus tard à l'égard de la lettre de Barcelone.

J'avais prevu ce qui m'arriva ensuite : « Mon gendre, me disais-je, me jouera un tour pour me contraindre à lire les lettres larmoyantes de sa femme ; mais il ignore que je reçois fort peu de lettres, parce que je n'en écris jamais, et qu'il ne me sera pas difficile de reconnaître les leurs, même s'ils en font écrire l'adresse par le ténor, le baryton ou le second soprano, surtout si elles me viennent de l'étranger. »

Cependant je fus sur le point de tomber dans le piège, et ce fut un éclair de génie qui m'épargna cette petite mortification. Je reçus, un jour, une lettre de l'aspect le plus innocent, elle m'arrivait de Pavie où j'ai des collègues et d'anciens camarades de collège. J'allais déchirer l'enveloppe quand je me demandai : « Qui peut m'écrire de Pavie ? Ce n'est ni le professeur Leonardi, ni Ponzio, je reconnaîtrais leur écriture... » Je regardai l'adresse et lus : *A M. Abate*, *prof. Marco Antonio.* Ma fille et, après elle, Iginio Curti m'avaient toujours désigné ainsi sur leurs lettres ; nul autre de mes correspondants n'employait cette désignation sangrenue.

Cette transposition de noms n'était pas aussi indifférente qu'elle le paraissait. La première lettre de ma fille à l'institut ne m'était

parvenue qu'après avoir couru tout Milan à la recherche d'un révérend ecclésiastique portant le nom familial de Marco. Tenace comme à l'habitude, ma fille avait continué d'employer cette suscription, malgré mon conseil ; et comme les employés de la poste savaient désormais qu'il était inutile de chercher à travers Milan le digne abbé Marco, il n'était plus résulté d'inconvénient de cette adresse incorrecte et j'avais laissé aller les choses.

Admirez la simplicité des moyens dont se sert l'*Etre* pour dérouter les visées et punir les fautes des humains !... Sans perdre de temps, je barrai l'adresse et écrivis bravement : *Renvoyée à l'expéditeur*, etc.

Après cela, je me pris à douter que cette lettre vint de ma fille. J'imaginai d'acheter une gazette théâtrale, afin de m'assurer si l'on jouait l'opéra bouffe à Pavie. J'appris qu'on y donnait au théâtre communal l'œuvre de Lauro Rossi, *les Faux monnayeurs*, et que le bouffe Curti était fort applaudi par les étudiants. Une voix intérieure me questionna ainsi : « Que fait Serafina ? est-elle bien portante, heureuse ? » Mais je me hâtai de répondre que cela m'était indifférent et que j'avais juré de considérer ma fille comme morte pour moi.

Le bouffe Curti dut être tout penaud quand on lui restitua la lettre par laquelle il comptait tromper ma vigilance. A partir de ce temps, Serafina ne fit plus de nouvelles tentatives.

* *
*

MON AVENIR

Adieu, petites joies et petites douleurs de mon passé ; je regarde désormais devant moi, sur ma route déserte, et je redeviens sérieux.

Ah ! si ma route est solitaire, ce n'est pas de ma faute. J'aurais souhaité être entouré des enfants de ma fille et d'amis vieux et fidèles ; j'aurais aimé me répandre à travers une foule de connaissances cordiales, pépinière de futurs amis, d'où la douleur aurait pu tirer les plus dignes d'être choisis par moi. Mais le spectacle de l'égoïsme humain a fermé toutes les portes de mon cœur ; personne n'y pénètre plus depuis longtemps. Quelquefois je m'afflige de cette action de la pensée qui met entre un homme et son prochain la même distance qui nous sépare de la brute. Beaucoup de mes semblables jasent entre eux comme des moi-

neaux ; ils se flairent, se fâchent ou se prennent aux cheveux par les rues comme des chiens, et à travers tout cela, ils s'aiment et sont aimés, parce qu'ils ne pensent point. La pensée est un ver rongeur qui dévore les cœurs généreux. Il ne m'est pas resté une affection, à moi qui étais né si sensible. Je demeure seul !

Maintenant que j'ai passé... ou pas encore passé les années de la pleine virilité, je n'ai pour avenir que la froide vieillesse qui incline vers l'égoïsme les cœurs les mieux nés. Je suis encore d'une bonne santé, mais je sens que la goutte me guette ; je puis éluder un peu ses atteintes en m'abstenant de mets trop azotés, mais elle triomphera un jour de ma volonté, comme elle s'est jouée des efforts de mon père et de mon aïeul pour la repousser. C'est une infirmité héréditaire.

Je me suis regardé dans une glace et j'ai vu que je pourrais me faire illusion à moi-même. Je ne parais pas plus de quarante-cinq ans. Les cheveux qui me restent sont presque noirs; en revanche, ma barbe serait blanche, mais je me raserai chaque matin.

Je sens que je pourrai encore faire le bonheur d'une femme, et je suis décidé à me remarier. Après tant d'années de veuvage on ne dira pas que je cède à un sentiment frivole. J'obéis à une nécessité ; je me marie pour que quelqu'un ait le devoir de m'aimer.

Je veux que la plus grande indifférence de cœur préside à mon choix. Juger et choisir, voilà vraiment le point difficile. Au temps des première noces, c'est presque impossible ; on ne sait encore ce qu'on voudrait recevoir et ce qu'on pourrait donner en retour ; aussi un premier mariage est un coup de hasard. Mais une erreur, excusable la première fois, ne le serait plus dans un second choix. Un veuf qui se remarie est obligé de faire le bonheur de sa compagne et de la choisir en vertu des règles mathématiques.

Je connais beaucoup de jeunes filles à marier ; mais je sais qu'elles caressent un petit roman dont je ne pourrais être le héros. Je connais aussi des veuves affolées d'un second mariage ; mais elles sont laides ou vieilles, et la vieillesse, la laideur, ne sont, en aucun cas des éléments nécessaires au bonheur conjugal. Je ne trahirai pas moi-même mes justes prétentions : ma femme sera jeune et belle. Pour qu'elle finisse par m'aimer, il suffira que je devienne aimable et j'apprendrai des vieillards cet art ignoré des jeunes gens. Afin que ma femme m'épouse sans m'aimer, il faudra que cette union lui offre des avantages. Elle

devra donc être malheureuse, seule au monde comme moi, et mes bras seront pour elle un asile, un port de salut.

Où et comment trouver, de par le vaste monde, la femme que je souhaite ?

IV

LA RECHERCHE D'UNE FEMME

A ce passage, il manque au carnet de Marcantonio un feuillet, visiblement arraché, après lequel il ne se trouve plus rien d'écrit. Ces notes, commencées avec le ferme propos de commenter les faits peu ordinaires que notre héros préparait, eurent le sort de tous les mémoires ; elles furent laissées inachevées.

A peine a-t-il ourdi son plan, à peine a-t-il jeté son filet sur le monde, qu'il s'est regardé au miroir, a couru se faire raser, est allé se commander une paire de souliers vernis et a fait appeler pour une consultation le tailleur qui se rendra demain aux ordres de son client.

Quel plan a combiné Marcantonio ? et quelle sorte de filet a-t-il jeté ? Il a écrit sur un feuillet détaché de son calepin ce petit avis dont il a pesé et mesuré prudemment les moindres termes :

« *Demande de mariage.* Un monsieur d'un âge convenable, à son aise et d'une bonne santé, d'humeur égale et d'un extérieur non déplaisant, épouserait une jeune fille ou une veuve n'ayant pas dépassé la trentaine, pourvu qu'elle appartint à une famille honorable et fut d'un aimable naturel. Il ne réclame aucune dot. Adresser les réponses à M. M. O. I., poste restante, à Milan. »

Il a écrit cet avis de sa plus belle ronde, soignant surtout la forme de ses lettres, et il refait ensuite les yeux de tous ses *e* qui étaient nés aveugles sous sa plume ; il allonge les bâtons de ses *a*, rectifie les barres de ses *t*, et remet sur les *i* les points qui n'ont pas laissé trace sur le papier ou qui ne sont pas tombé d'aplomb.

Quand toute erreur lui a semblé impossible, sauf malice du typographe, il a inséré l'avis dans une enveloppe et a envoyé le tout à l'agence du journal *il Secolo*, par le moyen d'Anna Maria.

Le choix de son messager lui a coûté quelque travail d'esprit

Il lui fallait une personne de confiance, un peu naïve, un peu ignorante, qui lût difficilement et se trouvât paresseuse à deviner il ne pouvait envoyer les badeaux de ses instituts ; ils lisaient et comprenaient trop vite ; ni son portier, parce qu'il ne savait ni A ni B ; il n'y avait donc qu'Anna Maria qui réunit les conditions souhaitées.

Il est écrit sur l'enveloppe, et Anna Maria devra répéter au besoin : « A insérer le dimanche et le jeudi, pendant deux semaines. » Anna Maria devra aussi payer à l'avance le prix de ces insertions : si elle voit rire, elle restera sérieuse ; et si quelque petit-fils d'Eve lui demande qui fait cette réclame, elle répondra tranquillement : « Un petit-fils d'Adam. »

La grosse ménagère a reçu cette grande preuve de la confiance de son patron avec son attitude habituelle, les deux mains fourrées sous son tablier ; elles les en a retirées l'une et l'autre pour prendre l'enveloppe et recevoir l'argent. Le professeur lui répète :

— Il s'agit d'une plaisanterie ; mais aie grand soin de tenir ton sérieux, de ne pas dire qui t'envoie, de payer ce qu'ils te demanderont, sans marchander. Tu réclameras un reçu et tu reviendras à la maison.

Anna Maria est partie avec ces instructions. Son maître l'a vue traverser la cour et a remarqué son allure extraordinaire ; la grosse femme ne s'est pas permis de mettre la main dans sa poche qui contient le secret du professeur.

Marcantonio se promène dans sa maison d'un pas un peu agité, et de loin en loin il se regarde au miroir ; il aurait eu le temps d'aller chez le coiffeur et le cordonnier, et Anna Maria n'est pas encore de retour.

Donc, M. *Moi* se promène et réfléchit.

Cette façon insolite de demander une épouse dans la quatrième page d'un journal est vraiment digne d'un philosophe. A le considérer de près, les hommes, dans cette délicate affaire du mariage se comportent assez mal. Certains deviennent amoureux, et jouent leur destinée au hasard ; certains autres coquettent, se compromettent et se trouvent liés sans y avoir songé : ce sont les distraits ; d'autres s'informent de la fortune et de la parenté sans s'inquiéter du cœur : ceux-ci sont borgnes. Mais en opposition avec tous ces fantoches, avec quel jugement M. *Moi* mène cette affaire ! Il se propose ouvertement à toutes les jeunes filles disponibles ; il ne s'attache à aucune ; il voit, il interroge, il scrute ; il ne s'émeut ni ne s'impatiente — il ne joue et ne laisse jouer qu'à coup sûr. — Ils gagneront, lui et elle, à s'épouser ; ils gagne-

ront plus, peut-être, à ne pas s'entendre. Ce traité de mariage, inauguré dans la quatrième page d'un journal, met cette affaire dans son vrai jour. Ni les faux scrupules ni l'amour-propre ne l'entraveront. Une femme qui prend un mari par la voie d'un journal est une personne sérieuse, sans fantaisies dans la cervelle, sans idées romanesques. Elle apportera en dot un jugement inébranlable.

M. *Moi* se promet un autre avantage de sa combinaison. Il enverra le journal à certaines personnes de sa connaissance, auprès desquelles il ne risquerait pas une demande directe par crainte d'un refus, et à toutes les autres jeunes filles qu'il pourra connaître par la suite. Toutes recevront le même journal tant que M. *Moi* sera encore disponible. A cet effet, il fera une provision abondante des exemplaires qui contiendront l'avis. Peut-être telle de ces jeunes filles, à qui il n'ose pas même songer, se résoudra à demander un mari par ce moyen inusité. Si elle accepte en principe cette sorte d'entrée en matière, qui sait ? la judicieuse jeune fille pourra se contenter du mari offert. M. *Moi*, rasé de frais, les cheveux ramenés en avant pour dissimuler sa calvitie, fait bonne figure ; un homme en vaut un autre, et un professeur de philosophie ainsi remis à neuf...

M. *Moi* se regarde encore dans la glace, il s'admire sans trop de vanité et continue à se promener par la chambre. Anna Maria ne revient pas encore, et son maître se frotte les mains en découvrant à son plan un nouvel avantage. Ne lui sera-t-il pas possible de connaître la jeune fille disposée à agréer un mari anonyme, de l'approcher et de l'étudier sans lui révéler sa propre personnalité ? Il pourra ainsi laisser croire à la jeune personne que sa tentative pour trouver un époux dans la quatrième page d'un journal n'a pas abouti, mais que la Providence a envoyé par une autre voie un mari vraisemblablement meilleur. Il ne déplaît pas à M. *Moi* de laisser cette illusion à sa seconde moitiée, car M. *Moi* n'est pas égoïste ; quant à lui, il renonce aux illusions, il ne sera pas blessé, tout au contraire, de savoir que sa femme a cherché son mari dans la gazette ; prenant pour la seconde fois une femme, il veut la bien tenir, et compte l'avoir dans sa main, puisqu'il connaîtra son secret, tandis qu'elle ignorera celui de son mari.

Voici le pas d'Anna Maria, et la grosse ménagère paraît bientôt elle-même, sérieuse et les deux mains sous son tablier.

— Est-ce fait ? lui demande Marcantonio avec un peu d'émotion dans la voix.

C'est fait. Anna Maria tire une de ses mains de ses poches et

tend le reçu ; elle a payé 22 fr. 40 pour quatre insertions de quatorze lignes à faire le jeudi et le dimanche. Le professeur prend le reçu d'un air dégagé, mais son cœur bat comme s'il accueillait la dame de ses pensées.

C'est aujourd'hui mercredi. Demain *il Secolo* portera la réclame matrimoniale de Marcantonio à travers Milan, dans la campagne et dans les villas d'alentour. Un numéro du journal tombera sous les yeux d'une belle rêveuse qui attend son sort. Marcantonio s'aperçoit que, bien qu'il ait admis au concours les veuves sur la trentaine, son imagination ne lui présente que des jeunes filles de dix-huit à vingt ans. Il contemple encore son image dans la glace, et il n'est pas confondu de sa propre audace. Il pense que si une jeune fille de cet âge l'accepte pour mari, elle prouvera ainsi un jugement solide.

— Qu'a-t-on dit aux bureaux du journal ? demande le professeur en se tournant vers la servante.

— Ils ont ri sous leurs moustaches.

Anna Maria elle-même rirait un peu si elle pouvait abriter son rire aussi sûrement ; mais elle juge meilleur de garder un sérieux solennel.

V

LE CONCOURS. — SES PHASES ET SA CATASTROPHE

Passons une longue soirée, une nuit d'insomnie.

Un jeudi mémorable commence. Aujourd'hui Marcantonio a congé ; il dépose dès l'aurore cet incommode fardeau de philosophie scolastique qu'il est contraint de porter dans deux lycées, les autres jours de la semaine, pour l'affliction de ses disciples ; il ressemble lui-même à un écolier, tant il se sent leste. Il sort, il se promène, et chaque pas qu'il fait l'éloigne de la métaphysique. Il arrive au bosquet du jardin. Son vieil ami est là, tentant la charité du prochain.

— Bonjour.

— Mille jours comme celui-ci, répond le mendiant avec un sourire malicieux.

— Mille jours, c'est peu. Souhaite-m'en dix mille, si tu me crois heureux... Mais tu te trompes.

— Votre Seigneurie est jeune. Elle n'a que quarante ans

aujourd'hui. Je m'en suis aperçu tout de suite. Qu'a-t-elle donc fait des dix autres?

Marcantonio se sent flatté de cette remarque, et n'a pas la force de s'en défendre. L'autre insiste avec une malice croissante.

— Que veut faire Votre Seigneurie de ses dix autres années?

Le professeur regarde ça et là; la métaphysique et l'éthique ont disparu, personne ne l'observe; il en profite pour rire. Il est hanté par une tentation qu'il n'a jamais éprouvée; il a envie de faire l'aumône au vieil ami; il résiste par décorum.

— Bonne chance! lui dit-il, puis il s'en va en sautillant.

Marcantonio parcourt rapidement le chemin qui le mène à la félicité; il rencontre un de ses collègues et l'esquive, puis un écolier qui lui rend la pareille, à lui, et il arrive au restaurant avant l'heure du déjeuner. Peu importe, il mangera seul. L'homme doit se suffire à lui-même, surtout à table.

Il déjeune, puis il lit un journal qui n'est pas *il Secolo*; il attend les officiers, et il s'amuse enfin du geste vif par lequel ils pendent leurs sabres aux patères, les laissant se balancer au bout de la ceinture de façon à ce qu'ils heurtent successivement le mur et le plancher.

Il sent en lui une énergie nouvelle, quelque chose qui n'est ni de l'enthousiasme, ni de la hardiesse, ni de l'étourderie, mais qui a quelques traits de tout cela; de temps à autre, il abaisse son journal et ajoute son mot aux discours décousus des officiers, mais un mot bien choisi, étincelant, qui d'habitude, remplit d'admiration ses commensaux et les oblige à crier: *Bravissimo!*

Pour faire passer le temps, il propose une partie d'échecs ou de dominos, ou de billard, si l'on veut, et il s'excuse de ces essais de divertissements sur les vacances. Mais les officiers ne lui demandaient pas cette excuse. Ils sont enchantés que M. le professeur daigne sortir de sa mélancolie doctrinale pour caramboler comme un étudiant. Marcantonio a été jadis très fort au billard; il brandit plusieurs procédés avant d'en choisir un; puis il joue et il gagne la partie. Les adversaires sont assez généreux pour tenter de lui ôter toute modestie; mais le professeur n'est pas orgueilleux et se déclare reconnaissant à la bonne chance. Il demande un cigare au garçon, et les officiers lui en offrent cinq... Merci!... merci. Il ne fume pas des *cavour*, il accepte un *virginia* du lieutenant et prend une allumette des mains du sous-lieutenant. Il remercie les autres. Jamais le professeur ne s'était montré sous un jour plus aimable. Enfin, il sort du restaurant en lançant devant lui la légère fumée de son *virginia*, et tout à coup un gamin messager de la destinée, lui offre *il Secolo*, qui

vient de paraître. M. *Moi* achète le journal, court à la première page et lit aussitôt : *Demande de mariage.* Il ne voit pas autre chose. Il cache le journal dans sa poche et regarde autour de lui. Il se sent faible et ne sait pas trop pourquoi. Son *virginia* est éteint.

* *
*

Ce n'est certainement point parce que Marcantonio a collaboré à la quatrième page, ni par le grand événement survenu à Parta Tenaglia, mais il est certain que *il Secolo* a un débit extraordinaire aujourd'hui. Les vendeurs le crient à tous les coins des carrefours et sont arrêtés par les curieux, et l'on voit par les rues plus de gens que de coutume ayant la figure cachée derrière *il Secolo.*

Marcantonio lui-même est impatient de relire sa prose ; et quand il peut s'enfermer dans sa chambre, il étale le journal sur son guéridon et lit sa réclame, aussi content que s'il voyait la seconde femme qui lui est destinée et qu'il a su trouver par un trait de génie. Il regarde autour de lui et rêve.

Il ne changera pas d'appartement. Son quartier et lui se connaissent ; il s'y est habitué et s'y trouve bien. Cette chambre à coucher est assez grande ; il entre par son unique fenêtre plus de mêtres cubes d'air que n'en exige la respiration de deux personnes. Il fera tout au plus changer le papier du mur et revernir le lit. Il fera mettre sur la toilette deux cuvettes jumelles, parce que la seule qui lui reste porte en un sillon désormais indélébile la trace de l'eau qu'il y verse chaque matin depuis de si longues années. Il fera peut-être les frais d'une lampe de nuit qu'on suspendra au plafond et qui sera en verre bleu ou rose ; mais il faudra, pour la couleur à choisir, prendre l'avis de la fiancée. Non, il ne fera pas d'autres changements. Pourtant, si la nouvelle épouse le souhaitait...

Une heure après avoir dix fois transformé toute la maison, il est retourné des yeux et d'imagination au modeste lit de noces qui est devant lui, et à la réclame audacieusement lancée au milieu de la troupe des veuves et des jeunes filles, mais plus spécialement du côté de ces dernières.

Quand commenceront à pleuvoir les lettres adressées à M. *Moi* ? Demain. pour celles de Milan. Après-demain, pour celles de province. Mais le professeur n'ira pas à la poste un vendredi ; quoiqu'un philosophe de son espèce soit inaccessible aux superstitions

vulgaires, il préfère commencer cette affaire matrimoniale en un jour regardé comme favorable ; il ira à la poste samedi.

Mais le lendemain, son impatience l'emporte. Décidément le professeur n'est pas superstitieux ; et, d'autre part, il est bon qu'il se fasse connaître, en qualité de M. *Moi*, à l'employé de la poste restante.

La chose lui semble fort aisée jusqu'à la place du Dôme ; en prenant la rue Rastreilli, qui mène à la grande poste, Marcantonio est troublé, et quand il arrive, il a perdu sa présence d'esprit. En regardant un peu à distance l'employé qui s'agite dans son compartiment comme dans une cage, il lui semble qu'il a la figure de quelqu'un qui a lu *il Secolo* de la veille, et qui attend toute la matinée M. *Moi*, pour faire sa connaissance personnelle. Marcantonio stationne un moment sur le pas de la porte, et il remarque que tous ceux qui sont entrés et sortis pendant qu'il est arrêté là, l'observent avec curiosité. Il se tourne : à travers le treillis de fer qui est en face, il voit l'employé de la poste restante qui continue à se mouvoir dans sa cage. Assurément celui-ci a remarqué son irrésolution ; ce serait empirer les choses que de rester ainsi planté sur le seuil, ce serait se faire connaître, devenir le M. *Moi* de la fable, un M. *Moi* indubitable.

Une résolution courageuse, et voici Marcantonio tout contre le guichet de la poste restante. Mais une œillade, partie de l'intérieur de la cage, le déconcerte, l'effarouche. L'employé a une plume d'oie plantée derrière l'oreille gauche et qui semble poussée là naturellement ; il a le nez crochu (j'allais écrire : le bec) et une façon de regarder de bas en haut à laquelle Marcantonio n'est pas préparé. Le professeur se rejette en arrière, et s'accoude à un autre guichet où il demande, pour dire quelque chose :

— Y a-t-il des lettres pour le professeur Marcantonio Abate ?

Il se fait un moment de silence pendant lequel Marcantonio cherche à rassembler ses forces ; mais il pense qu'il a empiré son affaire, parce qu'il s'est montré à un employé, en lui disant son nom, son prénom et sa profession ; et la voix de l'employé dit enfin :

— Rien pour M. Abate.

L'héroïsme est une vertu antique, mais éternelle. Admirons M. *Moi* arrêté devant ce guichet qu'il a fui, face à face avec l'employé au nez crochu et à la plume d'oie implantée derrière l'oreille. Il lui dit :

— Il arrivera peut-être...

Mais son adversaire le regarde, ce qui lui fait perdre la parole.

— Je suis à vous, dit l'homme emplumé en rangeant dans un casier une lettre vagabonde.

— Il arrivera peut-être, répète lâchement le professeur, quelques lettres adressées au professeur Abate. Veuillez les envoyer chez moi.

— Votre adresse ? demande l'employé en s'arrachant de l'oreille sa plume d'oie pour écrire sous la dictée.

Marcantonio dit sa rue, le numéro de sa maison et l'étage de son appartement. Peut-on mieux se couper les bras ? M. *Moi* a fait l'opération, qui a réussi le mieux du monde. Maintenant il peut s'en retourner paisible chez lui...

S. Blandy.

(*A continuer.*)

LA DAME D'ELLERMORE [1]

I

Ellermore est situé dans un des endroits les plus pittoresques des Highlands ; tout autour s'élève un amphithéâtre de montagnes, dont les sommités ne sont pas très hautes, mais qui, se projetant dans toutes les directions de la façon la plus singulière, présentent en petit les mêmes caractères que les montagnes, aux cimes les plus escarpées de la chaîne des Alpes. Partout la bruyère rougissait le sol, partout la réverbération du soleil donnait à l'eau, qui jaillissait des fentes des rochers, l'éclat étincelant de la neige. En face de la maison luisait un petit lac entouré de collines, à l'extrémité desquelles un torrent se frayait tumultueusement passage de roc en roc, avant de disparaitre finalement sous les ténèbres des eaux profondes d'un grand lac.

Ellermore, habitation de date assez récente, est bâtie à mi-côte d'une colline verdoyante, qui domine ce lac ; là, une quantité notable de hêtres magnifiques s'offre aux regards ; hêtres comme on a rarement l'occasion d'en voir en Ecosse, où les bouleaux ont le monopole de représenter presque exclusivement la végétation du Nord. Je ne fus pas moins surpris du climat de cette partie des Highlands, qu'émerveillé de sa luxuriante végétation. Cette terre où partout une flore triomphante et presque excessive égaye la vue et charme l'odorat, offre un aspect tout au rebours de celui que j'attendais; même étonnement pour l'atmosphère, aucunement âpre ni froide, mais, an contraire, douce et tiède. Le père de mes amis me fit le plus cordial accueil, en venant me souhaiter la bienvenue à l'entrée de son domaine. C'était un

(1) De la *Revue Britannique.*

homme âgé, de haute taille, d'un exterieur digne et simple à la fois ; ses cheveux du plus beau blanc, comme la barbe ; le teint coloré d'un patriarche agricole, plutôt que d'un financier qu'il était. Les Campbell d'Ellermore, sans compter parmi les principaux chefs de ce clan si étendu, n'en jouissaient pas moins d'une grande considération. Le manoir d'Ellermore était en leur possession depuis un temps immémorial. Au lieu de rester inertes et confits dans leur noblesse, ils tenaient à faire fructifier au mieux qu'il leur était possible tous les dons qu'ils avaient reçus en partage. J'ai remarqué que dans la grande et riche région dont Glasgow est le centre, le nombre des irréconciliables qui ne veulent pas se commettre avec l'industrîe est fort restreint. Les hautes classes sachant par expérience l'avantage d'allier le commerce avec la tradition, il n'est pas surprenant que, dans cet état de choses, Ellermore représentât la demeure d'un riche financier plutôt que celle d'un noble, nécessiteux et piteux. Sans apparence luxueuse, sans magnificence, on y trouvait ce doux confort, si bien entendu pour la commodité et la jouissance, qui donne tant de charme à l'existence. Ellermore ne produisait pas seulement des grouses, mais il prodiguait encore à bouche que veux-tu truites, moutons, légumes et fruits. Malgré cette richesse inhérente au sol même, ces apports n'eussent certes pas suffi à procurer à ses propriétaires une vie si large. C'était, en effet, par la maison de banque que l'eau arrivait au moulin ; pére et fils travaillaient sans relâche à l'en pourvoir abondamment. Je ne trouvai pas Colin à Ellermore ; on me fit en son nom beaucoup plus d'excuses qu'il n'en fallait, vu que lui seul de la famille m'était peu sympathique. Charlotte se faisait adorer de tous ; rien n'était égal à sa bonté et à sa douceur envers les siens. Tous ses frères lui étaient singulièrement chers ; elle avait surtout pour les trois plus jeunes un dévouement de mère ; aussi, de près, de loin, d'une chambre ou du jardin, s'élevait sans cesse, d'une rumeur confuse de voix d'enfants, le doux nom de Chatty. A force de l'entendre répéter par tous les échos d'alentour, je me demandais ce qui arriverait le jour où celle qui le portait songerait au mariage, me disant que rien ne serait plus égoïste que de vouloir lui persuader d'opter pour le célibat, tout en croyant pourtant son entourage très enclin à le faire.

Mon séjour à Ellermore m'enchantait au-delà de tout ce que je saurais dire. Le matin, nous montions le long de pics élevés, ou cheminions à travers champs. Après dîner, M. Campbell se retirait dans la bibliothèque pour y lire les journaux qui arrivaient à cette heure, soit par la voiture d'Orban, soit par le bateau. Les

jeunes gens allaient de côté et d'autre, tandis que leur sœur et moi restions à nous promener autour de l'habitation ; miss Campbell ne voulant pas à ce moment s'aventurer trop loin, de crainte que son père ou les enfants n'eussent besoin d'elle. J'étais comme bien l'on pense, fort heureux du rôle qui m'incombait, quoique Charlotte m'assurât en souriant que je ne devais avoir aucun scrupule à la quitter si j'avais quelque chose de mieux à faire ; à vrai dire, elle ne paraissait pas fâchée, au fond, que je restasse avec elle.

« Il est une chose, lui dis-je, dont je m'étonne que vous ne m'ayez pas encore parlé... Je ne puis croire que cet antique domaine ne possède pas son fantôme ? »

Miss Campbell avait écouté ce premier membre de phrase avec une certaine contention d'esprit et comme en cherchant ce qu'elle pouvait bien avoir omis dans ses descriptions ; quand elle vit à quoi j'en voulais venir, le sourire qui effleura ses lèvres semblait signifier qu'en effet elle n'avait pas tout dit.

« Nous ne lui donnons pas le nom de *fantôme*, répondit-elle ; votre silence à ce sujet n'a pas été sans me causer une grande surprise. Tenez, nous y voilà ! s'écria-t-elle, en atteignant le sommet d'un tertre, point de départ d'un étroit plateau nommé *l'allée de la Dame.* »

Du côté le plus rapproché de l'habitation et des jardins, cette plate-forme longitudinale dominait légèrement la pépinière ; de l'autre, elle descendait en pente vers la rivière ; laquelle, après s'être échappée du lac, se déroulait comme un serpent d'argent dans la campagne. L'allée était bordée de hêtres magnifiques ; au bout de ce long corridor de verdure, on apercevait la maison, les jardin et le lac transparent. Pendant que nous marchions, les rayons du soleil couchant frappaient obliquement dans nos yeux ; une légère brise voltigeait au-dessus de nos têtes, mais on voyait à certains signes que la fin de la belle saison approchait.

« Oui, nous y voilà ! répéta miss Campbell.

— Je croirais volontiers, dis-je, qu'il existe, sous cette longue allée, un passage souterrain conduisant au village ou à la ferme. Toutefois ce sentier est si étroit.....

— Pourquoi cette question ? me demanda-t-elle en m'interrompant.

— Il semble, répondis-je, que l'on entende toujours passer quelqu'un à cet endroit. Le bruit de pas est très distinct ; il me tarde de savoir d'où il vient. Jusqu'à présent le fait m'est impossible à expliquer. »

Tandis que je tendais l'oreille, miss Campbell se prit à sourire d'un air étrange en me regardant :

« Je vous affirme que nous serions très malheureux de ne pas l'entendre, reprit-elle, après un moment de silence ; ignorez-vous donc pourquoi cette promenade a été nommée *l'allée de la Dame* ? »

Pendant que miss Campbell s'exprimait ainsi, mes nerfs furent soumis à une rude épreuve ; les pas, dont le bruit me semblait jusque-là provenir de sous terre, me firent alors l'effet d'être ceux d'une troisième personne passant entre moi et ma jeune hôtesse. Sans croire ni aux revenants ni aux fantômes, je pris une allure plus vive sans pouvoir me défendre d'une sorte de saisissement.

« Qu'avez-vous donc ? me demanda Charlotte. Ah ! j'oublie toujours que vous n'y êtes pas, comme nous, accoutumé de longue date.

— Ah ! si fait, ripostai-je en essayant de cacher mon trouble sous un rire forcé ; j'en ai déjà une certaine habitude, je vous assure. A la pensée que l'exubérance de ma gaiété n'était pas de très bon aloi, je repris : il n'y a là, je suppose, rien que de très naturel... quelque vibration, quelque écho ; la science de l'acoustique explique tant de choses aujourd'hui !

— Détrompez vous, s'écria instantanément mon interlocutrice ; depuis un temps immémorial, un personnage invisible marche dans cette allée, et lorsqu'on cesse d'entendre ses pas, c'est le plus sinistre présage pour les Campbell d'Ellermore. *Elle* était, comme moi, l'aînée de la famille ; tant qu'elle est parmi nous, nous sommes en sécurité. Tenez ! l'entendez-vous ? » me dit-elle le doigt levé et l'oreille tendue.

En ce moment, le soleil couchant nuançait d'or et de pourpre ses cheveux brun foncé comme ses yeux, et ses joues brunies aussi au contact de l'air brûlant de l'été. Tout en écoutant, j'éprouvais une surexcitation que je ne pouvais maitriser, soit qu'il fallût en rendre responsable le tiers invisible dont on distinguait les pas sans jamais le voir, soit que la présence de ma jeune hôtesse en fût cause.

« Il me semble que vous tremblez ? me dit-elle.

— Ne serait-ce pas manquer à un fantôme s'il en était autrement ?

— Ne l'appelez pas ainsi, je vous prie, monsieur Temple ; ce n'est pas le traiter avec le respect qui lui est dû ; c'est la *dame d'Ellermore*, voilà le nom sous lequel tout le monde la connaît et la révère. Ecoutez-bien ce que je vais vous dire : Un jour, pen-

dant la maladie de ma chère maman, ayant reçu l'ordre d'aller prendre l'air, je me dirigeai vers cette allée ; de grosses larmes roulaient goutte à goutte de mes yeux sur mes joues pendant cette triste promenade, où aucun bruit ne fut perceptible à mon oreille. Je ne m'en inquiétai pas, et ce fut plus tard seulement que j'appris que ce silence est pour notre famille un pronostic de mort. »

Cet incident pathétique m'enleva toute tentation de plaisanter du fait bizarre qui m'intriguait si fort ; nous nous taisions tout en marchant à côté l'un de l'autre, moi me tenant toujours en observation, mais non sans ressentir un véritable dépit de ce que ce bruit confondait toutes mes prévisions. De guerre lasse, je finis par m'arrêter à cette conclusion : que ce ne pouvait être que l'écho de mes propres pas.

« On conçoit aisément, dis-je, au bout de quelques instants, que, dans un pareil moment, vous fussiez trop douloureusement préoccupée pour vous laisser distraire de vos inquiétudes par les circonstances extérieures ; puis cela peut être aussi l'effet de quelque influence atmosphérique. »

A ces mots, miss Campbell me regarda d'un air sévère. Nous atteignions l'autre extrémité de l'allée, lorsque la personne invisible, qui paraissait jusque-là avoir un peu d'avance sur nous, sembla revenir sur ses pas pour nous croiser ; mais comme il fallait que quelqu'un s'effaçat, tant le sentier était étroit, je pris position pour la laisser.

« C'est étrange, j'en conviens, » m'écriai-je alors d'une voix mal assurée.

A ce moment, un sourire qui, cette fois n'avait rien de railleur effleura les lèvres de miss Campbell. Elle s'arrêta, écouta, puis me dit :

« Nous l'aimons tous ici ; les enfants n'en ont nulle frayeur ; nous savons qu'elle est notre protectrice, notre amie... »

Je ne fus pas fâché, je l'avoue en toute humilité, d'arriver à l'extrémité de la promenade et d'être enfin délivré de l'ombre toujours saisissante des grands arbres ; me sentant désormais plus rassuré, je priai miss Campbell de me raconter la légende d'Ellermore.

« Ce n'est pas une légende, à proprement parler. J'ai toujours ouï dire que c'était la fille aînée de la famille ; je me demande même parfois, ajouta-t-elle en rougissant légèrement, si elle ne me ressemblait pas un peu ; elle a passé ici toute sa vie. Depuis des siècles, elle se mêle de nos destinées, qui lui sont confiées,

paraît-il. Oh ! non, en vain on chercherait ici meurtre ou scandale... son rôle se borne à nous protéger tous.

— C'est une tâche douce que celle de vous protéger, repris-je, en appuyant à dessein sur le mot *vous* ; à part cela, il faut convenir qu'il doit être bien monotone d'aller et venir continuellement dans cette allée, et que cette récompense d'une vie de dévouement pourrait aussi bien être la punition d'une vie contraire.

— La faveur d'avoir sous sa garde le bonheur de tous les siens est-elle donc une considération qui vous toucherait si peu ? Telle n'est pas ma manière de voir ; car, pour moi, c'est mon ambition la plus chère. »

Je n'avais parlé ainsi que pour provoquer cette discussion ; je poursuivis en ces termes :

« Croyez-vous que l'on soit toujours payé de retour par les siens ? En général, dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, ils ne se font pas scrupule de vous planter là, comme on dit familièrement.

— En vain les membres de la famille peuvent se disperser, la famille n'en demeure pas moins, monsieur Temple ; or, ici, c'est un cas tout particulier, puisque tous vont là où elle est !

— Raisonnons, je vous prie, chère miss Campbell, le sujet en vaut la peine... où elle est ! c'est-à-dire *l'allée de la Dame.* En vérité, vous ne sauriez croire que vos ancêtres et vos parents sont là, toujours là, encore là !

— On dirait, monsieur Temple, que vous avez pris à cœur de me mettre en colère ; comment pouvez-vous douter qu'elle ne soit au ciel ! Elle revient seulement ici chaque jour, au coucher du soleil.

— Oh ! s'il ne s'agit que du coucher du soleil, c'est différent. Je préfère, je vous le confesse, qu'elle rôde quand le jour tombe, plutôt que la nuit noire. Désormais, mon séjour en Ecosse ne laisse absolument rien à désirer ; je peux dire, moi aussi, comme au premier chapitre de la Genèse, que *tout est bien.*

« Ah ! vous plaisantez, maintenant ; convenez que vous n'étiez pas si brave il n'y a qu'un instant.

— Je suis très impressionnable ; c'est là, je crois, le mot propre pourtant, dites poltron, si vous préfèrez. Il manquait à ma satisfaction le fantôme légendaire... l'apparition, si je l'ai pas vue, je l'ai, du moins, entendue...

— Si vous tenez à tourner la chose en raillerie, je n'ai pas le droit de vous en empêcher, mais je ne vous cache pas que rien ne saurait me blesser davantage ; n'en parlons plus, je vous prie. Du reste, en Ecosse, ajouta-t-elle avec une expression de profonde

dignité, nous jugeons souvent les choses à un point de vue particulier.

— Il n'est pas deux façons de juger certaines choses ; le respect qu'elles vous inspirent est un garant de celui que je leur dois... mais la frayeur, vous le savez, est toujours mauvaises conseillère...

— La frayeur, bon ! vous voilà trop humble, maintenant, s'écria miss Campbell.

Jamais encore la douceur de son regard ne m'avait paru douée d'un charme aussi irrésistible. Tout à coup, elle pressa le pas en s'écriant :

« On m'appelle ! »

En effet, du matin au soir, son nom, redit par des voix d'enfants, la rappelait à la douce tâche qu'elle s'était imposée.

II

Je ne saurais prétendre, sans mentir, que je chassai de mon esprit la pensée de la Dame d'Ellermore, quand je remontai l'escalier et que je traversai le long et glissant corridor qui conduisait à ma chambre. Le curieux phénomène dont je venais d'être témoin m'avait fortement impressionné.

« Il est certainement, me dis-je, une explication à ce fait étrange ; ou ce bruit part d'une voie souterraine, ou il vient d'un chemin de traverse qui va à la ferme ; puis, après m'être ainsi mis l'esprit à la torture, je m'en prenais derechef aux conditions atmospheriques, à l'acoustique, à la science ; qui sait néanmoins si j'eusse poussé la foi dans cette dernière jusqu'à rester parfaitement maître de moi au cas où ce bruit se fût produit dans la longue galerie sur laquelle s'ouvrait la porte de ma chambre ? A vrai dire, j'étais bel et bien poursuivi par l'idée que j'allais entendre des pas légers et nerveux comme ceux d'une femme partir de quelque coin de mon appartement. Je ne pouvais oublier le moment où, reboussant chemin, on s'était frayé passage entre moi et miss Campbell. Le sommeil finit pourtant par m'emporter au pays des rêves, où Dieu merci, la Dame d'Ellermore ne m'apparut pas cette nuit-là.

Le lendemain, j'évitai de m'associer à aucun projet qui pût entraver ma liberté ; je m'étais mis sur mes gardes en prétextant que j'avais des lettres à écrire, phrase consacrée quand on veut

garder sa liberté. Je me dirigeai vers l'allée de la dame ; j'examinai les lieux avec la plus scrupuleuse attention ; je constatai qu'il n'existait aucun chemin souterrain du côté de la pépinière et que, de l'autre, la terrasse descendait en pente douce vers la rivière. Bref, je ne découvris rien qui pût m'indiquer d'où le son provenait. Je fis le tour de chaque tronc d'arbre, comme s'il eût dû renfermer le secret qui m'intriguait si fort ; tout à coup j'eus un moment d'émotion véritable, en apercevant fort distinctement un chemin tracé sur le sol. Pourquoi ne pas convenir que j'étais abasourdi ? L'imagination ne joue-t-elle pas de singuliers tours à ceux-là mêmes qui lui refusent tout pouvoir de réagir sur leurs impressions ? N'était-il pas singulier, en vérité, qu'après être venu là dans l'intention de chercher quelque explication au bruit qui faisait passer cette allée pour hantée, je me laissasse monter la tête avec tant de facilité ? Sans croire jusque-là à la Dame d'Ellermore, je n'en tirai pas moins cette conclusion peu logique que j'étais sur sa piste. Quiconque m'aurait aperçu en ce moment se serait imaginé que je cherchais quelque chose dans les buissons, tant je regardais de près le sol et les arbustes. J'étais sous le charme d'une fascination véritable. A cette époque, bien que la société *psychicale* ne fût pas encore fondée, des esprits sérieux n'en étudiaient pas moins dès lors avec passion les phénomènes de l'halucination.

C'était exactement l'heure à laquelle miss Campbell et moi nous étions promenés la veille dans l'allée de la Dame. L'air était élastique et tiède ; le ciel tout en feu. Les hêtres étiraient paisiblement leurs longs bras verts autour d'eux. La réflexion du soleil couchant enrichissait d'accidents de lumière de la plus grande beauté les sommets aériens des arbres qui ressemblaient à des prismes flottants ; ces mêmes lueurs se répercutaient sur les eaux du lac, leur donnant des reflets de soie changeante. L'atmosphère était d'une clarté magique. Le ciel et la terre semblaient se recueillir pour jouir de leur beauté, de leur bonheur et de leur paix. Je ne m'arrêterai pas longtemps à contempler ce tableau ; ma pensée était ailleurs. Dans le lointain on apercevait les jeunes Campbell, qui se préparaient à faire une promenade sur l'eau. La voile de leur yacht, aux proportions miniscules, flottait sur l'eau irisée comme un nuage blanc sur la voûte resplendissante des cieux. Je me trouvais alors sous une sorte d'arcade formée par deux hêtres magnifiques ; tout à coup, je me retournai vivement, pour voir qui venait derrière moi ; je n'aperçus personne. Les feuilles ondulaient à peine dans l'air chaud ; les longues ombres que projetaient sur le sol les grands

troncs d'arbres n'étaient jamais effacés. C'était à croire que rien ne respirait plus dans la natnre ; aucune branche même ne fléchissait sous l'impulsion de l'oiseau qui prend son vol vers les cieux ! Je me sentais un peu ému de cette immobilité effrayante. J'avais le dos tourné au lac, les yeux fixés dans la direction du soleil couchant, quand tout à coup des pas légers partis de derrière moi me rattrapèrent, me croisèrent et finalement me dépassèrent. Il me parut que l'air éprouvait un léger frisson, comparable à celui qu'aurait pu produire le passage de quelque forme aérienne.

Je doutai un instant du témoignage de mes oreilles ; simple effet de l'imagination ! me disais-je ; autrement, que serait-ce ? Ce n'était pas encore l'heure où le jour qui s'éteint et où la nuit qui arrive répandent l'obscurité sur la terre ; les rayons dorés du soleil prêtaient encore à celle-ci leur puissante lumière, l'air était chaud et embaumé ; tout dans la nature semblait heureux de se sentir vivre. Toute l'allée fut franchie dans sa longueur du même pas léger, nerveux et régulier. De ma vie, je n'avais rien exécuté avec une telle intensité d'attention, me disant que si je cessais un instant d'entendre ce bruit, il ne faudrait plus attribuer ma première impression qu'à l'effet d'une imagination surexcitée. Je crus un instant qu'il en était ainsi... les battements de mon cœur reprirent leur mouvement régulier ; à vrai dire, ce moment d'accalmie ne dura qu'un instant, car bientôt les pas rétrogradèrent pour venir vers moi. Je ne saurais exprimer la sensation que me fit éprouver le retour de ce phénomène à pareille heure, c'est-à-dire en plein jour, saus qu'aucune des circonstances prétent d'ordinaire leur concours au surnaturel : soit l'obscurité complète, soit une lumière blafarde. Je me sentis ému cherchant à me persuader qu'un bourdonnement d'oreille m'avait certainement induit en erreur, lorsque se produisit de nouveau le singulier écho dont je vous ai parlé tout à l'heure.

J'argumentai encore quelque temps avec moi-même, puis je quittai précipitamment la place. Je descendis la terrasse et j'entrai sous la pépinière ; après la tiède atmosphère du plateau, je me sentis alors comme enveloppé d'un brouillard glacé. Quand j'arrivai près du lac, miss Campbell me regarda d'un air singulier ; elle se doutait à coup sûr, de l'état de surexcitation dans lequel j'étais, et peut-être aussi d'où je venais ; néanmoins elle n'eut garde de me faire la moindre observation. Je la rejoignis à temps pour prendre place dans le bateau à côté d'elle.

Si je ne renouvelai pas ma promenade dans l'allée de la Dame, je n'en pouvais toutefois chasser le souvenir de mon esprit. Je

cherchais sans cesse à me rendre compte du phénomène qui s'y produisait, me disant qu'avant même d'avoir été initié à cette superstition, ce bruit m'avait fort intrigué ; je l'avais attribué à un écho répercutant les pas d'un piéton, tout près de l'allée des Dames ; par quel chemin ? Voilà ce qu'il m'avait été impossible de découvrir. Je voulais ensuite m'expliquer le fait, en vertu de principes raisonnés sur la géométrie, la transmission des sons, l'intersection des angles, que sais-je ; un culbutis d'idées aussi incohérentes qu'incompréhensibles. Puis j'éclatais de rire. Ne l'avais-je donc pas entendne, ou plutôt sentie passer près de moi ! « Sot que tu es, m'écriais-je à la fin, ce qu'il y a de vrai, c'est que tu n'as jamais éprouvé cette sensation avant qu'on t'ait raconté la légende ! » La sensation, oui ; mais le bruit ? N'avait-il pas frappé mon oreille bien avant que je connusse la légende ? Bref, tous mes arguments finissaient par se retourner contre moi ; j'avais beau vouloir n'y plus songer, je ne m'imaginais pas moins entendre des pas la nuit, dans le corridor qui longeait la chambre. Dans cette longue galerie, chaque bruit prenait plus d'importance. En rentrant chez moi, je n'étais pas très rassuré, bien que jamais, pourtant, mes craintes fussent justifiées.

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

A continuer)

LA FAMILLE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE

Les Seigneurs de l'Anse-aux-Canards, de Pabock, de Cournoyer, des Milles-Isles, de l'Augmentation etc.

(*Suite.*)

II

FRANÇOIS LE FEBURE, SIEUR DE BELLEFEUILLE, SEIGNEUR DE L'ANSE-AUX-CANARDS, PABOCK, COURNOYER, ET AUTRES LIEUX., COMMANDANT POUR LE ROI DANS TOUTE LA COTE DE GASPÉ ET BAIE DES CHALEURS, ET SUB-DÉLÉGUÉ DE MONSEIGNEUR L'INTENDANT, ETC.

Il était le second fils de Jean-François de Bellefeuille, et fut celui qui continua la lignée. Il vit le jour à Plaisance, et fût baptisé le 4 Mars 1708. Le 15 Mars 1749 il épousa aux Trois-Rivières, Marie Josephte Hertel de Cournoyer, fille de Michel Hertel, Sieur de Cournoyer, vivant conseiller au Conseil Souverain, et juge bailly à l'Isle Royale, et de feu Anne de Goutins. Etant le seul qui eut des enfants, ses deux frères, comme nous l'avons vu, lui laissèrent leur parts dans la Seigneurie de Pabock : de sorte qu'il se trouva en possession de biens assez considérables. Il établit à Pabock des pêcheries très-étendues, et s'amassa assez de bien pour lui permettre de retourner en France et vivre très à l'aise. Il se préparait même à partir quand il subit le sort de tant d'autres malheureux compatriotes. Ses établissements à Pabock furent ravagés de fond en comble par les Anglais. C'est

à peine s'il est parvenu à s'échapper avec sa famille et une partie de ses effets dans une petite barque, pour monter à Québec se mettre en sûreté. Un autre malheur suivit bientôt le premier. Le siège de Québec en 1759 ruina le peu de bien qu'il lui restait, et on le voit ensuite se rendre aux Trois-Rivières où il fit subsister sa famille sur le gain d'une petite goëlette.

Lorsqu'il était à Pabock le roi le nomma son commandant dans toute la côte de Gaspé, et telle était l'estime dont il jouissait que l'Intendant Gilles Hocquart le nomma son sub-délégué, et que François Bigot, son successeur, le continua dans cette charge. Nous avons encore cette commission " François Bigot, conseiller " du Roy en ses conseils, Intendant de justice, police, finance et " de la marine en toute la Nouvelle-France.

"Le S. Le Fevre de Bellefeuille, demeurant à Pabo, ayant eu de " M. Hocquart ci-devant Intendant en ce pays, une commission de " son sub-délégué, pour régler les différents et contestations qui " surviennent entre les habitants, traiteurs de vivres et marchan- " dises, et autres personnes qui ont des établissements de pêche " dans la Baie des Chaleurs et Côte de Gaspé, nous, en vertu du " pouvoir ä nous donné par sa Majesté et sous son bon plaisir, " avons commis, établi et autorisé, etc... le dit S. Lefevre de " Bellefeuille pour exercer les fonctions de notre sub-délégué " dans l'étendu de la Baie des Chaleurs, etc... Mandons à tous à " qui il appartiendra de reconnaître le S. de Bellefeuille en la " dite qualité de notre sub-délégué... En témoin de quoi nous " avons signé, etc... Fait en notre Hotel à Québec le vingt-deux " mai 1749.

(Signé) BIGOT

Par Monseigneur

(Signé) DESCHENEAUX.

La Seigneurie de Pabo avait été acquise par son oncle, Pierre Lefebure, des MM. St-Hubert, et aurait pu lui fournir un revenu considérable, qui lui aurait permis de vivre dans un état convenable à la position de sa famille. Il fut obligé de vendre cette Seigneurie au colonel, (depuis le Gouverneur) Fréderick Haldimand, pour la somme modique de 1800 livres, pour faire subsister sa famille.

" Il y avait déjà faite une fortune assez considérable. et était " sur le point de réaliser le tout pour retourner en France y finir

" ses jours tranquillement, après y avoir établi ses enfants, lors-
" que les anglais vinrent prendre le pays. Leurs troupes ravagè-
" rent toute la côte, prirent ou coulèrent tous ses vaisseaux,
" pillèrent et brulèrent tout son établissement, ceux de ses
" Basques qu'il avait emmenés pour ses pêches, et le mirent dans
" la nécessité de fuir." (1)

M. de Bellefeuille avait acquis, soit comme héritage de son épouse, soit par cession des autres héritiers, la plus grande partie des deux Seigneuries de Cournoyer en Canada ; mais comme ces terres étaient presque entièrement en bois debout, les revenus en étaient bien peu considérables.

Madame de Bellefeuille avait trois fréres et trois sœurs. Jacques L'Ange Hertel de Cournoyer, l'aîné, devint capitaine, aide-major de la Légion de St Domingue et chevalier de St-Louis. Michel Hertel (2) le cadet, fut aussi chevalier de St-Louis. Le plus jeune Charles Hertel de Chambly, après avoir servi dans l'armée et avoir été fait chevalier de St-Louis, fut guillotiné en 1792. Les trois sœurs de M. de Bellefeuille se marièrent. Elizabeth épousa M. Pascaud, Lieut.-Colonel du Génie. Thérèse épousa le brave chevalier de St-Ours tué sur les Plaines d'Abraham en 1759. Une autre devint l'épouse de M. Lartigue.

Les deux Fiefs de Cournoyer, qui appartenaient en premier lieu à Jacques Hertel de Cournoyer, capitaine dans les troupes de la marine, grand père de Mde de Bellefeuille, furent divisés entre ses trois garçons. Michel Hertel de Cournoyer, l'ainé, eût la moitié. Joseph Hertel de La Frénière. le cadet, et Lambert Hertel de Cournoyer, le plus jeune, eurent chacun un quart.

Michel de Cournoyer, laissa sept enfants, comme nous l'avons vu. Jacques L'Ange, son aîné, eut la moitié de sa part dans les Fiefs, (c.-à.-d. un quart du tout), et l'autre quart fut divisé entre les six autres enfants, (Michel Hertel, Charles de Chambly, et Mesdames de St-Ours, de Bellefeuille, Pascaud et Lartigue) faisant pour chacun de ces derniers une vingt-quatrième partie du tout.

M. de Bellefeuille, vers 1771, acheta de son oncle, Lambert de Cournoyer son quart, dans le tout, pour trois mille livres Tournois. Le quart appartenant à son autre oncle Joseph de La Frenière, après sa mort, passa aussi à M. de Bellefeuille, par transaction faite par ce dernier avec la veuve de M. de La

---

(1) Notes du Lieut.-Col de Bellefeuille, Dép.-Adj.-Général.

(2) Je crois qu'il portait le nom de La Frenière.

Frenière. De sorte que François de Bellefeuille se trouva en possession de la moitié des deux Fiefs de Cournoyer, indépendamment de la part de sa femme.

Le 18 Janvier 1770, par une lettre écrite du Cap Français, (St-Domingue) Jacques L'Ange de Cournoyer donne son quart à sa sœur madame de Bellefeuille. Trois années avant Michel Hertel et Mesdames de St-Ours et Pacaud, lui avaient cédés chacun leur vingt-quatrième partie. Ce qui donnait à M. de Bellefeuille à peu près le tout des deux Fiefs.

La famille de Bellefeuille jouissait paisiblement de ces biens lorsqu'en 1817, le 8 juillet, une des filles (1) de Jacques L'Ange de Cournoyer, écrivit à M. Antoine de Bellefeuille la lettre suivante de Paris, revendiquant la part de son père dans les Fiefs Cournoyer, " Monsieur et cher parent. Ma mère se trouvant, par " indisposition, en ce moment, empêchée de s'entretenir avec " vous elle-même, me charge de le faire. Nous ne pourrions " nous flatter, d'après votre silence à toutes nos lettres, depuis " plus de treize ans, de recevoir réponse à celle-ci, et sans la " généreuse obligence du respectable Messire Roux et de M. de " Lotbinière, nous ignorerions si nos lettres vous sont par- " venues."

" Le désintéressement de notre part poussé jusqu'à l'oubli de " nos prétentions tant que nous avons joui de la fortune que ma " mère possédait à St Domingue ; nos souffrances depuis vingt " ans, l'abandon des arrérages antérieurs à 1804, auquel nous " avons consenti ; enfin toutes les dispositions que nous avons " manifestées, et qui ne sont point encore changées, pour obtenir " par des sacrifices, un arrangement à l'amiable ; tous ces faits " parleront toujours pour nous dans la réclamation de nos justes " droits."

" Peut-être que la détermination que je prends de me rendre " de ma personne, én Canada, [pour y faire valoir mes droits et " ceux de ma mère] et que je compte exécuter, en profitant de " l'occasion convenable pour mon sexe que me présente le " départ de madame de Bruyère au printemps prochain, " paraitra-t-elle un reproche fait à Messieurs de Bellefeuille, et " dont l'effet, dans l'opinion, pourra leur être désagréable. Je le " crains, et je vous avoue qu'il ne faut pas moins que la situation " déplorable de ma mère pour me faire surmonter cette crainte.

---

(1) Jacques L'Ange de Courneyer avait épousé une Delle Marie Monique Amédien en 1774, et eut d'elle deux filles. Après sa mort, en 1791, sa veuve épousa à Paris M. Casimir DuSerre.

" Je me fus résignée, quand à moi personnellement, à attendre " encore, et à vous supplier d'envisager notre position et nos droits."

" Croyez, monsieur et parent, aux sentiments d'attachement " que nous avons tojours portés à notre famille.

" Votre parente bien dévouée

" HERTEL DE COURNOYER."

Malheureusement nous n'avons pas la réponse de M. de Bellefeuille à cette lettre pleine de verve de Mlle de Cournoyer; cependant nous avons un état que M. de Bellefeuille fit des Fiefs de Cournoyer, et qu'il envoya à Madame DuSerre. Au commencement de cet état il dit: « Il parait que Madame DuSerre n'a pas « une juste idée de la part qu'avait dans ces Fiefs feu M. Jacques « L'Ange Hertel de Cournoyer, son premier époux, et je ne sais « quelle est la cause de son erreur. M. J. A. Hertel de Cournoyer « n'avait que le quart dans ces biens.» Il dit plus loin en parlant des revenus : « Quand aux revenus que ces deux Fiefs peuvent « donner, il est probable que Madame de Cournoyer n'en a pas « une plus juste idée. Qu'elle les croit plus considérables qu'ils ne « sont, et qu'elle suppose au fonds une trop grande valeur. Qui- « conque a la moindre idée de ce que donnent les Seigneuries « dans cette Province, sait que les moulins et les lots et ventes « forment le plus grand revenu du Seigneur, et que les rentes « foncières des anciennes Seigneuries sont très peu de chose. Il « n'y a point de moulin et il n'y en a jamais eu dans le Fief de « Cournoyer vis-à-vis Trois-Rivières. Il y en a un dans l'autre « Fief, ce moulin est bâti sur un ruisseau qui, à présent, est peu « considérable. Il est à sec une partie de l'année, etc... Ce moulin « ne donnerait que très peu de profit... etc.»

« La famille de Bellefeuille possédant de bonne foi depuis « cinquante ans et sans interruption, a en sa faveur la loi qui lui « donne fonds et revenus. Mais les membres de cette famille « ayant le plus grand respect pour la mémoire de feu M. de « Cournoyer leur oncle, pour madame DuSerre et sa demoiselle, « du mérite desquelles ils ont la plus haute idée, et pour lesquelles « ils sentent l'attachement le plus sincère et voulant le leur « prouver sont prêts à aller à leur secours, etc.»

Nous pouvons conclure d'après ces remarques de M. de Bellefeuille, que les choses se sont arrangés d'une manière satisfaisante.

Une autre lettre fut écrite en réponse à celle de M. de Bellefeuille, par madame de Cournoyer : « Paris le 14 septembre 1817 Rue St-Hyacinthe, No 8 près la rue St Honoré.

« Je viens de recevoir, monsieur et très-cher neveu, votre chère « lettre en date du 18 juin 1817. Pourquoi donc n'avons nous pas « joui depuis longtemps, du bonheur de recevoir quelque expres- « sion du sentiment d'une famille que les liens du sang et la « mémoire de feu mon pauvre mari, monsieur de Cournoyer me « rendent si chère ! Quelle qu'eût été la situation de vos affaires « et alors même que vous ne pouviez pas satisfaire aussitôt nos « demandes que la justice de nos droits et votre équité vous dic- « taient, nous eussions reçu toujours avec un tendre intérêt « quelques lignes de parents qui nous sont si chers. »

« Nous voyons avec peine, ma fille et moi, dans vos intérêts « autant que dans les nôtres, que votre situation n'est pas telle « que nous la désirerions, et nous sommes disposés de cœur à « entrer dans ce qui pourra vous aider pour la terminaison des « intérêts que nous avons avec la famille de Bellefeuille..... Nous « prendrons pour arbitres les respectables Messieurs Roux, de « Lotbinière et Juchereau Duchesnay, qui conjointement avec M. « Viger, notre fondé de pouvoir, auquel nous enverrions tous « ceux nécessaires et nous en passerions par leur décision, etc. »

« Duserre, veuve Hertel Cournoyer. »

Les héritiers de madame Cournoyer de St-Ours revendiquèrent aussi leur part dans les Fiefs de Cournoyer. Le 20 janvier 1802, pardevant les notaires à St-Ours « Messire Jacques Philippe de St-Ours, chevalier, autrefois officier au régiment de la Martinique Port Royal, se faisant et portant fort tant pour lui que pour sa sœur, Dame Louise Catherine de St-Ours, épouse de Messire Louis Dominique de Cantineau, chevalier, ancien officier, etc, demeurant maintenant à Angers, » signe un acte par lequel il consent à recevoir des héritiers de Bellefeuille sa part dans les Fiefs de Cournoyer, à de certaines conditions. Dans cette acte la description d'un des Fiefs de Cournoyer est donnée. La première était de deux lieues de front le long de la Rivière Richelieu, sur deux de profondeur, bornée par les Seigneuries de Verchères, Belœuil, Contrecœur et le Fief Chicoigne. L'autre était située vis-à-vis des Trois-Rivières, entre Gentilly et Bécancours.

M. de Bellefeuille décéda en 1783, laissant de son mariage huit enfants : Pierre François, Antoine, Jeanne, Josephte, Louise-

Exupère, Françoise, Joseph et François. La plus jeune des filles, Françoise, épousa en 1774 Louis Joseph Le Proust, des Trois-Rivières, et est morte en 1823. Les autres, à part le suivant, ne laissèrent pas de descendants.

III

ANTOINE LE FEBURE, SIEUR DE BELLEFEUILLE, SEIGNEUR DE COURNOYER, DES MILLE-ISLES, DE L'AUGMENTATION, ETC. GRAND-VOYER DU DISTRICT DE TROIS-RIVIÈRES.

Il était le second fils du précédent et vit le jour à Pabock le 13 août 1755, étant par conséquent âgé de vingt ans lors de l'invasion du Canada par les Américains en 1775. Lorsque le gouvernement Anglais fit appel aux Canadiens pour défendre son drapeau et que les habitants, se souvenant de leurs griefs, semblaient ne vouloir pas y répondre, il se joignit à cette petite armée de Seigneurs Canadiens, qui s'illustra par sa valeureuse defense du fort St-Jean. Ses compagnons d'armes étaient « les de St-Ours, les de Beaujeu, les Duchenay, les de Lotbinière, les d'Éschambault, les de Gaspé, les de Boucherville, les de Bleury, les de la Broquerie, les d'Ailleboust, les Taschereau, les de Bonne, les de Tonnancours, les Vassal de Montviel, les Noyelle de Fleurimont, les Le Gardeur de Montesson, etc dans les noms immortels, écrits, non sur le marbre, mais dans le cœur de la patrie reconnaissante, doivent passer à la postérité la plus reculée. » (1)

Après la capitulation du fort St-Jean, ses défenseurs furent élargis à la condition de ne pas reprendre les armes, contre les Etats-Unis avant d'avoir été échangés. M. de Bellefeuille ne crut pas contrevenir à cet engagement, en acceptant la charge de secrétaire auprès du Gouverneur Sir Henry Hamilton, commandant au poste de Vincennes. En 1779, le 24 Février, ce fort fut obligé à son tour de capituler. Les articles de la capitulation furent comme suit :

I

« Le Lieutenant Gouverneur Hamilton s'engage à délivrer au « colonel Clarke, le fort de Sackville, dans son état actuel, avec « toutes les fournitures, munitions et vivres, etc. »

(1) M. l'abbé Daniel—Nos Gloires Nationales.

II

« La garnison doit se rendre prisonniers de guerre et sortir du « fort avec leurs armes, accoutrements et havresacs. »

III

« La garnison doit se rendre demain matin à dix heures. »

IV

« Trois jours seront donnés à la garnison pour régler leurs « comptes avec les traiteurs et habitants de cette ville. »

V

« Les officiers pourront prendre leur bagage nécessaire, etc., « etc. »

Signé au poste Vincent le 24 de Février 1779.

R. Clarke.

" Consentie pour les raisons suivantes :

" La distance de tout secours,

" L'état et la quantité des provisions, etc ;

" L'uninamité des officiers et des hommes sur la nécessité de cette mesure.

" Les conditions honorables offertes, et finalement la confiance dans un ennemi généreux."

" Henry Hamilton,
" Lieut Governor Superintent.

" Poste Vincennes, Fév. 24 1779."

Malgré cette capitulation, qui devait leur donner droit d'espérer d'un traitement convenable, la garnison du fort Vincennes fut conduite à Williamsburg, et là détenue prisonniers pendant dix-huit mois. M. de Bellefeuille avec le Gouverneur et plusieurs autres furent jetés, dans un misérable donjon où ils passèrent bien des mois, dans la plus grande détresse. Ayant été élargi sur parole, M. de Bellefeuille se rendit à New-York, d'où il écrivait à son père le 11 Décembre 1780. " Monsieur et très-" honoré père ; La distance fatale qui depuis si longtemps m'a " séparé de vous, joint à la situation dans laquelle j'ai été

" depuis que j'ai laissé le Canada m'ont empêchés de recevoir de
" vos chères nouvelles, ainsi que moi, de vous en donner. Je suis
" ici depuis trois semaines, arrivant de la Virginie, sur ma parole
" avec le Lieut. Gouverneur Henry Hamilton, qui est dans la
" même situation, et qui, je puis dire, (ayant le malheur d'être
" éloigné de vous), me tient lieu d'un second père, sa mal-
" heureuse situation a changé les projets avantageux qu'il avait
" formés à mon égard, étant obligé d'aller en Angleterre, aussitôt
" qu'il sera échangé, et point sûr de retourner au Détroit. J'ai
" grande envie (si faire se peut) de me donner entièrement à
" l'art militaire. Le Gouverneur fait son possible pour me pro-
" curer une place ; mais je ne vois pas lieu qu'il puisse réussir. Il
" me dit que s'il ne peut me placer ici, il écrira au Général
" Haldimand en ma faveur. Cela étant, je passerai en Canada le
" printemps prochain avec le Général de Ridhezel."

" Je serais trop prolixe si je vous faisait le détail du traitement
" que nous avons reçu de la part de ceux qui nous ont eus en leur
" pouvoir ; outre cela *la parole que j'ai signée ne me permet pas de*
" *m'exprimer dans les termes dont je serais obligé de me servir à ce*
" *sujet.*"

" J'aspire au moment où je pourrai vous assurer de vive voix
" que je suis avec respect votre très humble et obéissant fils.

" ANTOINE BELLEFEUILLE. "

M. de Bellefeuille avait été plusieurs mois à New-York avant la date de cette lettre à son père. Le 22 Août 1780, avec les autres prisonniers il avait signé la promesse qui suit, et à laquelle il fait allusion dans sa lettre. " Nous les soussignés reconnaissons
" que nous sommes prisonniers de guerre des Etats-Unis d'Amé-
" rique, et jurons, sur notre foi et honneur sacrés, que nous ne
" dirons ni ferons, ni ferons en sorte qu'il soit dit ou fait quoi-
" que ce soit qui pourrait nuire au bien être des dits Etats, en
" tenant aucune correspondance avec ses ennemis, ou avec ceux
" opposant en quelque manière que ce soit, les mesures prises
" par eux dans la défense de leur liberté, ou qui pourrait, en
" aucune manière, être construite ainsi. Que nous resterons dans
" la ville de Winchester, étant l'endroit de notre résidence
" actuelle, pendant la présente guerre entre la Grande-Bretagne
" et les dits Etats ou jusqu'à ce que nous soyons dument échan-
" gés, ou transportés par le Congrès ou le commissaire des pri-
" sonniers."

Il était encore à New-York le 19 Juillet 1781, puisque nous

avons une lettre écrite par un officier americain Benjamin Davis à M. Edward Davis dans laquelle il lui recommande M. de Bellefeuille, en cas que ce dernier soit arrêté et conduit à Boston. "J'ai pris la liberté de donner à M. Bellefeuille, le porteur de " ceci, une lettre pour vous, afin que, en cas qu'il soit arrêté et " conduit à Boston, comme il est un de mes amis et que je l'estime, " je le recommande à votre amitié, vous priant d'user de votre " influence afin que toute indulgence compatible avec les règles, " lui soit témoignée."

M. de Bellefeuille passait probablement en Canada quand il eût cette lettre.

Le Gouverneur Sir Henry Hamilton ne cessait de témoigner son attachement au jeune de Bellefeuille. Dans une de ses lettres au Major Général Philips, écrite dans la prison de Williamsburg, le 2 Oct 1779, le Gouverneur dit: «La bonté que vous « avez eu de penser à nous au milieu de l'empressement et de la « confusion, conséquence nécessaire de votre départ subit pour « New-York, est une nouvelle preuve de votre généreuse atten- « tion, pour laquelle je vous exprime encore une fois, ma plus « vive reconnaissance. J'ai reçu la lettre de M. Collyers du 11 « Sept, que le 1 Octobre nos soldats n'ont pu profiter de votre « bonne provision pour eux. Ils sont partis aujourd'hui sans leurs « capots, dont ils ont certainement grand besoin. J'ai prié M. « Bellefeuille de vous voir à son arrivée à New-York, *quoique* « *nous sommes vivement chagrinés d'être séparés.* J'ai cependant « l'espoir qu'un autre jour nous compensera, et, qu'entre autres « amis, j'aurai l'honneur et le plaisir de voir le Général Philips « Etant avec un sincère attachement, mon cher monsieur, votre « etc.»

«HENRY HAMILTON.»

Le jour précédent, c'est-à-dire le 1 Oct 1779, Sir Henry Hamilton avait donné une lettre à M. de Bellefeuille, le recommandant à Son Excellence Sir Henry Clinton Commandant-en-chef à New-York. Cette lettre fait trop d'honneur à M. de Bellefeuille pour que nous la passions sous silence.

« Prison de Williamsburg 1 Oct 1779.

«Monsieur,

« Quoique je n'ai pas l'honneur et l'avantage d'être connu « personnellement à votre Excellence, un devoir indispensable « m'appelle à prendre une liberté dont je n'aurais pas osé dans une « autre circonstance. C'est pour vous présenter un jeune gentil-

« homme du Canada, M. Bellefeuille, qui était un des volontaires « à St Jean, près du Lac Champlain, et là fait prisonnier par les « Américains ; mais élargi sur parole. Quoique dans l'impossibilité « de reprendre les armes, il a bien voulu m'accompagner au fort « Vincennes, et à partagé les fatigues d'une entreprise sans « résultat et d'un emprisonnement lent et pénible. Comme il est « éloigné de sa famille et pas même assuré de rencontrer des « connaissances à New-York, j'ai présumé prendre ce moyen « pour faire connaitre à votre Excellence sa situation, afin que, « si une occasion se présente pour qu'il puisse se rendre en « Canada, et que vous jugiez à propos qu'il en profite, il lui soit « permis de rejoindre sa famille. »

« M.a situation actuelle, j'ose l'espérer, sera une excuse suffi- « sante pour justifier cette application si brusque, auprès de votre « Excellence ; mais les mérites d'un jeune homme digne et « modeste, qui se trouve dans une situation difficile et dans un « pays étranger, ont du plaider déjà en ma faveur et doivent être « mon apologie. »

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect de votre Excellence, le dévoué et humble serviteur.

« Henry Hamilton. »

M. de Bellefeuille parait être retourné au Canada en 1781. L'année suivante Sir Henry Hamilton lui écrivait de Québec le 24 Août. « J'ai le plaisir de vous apprendre, que Son Excellence « a eût la bonté de vous accorder la paie, *comme interpréte*, « jusqu'au 23 Avril 1772, la date de ma dernière commission. Si « par la suite l'occasion se présente de vous être utile auprès de « Son Excellence vous pouvez vous assurer que je n'y manquerai « pas, etc. » Ce n'étaient pas de vaines paroles ; car par l'entremise de Sir Henry Hamilton, M. de Bellefeuille fut nommé quelque temps après, Grand-Voyer pour le district des Trois-Rivières par le Gouverneur Haldimand.

Québec, 9 Déc. 1782.

« Monsieur,

« Comme j'ai cherché depuis longtemps à vous procurer quel- « que place qui put vous convenir et que j'ai jugé nécessaire de « diviser la Voyerie de la Province en trois districts distincts et « séparés, et de nommer pour cet effet un Voyer pour l'ancien « district des Trois-Rivières avec un salaire de trente livres ster-

« ling par an, si cet emploi vous est convenable, je vous prie, « monsieur, de me le faire savoir immédiatement. Je suis, etc.

« FRED. HALDIMAND. »

Le 6 Janvier 1783, Sir Henry écrivait de nouveau à M. de Bellefeuille à ce sujet. « Je vous félicite sur ce petit commence- « ment, et suis bien persuadé que vous ne manquerez pas à vous « montrer utile. Le vrai moyen de parvenir. Adieu ! je vous « souhaite une parfaite santé. »

Quelque temps après, en 1785, le Gouverneur Hamilton fut appelé en Angleterre pour rendre compte de la conduite qu'il avait tenue à la capitulation du fort Vincennes. Malgré les perfides insinuations des ennemis qu'il avait à la Cour, Sir Henry Hamilton fût entièrement exculpé, et fût fait plus tard Gouverneur de la Bermude. La veille de son départ subit pour l'Angleterre, M. de Bellefeuille lui ayant exprimé ses sentiments de regret, en apprenant la nouvelle de son départ dans des circonstances si pénibles, le Gouverneur lui écrivit de Québec le 30 Oct 1785 :

« Monsieur,

« Comme je doute nullement de votre attachement, j'ai reçu « avec plaisir le témoignage de votre bienveillance. Le Général « vous veut du bien, je lui ai dit un mot sur votre compte. Adieu « Je n'oublierai jamais mes bons amis. »

Nous avons une autre lettre du Gouverneur Hamilton au capitaine Douglas du 15ième d'Infanterie, qui nous donnerait lieu de croire que M. de Bellefeuille voulait entrer dans ce régiment où commandait autrefois Sir Henry. « Mon cher ami, « mon attachement à mon ancien corps, et les bienveillantes « assurances de leur amitié, qui m'ont été exprimées à notre « séparation, me poussent à vous présenter par lettre, M. Belle- « feuille, un gentilhomme que vous pourrez peut-être ajouter au « nombre des braves dn noble 15ième. Ma situation m'empêche « de vous faire son éloge. Prenez-le par la main, présentez-le au « régiment, et aplanissez son chemin, Il n'est pas nécessaire d'en « dire davantage à un ancien ami. Adieu ! Rappelez moi au « souvenir de Leslie Ditmas et à tous les Sachems survivants. Il « est possible que je vous revois tous encore une fois ; quoique les « changements et les hazards de cette vie mortelle, soient si nom- « breuses et si étranges que l'espoir n'est qu'une ficelle fragile « dans la plupart des cas. Si nos pauvres braves soldats en hail-

« lons, qui se rendent à York avec le drapeau, pourront bénéficier « de votre avis et de votre assistance, nul doute qu'ils ne le feront « Adieu ! etc.

« HENRY HAMILTON. »

Les misères et les fatigues que M. de Bellefeuille avait endurées pendant son long emprisonnement dans le donjon de Williamsburg, jointes aux autres privations qu'il avait eu à subir pendant le siège du fort St Jean, et celui du fort Vincennes, affectèrent gravement sa santé. Dans une lettre datée de Québec le 8 Déc. 1785, le Gouverneur Henry Hope lui disait : " Je vous " prie d'être persuadé que je serai charmé d'apprendre le " rétablissement de votre santé, et tout ce qui pourra contribuer " à votre bonheur, etc."

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

(*A continuer*)

REVUE POLITIQUE

Le Parlement Fédéral a enfin été prorogé le dix-neuf de ce mois, par Son Excellence le Gouverneur Général le marquis de Lansdowne.

Cette session qui promettait beaucoup en commençant n'a pas été remarquable par la grande somme de travail qui s'y est fait. A part deux ou trois mesures d'une importance réelle, tout a été bien tranquille. La plus importante de ces mesures est sans contredit le prêt au Pacifique de $22,500,000, qui permet à la compagnie de terminer au plus tôt cette grande voie ferrée qui offre de si grands avantages au commerce. Ce prêt a été fait au Pacifique sur garantie de tout son effectif, c'est-à-dire de son chemin lui-même, de son matériel, et de ses immenses embranchements qui couvrent une étendue de sept cents milles, de sorte que le seul risque que nous courons, si risque il y a, c'est celui de rentrer en possession de cette grande voie nationale.

Une autre mesure qui, pour les Provinces sœurs et pour la Province de Québec en particulier, n'est pas moins importante, c'est l'octroi d'une dizaine de millions de piastres à diverses grandes voies ferrées d'un intérêt général.

*
* *

Aujourd'hui que les chambres d'Ottawa sont prorogées, tous les yeux sont tournés sur notre session provinciale. Là les choses sont plus gaies et plus intéressantes.

Si cette session, comme on semble le croire, ne se prolonge pas trop longtemps, en dépit des attitudes belliqueuses de l'opposition, elle n'en sera pas moins bien remplie, car l'activité qui règne depuis son début ne parait pas devoir se ralentir.

La question de l'autonomie provinciale a été le sujet de violents discours. Sans attacher trop d'importance à certaines menées qui tendraient à menacer notre autonomie, il faut toujours se tenir prêts à toute éventualitée et ne pas laisser empiéter les centralisateurs sur les droits de notre province. S'il y a réellement du danger il faut combattre cet empiètement dès son origine, avant que les difficultés s'aggravent et que le mal devienne incurable. Cette question soulevée en partie par l'opposition leur sert de grand cheval de bataille. C'est plutôt un moyen, dans leurs mains, de combattre le parti conservateur à Ottawa tout en faisant parade de patriotisme. A tout évènement nos députés canadiens-français seront unanimes, comme le disait si bien M. Marion, dans un éloquent discours qu'il a prononcé dernièrement, en chambre, à faire respecter nos droits nationaux. «Si nous voulons que la paix et l'ordre existent dans la Puissance du Canada il faut que chaque législature reste dans le domaine des attributions et des pouvoirs qui lui ont été conférés par le pacte fédéral de 1867.»

Le bill de M. Faucher de St Maurice, à propos de la grande loterie nationale a été adopté après un assez long débat. Ce bill va avoir pour effet de donner plus d'extension à la colonisation.

Un grand nombre de projets de loi, que le court d'espace ne nous permet pas de mentionner, ont aussi été adoptés par les Chambres. En somme le travail avance vite et nous allons voir bientôt la fin de cette session.

*
* *

La législature de l'île du Prince Edouard, à l'instar de celle d'Ottawa, a été prorogée le dix-sept courant par Son Honneur le Lieutenant Gouverneur.

Le discours du trône fait mention surtout d'une adresse au

Gouverneur Général, requérant du Gouvernement Fédéral le maintien et l'entretien d'une ligne de vapeur entre l'île et la terre ferme, comme l'exige l'acte de la confédération.

*
* *

Il n'y a pas que Paris qui ait ses révolutions ; les Etats-Unis viennent de nous fournir une nouvelle preuve de ce que les anarchistes peuvent faire quand ils sont à l'œuvre. Cincinnati, une des villes les plus grandes de l'ouest, et la plus importante de l'Etat de l'Ohio, a été le théâtre, il y a quelques semaines, d'un soulèvement populaire, qui a pris bientôt les proportions d'une révolte à main armée contre les autorités. Jamais une émeute aussi sanglante n'avait jeté le désordre dans toute une population depuis la trop célèbre Commune de Paris. Le sang a coulé à flot dans toutes les parties de la ville, et pendant trois jours Cincinnati a assisté aux péripéties lugubres d'une révolution. Et à propos de quoi ce soulèvement ? Le voici : Vers la fin de l'année dernière, William Kirk, un maquignon à Cincinnati, a été trouvé étranglé près d'une crique dans la banlieue de cette ville. William Berner arrêté comme suspect, a avoué avoir assassiné Kirk délibérément pour lui voler quelques centaines de piastres. Berner a passé en jugement et le jury le déclara seulement coupable d'homicide, quand il aurait dû, eu égard au crime, le déclarer coupable de meurtre au premier dégré. Vendredi le 28 Mars il fut condamné à vingt ans de pénitencier, maximum de la peine.

Cette condamnation trop légère a soulevé parmi la populace une indignation générale. Le soir même une assemblée s'est tenue au Music Hall et la foule au sortir de la salle s'est spontanément portée devant la prison avec l'intention d'arracher Berner des mains de la police et de le lyncher. La police résista, comme on peut bien le penser, et la populace exaspérée par cette résistance, enfonça les portes de la prison. Ce fut le commencement de l'émeute. On attaqua des magasins d'armes, et ça été pendant ces trois jours une lutte acharnée entre les émeutiers et

les différentes troupes que le Gouverneur avait mandées à la hâte à Cincinnati. La pétrole et la dynamite ont contribué en grande partie à cette destruction ; le palais de justice a été réduit en cendres avec les archives, la bibliothèque, les documents et tous les papiers qu'il contenait.

Grâce à l'effort énergique des troupes le calme cependant a pu être rétabli, mais pas assez vite hélas ! pour empêcher l'effusion du sang. Les victimes se comptent par centaines.

Il n'y a pas un esprit éclairé qui ne voit dans cette révolution la marche de plus en plus accentuée de l'anarchisme qui a déclaré guerre à mort à la société, qui sape dans sa base l'autorité reconnue et qui, les faits sont là pour le démontrer, tend à pousser le monde sur la pente de la démoralisation. Trois ou quatre cris séditieux lancés par de jeunes têtes écervelées suffisent aujourd'hui pour mettre toute une population en émoi. On s'attroupe on court aux armes, on dresse des barricades, on tire des coups de feu et aussitôt entrainée dans cette voie, Dieu seul sait où cette rage populaire peut s'arrêter. Voilà le progrès de l'anarchisme défini ; les esprits, aujourd'hui, sont préparés à tout ; on leur a appris à se moquer des autorités, et il suffit quelquefois d'un simple semblant de raison pour que tout l'ordre social soit bouleversé.

Il n'y a pas de doute que la justice aux Etats-Unis est très mal administrée ; le système du jury tel qu'appliqué de nos jours, est très défectueux. Le fait seul d'exiger l'unanimité des jurés pour la condamnation d'un coupable est un obstacle absolu. Il y a longtemps aux Etats-Unis qu'on déplore ces abus de justice ; quand on songe que sur quinze cents meurtres qui s'y commettent en moyenne chaque année, il n'y a que quatre vingts exécutions légales contre une centaine selon la loi du lynch, on peut du moins comprendre sans les justifier, ces soulèvements des populations qui, poussées à bout par l'indifférence de la loi à l'égard des coupables, prennent sur eux de revendiquer par la force des armes, une meilleure application de la justice, et une plus ferme attitude dans son administration. Puisse cette émeute ouvrir les yeux à la législation Américaine et lui faire voir le

danger qu'il y a pour elle de ne pas s'imposer plus énergiquement.

*
* *

Les affaires marchent rapidement au Tonquin. Il est facile de constater qu'avec la prise de Bacninh, de Sontai et Hung-Hoa, la France est maîtresse de la position. A l'heure qu'il est toute la vallée inférieure du fleuve Rouge, y compris la zone maritime de l'Indo-Chine est sous sa domination absolue. Au cabinet de Pékin, il est arrivé, ce qui arrive ordinairement en ces circonstances, le prince Kung qui est certainement l'un des hommes les plus intelligents de la Chine, a été disgracié par l'Impératrice mère, et remplacé par le prince Chun qui devient président du Tsung Lisamen, c'est-à-dire du conseil suprême de l'empire. Il n'y a rien à redouter du sentiment belliqueux qu'on attribue au Prince Chun. D'ailleurs à supposer que ce sentiment soit vrai, ça n'aura pas pour effet de faire reculer les français qui ne craignent pas du tout les menaces des fils du Céleste-Empire.

*
* *

Du côté du Soudan les évènements prennent un caractère plus sérieux pour l'Angleterre. La position du Général Gordon est de plus en plus désespérée à Khartoum. Il écrivait dernièrement à Sir Evelyn Baring, qu'il n'y avait plus aucun espoir pour lui si on ne lui envoyait pas Zebehr Pacha. Celui-ci consentirait bien à se rendre à Khartoum, mais il veut n'agir qu'avec l'autorité du khédive, sans être sous les ordres du Général Gordon. Le comte de Granville, ministre des affaires étrangères a adressé une note aux Puissances dans laquelle il indique les mesures à prendre pour le règlement rapide des réclamations des étrangers contre le khédive. Cette note propose : 1o Réduction du taux de l'intérêt de la dette unifiée ; 2o Suspension provisoire de tout amortissement ; 3o Réduction des dépenses civiles et militaires ; 4o Assimilation des impots des résidents étrangers à ceux des indigènes. Après plusieurs pourparlers les Gouvernements de France,

d'Allemagne, d'Autriche, d'Hongrie et d'Italie, ont donné leur assentiment aux propositions du comte Granville pour modifier la loi Egyptienne de liquidation. Mais ce que la France ne peut pas accepter sans que son honneur et ses intérêts en souffrent, c'est le protectorat Anglais en Egypte. Le *Times* de Londres après avoir laissé percer ses idées sur cette question conclut ni plus ni moins à ce protectorat. Pas prétentieux messieurs les Anglais ! Si cette tentative de l'Angleterre se réalisait, ce jour-là il sera difficile de prévoir les graves complications auxquelles elle donnerait lieu.

*
* *

Le besoin d'une meilleure sanctification du saint jour du Dimanche se fait sentir jusqu'en Espagne qui n'est pas gouvernée comme on le sait par des hommes qui ont fortement à cœur les intérêts de la religion catholique. Un ordre royal, publié sur la proposition du ministre des travaux publics, M. Pidal, prescrit dernièrement que le repos des dimanches et fêtes soit observé par les entrepreneurs des travaux publics. Il serait grandement à désirer que les autres gouvernements suivraient cet exemple. En attendant c'est un bon point à noter en faveur du gouvernement Espagnol. Espérons qu'il ne s'arrêtera pas dans cette voie, et qu'il saura faire observer d'autres commandements qui sont trop relegués dans l'oubli, depuis quelques temps, par suite de l'indifférence des ministres en matière religieuse.

*
* *

La reine Victoria a été frappée dernièrement dans ses affections les plus intimes, par la mort de son quatrième et de son plus jeune fils, le Prince Leopold, duc d'Albany. Le Prince est mort d'une attaque au moment où il se disposait à partir pour Darmstadt afin d'assister au mariage de sa nièce la princesse Victoria de Hesse. Il est né le 7 avril 1853. Il était très adonné à la littérature et à Oxford il avait montré des goûts d'études que

ne partagent pas toujours les personnes de son rang. Il fut créé duc d'Albany le 24 mai 1881 par M. Gladstone et il se maria au château de Windsor avec la princesse Hélène de Waldeck le 27 avril 1882. Ils ont eu un enfant, la princesse Alice, qui est née le 25 février 1883. Des télégrammes de condoléances de toutes les parties du monde ont été adressés à la reine Victoria et au prince de Galles qui était très attaché à son frère ; celui ci en retour lui rendait toute son affection. On a gardé le silence pendant longtemps sur la mort du duc, mais on sait maintenant qu'il a succombé à une attaque d'épilepsie.

*
* *

Un mot sur la question du Madagascar. Nous allons donner, aujourd'hui, un résumé bien succint des évènements qui ont amené le conflit entre le Gouvernement Français et la Reine des Hovas. L'honneur et la dignité de la France se trouvent fortement engagés dans cette question. Il y a dans l'Ile de Madagascar un patrimoine national que la France ne peut pas abandonner au point de vue du prestige qu'elle doit exercer au dehors et de son propre intérêt au dedans. Sans entrer dans trop de détails historiques nous allons démontrer les droits anciens et incontestables de la France sur cette grande île. Richelieu, de son regard de genie, reconnu la nécessité de préparer un contrepoids à la puissance coloniale de l'Angleterre et fit occuper, au nom du roi, un point de la côte du Madagascar. Plus tard, c'était en 1816, la France ayant été obligée de céder à l'Angleterre par le traité de 1814, l'Ile de France et ses dépendances, Sir Robert Farquhar alors Gouverneur, prétendit que Madagascar était une dépendance de Maurice et à ce titre compris dans la cession faite à l'Angleterre. On engagea une négociation diplomatique qui eut pour résultat définitif l'abandon des prétentions anglaises. Les droits de la France sur la côte du Madagascar étaient donc officiellement reconnus, et c'est sur ces titres que se fondent aujourd'hui ses revendications.

Il existe à Madagascar deux races, deux populations bien

distinctes. Le centre de l'île est habité par la race qu'on désigne sous le nom de hova, et toutes les côtes par un mélange de races noires qui viennent de la côte orientale de l'Afrique. On les désignent très improprement sous le nom Sakalaves. Ranavalo 1ère reine d'une cruauté farouche, qui a régné sur les hovas de 1828 à 1860 a employé les moyens les plus sanguinaires pour soumettre sous sa domination les sakalaves. Ces tribus en butte à ces exactions sollicitèrent la France, qui depuis deux ou trois siècles faisait des établissements dans l'île, d'exercer son protectorat sur elles. Par des traités passés en 1840 et 1841 avec les chefs sakalaves la France accepta le protectorat.

Les français s'établissent d'abord dans l'île, font le commerce avec les sakalaves et surtout avec les hovas.

En 1863 un traité est conclu entre Napoléon III et les hovas dans lequel la France reconnait la royauté du chef des hovas sur toute l'île en même temps qu'elle se réserve des avantages sérieux. Par l'article 4 du nouveau traité de 1868 les français jouissent du droit de s'établir où ils le jugeront convenable, de prendre à bail et d'acquérir des meubles et des immeubles. Le droit de passer des baux était illimité. Ces traités ont été violés par les hovas à propos de la succession de M. Laborde. Contrairement aux articles de ces traités, ses héritiers n'ont pas la jouissance de sa succession. C'est une violation qui demande qu'on y fasse justice.

Voilà en peu de mots les droits de la France, à l'égard de l'île. Dernièrement les hovas, firent venir à Tananarive, des chefs Sakalaves et leur ordonnèrent d'aller planter des drapeaux hovas dans leurs villages. C'était une atteinte portée aux droits de la France. Après plusieurs pourparlers entre le cabinet français et M. Beaudais, consul à Madagascar, l'amiral Pierre reçoit instruction d'aller faire disparaître tous ces drapeaux hovas sur les côtes Nord-Ouest et Nord de l'île, et de présenter au gouvernement de la reine un ultimatum demandant qu'on assure l'observation du traité de 1868. On a fait fi de cet ultimatum et l'amiral Pierre reçut ordre d'arracher les drapeaux, de bombarder Tamatave et de l'occuper.

Aussitôt après il est rappelé et il meurt. Depuis la mort de ce brave amiral, les choses n'ont pas avancé pour la France. Les chambres françaises à la suite d'une interpellation de M de Lanessan ont résolu de maintenir les droits de la France sur Madagascar et ont renvoyé à une commission spéciale, qui sera nommée dans les bureaux, les crédits qui seront demandés.

A tout prix il faut sauvegarder l'honneur de la France dans cette affaire et les chambres françaises sont décidées de pousser les choses énergiquement pour mettre les hovas à l'ordre.

A. G. L. Desaulniers.

LA POLITIQUE ET LA LITTERATURE EN ITALIE.

Si jamais des hommes se sont appauvris à promettre, ce sont sans contredit les révolutionnaires italiens. A les entendre, une fois maitresse d'elle-même et admise à s'asseoir au concert des grandes nations, l'Italie deviendrait tout aussitôt une terre fertile sur laquelle les arts et les sciences s'épanouiraient avec un éclat inconnu jusque-là.

Et voilà que vingt ans et plus ont passé sur l'Italie, libre du joug étranger, et que, loin de briller, la littérature italienne est allée en s'éclipsant chaque jour davantage. Elle a pris des allures étrangères au génie national et elle a revêtu des formes hybrides de plus en plus éloignées de celles que les génies des siècles écoulés lui avaient données.

Deux causes semblent, d'après la *Civilta Cattolica*, avoir surtout amené ce changement déplorable : l'une, l'influence des révolutionnaires, qui, émigrés sous un ciel étranger, perdirent là, comme les plantes exotiques, leur beauté native et leur parfum ; l'autre, la propagande révolutionnaire à laquelle l'Italie dut de lire tant de livres français, où elle puisa, avec l'amour des principes de 89, un style coupé, apocalyptique et dithyrambique, suprêmement ridicule.

Notre intention n'est point d'étudier un à un tous les coryphées de ce nouvel ordre de choses : nous n'en avons ni les moyens ni le talent. Mais, persuadé que c'est un bien pour nous de connaître les écarts des autres peuples et d'apprendre par là à les éviter, convaincu d'ailleurs que ces petites études critiques pourront être de quelque utilité aux amis éclairés de cette revue, nous nous proposons de donner, en quelques articles, des notes recueillies ça et là et que nous nous efforcerons de rendre intéressantes.

I

L'ÉCOLE DE MANZONI.

A quelle époque remonte la décadence littéraire de l'Italie ? Il est assez difficile de le dire. Les révolutions dans le monde des lettres sont comme les révolutions dans le monde des principes sociaux : elles ne s'accusent clairement qu'au jour où elles sont incendie, et avant d'être telles, elles ont dû nécessairement être étincelle et flamme d'abord inoffensive.

Quelques auteurs ont voulu fixer la date de 1848. Mais, longtemps auparavant, l'Italie avait eu ses réfugiés, ou comme on les appelle aujourd'hui, ses martyrs, et elle avait entendu avec admiration tomber de leurs lèvres un langage dur, mordant, plein de fiel et de rancune. Longtemps même auparavant, elle avait nourri des écrivains qui, sous le spécieux prétexte de vouloir l'indépendance de l'art, la liberté des formes, l'émancipation de la pensée, l'intensité du sentiment et les émotions fortes et vraies, visaient droit à la politique et s'efforçaient de former une génération, comme écrivait Vincent Monti, *affamée de nouveautés, rebelle à l'ordre et prête à s'insurger pour le plaisir de s'insurger.*

Ce qu'en divers temps les chansons politiques avaient fait en France, le roman fut appelé à le faire en Italie. Aux mains des sectaires de la *Jeune Italie*, il devint une arme terrible, et, comme le dit Mazzini, en combattant pour le romantisme contre les vieilles règles des classiques, ils se proposaient de combattre, dans le seul champ alors ouvert, au profit de la révolution.

Sous le souffle brûlant de ces idées passionnées, on le concevra facilement, la littérature devint la lice où se rencontrèrent tous les aventuriers en quête d'une réputation d'auteurs et tous les affidés des sectes à la recherche d'un rôle politique. Aussi, comme bientôt elle rompit en visière avec toutes les traditions classiques ! et comme elle s'en alla alerte à la poursuite d'un nouvel idéal ! La vieille école s'en alarma, poussa des cris d'épouvante, essaya d'entraver le mouvement. Autant vaudraient les efforts de bras contre un fleuve débordé ou les soupirs contre la rage des flammes.

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés, et, lors même qu'ils poursuivaient la reconciliation de la raison et de la foi, l'accord du vrai et du beau, l'harmonie entre la forme et l'idée, les écrivains gardaient toujours comme idée dominante et dame de leur pensée, l'indépendance de l'Italie.

Qu'on lise les ouvrages de l'école sceptique ou néo-gibeline de Maroncelli et de Mazzini, ou ceux écrits par les Grossi, les Manzoni, les Pellico et autres de l'école catholique ou néo-guelphe, et l'on verra sans peine dans les uns et dans les autres cette idée mère dominer comme un pic élevé domine les plaines qui l'entourent.

Manzoni, le chef de la phalange guelphe, ne fait point, comme Mazzini, profession de créer une littérature conspiratrice ; mais, comme lui, il hait le joug allemand et propage cette idée par la littérature. Qui ne se souvient d'avoir saisi ce sentiment sous la plume élégante de l'auteur des *Fiancés* ? et combien peut-être ont entendu citer ces beaux vers patriotiques :

O stranieri strappate le tende
Da una terra che patria non v'é.
Dio non disse al Tedesco giammai
Va, raccogli ove arato non hai ;
Spiega l'ugne l'Italia ti do.

« O étrangers, levez vos tentes d'une terre qui n'est point votre patrie. Jamais, Dieu ne dit à l'Allemand : va, moissonne là où tu n'as pas semé ; ouvre tes serres, je te donne l'Italie. »

Dès ses débuts, Manzoni s'annonça comme un réformateur. Il sentit de suite que les intelligences étaient lasses d'imiter et de copier. A la génération nouvelle, il fallait de nouvelles idées, de nouveaux sentiments, des images nouvelles. Aussi, au temps même où il avait, selon l'expression de C. Cantu, le rare bonheur d'être, tout jeune encore, caressé par Monti comme l'héritier de son empire littéraire, il méditait déjà de suivre une voie toute différente de celle suivie par le dernier des classiques. S'il ne rompit pas tout d'un coup avec les traditions, ce fut condescendance peut-être, peut-être aussi timidité ; mais plus tard, nous le savons, il répudia ses compositions de jeunesse, pourtant si riches d'amour et de mépris, de pensées et de formes et il ne reconnut comme vraiment siennes que ses écrits postérieurs.

Une raison autre que son goût littéraire, nous explique aussi cette répudiation d'écrits tels que l'*Urania* et les vers sur la mort de Charles Imbonati : c'est la conversion du poète. « Quand Manzoni, nous dit Cantu, se tira du gouffre profond de l'incrédulité dans lequel il avait grandi, et quand il sentit l'horizon de l'espérance succéder à la nuit du désespoir, il trouva la sérénité de l'âme dans les hauteurs de la foi, et dès lors, abandonna la causticité, *l'amer rictus de Chalie* et le désir de remuer la boue

fétide de notre siècle. » Fixé par la foi au christianisme et élevé par elle au-dessus des fluctuations terrestres, il connut la paix de l'âme, aussi nécessaire à l'artiste peut-être qu'elle l'est à l'homme moral.

Il en est qui ont voulu mettre en doute la sincérité de la conversion de Manzoni : ils l'ont attribuée à la mode. Rien pourtant n'est plus faux. A défaut même de ses écrits, nous avons une preuve indubitable du contraire dans une lettre aussi franche que fervente qu'il écrivit à son parent Emile Blondel, le 11 Janvier 1823. Dans une lettre à la comtesse Dieudonnée Salluzzo, il écrivait encore : « L'existence de la religion catholique remplit et domine mon intelligence ; je la vois au commencement et à la fin de toutes les questions morales ; partout où elle est pratiquée ; partout où elle est bafouée. Les vérités mêmes, qui se trouvent sans son escorte, ne me semblent ni entières, ni fondées, ni indiscutables ; il faut qu'elles y soient ramenées. » Certes, ce ne sont point là les sentiments d'un homme hypocrite. Loin de là, Manzoni fut un véritable chrétien, comme les Görres, les Daumer, les Balmes, les Montalembert, les Ozanam, les Cochin, les Pellico et autres dont les noms remplissent les pages de l'histoire contemporaine.

Cette conversion marque une révolution dans ses écrits. A la lumières des grandes vérités chrétiennes, tout un monde nouveau se révèla à ses yeux, et bientôt il sentit le besoin d'associer l'originalité et la tradition, le concept et la forme. Il lui est possible de découvrir des trésors nouveaux, des trésors autres que ceux donnés en héritage par les auteurs classiques, et de se servir de la poésie pour une fin plus élevée que le seul plaisir.

Dès ce moment, la littérature devint, dans les mains de Manzoni, l'auxiliaire et la propagatrice du beau, du vrai et du bien. L'art céda le pas à la vie, le calme au mouvement et l'apparat sentimental aux convictions profondes. Le génie de Shakspeare dut se sentir heureux de voir un de ses émules essayer ainsi de reculer les barrières de l'art. L'inspiration chrétienne et la méditation des sublimes vérités de la Bible donnèrent à Manzoni le pouvoir de surpasser même le grand poète anglais.

Ainsi, l'innovation de cet admirable génie ne s'arrêta pas à la surface, au style ; elle s'étendit aux idées elles-mêmes. C'est là son mérite, et il est grand. Car, à cette époque comme aujourd'hui, ils étaient bien rares ceux qui voyaient dans la littérature plus qu'un vain étalage de formes ou qu'une brillante harmonie.

Déjà, avant Manzoni, plus d'un génie italien s'était lancé sur

cette voie. Dante définissait la poésie : «l'usage amoureux de la sagesse.» Alfieri l'avait rappelée aux devoirs sérieux dans un style «dont seul, parmi les génies de la péninsule, il fut armé par Melpomène.» Parini enseignait «que la poésie n'est pas un vain son de mots, mais la belle expression des sentiments capable d'exciter les cœurs, en peignant au vif l'homme et la nature avec une profonde connaissance de toute chose.»

Mais ces maîtres avaient été délaissés, et Monti en était venu à trouver sa propre *Basvilliana* louable de tous points, parce que imitée de tous points. Manzoni arrivant trouva ce dernier classique si parfait de style qu'il chercha un autre chemin.

Il y avait alors en Italie un littérateur étrange. Orgueilleux, irrétable, jaloux, sceptique, Ugo Foscolo se fit le rival de Monti. La mythologie se condoyait dans ses écrits avec quelques vérités religieuses. Sur ses lèvres, on trouvait le sarcasme de Byron et le septicisme de Göethe. La personne était un mélange de romain, de grec et de chrétien, tout comme ses écrits semblaient un amas de politique, de philosophie et de religion vague. Sans doute, Manzoni n'eut garde de le suivre : il savait bien que la foi est la seule *lumière entre l'intelligence et le vrai.* Mais cependant il savait bien que, pour réussir près du peuple, il fallait tenir compte des principes démocratiques répandus par la révolution française.

N'y avait-il point, sans devenir trivial, moyen de se faire populaire ? Pourquoi la littérature nouvelle ne scruterait-elle pas les mœurs du peuple, n'écouterait-elle pas ses légendes, ne recueillerait-elle pas ses fables, ne prêterait-elle pas l'oreille à ses chansons ? En serait-elle moins belle pour descendre des hauteurs où les génies classiques l'avaient, pour ainsi dire, laissé attachée ?

Manzoni crut cette révolution possible et il la tenta. Point de doute qu'il eut réussi à marier l'antique et le neuf, les traditions du passé et les besoins du présent, la raison et la foi. Son génie était à la hauteur de cette entreprise. Mais il lui arriva, comme à beaucoup d'autres, d'être compromis par ses propres disciples. Il avait à peine ouvert le chemin qu'une foule de talents médiocres se précipitèrent sur ses pas et essayèrent de rivaliser avec lui ou du moins de s'envelopper dans sa gloire.

Manzoni prévit-il le danger qui menaçait la littérature italienne ? Est-ce pour le conjurer qu'il se fit l'ami et l'inspirateur du *Conciliatore* de Milan ? Nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir. Mais, ce que nous ne pouvons ignorer, c'est qu'il était péniblement affecté de voir, comme dit C. Cantu, des

hommes « chercher les applaudissements de novateurs en répétant ses vers et ses expressions, ou par les croyances vagues d'un christianisme *civilisé* ; des hommes qui suppléaient à la mythologie les personnifications d'un affaiblissement maladif, l'hypocondrie à la douleur, la fantasmagorie à la méditation et à l'étude du cœur les exaltations d'un cerveau malade. »

Certes, ce dut être pour lui un spectacle bien pénible de voir ces écrivains courir à la recherche du neuf en se jetant tête baissée dans l'étrange et se consoler de la perte des divinités païennes en fondant de nouvelles mythologies. Il dut souffrir d'entendre un Berchet préconiser l'*Eléonore* de Bürger et la *Dance des morts* de Göethe. Qu'étaient, que devaient être à ses yeux les revenants, les sorcières, les sylphides et les gnomes introduits dans la poésie comme pour faire cortège à Tityre et Aminthe *au sein de neige, aux lèvres de corail et aux éternels gémissements d'amour* ? Est-ce que pour lui, comme pour Platon, le beau n'était pas la splendeur du vrai ?

Manzoni eut cette douleur. Sous ses yeux, il vit éclore une classe d'écrivains qui crurent être libres parce qu'ils sautaient comme des fous, qui attaquèrent toute autorité littéraire ou politique, qui se rirent à cœur joie des dogmes et des rites et qui, avides de nouveauté, méprisèrent les classiques pour se lancer à l'imitation effrénée des poètes cimbres ou tentons.

Déjà leur œuvre avait progressé quand Manzoni mourut. Dans un autre article, nous verrons ce que cette école devint sous l'inspiration de Mazzini. Mais, avant de quitter Manzoni, ne pourrions-nous pas nous demander si ces romans, étranges de style et de pensées, servis chaque jour par notre presse, n'auront point pour effet sur nos jeunes littérateurs de leur faire chercher le beau là où il ne s'est jamais trouvé, je veux dire, dans les situations hasardées, dans l'invraisemblable, dans le grotesque. Bien des fois, je me suis posé cette question et me suis senti effrayé, en y répondant d'après l'expérience et la raison.

GIULIO..

MONSIEUR MOI [1]

Par Salvatore Farina

V

LE CONCOURS. — SES PHASES ET SA CATASTROPHE

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(*Suite*)

Marcantonio a envoyé à la poste un homme qui semble n'être au monde que pour fournir un messager modèle dans cette conjoncture.

Battista, le portier, ne sait pas lire, mais il veut faire croire qu'il s'y entend aussi bien que qui que ce soit ; mis face à face avec de l'écriture, il la regarde d'un air grave, puis il sourit, et s'en va dès qu'il le peut.

Ne pouvant pas planter là le feuillet sur lequel le professeur a écrit : *A M. Moi, poste restante*, Battista l'a serré daus sa poche, il a écouté ses instructions verbales et il a couru fort troublé remplir sa mission. Il revient au bout d'une demi-heure avec un sourire triomphant et dit au professeur :

— Rien pour M. *Moi*.

Marcantonio rougit ; il craint que Battista n'ait fait lire son feuillet à quelque confident, mais il pense qu'en fin de compte,

---

(1) Du *Correspondant*.

il n'est pas facile de percer à fond sa petite intrigue. Quant au silence de ses prétendues, il ne s'en inquiète pas encore. A dire le vrai, il s'est un peu trop hâté. Il faut savoir attendre.

Le dimanche, la réclame matrimoniale fait sa seconde apparition dans *il Secolo*, et, le lundi, Battista est expédié à la poste.

M. *Moi* attend le retour de son messager, mais, quoi qu'il arrive il veut se déclarer satisfait. Pour se convaincre qu'il n'attend encore rien, il se répète à lui-même : «Il est trop tôt. Les avis de la quatrième page ne produisent souvent leurs effets qu'au bout de quelques mois. Je puis attendre.»

Mais quand Battista revient les mains vides, Marcantonio reconnait la vanité des résolutions humaines, et il s'aperçoit qu'il n'a pas réussi à se tromper lui-même.

Le jour d'après, comme il revient de son cours, il voit venir derrière lui Battista avec un air de mystère.

— Vous m'avez recommandé de ne les laisser voir à personne, dit le brave portier, et je les ai toutes ici.

En parlant ainsi, il montre du geste la poche intérieure de sa jaquette. Oh ! comme il bat, le vieux cœur de M. *Moi* !

— Suis-moi, dit-il à Battista, tout en gourmandant son propre cœur de cette émotion ; mais il n'a presque pas la force de monter l'escalier ; la main puissante du destin le tient et l'oppresse.

— Voilà ! dit Battista, en tendant à M. *Moi* trois lettres et un journal.

Le professeur recommande encore une fois la discrétion à son messager dont il paye les services ; puis il s'arrête pour reprendre haleine, il monte l'escalier ensuite avec une tranquillité philosophique, pénètre dans son appartement sans hâte et dépose sur un guéridon les trois lettres et le journal. Il ferme les portes et ouvre la fenêtre... «Calme-toi, Marcantonio !»

Le voilà seul avec son harem.

*
* *

Les trois lettres et le journal portent la même suscription, mais ils sont de diverses écritures.

La première letttre ouverte par Marcantonio est d'un style laconique :

« Je suis jeune, belle et riche. Je ne puis souffrir les sots qui me font la cour. Faites-vous connaître si, en conscience, vous croyez me mériter. Si je vous trouve digne de moi, je vous épou-

serai. Pour votre gouverne, il est inutile de vous présenter si vous avez soixante ans, si vous portez perruque ou faux râtelier, si vous êtes sourd, louche ou invalide. Sur toute autre tare, Virginia fermera un œil. Ecrivez à Virginia Malvisi, poste restante, Milan. »

Marcantonio reste quelque temps immobile à regarder ces phrases hardies ; il se sent un peu découragé sans savoir pourquoi. Peut-être quelqu'un qu'il n'avait pas encore écouté, quelqu'un qu'il sent en lui-même, lui dit que Virginia est ou trop folle ou hors de sa portée. Mais il secoue cette torpeur, et regardant le journal sous bande, les deux lettres fermées, sans compter les autres lettres adressées à M. *Moi*, qui gisent en ce moment au fond des boîtes postales, il pousse une exclamation joyeuse et saisit le journal.

C'est un *Secolo* de la veille. Au bas de la première page, une main dessinée au crayon rouge allonge le doigt vers la seconde page, où une autre main désigne la troisième ; là, un dessin analogue renvoie à la dernière page. A celle-ci, les mains sont au nombre de quatre ; de l'en-tête du journal, du bas et des deux marges latérales, elles allongent d'énormes index vers un avis, encadré de crayon rouge. Cet avis est ainsi conçu :

« Une demoiselle de vingt deux ans, à son aise, d'aspect agréable bien portante et de bon caractère, épouserait volontiers un veuf ayant la cinquantaine. Adresser les propositions à Mlle X. Y. Z, Milan. »

Marcantonio relit cet avis et hésitant à en comprendre la signification, il se dit tout haut : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Cela signifie qu'il existe à Milan une demoiselle de vingt-deux ans qui a lu la demande de M. *Moi* et qui est disposée à le prendre d'assaut, pour peu qu'ils se conviennent mutuellement ; mais elle ne veut pas faire les premiers pas ; elle trouve peu convenable de s'offrir et prétend être recherchée. Il n'y a pas de mal au fond il y a là une sorte de pudeur que Marcantonio apprécie ; seulement il ne donnera pas dans le panneau. Que dirait-on d'une araignée qui se laisserait prendre dans la toile de sa voisine ? Mlle X. Y. Z. est peut-être un excellent parti, mais comme les épouseurs ne manquent pas, ainsi qu'il parait, à qui s'ingénie à les rechercher, Marcantonio ne sera pas assez ingénu pour accorder la préférence à une personne qui fait la précieuse.

Deux lettres restent à ouvrir. Dans la première, M. *Moi* est prié

d'envoyer son portrait à une inconnue pleine de qualités, qui prendra une décision après cette envoi ; dans la seconde, on prie M. *Moi* de se trouver, sans manquer, le même soir, avant neuf heures, au café Biffi, dans la galerie, en ayant soin de se placer devant la petite table en face de l'Octogone, de mettre une cravate blanche et de porter uue fleur rouge à la boutonnière. C'est là le désir d'une dame brune et assez belle, qui sera vêtue de noir, qui portera au corsage un bouquet de fleurs et qui entrera au café vers neuf heures.

M. *Moi* est fin. Il n'enverra son portrait à personne ; il n'ira pas se placer au pilori en cravate blanche et la boutonnière fleurie, pour mettre en gaieté quatre plaisants qui se sont peut-être donné rendez-vous au café Biffi.

Sa fantaisie, peu satisfaite encore, va de la belle et capricieuse Virginia à la timide X. Y. Z., et ne s'arrête à aucune des deux. S'il était contraint à un choix immédiat sous peine de demeurer célibataire, Marcantonio, qui est philosophe, continuerait à vivre seul ; mais si, sous peine de mourir, il était forcé de prendre une décision sans mieux connaître ses inconnues, laquelle des deux pense-t-on que le professeur de philosophie désignerait ? Ah ! ce ne serait pas la pudique, mais l'autre.

Mlle Virginia est une vraie séductrice avec ses allures cavalières. On n'a pas tant d'audace si l'on possède quelque beauté. Comment doit être Mlle Virginia ? Elle est grande, élancée ; elle a sur ses yeux noirs d'épais sourcils bruns, ses dents très blanches l'obligent à sourire souvent et avec malice ; son nez est parisien, mais à la rigueur, il peut être grec.

Quant à Mlle X. Y. Z., elle est pâle et blanche, ou bien elle a une face potelée et rose de jeune pensionnaire... et cette incertitude la gâte un peu.

Entre ces deux figures, une autre, vainement repoussée, s'obstine à se montrer de temps à autre. C'est la dame vêtue de noir, avec le bouquet de fleurs au corsage, l'inconnue qui doit entrer ce soir à neuf heures au café Biffi, si la lettre de rendez-vous n'est pas due à quelque éventé en quête de mystifications.

Cette robe noire et ce bouquet de fleurs poursuivent M. *Moi*, qui a besoin de se répéter à lui-même qu'il n'ira pas au café Biffi. Jusque-là, que faire ? Les concurrentes attendent une réponse. « Qu'elles attendent ! » dit sévèrement Marcantonio.

Aussi longtemps que le jour dure, il reste affermi dans son double projet d'examiner d'autres propositions avant de répondre et de ne pas aller au café Biffi en cravate blanche et avec la fleur rouge à la boutonnière. Mais le soir arrivé, quand il veut s'aller

promener sur les bastions, ses jambes ne lui obéissent pas et le portent à la galerie ; s'il s'oublie encore un peu, elles le feront entrer là où il ne veut absolument pas se trouver. Marcantonio revient à lui ; il regarde l'horloge et se dit :

— Si j'entrais, quel mal y aurait-il ?

En effet, quel mal y aurait-il ? Marcantonio n'a pas de cravate blanche, sa boutonnière est veuve de fleur rouge ou d'autre couleur et le café est plein de monde. Il est huit heures et demie. Il peut se placer en sentinelle à une petite table qui est derrière la vitre de la porte d'entrée ; si l'inconnue vient, il la verra, elle sera obligée de passer devant lui ; si au contraire on a voulu lui jouer un tour, les mauvais plaisants en seront pour leurs frais.

Marcantonio est entré et s'est emparé de son poste d'observation. C'est curieux. Maintenant que l'affaire se présente à lui dans son vrai sens, il ne lui semble plus qu'elle soit une mystification. Pour s'en assurer, il regarde autour de lui, il scrute les physionomies de ses voisins, tous gens inoffensifs qui boivent de la bière ou prennent des glaces. Il n'aperçoit à aucune table ce groupe de sots jeunes gens dont il a eu peur ; si l'inconnue arrivait, il la verrait fort bien ; mais elle ne le verrait pas lui. Quel malheur !

Il est neuf heures moins un quart et il entre toujours du monde au café, mais peu de dames et de jeunes personnes. En voici une vêtue de rouge bigarré ; elle est belle et porte un bouquet de fleurs au corsage ; encore une autre vêtue de soie grise ; elle est laide, mais elle a aussi un bouquet... Tiens ! toutes les dames qui sont au café ont leur corsage orné de fleurs ! C'est la mode. Le professeur de philosophie l'ignorait.

Ah ! la voici ! C'est celle-là ! le cœur de M. *Moi* la reconnaît et bat très fort. C'est une figure angélique, une superbe blonde, à carnation blanche et lisse comme un magnolia entr'ouvert, avec des yeux bleus grands comme cela ; elle a un bouquet, comme les autres, et elle est vêtue de noir, d'une étoffe transparente dont Marcantonio ne saurait pas dire le nom, mais qui en mérite un, capable d'exprimer sa gratitude masculine pour le peu qu'elle laisse voir, et surtout pour ce qu'elle permet de deviner.

La belle inconnue passe, en ayant l'air de chercher, ça et là, une table inoccupée, mais sûrement elle cherche M. *Moi*, qui se cache. M. *Moi* est cruellement puni de son incrédulité. Pour expier sa faute et la pallier, Marcantonio se ferait, si c'était possible une cravate de son mouchoir, et il payerait une fleur rouge au prix d'un mois d'honoraires si... si en regardant mieux, il ne s'apercevait que la belle blonde n'est pas seule et que

l'homme qui l'accompagne a les allures nonchalantes d'un vrai mari ; derrière eux s'avancent, sans pitié pour les douces illusions de Marcantonio, deux dames d'âge mûr, assez laides, vêtues de noir, et l'inévitable bouquet au corsage. Plus compatissante que la destinée, l'étoffe qui habille ces deux antiquités ne révèle rien ; elle n'est pas transparente.

Une demi-heure après, Marcantonio paye la bière amère qu'il a bue et s'en va ; mais sur le seuil du café, il est obligé de se garer pour laisser passer deux autres dames vêtues de noir et ornées d'un bouquet.

Maintenant M. *Moi* est au courant de la mode actuelle. On porte beaucoup de noir cette année.

*
* *

Aujourd'hui Marcantonio est gai. En revenant de son cours qui a été consacré au système de Spinosa, il se sent plein d'espérance et d'appétit. De grandes nouvelles l'attendent chez lui ; il en est certain ; mais il n'ira pas au-devant de ces émotions l'estomac vide. Il ne se dirige vers sa maison qu'après avoir déjeuné au restaurant. Battista est sur la porte, c'est bon signe. Le portier se montre plusieurs fois dans la rue et rentre sous le portail à mesure que le professeur s'approche à pas comptés, et quand Marcantonio est en lieu sûr, Battista tire une lettre de sa poche.

Tant de mystère pour une seule lettre ! Mais quelle lettre ! A peine M. *Moi* a-t-il déchiré l'enveloppe qu'il est pris d'un tremblement nerveux et est contraint de s'arrêter sur le pilier. Cette lettre d'un style simple et sentimental est ainsi conçue :

« Je suis jeune encore, je suis veuve et infortunée. Je ne possède au monde que mon cœur et mon bel art. Vivre pour la félicité d'un honnête homme serait mon vœu. J'habite 60, rue Torino au deuxième étage. Demandez Mme Marina, cantatrice. »

Marcantonio relit quatre fois ces quelques lignes, puis il les répète de mémoire, en balbutiant, et il ne réussit pas à en saisir le sens. Il serre son front dans ses mains, regarde fixement devant lui, se promène, s'arrête, se promène encore, et finit par se laisser tomber dans un fauteuil à roulettes avec une telle impulsion que le siège roule en arrière et n'est arrêté que par la rencontre du mur.

Que signifie cette mimique ? Elle signifie que, dans les quel-

ques lignes de cette lettre qui git à terre, M. *Moi* a reconnu l'écriture de sa fille.

VI

MARCANTONIO JOUE SA PARTIE

De l'extrémité de la chambre, où le sort, se servant d'une lettre et d'un vulgaire fauteuil à roulettes, l'a jeté assez mal en ordre, Marcantonio regarde le pavé de sa chambre qui lui semble un damier. C'est là qu'il devra jouer la grande partie. L'adversaire est fort — M. *Moi* le sait — et il sait aussi que cet ennemi n'est pas seul; d'autres le secondent, protégés par l'anonyme. Amour paternel, honneur de la famille, opinion publique, sont là qui le menacent, rangés en bon ordre de bataille; ils ont ouvert les hostilités et attendent la réplique de M. *Moi*.

Marcantonio hésite un peu. Avant d'engager cette partie décisive, il a besoin de dévisager son adversaire multiforme et de lui dire : « Je te connais à fond. Tu es le scrupule qui trouble et l'hypocrisie qui leurre ; tu es la médisance avide et le scandale tapageur. Il est difficile de te contenter, et encore parfois, quand tu as obtenu ta victime, tu feins d'être apaisé, tu essuies ses yeux et bas des mains, et tu te fais nommer la tristesse ou la gloire, mais je t'arrache ton masque et je te crie en face ton vrai nom : tu es l'*égoïsme public*. Et maintenant, à nous deux, joue ! »

L'adversaire a déjà débuté par une attaque astucieuse, et M. *Moi* a été touché dès la première passe de ce duel.

Serafina est donc vivante : c'est la certitude !... Marcantonio n'avait jamais supposé qu'elle fut morte ou qu'elle put mourir, mais avoir la preuve de son existence, une vraie preuve...

La fille qu'il croyait à jamais perdue dans le vaste monde était simplement égarée. Le bouffe l'avait cachée derrière la scène. Aujourd'hui le bouffe est mort, et la veuve en deuil descend des étages supérieurs du théâtre pour demander au public du parterre un second mari.

Serafina, la modeste jeune fille que Marcantonio avait élevée à l'image de sa bonne mère, cette créature qui semblait n'être au monde que pour faire la guerre aux araignées sans sortir de la maison, Serafina annonce qu'elle possède son *bel art*, ce qui veut dire qu'elle s'est mise à chanter à l'école du bouffe, son mari

défunt. Ce nom de Marina, sous lequel on peut aller la demander rue Torino, 60, est un nom de guerre !

Donc Serafina vit et elle chante. Elle est seule et pauvre, et elle ne possède que son bel art dont l'exercice est plein de périls. Ayant besoin d'un protecteur, elle est prête à se jeter dans les bras du premier venu, fut-il vieux et infirme, afin de se trouver en sécurité. Serafina est à Milan, à quelques centaines de pas de son père et à un seul pas peut-être du déshonneur. Voilà ce que signifie l'attaque de l'égoïsme public. Maintenant à ton tour, M *Moi !*

Marcantonio se pelotonne dans son fauteuil, et regardant toujours à terre, il essaye de dire :

— Il n'y a plus rien de commun entre elle et moi. Je l'ai juré.

Mais un de ses adversaires réplique avec dedain :

— Niaiseries ! il n'y a pas de parjure là où le serment est indigne.

Et un autre ajoute d'un ton caressant :

— Quoi que tu fasses et dises, quelques grandes que soient les fautes de Serafina, il est impossible que tout lien soit rompu entre vous. Serafina est ton sang et ta chair, elle est une partie de ton âme généreuse.

— Donc, interrompt Marcantonio, cette malheureuse aura suivi sa tête, en dédaignant les conseils, les prières de la prudence et de l'affection, elle aura trahi son père, l'aura laissé seul pour courir de théâtre en théâtre, et je devrais oublier tout cela parce qu'elle est malheureuse ?

Une voix intime, un écho de ses propres paroles répète au fond de son âme :

— Parce qu'elle est malheureuse.

M. *Moi* n'écoute pas cette voix. Il pense que la disgrâce que sa fille a subie est une punition du ciel et il se figure l'avoir toujours prévue. Ce bouffe qu'il a vu si peu de fois portait sa destinée écrite sur sa physionomie. Marcantonio ne s'était pas trompé—il s'en souvient — à cette apparence de santé et de gaieté ; cette face arrondie était un masque, cet embonpoint du corps, un mensonge. Si Serafina lui avait dit : « Père, examine l'homme que je voudrais épouser » Marcantonio aurait prédit d'avance l'hypertrophie ou la phthisie. Mais le bouffe est mort, et M. *Moi* est généreux envers les morts. Que le ciel pardonne à Iginio Curti, comme la grande âme de Marcantonio lui a pardonné. Quant à Serafina, que faire ? Pourquoi le sort la prend-il comme par la main, après tant d'années, pour la ramener à son père ?

Cette question est formulée. Marcantonio a le temps à peine de s'en répentir inutilement, la riposte de l'adversaire est prête.

— Pense, dit il, aux lettres que tu renvoyées sans les ouvrir. Que sais-tu si dans l'une d'elles la pauvrette, à qui la bénédiction paternelle a manqué, ne t'a pas appris ses infortunes ?

Marcantonio ne sait rien, et il veut tout ignorer ; ou plutôt, non, il sait que cette infortune cesserait s'il ouvrait les bras à sa fille. Serafina retrouverait la maison où elle a vécu enfant ; elle y reprendrait ses occupations domestiques. Affairée du matin au soir à chasser la poussière et les araignées, à ouvrir et fermer les tiroirs, à régler la dépense journalière, réconfortée par l'affection sans bornes de son père, ayant son trousseau de clefs dans sa poche et ses régistres en règle, quelle femme serait plus heureuse qu'elle ? Après avoir éprouvé les revers d'une autre existence, auprès d'un homme qui n'était pas son père, la veuve redeviendrait jeune fille elle oublierait avec le temps un passé qui...

Marcantonio s'interrompt dans ses réflexions, parce que cette même petite voix en écho qui lui a parlé du fond de sa conscience reprend les mêmes pensées, et après les avoir répétées, conclut ainsi :

— Serafina aura la douce illusion de rendre heureux son père qui, de pur désespoir, voulait épouser une femme quelconque.

— D'aspect agréable, jeune fille ou veuve sur la trentaine, réplique d'un ton faible M. *Moi*. Mais Mlle Virginia n'est pas une femme quelconque. Mlle X. Y. Z., qui a vingt-deux ans, n'est pas une femme quelconque : ni la belle au bouquet et à la robe noire que je n'ai pas su distinguer au café Biffi. Et puis personne ne me contraint à épouser la première femme qui se présentera. Je puis attendre et choisir. Entre les aspirantes, est-ce qu'il ne peut pas se trouver des jeunes personnes belles et adorables autant que Serafina, puisque Serafina...

Rendons justice à Marcantonio. L'idée que sa fille s'offre à l'épouser et à le rendre heureux le trouble encore plus maintenant. S'il obéissait à son impulsion, il courrait rue de Torino, 60, il demanderait la fausse Marina, cantatrice, et il remédierait à l'égoïsme d'un homme qui, après avoir voulu enchainer une femme à son dénuement, n'a rien trouvé de mieux que de mourir pour se tirer d'embarras. Mais une idée le retient encore, peut-être afin de le faire courir un peu plus vite après.

— Serafina se dit pauvre ; de fait, elle n'a pas eu de dot, et elle n'a pas même réclamé sa part de l'héritage de sa mère dont l'usufruit m'appartient. Elle ne sait peut-être pas que le Code lui en

donne le droit. Quant au bouffe Curti, quoique fils d'un avocat, que pouvait lui avoir appris le monde du théâtre ?

Le grand duel est près de finir ; encore une passe et Marcantonio est prêt à se déclarer vaincu. Mais ce n'est plus un adversaire qui parle à sa conscience troublée, c'est presque un ami ; celui là connaît le chemin de son cœur et il lui dit d'une voix caressante :

— Tu n'es pas un égoïste. Au milieu de toutes les philosophies sèches ou mensongères, tu as conservé une grandeur d'âme vraiment philosophique. Tu ne ferais pas un mariage tardif, pour jouir avec une autre femme du peu de bien que Faustina destinait à sa fille. Je te connais. En épousant Mlle Virginia ou telle autre, tu renoncerais à ton usufruit. Eh bien non, Marcantonio, tu ne l'abandonneras pas, mais ici même, à l'instant, tu renonceras à toutes les anonymes présentes ou futures; tu diras à Battista de ne plus aller chercher à la poste les lettres pour M. *Moi*, tu retireras ta fille du théâtre, qui te l'a prise par trahison ; tu lui ouvriras la maison paternelle ; tu lui ouvriras aussi ton cœur de père, ce cœur droit qui n'a jamais été agité par la frénésie de l'amour, et tes dernières années seront consolées par la conscience que tu auras de t'être sacrifié au bonheur de ta fille.

VII

JE SUIS LA

Comme la vertu est hygiénique et que la grande d'âme est saine ! Quand l'égoïsme public livre bataille à un cœur généreux et le met en déroute, c'est la victoire qui est humble et la défaite qui est glorieuse.

Marcantonio ramasse à terre la lettre contre laquelle le destin et le monde l'ont forcé de combattre, et il va s'asseoir devant son bureau. Il écrit :

« Serafina, je sais que tu es malheureuse, et c'est ce qui fait que je me sens de nouveau pour toi un cœur de père. Que les années passées loin de moi soient oubliées ; reviens dans ma maison, tu y reprendras la place que tu occupais pendant ton heureuse adolescence. Je t'impose une seule condition, c'est que tu ne me parles jamais d'un passé qui n'aurait pas dû exister. Promets-toi à toi-même, avant de rentrer dans la maison et dans

le cœur de ton père, que tu ne feras aucune allusion au temps de notre commune douleur. Tu trouveras les clefs sur la commode, où tu les as déposées avant ton départ. Reprends-les et renoue le fil de notre ancienne existence là où il a été cassé autrefois par ton caprice. Anna Maria, qui te porte cette lettre, sera toujours à tes ordres et t'attendra à la cuisine. Je te retrouverai demain, au retour du lycée, comme si tu n'avais jamais été absente. Tu me reverras tel que j'étais, peut-être un peu vieilli, mais encore capable de suffire à ton bonheur.

« Ton Père. »

— Cela lui plaira, pensa Marcantonio après avoir lu son petit chef-d'œuvre. Serafina a toujours été tendre ; en parcourant cette lettre, elle pleurera de la première ligne à la dernière, mais quand elle en sera au passage, *avant de rentrer dans le cœur de ton père*, ce sera un vrai déluge.

Marcantonio tire la sonnette pour appeler Anna Maria, qui, à cette heure, est dans la cuisine, mélancolique, contemplant les fourneaux éteints et attendant que son maître soit sorti pour mettre en ordre l'appartement. Au bruit insolite que la sonnette fait au-dessus de sa tête, Anna Maria lève les yeux et aperçoit, suspendue à un fil, une araignée qui se risque à monter jusqu'au plafond.

— Araignée du soir, espoir ! murmure Anna Maria en se rendant à l'ordre de son maître.

— Anna Maria, voici une lettre à porter rue de Torino, 60, dit le professeur les yeux fixés sur le pavé de la chambre.

Anna Maria ne fait pas de réponse, et Marcantonio surpris lève les yeux vers elle.

— Tu demanderas Mme Serafina Abate.

— Ma maîtresse ! s'écrie Anna Maria en battant des mains doucement. Ah ! je sais.

— Que sais-tu ?

— Je sais où se trouve... le numéro 60 de la rue Torino. J'y suis allée déjà.

— Quand donc ?

— Je ne me souviens plus quand, mais je sais... voilà, et je suis contente.

— De quoi es-tu contente ? demande Marcantonio avec l'accent doucereux d'un juge d'instruction.

Et comme Anna Maria ne s'empresse pas de répondre, il ajoute avec indulgence :

— Mettons que tu sois contente sans savoir pourquoi ; personne n'y trouve à redire. Mets la lettre dans ta poche, va-t-en la porter, ne t'arrêtes pas chez le portier à jaser, et reviens tout de suite.

— Avec la réponse ?

— Il n'y a pas de réponse. Va et retourne sans parler à personne.

Anna Maria ne bouge pas et son maître lui a déjà tourné le dos, quand la servante se sent animée d'un courage héroïque :

— Monsieur, dit-elle en grossissant la voix, est-ce que ma jeune maîtresse se porte bien ?

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?

Marcantonio se tourne pour dévisager la questionneuse que sa hardiesse abandonne et qui redevient Anna Maria comme devant.

*
* *

Aujourd'hui Marcantonio a réfuté le systéme de Spinosa, et il a été si heureux dans son improvisation, si serré dans ses arguments, qu'il a presque pu croire que toute sa classe l'a entendu. La majorité des élèves a compris en effet que le système de Spinosa est inutile et qu'on peut vivre en le laissant à Spinosa tout seul. Les plus hardis ont émis un soupçon, qui est au fond un désir, c'est que toute la philosophie enseignée dans les écoles pourrait être réfutée en une leçon un peu plus amusante que toutes les autres, et puis laissée là pour toujours ; de bon compte, c'est là ce qu'a fait leur professeur. A peine le bedeau de l'école, entr'ouvrant la porte, a jeté dans la cour cette belle parole latine : *Finis*, qu'une image invisible, restée dans la salle pendant toute la leçon, a sauté sur la chaire et a entraîné le professeur. Il se hâte de s'en aller, croyant toujours la sentir près de lui et il se dit en route :

— Elle doit être à m'attendre à la maison.

Mais un doute, qui s'est dissimulé jusque-là, guettant le moment de se montrer, le saisit brusquement, comme le ferait un malfaiteur à un carrefour sombre.

Et s'il n'y avait rien de vrai dans le roman qui lui fatigue la cervelle depuis vingt-quatre heures, rien, sinon une ressemblance d'écriture ? Si Marina, la cantatrice, existait et si la fille était très loin... ou morte ?

Dans son idée arrêtée d'éviter les explications et d'oublier le

passé, la veille, le professeur n'a pas attendu le retour d'Anna Maria, et ce matin il est parti avant qu'elle n'arrivât. Au lieu d'être reçu tout à l'heure par Serafina, déjà installée et à son aise dans le rôle qui lui est assigné, Marcantonio peut voir venir à sa rencontre Anna Maria, sa lettre à la main, qui lui dira comme compliment de bienvenue :

—Monsieur s'est trompé. On ne connaît pas ma jeune maîtresse au numéro 60 de la rue Torino.

Et dans ce cas ? Marcantonio dit que ce sera pour lui une sorte de ruine morale. Cet édifice qu'il a élevé par un travail constant de vingt-quatre heures, — en dormant, il n'a pas cessé de rêver, et en démolissant Spinosa, il ne faisait que préparer de nouveaux matériaux pour son monument fantastique — cet édifice est déjà si haut et si massif, que, s'il s'écroule, il encombrera de ses ruines toute la vie future de Marcantonio. Ce serait en vain qu'il demanderait des consolations à la bizarre Virginia ou à la dame vêtue de noir ; les plus jolies filles de l'univers et toutes les veuves de l'état civil ne compenseraient pas le réveil de son beau rêve. Il le sait et se le redit : Malheur à l'homme qui demande à l'existence de remplacer un beau rêve évanoui !

Marcantonio doit avoir sur lui la lettre de Marina ; il la cherche en frissonnant, il la trouve, il l'examine... Il n'y a plus de doute, ce sont là les traits de l'écriture de sa fille. Voici ses *s* qui ressemblent à des *f*, voici ses jambages vagabonds qui s'enroulent en haut et en bas. Tout doute serait inutile, et même préjudiciable, car le professeur est presque à la porte de sa maison et il n'a pas encore pensé à la scène de la reconnaissance.

Voyons ! que fera-t-il ? que dira-t-il en entrant ? Il prendra sa fille par la main sans la regarder, et il dira à la grosse servante qui, sans aucun doute, sera là sous leurs pieds :

— Anna Maria, rien n'est changé dans ma maison. Ma fille y rentre comme elle en est sortie... et maintenant, allez à la cuisine.

Il dira à Serafina :

— Embrasse-moi, ma fille, l'émotion ne sert à rien, voilà pourquoi je te recommande de ne pas pleurer et d'oublier le passé.

En suivant ce plan, sans un geste de plus ni une parole de moins, Marcantonio espère que ce sera fort bien, pour le moment difficile de cette réunion. Mais que dira Serafina ?

Le professeur est arrivé à la porte de sa maison, et il s'arrête pour avoir le temps de répondre à cette demande. C'est étrange. Son vieux cœur bat comme à l'approche d'une catastrophe ; il y a longtemps qu'il n'a battu ainsi, le vieux cœur de M. *Moi*. Il se

souvient du premier sourire d'une pauvre morte, alors pleine de vie et d'amour, de sa première leçon devant une classe d'écoliers un peu trop attentifs, de son premier baiser sur la joue d'une petite fille nouveau-née qui pleurait... Dans ces occasions, son cœur avait battu, mais pas comme aujourd'hui.

Que dira Serafina?... Il s'adresse de nouveau cette question, et il oublie d'y répondre. Il est sur l'escalier ; le portier ne l'a pas vu passer : il est content de n'avoir pas été arrêté pour s'entendre dire : « Monsieur sait ? Sa fille est chez lui ! » Mais il cherche, sur les marches de l'escalier, des traces du passage de Serafina et, n'en trouvant aucune, il est affecté par la froideur de la rampe, mais il ne se rend pas compte de cette impression.

Il secoue enfin cette inertie de sa volonté, monte rapidement les marches qui le séparent de son palier et s'arrête devant sa porte. Doit-il agiter la sonnette ou entrer tout à coup à l'aide de la clef qu'il porte sur lui ? Mieux vaut ne pas surprendre Serafina, il sonne. Anna Maria n'est pas prompte à ouvrir, mais dût-elle tarder jusqu'à la nuit, son maître ne sonnera plus. Il ne sait pas même s'il aurait la force d'ouvrir la porte avec sa clef. Cela ne vient pas du cœur — il se l'explique — mais des nerfs. Enfin un pas se fait entendre derrière la porte qui s'ouvre lentement. Marcantonio entre. Anna Maria ouvre la bouche, écarquille les yeux et ne dit mot. La grosse servante a pleuré, mais son maître ne le remarque pas.

— Où est Serafina ? dit-il d'une voix frémissante.

Anna Maria lui désigne d'un signe de tête la chambre voisine. Le professeur Marcantonio Abate sent plier ses genoux sous lui ; il est obligé de s'asseoir sur l'escabeau voisin. Alors seulement Anna Maria retrouve la parole.

— Si vous la voyiez ! dit-elle.

Mais son maître, lui aussi, a repris toute sa dignité ; il répond à la grosse servante :

— Anna Maria, rien n'est changé dans ma maison ; ma fille y rentre comme elle en est sortie, et maintenant, retourne à ta cuisine.

La gravité dont il a prononcé ces paroles lui permet de demeurer un instant de plus sur son escabeau d'antichambre. Il se lève et entre étourdiment au salon, mais par bonheur, Serafina n'y est pas. Pourtant le cœur de Marcantonio bat à tout rompre. Pourquoi ? C'est qu'en entrant, il a vu disparaître le coin d'une robe par une autre porte entr'ouverte, et il aperçoit un mouchoir tombé à terre... Il le ramasse et le trouve baigné de larmes. C'est prévu.

Pour accroître son amertume, ou peut-être pour gagner un peu de temps, il cherche sur ce mouchoir les initiales brodées du nouveau nom de sa fille, et il trouve à la place le nom entier de la pauvre morte : *Faustina.* Presque en même temps une voix douce, la propre voix de la femme qui l'avait tant aimé, lui dit timidement :

— Je suis là.

Retenu par une foule d'anciens sentiments qui refleurissent dans son cœur, il n'est pas prompt à s'avancer, et la voix répète plus fort :

— Je suis là !

Dans l'entrebaillement d'une porte qui s'est ouverte sans bruit il aperçoit sa propre vision mélancolique, l'image de Faustina pâle et amaigrie comme dans la maladie qui l'a emportée, mais rajeunie, embellie par la mort.

Ah ! comment Marcantonio pourrait-il résister à ce coup ? Il sent qu'un frémissement l'agite de la tête aux pieds et qu'un frisson doux, peut-être un flot de pitié, court dans ses veines pour les épurer. Il a fermé les yeux et, qui sait ? peut-être a-t-il ouvert les bras sans s'en aviser, car il sent sur sa poitrine le poids d'un corps délicat, et sur ses lèvres, le baiser de la chère morte.

Il rouvre les yeux et ne dit rien. Tant que dure cet enchantement, il ne pourrait parler, même s'il en avait la volonté. Mais pourquoi parler quand il pleure ?

Pleure, Marcantonio, tes vieilles larmes payent tous les gémissements de ta fille. La pauvrette, dont le pâle visage est arrosée de cette pluie bienfaisante, sourit en disant avec une tendresse émue :

— Père, ne pleure pas ainsi !

Ne l'écoute pas, Marcantonio ; laisse tomber tes larmes sur le visage de ta fille ; sois en certain, elles lui sont douces.

VIII

OU L'ON PARLE DE LUI

Marcantonio essaie de sourire à sa fille, il la regarde jusqu'au fond de ses yeux où nage la divine joie du pardon obtenu ; il caresse ses joues décolorées par la souffrance et ne sait encore que lui dire.

— Je suis là, murmure Serafina, avec la voix de sa mère. Ce

jour devait arriver. Je l'ai si longtemps attendu ! Mais enfin le voici.

— Comment te trouves-tu ? lui demande Marcantonio, en grossissant sa voix pour finir le chapitre des lamentations. Est-ce que tu souffres beaucoup ?

— Non, père, tu te trompes. Je suis bien, je n'ai jamais été aussi bien, je te l'assure.

Marcantonio voudrait le croire, il n'y réussit pas. Dès qu'il a vu Serafina, une voix lui a dit : « Elle est revenue chez toi pour mourir dans son lit de jeune fille. » Il s'efforce de reprendre courage pour lui demander :

— Tu as donc souffert beaucoup ? Tu as été très malade ?

— Mais je suis guérie maintenant.

— Tu guériras ! dit Marcantonio avec force. Tu dois guérir pour me faire plaisir, parce que je te l'ordonne, et que ma Serafina m'a toujours obéi.

— Pas toujours ! murmure la jeune femme.

— Laissons là le passé, chère enfant ; pour ton bien et le mien, n'en parlons jamais. Le passé est mort. Le seul temps vivant, c'est l'avenir ; le seul jour de la semaine c'est demain. Es-tu contente ainsi ?

Serafina baisse la tête, et son père, qui s'imagine la consoler continue doucement :

— Quant à moi, j'ai tout oublié, oublie de ton côté. Ne songe qu'à te bien porter. Demain je ferai venir un médecin ; il te donnera des potions qui te guériront vite Pour quelques jours il est inutile que tu songes aux soins de la maison. Je le vois bien, tu es trop faible... Nous dirons à Anna Maria de rester ici, même la nuit ; elle fera la cuisine, comme autrefois. Je tiendrai les clefs ; je tâcherai de ne pas commettre d'erreur, mais j'en ferai quelqu'une à chaque instant, tu en riras et moi aussi. Et quand tu seras guérie, je te le promets... je te le jure, ajoute-t-il avec une solennité burlesque, je te rendrai toutes les clefs, de la première à la dernière. Es-tu contente, ma fille ?

Serafina sourit avec mélancolie, mais elle ne répond pas, et le malheureux Marcantonio est saisi de nouveau par l'angoisse d'un fatal pressentiment. Tout son cœur paternel en est remué. Que reste-t-il en lui de M. *Moi ?* Une pâle réminiscence, comme d'un fait bien éloigné. Hier, cependant, M. *Moi* pétillait d'impatience en recevant des lettres d'inconnues, et cet hier-là est déjà assez éloigné pour justifier la sentence bizarre qui a été suggérée par le remords : « Le seul temps vivant, c'est l'avenir. La semaine n'a qu'un seul jour, et c'est demain. »

Le peu qui reste encore de M. *Moi* est là en face de Marcantonio pour lui parler de sa fille.

Combien a dû souffrir la pauvrette pour songer à prendre un second mari dans un si triste état de santé ! Peut-être, comme tant de malades, ne croyait elle pas à son mal, elle se flattait de pouvoir connaître des jours plus heureux ; peut-être, aussi, espérait-elle seulement trouver dans la maison d'un vieil époux, qui n'hésiterait pas à s'emparer de sa jeunesse et de sa beauté, un lit tranquille où fermer ses yeux au sommeil de la mort.

Marcantonio est remué au fond de l'âme. Son cœur paternel implore, réclame un miracle. A qui ? à qui que ce soit, à la nature, à l'Etre créateur, à l'éternel amour dont il se sent une parcelle douloureuse, aux hommes même qu'il a méprisés jusqu'ici. Il voudrait se jeter aux genoux de cette jeune malade, qui a mis en souriant une main fiévreuse sur la sienne et qui offre son front pur et blanc à ses baisers tardifs ; il voudrait au prix de son propre sang ranimer celui de sa fille, payer le bonheur de Serafina de sa propre tranquillité, qui lui est si chère. Il ne recule pas devant l'idée de veiller des nuits entières comme un fantôme dans une chambre attristée, sans cesse baissé vers un chevet pour épier un symptôme de guérison, ni de lutter contre le sommeil pour ne pas se laisser surprendre par lui ; il n'est pas épouvanté à l'idée d'agoniser à la place de sa fille, pourvu qu'à ce prix sa fille guérisse.

Que reste-t-il maintenant de M. *Moi* ?

C'est en vain qu'il s'efforce de retenir le dernier atome de sa personnalité qui va se perdant dans ce nouvel amour ; en vain qu'il se dit que Serafina est une partie de lui-même, et que l'amour paternel est la forme la plus belle et la plus saine de l'égoïsme humain. Aujourd'hui sa philosophie ergoteuse balbutie et s'embrouille.

— Serafina, dit-il en mettant sur le front de la jeune femme un de ces baisers dont il l'a si longtemps privée, tu n'as donc rien à me dire ?

— Père, que te dirais-je ? Que je suis contente, que je me sens bien, tu le sais déjà.

Marcantonio n'est pas satisfait, mais il n'en fait pas un tort à sa fille. Il sent que c'est sa faute si cette première entrevue est quasi muette. Il a fermé toutes les voies qui menaient à un entier abandon, en croyant ne murer qu'une seule porte.

— Veux-tu me parler de toi ? dit-il enfin, veux-tu me parler de ton chagrin ? Je veux que nous comblions ce vide silencieux qui nous sépare. Va, je t'écoute.

— Le passé n'appartient pas à moi seule, répond Serafina en baissant les yeux.

Marcantonio a compris, mais il détourne la conversation.

— Veux-tu savoir comment a vécu ton père pendant cette séparation? Comme un égoïste, ne pensant presque pas à toi, se rappelant à peine ton existence.

— Non, tu as toujours pensé à moi et j'en ai eu bien des preuves. En voici une, la reconnais-tu ?

Serafina tend sa main à Marcantonio et lui montre une bague qui l'orne. Etonné, le professeur ouvre la bouche pour protester, mais il ne sait que dire. Il a pris, sans le savoir, un air ingénu si bien à propos, que Serafina le menace gentiment du doigt en continuant :

— Tu croyais que je ne saurais pas découvrir le mystère. De fait, je ne m'en serais pas avisée; mais Iginio, en voyant cette bague s'est écrié : «Il y a quelque chose là-dessous», et il a trouvé tout de suite ce que c'était. Regarde...

Serafina ôte la bague de son doigt et fait jouer le chaton sur un pivot invisible.

— Vois, ne dirait-on pas qu'il y a écrit ici *Ama* (aime) ?

— C'est vrai, balbutie Marcantonio en exagérant sa fausse expression de finesse.

— Mais ce mot dit encore : Abate Marco Antonio. Ce sont les initiales de ton nom. Est-ce que cela te contrarie que mon mari ait découvert ton secret? Si tu savais quel bien ton présent m'a fait, et à quel moment j'ai reçu de toi cette consolation muette !

S. Blandy.

(*A continuer.*)

LA DAME D'ELLERMORE [1]

(*Suite*)

II

A quelques jours de là, un nouvel épisode des plus étranges chassa de mon souvenir l'allée de la Dame et les pas mystérieux que j'y avais entendus. Nous revenions tous d'une excursion dans la montagne ; le jour baissait lentement, comme il arrive dans ces latitudes hyperboréennes. Je ne sais pour quel motif je formais l'arrière-garde. Le plus court chemin pour moi eût été de prendre l'allée de la Dame ; mais un sentiment indéfinissable m'empêcha de m'y engager. Le plein jour n'ayant fait qu'ajouter à la vivacité de mon impression, ainsi que je l'ai dit plus haut, rien au monde n'eût pu me décider à renouveler l'expérience par l'obscurité. Je m'enfonçai donc sous la pépinière. A peine en étais-je sorti, qu'une inconnue s'avança vers moi ; elle semblait venir de la maison ; il faisait presque nuit ; je ne pouvais distinguer ses traits ; elle était grande et mince, enveloppée d'un de ces amples manteaux qn'il est d'usage de porter dans ces régions pluvieuses ; je crois aussi que son voile était baissé ; à la façon dont elle marchait, il était évident qu'elle se disposait à m'aborder ; quoique la chose n'eût rien de si extraordinaire, je n'en bâtis pas moins dans ma tête un monde de suppositions. Tout le voisinage ne savait-il pas qui j'étais, moi, l'hôte des Campbell ? Elle paraissait surprise et heureuse, tout à la fois, du hasard qui lui donnait l'occasion d'avoir avec moi un moment d'entretien.

(1) De la *Revue Britannique*.

Dès qu'elle eut pris son parti, elle se dirigea prestement de mon côté. L'intonation de sa voix était d'une douceur surnaturelle ; cela tenait peut-être à son voile, peut-être au brouillard du soir.

« Si vous êtes l'ami des Campbell, veuillez leur dire... »

Puis elle s'arrêta un instant, fixant sur moi des yeux qui brillaient dans la pénombre comme des étoiles sur un ciel sombre.

« Je suis l'ami des Campbell, et, de plus, leur hôte, répondis-je.

— Veuillez donc dire à Charlotte et à son père que Colin est en grand péril, et que, pour le sauver, il n'y a pas un instant à perdre.

— Colin ! répétai-je avec épouvante ! Bon Dieu ! que me demandez-vous ! C'est un message bien grave à confier à un étranger ! Est-il malade ? Surtout ne les induisez pas en erreur, dis-je avec une certaine défiance.

— Ils peuvent accorder toute créance à mes paroles ; je ne saurais rien ajouter à ce que je vous ai prié de leur dire. Pour le sauver, il est urgent qu'on lui tende sans retard une main secourable. »

Je vis qu'elle voulait s'éloigner.

« Pour l'amour de Dieu, ajoutai-je, accordez-moi un moment encore. Puis je leur dire qui m'a transmis cette pénible nouvelle ? De grâce, soyez plus explicite. »

Elle joignait ses mains convulsivement, en attachant sur moi un regard suppliant :

« Il court les plus grands dangers, ajouta-t-elle. Il est en proie à une tentation fatale... Je ne puis lui venir en aide, ni rien dire de plus. Je vous conjure de vous acquitter sans tarder de mon message, si vous portez quelque intérêt à la famille Campbell. »

Là-dessus elle me fit un signe de la main et disparut sous bois.

La mission dont j'étais chargé ne m'était rien moins qu'agréable. Je me reprochais d'avoir aussi bénévolement consenti à jeter le trouble et le désespoir parmi ses hôtes, en retour de toutes les attentions dont ils m'avaient comblé.

Bien que je ne les connusse que très superficiellement, ils n'en causaient pas moins de tout très ouvertement devant moi, paraissant avoir aussi peu que possible de dessous de cartes dans leur vie et dans leurs affaires. Toutefois on avait son parler moins franc quand il s'agissait de Colin que lorsqu'il était question des autres membres de la famille. Il s'était annoncé plusieurs fois,

mais toujours en vain ; aussi prétendait-on qu'il semblait se faire une loi de ne jamais venir quand il était attendu. J'avais été surpris plus d'une fois et du ton sec avec lequel mon hote parlait de Colin et de l'embarras que sa sœur semblait éprouver à le défendre. D'ailleurs, étant l'aîné, il était tout naturel qu'il eût plus d'indépendance que ses frères, encore en âge d'être sous la tutelle de leur père et dans sa maison. Toujours est-il qu'il m'en coûtait fort de m'acquitter de ma mission ; je ne cessais d'y penser en faisant ma toilette pour le dîner ; l'heure en avait été retardée par suite de notre excursion lointaine.

« Réfléchis avant de parler, me disais-je mentalement ; si cette dame a des nouvelles si importantes à communiquer aux parents de Colin, pourquoi, plutôt que de s'en charger, s'éloignait-elle de la maison ? »

J'eus beau tourner et retourner ces différentes hypothèses dans mon esprit avant de descendre l'escalier, je n'avais pas su prendre de parti quand j'entrai dans le salon. Lorsque nous y revînmes après dîner, j'étais encore aussi perplexe. Il était tard, on avait envoyé les enfants se coucher, les jeunes gens, de leur côté, étaient allés voir si les chevaux n'avaient pas été trop fatigués de leur longue journée de marche. M. Campbell travaillait dans sa bibliothèque ; je restai seul quelques instants, puis miss Campbell vint me rejoindre. L'expression de sa physionomie pure et angélique conservait comme le reflet pieux de la prière du soir, qu'elle venait de réciter avec les enfants ; s'avançant vers moi avec bonté, Charlotte me dit :

« Comment, vous êtes seul, monsieur Temple ? C'est bien mal à mes frères de vous délaisser ainsi. »

Elle prit un siège près de moi et s'assit.

« Je ne me plains pas qu'ils m'aient quitté, puisque leur éloignement me procure l'occasion d'un tête-à-tête avec vous. »

Puis, avant presque que j'en eusse eu conscience, je lui avais tout raconté ; miss Campbell était une de ces femmes avec lesquelles il est si doux de pouvoir s'épancher ! Son émotion était grande en m'écoutant.

« Colin dans un grand péril ! répéta-t-elle. Hélas ! il n'y a pas là de quoi beaucoup me surprendre, » dit-elle.

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

« Vous êtes son ami, monsieur Temple, et vous ne sauriez vous méprendre sur le sens de mes paroles. Colin est très indépendant et, en même temps, peu expansif ; puis il est si souvent absent... »

Il était clair, pour moi, qu'elle cherchait à le défendre de son mieux.

« De qui tenez-vous cette communication ? » me demanda-t-elle bientôt.

En même temps Charles fit irruption dans le salon, et Charlotte l'appela d'un ton d'autorité.

« Ecoutez, Charles, le récit d'un incident très étrange. Tout à l'heure. dans la pépinière, quelqu'un s'est avancé vers M. Temple et l'a chargé de nous dire que Colin se trouvait en grand péril.

— Colin ! s'écria-t-il sur un ton plus inquiet que surpris. Quel jour vous a-t-il écrit pour la dernière fois ?

— Lundi dernier ; mais qui peut avoir transmis cette nouvelle à M. Temple ? voilà ce qu'il faudrait savoir. C'était une dame, n'est-il pas vrai ?

Jè fis son portrait de mon mieux : grande et mince, enveloppée dans un manteau, avec son voile baissé ; il faisait presque nuit, en sorte qu'on ne pouvait distinguer ses traits.

« A coup sûr, elle ne voulait pas être reconnue, dit miss Campbell en m'interrompant.

— Sa voix, repris-je, avait des inflexions d'une suavité indescriptible...

— C'était sans doute Marion Gray, dont l'organe a une vibration si douce et si étrange ; elle est grande et mince. Seulement je ne vois pas comment elle aurait pu être informée de ce qui arrive à Colin. »

Après avoir cherché dans sa tête, Charles reprit :

« C'est plutôt Suzanne Cameron ; son frère est à Londres, peut-être aura-t-elle entendu parler de quelque chose.

— Oh ! non, bien sûr non, » s'écria Charlotte en se tordant les mains convulsivement, comme la dame voilée.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur l'étrange idée qui me traversa alors l'esprit. Je ne puis mieux comparer la sensation que j'éprouvai en ce moment qu'à celle d'un homme qui, marchant à tâtons, se heurte contre quelqu'un dans l'obscurité.

« Toujours est-il, repris-je, qu'elle était remplie de sollicitude pour ce qui vous concerne.

— C'est probablement Suzanne, dit Charles en jetant un regard significatif à sa sœur, qui s'était levée dans un état de grande agitation.

— Il est malheureusement trop tard maintenant pour télégraphier ; puis, à quoi bon ! ce n'est pas là ce qui tirerait Colin de peine.

— Que faire ! mon Dieu, que faire ! s'écriait Charlotte.

Je sentis avec regret qu'après les avoir plongé dans l'inquiétude, je ne pouvais leur être d'aucun secours. Je me faisais scrupule de m'être ainsi immiscé dans les chagrins d'une famille à laquelle évidemment Cnlin donnait depuis longtemps de grands soucis. Je n'imaginai rien de mieux à faire que de me retirer et de prendre congé de mes jeunes amis, en leur disant que je craignais d'être indiscret en restant en tiers dans leur conversation.

« Non, de grâce, me répondit miss Campbell en m'invitant à reprendre le fauteuil que je venais de quitter ; loin de nous la pensée de vous cacher que nous sommes préoccupés, inquits, et que nous l'étions bien avant cet étrange avertissement. Je ne compte rien dire ce soir à mon père ; Charles, vous entendez ; il est préférable de le laisser reposer en paix cette nuit, n'importe ce qui doit arriver.

— Nous verrons demain ce que le courrier nous apportera, répondit son frère.

Notre petit conciliabule fut interrompu par le retour des jeunes gens, dont l'arrivée répandit dans le salon une bouffée d'air frais et de joie ; ils déclarèrent que tout allait bien à l'écurie, que les chevaux n'étaient pas fourbus, que le vieux cocher même n'avait pas bougonné, et que rien n'empêcherait leur sœur de faire une longue promenade le lendemain, si le cœur lui en disait.

« Ce n'en serait pas moins une folie et j'y renonce d'avance, » dit Charlotte en levant sur son interlocuteur Thomas un regard doux et calme.

Mais, à la façon nerveuse dont elle remuait les doigts en tricotant, je devinais son agitation intérieure. Au bout de quelques instants, elle laissa son ouvrage et se mit au piano, accompagnant successivement Jacques et Thomas, sans qu'il parût lui en coûter le moindre effort. Je me demandais mentalement où les femmes puisent le courage et la force de faire ces sortes de choses ; bien entendu, il fut impossible de résoudre le problème.

Le lendemain matin, M. Campbell s'informa *ex abrupto* et en fronçant le sourcil si l'on n'avait pas reçu de lettre de Colin. Charlotte répondit que non, mais qu'il ne fallait pas s'en étonner en ayant eu le mardi précédent. M. Campbell n'en poussa pas moins une exclamation de mécontentement.

« Faites-lui savoir, » s'écria-t-il, que je considère son absence prolongée comme une grave impolitesse vis-à-vis de M. Temple.

— M. Temple veut bien l'excuser, » s'écria Charlotte en attachant sur moi ses grands yeux doux, qui semblaient faire appel à la fois à ma discrétion et à ma sympathie.

Ah ! si elle eût pu lire dans les miens les sentiments dont j'étais animé pour elle, son cœur eût été complètement rassuré ; mais j'osais à peine la regarder, de peur de trahir mes secrets.

Les deux jours suivants se passèrent sans incident ; peut-être trouva-t-on moyen de faire parvenir à Colin des lettres ou des dépêches, c'est ce que je ne saurais dire. On se servait à tout moment du télégraphe dans la famille ; c'était un feu croisé perpétuel entre Ellermore et le bureau télégraphique, bureau dont je n'avais pas soupçonné d'abord l'utilité, mais qui me parut par la suite avoir une très grande raison d'être. Les gens dans les affaires n'ont pas, comme tant d'autres, de répulsion à se servir, sauf en cas d'urgence, de ce moyen expéditif de transmission.

A vrai dire, je n'entendis plus parler de rien, M. Campbell avait l'habitude de lire le dimanche un sermon à toute la maison assemblée ; me conformant aux us et coutumes de la famille, j'avais déjà entendu deux homélies ; mais j'étais bien résolu à esquiver la troisième en allant faire un tour de promenade aussitôt après le dîner. La soirée était humide et sombre ; il avait plu ; les cimes des montagnes disparaissaient dans le brouillard. A peine avais-je franchi le seuil de la porte que se présenta devant moi la dame voilée qui m'avait chargé de transmettre son mystérieux message à mes hôtes. Les arbres se rejoignaient de telle façon à cet endroit qu'il n'y faisait pas clair, même en plein jour. Je laisse à penser ce que ce devait être entre chien et loup ! Il m'était impossible de distinguer les traits de l'inconnue, à la taille élancée et svelte, que j'avais devant les yeux. Je frémis en la voyant se diriger vers moi, glissant comme une ombre, plutôt que marchant comme une femme en chair et en os. Elle entra tout de suite en matière, en me demandant de sa voix au timbre si étrange :

« Le leur avez-vous dit ? »

J'eus peine à lui répondre, tant mon cœur battait follement.

« Oui, je leur ai dit.

— Mais ils n'en ont tenu aucun compte ! reprit-elle ; croient-ils donc que je suis venue ici sans motif ! »

Elle joignit les deux mains d'une manière qui me rappelait singulièrement celle de Charlotte Campbell.

« Je vous demande mille pardons, dis-je, d'insister pour savoir

qui vous êtes. Je ne doute pas que, si miss Campbell pouvait vous voir ou si vous consentiez seulement à dire votre nom... moi... je ne suis qu'un étranger ici. »

Je ne pus rien ajouter, j'avais littéralement le vertige. Là-dessus elle fit un pas en arrière, et, si l'on peut interpréter un geste, il y avait dans son mouvement une indicible expression de désespoir.

« Répétez-leur, je vous supplie, que Colin leur fait un appel pressant, que sa position est tellement critique que tout est à craindre, même la mort !

— Je m'engage à être votre interprête, dis-je ; mais, de grâce, apprenez-moi votre nom. »

Elle remua la tête négativement et s'éloigna d'un pas rapide, en dépit de l'appel chaleureux que je venais de lui adresser. Je crus même comprendre qu'elle me faisait signe de m'en aller. Au même moment, la femme du garde ouvrit sa porte ; la lumière du feu, qui lançait un rayon d'or sur la route, me permit de voir l'apparition mystérieuse disparaître comme d'un coup de baguette magique. La présence d'un femme très grande très forte, à la face réjouie, ne fut pas que de m'être fort agréable en ce moment ; je lui demandai qui venait de passer.

« Qui ? répéta-t-elle, personne, que je sache. Il m'a semblé entendre une voix, j'ai cru reconnaître celle de mon mari ; mais je n'ai vu âme qui vive.

— Allons donc ! il est matériellement impossible que vous ne l'ayez pas aperçue ! Elle est, du reste, encore certainement en vue. Vous la reconnaîtrez d'un coup d'œil ; elle est grande, mince, enveloppée d'un manteau...

— Ce ne peut-être, d'après ce que vous dites, que la fille du maître d'école ; elle a un *ulster* comme en portent les vraies élégantes... Seulement, personne n'est passé par ici, j'en suis certaine.

— Et comment se fait-il que vous soyez sortie si vivement tout à l'heure ?

— Parce que j'ai cru entendre mon mari, vous dis-je. Quand à une femme, je n'en ai pas vu l'ombre d'une seule. »

En ce moment une étrange idée, sur laquelle je reviendrai un peu plus tard, traversa mon esprit ; mais je l'en chassai au plus vite, me disant qu'un homme sérieux n'a garde de prêter l'oreille aux insinuations de la folle du logis. Plus je me rapprochais d'Ellermore plus, ma perplexité redoublait, en songeant à la communication qui venait de m'être faite et à l'engagement que j'avais pris de transmettre à mes hôtes les paroles fatales de la mysté-

rieuse inconnue. Puis, faisant contre mauvaise bon cœur, je me disais : « Voilà encore la meilleure aventure dont mon séjour en Ecosse me laissera le souvenir. » Il faisait sombre en ce moment ; un gros nuage, qui courait depuis longtemps sur ma tête, avait fini par se changer en pluie ; je n'étais pas fâché d'apercevoir des lumières briller devant moi. Les contrevents de l'une des fenêtres du salon étant restés ouverts, je vis en rentrant une scène d'intérieur pleine de confort et de charme. Bien que l'on fût au mois d'août, un bon feu flambait dans la cheminée ; la lecture du sermon était achevée. Le vieux M. Campbell, renversé sur le dossier de son fauteuil, avait une table placée devant lui, une Bible posée dessus, non plus ouverte, mais fermée. Le petit Henri et Marie, accotés contre leur sœur, récitaient les psaumes avec plus de hâte que de recueillement ; les jeunes gens se permettaient entre eux certaines espièglerie, y compris celle de faire sauter leurs chiens derrière le dos des gens. Charlotte, tout en souriant, les menaçait du doigt, lorsqu'ils devenaient trop bruyants. A l'extrémité de la pièce, Charles écrivait, enfoncé dans ses papiers. Le murmure des voix d'enfants, les rires comprimés, les chuchotements des garçons entre eux, les observations du père, offraient dans leur ensemble un tableau familial des plus aimables. J'eus comme un remords d'avoir consenti à être le trouble-fête de ce milieu si patriarcal et si uni. Une heure après environ, j'entrai dans le salon ; Charlotte leva les yeux vers moi, me taquinant, comme elle le savait faire, de ma fuite au moment du sermon. Cependant, dès qu'elle eut rencontré mon regard, elle ferma son livre, puis se dirigea vers la fenêtre à travers laquelle je venais de contempler la charmante et paisible scène que j'ai décrite. Elle me fit à la dérobée signe de la suivre.

« Comme le ciel est sombre ce soir, » me dit-elle assez haut, en prenant ce prétexte pour s'éloigner.

Puis, d'une voix haletante, elle murmura tout bas :

« Monsieur Temple, auriez-vous appris quelque chose de nouveau ?

— Non, seulement j'ai revu la même personne ; elle m'a répété ce qu'elle m'avait déjà dit.

— Alors, Colin est en grand péril ? Mon Dieu, mon Dieu ! à qui donc peut-il inspirer tant d'intérêt ! Lui avez-vous demandez son nom ?

— Oui, mais je n'ai reçu d'elle aucune réponse ; elle m'a fait un signe de la main, puis elle est partie. C'est en vain que je l'ai engagée à vous parler, plutôt que de me confier son message.

Peut-être ai-je eu tort de vous transmettre des paroles qui peuvent après tout n'avoir d'autre but que celui de vous alarmer.

— Vous avez très bien fait, au contraire ; maintenant que vous l'avez vue une seconde fois, vous pourrez peut-être mieux me la décrire. Colin a des amis... que je ne connais pas. Sans nul doute, je vais vous paraître bien exigeante, mais il me semble pourtant que, si vous l'aviez suivie, vous auriez fini par pénétrer le mystère qui m'intrigue si fort.

— En effet ! mais elle a disparu si vivement et j'étais si troublé ! »

Miss Campbell fixa sur moi son œil interrogateur ; je vis ses lèvres trembler, son visage pâlir... Je me demande si elle comprit la pensée qui me traversa alors l'esprit... car Charles, soupçonnant, à la façon dont nous causions, de quoi il s'agissait, vint d'un bond nous rejoindre, Peu après, M. Campbell, intrigué sans doute de ce qui nous préoccupait ainsi, s'écria en s'efforçant de rire :

« Que diable dites-vous donc ? Vous avez l'air de trois conspirateurs occupés à tramer les fils d'un grave complot. »

Mon hôte m'avait toujour témoigné beaucoup de bienveillance et de cordialité ; mais, depuis que je savais quelque chose touchant les troubles intérieurs de la famille, je ne le trouvais plus le même ; il y avait dans ses traits contractés, et aussi dans ses regards effarés, quelque chose qui devait inspirer à ses enfants de réelles anxiétés. Le frère et la sœur me firent un signe d'intelligence ; puis elle murmura tout bas :

« Je lui dirai demain... demain, pas plus tard, mais pas ce soir. »

Après quoi, elle reprit d'un ton plus élevé :

« Père, M. Temple nous racontait les incidents de sa promenade il est arrivé juste à temps pour éviter la pluie.

— La pluie est inévitable dans les Highlands, riposta M. Campbell ; le temps l'a favorisé jusqu'ici d'une façon exceptionnelle.

La conversation roula ensuite sur des banalités. Charlotte s'efforçait en vain de dissimuler son émotion ; elle s'esquiva bientôt en allant coucher les enfants, et nous restâmes à discourir sur les événements politiques et mondains. Les jeunes gens devaient tous quitter Ellermore le lendemain.

« J'ai de grandes excuses à vous faire au nom de mon fils, monsieur Temple, me dit mon hôte ; j'avais espéré que Colin serait ici pour vous faire les honneurs du pays ; nous l'attendons de jour en jour. »

En ce disant, il fixait ses yeux sur moi, comme pour confirmer par la force de son regard la sincérité de ses paroles.

Le lendemain matin, avant que je fusse sorti de ma chambre, Charles accourut près de moi pour me prier de venir promptement parler à son père, Je le trouvai dans la bibliothèque ; il marchait de long en large d'un air effaré et dans un état de grande surexcitation.

« Il me surprend, dit-il, monsieur, que vous ayez corsenti à vous faire l'interprête d'un pareil message ! Et de qui donc le tenez-vous, je vous prie ? Comment d'abord avez-vous pu prêter l'oreille à de si odieuses insinuations et ensuite vous en faire l'écho ? Mieux que personne vous savez, monsieur Temple, comme légiste et comme Anglais, de quelle pénalité le délit de calomnie est passible ? »

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer*)

LA FAMILLE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE

Les Seigneurs de l'Anse-aux-Canards, de Pabock, de Cournoyer, des Milles-Isles, de l'Augmentation etc.

(*Suite.*)

III

ANTOINE LE FEBURE, SIEUR DE BELLEFEUILLE, SEIGNEUR DE COURNOYER, DES MILLE ISLES, DE L'AUGMENTATION, ETC. GRAND-VOYER DU DISTRICT DE TROIS-RIVIÈRES.

Après avoir occupé pendant plusieures années la charge de Grand-Voyer, son père étant décédé en 1783, et lui ayant laissé une partie de la Seigneurie de Cournoyer, M. de Bellefeuille songea à s'établir. Il jeta les yeux sur Mlle Louise Angélique Lambert-Dumont, fille du Lieut-Colonel Lambert-Dumont, Seigneur des Mille-Isles. Son mariage fut célébré le 5 Février 1793. Mlle Dumont lui apporta en dotte un tiers de la Seigneurie des Mille-Isles et de l'Augmentation. M. de Bellefeuille est décédé dans son manoir à St-Eustache le 8 Juin 1816. Voici ce qu'en disaient les journaux du temps. « Mourut à St-Eustache le huit du courant, (juin 1816) après une maladie longue et pénible « Antoine Le Febure de Bellefeuille, écuier, âgé de 60 ans et 10 « mois. Issu de famille respectable ; mais peu fortunée, M. de « Bellefeuille n'eût pas l'avantage de recevoir une éducation très « soignée. Cependant par ses talents naturels et sa grande applica-

« tion à l'étude, qu'il aimait, il parvint à se former lui-même, et « tous ceux qui l'on connu conviennent qu'il parlait correctement « les langues Anglaise et Française, chose assez rare chez les « Canadiens à la même époque. Parvenu à l'âge de 20 ans il « sollicita auprès de son père la permission d'aller en 1775 s'en- « fermer en qualité de volontaire, dans le fort St-Jean, sur le « point d'être assiégé par les Américains, et dans lequel, avec ses « autres compagnons d'armes, il eût à souffrir toutes les misères « d'un assez long siège, soutenu dans un endroit mal sain et très- « mal pourvu de provisions, etc... » Parlant du poste Vincennes, il est dit : « Ce poste ayant été obligé de capituler le 24 Février « 1779 M. de Bellefeuille, le Gouverneur et plusieurs autres, au « lieu de rencontrer le traitement honorable que leur promettait « la capitulation, furent conduits prisonniers dans la Virginie et « ensuite enfermés dans les cachots de Williamsburg, d'où ils ne « sortirent que le 4 Novembre 1780 (?), y ayant demeurés 13 mois « *privés de lumière*, *souffrant la soif et la faim*, *sans lits*, *sans linges*, « et n'ayant d'autres consolations que celle de s'encourager les « uns les autres à souffrir avec patience leur misère commune et « inévitable etc... »

Voilà un homme qui aimait son pays, qui a bien mérité de la patrie. Son dévouement et ses sacrifices devraient parler hautement en faveur de ses descendants, privés par ces sacrifices, des biens qu'il aurait pu avoir acquis pendant ces années longues et précieuses de sa jeunesse, consacrées au service de son pays.

De son mariage avec Mlle Dumont M. de Bellefeuille laissa dix enfants : Eustache Antoine, Louis Charles, François Louis, Henri Nicolas, Joseph, Angélique Marguerite, Prosper, Edouard Louis, Jean-Baptiste et Grégoire. Plusieurs de ces enfants sont morts assez jeunes.

Edouard-Louis est mort aux Trois-Rivières le 21 Avril 1815, âgé de 18 ans. « Après une maladie longue et douloureuse, qu'il « a soufferte avec une patience et une résignation vraiment édi- « fiantes. Ce jeune homme était doué de grands talents et donnait « à sa famille des espérances flatteuses que l'avenir eût vraisem- « blablement réalisées, si Dieu dans sa sagesse, n'eut pas jugé à « propos de l'appeler à lui. »

Marguerite Angélique, la fille unique est morte à l'âge de 23 ans, à St-Eustache, le 9 Mars 1822. Elle était née en 1798. « Ses « sentiments de religion furent constamment son soutien durant « plus de deux ans d'une maladie très-langoureuse... Le concours « immense de toutes les classes qui a assisté à ses funérailles et « les larmes abondamment versées par presque tous ceux qui

« composaient cette assemblée, ont prouvé d'une manière non « équivoque combien la défunte était estimée. » Sur sa tombe on a gravé ces mots :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

Henri Nicolas, né en 1800, après avoir fait un cours classique au collége de Montréal, étudia le Notariat. A peine commençait-il une brillante carrière quand la mort le surprit à l'âge de 25 ans.

Il est mort à Montréal le 27 Février 1825. Le vénérable messire Roux, Supérieur du Séminaire de St-Sulpice écrivait à cette occasion à M. de Bellefeuille, missionnaire au Lac des Deux-Montagnes. « Mon cher Bellefeuille, nous avons partagé votre « douleur, et je ne connais personne qui n'y ait pris part, et pour « vous, et pour votre respectable mère, et pour votre famille, et « pour l'église, et pour nous même. Les regrets sont universels, « il n'y a que la religion qui console ; mais qui se plaint de se « voir ravir si tôt, ses espérances. Peut-être *raptus est ne malitia « mutaret intellectum ejus.* Adorons les desseins de Dieu, qui fait « tout pour le bien de ses élus. »

Trois de ces enfants, Prosper, Jean-Baptiste et Grégoire, sont morts jeunes. Des quatres autres deux se sont mariés et deux ont embrassé l'état ecclésiastique.

IV

LOUIS CHARLES LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, PRETRE MISSIONNAIRE ET COLONISATEUR.

Il était le second fils de Antoine de Bellefeuille et Mlle Dumont et fut baptisé le 12 Janvier 1795. Le parain a été Louis Hughes Hertel de Chambly et la maraine Charlotte Dumont. Ayant embrassé l'état ecclésiastique il entra dans l'ordre de St-Sulpice en 1819. C'est alors qu'à l'exemple des anciens Jésuites, il consacra toutes ses énergies aux missions lointaines et pénibles parmi les sauvages de la Rivière Rouge, etc. M. Paquin, en parlant de lui dans ses mémoires dit : « M. Charles de Bellefeuille, « membre du Séminaire de Montréal est le premier qui ait ouvert « les missions sauvages des lacs Nipissing, Témiscaming et d'Ar-

« bitibi, pendant trois (?) ans, savoir en 1837 et 1838, et comme « on peut le voir par la rélation de ses courses vraiment aposto- « liques, publiées dans les journaux de la Propagation de la « Foi. »

M. Paquin dit ailleurs en parlant des missions de la Riviére-Rouge, etc : « Il séjourna près de trois années dans ces pénibles « missions qu'il a défrichées le premier et dans lesquelles il avait « produit beaucoup de fruits suivant le témoignage de ses succes- « seurs. Il n'y avait qu'un mois qu'il était de retour de ses « fatigants voyages, qu'une violente attaque de typhus, occa- « sionnée par la fatigue, l'enleva en 1838, au vif regret de toute « la population de Montréal, et de sa paroisse natale, à l'âge de 44 « séulement. »

« M. Charles de Bellefeuille avait des talents, un cœur extrême- « ment bon, un caractère sensible et plein d'une douceur et d'une « urbanité enchanteresses. Il avait avec tout cela la vertu du « cloître..... il passa jeune dans les bras de la mort. (1)

IV

FRANÇOIS LOUIS LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, PRÊTRE, CURÉ DE ST.-ROCH DE L'ACHIGAN ET DE ST.-PAUL DE LAVALTRIE.

Est né le 2 Janvier 1797 et à l'exemple de son frère Charles se consacra au service de l'église. Comme ses autres frères il fit ses études dans l'ancien collége de Montréal. Vers 1827 il fut admis à la Prétrise et à exercé son ministère dans plusieures paroisses du Bas-Canada. Entre autres à St Paul de Lavaltrie, dont l'église en 1830, était située à environ trois milles de la ville de Joliette, et à St Roch de l'Achigan où il est mort en 1836. Ses restes mortels ont été inhumés à St-Eustache dans le mois de Septembre de cette année.

IV

JOSEPH LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, CO-SEIGNEUR DES MILLE-ILES ET DE L'AUGMENTATION.

Joseph Le Febure de Bellefeuille, Co-Seigneur des Mille-Isles et de l'Augmentation.

---

(1) La Rebellion de 1837.—C. A. M. Globensky, page 310.

Naquit à St-Eustache le 16 Août 1803. Après avoir fait ses études au collége de Montréal, sous le vénéré messire Roque, il étudia le Notariat et fut admis à la pratique en 1828. Après quelques années de pratique à Montréal, il laissa la profession pour se retirer à St-Eustache où il habite depuis.

Il épousa à Montréal, le 10 Juin 1830, Mlle Leprohon et eût de ce mariage trois enfants. — Joseph Edouard Le Febure de Bellefeuille, chevalier de l'ordre de Pie IX, etc. Avocat distingué de Montréal, et un de nos meilleurs écrivains Canadiens. Quand l'illustre Pie IX appela aux armes les catholiques de l'univers, M. de Bellefeuille par ses écrits, excita l'ardeur parmi la jeunesse canadienne et contribua beaucoup à la formation de ces compagnies de Zouaves Canadiens qui se sont illustrés au service du Souverain Pontif. Pour ces services Sa Sainteté le fit chevalier de l'ordre de Pie IX. Tout dernièrement M. de Bellefeuille a été fait commandeur de l'ordre de St Jean de Jérusalem. — Caroline Angélique, épouse du Lieutenant-Colonel l'Honorable Charles Eugène Panet, député ministre de la milice et ancien sénateur.— Charles Henri, qui demeure à St-Eustache.

IV

LIEUT-COLONEL EUSTACHE ANTOINE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, CO-SEIGNEUR DE COURNOYER, DES MILLE-ISLES ET DE L'AUGMENTATION DÉPUTÉ-ADJUDANT-GÉNÉRAL DE MILICE, ÉTC.

Il était l'aîné des enfants du précédent et de Mlle Dumont et épousa à Williamstown, le 23 Juillet 1823, Mlle Marguerite Mac Gilles, fille de Duncan Mac Gilles, Ecuier, un des anciens associés de la compagnie du Nord-Ouest, et de Dame Marie Khun. Il occupa plusieures places de confiance sous l'administration Dalhousie et prit part activement dans les luttes politiques qui ont précédées les troubles de 1837-1838. M. l'abbé Paquin dit dans ses *mémoires* que M. de Bellefeuille était doué de grands talents et fut regardé comme un des meilleurs orateurs du pays. Il remplit la charge de Député-Adjudant-Général du Bas-Canada en 1827, sous M. Vassal de Montviel, et est décédé en 1836, l'année avant la bataille de St-Eustache. De ce mariage avec Mlle Mac Gilles il eût cinq enfants :— Eustache Marc Antoine Le Febure de Bellefeuille, Co-Seigneur des Mille-Isles et de l'Augmentation, l'aîné et le chef de la famille de Bellefeuille.—Joseph mort jeune.—

Le Lieutenant-Colonel Charles Louis Auguste Le Febure de Bellefeuille Major de Brigade.—Marie Antoinette morte jeune.—Marguerite Angélique, qui épousa le Lieut-Colonel de Lotbinière Harwood Co-Seigneur de Vaudreuil.

A. C. de Léry Macdonald.

SUPPLEMENT

Depuis que ces notes ont été préparées d'autres pièces nous ont été fournies que nous reproduisons ici et qui serviront à compléter ce petit aperçu.

D'abord nous avons un brevet de confirmation de concession faite en Acadie à Thomas Le Febure et à ses trois fils Pierre, Thomas et Gabriel. Il est vraisemblable de croire que ce Thomas Le Febure était parent de la famille Le Febure de Bellefeuille puisque ce parchemin se trouve parmi les papiers de cette famille De plus nous voyons le chevalier George de Bellefeuille parler de «*notre oncle* Pierre Le Febure,» qui pouvait bien être un des trois fils de Thomas Le Febure :

" Aujourd'hui vingtième du mois de Mai, mil sept cent huit, le " Roy étant à Versailles, voulant ratifier et confirmer la conces- " sion faite en son nom le 4 Mai, 1707 en Acadie, au Sieur " Thomas Le Febure par les Sieurs Marquis de Vaudreuil, Gou- " verneur et Lieutenant Général, et Raudot, Intendant de Jus- " tice, Police et Finance dans la Nouvelle France, laquelle " concession lui ayant été ci-devant faite par le feu Sieur de " Callières et par le Sieur de Beauharnois, Gouverneur et Inten- " dant au dit pays, à eté ensuite brulée lors de l'invasion des " Anglais, sa Majesté a confirmé et ratifié, confirme et ratifie, la " concession faite par les dits Sieurs Marquis de Vaudreuil et " Raudot, de deux lieues de front, sur trois de profondeur, à " commencer à la Pointe *Mainquet* (?), courant au sud-ouest " jusqu'à la rivièré St George avec les Isles, etc... pour en jouir " par le dit Sieur Le Febure sa vie durante, en toute propriété, à " titre de Fief et Seigneurie, etc... et après le décès du dit " Thomas Le Febure sa Majesté veut que les dites deux lieues " soient partagées entre ses trois enfants également. Que Pierre " Le Febure, comme l'ainé, ait sa part dans les deux lieues à " commencer à la Pointe *Mainquet* (?), Thomas Le Febure ensuite

" de Pierre, et Gabriel ensuite de Thomas, auxquels sa Majesté
" les a aussi concédé, pour en jouir par eux, etc...

" LOUIS
" PHELYPPEAUX."

Les renseignements suivants ont été puisés aux Archives de la marine par Edouard de Bellefeuille, Ecuier :

Georges Le Febure de Bellefeuille.

DETAILS DES SERVICES

Capitaine Marchand, à St Malo.
Lieutenant de Frégate le 17 Décembre 1755.
Capitaine de Brulot le 28 Janvier 1758.
Permission de se retirer avec une pension de 800 *l.*, 5 Novembre 1766.

CAMPAGNES

Chargé du commandement de la frégate «La Mutine» (Ile Royale) du 5 Octobre 1755 au 10 Janvier 1756.
Sur le vaisseau «l'Arc-en-Ciel» Com. de Belingant (Ile Royale) du 21 Février 1756 au 12 Juin 1756, jour de la prise de ce bâtiment par les Anglais.
Prisonnier de guerre pendant 7 mois en Angleterre.
Commandant le vaisseau «L'Apollon» (Ile Royale) du 16 Août 1757 au.....
Blessé au siége de Louisbourg (1758).
Prisonnier pendant 12 mois en Angleterre.

« Le Sieur Le F. de Bellefeuille, capitaine Marchand à St-Malo ayant été choisi pour porter des vivres à Louisbourg sur la frégate du roi " La Mutine," est parti de Brest le 12 Octobre dernier (1755). Il est arrivé à Louisbourg le 8 Nov suivant, en est reparti le 26 et à rendu le bord à Brest le 11 de ce mois. Une commission aussi surement et aussi promptement exécutée ne pouvant laisser aucun doute sur la capacité du Sieur de Bellefeuille, il

paraitrait convenable de le récompenser d'une manière à faire l'acquisition d'un aussi bon marin, dans la circonstance présente, en lui donnant un brevet de Lieutenant de frégate, où en le faisant Enseigne de Port à Brest, avec promesse de le faire Lieutenant l'année suivante. Comme on ignore lequel de ces deux partis lui conviendra le mieux, on pourrait envoyer à M. le Comte du Guay, Commandant à Brest, un brevet de l'un et de l'autre pour remettre au Sieur de Bellefeuille celui que son inclination et l'arrangement de ses affaires lui feront préférer. Décembre 1755. Approuvé par le Roi le 29 Décembre 1755.

«21 Janvier 1758..... Les connaissances que cet officier posséde de la navigation de l'Isle Royale et du Canada, le firent employé en 1756 sur le vaisseau "L'Arc en-Ciel" destinée pour cette colonie, et sur lequel il fut pris et conduit en Angleterre. Ayant été échangé depuis, on lui a confié au mois d'Août dernier (1757) le commandement de l'Apollon, frégate de 50 canons, armée en flutte, pour porter des vivres et munitions à Louisbourg. Il a rempli cette destination avec le même succès que la première et l'on vient encore de le choisir pour commander le convoi des fluttes destinées pour cette colonie. Comme on ne saurait trop encourager les talents d'un officier qui peut être employé aussi utilement dans la marine, on propose à Sa Majesté de lui accorder le brevet de Capitaine de Brulot. Ce grade est inférieur à celui de Lieutenant de Port qu'il aurait actuellement s'il eut accepté celui d'Enseigne qui lui fut offert en 1755, et la grâce que l'on supplie Sa Majesté de lui accorder comme une marque de la satisfaction qu'elle a de ses services, le mettre à portée de remplir plus convenablement la mission dont il sera chargé avec le commandement du vaisseau l'Apollon qui va lui être confié de nouveau.—Bon— »

En 1766, à la suite de ses services, ayant été blessé au siége de Louisbourg en 1758, et ne pouvant plus servir, à cause de la perte de sa mémoire. il demanda sa retraite.

Le comte de Roquefeuil dans une lettre à Monseigneur le Duc de Praslin, 13 Juin 1766, dit: «Le S. de Bellefeuille, Capitaine de Brulot se trouve dans une sorte d'infirmité de tête qui l'oblige à demander une retraite au Roi, il lui survient des faiblesses de mémoire telles, qu'il oublie les plus prochains événements, et sent lui-même l'incapacité où il se trouve de continuer ses services... C'est un homme de mérite et qui s'est fait fort estimé par son zèle et sa conduite.»

"Note.—Le S. de Bellefeuille à 60 ans. Il a commandé des batiments de commerce depuis 27 ans jusqu'à 49 ans. Depuis

1755 jusqu'à la fin de la guerre dernière il a commandé des vaisseaux et frégates du Roi et a été chargé de plusieurs missions épineuses et difficiles qu'il a remplies avec distinction. C'était un habile navigateur et un brave homme. Il demande avec une pension de retraite, le brevet de Lieutenant de vaisseaux et la Croix de St Louis."

M. de Bellefeuille est décédé en 1787 et le 13 Juillet de la même année la quittance suivante est donnée à M. Rouen, Notaire, à Paris, qui gérait les affaires de la succession.

" Nous Charles Eugène Gabriel de la Croix, Marquis de Castries, Comte d'Alais, premier Baron né des Etats du Languedoc, Marechal de France, etc., etc., etc., certifions..... que le feu S. George Le Febure de Bellefeuille, ancien capitaine de Brulot, qui avait obtenu le 5 Nov. 1766 en considération de ses services, une pension, etc... est entièrement quitte envers le corps dans lequel il a servi, et qu'il n'existe dans les bureaux de la marine aucuns titres en vertu desquels il y ait quelques répétitions à former contre lui." (1)

LES MILLE-ISLES.

La Seigneurie des Mille-Isles a été concédée en premier lieu, le 24 Septembre 1683, par les Sieurs de la Barre et de Meules, Gouverneur et Intendant de la Nouvelle-France, au Sieur Sidrac Duguay de Boisbriant, capitaine dans le régiment de Chambelle, Seigneur de l'Ile Ste-Thérèse. Le Sieur de Boisbriant laissa, entre autres enfants, deux filles dont l'une, Marie Thérèse, épousa Charles Gaspard Piot de l'Angloiserie, chev. de St-Louis, Lieutenant du Roi à Québec ; et l'autre, Marie-Charlotte, devint l'épouse du Sieur Jean Petit, conseiller au Conseil Souverain et Trésorier de la marine, etc.

Etant décédé en 1688, c-a-d, cinq années après la concession des Mille-Isles, il est probable que cette concession ne fut pas beaucoup exploitée par Duguay de Boisbriant.

En 1714 le 5 Mars, sur la requête des dits Sieurs de l'Angloi-

---

(1) Il paraitrait d'après cet acte que M. de Bellefeuille n'était pas Chef d'Escadre ; mais bien Capitaine de Brulot. Le notaire M. Rouen, dans une lettre du 13 Juillet 1787, assure aussi qu'il n'obtint pas la Croix de St-Louis,

serie et Petit, la Seigneurie des Mille-Isles leur a été reconcédée par le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur et Michel Begon, Intendant, et le 5 Mai 1716, cette concession est confirmée par le Roi en faveur du Sieur Petit et de la veuve du Sieur de l'Angloiserie décédé à Québec 1715.

Le 21 de Mars 1718 madame de l'Angloiserie présente une requête au Sieur François Marie Bouat, Lieutenant civil et criminel à Montréal, à l'effet que François Brunet dit Belhumeur (1) et Clement Lajeunesse soient nommés pour faire un rapport sur la Seigneurie de l'Angloiserie «afin de la séparer en juste moitié entre madame de l'Angloiserie et monsieur Petit, Trésorier de la marine.»

L'année suivante le 10 Mars 1719, le Sieur Petit rend foi et hommage au Palais des Intendants à Québec, pour la Seigneurie des Mille-Isles.

"Michel Begon, Chevalier Seigneur de la Picardière, Murbelin et autres lieux, conseiller du Roi en ses conseils, et au Parlement de Metz, Intendant de Justice, Police et Finance en la Nouvelle-France."

"Est comparu pardevant nous le Sieur Petit, Trésorier de la marine en ce pays, faisant tant pour lui que pour Dame Thérèse Dugué, veuve de feu Gaspard Piot, Ecr, Sieur de Langloiserie, Lieutenant du Roi au gouvernement de Québec, tutrice des enfants mineurs issus de son mariage avec le dit feu Sieur de Langloisérie, lequel *es* dits noms a rendu en nos mains la foi et hommage que lui, la dite Dame veuve de Langloiserie et ses enfants sont tenus de faire et porter à Sa Majesté, à cause du Fief ci-devant appelé les Mille-Isles et à présent Petit et Langloiserie, contenant quatre lieues et demi de front, jusqu'à la rivière du Chêne, icelle comprise, avec les iles, ilots et battures, qui se trouveront au devant des dites quatre lieues et demi de front, à commencer le dit Fief, où finit la concession du Sieur d'Aulier Des Landes, dans la rivière Jésus, (2) jusqu'à quatre lieues et demi au dessus en montant la dite rivière, sur trois lieues de profondeur, avec droit de vente moyenne et basse justice droits de chasse et pêche dans l'étendue des dites lieues, à la charge de foi et

(1) Vide. Tanguay. Dict. General—p. 94.

(2) La concession dont il est fait mention ici comme appartenant au Sieur d'Aulier des Landes, est la Seigneurie de Terrebonne, concédée à ce dernier par l'Ancienne Compagnie le 23 Décembre 1673. Le Sieur des Landes vendit cette Seigneurie à Messire Louis Le Page de Sainte-Claire, Grand-Vicaire que M. l'Abbé Tanguay, (Dict Général p. 383) constate avec erreur avoir été le *premier* Seigneur de Terrebonne. (Edits et Ordonnaires, Vol III p. 256).

hommage, que les dits Sieur Petit et Dame veuve de Langloiserie, leurs hoirs et ayant cause, seront tenus de porter au chateau St Louis de cette ville, duquel ils relèveront, etc... et en cas que dans la suite Sa Majesté ait besoin d'aucune partie du dit terrain pour y faire construire des forts et batteries, places d'armes, magasins et autres ouvrages publiques, Sa Majesté pourra les prendre, etc... Requert le dit Sieur Petit *es* dits noms, qu'il nous plaise au nom de Sa Majesté le recevoir en la foi et homme, à laquelle, après s'être mis en devoir de vassal, tête nue et un genoux en terre, aurait dit à haute et intelligible voix, qu'il nous rendait et portait la foi et hommage, qu'ils sont tenus rendre au Roi, au chateau St Louis de cette ville, comme propriétaires du dit Fief et Seigneurie des Millé-Isles, nous l'avons reçu et recevons, etc... "

" Fait et donné en notre hotel à Québec 10 Mars 1719,

BÉGON,
Par Monseigneur
BARBET. "

Cette Seigneurie a porté d'abord le nom des Mille-Isles. A sa seconde concession en 1714, on lui donna les noms de Petit et Langloiserie, d'après ce qu'il appert par l'acte de foi et hommoge ci-dessus.

Eustache Lambert Dumont, ayant épousé une des filles du Sieur Petit et de Mlle Dugué de Boisbriant, eût la moitié de la Seigneurie des Mille-Isles ($2\frac{1}{4}$ lieues de front sur 3 de profondeur) c'est-à-dire le Fief Petit, comme le partage de sa femme.

L'autre moitié, le Fief de Langloiserie, est passée aux enfants du Sieur de Langloiserie.

En 1752, le Sieur Dumont se fit concéder une terre au bout de la concession des Mille-Isles, qui fut appelée l'*Augmentation.* Voici cette acte de concession :

" Le Marquis de Lajonquière, Commandant de l'Ordre Royal et Militaire de St-Louis, Chef d'Escadre des armées navales de Sa Majesté, Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roi en toute la Nouvelle-France.

" François Bigot, Cons. du Roi en ses conseils, Intendant de Justice, Police, Finance et de la Marine *es* dits pays. "

"Sur la requête à nous présentée par le Sieur Dumont, Capitaine Réformé des troupes de la marine en ce pays (1) par laquelle il nous

(1) D'après cet acte il paraitrait que Eustache Lambert Dumont, était parvenu au grade de "Capitaine Réformé dans les troupes de la Marine." Nous l'avions donné ailleurs comme Lieutenant.

supplie de lui accorder une concession à titre de Seigneurie, haute, moyenne et basse justice de quatre lieues et demi, ou environ, de front, sur trois lieues de profondeur, à prendre au bout de la profondeur et sur le même front, de la concession accordée par MM. le Marquis de Vaudreuil et Bégon, aux Sieurs de Langloiserie et Petit, le 5 Mars 1714, laquelle dite première concession avait ci-devant été concédée par MM. de la Barre et de Meules, au Sieur Duguay, Capitaine d'Infanterie le 24 Septembre 1683..... Avons accordé et concédé, accordons et concédons par les présentes au dit Sieur Dumont, la dite étendue de terrain, etc.....

" En témoin de quoi nous avons signé et fait contresigner ces présentes par nos Secrétaires et à icelle fait apposer les cachets de nos armes. Fait à Québec le 20 Janvier 1755.

LAIONQUIÈRE, BIGOT,

Par Monseigneur Par Monseigneur
SAINT-SAUVEUR. DESCHENEAUX.

Les Co-Seigneurs actuels de la Seigneurie des Mille-Isles et de l'Augmentation, sont les familles Le Febure de Bellefeuille et Globensky.

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Sommaire : De l'origine des machines à vapeur-Papin : Première expérience de bateau à vapeur—Watt : machines à simple et à double effet—Découverte de l'alimentation automatique des machines à vapeur—Zoologie : Une souris chantante.

Il y a cent ans, quelqu'un qui aurait prédit les merveilles produites par les machines à vapeur, les transformations radicales que leur application a apportées dans les différentes branches de l'industrie, ce quelqu'un aurait certainement été regardé comme un visionnaire, comme un insensé. Cependant, dès la fin du dix-septième siècle, Denis Papin, médecin français alors établi en Angleterre, publiait la description d'un expérience qui contient le principe fondamental de la machine à vapeur telle qu'on la construit encore aujourd'hui. Précédément, de nombreuses expériences avaient été faites et avaient démontré la force expansive de la vapeur, mais sans que les résultats obtenus pussent encore faire pressentir que l'on parviendrait un jour à l'utiliser pour donner le mouvement à des machines. Papin, lui, non seulement avait inventé la machine à vapeur, mais encore il en avait pressenti et clairement indiqué les diverses applications : « *Il serait trop long, dit il, de rapporter de quelle manière cette machine se pourrait appliquer á tirer l'eau des mines, à pousser des bombes, à ramer contre le vent.* »

Les services rendus au monde par Papin sont donc incalculables, et la reconnaissance des peuples devrait lui élever une statue dans toutes les villes industrielles que son invention a enrichies. Cependant Papin mourut pauvre, et cela ne pouvait être autrement, car les temps n'étaient pas venus pour mettre son invention en pratique, et il appartenait à d'autres de tirer profit de son idée ; ce qui n'arriva qu'un siècle plus tard.

Un incident remarquable de la vie et des déceptions de la vie de Papin :

Se trouvant dans l'Electorat de Hesse, il construisit un bateau mû par une machine à vapeur, et l'expérience qu'il en fit sur la Fulda fut tellement heureuse, qu'il voulut le conduire à Londres où il espérait continuer ses expériences sur une plus grande échelle : " Je suis persuadé, dit-il dans une lettre à Leibnitz en date du 15 Septembre 1707, que si Dieu me fait la grâce d'arriver heureusement à Londres, et d'y faire des vaisseaux qui aient assez de profondeur pour appliquer la *machine à feu*, de donner le mouvement aux rames, je suis persuadé, dis-je, que nous pourrons produire des effets qui paraîtront incroyables à ceux qui ne les auront pas vus. "

Pour réaliser son projet, il devait descendre la Fulda jusqu'à Minden, où il prendrait le Weser jusqu'à Brême. Arrivé à Brême, un navire quelconque faisant voile pour l'Angleterre l'aurait pris à sa remorque. Malheureusement, pour se conformer aux lois de la navigation, il aurait dû prendre à Minden, avant de partir, une permission écrite de l'électeur de Hanovre. Informé de cette circonstance, Papin avait demandé le document requis, mais dans son impatience, il partit sans l'avoir reçu. Les mariniers s'étant opposés à son entrée dans le Weser, il insista pour réclamer contre un procédé aussi rigoureux. *Alors ces gens gros siers mirent son bateau en pièces.* Et c'est ainsi que se termina la première tentative qui ait été faite pour appliquer la machine à vapeur à la navigation.

*
* *

Mais l'invention de Papin ne demeura pas stérile, et les deux plus grands noms qui sont attachés à la fructification de son idée sont deux ingénieurs anglais : James Watt et Robert Stephenson ; le premier pour l'application de la vapeur dans les machines fixes perfectionnées, le second pour l'établissement des locomotives, et par conséquent, des chemins de fer. Les travaux de Watt permirent d'introduire économiquement la machine à vapeur dite autrefois *machine à feu*, d'abord dans les mines, puis graduellement dans l'industrie manufacturière. Il fut l'aîné de Stephenson, comme Papin avait été son propre aîné, et je dirai plus, son père, puisque Papin peut être considéré comme le générateur dans le cas actuel.

Qu'eût fait en effet Watt sans l'invention de Papin, qui, sans doute n'avait donné qu'une ébauche pratique, mais qui en réalité,

avait donné l'idée première et la première marche à suivre ; mais qu'eût fait aussi Stephenson s'il n'avait pas hérité de Watt les principes premiers des machines à vapeur perfectionnées.

Quand Watt commença, l'industrie minière et les industries manufacturières réclamaient des innovations, par suite de leur extension croissante : Watt fut l'homme du temps ; mais on ne pouvait alors penser à l'établissement des chemins de fer qui ne devaient être que la conséquence des progrès réalisés dans l'industrie générale.

*
* *

Avant d'aller plus loin, je tiens à constater que la plupart des grandes idées ont été conçues par des Français, en France, où à l'étranger, mais que, malheureusement, le plus souvent, ces Français n'ont retiré, comme fruit de leur travail que des déceptions, souvent cruelles, parce que, par suite de circonstances diverses, ils n'ont pu être encouragés dans leur propre patrie, souvent indifférente aux idées pratiques, jusqu'à ce que ces idées eussent fait leur chemin en Angleterre. C'est ainsi que le nom de Papin n'est connu, même en France, que de ceux qui, oubliant un instant les conséquences des progrès acquis, et la jouissance de leurs avantages immédiats, osent lever le voile d'un passé pourtant si peu éloigné ; tandis que les noms de Watt et de Stephenson sont connus et inscrits partout, lisiblement aux yeux de tout l'univers.

*
* *

Cet hommage rendu à la mémoire d'un grand homme qui conçut une grande idée et ne put qu'en commencer la réalisation, je ne puis m'empêcher, et je le fais avec tout plaisir, et en toute justice, de rendre hommage à James Watt, dont le génie, le travail incessant, la puissance d'observation, ont produit les merveilles que nous pouvons voir nous-mêmes chaque jour quand nous considérons attentivement une machine à vapeur.

Après avoir approfondi tout ce qui était connu à son époque, vers 1770, sur la force élastique de la vapeur d'eau, sur les expériences qui avaient été faites, sur les résultats obtenus, ses idées étant fixées sur ce point, James Watt se lança résolument dans la voie des inventions mécaniques.

Je ne suivrai pas Watt dans sa marche constante, journalière, des perfectionnements qu'il réalisa, mais je ne puis me dispenser de signaler ses principales découvertes.

Pour le nombre, ma tâche sera simple, sans doute, car ce nombre se réduit à deux. Mais que de choses dans ce nombre deux quand il s'agit de *la machine à vapeur à simple effet, et surtout de la machine à double effet, la seule employée depuis.*

Sa machine à simple effet fut en quelque sorte son premier pas, et ce premier pas ne fut pas peu productif, comme on va le voir :

Watt s'était associé, pour exploiter sa nouvelle machine, avec le propriétaire du plus grand atelier de construction qui existât alors en Europe, Boulton, de Soho, près de Birmingham.

Au lieu de vendre la machine, ou même de la louer, les deux associés la fournissaient gratuitement, l'entretenant même à leurs frais. Ils se contentaient d'une part annuelle de un tiers de la valeur du combustible qu'elle économisait comparativement à une autre machine qui avait été employée précédemment, et dont l'emploi avait été jusque là, considéré comme avantageux.

Il s'agissait de l'emploi de ces machines pour l'épuisement des eaux, dans les mines, et dans une seule mine, les deux associés réalisèrent 2400 livres sterling en une année, ce qui faisait supposer une économie totale de £7200.

Jusque là, la machine à vapeur n'avait agi que comme pompe. Bientôt, poursuivant ainsi la réalisation de l'idée de Papin, Watt en fit un moteur universel par l'invention *de la machine à double effet.*

Cette machine, maniée et retouchée par Watt, était dans son essence, dans son ensemble, dans tous ses détails, la machine perfectionnée telle que nous l'avons aujourd'hui, transformée sans doute suivant les exigeances des temps, des lieux et même des caprices, mais demeurant ce qu'elle était, c'est-à-dire, demeurant entièrement la machine de Watt.

Un trait qui peint à quoi peu, quelquefois, tiennent les découvertes les plus importantes, se rattache à la vie de Watt, et est devenu quasi légendaire. Il est assez intéressant, et je le pense, sa mention ne sera pas déplacée ici.

*
* *

Dans le temps où la machine de Watt était encore loin d'être arrivée à sa perfection, l'introduction et la décharge de la vapeur pour alimenter le cylindre étaient faites au moyen de deux robi-

nets dont le service était fait par un ouvrier, ou généralement par un jeune garçon qui devait ouvrir et refermer alternativement les deux robinets suivant la consigne. Or, si cet office de surveiller et tourner et retourner des robinets d'une manière intermitante, pendant toute une journée, et le lendemain comme la veille, et toujours, six jours par semaine, est peu fatiguant, pour le corps, il est absolument ennuyeux, insidieux, abrutissant pour l'esprit C'est une réflexion que faisait sans doute depuis quelque temps un jeune homme commis par Watt à la surveillance de l'une de ses machines, lequel n'aurait pas été fâché d'aller faire un tour de temps en temps, là où d'autres garçons de son âge, plus favorisés que lui, s'amusaient en toute liberté. Mélancoliquement, il considérait le balancier et le piston montant et descendant, et, se morfondant à chaque mouvement, il ouvrait le robinet, maudissant son triste sort qui l'avait cloué à cette place comme un piquet fiché en terre.

Un jour, une idée lumineuse lui traversa l'esprit :

« Mais, se dit-il, voilà un robinet que j'ouvre pour faire descendre le piston, et un autre robinet que j'ouvre pour le faire remonter, ça fait deux robinets que je dois tourner alternativement toute une grande journée. Oui, c'est bien cela !

« Le balancier, lui, descend et monte chacun de ses bras en même temps que le piston, et tout cela parce que je tourne mes deux robinets.

« Relions les clefs de mes robinets au balancier, et peut-être mon travail se fera-t-il aussi bien sans que j'y mette la main. »

Ce grand peut-être devint en peu de temps une des plus heureuses réalités derivées de l'idée conçue, souvent par hasard, et dans un tout autre but que celui auquel tendait la première inspiration.

Ce stratagème réussit donc pleinement, et le jeune garçon, une fois certain que son service se ferait aussi régulièrement par ses ficelles que par sa propre main, ne se gêna plus pour aller passer des heures entières avec ses amis, sans crainte que la régularité de la machine souffrît de son absence.

Pendant l'une de ces absences, Watt arrive, et d'abord, en vrai mécanicien qu'il était, il n'eut d'yeux que pour la partie purement matérielle de sa chère machine dont le mouvement régulier lui parut irréprochable. Satisfait de ce coté, il se rappelle que si la machine fonctionne bien, c'est parce qu'un être humain, intelligent, la conduit, et des yeux, il cherche cet objet *secondaire*. Il cherche, il cherche partout, derrière, devant, à gauche à droite

et de plus en plus, dans un rayon plus éloigné. Point de conducteur, et cependant, la machine marche toujours avec la même régularité.

Watt croit tour à tour rêver, ou que ces yeux ont perdu la faculté de voir. Mais il voit parfaitement tous les objets qui l'entourent, et les reconnait après les avoir tâtés l'une après l'autre. Donc il ne rêve pas, et ses yeux ne le trompent pas. Il appelle, il appelle, point de réponse. Et cependant la machine marche toujours régulièrement, et pourtant personne pour tourner les robinets. La stupéfaction de Watt est absolue.

Le jeune homme arrive, Watt le voit, le reconnait. C'est bien lui, il était absent depuis longtemps, et cependant, la machine avait toujours marché régulièrement.

L'enfant, en voyant son maître, et se sentant la conscience probablement chargée, se met à trembler de tous ses membres : Watt le saisit par le bras et le secoue fiévreusement tandis qu'il le regardait avec des yeux ardents.

« Mais, malheureux, qui donc a fait tourner les robinets quand tu n'étais pas là ? »

L'enfant, éperdu, lui montre la combinaison de ficelles.

Watt lâche le bras du jeune homme, se recueille un instant puis part précipitamment.

Une idée lumineuse avait traversé son esprit : désormais la machine à vapeur serait alimentée automatiquement, et rien ne l'arrêterait plus pour mener sa machine au dernier dégré de perfection.

La légende ne dit pas ce que devint le jeune homme dont l'esprit d'indiscipline avait amené une découverte des plus heureuses.

*
* *

Je n'irai pas plus loin sur ce sujet aujourd'hui. Pour finir, je vais offrir à mes lecteurs un petit fait d'histoire naturelle qui les intéressera peut-être. Je l'ai extrait, si je me rappelle bien, de la Semaine Illustrée de Paris.

*
* *

L'aquarium de Berlin possède en ce moment un phénomène Zoologique, le *mus musculus*, dont lui a fait cadeau un ami des animaux. Cette souris, qui est presque apprivoisée, fait entendre

un chant dont les airs rappellent ceux des canaris, et produisent une impression agréable par une certaine douceur de son. Elle chante surtout lorsqu'elle est excitée par quelque obstacle qu'elle ne peut surmonter, et alors, ses accents plaintifs ont un charme tout particulier. Placée dans une cage à parois vitrée, elle avait vainement tenté de grimper en haut, et voyant l'inutilité de ses efforts réitérés, elle exprima son désappointement par un long chant qu'elle répète lorsqu'un visiteur frappe aux vitres de sa cage.

Oct. Cuisset.

ESQUISSES HISTORIQUES SUR LE ROMAN.

DU ROMAN EN GÉNÉRAL

D'après l'Académie, le roman est un récit d'aventures puisées dans l'imagination, ayant pour but d'exciter l'intérêt par le développement des passions.

Littré le définit, une histoire vraie ou feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions et des mœurs, ou par la singularité des aventures.

Huet l'appelle, une histoire feinte d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art pour le plaisir et l'amusement des lecteurs.

Toutes ces définitions du roman n'en donnent pas cependant une idée très juste. La variation de son objet et la multiplicité de ses formes est si grande qu'il est impossible de le définir en le comprenant sous toutes ses faces. Il embrasse toutes les conditions, les manières d'être de l'homme. En soulevant le voile qui couvre la société, il présente aux yeux étonnés tous les secrets, toutes les misères du cœur humain. Son art consiste à séduire l'imagination et à dominer par le sentiment. Destiné par sa nature même à peindre les passions les plus variées, il change de caractère avec les peuples, comme ceux-ci changent avec les siècles ; il emprunte même les qualités et les défauts de chaque époque.

Autre Protée de la Fable, il se couvre du chaste voile de la vertu, où il parait avec la nudité du vice ; il est tour à tour fantastique, rêveur, historique, intime, philosophique même. Formant un genre à lui seul, il dérobe à la Poésie, à la Tragédie, à la Comédie ; il se prête ainsi souvent avec hardiesse à un heureux mélange du rire et des larmes. C'est le genre libre par excellence.

Il n'a d'autres bornes que celles de l'imagination, d'autres règles que celles des passions, c'est presque dire qu'il n'en a pas. Que ne peut-on puiser là où tout dépend du caprice ? où la forme, les passions humaines, le vice, la vertu, la morale, la religion même deviennent de puissants auxiliaires ?

Ainsi, il n'y a pas un genre de littérature qui ne se soit autant prêté à l'exposition de toutes les idées, bonnes ou mauvaises, que le roman. Il a été depuis son origine en quelque sorte comme l'ombre des sociétés en empruntant de chaque peuple la teinte de leurs mœurs.

DU ROMAN CHEZ LES ORIENTAUX

L'origine du roman est peu connue, mais on s'accorde généralement sur son antiquité. Il a toujours existé de sa nature dans l'esprit humain, qui est naturellement porté vers la fiction parce qu'elle permet de créer un ordre de choses imaginaires ayant le cachet de la perfection. Est-on jamais plus heureux qu'après avoir bâti, pour me servir de l'expression populaire, *des chateaux en Espagne.*

C'est chez les Orientaux que l'on trouve les premières traces du roman, et c'est bien là qu'il a dû naître : climat chaud, peuples indolents, esprits supertitieux, rien n'était plus favorable à l'introduction de la fiction.

Ce furent les Perses qui les premiers, après avoir conquis l'Asie Mineure, y introduisirent leurs contes. Les vaincus trouvèrent leurs délices dans ces lectures légéres et plaisantes, dans ces rêveries poétiques et aventureuses. Les mœurs dépravés de ces peuples, le luxe et la mollesse auxquels ils se livraient avaient amené leur sujétion, ces mêmes causes en favorisant le roman amenèrent chez eux la décadence de leur littérature.

Nous ne connaissons guère leurs romans. Aucun n'est parvenu en entier jusqu'à nous, si on en excepte quelques traductions bien connues, comme : *Les mille et une Nuits* et les *Fables de Bidpai*, traduites par Galland. Mais, d'aprés quelques auteurs, ils avaient le plus souvent la forme de l'apologue et de l'allégorie. Ce qui les distinguait surtout c'était le merveilleux, les superstitions religieuses. De tout temps, les Orientaux ont eu ce goût. Les Perses, les Arabes, les Turcs, surtout les Indiens ont cultivé ce genre. Ils ont montré une grande fertilité d'invention, et des dispositions si ingénieuses qu'elles étonnent.

Les grands poëmes des Hindous : le *Savitri*, le *Ramayana* et le *Manhabaratra* ne sont rien autre chose que de la fiction. Combien nos vieux romanciers n'ont-ils pas emprunté d'eux. Notre pays des féeries, nos géants, notre fontaine de Jouvence, nos nains, nos pygmés, nos chevaliers errants, nos génies, nos fées etc, tous ces auxiliaires nécessaires de nos premiers romans nous viennent d'eux, du moins la conception de ces idées. Ils ont été puisés surtout dans la riche littérature de Hude où l'on trouve les êtres les plus fantastiques et les plus capables de surrexiter l'imagination d'un peuple déjà supertitieux dans sa nature. Combien de fables, de légendes et de contes ont fourni l'histoire d'ailleurs vraie de ces religieux mendiants de l'Asie Méridionale appelés *faquirs*. Ces religieux fanatiques étaient des êtres étranges, errants comme nos bohémiens d'Europe, tantôt seuls, tantôt en un certain nombre réunis, ils vivaient le plus souvent dans les forêts, ayant pour tout vêtement l'écorce et les feuilles des arbres et pour nourriture des racines. Ils passaient des journées entières exposés le corps nu aux rayons d'un soleil brûlant, ou bien couchés sur la terre pendant de violentes tempêtes, ils recevaient tout le poids des pluies froides de ces contrées. D'autres se faisaient frapper rudement par leurs frères pour satisfaire aux ordres imaginaires du saint par excellence qu'ils appelaient le *Yogni* (1). Une vie aussi mystérieuse chez des peuples où la superstition est naturelle et même cultivée avec soin, jointe à la terreur que les crimes et le pouvoir occulte de ces *faquirs* inspiraient, devaient fournir une multitude de sujets aux romanciers. Aussi, ils abondèrent en Asie. Jean Chardin avoue que dans un de ses voyages en Perse, il en a vu plusieurs mille roules dans la bibliothèque d'un riche persan.

DU ROMAN CHEZ LES GRECS

La décadence des mœurs chez les grecs entraîna, celle de la littérature, et ce ne fut qu'à cette époque que le roman leur fut connu. La première époque de la littérature grecque est remarquable par son austérité, alors la vie publique seule d'un homme appartenait à l'histoire et à la critique, mais sa vie privée était à l'abri de toute attaque du dehors. Il était réservé au roman de

(1) Le *Yogni* chez les Indiens était une incarnation de *Brachma*, on l'invoquait comme Dieu Terrestre, ministre de Vichnou le grand conservateur de toute chose.

déchirer ce voile de l'intimité domestique, et, d'après Dunlop, ce fut le signe du dépérissement de la nation.

Ce qui a le plus contribué à répandre le roman en Grèce, ce furent les conquêtes d'Alexandre. L'on sait que ce prince essaya par toutes sortes moyens de fondre ensemble les Grecs et les Perses, et de répandre dans l'Orient les idées et la civilisation de la Grèce. Il établit à cette fin des rapports fréquents entre celle-ci et l'Asie. Il arriva que son règne fut trop court pour lui permettre d'exécuter son projet et comme cela était arrivé dans l'Asie Mineure, les vaincus adoptèrent les mœurs, et avec elles les fables amusantes de leurs vainqueurs.

J. J. Beauchamp.

(*A continuer*)

REVUE POLITIQUE

Depuis la prorogation des Chambres Fédérales, la capitale est assez tranquille. Son Excellence le Gouverneur Général, en profite pour visiter différentes parties du pays. Des changements ont eu lieu dans le ministère depuis la session. Sir Charles Tupper est définitivement sorti du cabinet fédéral. Il a accepté la mission de commissaire canadien auprès du Gouvernement de Londres. Son successeur n'est pas encore connu. Il y aurait beaucoup à dire sur ce ministre si l'espace nous le permettait.

Sir Charles Tupper nous a toujours été personnellement sympathique, il s'est toujours montré très devoué aux intérêts de la Province de Québec. C'est en grande partie à l'ex-ministre des chemin de fer et canaux, qu'on a pu mener à bonne fin la construction du Pacifique Canadien. Sir Charles a déjà représenté, pendant sept mois, le Canada à Londres, comme commissaire canadien, et il a rempli cette charge avec la plus grande efficacité.

Avant son départ pour l'Angleterre, on lui a offert un somptueux banquet auquel assistaient la plupart des ministres et un grand nombre de personnages distingués.

*
* *

La session provinciale touche à sa fin. Cette session qui s'annonçait sous un jour assez orageux, a complètement donné raison à ceux qui nous promettaient des passe-d'armes assez vives entre

les députés. En effet la joute parlementaire entre MM. Flynn et Mercier a soulevé les plus fortes discussions de part et d'autre.

Ces deux messieurs s'en sont donnés à cœur joie pendant un certain temps, au grand contentement des députés à qui, ces petites distractions qui ont pour résultat pratique de briser la monotonie proverbiale des débats, ne déplaisent guère. Du reste une discussion en règle, entre deux hommes de la valeur de M. Flynn et de M. Mercier, sur leurs antécédents politiques, devait offrir un large thême à développer.

Tous les deux avec un entrain impossible à décrire, se sont décochés des traits acerbes sur leurs anciennes opinions politiques.

A tous les points de vue cette discussion est regrettable; elle fait voir jusqu'à quel dégré des hommes peuvent descendre pour se jeter réciproquement à la figure les plus sanglants outrages. C'est là une conséquence inévitable de ces revirements politiques qui se font le plus souvent par intérêt personnel plutôt que par esprit de justice. Sans doute un homme ne doit pas encourir de blâme lorsque, s'apercevant de la fausseté de ses opinions il fait volte face et se range du bon côté, mais toujours en depit de la bonne foi de ses intentions, il donue prise à une critique qui s'arroge la triste mission de scruter dans sa vie passée pour en faire ressortir les moindres détails qu'elle interprête ensuite plus ou moins odieusement.

Etudiez bien un parti avant de l'adopter. Plus tard vous n'aurez point à revenir sur vos pas et ça pourra vous éviter bien des désagréments.

Le gouvernement a enfin annoncé sa détermination d'accorder une enquête sur la vente du chemin de fer du Nord. Cette enquête sera faite devant une commission royale. De part et d'autre, on semble satisfait de cette détermination du gouvernement. S'il y a des coupables, c'est le seul moyen de les connaître, c'est le seul procédé possible qui peut mettre au jour certains faits relegués jusqu'ici dans l'obscurité,

Le projet de loi de M. Faucher de St Maurice, au sujet de la loterie Labelle, a été refusé au Conseil Privé.

*
* *

La seconde semaine du mois de mai a été marquée à New-York par une crise financière qui, si elle fut arrivée dans un temps de dépression générale, aurait eu des résultats désastreux. Heureusement que la situation générale était excellente et que les effets de la crise ont pu être circonscrits dans le cercle de l'agiotage où elle s'est produite.

Cette crise est le résultat de la spéculation à outrance sur les valeurs de bourses et surtout sur les valeurs de chemins de fer. Les chemins de fer Américains ayant manqué de traffic cet hiver, vu la situation particulière des marchés aux céréales dans l'Ouest et en Europe, leurs actions et leurs obligations ont diminué de valeurs. Malgré cette diminution, des spéculateurs comme les Jay Gould, les Russell Sage et les Villard ont voulu les maintenir à la hausse. Ils n'ont pas eu les reins assez forts pour soutenir leur position et Villard, le premier, a succombé au commencement de l'hiver. La baisse ayant continué, d'autres l'ont suivi et Gould, Sage et Vanderbilt se sont trouvés fortement engagés.

La faillite de Grant et Ward, et la suspension de la Marine Bank, dues à des spéculations aussi échevelées que malhonnêtes, ont achevé de démoraliser la hausse, et un beau jour ne pouvant payer leurs différences, une dizaine d'agents de change ont suspendu leurs paiements, entraînant avec eux plusieurs banques.

Mais comme après tout, les pertes ne provenaient que des spéculations et ne retombaient guère que sur des spéculateurs, la crise ne s'est pas étendue plus loin et après quelques jours de lutte contre la panique le calme s'est rétabli.

Le résultat net, à part la ruine de quelques spéculateurs, et sans doute aussi d'honnêtes dupes, a été l'établissement d'un cours raisonnable et rationnel pour des valeurs qui n'avaient qu'un cours absolument fictif.

Plusieurs des agioteurs qui avaient contribué à produire la crise par leurs agissements frauduleux sont actuellement poursuivis par la justice; Ferdinand Ward, John C. Eno et James D. Fish ont été arrêtés.

L'ex-président Grant, qui faisait partie avec son fils le colonel

N. S. Grant, junior, F. Ward et J. D. Fish de la société Grant et Ward, y perd toute sa fortune et celle de sa famille. Son honneur y est même gravement compromis.

*
* *

Les dernières nouvelles reçues du Soudan sont peu rassurantes. Le Mahdi campe toujours à Abou-Harasa. Parviendra-t-il à faire le Général Gordon son prisonnier ? Il est probable qu'il y réussira si le cabinet anglais ne met pas plus d'empressement à lui envoyer du secours. Pourtant on semble décider contrairement à l'avis du Général Wolsely, d'envoyer une expédition immédiate à Khartoum, au lieu d'attendre à l'automne. On ne saurait croire ce que cette expédition présente de difficultés. Les transports ne peuvent s'effectuer qu'à l'aide de chameaux. Pour la plus grande facilité du trajet on va procéder de suite à la construction d'un chemin de fer qui atteindra probablement plus de deux cents milles de longueur et conséquemment la marche des troupes dépendra de la rapidité des opérations. Cette pauvre Angleterre s'est créée bien des embarras avec cette question du Soudan. Elle s'aperçoit aujourd'hui qu'il n'est pas en son pouvoir de trancher le différend, seule, aussi a-t elle proposé tout dernièrement une conférence aux Puissances, dans le but de s'entendre avec elle pour règler la question, mais elle n'avance guère, et des nouvelles de Berlin nous annoncent que l'on craint fort que cette conférence projetée ne demeure encore pour longtemps dans le domaine des choses éventuelles.

Le cabinet Gladstone est toujours sur le qui-vive, à tout moment il menace de faire échec. N'eut été dernièrement le vote des parnellistes qui préféraient encore malgré tout soutenir le gouvernement actuel que de passer à l'opposition, il aurait certainement été battu. Un jour viendra pourtant où il faudra voir plus clair dans cette question du Soudan, et il n'est pas probable que l'Angleterre puisse établir tranquillement son protectorat sur l'Egypte, sans soulever de violentes récriminations, pour ne pas dire plus, de la part de ses voisins.

*
* *

La question du Tonquin est virtuellement terminée. Le protectorat de la France sur cette partie du pays est assuré. La Chine s'engage à respecter le traité récent avec l'Annam et tous les traités que la France pourrait dans la suite conclure avec ce pays. En raison de l'attitude conciliante prise par la Chine et de la sagesse patriotique de Li Hung Chang la France abandonne tous ses réclamations d'indemnité pour les pertes qu'elle a subies pendant la durée des difficultés entre les deux nations.

Les provinces de Knaughi, Quantung et Yunnam ne seront pas ouvertes au commerce international, mais seulement au commerce français. Déjà plusieurs régiments sont revenus du Tonquin. On a fixé au 14 Juillet la rentrée triomphale des troupes à Paris.

*
* *

Les élections municipales qui ont eu lieu récemment en France ont donné la victoire aux anarchistes. C'est dire que si l'anarchie bénéficie directement de cette victoire, le parti conservateur, ou autrement les royalistes et les impérialistes en bénéficient indirectement. Car il n'y a pas de doute à avoir la-dessus, c'est par la Commune que la monarchie rentrera en France. Du moment que le peuple français subira l'attraction du gouffre où tendent à le pousser les menées républicaines, inévitablement il se cramponnera au seul bras capable de le soutenir, c'est-à dire à la monarchie. M. Paul de Cassagnac, dans le «Matin» a fait un appel énergique à toute la presse catholique française dans le but de se préoccuper de la formation d'un comité, en vue des élections prochaines.

*
* *

Le prince Jérome-Napoléon est décidément attaqué du mal des manifestes. Manifeste par ici, manifeste par là. Il est vrai qu'il parait très convaincu, mais c'est justement, du reste, ce qui rend sa comédie pitoyable aux yeux du public. Comprendra-t-il

enfin qu'avec ses grands mots de droit populaire, de souveraineté nationale, il se couvre d'un ridicule mérité.

*
* *

Une fois de plus le Pape a parlé. La dernière Encyclique de Sa Sainteté Léon XIII, concernant la franc-maçonnerie a créé un immense retentissement dans l'univers. Il y avait déjà longtemps qu'on attendait avec une certaine anxiété l'apparition de cet important document

La position que l'Eglise militante doit prendre vis-à-vis la maçonnerie universelle a été indiquée d'une manière précise. Notre Saint Père fait observer que bien que cette société paraisse n'avoir aucun scrupule, bien qu'elle tienne ses loges au grand jour, qu'elle ait ses organes chargés de répandre parmi le peuple l'esprit pernicieux de ses doctrines, elle n'en reste pas moins une société clandestine, agissant dans l'ombre, ayant des mystères que sa constitution interdit fortement de divulger, même à la majeure partie de ses adeptes. Le progrès fait par cette secte depuis près de cent ans est quelque chose d'incroyable. C'est à partir de la Révolution Française que l'on voit pour ainsi dire, cette société se dégager de l'obscurité où elle était releguée, pour agir au grand jour. Depuis près d'un siècle l'Europe se tord sous son étreinte. L'influence néfaste qu'elle a exercée sur ses destinées, le rôle qu'elle a joué avec les empires, le bras de fer qu'elle étend aujourd'hui sur la France en paralysant ses meilleurs sentiments, démontrent de la manière la plus évidente, quels sont les principes qui peuvent lui servir de base. L'Encyclique arrive donc à point pour nous mettre en garde contre sa doctrine et pour nous enseigner la ligne de conduite à suivre vis-à-vis d'elle. Puisse cette parole du Chef de l'Eglise prisonnier au Vatican être entendue des catholiques et leur faire voir le danger qu'il y a pour eux de coudoyer sans cesse des francs-maçons.

Il y a certaines gens dans notre pays qui semblent fermer l'oreille aux enseignements de cette Encyclique.

Nous ne voudrions pas donner à entendre que les francs-maçons pullulent au Canada, mais avouons franchement que notre

cher pays serait grandement privilégié s'il était exempté des morsures de la secte. Il n'y a pas un pays de l'univers qui n'ait été déjà tant soit peu envahi par cette marée montante de la franc-maçonnerie.

Dans une matière d'une aussi grande importance pour nos intérêts les plus sacrés, à nous catholiques, il ne fait pas bon d'être trop optimiste.

A. G. L. Desaulniers.

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

AVANT-PROPOS.

Monseigneur N Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, devant entreprendre, dans le cours de cet été, la visite de ses missions sauvages du haut de l'Ottawa et de la baie d'Hudson, me proposa, l'automne dernier, de l'accompagner. Il s'agit, ni plus ni moins, de faire un trajet de seize cents milles en canot d'écorce, sur des rivières et des lacs superbes, à travers des forêts profondes, dans l'étendue de solitudes sans limites. Je n'eus garde de refuser une aussi belle promenade.

Pour mieux jouir de ce voyage, j'ai voulu, avant de partir, étudier l'histoire des missions que nous allions visiter, les mœurs des tribus sauvages avec lesquelles nous devions entrer en contact, les hauts faits d'armes que nos ancêtres ont accomplis sur ces plages lointaines, les travaux de cette puissante compagnie qui a exploité avec tant de science les pelleteries de ce vaste territoire, les découvertes géologiques et minéralogiques que des explorateurs récents ont mis au grand jour ; et sur tous ces sujets j'ai pu réunir une masse assez considérable d'informations.

La baie d'Hudson, grâce à la richesse de ses fourrures, a occupé une place proéminente dans les premiers temps de la colonie : les traiteurs, et après eux les gouvernants de la France et de l'Angleterre s'en sont disputés la possession avec acharnement. Après la conquête, ce pays, pour la plupart d'entre nous, est tombé dans l'oubli, et pendant plus d'un siècle il est resté comme enveloppé dans les voiles de l'inconnu. Mais voici que de nos jours il attire de nouveau l'attention publique. Depuis 1877 la commission géologique envoie, chaque année, quelques-uns de

ses membres explorer les côtes de la Baie ainsi que les cours des principales rivières qui s'y déchargent. Les habitants du Nord-Ouest demandent, à grands cris, par la voie de leur journaux et de leurs assemblées publiques, la construction d'une voie ferrée entre Winnipeg et Churchill, afin d'avoir par mer, avec Liverpool, une communication plus facile et moins dispendieuse. Enfin le gouvernement canadien, après une étude sérieuse de la part d'un comité spécial nommé par la Chambre des Communes pendant la dernière session, s'est décidé d'envoyer, pour une période de trois ans, dans ces mers encore peu connues, un vaisseau chargé d'étudier toutes les questions qui se rattachent à la *navigabilité* de la baie et du détroit d'Hudson, telles que direction des courants, phénomènes météorologiques et astronomiques, hauteur des marées, mouvement et nature des banquises, relèvements hydrographiques, époque de la débâcle, date de la formation des glaces sur les rivières et le littoral de la Baie, etc. Du reste, dans tous les temps, cette contrée a été le théâtre soit des luttes les plus héroïques de nos annales militaires, soit des courses les plus aventureuses de nos hardis découvreurs, soit des dévouments les plus apostoliques de notre foi.

Pour toutes ces raisons, j'ai cru que je ne serais pas désagréable aux lecteurs de la *Revue*, en leur présentant dans ces pages une étude sur la baie d'Hudson, en leur communiquant le résultat et le résumé de mes recherches, mêlés aux impressions de notre voyage et à la description des lieux que nous aurons traversés. Comme à tout voyageur j'ose espérer qu'on voudra bien m'accorder une certaine liberté pour les digressions, et l'indulgence la plus complète pour toute absence d'art et de littérature. Sans plus de préambule, j'entre en matière. A tout seigneur tout honneur, commençons par Pembroke.

I

PEMBROKE

C'est le onze Juin 1884, il est sept heures du soir. Trois prêtres, en la compagnie de Sa Grandeur Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, sont assis sur la galerie supérieure de la résidence épiscopale, à Pembroke. A leurs pieds la ville descend par gradins jusqu'au bord des eaux. Devant eux, du côté de l'Ouest, jusqu'à une distance de huit

milles, la vue s'étend sur le lac des Allumettes, nappe d'eau en ce moment tranquille où semblent se jouer en reflets scintillants, les rayons du soleil à son déclin, et d'où leur arrive, après les chaleurs du jour, la bise rafraîchissante. Vis-à-vis, au Nord, dans le lit de l'Ottawa, est couchée l'île des Allumettes, campagne unie, couverte de moissons ondulantes, entrecoupée de bosquets verdoyants, et, par delà, bornant l'horizon, s'élèvent, dénudées, sombres et noires, les montagnes de Pontiac. Dieu, pour récréer l'œil et l'esprit de l'homme, a semé ici et là par ce vaste univers de bien beaux paysages, cependant nulle part avec plus de profusion qu'en notre heureux pays.

— Monseigneur, quelle est la population de votre ville ?

— Un peu plus de trois mille âmes.

— Là dessus, combien de catholiques ?

— Quinze cents.

— Combien de Canadiens ?

— Six cents. Mais dans la campagne, à huit et dix milles au sud de Pembroke, au lac des Rats, dans le canton de Stafford, et sur la rivière Sauvage, dans le canton d'Alice, on rencontre deux établissements français qui peuvent renfermer soixante-dix familles.

— Ces Canadiens ont-ils conservé leur langue ?

— Oui, pour la plupart, et ils en sont fiers. Même dans la campagne, ils ont conservé avec un culte religieux, comme dans les anciennes paroisses de la province de Québec, les coutumes simples, modestes et patriarcales de nos ancêtres. Presque chaque maison possède son rouet et son métier ; on y fabrique avec art des étoffes et des flanelles *du pays*. Hommes, femmes et jeunes filles n'ont pas honte de faire leurs beaux Dimanches, de venir à la messe, richement vêtus de la laine de leurs moutons, filée et tissée de leurs propres mains. Et tous d'ajouter : « Ces gens-là ont du goût et de l'esprit. » La conversation se continua bien avant dans la veillée, sur Pembroke, les beautés de son site et les incidents de son histoire.

Pembroke est agréablement situé sur le lac des Allumettes, qui peut avoir vingt milles de long sur cinq milles de large. Il s'élève en amphithéâtre sur trois terrasses superposées qui courent paralellement au lac. Sur la première, qui est presque à fleur d'eau, sont concentrées les maisons les moins riches de la ville ; c'est le quartier des quais, de la station du chemin de fer, des manufactures et des ouvriers. Sur la seconde se trouvent les rues commerciales, les placess d'affaires, et une route vraiment royale qui se continue vers l'est, bordée, sur un espace de près d'un

mille, de villas et de maisons de campagne à l'apparence on ne peut plus gaie et fashionnable. Sur la troisième terrasse s'élèvent l'église catholique, le couvent, les écoles et les plus belles résidences de la partie ouest. Les édifices sont généralement bâtis en brique rouge. La ville est séparée en deux par la rivière des Rats, décharge du lac du même nom, laquelle, après un cours de huit lieues, se jette dans le lac des Allumettes, ayant reçu comme tributaire, à un mille au sud de Pembroke, la petite rivière Sauvage. Au printemps, les eaux grossies de ces deux cours d'eau, en tombant de l'écluse du moulin, font une chute qui paraît toute orgueilleuse de son vacarme monotone et de ses gros bouillons blancs.

Je ne connais pas en Canada de ville de cette population qui renferme un aussi grand nombre de belles résidences. Celles de M. Th. Murray, représentant de North Renfrew à la chambre locale d'Ontario, de M. J. Doran, juge stipendiaire pour le district de Népissingue, dans la partie ouest ; et dans la partie est celles de M. H. H. Loucks, avocat, de M. W. R. White, avocat, de M. S. E. Mitchell, homme d'affaires, du docteur Dikson, de M. D. Bell, commerçant de bois, de M. W. B. McAllister, ex-représentant du comté, et nombre d'autres villas importantes, cottages élégants, constructions à l'architecture hardie et dégagée, avec leurs grands jardins, leurs parterres taillés en figures bizarres, leurs plantations tantôt en lignes symétriques, tantôt en détours capricieux, leurs lits de fleurs aux mille figures et aux mille nuances, leurs plates bandes de gazon et leurs tapis de verdure, leurs berceaux de feuillage où chantent les oiseaux prisonniers dans leur cage avec les oiseaux libres de l'air, sans compter le pittoresque des alentours, les vues larges sur le lac qui est la grande gloire de Pembroke, et, au fond du tableau, les sommets accidentés et dentelés des Laurentides, tout ici me rappelle les environs luxueux et princiers d'une ville riche et populeuse, disons, par exemple, la rue Sherbrooke à Montréal.

L'industrie n'est pas négligée. Les magasins spacieux et bien fournis dans leurs vastes vitrines font étalage de marchandises aussi riches que variées ; les hôtels larges et confortables grouillent de voyageurs et de visiteurs, les rues sont pleines d'activité. Un moulin à farine et à cardes, construit par M. W. Moffat, actuellement propriété de M. W. B. McAllister, massive construction en pierres carrées, où l'on trouve, dans le genre, toutes les améliorations modernes, est assis solidement au centre de la ville, près d'une écluse, sur les bords de la rivière. Un fort pouvoir d'eau pendant la plus grande partie de l'année, la vapeur

pendant la saison des sécheresses, font marcher sept moulanges et quatre machines à carder ; de plus, sur les rives du lac, criant, grinçant, sifflant jour et nuit sont en opération deux moulins à scie, une factorerie de portes et de châssis, et une fonderie. Le Pacifique canadien traverse la ville, la mettant en communication avec les chantiers de la Mattawan et du Népissingue, et lui ouvrant l'accès aux marchés de bois du monde entier ; bientôt une nouvelle ligne du chemin de fer, passant par Renfrew, la reliera à Kingston sur le lac Ontario. Chaque jour le steamboat « Empress » appartenant au capitaine Thibodeau, fait le voyage de Pembroke aux Deux Joachims, distance de cinquante milles, recueille et distribue le long de la rivière les passagers et le commerce local.

Les principaux édifices sont l'église catholique, les églises protestantes au nombre de cinq, le couvent, les écoles, l'hôpital et la prison. La prison qui, outre ses vingt-quatre cellules, renferme des salles où se tiennent les séances du conseil de ville et les sessions de la cour de comté, est bâtie de belles pierres de taille, couleur crême, que l'on tire d'une carrière abondante et précieuse située sur l'île Marrisson, au pied du lac des Allumettes. L'école protestante, vaste et spacieuse, a un corps enseignant de six professeurs. L'école catholique est une splendide bâtisse à deux étages, qui doit être agrandie de moitié dans le courant de l'été ; 250 enfants la fréquentent sous la direction de deux maîtres et d'une maîtresse laïque pour les petits garçons et de deux religieuses pour les petites filles.

L'église catholique, construite en pierres grises, d'apparence en peu massive, trône sur un des plus beaux sites de la ville ; elle mesure 132 pieds de longueur sur 70 de largeur ; l'intérieur est en style gothique ; on y remarque, outre les statues de la sainte Vierge, de saint Joseph et du Sacré Cœur, deux belles statues de saint Patrice et saint Jean-Baptiste, patrons des deux nationalités qui y prient côte à côte dans l'union d'une même foi et d'une même charité. Quand les bancs auront été renouvelés, que la tour aura son clocher surmonté de la croix, et qu'on aura ajouté un chœur et une sacristie extérieure, cette église fera une tout à fait jolie cathédrale. Ces améliorations viendront avant longtemps, Paris ne s'est pas bâti en un jour. Le patron de la paroisse est saint Colombe ou Colomba, autrement appelé saint Columkill, abbé du sixième siècle, qui vit le jour en Irlande, mais qui passa la plus grande partie de sa vie en Ecosse, faisant au milieu des populations idolâtres grand nombre de prodiges et de conversions. L'hymne chante de lui : « L'Irlande fut assez heureuse

pour produire Columkill, illustre par sa descendance royale, plus illustre encore par l'éclat de ses vertus. Quittant sa chère patrie, il vint, par la miséricorde de Jésus-Christ, en la terre d'Ecosse.

Felix Hibernia Columbam genuit,
Qui de prosapiâ regali claruit :
Sed morum gratiâ magis emicuit.
Relinquens patriam caram Hiberniam,
Per Christi gratiam venit ad Scotiam..

Près de l'église s'élève, ceint d'une couronne d'arbres, le couvent, maison en brique de 85 pieds sur 45, à trois étages, avec rez-de-chaussée et mansardes. Il est tenu par les sœurs grises d'Ottawa, sous la direction de la Rév. Sr Kirby, la fondatrice de cette mission. Outre les matières d'instruction générale, le cours comprend la couture, la science culinaire et l'économie domestique, toutes choses si nécessaires dans l'éducation des filles. Le prix de la pension, si l'on excepte la musique et le dessin, n'est que de $100.00. L'établissement renferme neuf sœurs, trente pensionnaires et quatre-vingts quarts de pension. Les mêmes religieuses tiennent un hôpital, un mille plus loin, à l'autre extrémité de la ville, sur le haut d'une colline, en face du lac ; la propreté exquise du local réjouit les malades ; le grand air, la lumière et la gaieté peuvent entrer à flots par toutes les ouvertures. Déjà les salles se font trop étroites, le nombre des lits trop restreint ; l'année dernière la charité a soigné 135 patients, avec la même sollicitude et la même bienveillance, sans leur demander à quelle religion, à quelle nationalité ils appartenaient : 99 étaient catholiques, 37 protestants.

— Monseigneur, les origines de votre ville remontent-elles loin dans la nuit du passé ?

— Vers 1826.

— Quel en fut ou quels en furent les fondateurs ?

— Une colonie du Nouveau-Brunswick et M. Peter White.

— Mais qu'est-ce que le Nouveau-Brunswick eut à faire avec le haut de l'Ottawa ?

— Le six Octobre 1825, une terrible conflagration éclata dans les bois aux environs de Miramichi, petite ville du Nouveau-Brunswick, qui possédait alors plusieurs fabricants de navires. Le vent soufflait avec violence, les flammes se répandirent avec

une rapidité effrayante. En moins de douze heures, l'incendie eut dévoré plus de six mille milles carrés du plus beau bois de construction, nombre de vaisseaux encore sur le chantier, les villages de Miramichi, de New-Castle et de Douglastown, plus de trois cents personnes périrent dans les flammes. Ceux qui survécurent, le découragement dans l'âme, fuyant ces lieux désolés, prirent le chemin de l'exil; un petit détachement poussa jusqu'ici tout près du Pembroke actuel, à deux milles environ plus bas sur la rivière. Comme autrefois les Troyens sur les rives de l'Italie, ils donnèrent à leur nouveau séjour le nom de la patrie absente, et c'est ainsi que le haut de l'Ottawa eut son Miramichi.

— Cette migration est tout à fait étrange. Vous avez nommé M. Peter White ; ce n'est pas celui qui représente actuellement aux Communes d'Ottawa la division nord du Comté de Renfrew ?

— Non, c'est son père. Il faisait chantier depuis quelques années dans les environs, en 1828 il fixa sa résidence au nouveau Miramichi. Il fit venir pour les besoins spirituels de ses nouveaux concitoyens un ministre et un maître d'école, et il aida par tous les moyens en son pouvoir au développement de la ville en herbe. Quelques détails sur la vie de celui qu'on peut appeler à bon droit le père de Pembroke ne vous déplairont pas ?

— Tout au contraire, cela nous intéresse fort.

— M. White était né à Edimbourg, en Ecosse, le 31 Décembre 1794. A l'âge de 14 ans il quitta sa famille pour courir le monde. Il fit la guerre américaine de 1812 et 1813 comme marin à bord d'un vaisseau dans la flotille commandée par sir James Yeo sur le lac Ontario, et l'on dit qu'il se distingua. Toute sa vie il garda ses goûts militaires, dans sa vieillesse même il était engagé dans la milice et il occupa la charge de lieutenant-colonel pour la division de North Renfrew. La paix lui ayant donné son congé, il se lança dans le commerce du bois, et y consacra, avec le plus grand succès, quarante années de son travail et de son industrie.

Aujourd'hui le trajet entre Ottawa et Pembroke se fait en quatre heures. Quand M. White monta sa famille de Hull au lac des Allumettes, il prit quatorze jours. Il aimait à raconter un incident de ce voyage. Un soir les ténèbres le surprirent au rapide de la montagne, un peu au-dessus du Portage du Fort ; il n'y avait dans le voisinage qu'un seul chantier, et il était occupé par une espèce de pirate, par un caractère mal famé, Martin Hennesy, qui vivait là, hors de la portée des lois, de rapines et de brigandages, avec une bande de voleurs comme lui ; même on

chargeait à son compte le meurtre de plusieurs victimes. La nuit était sombre, l'air était froid, la pluie tombait à verse. Madame White tremblait de tous ses membres. Qu'allait faire Hennesy? Allait-il piller les hommes et maltraiter la pauvre dame? Non. On dit qu'il n'est pas d'homme si méchant qu'il ne ressente parfois quelque sentiment d'humanité; ce soir là Hennesy prouva le dicton. Aussitôt qu'il eut appris l'arrivée des voyageurs, il ordonna à ses gens de nettoyer le chantier, de le rendre le plus confortable possible, puis il le remit entièrement à la disposition de monsieur et de madame White; lui et ses gens campèrent dehors.

— M. White vit il encore?

— Non, il est mort le 6 Août 1877 à l'âge avancé de 84 ans. Ses funérailles prirent les proportions d'un vrai deuil public; on était venu de toute la contrée environnante pour rendre hommage à ses vertus civiques et aux grands services qu'il avait rendus à cette partie du pays.

— Cette histoire de Pembroke est tout à fait intéressante. Veuillez donc nous la continuer.

— En 1841 M. Moffat, originaire d'Addington, Ecosse, construisit le premier moulin à farine et le premier moulin à cardes; de leur côté MM. Samuel et James McKay mirent en opération le premier moulin à scie et M. Bourke ouvrit le premier magasin. Cependant le gros de la population se trouvait alors groupé, comme je l'ai dit plus haut, deux milles à l'est de notre Pembroke d'aujourd'hui, dans un endroit encore connu sous le nom de Lowertown ou Campbelltown; un hôtelier populaire, M. D. Campbell Dunlop, lui valut cette dernière appellation.

— Voulez-vous parler de ce groupe de maisons qui se trouve plus bas que l'hôpital?

— Oui.

— Dans ce cas-là, ce coin de terre, à l'honneur d'avoir été l'embryon de la ville actuelle, joint celui d'avoir vu au temps jadis Samuel de Champlain. Car, en suivant le fil de sa narration il me semble que c'est là qu'a dû aborder le père de la Nouvelle-France, lorsqu'il vint au lac des Allumettes, en 1613.

— Peut-être. Je continue. Pembroke, outre les noms de Miramichi et de Campbelltown a aussi porté, pour un court espace de temps, celui de Sydenham et de Moffat. Il fut incorporé en village en 1858. Il n'a gagné l'honneur d'être le chef-lieu du comté qu'après une lutte désespérée, et une bataille légale de plusieurs années; les édifices du chef-lieu du comté, commencés en 1861, ne furent terminées, grâce à un procès des plus litigieux, qu'en

1867; ils coûtent $50,000.00. Pembroke fut incorporé en ville en 1876. M. W. Moffat, le fils de l'ancien pionnier, eut l'honneur d'en être le premier maire.

Pembroke doit sa fortune au commerce de bois, c'est ce qui a attiré dans son sein l'immigration, l'argent, l'abondance et ces gros bourgeois de chantier qui l'ont embelli d'aussi nombreuses et d'aussi splendides maisons de plaisance. D'abord on fit peu d'attention au développement agricole de la contrée environnante. C'était un malheur. Quand les hasards du marché, vers 1876, mirent en baisse la valeur des bois, ce fut un échec que la population de Pembroke ressentit vivement. On comprit qu'il fallait compter davantage sur les ressources du sol; la leçon a profité, et aujourd'hui on est à former, au sud de la ville, jusqu'à sept et huit lieues dans les profondeurs, ce que les Anglais appellent «a good back country.»

— Merci, Monseigneur, pour tous ces renseignements. Maintenant, si ce n'était pas trop abuser de votre patience, nous aimerions à connaître la partie religieuse de l'histoire de Pembroke.

— Puisque vous le désirez, voici. D'abord Pembroke n'a pas d'histoire religieuse, du moins au point de vue catholique, qui remonte plus haut que 1842. Dans l'automne de cette année, Mgr Bourget envoya deux prêtres résider à l'île aux Allumettes; de là ils devaient faire rayonner le bienfait de leur ministère dans les missions circonvoisines. C'étaient M. F. X. Jeannote, actuellement curé à Sainte Mélanie d'Aillebout, dans le diocèse de Montréal, et M. James Lynch, encore aujourd'hui curé de l'île aux Allumettes. Avant eux, les postes de la compagnie de la baie d'Hudson dans le haut de l'Ottawa, les missions sauvages et les quelques groupes de population catholique qui étaient disséminées çà et là le long de la rivière n'avaient été visités que par des missionnaires ambulants, au nombre desquels on compte MM. Bellefeuille, sulpicien, Bourassa, curé de Montebello, Poiré, curé de Sainte Anne de la Pocatière, Paiement, mort curé de Charlesbourg, et Moreau, en son vivant grand vicaire de l'évêque de Montréal. C'est dans l'automne de 1842 que M. Lynch vint voir pour la première fois les catholiques, alors bien peu nombreux, de Campbelltown. La messe se dit et continua à se dire pendant assez longtemps dans la maison de M. Michel McNeil, bourgeois de chantier assez à l'aise. Ce monsieur réside encore à Pembroke, il porte allégrement ses 82 ans.

En 1846, la «congrégation catholique» comptait 20 familles. Il fut question de bâtir une chapelle, mais il s'éleva une difficulté.

La population, depuis quelques années, s'était portée sur l'emplacement actuel de Pembroke, près des moulins, à l'embouchure de la rivière du Rat, et la nouvelle place avait nom «The Mouth of the River», ou simplement, d'après l'appellation originaire, Miramichi. Miramichi voulait avoir l'église, Campbelltown la voulait aussi. Mgr Phelan, évêque de Kingston trancha le nœud gordien en ordonnant de la construire à mi-carré, donné par un protestant généreux, M. Daniel Fraser. On se mit à l'œuvre en 1847, la chapelle fut achevée l'année suivante, elle mesurait 45 pieds sur 35. En 1851, un comité de trois personnes, chargé des affaires financières de la mission, fit l'acquisition de trois arpents de terrain, tout près de celui que possédait déjà la chapelle, mais de l'autre côté de la rue. En 1858, Gellis, premier curé de Pembroke, y construisit une résidence curiale, en même temps qu'il faisait faire à l'église une addition de 25 pieds. Presbytère, terrain, chapelle sont encore la propriété de la corporation ecclésiastique de Pembroke. C'est là que se trouvent l'hôpital et le cimetière catholique. Le site avait été des mieux choisis, il n'y a pas d'endroit dant toute la ville qui commande une plus belle vue que celui de la *vieille église.*

En 1868, Pembroke avait pris un accroissement considérable ; cependant la population catholique ne nombrait encore que 670 âmes, Lowertown ou Campbelltown 65, Uppertown 605. En 1870 la construction du chemin de fer «Le Canada Central» reliant Pembroke à Ottawa, ouvrit un large débouché à l'émigration et apporta un surcroît subit d'habitants. L'église devint trop étroite elle ne se trouvait plus au centre de la population catholique. Il fut jugé nécessaire d'en construire une nouvelle. Un terrain spacieux, comprenant la moitié d'un carré entre quatre rues, fut acheté ; sur la troisième terrasse, sur cette hauteur superbe qui domine toute la ville. Dès l'automne de 1872, on jette les fondations du nouveau temple ; il fut livré au culte en 1873 ; les enduits ne furent faits qu'en l'année 1876.

— C'est ainsi qu'a grandi le grain de sénevé, semé par M. Lynch : après 36 ans de croissance, il est devenu un arbre magnifique. Et votre couvent ? Y a-t-il longtemps que les sœurs ont apporté à Pembroke le trésor de leur zèle et de leur dévouement ?

— Dix huit ans. Le 13 mai 1868, sur la demande de M. Gellis et avec la haute approbation de Mgr Guignes, les Rév. Sœurs Kirby, Whelan et Louise quittaient leur maison d'Ottawa pour la nouvelle mission de Pembroke. Le trajet qui se faisait alors partie en steamboat, partie en voiture et partie en chaland, dura

deux jours, et le 14 au soir, les sœurs arrivèrent à leur destination ; elles furent les hôtes du curé, jusqu'à ce que la maison destinée à les recevoir fut meublée. Cette maison est située en face de la *vieille église* et est bâtie sur un terrain mesurant 2/5 d'arpent ; elle avait été achetée pour les sœurs, au mois de Mars précédent, d'un ministre anglican qui l'avait construite pour en faire sa résidence, par M. William O'Meara, aujourd'hui un des plus riches citoyens de cette ville, alors marchand à Ottawa, mais faisant des affaires à Pembroke. M. O'Meara avait avancé le prix d'achat, $1080.00, avec l'entente que la propriété serait cédée aux sœurs en propre contrat, aussitôt que les paroissiens lui auraient remboursé la dite somme, ce qui fut fait le 21 février 1870. Au premier rang de ceux qui se sont occupés de procurer à la mission de Pembroke le service des religieuses, on peut citer les noms de MM. Michel Gorman, James Heenan, William Flannery, Michel O'Meara, John Cunningham, William Murray Thomas Murray, Richard White, Richard McKay, etc. La maison qui fut le berceau du couvent de Pembroke sert actuellement d'hôpital.

Les sœurs commencèrent immédiatement à enseigner dans l'école séparée qui avait été construite en 1864 sur les trois arpents de terrain acquis en 1851. Au mois d'Août, trois autres compagnes vinrent accroître la petite colonie, et au mois de Septembre elles ouvrirent dans leur maison un pensionnat. C'est là qu'elles continuèrent leur œuvre d'éducation jusqu'en 1862, alors qu'elles se transportèrent près de l'église actuelle dans le couvent neuf, dont la construction avait été commencée au printemps de 1871. Pour le parterre, le jardin et les cours de la nouvelle résidence, deux lots furent donnés par un riche marchand de bois, M. Christophore O'Reilly ; les religieuses en achetèrent deux autres. Le coût total de l'établissement s'éleva à $17000.00.

— L'hôpital, dont vous avez parlé, est comme l'annexe et le complètement de l'œuvre hautement humanitaire et charitable que les religieuses accomplissent ici comme ailleurs. Date-t-il de longtemps ?

— Depuis six ans. Le besoin se faisait sentir, tous les jours de plus en plus, d'une maison de refuge et de soulagement, tant pour les infirmes de la ville que pour les voyageurs dans les chantiers et les travailleurs sur les chemins de fer si exposés aux accidents de toute sorte. Les catholiques de Pembroke, dans le dessein de combler cette lacune, prirent l'initiative. Le 3 Juin 1877, à une assemblée tenue dans le soubassement de l'église, on élut un comité provisoire qui devait demander aux sœurs de

vouloir bien se charger d'un hôpital et voir d'une manière générale à l'organisation de la nouvelle institution. Les membres de ce comité étaient MM. John Doran, Thomas Murray, William Murray, Michel Gorman, Richard White, John Cunningham et Alfred Fortin. Le 9 Février 1878, les derniers arrangements étaient complétés : 1o Les sœurs acceptaient l'obligation de prendre soin des malades qui seraient envoyés à l'hôpital ; 2o Elles mettaient à la disposition du comité la maison qu'elles avaient d'abord habitée en arrivant à Pembroke, mais elle devait être réparée aux frais du comité ; 3o Les médecins de la ville consentaient à visiter, chacun à leur tour, durant un mois, les malades de l'hôpital ; 4o Pour veiller à l'administration générale un comité des messieurs dont les noms suivent avaient été régulièrement constitué : MM. John Doran, président, Peter White M. P, Thomas Murray M.P.P., Michel Goran, James Dickson, John Cunningham, Richard White, William Moffat, maire, William Murray, Alfred Fortier, secrétaire. Cette institution de bienfaisance n'était pas établie sur un pied sectionnel et plusieurs protestants éminents faisaient partie du comité de direction, tels que MM. White, Dickson et Moffat.

Durant les années 1878 et 1879, les sœurs n'eurent d'autres ressources pour subvenir au fonctionnement de l'hôpital que les contributions volontaires des paroissiens, des bourgeois de chantier, et de quelques autres personnes charitables. Mais depuis 1880, grâce aux efforts de M. Thomas Murray, M P P, le gouvernement d'Ontario subventionne cette institution comme les autres établissements du même genre, sur le pied de 20 cents par jour pour chaque patient, plus 10 cents par jour d'aide supplémentaire, pourvu que cet aide supplémentaire n'excède pas le quart des revenus de l'hôpital provenant d'autres sources que de l'octroi gouvernemental. Cet octroi, en 1883, a rapporté la somme de $627.60. La subvention et le produit des quêtes faites pendant l'hiver par les religieuses dans les différentes parties du Vicariat ont permis jusqu'ici de continuer l'œuvre sans créer de dettes.

— Heureux hôpital ! car les dettes sont une meule de moulin attachée au cou des institutions comme à celui des individus. Vous avez parlé de M. Gellis, premier curé ; s'est-il succédé plusieurs prêtres à la cure de Pembroke ?

— Cinq, sans compter M. Lynch, de l'île aux Allumettes, qui fut missionnaire de 1842 à 1846. Ce monsieur eut le mérite d'organiser la paroisse ; sous lui fut bâtie la première chapelle et

acheté le terrain de trois arpents; il a semé, d'autres ont récoltés.

I Curé, M. John Gellis. Il fit allonger la chapelle, construire une maison curiale et une école séparée ; il procura à la ville le bienfait d'un couvent tenu par des religieuses. Son nom apparaît pour la première fois dans les registres des baptêmes, mariages et sépultures le 16 Mars 1756, et il décède sur cette paroisse le 15 Juillet 1868. Il repose dans les caveaux de l'église, et une pierre en marbre, près du maître autel, redit à ses anciens paroissiens et à leurs enfants ses nobles qualités et ses vertus. Voici cette inscription : *In memoriam reverendi Johannis Gellis, primi hujusce parochiæ pastoris, qui post duodeum annos constantis et ardui laboris, meritis conspicuus, et universo lugente populo, obdormuit in Domino Die XIV Julii. A. D. MDCCCLXVIII.. aetates vero suæ* 41. *Hoc monumentum erexerunt tertius ejus successor ae parocciani ipsius beneficiorum haud immemores.*

II Curé, M. Thomas Caron. Il n'est resté à Pembroke que deux mois, du 28 Juillet au 20 Septembre 1868, ayant été envoyé ici comme desservant en attendant la nomination du curé en titre.

III Curé, M. Boucher dont l'administration s'étend du 1er Octobre 1878 au 9 Septembre 1872. Sous lui furent construits l'église actuelle et le couvent neuf.

IV Curé, M. L. Jouvent. Il est arrivé à Pembroke le 21 Septembre 1872 pour en partir vers le 10 Septembre 1875. Il passa de cette cure à cette de Sainte Anne d'Ottawa, ou il remplit en même temps, avec ses devoirs curiaux, les fonctions de grand vicaire de Monseigneur Duhamel.

V M. R. Faure. Il entre en office le 23 Janvier 1875, et son dernier acte est enregistré le 1 Octobre 1882. M. Faure est le premier docteur en théologie gradué à l'Université Laval.

Telle est la succession des ouvriers qui, dans cette partie du champ du père de famille, ont travaillé à la vigne du Seigneur, et dont les efforts et le zèle bien entendu ont su y faire fleurir la charité, les bonnes œuvres, la piété et un grand esprit de tolérance chrétienne. Il n'y a pas en Canada, je crois, de population mixte où il existe, entre les groupes de nationalités diverses et de cultes différents, une entente plus cordiale et de meilleurs rapports sociaux. »

A cette histoire ancienne de la ville de Pembroke, reçue d'une bouche autorisée j'ajouterai quelques détails sur l'histoire contemporaine. En 1882, par une bulle pontificale en date du 11 Juillet, le vicariat de Pontiac fut érigé, Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère, fut proposé à sa direction, et peu après Pembroke eut l'honneur d'être choisi comme résidence épiscopale.

Voulez-vous connaître les bornes du vicariat de Pontiac? J'avoue qu'elles ne sont pas faciles à déterminer. Je traduis la bulle d'érection : «Au nord, la grande mer appelée baie d'Hudson depuis la limite est du district de Keewatin jusqu'au Promontoire d'Henriette ; puis une ligne qui part du dit promontoire et traverse la baie James pour aboutir à l'embouchure de la rivière de la Grande Baleine et enfin cette rivière elle-même jusqu'à l'extrémité orientale du lac Apiskakumish. A l'est, le méridien qui de cette limite descend jusqu'à la hauteur des terres qui sert de borne à la partie septentrionale de la province civile de Québec. Au sud, cette même hauteur des terres, en allant vers l'Ouest jusqu'à la limite occidentale du comté de Chicoutimi, puis la limite occidentale du comté de Québec jusqu'à ce qu'on arrive au cercle de latitude parallèle, qui, à l'ouest, traverse l'estrémité septentrionale du comté d'Ottawa, le dit cercle lui-même jusqu'à cette extrémité, la ligne qui sépare le comté d'Ottawa de celui de Pontiac, puis de l'autre coté de la rivière Ottawa en allant toujours vers l'ouest, la limite sud des townships McNab, Bagot, Bithfield, North Canonti, Matawachan, Denbigh, Ashby, Mayo, Duncannan, Faraday, Hartcourt, Dudley Dysart et Minden ; de là, remontant vers le nord, la ligne qui ferme la limite occidentale des townships Minden, Stanhope, Sherborne et Macclintak, la prolongation de cette même ligne, laquelle passant à l'est du lac Népissingue et entre le lac Témiscamingue et Wapoose atteint la hauteur des terres qui sépare les eaux qui affluent vers la baie James de celles qui vont se jeter dans les grands lacs, situés entre la province d'Ontario et les Etats-Unis; puis continuant vers l'ouest, la hauteur des terres jusqu'au lac Nepigon, et là, le cercle de latitude parallèle jusqu'à la limite est du district de Keewatin. A l'ouest, le méridien qui forme la limite est du district de Keewatin, allant de la hauteur des terres jusqu'à la baie d'Hudson.»

Ainsi le vicariat de Pontiac comprend, dans Ontario, le comté de Renfrew, une partie du comté de Hastings ainsi que du district de Népissingue, dans la province de Québec, toute l'étendue de forêts, qu'on pourrait appeler le district de Témiscamingue, le comté de Pontiac, et une large lisière de pays, en deçà de la

hauteur des terres, au nord des comtés d'Ottawa, de Montcalm, de Joliette, de Berthier. de Maskinongé, de Saint-Maurice, de Champlain, de Portneuf et de Québec ; dans le territoire du Nord-Ouest, par delà la hauteur des terres, cette vaste contrée comprise entre les 72ième et 82ième degré de longitude, et baignée au Nord par les eaux de la baie d'Hudson, de la baie James de la rivière Grande Baleine et du lac Apiskakumish. Ce vicariat est grand comme un royaume, il touche par ses limites orientales à la préfecture apostolique du Labrador ; par ses limites méridionales, aux diocèses de Chicoutimi, de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal, d'Ottawa et de Peterborough ; par ses limites occidentales, à l'archidiocèse de St Boniface, et par ses limites septentrionales, aux eaux lointaines qui communiquent avec la mer du Nord. Il renferme les plus belles forêts de pins et de sapins du Canada, des gisements miniers précieux par leur richesse et leur variété, des lacs étendus comme des mers, des rivières que, en Europe, on appellerait fleuves. Dans ces solitudes profondes erraient autrefois de nombreuses tribus sauvages dont il reste encore çà et là des débris assez considérables. D'un autre côté le comté de Renfrew est déjà densement peuplé, et la colonisation envahit, à pas pressés, Pontiac et le district de Népissingue. Mais n'anticipons pas, nous parlerons plus loin de toutes ces choses.

A l'époque de sa création, le vicariat renfermait seize paroisses organisées avec vingtaine de missions y annexées, deux résidences des pères oblats d'où partent annuellement les apôtres qui vont visiter les chantiers et une quinzaine de missions sauvages, au lac Témiscamingue, au fort William, à la Bonne Chère au lac Keepawe, au lac Timagming, au lac Matawagamang, aux sources de l'Ottawa, aux sources du St-Maurice, au lac Abbitibi, et sur les bords de la baie James. Vingt-quatre religieuses de la communauté des sœurs grises d'Ottawa exerçaient leurs œuvres de charité et d'éducation en quatre couvents différents, à Pembroke, à Eganville, à Mattawan, et au lac Témiscamingue. Les prêtres séculiers étaient au nombre de dix-huit, et les religieux, neuf. *Ad memoriam rei*, je consignerai ici le nom des paroisses et des résidences qui existaient le 22 Septembre 1882, ainsi que le nom des curés ou missionnaires qui les desservaient. Comté de Renfrew : Ville de Pembroke, MM. Faure M. Meehan ; Arnprior, Alphonse Chaine ; Brudenell, James McCarmac ; Douglas, H. S. Marion ; Egonville, Michael Byrne ; Emmett Hagarty Ls Demski ; Gower-Paint (La Passe) vacant ; Mount St Patrick, J. J. Collins ; Osceda, Sheehy ; Renfrew, Paul Rougier et J. Burns. — District

de Népissingue; Mattawan, les RR. PP. Poitras, sup, J. M. Nedelec, E. Emery et Ch. Cahill, O. M. J.; — Lac Témiscamingue, les RR. PP. Déléage, sup., N. Laverchère, J. Guegen, A. Mourier, P. Paradis, O. M. J.;—Ile du Calumet, M. C. Ouellet, curé; et M. P. Vincent, vicaire; Portage du Fort, M. E. Brunet; Sheenborough, M. Shallee; Vinton, M. Vincent Ferreri; Ile aux Allumettes, M. J. Lynch; Onslaw, M. J. A. Cadigan. Depuis, MM. Faure et Sheenhy ont quitté le vicariat, et MM. Cadigan et Burns sont morts. D'un autre côté le poste vacant de Gower Paint a reçu un curé dans la personne de M. N. Le Moynes, et M. P. Meehan a été nommé le premier prêtre résidant à Maynooth, Comté de Hasting, M. M. Devine et M. Nolin ont remplacé à Osceda et à Onslow M. Sheehy et M. Cadigan. MM. P. S. Dowdall et D. Leduc, depuis le mois d'Octobre 1883, remplissent auprès de Sa Grandeur les fonctions, le premier de secrétaire, le second de curé d'office.— Mais revenons au siège du vicariat, à Pembroke.

J. B. Proulx, Ptre.

(*A continuer*)

ESQUISSES HISTORIQUES SUR LE ROMAN.

DU ROMAN CHEZ LES GRECS

(*Suite.*)

Les premiers dont on connaisse le nom sont les contes d'Aristides appelés *Milésiens*, et ceux de Parthénius. Ce dernier en a fait plus de quarante. Tous ces contes ont péri. Ce que l'histoire nous en a conservé ne parle guère en leur faveur. Ils ressemblaient généralement à nos fabliaux par leur simplicité et leur brièveté. D'un autre côté, ils étaient très-immoraux, décrivant pour la plupart différents genres de séductions et d'amours criminelles dont les principaux personnages périssaient misérablement. On remarque encore, un roman écrit par Thulé intitulé «*Des choses incroyables.*» Ce sont les aventures errantes et les amours de *Dinias* et *Dercyllis*. Cet ouvrage, quoiqu'exagéré dans ses narrations, est, d'après La Harpe, bien écrit et se distingue par la pureté du style et la variété des aventures. Il fut d'abord gravé sur des tablettes de cyprès. Lucien et Iamblique ont écrit des aventures intéressantes, mais peu naturelles.

Deux siècles plus tard, c'est-à-dire, au quatorzième siècle avant Jésus-Christ, parut Héliodore qui composa *Théagène* et *Chariclée* Cet auteur fut bien supérieur à tous ces prédécesseurs; il les surpassa en style et en beauté, et malgré ses défauts, ce fut le meilleur ouvrage des grecs. On y trouve de belles descriptions de l'Egypte et des mœurs de ses habitants. Il a été imité par ses successeurs ; et des peintres célèbres, tels que Raphaël et Jules Romain, ont fait des tableaux de ses principaux événements. Tatius vint après Héliodore, mais ces romans ne sont que des scènes monotones de voleurs, de pirates et de brigands ; néan-

moins, on a jugé son style meilleur que celui d'Héliodore par sa concision et sa simplicité.

Longus créa le genre pastoral dans *Daphnis* et *Chloé*. Ce roman est bien écrit, mais il est licencieux. Malheureusement il en est ainsi de la presque totalité des romans grecs; faits pour amuser un peuple qui descendait vers sa ruine, ils prenaient la teinte des mœurs alors si corrompus.

Cependant, vers le huitième siècle, parurent quelques romans pieux, où entraient les souffrances des martyrs, les arguments des théologiens, les luttes de Satan et le triomphe de l'Eglise sur le Paganisme. Ces romans avaient surtout pour but de propager le goût de la retraite monastique. Ils furent les modèles des fictions dévotes à la mode en France durant le seizième siècle.

En général, les romans grecs ne s'occupent guère de la morale qu'ils violent volontiers, ils sont chargés d'aventures étranges et peu probables. Leur but est d'étonner, ils visent à l'effet. Et comme les grecs ne connaissaient pas encore le secret de décrire les mœurs intimes de la société, les passions du cœur humain, ils inventèrent des voyages extraordinaires, des positions embarrassantes: la fable, les métamorphoses en faisaient le fond.

Tout y était faux et distribué sans ordre. La principale source où puise abondamment le roman moderne manquait aux grecs. L'amour ne pouvait être pour eux qu'un faible auxiliaire. L'histoire nous rapporte que chez ce peuple la femme menait une vie très retirée, et leur peu de participation aux affaires et aux plaisirs du dehors rendait impossible la description de tous ces sentiments et ses intrigues qui abondent dans nos romans. En revanche, la femme y apparait plus comme elle doit être : fidèle, constante et affectionnée. Ces romans se distinguent aussi par l'ingénuosité des caractères, la finesse des réparties et beaucoup de traits d'esprit. En voici un d'Agathias que nos spirituels auteurs français ne dédaigneraient pas : Le paysan Colligène vint trouver l'astrologue Aristophane et après lui avoir fait le récit des fatigues que ses travaux lui faisaient éprouver, il lui demanda :

« Ferai-je une bonne moisson? recueillerai-je des épis en « grande abondance ?

Celui-ci consulta ses tablettes, dispersa ses jetons et répondit :

« Si ton champ est suffisamment arrosé par les pluies; s'il ne « produit pas des touffes de mauvaises herbes; si la gelée ne « brise pas les sillons; si la grêle ne déchire pas la pointe des « gerbes naissantes; si le gibier ne dévore pas tes guérets; enfin,

« si la récolte n'éprouve aucun autre désagrément, soit de l'air, « soit de la terre, je te prédis une bonne moisson, et tu couperas « des épis magnifiques ; *seulement, crains les sauterelles.*

DU ROMAN CHEZ LES ROMAINS

A Rome, le roman fut d'abord à peine connu. Les mœurs sévères des Stoïciens ne pouvaient admettre les frivolités de l'imagination ; et les Epicuriens étaient trop corrompus pour s'amuser aux voluptés de la lecture. Mais, lorsque ces derniers eurent vulgariser leurs vices, lorsque toute la société devint licencieuse, le roman eut ses entrées partout.

Ce fut *Sirenna*, prêteur en Sicile, qui le premier traduisit les contes milésiens. Leur roman le plus renommé est l'*Ane d'or* d'Apulée, imitation satirique de l'*Ane* de Lucien. Il renferme de charmantes fictions tirées des rapports entre les dieux, les demi-dieux et les mortels.

Petronius Arbiter a aussi écrit un roman, mais, d'après La Harpe, c'est le livre qui a le plus déshonoré la littérature dans une nation ; il donne une idée de la monstrueuse corruption des temps où l'on permettait de pareils productions. Il suffit pour en avoir une idée de savoir que tous les auteurs l'ont trouvé trop scandaleux pour l'analyser. Ce n'était rien autre chose qu'une peinture nue et grossière, quoique faite dans un style gracieux et naïf, des débauches de Néron dont l'auteur Arbiter était un des favoris.

DU ROMAN AU MOYEN-AGE

En Europe, le roman ne désignait pas d'abord un genre distinct de littérature, mais tout poëme ou récit d'aventures écrits dans la langue romane. (1) Ces compositions de natures diverses qu'on a désignées sous une foule de noms en rapport

(1) La langue romane vient du mélange du latin avec les idiomes des peuples barbares, c'était la langue vulgaire de la France du 7ième au 11ième siècle. Elle se divisait en langue *d'oil* parlée dans le Nord, et en langue *d'oc*, dans le Sud. Les langues française, italienne, espagnol et portugaise en dérivent.

avec le temps, leurs formes et leur objet, ont eu pour premiers auteurs les *bardes*, les *troubadours* et les *trouvères*. Ces poëtes romanciers vivaient du onzième au quinzième siècle, dans ce bon temps où la religion avait le plus de prestige et la foi le plus de force.

Les premiers, espèce de poëtes nationaux, originèrent chez les Celtes. Ils excellaient dans le récit des exploits des héros et dans des chansons accompagnées de gestes, sorte d'épopées bien informes. Les chants des bardes se sont surtout conservés en Irlande, en Ecosse, en Bretagne et dans le Pays de Galles où émigrèrent en grande partie les Celtes. Dans ce dernier pays on parle encore leur langue, le *gaélique*.

Les plus célèbres bardes dont l'histoire nous ait conservé le nom sont *Fingal* et *Ossian*. Ce dernier surtout, barde écossais, a des tableaux touchants. Malgré le cadre restreint de cet écrit, je ne puis résister au désir de citer une élégie où il peint la douleur. C'est la plainte de Crémonïa, fille du roi Lochlin, de Donaugh. Elle aime le prince Dargo pour qui elle a oublié Armor qu'elle a aimé. Se croyant abandonnée à son tour, elle gémit, Dargo l'entend, il accourt, mais ému par les doux accents de sa voix, il écoute, et Crimonïa chante :

« Filles des champs aériens de Trenmor, (1) préparez la robe de « vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait « oublier Armor? Pourquoi l'aimai-je tant? Pourquoi étais-je « tant aimée? Nous étions deux fleurs qui croissaient ensembles « dans les fentes du rocher : nos têtes humides de rosée souriaient « aux rayons du soleil. Ces fleurs avaient pris racine dans le roc « aride. Les vierges de Morven (2) disaient : elles sont solitaires, « mais elles sont charmantes. Le daim, dans sa course, s'élançait « par dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnait leurs tiges déli- « cates.

« Le soleil est couché pour moi. Il brilla pour moi, ce soleil, « dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de « ma patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il me laisse « dans une ombre éternelle... Dargo, pourquoi t'es tu retiré si « vite?... Partout sur les mers, au sommet des collines, dans les « profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain, mon père espère « mon retour ; en vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux

(1) Ancien royaume d'Irlande.

(2) Montagne d'Ecosse, rendu célèbre par les poëmes d'Ossian.

« mesurèrent souvent l'étendue des flots; souvent les rochers « répétèrent leurs cris. Parents, amis, je fus sourde à votre voix ! « Toutes mes pensées étaient pour Dargo, je l'aimais de toute la « force de mes souvenirs pour Armor.....

« Le chant de Crimonïa allait en affaiblissant à mesure qu'il « approchait de sa fin : par dégré s'éteignait la voix de l'étrangère, « l'instrument échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin... « Dargo se lève..... il était trop tard !... l'âme de Crimonïa avait « fui sur les sons de la harpe ! »

Les troubadours et les trouvères cultivèrent plus particulièrement le genre passionné. Les troubadours étaient des poètes provençaux parlant la langue *d'oc*. Ils durent leur renommée à la subtilité de leur esprit et à la délicatesse de leurs tours. En alliant dans leurs chants les vertus religieuses aux vertus guerrières, ils obtinrent les plus beaux succès. Ils allaient dans les châteaux accompagnés de leur guitare chantant ou racontant les exploits des seigneurs, les amours des gentilles châtelaines ou les pénitences des pélerins, réjouissant les hôtes et s'inspirant de cet esprit poétique et chevaleresque que les croisades répandaient partout.

« Poètes enchanteurs, ingénus troubadours
« Qui sûtes les premiers intéresser les grâces,
« Et chantres des plaisirs, chasser l'ennui des cours.

BÉRANGER

On admirait la beauté de leurs pastorales, et l'on redoutait les traits mordants de leurs *sirventes*. Gracieux et simples dans les odes, ils donnaient à leurs chants une mélancolie que Châteaubriant et Lamartine ont depuis répandue et qui a donné naissance à l'école romantique.

Les plus célèbres troubadours furent Pierre Vidal, Arnauld, Daniel, Bertrand de Born et Bernard de Ventadour. Leurs ouvrages portent différents noms ; il y a des *ballades*, des *plaints*, des *cauzones*, des *lais*, des *virelais*, des *sirventes*, des *retrouenges*, des *contes*, des *nouvelles*, etc.

Les trouvères habitaient le nord de la France, surtout la Picardie, ils parlaient la langue *d'oil*. Ils s'occupaient surtout de la composition des fables, des allégories, des histoires extravagantes et merveilleuses. Tandis que les troubadours cultivaient la poésie lyrique, ils s'adonnèrent au genre épique.

Leurs œuvres se distinguent par l'originalité, l'esprit et la gaieté. C'est à eux que l'on doit les romans de chevalerie et d'amour.

Parmi les plus célèbres, on remarque *Auboin*, *Huon de Villeneuve*, *Chrétien de Troyes*, *Robert Wace*, *Jean de Meung*, *Renaut et Guillaume de Lorris.*

En général, les romans des trouvéres étaient écrits en mauvais style. L'exagération et la confusion qui y régnaient jointes aux expressions surannées rendirent leur traduction difficile.

«Vilbon sût le premier débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers» (Boileau). Malgré leurs défauts, les romans de chevalerie furent plus conformes aux mœurs que l'avaient été ceux des grecs.

Parmi les nombreuses causes qui le firent naître, les principales furent l'établissement de la chevalerie d'où il tire son nom, la délicatesse, la galanterie et l'enthousiasme que les jeunes nobles puisaient dans les cours, les tournois, les combats judiciaires, les récits merveilleux et exagérés des croisés à leur retour d'Orient, et, en général, l'esprit aventureux et inquiet qui régnait à cette époque. Les peuples se laissèrent dominer par la superstition, on crut aux fées, aux nains, aux enchanteurs, aux sorciers, aux magiciens, aux monstres, aux dragons et à une multitude d'autres agents supérieures. Le roman se nourrissait du respect, de la courtoisie du dévouement même des chevaliers pour le sexe faible. Il puisait abondamment dans le culte des nobles pour leur dame, dans les tendances du peuple au surnaturel. Il devenait ainsi un tableau des mœurs. Ajoutez à cela la vivacité de la foi aux miracles, à Satan et à son œuvre diabolique sur la terre, et il sera facile de comprendre, tout en restant sérieux le grotesque et le ridicule des romans de chevalerie. «Ces romans donnent les mœurs existantes,» dit Dunlop, (1) «seulement c'était une peinture exagérée de l'état d'une société que caractérisaient l'oppression, l'anarchie, un courage inquiet, produisant parfois de grands traits de vertus et d'enthousiasme.»

On divise généralement les romans de chevalerie en trois époques qu'on appelle «Cycle». Ainsi, il y a le *Cycle de Charlemagne*, le *Cycle de la Table Ronde* et le *Cycle d'Alexandre.*

Les romans du cycle de Charlemagne, sont des épopées à la louange de ce grand conquérant et de ses palatins. On y célèbre

(1) Histoire de la Fiction.

Roland, neveu de Charlemagne ou quelques grands seigneurs du temps, dans un mélange de faits surnaturels, de magie et d'aventures. Un extrait d'un de ces romans, qui a amusé l'enfance de plus d'un d'entre nous, «*Les quatre fils Aymon*» par Huon de Villeneuve, nous en donnera une idée plus claire. On y trouve les superstitions et les extravagances qui remplissent tous les romans de chevalerie : « Maugis (un magicien) avait été condamné à « mort par Charlemagne, et, en attendant son supplice il fut placé « sous une bonne garde. Il engagea sa parole envers ses douze « chevaliers de ne pas bouger de la nuit et les assura que, dans « tous les cas, ce ne serait pas sans aller rendre à l'empereur une « dernière visite.

« Dès que Maugis se vit sous la garde des douze pairs, par ses « secrets magiques, il les fit tous tomber dans un sommeil léthar- « gique. Charlemagne qui était venu s'assurer par lui-même que « son prisonnier était bien surveillé, ne pût se défendre d'une « forte envie de dormir. Il résista cependant jusqu'au matin, et il « allait donner les ordres nécessaires pour les préparatifs du sup- « plice, lorsqu'il tomba affaissé sur un lit. Aussitôt, Maugis pro- « fitant du silence qui régnait autour de lui, se leva en pro- « nonçant quelques mots. Ses chaines tombent à ses pieds. »

Maugis s'évada ainsi. Le lendemain, sous la figure d'un pêcheur, il se présente à l'empereur et lui promet de lui faire reprendre Maugis. Il est placé à la tête des troupes impériales ; les guidant, il s'engagea dans une gorge étroite, formée par des montagnes inaccessibles. L'empereur le suivait. — « Si vous voulez me per- « mettre, sire, dit le pêcheur, je marcherai seul en avant. Je crois « que ce serait plus prudent. L'empereur approuva. Alors, il « piqua des deux, gagna du terrain, et lorsqu'il fut à une certaine « distance, il se retourna et frappa la terre avec son bourdon qu'il « n'avait pas quitté. La terre s'entrouvrit, un précipice se forma « entre les deux montagnes et le sépara ainsi de l'armée de Char- « lemagne. »

Aujourd'hui les qualités du style, l'intérêt, la disposition du sujet font le mérite littéraire d'un roman ; dans ce temps-là, l'intervention heureuse d'un génie, d'un sorcier ou d'un être surnaturel quelconque était indispensable au succès. On y trouve quelquefois des scènes vraiment grotesques. Ainsi pour poursuivre notre citation : « Dés que la nuit fut venue, Maugis sortit « de la forteresse et se rendit au camp de l'empereur. Par ses « charmes magiques, il répandit une vapeur qui fascina les senti- « nelles et leur donna une espèce de vertige. Aussitôt, elles se « mirent à lever un pied, et à tournoyer sans cesse sur l'autre

« jambe, sans pourtant bouger de place. Arrivé à la tente de « Charlemagne, officiers, soldats, courtisans subirent le même « charme et se mirent également à tourner sur eux-mêmes et sur « un seul pied.

« D'abord, l'empereur ne comprit rien à ces pirouettes, il en rit « ensuite, car, c'était vraiment curieux de voir tourner ainsi sur « elles-mêmes, une jambe levée, tant de personnes sérieuses; « puis, il fut pris à son tour de vertige, seulement au lieu de « pirouetter, il s'endormit profondément. »

J. J. Beauchamp.

(*A continuer*)

MONSIEUR MOI [1]

Par Salvatore Farina

VIII

OU L'ON PARLE DE LUI

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(*Suite*)

Marcantonio répugne à jouer le rôle d'un voleur incorrigible qui dérobe jusqu'aux objets qu'on lui donne. Ce sentiment paternel, qne le hasard ou un tentateur anonyme lui attribue, est assurément un pur don, mais il sent qu'en accepter le mérite, c'est voler comme un coupeur de bourses. Ah ! si refuser cette louange était seulement assumer les torts d'un père oublieux, ou pointilleux, ou tenace dans ses rancunes, il se hâterait de dire à sa fille : « Chère Serafina, je ne sais rien de cette bague ni des autres preuves de souvenir dont tu me parles ; je n'ai jamais rien fait pour me rapprocher de toi. Et pourtant je t'ai suivie de la pensée ; mon amour dépité ne t'a pas abandonnée un moment. » Ah ! s'il pouvait parler ainsi sans mentir et cesser de paraître un père égoïste et dénaturé ?

— Mais tu le sais, insiste Serafina, puisque je te l'ai écrit. Tu as bien reçu toutes mes lettres, n'est-ce pas ?

---

(1) Du *Correspondant*.

— Je crois que oui, balbutie Marcantonio.

— Oh ! oui, tu as au moins reçu toutes celles qui devaient t'annoncer une grande joie ou une grande douleur, puisque chaque fois j'ai eu la preuve que ton cœur de père palpitait à l'unisson de mon cœur de fille et de mère.

A cette dernière expression, Marcantonio dont les yeux révèlent l'émotion, comprend de quelle nature ont été ces joies et ces douleurs et un frisson l'agite pendant qu'il répond tout bas :

— C'est assez pour aujourd'hui ; parler trop te ferait mal. Plus tard, tu me raconteras tout ton passé.

Mais Serafina répète :

— Le passé n'appartient pas à moi seule.

Et Marcantonio est obligé de cacher son émotion derrière une nouvelle faiblesse.

— Je le sais, dit-il avec une tendre impatience, je le sais, ma chérie. Eh bien ! j'y consens, tu me parleras aussi de lui. Tu l'as donc beaucoup aimé ?

— Je l'aime encore tant ! s'écria Serafina dont la physionomie s'anime.

— Assez ! tu me conteras ceci plus tard. En ce moment, cela te ferait mal.

Serafina pâlit, mais son doux sourire garde toute son indulgence.

*
* *

Marcantonio a changé de sentiments et de langage, mais il est resté ce qu'il a toujours été dans sa maison un tyran domestique, il a voulu à tout prix que Serafina fût malade et se mit au lit pour guérir. C'est en vain que la jeune femme a mis sa paleur et sa faiblesse sur le compte d'une maladie récente désormais enrayée, le professeur, après avoir affirmé en branlant la tête qu'il ne se laisserait pas abuser, a contraint sa fille à lui obéir.

Serafina est rentrée tout émue dans son ancienne chambre pour donner à son père la consolation de la voir dans son lit de jeune fille.

— Quand tu seras couchée, lui dit Marcantonio, tu m'appelleras je serai à côté et t'entendrai tout de suite.

Il ne va pas plus loin que derrière la porte ; il entend le froufrou de la robe de soie noire, costume élégant que sa fille porte avec grâce, puis le bruit des bottines tombant à terre ; il a le temps à peine de se rappeler que ces bottines sont très fines, et que toute la toilette de sa fille est empreinte de ce bon goût que

la richesse seule ne sait pas combiner, mais qui n'est justifié que par la richesse, quand la voix de sa fille l'appelle.

Il rentre tout émue, pendant que Serafina rit, la tête sous les couvertures, contente maintenant de ce jeu qu'elle n'avait pas imaginé si plaisant. Sur le fauteuil, auprès du lit, on ne voit que la robe de soie, et à terre, les bottines ; tout le reste de la dépouille de la jeune femme a été dissimulé par un trait de caractère ordonné où le père reconnaît Serafina. Il lui dit :

— *Bravissimo !* Je retrouve maintenant ma fille tout entière, bien qu'elle se cache... Tu ris encore, donc la guérison commence ; laisse-moi t'embrasser comme au temps où tu étais petite fille.

Serafina baisse un peu les couvertures et montre son joli visage dont les yeux sont brillants de deux larmes de joie. Son père se penche vers elle et, en la baisant au front, il remarque qu'elle a gardé à ses oreilles deux énormes diamants ; ils sont en strass évidemment, mais brillent comme s'ils n'étaient pas faux.

— Es-tu content ? lui dit Serafina. Je me suis couchée pour te faire plaisir ; pour me rendre la pareille tu vas me laisser me lever. J'ai passé tant de jours au lit que cela m'ennuie d'y rester.

— Il faut attendre la visite du médecin.

— Mon docteur, qui est célèbre à Milan, m'a ordonné de faire de l'exercice sans aller jusqu'à la fatigue, de bien me nourrir sans m'indigérer, et je crois sa prescription excellente.

— Quel est ce médecin ?

— Le docteur D***.

— Ah ! s'écrie Marcantonio en grattant son crâne dénudé, et perdu dans l'océan des conjectures.

Il le reconnait, suivre son premier plan est impossible. Cette obscurité dont il a voulu entourer le passé est pénétrée de loin en loin par des éclairs rapides qui lui donnent des apparences plus terribles. Mieux vaut la certitude.

— S'il est vrai que tu te sentes bien, si tu ne crains pas que les forces te manquent, dit il en caressant de sa grosse main le visage délicat de sa fille, parle-moi de ton passé, ma Serafina.

Et comme il prévoit le retour de l'objection que sa fille lui a opposée par deux fois déjà, il ajoute :

— Parle-moi aussi de *lui.*

Serafina ne demande pas une seconde autorisation ; elle dit avec un accent où vibre une émotion vraie :

— Iginio est l'homme le meilleur, le plus estimable que j'aie connu sur terre, après mon père. Il m'a aimée dès le premier

jour comme il m'a aimée par la suite, avec une bonne humeur inaltérable, afin de me prouver, je crois, que notre amour était et devait être la joie de notre existence. Ce n'est pas ma faute si, de mon côté, je n'ai pas toujours été ainsi ; j'ai fait de mon mieux pour être heureuse, et quand le malheur est venu nous frapper, il nous a trouvés forts.

— Le malheur ! balbutie Marcantonio, le malheur s'appelait l'abandon de ton père.

Serafina lui serre la main et le regarde avec tendresse, mais sans le démentir.

— Oui, dit-elle, puis le malheur nous attaqua d'un autre côté, mais il nous trouva souriants parce que nous nous aimions. Tu n'as pas voulu connaître Iginio, et cependant il était digne de toi.

Le coup est porté. Marcantonio l'a reçu sans protester ; mais Serafina ne peut continuer, tant elle est oppressée par l'angoisse de son émotion. Les terreurs du malheureux père se réveillent.

— Tu vois, s'écrie-t-il, ce sujet te fait mal ; parlons d'autre chose.

— Non, laisse-moi te parler de lui. J'ai toujours cru devoir l'aimer d'autant plus que tu ne voulais pas lui donner une place dans ton cœur, et j'ai toujours craint de ne pas l'aimer assez. Je voudrais, au moins à présent, te voir abandonner son antipathie

— Je lui ai tout pardonné ! murmure Marcantonio.

— Merci... mais laisse-moi continuer. Quand nous étions à l'étranger, au froid, au chaud, dans ce monde théâtral où personne n'a d'amitié sincère, qui essuyait mes larmes, qui me communiquait son courage, qui me soignait dans mes maladies ? Lui seul. Qui me parlait de toi sans amertume ? Toujours lui. Lorsque ton silence me peinait, c'était lui qui te trouvait des excuses. Il savait lire dans ton cœur, même de loin, et il ne se trompait jamais. « Il faut prendre en douceur ses allures, me disait-il ; ton père est un peu sévère, parce qu'il est habitué à trôner dans sa chaire de professeur. » (Père cela ne t'offense pas que je te raconte ceci ?) « Sa science même est austère. Tu ne dois pas espérer qu'il t'écrive ; il a juré de ne pas te considérer comme sa fille, et je suis sûr qu'il ne répondra pas de longtemps à tes lettres ; mais tu dois lui écrire, d'abord parce que c'est ton devoir ensuite parce que cela lui fera du bien. » Et quand, à la veille de devenir mère, à Bucharest, je reçus ton premier signe de réconciliation, cette bague qui n'a plus quitté mon doigt, Iginio, qui délirait déjà, accablé par la fièvre typhoïde qui a failli me l'enlever, me dit alors : « Tu le vois, Serafina, ton père te pardonne

et te dit : *aime* ; il a choisi ce moyen de t'exprimer ses sentiments. Ton père est bon, je le connais, va. Tu verras qu'il te comblera de cadeaux. Mais n'espère pas qu'il t'écrive, il n'y faut pas songer. Il est fait comme cela, je le connais. » Il avait bien deviné, père ; tu ne m'as jamais écrit.

— Non, murmura Marcantonio, en laissant tomber sa tête, fatiguée par mille visions, jusque sur le marbre de la table voisine, non, je ne t'ai jamais écrit.

— Qu'importe ! répond Serafina en avançant sa main pour lui faire une caresse filiale, ta correspondance muette a suffi pour me consoler. Nous t'avions offensé et ne méritions rien de plus... Lorsque mon pauvre Marcantonio naquit, Iginio était encore dans sa convalescence ; ton don à l'accouchée nous fit tous guérir plus tôt. Nous mangions tous les deux notre potage dans la coupe d'argent et avec le couvert que tu m'avais envoyé ; je mangeais la première, lui ensuite... Un mois après, il chantait et on lui faisait un triomphe. Tu te souviens ?

Marcantonio ne répond pas ; il a fermé les yeux et il a vu surgir dans cette obscurité un petit personnage qui lui fait cent cajoleries pour l'amener à jouer avec lui. Le pauvre homme voudrait faire un jeu de baisers, mais l'enfant s'y refusant, il n'ose lui dire : « Je suis ton grand-père. »

La scène noire change à chaque parole nouvelle de Serafina, selon qu'elle y introduit ou en éloigne un personnage. C'est ainsi que disparait tout à coup le petit Marcantonio, et le grand-père, resté seul, ne parvient pas à étouffer un gémissement.

— Quand mon pauvre enfant mourut... continue Serafina, mais elle s'arrête avec émotion, parce qu'elle a entendu un sanglot.

— Si tu l'avais vu ! reprend-elle après une pause. C'était le portrait d'Iginio ; il avait, comme lui, les yeux à fleur de tête, un peu ronds, mais beaux, et aussi son sourire. Son front, plus haut rappelait le tien, et ses cheveux bouclaient sur la nuque, comme tes cheveux.

Elle esquisse ce portrait en caressant les boucles grises de son père, restés clair-semés d'une superbe chevelure qui a été le plus grand avantage physique de Marcantonio.

— Je t'ai écrit toutes ces choses, mais te les dire ici, dans mon lit de jeune fille, où se sont éveillés jadis mes sentiments, où j'ai fait tant de rêves de bonheur, te les dire ainsi, ma main dans la tienne, m'est bien doux. Père, cela ne t'ennuie pas que je te répète des choses que tu sais ?

— Non, dis-moi tout comme si je ne savais rien, comme si ton

père revenait d'un méchant monde éloigné, où l'on oublie toutes ses affections.

Marcantonio relève la tête et sourit à sa fille, qui continue ainsi :

— Je te parlerai de lui, toujours de lui, puisque tu me le permets. Si tu avais pénétré son cœur, si tu avais su combien il est riche de bonté, il y a longtemps que tu lui aurais pardonné l'offense qu'il t'a faite en m'aimant. A Barcelone, un soir, devant un café, un pauvre diable chantait l'air de la *Calomnie du Barbier* en s'accompagnant de sa guitare. Les assistants riaient, mais de moquerie, parce que la voix du chanteur était rauque et la guitare discordante. Quand le misérable, qui avait la faim peinte sur le visage et surtout dans les yeux, voulut faire la quête, le premier auquel il s'adressa lui dit une grossièreté, le second lui tourna le dos. Le malheureux n'osa pas coutinuer le tour de l'assistance ; il jeta autour de lui un regard éperdu, ramassa son béret qu'il avait posé à terre et se disposa à s'en aller. Nous étions assis près de là, et j'attendais, mon aumône à la main, qu'il vint la réclamer. Sais-tu ce que fit Iginio ? Il me dit avec son regard riant : « Attends-moi ici. » Puis il se leva et rejoignit le mendiant qu'il pria de lui prêter sa guitare. Et là, devant tous les clients du café, au milieu de la foule des passants qui grossissait autour de nous, il chanta l'air de la *Calomnie*, comme il sait le chanter, lui ! C'était superbe, mon père, superbe, quoique la guitare fut fausse. Les bravos qui éclatèrent de toutes parts m'émurent plus que ceux que mon mari recueillait chaque soir au théâtre. Il rendit la guitare au mendiant qu'il envoya faire la quête ensuite. A chaque pièce de monnaie qui tintait dans son béret, ce malheureux laissait tomber une larme ; je lui donnai aussi une larme avec mon obole, et peut-être plus d'une femme de l'assistance fut aussi sensible que moi. Mais je fis quelque chose de plus. Je dis à mon Iginio : « Allons-nous-en. » Nous partîmes vite, et quand nous fûmes arrivés dans une rue obscure, je lui donnai un baiser furtif, comme si je n'étais encore que son amoureuse.

Après un moment de silence, Serafina reprend :

— Mon Iginio n'a jamais démenti son caractère ; du premier jour que je fus sa femme, il sut m'inspirer ce courage tranquille et riant qui est si rare, même chez les hommes. A notre retour du Caire en Italie, on nous fit faire la quarantaine, à Naples, dans une sorte de maussade caserne, et le temps nous aurait semblé mortellement long s'il n'avait su l'égayer. Et comment ? En chantant certaines parodies dans lesquelles il remplissait plusieurs rôles Le ténor et la prima donna, malades tous les deux,

étaient restés au Caire; mais le duo d'amour n'était pas supprimé pour cela; c'était, au contraire, le morceau le plus désiré, le plus applaudi. Mon mari tenait alternativement les deux rôles. Il faisait aussi le chœur, parce que les choristes ne voyageaient pas avec nous, et il était impossible de rester sérieux à la mimique du chœur masculin, et aux voix affaiblies du chœur féminin. C'était lui qui improvisait certaines entrées de ballet, dans lesquelles il ne dansait pas; lui qui ordonnançait les saynètes, et tout cela pour nous maintenir en bonne humeur. A laisser faire les autres, nous serions morts d'ennui plutôt que du choléra; il acceptait les remerciements de tous, mais il n'était pas content s'il n'apprenait de moi que je m'étais amusée. Il me demandait souvent: "Tu ne te sens pas très malheureuse?" et quand je l'assurais que, tout au contraire, j'étais heureuse autant que possible, il me disait: "Tu sais bien que j'ai juré de faire ton bonheur; si tu t'aperçois que je n'y réussis pas ou que je suis sur le point de commettre une bévue, avertis-moi." Enfin le ciel voulut me rendre la consolation qu'il m'avait donnée, puis enlevée. Il nous naquit une fille que nous appelâmes Faustina, en souvenir de ma pauvre mère. Nous étions à Plaisance quand je reçus le trousseau que tu destinais à ma fille. A ce moment, quel grand bien me firent ces deux mots: *A Faustina*, qui l'accompagnaient. Ces mots étaient de ta main et je les accueillis comme un bon augure. Je t'écrivis alors que Faustina, ainsi bénie par son grand-père, ne me serait pas enlevée par la destinée, qu'elle grandirait en beauté et en bonté, vivante image de celle dont elle porte le nom, afin de pouvoir te dire un jour son amour filial...

Marcantonio a relevé sa figure pâlissante, il cherche à lire dans les yeux de sa fille et ne respire plus. Cette angoisse dure peu; elle expire dans un soupir doux et tendre.

— Ce jour est arrivé, dit la jeune femme en hésitant. Faustina attend ta visite. Elle a cinq ans aujourd'hui et elle est très mignonne. On prétend qu'elle me ressemble; mais je crois plutôt qu'elle ressemble à la pauvre maman. Elle te connait; elle a vu ton portrait, et nous lui avons tant parlé de toi! L'autre jour, avant que tu m'eusses écrit cette lettre qui m'a comblée de joie et de trouble, elle a cru te voir de la fenêtre et elle t'a appelé: "Grand-père! grand-père!" Moi, j'étais au lit, et il y avait là quelqu'un...

Serafina s'interrompit; son visage s'est empourpré; elle, aussi, subit son angoisse.

— Quelqu'un? répète Marcantonio.

— Oui, quelqu'un qui ce jour-là n'avait pas encore de nom, mais qui maintenant en a plus d'un... Quelqu'un qui pleurait parce qu'il avait faim, mais sa pauvre mère n'avait pas de lait.

— Grand Dieu ! bulbutie Marcantonio, c'est ton enfant. Cette maladie, c'était...

— Oui, répond Serafina.

Après un instant de silence, Marcantonio demande d'une voix rauque, sans écarter ses mains qui lui couvrent le visage :

— C'est un fils ?

— Oui, un beau garçon, qui a juste quarante jours.

— Imprudente, d'être sitôt sortie ! murmure le père. Et il se nomme ?

— Marco, Antonio, Corrado, Iginio, Maria.

— Marcantonio ?... où est-il maintenant ?

— En nourrice. Mais Faustina est à la maison et attend sa maman.

— J'irai, moi. L'enfant me connait. Ne bouge pas d'ici, de peur de prendre mal. Reste tranquille ; il est trois heures, l'heure de mon cours au lycée ; mais je trouverai un prétexte pour rendre mes écoliers heureux.

Marcantonio embrasse sa fille et sort en hâte. Il a l'esprit troublé et le cœur en désordre. Il sent le besoin d'être seul. Serafina le suit de l'œil jusqu'à ce qu'il ait disparu, puis elle sort du lit où elle est entrée à demi vêtue. Une joie malicieuse s'épanouit sur sa figure,

IX

DEUS EX MACHINA

C'est l'heure de la seconde leçon de métaphysique au lycée ; mais aujourd'hui l'Etre, plein de pitié pour ses créatures, a permis que Marcantonio, sorti avec l'intention d'annoncer une brève leçon du haut de sa chaire, ne se laisse pas même entrevoir au lycée. Imaginez la joie des créatures de la seconde classe.

Marcantonio se dirige vers la rue lointaine de Torino ; fidèle à son principe de ne pas laisser rouiller ses jambes, il fait la course à pied ; il va d'un pas pressé, ce qui ne l'empêche pas de réfléchir.

Il agite dans sa tête certains problèmes embrouillés auxquels il

n'a pas encore trouvé de solution. En voici un : " Dans quelle situation de fortune ce bon garçon d'Iginio Curti a-t-il laissé sa veuve ? " En écrivant à M. *Moi*, Serafina disait ne posséder d'autre capital au monde que son cœur et *son bel art* ; mais, pour se présenter chez son père, elle était mise avec élégance et portait de gros diamants aux oreilles. Son médecin, dans sa dernière maladie, était le docteur D***, un spécialiste célèbre, de ceux qui se font demander deux fois et payer quatre. A en juger par ce dernier fait, même si ses diamants sont en strass, la veuve d'Iginio Curti est riche.

Cela doit être. Un bouffe honnête homme ne pouvait, après avoir donné deux enfants à sa femme, s'en aller *ad patres* en laissant sa famille à la charge d'un beau-père qui vit petitement de la métaphysique.

D'autre part, la lettre était explicite : " Je suis pauvre, " etc., et ceci était dit à M. *Moi*, qui réclamait une épouse à la quatrième page du *Secolo*. " Quelle honte ! pense Marcantonio ; ma fille, à peine un terme légal de son veuvage, mère de deux enfants dont le dernier avait trente-huit jours seulement, se disposer à accepter les vœux d'un anonyme ! Quelle humiliation pour elle, si elle savait jamais que cet anonyme était son père ! Mais elle ne le saura pas. "

Comment accorder cette hâte à s'offrir à de secondes noces avec l'amour ardent conservé au mari défunt ? Que le cœur de la femme abonde en anomalies, Marcantonio le sait, mais à ce point !... La misère seule explique la chose, sans la justifier. Assurément, Serafina est pauvre, comme elle l'a dit ; non seulement ses brillants sont du strass scénique, mais sa robe de soie est de la même provenance. Et puis Marcantonio ne se connaît pas aux toilettes féminines !

Le bouffe Curti — cette perle des bouffes — a fait la prouesse ou la niche — nommez la comme vous voudrez — de voler une fille à son père, d'engendrer deux enfants et de mourir après pour léguer tout cela à l'aïeul trahi !... Peu importe ! Marcantonio est préparé à tout, leur mère est retournée pour toujours à la maison paternelle, la petite Faustina et le petit Marcantonio grandiront dans cet appartement où leur mère a été élevée, sous la tutelle du même dévouement, bénis par les mêmes caresses. Marcantonio n'est pas riche, mais il possède quelques épargnes qu'il s'ingéniera à faire fructifier ; il ajoutera un troisième cours à ses deux cours du lycée, quand il voudra. Et ainsi à l'aide d'un peu plus de métaphysique et de beaucoup d'économie, bien ou mal, on parviendra à vivre tous les quatre. Et les régistres de l'état civil ne

sauront jamais rien de la double sottise qu'une cantatrice (cantatrice ! et dans quel rôle, ô lumignons de la rampe, avez-vous éclairé Serafina sur la scène ?), qu'une cantatrice et un professeur allaient commettre.

Quand l'esprit de Marcantonio est délivré de cette idée, d'autres problèmes se posent devant lui : " Qui a fait le cadeau à Faustina de son trousseau de baby ? Qui a donné à Serafina l'anneau à chaton secret où on lit le mot *ama* en caractères majuscules ? Le mot *ama* contient, il est vrai, les initiales de son nom, mais comment ? dans cet ordre fantastique : Abate Marco Antonio, ainsi que sa fille et son gendre s'étaient obstinés à l'adopter. Les vraies initiales de Marcantonio Abate, au lieu d'un conseil tendre aurait fourni une formule dubitative, la quintessence de toute la philosophie humaine. Donc qui a fait ces cadeaux ? *Lui.* Qui a répondu ainsi à chaque lettre repoussée ? *Lui.* Mais où sont allées toutes ces lettres ? Marcantonio n'en a jamais reçu que trois. A qui sont parvenues les autres ? "

S. Blandy.

(*A continuer*)

LA DAME D'ELLERMORE

(*Suite*)

II

Pour la première fois, M. Campbell oubliait ses devoirs d'hôte ; il était froissé dans son orgueil, blessé dans ses sentiments les plus chers. Charlotte, qui assistait à notre entretien, toucha légèrement le bras de son père, en faisant tout bas appel au calme et à la patience de M. Campbell ; en même temps elle attachait sur moi un regard suppliant.

« Ce n'est, croyez-le, monsieur, qu'à contre-cœur que je me suis engagé à remplir cette pénible mission... Je ne m'y serais jamais décidé si je n'eusse été poussé pour ainsi dire malgré moi et si miss Campbell n'eût été aussi clairvoyante. »

Le vieillard jeta sur sa fille un regard affectueux, maïs en même temps d'une grande sévérité.

« Enfin, me direz-vous, qui était cette femme ? reprit-il d'un ton emporté. Voilà ce que je tiens à savoir ; voilà ce que je vous somme de me dire ? »

Mes yeux rencontrèrent ceux de Charlotte. Je crus y lire qu'elle avait deviné l'idée singulière, fantastique, qui s'était de nouveau emparée de mon esprit, en dépit même de ma volonté et de ma raison.

III

M. Campbell resta inexorable, et, quoique visiblement troublé et irascible, il se refusa à tenir aucun compte des paroles que je lui avais transmises.

«C'est le fait de quelque femme peu recommandable, quelque intrigante comme il y en a tant, qui aura saisi ce moyen de faire le mal sans être connue.»

Il s'excusa en galant homme des paroles offensantes qui lui étaient échappées.

«Ce n'est pas digne d'un homme bien né.»

Il était confondu d'avoir pu s'oublier ainsi.

«Quant au message, ajouta-t-il, cela ne signifie rien, absolument rien.»

Le temps ramena un peu de calme dans nos esprits ; il y avait pourtant encore tant d'agitation dans l'air, le lundi matin après le départ des jeunes gens pour la ville, que, feignant d'avoir reçu une lettre qui ne me permettait pas de rester plus longtemps, je déclarai que j'étais obligé de quitter Ellermore le même jour dans la soirée. Charlotte et son père devinèrent évidemment le vrai motif de mon départ précipité ; mais ni l'un ni l'autre n'essayèrent de me retenir. Si pénible que cela fut pour mon amour-propre, force m'était de m'avouer que Charlotte, elle-même, semblait désirer mon départ. Néanmoins je n'eus pas à souffrir longtemps de cette supposition humiliante, car, sous le prétexte de faire ensemble une dernière promenade, miss Campbell profita du tête-à-tête pour me prier de vouloir bien lui rendre un service important.

«Je suis prêt à faire pour vous non seulement le possible, mais l'impossible, lui répondis je.

— Cette réponse ne m'étonne pas, reprit-elle, et je comptais si bien sur vous, que je ne vous ai exprimé ni regret de votre départ ni prières pour vous retenir. Je ne ferme pas systématiquement les yeux comme le fait mon père, monsieur Temple. Quelle que soit la personne qui vous a parlé, il y a, j'en suis sûre, quelque chose de sérieux dans la communication qu'elle vous a faite. Je vous demanderai donc d'aller voir Collin et de me dire ce qui en est !

— Collin ! ripostai-je ; mais c'est à peine si nous nous connaissons ! Ce n'est pas lui qui m'a invité, mais Charles...

— Et moi donc ! Me comptez-vous pour rien, monsieur Temple ? répliqua-t-elle avec un gracieux sourire ; croyez-m'en, le fait seul de venir d'Ellermore suffit pour expliquer votre démarche, et je ne me contente pas de vous prier, monsieur Temple, je vous supplie de faire ce que je vous demande et de me dire la vérité, toute la vérité.

— J'irai, puisque tel est votre désir, miss Campbell.»

Nous marchions l'un à côté de l'autre sur le bord du lac, allant

et revenant sur nos pas ; la surface de l'eau, éclairée par les rayons de feu du soleil couchant, brillait comme un miroir d'or ou un bouclier d'acier bruni aux reflets métalliques. Si grave que fut le sujet de notre entretien, je n'en étais pas moins captivé par la splendeur inouïe de cet effet de lumière.

Miss Campbell se mit à me raconter, tout en marchant, comme quoi les goûts, les habitudes et les penchants de Collin faisaient exception à tous ceux du reste de la famille, et bien d'autres choses encore, que j'étais loin de soupçonner ; il s'était lancé dans un monde plus ou moins interlope. On avait espéré que tout cela n'aurait qu'un temps, car, au fond, c'était la bonté même.

« Vous souvenez-vous comme il était aimable et affectueux pour moi lors de notre séjour en Suisse ? Il a le cœur excellent. »

Ces confidences me dévoilèrent un nouveau côté de la vie et du caractère de ma jeune hôtesse. Ce milieu, que je croyais jusque-là si heureux, si uni, n'était pas plus exempt qu'un autre de soucis, et miss Campbell devait avoir sa large part de tribulations. Nous reprîmes le chemin de la maison, en continuant à causer amicalement. Le moment de mon départ approchait ; je n'avais plus que le temps de rentrer pour prendre mon dernier repas à Ellermore. En arrivant près de la porte, toujours ouverte nous aperçumes M. Campbell ; il se dirigeait vers nous d'un pas précipité. Cette allure, si différente de la gravité habituelle de sa démarche, me frappa ; ses pieds avaient l'air de se brouiller, de se croiser l'un sur l'autre, tant son agitation était grande ; son chapeau était posé très en arrière ; les pans de sa redingote, soulevés par la rapidité de sa course, voltigeaient de droite et de gauche. Il semblait poussé en avant, soit par la force d'une grande frayeur, soit par l'impétuosité du vent. Dès que sa voix fut à portée de nous, il nous appela tous deux, en nous faisant signe d'accourir, puis il rebroussa chemin sans ralentir son pas. Charlotte s'élança à sa suite ; je la suivais de près. M. Campbell n'adressa pas la parole à sa filte quand elle l'eut rejoint ; il fit mine de la repousser lorsqu'elle voulut lui prendre le bras.

Ce n'était pas le moment de perdre le temps en expressions de sympathie. Sans faire halte un instant, il continua sa course jusqu'à l'allée de la Dame, qui, sous les arbres inondés de soleil, faisait l'effet d'un ruban d'or. Ce dut être une vraie fatigue pour M. Campbell d'en gravir la pente, assez raide, avec une pareille célérité. Après avoir franchi quelques mètres de l'allée, il s'arrêta, puis regarda tour à tour sa fille et moi ; aussitôt, d'un geste

impératif il leva la main, comme pour commander notre attention. M. Campbell, d'une pâleur livide, la physionomie bouleversée, faisait peine à voir ; de grosses gouttes de sueur perlaient son front ; il semblait désirer parler et être dans l'impossibilité d'articuler un mot.

Toujours de la main, il nous enjoignait d'écouter ; je restai pendant une ou deux secondes uniquement absorbé par l'expression de son regard terrifiant. Il m'était impossible de me rendre compte de ce qu'il désirait de nous. La brillante lueur du soleil couchant frappait obliquement et semblait entrer dans notre poitrine comme une lame de feu. Les feuilles des arbres frémissaient à peine au souffle d'une légère brise.

Les oiseaux gazouillaient à mi-voix ; le calme qui nous entourait était si complet qu'on distinguait jusqu'au faible remous de l'eau, quoique le lac fut bien loin de nous ; rien ne troublait le repos de la nature prête à s'endormir. Que pouvait donc signifier le geste impératif de M. Campbell ? Que désirait-il de nous ? Charlotte pâlissait à vue d'œil. Il me semble encore les voir, elle et son père, tous deux livides, devant mes yeux : le vieillard à la tête chenue, au visage spectral, à la prunelle de plomp, fixe, pétrifiée, elle, l'oreille tendue, sans voix, sans mouvement, bouche béante ; tout, jusqu'à ses vêtements, pour ainsi dire, semblait imprégné de son anxiété ; mais plus elle écoutait, plus ses joues blémissaient. On eût dit que son sang se glaçait dans ses veines en attendant un arrêt fatal. Tout à coup, M. Campbell laisse retomber sa main :

« Elle est partie ! elle est partie ! » s'écria-t-il d'un ton désespéré.

Puis il ajouta d'une voix brisée par l'émotion :

« J'imaginais que cela ne tenait qu'à moi ; depuis quelque temps, je sens que je baisse ; par moments, je ne dois plus avoir toutes mes facultés ! »

Ah ! qu'il était pénible d'entendre le malheureux vieillard faire ainsi cet humiliant aveu, dans l'espoir, peut-être, d'y trouver une solution à ses terreurs !

« Oh ! mon père ! mon cher père ! » s'écriait Charlotte, appuyant la main sur le bras de M. Campbell.

Un changement s'était fait tout à coup en elle. Dominant son émotion, elle avait retrouvé son sang-froid et recouvré la parole :

« C'est sans doute un simple avertissement, dit-elle ; tout n'est peut-être pas désespéré encore ! »

Le vieillard, pour toute réponse, se borna à répéter ces mots :

« Elle est partie ! elle est partie ! »

Après un moment de silence, il ajouta :

« Vous rappelez-vous ce qui est arrivé la dernière fois ?

— Oh ! mon père ! mon père ! » s'écria Charlotte d'un ton suppliant.

Il me parut qu'il était de mon devoir, comme étranger, de m'éloigner un peu. Tous deux semblaient frappés de stupeur en se regardant. M. Campbell poussa un soupir à fendre l'âme : puis s'adressant à sa fille, lui dit :

« Vous jetterez quelques effets dans une valise et nous partirons par le premier train ; il n'y a pas de temps à perdre. »

Nous quittâmes, en effet, Ellermore tous ensemble ce soir-là. Jamais voyage ne me sembla si long et si fastidieux ; Charlotte, pour la première fois de sa vie, s'absorbant dans sa propre inquiétude, paraissait oublier celle des autres ; la fixité de son regard était effrayante ; son père, à qui tout déplacement était depuis longtemps défendu par les médecins, était si fatigué lorsque nous arrivâmes à Londres qu'il ne me parut pas possible de quitter mes tristes compagnons de voyage. Voici comment je me trouvai involontairement mêlé aux douloureux événements qui suivirent ; j'étais, en effet, présent à la scène tragique, dont plus d'un lecteur se souviendra sans doute d'avoir lu le récit dans les journaux.

Il n'y avait pas de folie dont Collin ne se fût rendu coupable ; cette vie de dissipation l'avait non seulement conduit à sa perte, mais avait compromis la maison d'affaires dont il avait la direction ; ajoutez à cela qu'il avait épousé une femme indigne de porter un nom honorable et honoré ; aussi, lorsque son père et sa sœur parurent soudainement devant lui, l'infortuné, saisissant un pistolet posé près de lui sur sa table, se fit sauter la cervelle sous leurs yeux. Le souvenir de ce drame m'épouvante encore comme au premier jour. Le malheureux ne put apparemment supporter, en face de son père et de sa sœur, la vue de celle qui était sa femme, et du tas de lettres amoncelées sur sa table, multiples avant-coureurs d'une catastrophe imminente ! Je renonce à dépeindre une telle scène. Le père, depuis longtemps menacé d'une attaque d'apoplexie, tomba frappé de paralysie ; il me fallait traîner Charlotte de son frère mort à son père mourant, ou pire encore, c'est-à-dire se survivant à lui-même. En attendant l'arrivée de Charles, c'est moi qui m'occupai du moribond ; on me divulgua franchement la gravité

des affaires ; on craignait que la catastrophe n'engloutit tout ! Mais peu à peu quelques points s'éclaircirent à l'horizon. La position ne semblait plus être aussi compromise qu'on l'avait cru d'abord ; il fallait se décider entre trois partis : ou abandonner la maison d'affaires, origine de leur fortune ; ou envoyer les jeunes gens travailler de côté et d'autre ; ou faire un effort désespéré pour remettre à flot la maison d'affaires, en réduisant au strict nécessaire les dépenses d'Ellermore. Charles ne se décida qu'à grand'peine à suggérer ce dernier plan à sa sœur. Elle avait pourtant trop de bon sens et de dévouement pour repousser une telle proposition.

« Nons sommes tant de monde ! disait-elle, non seulement il faut songer aux grands, mais aux petits ! »

Et, en effet, le nombre de tous ceux qui gravitaient autour d'elle m'effrayait. Dès que M. Campbell fut transportable, on l'emmena à Ellermore ; mais ce n'était qu'une amélioration relative, car il restait dans un état de prostration effrayant. Heureusement qu'il ne conservait nul souvenir de ce qui s'était passé en dehors de la suspension momentanée de toutes ses facultés. Il avait un côté paralysé, le cerveau presque complètement pris, et toutes les exigences d'un enfant relevant de maladie ; il fallait sans cesse s'occuper de lui. Il lui arrivait parfois d'adresser, inconsciemment, les questions les plus poignantes à sa malheureuse fille :

« Qu'est devenu Collin ? Serait-il malade ? Est-il chez lui ? Pourquoi ne cherchez-vous pas à le marier ? c'est ce qui pourrait lui arriver de plus heureux. »

Charlotte répondait avec une patience impertubable à toutes le questions de son père, en abondant toujours dans son sens. Je ne pris congé d'eux qu'après les avoir installés dans un sleeping-car que j'avais retenu d'avance. M. Campbell m'exprima sa satisfaction de retour chez lui, disant qu'il aurait certainement quitté Londres plus tôt si sa fille n'eût tant tenu à voir la ville, et qu'il comptait retrouver Collin à Ellermore ; après quoi, se retournant vers Charlotte, il ajouta :

« C'est que je crains, parfois, de n'avoir plus conscience de ce que je dis ; heureusement que ma fille est là pour me remettre dans le droit chemin. Collin est un si honnête garçon, si capable ; il est d'avis que tout s'arrangera, pourvu que je me retire. Je ne suis plus en état de travailler. Vous verrez certainement mon fils à Ellermore, monsieur Temple. »

Maintenant il me reste encore à dire, au risque de paraître ridicule, absurde même, que jusqu'au jour où M. Campbell et sa

fille quittèrent Londres, je rencontrai, ou je m'imaginai rencontrer sans cesse la dame voilée qui m'était apparue à Ellermore. Apercevais-je un groupe de deux ou trois personnes : elle en était ! Quelqu'un se dirigeait-il vers moi : c'était elle encore ! Marchait-on derrière moi : c'était toujours elle ; puis, dès que je faisais mine de vouloir la rejoindre, elle s'esquivait avec une célérité qui déjouait tous mes plans !

Je l'aperçus encore sur la tombe de Collin. Mais à quoi sert de demeurer plus longtemps sur cette hallucination, si c'en est une ! Du jour où les Campbell quittèrent Londres, je ne la vis plus !

IV

A ces événements succéda une période de calme complet dans ma vie. L'existence me semblait dorénavant dépourvue de tout intérêt ; je repris le cours habituel de mes occupations peu attachantes ; je jouissais d'une position indépendante, ce qui est peut-être de toutes les conditions la plus confortable, mais la plus monotone. Si jamais disciple de Salomon ambitionna cet état, ce fut, sans nul doute, lorsque, blasé comme son maître, il découvrit que l'ambition et le plaisir n'étaient que vanité ! N'ayant ni les devoirs ni les charges de la famille, je ne poursuivais d'autre objet que celui de ma satifaction personnelle. En avais-je assez de mon appartement solitaire, j'allais faire des visites. En avais-je assez de l'Angleterre, je voyageais. En dépit de ces agréments, je ne m'en ennuyais pas moins royalement. Comment en eût-il pu être autrement, après avoir senti et connu (seulement par procuration), il est vrai, les émotions et les épreuves de la vie réelle ? Il va sans dire que le souvenir d'Ellermore occupait souvent mes pensées ; je me faisais les plus graves reproches de suivre, à moitié endormi dans ma paresse égoïste, les différentes phases du malheureux sort de mes amis. Quand donc l'économie politique offrira-t-elle à l'homme aux prises avec les difficultés de l'existence des services plus effectifs que les sympathies stériles de ses semblables ? Quoique Charlotte se gardât bien de jamais exprimer une plainte dans ses lettres, je n'en éprouvais pas moins très vivement, en les recevant, le regret de ne pouvoir lui tendre une main secourable. Un jour, elle m'écrivit qu'on était décidé à vendre Ellermore, mais que l'état de son père interdisait jusqu'à la pensée de lui dire ce qui en était. Par suite des malheurs épouvantables qui l'avaient frappé, il ne se souvenait plus de

rien, et ne cessait d'adresser à sa fille les questions les plus déchirantes. « J'espère que Dieu me perdonnera les mensonges que je suis obligée de faire, me disait-elle. Nous redoutons de laisser pénétrer près de lui âme qui vive, de peur qu'il ne vienne à découvrir la vérité. Tout mensonge, ajouta-t-elle, même en vue d'un but utile, m'est toujours un remords. Le docteur Maxel, qui n'a, lui, aucun scrupule quand il s'agit de la santé de ses malades a imaginé d'ordonner à mon père un changement d'air. A la faveur de ce stratagème, on pourra réaliser le projet de vente en question ; mais que de complications pour soutenir cette feinte jusqu'à la mort de mon pauvre père ! »

Peu après, elle m'écrivit qu'Ellermore était vendu à l'amiable, et que, grâce au dévouement de bons amis, la maison d'affaires était remise à flot. Rien dans sa lettre ne pouvait donner à penser combien il lui en devait coûter de quitter Ellermore, ce lieu de sa naissance, rempli pour elle des plus chers souvenirs ! Elle s'était interdit toute hésitation, aussi bien que toute récrimination. Une seule chose la préoccupait : c'était d'épargner à l'infortuné vieillard l'angoisse de la réalité.

Je ne fus plus jamais invité par miss Campbell ; mais, ne pouvant résister plus longtemps au désir de la revoir et de lui venir en aide, je pris l'initiative de lui exprimer l'intention de me rendre prochainement à Ellermore, motivant d'ailleurs ma visite par l'offre de m'occuper de M. Campbell pendant le déménagement.

On approchait de la Noël quand je partis. Les Campbell ne devaient plus rester dans leur domaine qu'une semaine ou deux. On avait reussi à persuader au pauvre malade, que l'état de sa santé exigeait le séjour d'un endroit calme et bien abrité, où l'on envoie les convalescents. Charlotte m'avait écrit une lettre désespérée à la veille de commencer ses préparatifs de départ. « Le courage me manque », disait-elle, et, de sa part, c'était dire beaucoup ! Elle craignait que le changement de vie ne rendit à son père conscience de la réalité ; que quelque fâcheux ne demandât des nouvelles de Collin. Ces mots : « Le courage me manque », me décidèrent à prendre le même soir le train rapide pour l'Ecosse ; le lendemain vers midi j'étais à Ellermore. Que tout y était changé ! La bruyère n'étendait plus sur la montagne un tapis cramoisi, mais gris.

La surface du lac ne semblait plus d'or, mais de plomb. Ce n'étaient plus des filets d'eau qui suintaient à travers les fissures du roc, mais des torrents qui s'en échappaient ! Les cimes des montagnes n'étaient plus mousseuses, mais déjà recouvertes d'un

léger duvet de neige. Les sapins seuls conservaient leurs feuilles toujours vertes. Les bouleaux dépouillés tranchaient comme des spectres blancs sur le fond du ciel bleu.

Les feux atténués du soleil ne brillaient plus du même éclat; malgré cela, l'herbe mouillée, cristallisée par le givre et jurqu'aux moindres flaques d'eau lançaient en frissonnant comme des étincelles d'argent. C'est sous cet aspect nouveau que la maison m'apparut, entourée des longs squelettes des arbres et flanquée de ses jolies tourelles; la pelouse, sur laquelle l'herbe croissait plus drue que jamais, était du plus beau vert émeraude Des cheminées s'échappaient d'épaisses spirales de fumée noire. La porte de la cour, était toute grande ouverte comme d'habitude.

L'aspect de cette scène hivernale manquait de mouvement; on n'y voyait pas le moindre symptôme de vie; rien n'annonçait la présence toujours animée du fils de la maison; la petite habitation du cocher, les communs étaient clos; on avait déjà vendu chevaux et voitures. C'était, à vrai dire, la seule modification perceptible. Je connaissais de longue date déjà la servante que je rencontrai à la porte. Il n'y avait jamais eu un grand nombre de laquais à Ellermore. Je fus introduit par cette caméristé dans le salon désert et morne.

« Mlle Charlotte ne quitte presque plus jamais monsieur, me dit-elle; il est très faible. Mademoiselle reste constamment enfermée avec lui au premier; ce n'est pas bon pour elle; vous allez la trouver bien pâle et bien changée. Elle n'est plus la même ! »

Au bout de quelques minutes, miss Campbell entra; son visage s'illumina lorsqu'elle m'aperçut; elle me sembla, en effet, très changée. Aussitôt le premier moment passé, l'émotion la gagna et elle versa quelques larmes. Elle s'en excusa en me disant que ce n'était rien, et qu'elle était heureuse ne me voir.

« J'espère, ajouta-t-elle, que vous ne m'en voudrez pas de vous quitter bientôt. Je reste presque constamment en haut près de mon père; il m'est bien pénible de le tromper comme je le fais.

— Il ne s'agit ni de tromperie ni de mensonge, lui répondis-je.

— Si fait; et un mensonge en entraîne toujours fatalement d'autres. Je vis dans des transes perpétuelles, craignant que mon malheureux père ne vienne à découvrir la vérité. »

Puis tout à coup, me regardant en face et souriant d'un sourire sinistre qui faisait mal à voir, elle me dit :

« Ellermore est vendu !

— Vraiment ! m'écriai-je d'un ton fort soucieux ; je m'étais bercé jusque-là de l'espoir qu'au dernier moment quelque événement imprévu s'opposerait au sacrifice. »

Charlotte commença par pousser un soupir, plus éloquent que bien des paroles ; puis elle reprit :

« Il semble presque content de partir maintenant et ne parait plus penser à autre chose. Pauvre père ! pauvre père ! répétait-elle avec une tristesse inénarrable, s'il était seulement arrivé à destination. Rien ne m'a jamais causé tant d'appréhention que ce voyage. J'ai comme le pressentiment d'un nouveau malheur. »

Nous causâmes ainsi quelque temps tête-à-tête de tous les arrangements qu'elle avait pris. Charlotte devait arriver au dernier moment pour prêter main-forte à sa sœur ; il me parut néanmoins que je ne lui semblais pas être de trop. Au bout d'une demi-heure, elle me quitta en disant :

« Ce sera bien ennuyeux pour vous d'être ici, monsieur Campbell ; il n'y a plus personne, sauf les enfants, et encore les pauvres petits sont-ils devenus beaucoup trop sages pour leur âge, à force de s'entendre recommander de ne pas faire ceci, de ne pas faire cela. Il est inutile, n'est-il pas vrai, que l'on vous indique le chemin de votre chambre ? Il faut aller vous reposer monsieur Temple. »

Puis elle me tendit de nouveau la main, me disant :

« Je suis si heureuse de vous voir ! »

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer.*)

REVUE SCIENTIFIQUE.

Sommaire : Machines à vapeur à basse et à haute pression—Locomobiles—Navigation à vapeur : Expérience du marquis de Jouffroy à Lyon, et de Fulton à Paris et à New-York—Premier bateau à vapeur circulant sur le St-Laurent—Les premiers navires à vapeur traversant l'Océan—Variété : Expérience téléphonique à longue distance faite récemment en Belgique.

Le principal caractère de la machine de Watt avait été la transformation du mouvement rectiligne en un mouvement circulaire. Cette machine est à balancier ; pour conserver à la tige du piston une marche verticale, elle est reliée à l'un des bras du balancier au moyen d'un mécanisme ingénieux appelé *parallélogramme articulé*. De l'autre bras descend une forte tige ou *bielle* articulée à une tige plus courte appelée *manivelle*, fixée par l'autre bout, au centre d'une grande roue massive, nommée *volant*, avec laquelle elle peut tourner, transformant ainsi le mouvement de va et vient du piston transmis par le balancier, en un mouvement circulaire continu, par suite de la force d'inertie et de la vitesse acquise par le volant mis en mouvement, et qui permet de vaincre le *point mort*.

La machine est à condensation, c'est-à-dire que la vapeur, à sa sortie du cylindre, rencontre dans un compartiment, de l'eau froide amenée par une pompe dans une bache est instantanément condensée. Une pompe dite à air extrait l'air et le mélange d'eau dont une partie est envoyée au dehors, et une autre partie reprise par une autre pompe, dite *alimentaire*, est refoulée dans la chaudière à vapeur. Une combinaison de tringles mue par une excentrique placée sur l'axe du volant fait manœuvrer le *tiroir* qui distribue la vapeur dans le cylindre. Enfin le modérateur à force centrifuge, mu aussi par le volant, régularise l'arrivée de la

vapeur en fermant, plus ou moins une valve, suivant que le mouvement de la machine s'accélère ou se ralentit.

Tous les travaux de James Watt, commencés en 1763, étaient terminés en 1782. Watt était né en 1736 et il mourut en 1819, laissant une fortune considérable.

*
* *

La machine de Watt est dite *à basse pression*, parce que la vapeur était employée chauffée seulement à la température de l'ébullution de l'eau et sous une pression ne dépassant guère celle de l'atmosphère. L'énorme quantité d'eau nécessaire pour la condensation, 200 gallons par cheval et par heure, pouvait constituer un grave inconvénient dans bien des cas. Mais pour y remédier, il n'y avait qu'un moyen : supprimer la condensation et laisser échapper la vapeur dans l'air; mais alors, il fallait que la tension de la vapeur fût doublée, c'est-à-dire qu'elle fût au moins de deux atmosphères, une atmosphère de tension devant servir à vaincre la résistance de l'air atmosphérique lors de l'échappement; en un mot il fallait établir des machines *à haute pression*, qui, après diverses tentatives, furent définitivement rendues pratiques en 1796 par l'Américain Olivier Evans.

C'était un nouveau pas immense. En effet, les machines à haute pression sont infiniment plus simples. De plus elles tiennent moins de place, coûtent moins cher, et à égalité de force effective, elles consomment moins de combustible.

Un autre progrès important qui remonte à Watt, mais qui ne fut rendu réellement pratique qu'en 1804, fut la machine à détente de Woolfe. Ici la vapeur, au lieu d'agir en plein pendant toute la cource du piston, n'agit directement que pendant une partie de sa course, et continue pendant le reste du temps à agir par sa seule force élastique. Il en résulta une plus grande régularité dans la marche du piston, et une plus grande somme de travail réalisé avec la même quantité de vapeur.

Puis vinrent les machines sans balancier, verticales ou horizontales, dont la bielle est actionnée directement par la tige du piston.

*
* *

Après les *machines fixes* montées à demeure dans les endroits où elles doivent actionner, on a été conduit à construire des machines dites *locomobiles*, qui sont des machines assez légères

pour être facilement transportables d'un lieu à un autre, tout en présentant les conditions nécessaires de sécurité et de solidité. Ces machines sont placées sur des trains conduits par des attelages là où elles doivent servir. Ces *locomobiles* sont aujourd'hu, très répandues, et elles rendent de grands services dans les ateliers, dans les travaux agricoles, et dans les travaux de construction, où leur application constitue un des plus grands progrès réalisés dans l'art de bâtir.

*
* *

Nous avons vu comment la première tentative de bateau à vapeur, faite par Papin en 1707 avait échoué à Minden, en Allemagne.

Les expériences se continuèrent dans les différents pays, mais la question ne pouvait être étudiée avec fruit qu'à la suite de l'invention par Watt, de la machine à double effet.

En 1783, un français, le Marquis de Jouffroy, qui avait consacré sa vie et sa fortune à des études et à des expériences, scientifiques, après plusieurs tentatives infructueuses, expérimenta un bateau à Lyon, sur la Saône. Plus de dix mille personnes assistèrent à l'expérience qui réussit tellement, que le marquis de Jouffroy crut pouvoir tirer parti de son invention. Il demanda au gouvernement le privilège exclusif d'exploiter, pendant trente ans, un service de transports à vapeur sur la Saône. Avant de lui accorder ce privilège on voulut qu'il vînt à Paris *faire, à ses frais, les mêmes expériences qu'il avait faites à Lyon.* L'épuisement de ses ressources ne le lui permit pas, et, découragé, il finit par abandonner ses études qu'il avait poursuivies pendant plus de dix ans. Et c'est ainsi que la France perdit encore l'occasion de marcher la première dans la voie du progrès industriel. La réalisation pratique de l'idée devait revenir à l'Amérique, ou plutôt, partant de France, l'idée devait recevoir sa consécration pratique en Amérique. Fulton n'avait fait que s'emparer de l'idée de Papin, et perfectionner l'invention de Jouffroy. Si le gouvernement français s'était montré aussi généreux à l'égard de Jouffroy qu'il l'avait été d'abord à l'égard de Fulton, il est certain que la France aurait été la première à profiter d'une invention qui était sienne, puisqu'elle appartenait à l'un, ou plutôt à deux de ses enfants.

Faute de mieux, et nous pliant sous les circonstances que nous sommes bien obligés d'accepter, puisqu'elles traduisent des faits

réels et accomplis, je crois devoir donner un passage extrait d'un auteur contemporain :

«Avec leur territoire immense dont l'étendue surpassait l'Europe entière, avec leur population très-faible encore et disséminée sur tous les points, dépourvus de tout système de bonnes routes. et sillonnés par de grands fleuves, dont les rives couvertes de forêts épaisses étaient inaccessibles au halage, les Etats-Unis ne pouvaient s'accommoder des moyens de transports usités en Europe. L'essor du commerce menaçait donc de s'y trouver promptement arrêté par l'insuffisance des moyens de communication, soit avec l'intérieur, soit avec les autres parties du monde, par l'Océan. Les fleuves qui traversent ce vaste pays, la série de lacs immenses qui le bornent au nord, les plus vastes du monde entier, les golfes, les baies abritées et les détroits qui dessinent les côtes méridionales, auraient pu, sans doute, fournir des moyens peu coûteux de communication; mais, enfermés dans les terres et protégés contre l'action des vents, les golfes de l'Amérique et les bras de mer, libres du roulis de l'Océan, et ressemblant à des lacs paisibles, n'offrent qu'un moyen assez lent de navigation, par l'absence de cet élément auquel les voiles et les manœuvres d'un vaisseau doivent leur effet ; et les bords vaseux des fleuves, les forêts qui les hérissent, rendaient impraticables, avons nous dit, les procédés du halage. En outre le gigantesque Mississipi, avec ses branches innombrables, du lac Supérieur au golfe du Mexique, est inaccessible, dans une grande partie de son cours, à toute espèce de navire à voiles ou à rames, en raison de la rapidité des courants. Il est donc facile de comprendre de quelle importance devait être pour l'Amérique, la navigation par la vapeur, qui, sur les fleuves, dispense de tout moyen de halage en triomphant de la rapidité des courants d'eau, et qui, sur les mers, n'ayant pas d'impulsion à demander aux vents, ni de retards à essuyer du calme, lutte heureusement, avançant toujours, même contre la tempête.»

Dès 1784, le gouvernement des Etats-Unis offrit un octroi de 30,000 acres de terres à celui qui trouverait le moyen de faire remonter économiquement les bateaux chargés contre le courant des rivières. La vapeur seule pouvait réaliser cette condition. Aussi, les essais pratiques commencèrent dès 1786, mais avec peu de succès d'abord.

Vers la fin de l'année 1786, Robert Fulton, né en Pensilvanie, arriva à Paris venant d'Angleterre où il s'était rendu afin de compléter son instruction, et d'où il était parti parce qu'il n'y avait pu faire adopter diverses inventions dont il était l'auteur. Il

demeura à Paris pendant quatre ans sans que ses démarches eussent plus de succès, et il se disposait à retourner en Amérique, quand il rencontra Robert Livingston, qui avait autrefois travaillé à la réalisation de l'idée pratique des bateaux à vapeur en Amérique, et qui remplissait alors une mission diplomatique auprès du gouvernement français. Ce dernier engagea Fulton à renoncer pour le moment à son projet de départ, pour s'occuper avec lui de la question des bateaux à vapeur. En vertu d'un arrangement intervenu entre les deux associés, Livingston devait fournir les fonds, et Fulton, faire les expériences. C'était au commencement de 1802.

Après avoir étudié profondément les expériences faites précédemment, pour se rendre compte des défauts qui les avaient fait échouer, défauts qui se rapportaient surtout à l'insuffisance de la force motrice et à la disposition vicieuse des appareils propulseurs, Fulton construisit un premier bateau qui, trop faible pour supporter le poids de la machine, se rompit et s'abîma dans la Seine. Un second bateau, beaucoup plus grand et plus solide, fut immédiatement mis en chantier, et le 9 avril 1803, en présence d'une foule considérable, et de plusieurs membres de l'Institut, Fulton, aidé seulement de trois hommes, fit sa première expérience fructueuse, et atteignit une vitesse de 5760 mètres, ou environ trois milles et demi à l'heure. Pour un privilège de 20 ans, le gouvernement des Etats-Unis avait autrefois exigé seulement 4800 mètres, ou trois milles. Voici ce que dit un témoin occulaire, à propos de cette expérience :

« A six heures du soir, Fulton, aidé seulement de trois personnes, mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie, il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau *mu par des roues comme un chariot, ces roues armées de volants ou rames plates, mues elles-mêmes par une pompe à feu.* »

Le succès parut décisif à Fulton, et il s'adressa aux ministres de la guerre et de la marine pour obtenir une subvention afin de continuer ses expériences sur une plus grande échelle. Bien accueilli partout, il ne put rien obtenir, *parce qu'il n'y avait pas d'argent disponible.*

Il ne fut pas plus heureux auprès du Premier Consul, Bonaparte, à qui il avait demandé de soumettre son invention au jugement de l'Académie des Sciences, offrant d'en faire hommage à la France si elle était l'objet d'un rapport favorable. La demande de Fulton, présentée verbalement par M. Louis Costaz, président du Tribunat, provoqua la boutade suivante de la

part de Bonaparte : « Il y a dans toutes les grandes capitales de l'Europe, une foule d'aventuriers et d'hommes à projets, offrant à tous les souverains de prétendues découvertes qui n'existent que dans leur imagination. Ce sont autant de charlatans et d'imposteurs qui n'ont d'autre but que d'attraper de l'argent. Cet américain est du nombre, ne m'en parlez pas davantage. »

Ainsi se trouva encore perdue pour la France l'initiative de la mise en pratique d'une grande idée, conçue par Papin, poursuivie par Jouffroy, et réalisée par Fulton, qui se hata de traverser l'Océan pour aller faire profiter son pays du fruit de son expérience.

On pouvait à bon droit regretter l'issue de cette affaire. Cependant il est facile, si non de la justifier complètement, au moins d'indiquer des causes qui expliquent le refus du Premier Consul : « D'abord, les esprits, énivrés par de récentes victoires, ne rêvaient que gloire militaire. En second lieu, l'expérience du 9 avril n'avait eu aucun retentissement ; on peut même dire que personne, à l'exception de Carnot et de Costaz, n'en avait compris l'importance, parce que la nécessité d'une navigation rapide ne se faisait pas encore sentir. *Enfin, et c'était là un obstacle d'une excessive gravité, le gouvernement français, qui, depuis longtemps préparait une descente en Angleterre, était assailli chaque jour par des propositions plus ou moins bizarres, et toujours irréalisables pour faire passer la Manche à une armée. Fulton lui-même, avait mis plusieurs fois sa bienveillance à contribution pour se livrer dans nos ports et à nos frais, à des essais de machines sous-marines qui n'avaient que très-imparfaitement produit les effets annoncés.* » Et cette dernière circonstance, sans aucun doute, avait été cause des dernières paroles de la boutade de Bonaparte.

D'ailleurs, Fulton n'avait entrepris ses recherches que dans le but d'en appliquer les résultats à son pays, et non content de profiter des découvertes faites précédemment en France, il semblait se figurer que la France serait assez généreuse, assez désintéressée, pour lui fournir l'argent qui lui était nécessaire pour compléter son travail : en un mot qu'elle tirerait les marrons du feu pour lui.

De retour en Amérique, Fulton et Livingston obtinrent de l'Etat de New-York le privilège exclusif pour vingt ans de la navigation à vapeur sur toutes les rivières de l'Etat, à la seule condition qu'ils produiraient, en deux ans, un bateau capable de parcourir 4 milles à l'heure contre le courant ordinaire de l'Hudson. Enfin le 11 août 1807, le bateau *Le Clermont* de 170 pieds de long sur 17 pieds de large, muni de roues de 17 pieds de

diamètre, mues par une machine de Watt de 18 chevaux, fut lancé dans la rivière de l'Est. Le 16, il remonta jusqu'à Albani, distant de New-York de 180 milles. Il fit le trajet d'aller en 32 heures, et de retour en 30 heures, soit une vitesse de près de 6 milles à l'heure, c'est-à-dire bien supérieure à celle exigée par la législature de l'Etat.

On croyait si peu au succès de l'entreprise, qu'on avait surnommé *Le Clermont*, *Follie-Fulton*, et que Fulton ne put trouver un seul passager pour monter à Albani. A son retour, il en rencontra deux, deux Français, le naturaliste André Michaux, et un officier, nommé Parmentier, qui retournaient en Europe après avoir accompli une mission scientifique pour le gouvernement français. Mais la dérision se changea bientôt en enthousiasme à la vue du succès obtenu, et les deux Français purent aller raconter dans leur pays ce qu'ils avaient vu.

Désormais le succès de Fulton était assuré, la navigation à vapeur était établie. Bientôt des compagnies puissantes se formèrent pour exploiter son invention, et en quelques années, les principales rivières des Etats-Unis furent sillonnées en tous sens par des bateaux à vapeur.

*
* *

Au Canada, le premier bateau à vapeur qui fut bâti et qui circula sur le St Laurent fut construit à Montréal par John Molson en 1809. Il reçut le nom de *Accommodation*. Parti de Montréal le 3 novembre à deux heures après-midi, il arriva à Québec, le 6 à huit heures du matin. Dix personnes avaient pris passage à bord, le prix du passage étant de huit piastres pour la descente, et de neuf piastres pour remonter. *L'Accommodation* avait 85 pieds de longueur, et était mue par une machine de quatre chevaux.

Jusqu'en 1815, la navigation à vapeur, qui se propageait rapidement dans tous les pays, n'avait été appliquée qu'à la navigation sur les cours d'eau. Mais cette année là, un premier navire, le *Rob-Boy*, de 90 tonneaux, fit heureusement la traversée de Greenock, sur la Clyde, Ecosse, à Belfast en Irlande. Mais l'évènement la plus célèbre dans l'histoire de la navigation maritime à vapeur se passa en 1819, et étonna le monde par son audace, qui fut même taxée de témérité, à l'adresse de ceux qui en avaient entrepris de l'exécution ; un navire américain. *Le Savannah*, du port de 350 tonneaux, franchit l'Atlantique en vingt-six jours, de-

New-York à Liverpool, puis continua sa route jusqu'à St-Pétersbourg, pour revenir ensuite à son point de départ.

Si téméraire que l'on pût se croire en droit de qualifier cette aventure un peu risquée sans doute, au point de vue où la navigation à vapeur en était encore à cette époque, son succès fût le point de départ d'un progrès immense, et en 1825, un navire de 500 tonneaux actionné par deux machines de 60 chevaux chacune, et baptisé *l'Entreprise* partit de Falmouth le 16 août et arriva à Calcutta le 4 novembre suivant : «*après une traversée heureuse de cent treize jours pendant lesquels il avait alternativement employé la voile et la vapeur.*» La distance parcourue avait été d'environ 6000 lieues ou 18000 milles.

Ce succès inoui, suivi d'un succès tout aussi brillant, obtenu par un navire hollandais qui, parti d'Amsterdam pour la colonie hollandaise de Curaçoo, dans les Antilles, actionné aussi alternativement, suivant les circonstances les plus favorables, à l'aide de la vapeur ou des voiles, imprima un élan inoui, à la navigation à vapeur ; je pourrais même dire une fièvre d'invention, et une envie extraordinaire d'aventures.

*
* *

Si j'ai cru devoir m'étendre longuement sur les débuts de la navigation à vapeur ; si j'ai pu ennuyer quelque peu mes lecteurs avec des détails trop prolongés, la cause en est surtout à l'importance du sujet, et au désir que j'avais de donner un aide-mémoire aux abonnés de la *Revue Canadienne.* Les évènements que j'ai rapportés sont déjà bien loin de nous et beaucoup d'entre nous n'en ont pas été témoin, ce dont je crois devoir les féliciter. J'abrégerai maintenant. Les derniers perfectionnements de la navigation maritime à vapeur se ramènent à deux grands points : la construction des navires en fer et l'actionnement par l'*hélice* dont l'idée première remonte à Archimède qui vivait près de 300 ans avant notre ère, c'est-à-dire il y a plus de 2000 ans.

Je m'arrête là. Il y a à peine cent ans, Watt finissait ses travaux, et depuis, que de pas immenses ont été franchis.

J'en voulais venir à cette conclusion, c'est que si quelqu'un avait prédit il y a cent ans, que tous les fleuves, toutes les mers, toutes les terres seraient parcourues par des machines à vapeur sifflant et soufflant la civilisation et le mouvement partout, aucun citoyen du monde n'aurait cru que cela pût se réaliser.

*
* *

Cependant, la question sur les machines à vapeur, que j'ai entrepris de traiter, je ne l'ai pas finie. Il me resterait à parler des chemins de fer. Je le ferai le plus brièvement possible dans un autre article, d'autant plus qu'il n'y aura plus lieu pour moi de m'occuper des machines à vapeur dans leur essence primitive mais de parler tout simplement des résultats acquis, des progrès réalisés.

*
* *

Comme distraction à ceux qui voudront bien me lire, je reproduis le fait suivant, que j'ai trouvé dans le Journal de Bruxelles.

*
* *

De nouvelles expériences de téléphone viennent d'avoir lieu en Belgique, entre Ostende et Arlon, c'est à dire entre les deux points extrêmes du pays.

Ces expériences, écrit le *Journal de Bruxelles*, ont été concluantes. C'est pendant la nuit de samedi à dimanche, de minuit à trois heures du matin, qu'elles ont eu lieu.

Dès le début, la sensibilité du microphone fut constatée : le poste téléphonique d'Arlon attaqua celui d'Ostende par surprise, c'est à dire sans l'avoir prévenu télégraphiquement comme cela se fait en semblable circonstance, et quinze minutes avant l'heure convenue.

Bien qu'il n'y eut personne à l'appareil, le poste d'Ostende put répondre à l'attaque ; quelqu'un se trouvait par hasard à proximité de la salle dans laquelle l'appareil était placé et avait entendu l'appel bien connu des téléphonistes : Allo ! Allo !

Dès ce moment, la conversation fut suivie entre Ostende et Arlon avec autant de facilité qu'entre deux personnes se trouvant à côté l'une de l'autre. La voix était claire, sonore, et permettait de reconnaître l'opérateur d'Arlon.

Nous ne retracerons pas tout ce qui s'est passé pendant deux ou trois heures qu'ont duré ces expériences intéressantes ; nous nous contenterons de signaler quelques faits.

Au cours de la conversation, l'opérateur d'Ostende dit à celui d'Arlon : J'entends la locomotive qui siffle dans la gare, le train part, n'est-ce pas ?

— En effet, répond-on, le train part.

— Il y a plusieurs personnes dans le bureau d'Arlon, je les entends rire.

— Vraiment ! c'est exact.

— Je viens de siffler ; m'avez-vous entendu ?

— Parfaitement.

— Voulez-vous siffler à votre tour ?

— Je ne sais pas siffler.

— Ne riez donc pas ainsi. Si vous ne pouvez pas siffler, chantez.

— Je veux bien.

Et l'on entend immédiatement, comme si c'était dans la place à côté :

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu,
Ouvre moi la porte
Pour l'amour de Dieu.

Je n'ouvre point ma porte à un patissier
Qui porte la lune dans son tablier.

Oct. Cuisset.

HYMNE NATIONAL [1]

POUR LA

FETE DES CANADIENS FRANÇAIS.

O cieux, en ce grand jour soyez purs et limpides ;
Soleil, parais dans ta splendeur.
Flots du fleuve géant, unis aux Laurentides
Chantez un hymne de bonheur.

Arquebuses tonnez ; par vos éclats sublimes
Réveillez les anciens échos ;
Rappelez Carillon : les guerriers magnanimes
Tressailleront dans leurs tombeaux.

Pavillons, déroulez les couleurs de la France
Aux yeux des Canadiens joyeux.
Oh ! que pas une voix ne soit dans le silence :
Chantez, oiseaux mélodieux.

Passez devant nos yeux, héros de notre histoire,
Nous vous évoquons en ce jour :
Passez devant nos yeux : pour chanter votre gloire
On s'unit de cœur et d'amour.

Je t'aperçois d'abord, homme à la foi vivace,
Au regard sûr et pénétrant,
Auprès du grand Colomb tu vas prendre une place,
Cartier, vainqueur de l'Océan.

---

(1) Cette pièce a obtenu une mention honorable au Concours de Poésie de l'Université Laval, en 1869, et elle est publiée avec la permission spéciale du Conseil de la Faculté des Arts.

Qui vient troubler mes flots ? quel est ce téméraire ?
A murmuré le Saint-Laurent.
Toi, lisant l'avenir, tu plantais sur la terre
La croix auprès du drapeau blanc.

O Champlain, ton aspect m'attendrit et m'attache :
L'œil jaloux de tes ennemis
Sur ton front noble et doux en vain cherche une tache ;
Ta gloire a la blancheur du lis.

Qui ne t'aimerait pas pour ta noble vaillance,
Montcalm, modèle des guerriers ?
Emule de Bayard, tu tombas pour la France
Comme lui couvert de lauriers.

Et toi, Léonidas des nouveaux Thermopyles,
Vainqueur à nul autre pareil,
Tu ne réclames pas nos louanges stériles :
Ton nom a l'éclat du soleil.

Respect, honneur à vous, immortelles figures
De Plessis, Brébeuf et Laval !
Nous vous devons la foi, nos mœurs simples et pures ;
C'est votre titre, il est royal.

Et cependant c'est nous, descendants de ces braves,
Héritiers d'un sang de martyr,
C'est nous qu'un étranger un jour chargea d'entraves,
Et nous disant : il faut mourir !

Nous mourir ! mais ce sang des héros dans nos veines
Depuis quand donc s'est-il flétri ?
Un peuple uni meurt-il ? Cessez des luttes vaines,
Car l'avenir nous a souri.

De beaux jours vont briller pour toi, douce patrie,
De beaux jours où ton drapeau blanc,
Comme le vieux drapeau de ta mère chérie,
Sera l'honneur d'un Continent.

L'abbe N. Caron.

REVUE POLITIQUE

La session de la législature provinciale s'est terminée le dix de ce mois. Cette session a été plus longue qu'à l'ordinaire, grâce à la multiplicité des votes de non-confiance proposés par l'opposition. Elle a été surtout remarquable par les discussions vives et acerbes entre les députés. Ces discussions qui présentaient un caractère d'acrimonie très prononcé, ont toujours roulé sur des personnalités. C'est là un grand tort. Restons dans le domaine de la politique et ne sortons pas de là. Nous aurons ainsi moins de haine entre hommes politiques qui ne partagent pas les mêmes vues. Le bien du pays avant tout.

Dans le comté de Vaudreuil M. Lapointe a été élu par acclamation. Jusqu'à la fin on avait cru que M. Archambault se présenterait de nouveau, mais il n'en a rien été, et M. Lapointe est entré sans coup férir.

On se rappelle que l'élection de M. Archambault avait été contestée par M. le dorteur Emery Lalonde, l'année dernière. Un jugement rendu depuis peu a annulé cette élection et c'est ce qui donnait lieu à une nouvelle élection dans le comté de Vaudreuil. Quant à la raison pour laquelle M. Archambault a abandonné la lutte, elle n'est pas connue.

*
* *

Les travaux de la commission royale chargée de s'enquérir de l'accusation portée par M. Mercier contre l'honorable M. Mousseau aujourd'hui juge de la cour supérieure, n'ont pas

dépassé jusqu'ici la période des procédures préliminaires. On sait que l'honorable M. Mousseau est accusé d'avoir indûment favorisé MM. Charlebois et Cie, soumissionnaires pour les travaux du palais législatif à Québec, et d'avoir reçu de M. Charlebois pour prix de ses faveurs, le tiers d'une somme de $10,000 payée à M. Jean de Beaufort.

Un comité de la chambre avait été nommé pour faire cette enquête, mais comme la fin prochaine de la session ne permettait pas à ce comité de s'acquitter de cette tâche, une loi spéciale l'a converti en commission royale. Les membres de la commission sont : l'honorable M. Joly, MM. Desjardins, Asselin, Nantel et Robidoux. M. Desjardins, député de Montmorency, a été nommé président.

Le seul résultat intéressant des travaux de la commission, jusqu'à ce jour, a été la production du dossier dans l'affaire Mathieu vs Charlebois, qui a mis le public sur la piste de ce scandale, et d'une série de lettres assez compromettantes adressées par divers personnages politiques à M. de Beaufort.

M. Mousseau a comparu devant la commission et y est représenté par MM. Lacoste et Cie, avocats; M. J. G. H. Bergeron, député fédéral de Beauharnois, aussi accusé par M. Mercier, conteste la juridiction de la commission

Les choses en sont là.

*
* *

Le cinquantenaire de la Saint Jean-Baptiste a été célébré à Montréal avec un éclat inaccoutumé. De toutes les parties des Etats-Unis et du Canada des milliers de personnes étaient accourues pour assister à cette splendide demonstration nationale. Nos compatriotes émigrés sont venus retremper leur patriotisme et prouver par leur présence au milieu de nous qu'à la voix de la Patrie ils ne savent pas reculer, et que si la providence les a dispersés sur un autre continent, ils n'en restent pas moins attachés à la foi de leurs pères, cette foi inébranlable qui fait la force de notre nationalité et qui est la grande sauvegarde de nos intérêts. Ces fortes démonstrations sont comme des foyers de lumières

qui répandent au loin leurs rayons bienfaisants. Le peuple qui voit défiler, sous ses yeux, tous les grands souvenirs qui se rattachent à son passé, toute cette glorieuse épopée que nos pères ont écrite avec leur sang, saisit mieux la portée de ces événements, la grandeur des faits qui s'y rapportent, et comprend que le patriotisme n'est pas un vain mot, mais bien la véritable force d'une nation. Un peuple sans patriotisme c'est un navire sans voile qui tôt ou tard deviendra le jouet des flots et des vents.

Cette fête du cinquantenaire marquera dans notre histoire nationale, tant pour les heureux souvenirs qu'elle laissera dans l'esprit du peuple que par les grandes idées qu'elle a mises en pratique. Grâce aux efforts de nos dévoués citoyens, le projet de bâtir un édifice national sera bientôt réalisé. Nous ne saurions trop féliciter les promoteurs de cette entreprise et nous souhaitons de tout notre cœur que ce projet ait sa plus prompte réalisation.

***

Le candidat républicain a été proclamé aux Etats-Unis. A la grande convention nationale de Chicago, tandis qu'il avait fallu sept tours de scrutin pour nommer M. Hayes en 1876 et 36 pour nommer M. Garfield en 1880, quatre tours ont suffi pour proclamer M. Blaine. Faut-il conclure de là que M. Blaine jouit d'une grande popularité aux Etats-Unis? Il semblerait juste qu'on en tirât cette conséquence. Mais c'est tout-à-fait le contraire qui est arrivé. A peine sortait-il vainqueur du quatrième tour de scrutin que de suite une réprobation générale s'éleva contre lui du sein des Etats-Unis et du parti même qui lui avait donné son appui. Cette manifestation hostile à M. Blaine s'explique d'ailleurs par sa conduite antécédente.

Le *Times* de New-York publiait un long article dernièrement dans lequel il proposait ni plus ni moins de rejeter la nomination de M. Blaine pour deux raisons, «le caractère équivoque de l'homme et son hostilité connue au principe vital de la réforme administrative.» Quoiqu'il en soit de cette réprobation qui s'élève contre Blaine de toutes les parties du pays et du sein même de

la presse il n'en reste pas moins le candidat des républicains et par cela même a toutes les chances de s'asseoir sur le fauteuil de la présidence.

*
* *

Le consui général du Brésil, M. W. Darley Bentley nous annonce le changement du ministère Brésilien. Voici les noms des nouveaux ministres :

Sénateur Mauvel Pinton de Sonzas Dautas, premier et secrétaire de l'Empire.

Amiral Delannare, ministre de la Marine.

Sénateur Franco de Sà, ministre de la Justice.

Anto Carneiro de Rocha, ministre de l'Agriculture.

Joâo da Motta Machado, ministre des Finances.

Cardido de Oliveira, ministre de la Guerre.

Francisco Pereira Sodré, ministre des Affaires Etrangères.

*
* *

La situation au Soudan est presque toujours la même. Une des dernières dépêches reçue de Londres annonçait officiellement que Berber était tombée aux mains des ennemis. La prise de cette place a été suivie de massacres qui ne souffrent pas de discription. Il suffit de connaître le fanatisme qui anime les rebelles pour se faire une idée de leur cruauté.

Après plusieurs pourparlers entre l'Angleterre et les Puissances au sujet de cette fameuse conférence égyptienne depuis si longtemps projetée, on en est venu définitivement à une entente, du moins en apparence, et la prochaine réunion des diplomates délégués par les puissances intéressées, se tiendra à Londres le 28 de juin prochain. On semble redouter l'Angleterre, aussi les puissances sont-elles sur leurs gardes et paraissent décidement résolues de sauvegarder leurs intérêts respectifs.

A quoi aboutira cette conférence ? Voilà ce que l'avenir nous dira. Dans tous les cas, de tous côtés on redoute des complicattons et nous ne craignons pas de dire que la question du jour,

c'est la question du Soudan. Plut à Dieu qu'elle ne soit pas le prélude d'un conflit européen.

Quant au général Gordon il fait triste figure aujourd'hui, et les nouvelles les plus contradictoires nous arrivent sur son compte. On allait jusqu'à annoncer qu'il avait quitté Khartoum et qu'il descendait le fleuve pour s'en revenir. Que la chose soit vraie ou non, il n'en est pas moins évident que son prestige a tout disparu et que sa conduite plus qu'équivoque est loin d'en faire un héros.

*
* *

Une dépêche reçue le 21 au consulat-général de Hollande annonce la mort du prince d'Orange, seul fils survivant du roi de Hollande. Il n'était âgé que de trente-trois ans. La seule héritière qui reste désormais au roi Guillaume III est une petite fille de trois ans, née de son second mariage avec la princesse de Waldeck-Pyrmont. On voit de suite par la présente situation que la Prusse a dû déjà jeter l'œil sur la Hollande.

De fait on soutient en Prusse qu'à défaut d'enfants mâles la succession doit revenir à la famille de Nassau. Le duc de Nassau a été dépossédé de son duché en 1866. Il a une fille et il a formé le projet de la marier au prince héritier du grand duché de Bade qui est par sa mère le petit fils de l'Empereur Guillaume. Comme on le voit la petite fille apporterait en dot ses prétendus droits sur la Hollande.

De son côté le roi Guillaume allant à l'encontre de ce projet, aurait, dit une dépêche, fiancé sa fille, âgée de trois ans avec le prince Beaudoin, fils du comte de Flandre et futur roi des Belges. Il voudrait même la faire reconnaître légitimement comme son héritière, mais Bismark n'est pas mort, et il ne verra pas probablement du même œil que le roi Guillaume la reconnaissance de cette héritière.

*
* *

Les libéraux en Belgique sont écrasés. Les catholiques viennent de leur faire subir une défaite qui les relèguent dans

l'ombre pour longtemps. Dans tous les grands centres, en dépit de leurs efforts pour ressaisir le pouvoir qui leur échappait, les dernières élections ont donné aux catholiques une majorité qui va leur permettre de délivrer la Belgique du joug du libéralisme et du rôle infame que celui-ci lui fait jouer depuis qu'il tient les rênes du gouvernement. M. Manou, un catholique sincère, a été appelé à former le nouveau ministère.

Le sénat Belge qui, en grande partie, était composé de libéraux, a été dissous et les nouvelles élections pour le réorganiser auront lieu le huit juillet prochain. Nous avons tous lieu de croire que le succès se maintiendra pour les catholiques, et qu'au sénat comme à la chambre des députés, ils entreront avec une forte majorité.

*
* *

Il est bien vrai qu'un traité a été signé entre la France et la Chine, par lequel la Chine garantissait à la France le protectorat sur tout l'Annam avec le privilège exclusif pour celle-ci de faire le commerce. La France avait déjà même retiré une grande partie de ses troupes du Tonquin dans la certitude que la paix était définitivement règlée entre les deux puissances. Mais voilà que des nouvelles alarmantes nous arrivent du Tonquin, les chinois auraient ni plus ni moins, contrairement aux clauses du traité, attaqué les français près de Langson, en en tuant et en blessant un grand nombre. Cette conduite de la part des chinois peut entrainer pour leur pays de graves conséquences. Le ministère de la guerre à Paris à même donné ordre de faire partir immédiatement deux transports pour le Tonquin avec douze cents hommes de troupe. La Chine va bientôt apprendre, à ses dépens, à se jouer ainsi des traités. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs qu'elle donne des preuves de sa mauvaise foi.

*
* *

Depuis la rentrée des chambres françaises les députés ont donné des nouvelles preuves de leur impiété et de leur haine

contre l'église catholique. La loi du recrutement, la loi du divorce sont là pour prouver jusqu'à quel point ils poussent le fanatisme. Pauvre France si sa politique extérieure remporte des grands avantages, il n'en est pas de même de sa politique à l'intérieur. Le projet de loi de M. Naquet, sur le divorce après avoir été, une première fois, adopté à une majorité de 40 voix, a été adopté en première lecture au sénat.

Au nom des catholiques conservateurs M. Lucien Brun a fait entendre une éloquente et fière protestation contre ce nouvel attentat de la législation révolutionnaire contre la famille et la religion. Les droits de la famille sont désormais méconnus. Du moment qu'on enlève au mariage son caractère indissoluble, les liens sacrés qui unissaient le mari et l'épouse sont maintenant rompus. Le divorce est une des plaies de la société. Mais quand il s'agit de porter atteinte au catholisme, quand il s'agit de propager les idées révolutionnaires, et de jeter la France dans l'abîme du socialisme, nos députés français, qui subissent presque tous la pernicieuse influence de la Franc-Maçonnerie, ne savent reculer devant rien et l'on peut dire aujourd'hui, sans crainte d'être contredit, que le cri de ralliement de la majorité des chambres est ce mot terrible de Gambetta qui résume tout le programme des révolutionnaires du jour. « Le Cléricalisme ! voilà l'ennemi. »

*
* *

Le choléra a fait son apparition à Toulon et à Marseilles. Ce terrible fléau a été, dit on, importé d'Asie par les officiers de la Marine Française. Il y a eu déjà un grand nombre de décès dans ces deux villes et l'hôpital de la Marine de Toulon est rempli de patients. Cette apparition subite du choléra a jeté la terreur dans toute l'Europe et l'Amérique. De tous côtés on prend des mesures pour le prévenir. L'Italie, l'Espagne, les Etats-Unis, le Canada etc, mettent en quarantaine tous les vaisseaux venant des ports de France et d'Angleterre. En Espagne on va jusqu'à accuser l'Angleterre de ne pas prendre assez de précaution contre le

fléau, et tous les vaisseaux arrivant dans ses ports sont soumis à une stricte quarantaine.

Sa Sainteté Léon XIII a donné ordre à tous les prêtres des districts infectés du choléra de demeurer à leur poste. Il a placé un fonds à la disposition des évêques dans le cas de nécessité. On applaudit toujours les généraux qui exposent leur vie sur le champ de bataille pour la plus grande gloire de la patrie et l'on se tait sur ses sublimes enfants du Christ qui font le sacrifice complet de leur vie, qui affrontent, le sourire aux lèvres, le plus dangereux des fléaux, pour donner leurs soins aux pauvres infectés. Pour le général qui va mourir, le trépas est le passage à la postérité ; il meurt et le pays reconnaissant le couvre de lauriers et porte son nom jusqu'aux nues. Le prêtre, lui, ce modeste général de l'armée des pauvres et des malheureux accomplit son œuvre dans le silence, sa sublime mission est ignorée ou du moins semble l'être, et quand il a succombé sous le fardeau de sa tâche, en donnant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour secourir ses frères, il s'endort dans le seigneur et c'est à peine si une humble croix vient marquer la place où repose ce vaillant soldat et intrépide missionnaire. Que nos impies qui aujourd'hui gouvernent la France ouvrent les yeux, et il s'apercevront qu'elle œuvre anti-patriotique ils accomplissent en chassant le prêtre de son foyer.

A. G. L. Desaulniers

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

AVANT-PROPOS.

Le 21 Septembre 1882, Mgr N. Z. Lorrain était sacré évêque de Cythère par Mgr Fabre, à Montréal, dans l'église de Notre-Dame, au milieu d'un immense concours du clergé et de fidèles; et le lendemain il prenait possession de son Vicariat. Ce fut pour Pembroke une vraie fête publique à laquelle prit part toute la population; protestants comme catholiques. Sa Grandeur entrait en gare à 6 h. au soir; elle était accompagnée de Mgr A. Tachereau, archevêque de Québec, de Mgr E. Chs Fabre, évêque de Montréal, de Mgr Th. Duhamel, évêque d'Ottawa, de M. le grand vicaire Routhier, de M. A. Nantel, supérieur du séminaire de Ste Thérèse, du Rév P. Tabaret, supérieur du collége d'Ottawa, du Rév P. Beaudry, supérieur du collége de Joliette et d'une vingtaine d'autres prêtres. Cinq délegués de Pembroke avaient été rencontré Sa Grandeur à Arnprior: MM. Lh. Murry, W. O'Meara, J. Doran, le Dr Bédard et R. White. Deux corps de musique faisaient résonner les airs de leurs fanfares. Mgr Lorrain accompagné des autres évêques, monta dans une splendide voiture traînée par quatre chevaux. La rue principale, par où défilait la procession, était bordée de sapins, drapeaux, bannières et de banderelles qui flottaient au vent: de distance en distance s'élevaient des arcs de triomphes sur lesquels on lisait: *Bienvenue à notre évêque* et d'autres mottos appropriés à la circonstance. M. l'abbé Faure, curé de Pembroke entouré de presque tout le clergé du Vicariat, reçut à sa maison le nouvel évêque. On se rendit processionnellement à l'église; à l'entrée, M. Marois, secrétaire de Mgr l'archevêque de Québec donna lecture du décret exigeant

le vicariat de Pontiac, et proposant à sa direction Mgr Narcisse Zéphirin Lorrain. Puis cent voix, avec entrain et enthousiasme, entonnèrent le *Te Deum*, et le nouvel élu du seigneur fit son entrée solennelle dans son église en bénissant pour la première fois ses ouailles agenouillés. Après que les prêtres du vicariat eurent fait acte d'obédience entre les mains de leur nouveau supérieur ecclésiastique, trois adresses lui furent présentées; la première au nom du clergé par M. Chaine, curé d'Arnprior, la deuxième au nom des Irlandais catholiques par M. O. Driscoll et la troisième au nom des Canadiens-français par M. Fortier. Mgr Lorrain répondit en termes on ne peut plus heureux; on remarqua surtout ces paroles caractérisant si bien l'activité de sa vie laborieuse: «Le saint siége en me nommant vicaire apostolique de cette immense région m'a imposé un lourd fardeau, mais je n'ai jamais refusé le travail, et je ne le refuse pas en cette circonstance présente. C'est là une des raisons qui m'a fait choisir pour légende de mes armes «*non recuso laborem*», légende qui rappelle les paroles de saint Martin, patron de la paroisse où je suis né.» Le lendemain, Mgr Lorrain officia pontificalement; Mgr Fabre donna un sermon en français sur ces paroles de saint Mathieu: *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem*; il fut suivi en anglais par Mgr Duhamel qui prit pour texte de son discours: *What ever he shall tell you, do ye.* Après la messe le comité de réception, par la bouche de son président, M. Th. Murray, convia le clergé à un banquet qui fut vraiment superbe.

Mgr Lorrain prit lui même la direction de la paroisse de Pembroke tout en veillant aux intérêts généraux du vicariat. Il avait pour secrétaire et assistant M. F. M. Devine, aujourd'hui curé d'Océala. Au mois d'Octobre 1883, M. P. S. Dowdoll remplaça M. Devine au secrétariat, et M. D. Leduc fut nommé curé d'office. Tout le monde s'accorde à reconnaitre que l'administration financière de Mgr Lorrain a été un véritable succès. Par ses relations avec des amis généreux (1) il a pu enrichir son église de confessionnaux, de fonts baptismaux et d'un magnifique bénitier; plusieurs améliorations importantes ont été faites au temple, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et cependant la dette

---

(1) Deux confessionnaux valant chacun $80.00 ont été donnés, l'un par M. L. Z. Champoux, curé de Polycarpe, l'autre par M. James Hogan, curé de Ste Anne de Montréal. Ces deux messieurs, de plus, ont donné les fonts baptismaux ($40.00). Le bénitier en marbre ($30.00) est un présent de M. M. Auclair, curé de St Jean-Baptiste de Montréal.

de $11,000.00 qui pesait sur les paroissiens a été réduite à $5,000 00. Du train que vont les choses, avant longtemps l'établissement religieux ne devra plus un seul sou : *Sit nomen Domini benedictum* !

Au mois de Mai et de Juin 1883, Mgr Lorrain fit sa première visite pastorale à travers les paroisses de son vicariat. Partout il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie, de foi et de respect. Pembroke n'a pas de résidence appartenant en propre à l'évêque. Afin de réaliser les moyens d'en construire une dans un avenir plus ou moins rapproché, Monseigneur, dans son mandement annonçant sa visite, faisait appel à la générosité de ses ouailles. Après avoir exposé les raisons qu'il y a pour tous les fidèles d'un diocèse ou d'un vicariat de contribuer à la construction d'une demeure pour leur commun évêque et pasteur, le mandement ajoute : « Il se fera pour cette œuvre une collecte dans l'église, à tous les exercices de la visite. De plus, pour cinquante centins, on pourra se procurer un billet sur lequel seront imprimés le but de l'œuvre et les avantages spirituels qui y seront attachés, entr'autres la participation au saint sacrifice de la messe que nous dirons une fois par mois, pendant cinq ans, pour tous les bienfaiteurs charitables qui auront versé entre nos mains cette contribution d'un demi dollar. « C'est peu de chose pour chacun, mais ce sont les ruisseaux qui font les grandes rivières. » La parole du premier pasteur rencontra de l'écho dans tous les cœurs. Il était beau de voir dans les églises, après la messe, toute la population, riches et pauvres, se presser pour acheter des billets et faire leur offrande. Cette collecte a rapporté près de $3,000.00. Les citoyens de Pembroke se préparèrent à donner leur quote-part ; plus intéressés que tous les autres, ils ne restèrent pas en arrière ; et avant l'année prochaine, peut-être, l'évêque se trouvera en état de se construire une résidence qui sera à la hauteur des convenances actuelles, et qui pourra rencontrer les exigences de l'avenir.

En observant le mouvement religieux de cette partie du pays encore nouvellement établi, où les besoins locaux sont si considérables, où tout est à créer en quelque sorte dans les paroisses, ce qui frappe d'abord, c'est un esprit de générosité, ce véritable esprit catholique, qui n'oublie pas dans sa sollicitude les besoins généraux de l'église. Pendant l'année qui vient de s'écouler, ce vicariat peu populeux, ne renfermant qu'un nombre restreint de grandes fortunes a su trouver dans sa charité, outre les $3,000.00 pour la demeure épiscopale, $139.53 pour le denier de St-Pierre, $75.30 pour l'œuvre de la terre sainte, $258.78 pour l'œuvre du

séminaire, $232,19 pour les écoles du Nord-Ouest, $146.58 pour l'œuvre de la propagation de la foi, $33.90 pour l'œuvre de St-François de Sales destiné à favoriser les vocations ecclésiastiques et $56.25 pour le monument de Pie IX : en tout $942.51. Sur cette somme Pembroke compte pour $122.00. Heureuse population qui comprend que donner l'aumône est prêter à Dieu, que développer les vocations au sacerdoce est préparer des apôtres au monde, et que soutenir et étendre la foi dans les pays infidèles est l'enraciner dans son propre cœur, et la transmettre intacte, comme un précieux héritage, à ses enfants !

II

CHAMPLAIN AU LAC DES ALGONQUINS.

Le soleil était descendu à l'horizon, la brunante enveloppait la ville de ses voiles indécis, le serein du soir tombait en rosée froide et malsaine. Nous entrâmes dans le grand salon pour continuer sur les sofas et à la lumière des lampes, une conversation à tous agréable et utile. J'avais dit, par hasard, que je connaissais le voyage que fit Champlain au lac des Allumettes en 1613. « Vous allez nous en faire le récit, inutile de vous faire prier, il le faut absolument. » Je m'exécutai de bonne grâce.

Le lundi, 27 Mai 1813, Champlain accompagné de quatre français et de deux sauvages, quittait l'île Ste-Hélène, au bruit de quelques petites pièces d'artillerie qui lui envoyaient un salut d'adieu. Les deux canots étaients chargés de vivres, d'armes et de marchandises pour faire au besoin des présents aux sauvages. Il partait pour cette fameuse mer du nord qui devait ouvrir, selon les espérances du temps, un passage à la Chine et au Japon. Il emmenait avec lui un jeune homme du nom de Nicolas Vigneau, qu'il avait envoyé en découvertes les années précédentes et qui avait hiverné, l'hiver d'auparavant, avec les sauvages du Haut de l'Ottawa. Vigneau affirmait avec serment qu'il avait poussé jusqu'à la mer du Nord, que la rivière des *Algonmequins* sortait d'un lac qui s'y jetait, mème il avait vu les débris d'un vaisseau qui s'était brisé sur la côte, les chevelures de quatre-vingts anglais que les sauvages avaient laissées selon leur coutume, ainsi qu'un jeune garçon que l'on gardait pour en faire présent au capitaine français. Ces nouvelles avaient rempli

de joie le cœur de Champlain, il allait donc trouver bien près, ce que, depuis longtemps, on cherchait si loin.

Le six juin, après bien des fatigues, Champlain était arrivé au pied des rapides qui se trouvent plus bas que le Portage du Fort. Là, il quitte l'Ottawa, pour se transporter un peu à l'ouest, par un portage de plusieurs lieues dans le lac des Rats. Ce lac, comme vous le savez, par la rivière des Rats, qui coule en sens inverse de l'Ottawa, décharge ses eaux dans le lac des Allumettes ici même à Pembroke.

— Pourquoi Champlain laisse-t-il le cours de l'Ottawa ?

— Pour éviter les nombreux rapides qui se trouvent entre le Portage du Fort et l'île des Allumettes. Il raccoursissait ainsi son chemin considérablement, car en cet endroit l'Ottawa fait un long détour vers le nord, par là il se trouvait à couper la tête de la presqu'île. D'ailleurs c'était la route ordinaire des sauvages.

— Ce fut ainsi, nous dit Mgr Lorrain, la route des missionnaires Jésuites, des voyageurs des grands canots, des travailleurs dans les chantiers, et, en ces derniers temps, de l'émigration et de la civilisation. Arrivé à deux milles du Portage du Fort, vous quittiez l'Ottawa pour prendre des voitures trainées d'abord par des bœufs au pas tranquille et lent, ensuite par des chevaux qui vous conduisaient au pied du lac des Rats, aujourd'hui Cobden, trajet de treize milles environ. Là un chaland dans les commencements, plus tard un petit bateau à vapeur vous transportait sur les eaux fangeuses du lac et de la rivière des Rats que les anglais appellent du nom de *Muskrat*. A trois milles de Pembroke à *Jackson Grove*, on quittait le vapeur pour reprendre la voiture jusqu'ici. En 1870, la mise en opération du «Canada Central» aujourd'hui un des chainons du Pacifique Canadien, à la grande satisfaction des voyageurs, a fait abandonner cette route qui n'offrait pas, parait-il, tous les charmes désirables. Mais je vous ai interrompu, continuez.

— Il habitait alors sur les bords du lac une tribu sauvage, leur chef se nommait Nibachis. Il vint, avec les siens, audevant de Champlain ; il était tout émerveillé de le voir. Vraiment, disait-il, êtes-vous tombés du ciel ? Comment avez-vous pu passer tant de mauvais sauts ? Tu viens à bout de tout ce que ton esprit veut ? » — Je suis venu, dit Champlain, pour vous assister dans vos guerres, je désire aller plus loin voir quelques autres capitaines pour le même but. » Les sauvages se montrèrent très joyeux de ce dessein, et ils lui promirent assistance.

— Champlain parle-t-il de l'état dans lequel il trouva ces sauvages ?

— Ils vivaient de poisson dont le lac abondait. Ils cultivaient aussi un petit champ de maïs, mais comme leur territoire était sablonneux, ils s'adonnaient plus à la chasse qu'au labour. « Quand ils veulent rendre, dit-il, un territoire labourable, ils brulent les arbres, et ce fort aisément, car ce ne sont que pins chargés de résine. Le bois brulé, ils remuent un peu la terre, et plantent leur maïs, grain à grain : il n'avait pour lors que quatre doigts de haut. » Mais assez sur le maïs, et arrivons à Pembroke. Québec s'élève sur l'emplacement de Stadaconé, Montréal sur celui d'Hochelaga, et Pembroke a succédé à l'habitation de Tessonat, chef des sauvages nommés *Kitchisipirini.*

— Cette habitation se trouvait-elle au même endroit que Pembroke actuel ?

— Oui, ou à peu près, car elle ne devait pas se trouver très loin de l'embouchure de la rivière des Rats ; il s'agissait pour Tessonat d'arrêter les sauvages du Haut de l'Ottawa qui auraient voulu, par cette route, se rendre chez les Français sans payer tribut au suzerain de ces lieux. On ne pouvait descendre plus bas que son île sans acheter le droit de passage au prix de riches pelleteries.

— Quel était donc ce Tessonat ?

— C'était le chef des sauvages de l'île aux Allumettes.

— Champlain parle-t-il de cette île dans le récit de son voyage ?

— Sans doute. Voici en quels termes : « Nous passâmes en une île où leurs cabanes (des sauvages) sont assez mal couvertes d'écorces d'arbres, qui est remplie de chênes, pins et rameaux, et n'est pas sujette aux inondations des eaux, comme sont les autres îles du lac. Cette île est forte de situation ; car aux deux bouts d'icelle, et à l'endroit où la rivière se jette dans le lac, il y a des saults fâcheux, et l'âprete d'iceux la rendent forte ; et s'y sont logés pour éviter les courses de leurs ennemis. »

Toujours est-il que vous ne nous avez pas dit comment Champlain se rendit chez Tessonat.

— Nibachis fit équiper deux canots pour conduire son hôte avec honneur. Ils descendirent le lac et la rivière des Rats jusqu'à une lieue environ du lac des Allumettes ; de petits sentiers battus, par lesquels on pouvait passer aisément, à travers d'assez beaux pays, conduisaient au bord de l'Ottawa ; ils préférèrent faire la route à pied, plutôt que de descendre leurs canots par le courant de la rivière. Ils trouvèrent Tessonat en

compagnie d'un autre chef de ses voisins. Il fut on ne peut plus étonné de voir Champlain. «Est-ce un songe, s'écriait-il, je ne puis en croire mes yeux.»

— Comment Tessonat reçut-il son noble visiteur ?

— Avec la plus grande politesse. Il lui fit visiter son île, il le mena voir son beau cimetière, et lui annonça que le jour suivant il lui ferait grande Tabagie. Champlain pria tous les chefs et les principaux d'entre les sauvages de se trouver en la cabane de Tessonat, leur disant que là il leur ferait connaître ses intentions. On envoya de tous côtés convier les voisins à cette réunion.

Le cimetière sauvage de l'île aux Allumettes a une grande réputation ; nous serions curieux de savoir ce qu'en dit Champlain.

— «Je fus ravi en admiration, dit-il, voyant des sépulcres de forme semblable aux châses, faits de pièces de bois croisés par en haut et fichés en terre, à la distance de trois pieds ou environ sur les croisements, en haut ils y mettent une grosse pièce de bois, et audevant une autre tout debout, dans laquelle est gravée grossièrement (comme il est bien croyable) la figure de celui ou celle qui y est enterré. Si c'est un homme ils y mettent une rondache, une épée enmanchée à leur mode, une masse, un arc et des flèches ; s'il est capitaine, il aura un panache sur la tête, et quelque autre matachia ou enjolovement ; si c'est un enfant, ils lui baillent un arc et une flèche ; si c'est une femme ou une fille, une chaudière, un pot de terre, une cuillère de bois et un aviron. Tout le tombeau a de longueur six ou sept pieds pour le plus grand, et de largeur quatre ; les autres, moins. Ils sont peints en jaune et en rouge, avec des ouvrages aussi délicats que sculpture. Le mort est enseveli dans sa robe de castor ou d'autres peaux, desquelles il se servait en sa vie, et lui mettant toute sa richesse auprès de lui, comme haches, couteaux, chaudières et alènes, afin que ses choses lui servent au pays où il va : car ils croient à l'immortalité de l'âme. Ces sépulcres gravés ne se font qu'aux guerriers, car aux autres ils n'y mettent non plus qu'ils font aux femmes, comme gens inutiles.»

— Le lendemain la Tabagie eut-elle lieu ?

—Immanquablement. Les invités arrivèrent chacun avec son écuelle et sa *micouenne*. Ils s'assirent par terre dans la cabane, sans ordre ni cérémonie. Tessonat leur distribua une sorte de bouillie, faite de maïs écrasé entre deux pierres, mélangée de chair et de poisson coupés par petits morceaux, le tout cuit ensemble sans sel ni poivre. Il avait aussi de la chair rôtie sur les charbons et du poisson bouilli à part. Champlain ne se sentait pas

le cœur à manger cette *sagamite* qui était apprêtée mal-proprement ; ils lui donnèrent du poisson et de la viande pour les accommoder à sa manière. Tessonat entretenait ses hôtes sans manger, suivant leur coutume.

Le repas fini, les jeunes gens sortirent ; les vieillards et les guerriers garnirent leur pétunoir c'est-à-dire leur calumet, et le présentèrent à Champlain à tour de rôle. Ils passèrent une grande demi heure à cette cérémonie, sans prononcer un seul mot. Enfin Champlain leur dit par son truchement :

« *Nichi*, mes amis, le sujet de mon voyage n'est autre que celui de vous assurer de mon affection et du désir que j'ai de vous assister dans vos guerres, comme je l'ai déjà fait deux fois. Ce qui m'a empêché, l'année dernière, de venir jusqu'ici, c'est que le roi, mon maître, m'a occupé en d'autres guerres ; mais cette année il m'a commandé lui-même de vous visiter ; pour vous secourir j'ai nombre d'hommes bien armés au sault Saint-Louis. Mon dessein est aussi de reconnaître les terres de ce pays, les lacs et les rivières qu'ils renferment, ainsi que de découvrir la grande mer qu'on me dit n'être pas éloignée d'ici. De plus je désire voir une nation, qui n'est qu'à six jours de marche, les Nébicérini (les Népissingues), pour les convier aussi à la guerre contre les Iroquois. C'est pourquoi je vous prie de me donner quatre canots avec huit hommes, pour me conduire jusque-là. »

Les sauvages écoutèrent ces paroles avec la plus grande attention. Quand le discours fut fini, ils commencèrent à pétuner de plus bel, et ils dévisèrent tout bas ensemble sur les propositions qui venaient de leur être faites. Puis Tessonat, au nom de tous, prit la parole et dit :

« Je t'ai toujours reconnu plus affectionné envers les sauvages qu'aucun autre Français que j'ai vu ; tu montres que tu es bien notre ami en passant à travers tant de hasards pour venir nous voir, et nous convier à la guerre. C'est pourquoi nous te voulons du bien comme à notre enfant. Toutefois l'année dernière tu nous a manqué de promesse ; deux mille sauvages sont descendus au Sault pour te faire des présents et aller en guerre. Ils ne t'ont pas trouvé, ils en ont été fort attristés, croyant que tu étais mort, comme quelques-uns le leur disaient. Les Français qui étaient au Sault, n'ont pas voulu nous assister contre nos ennemis ; quelques-uns même nous ont maltraités. En conséquence nous avons résolu de ne plus aller au Sault et de faire la guerre tout seuls, et de fait 1200 guerriers y ont été. Pour le présent la plupart des guerriers sont absents, remets la partie à l'année prochaine, je

ferai savoir la nouvelle à tous les sauvages de la contrée. Pour ce qui est des quatre canots que tu demandes, je te les accorde, mais avec grande répugnance. Cette entreprise nous déplaît à cause des peines que tu vas avoir à y endurer. Les Nébicirini sont sorciers et ils ont fait mourir beaucoup de nos gens par des sorts et des empoisonnements ; pour cela, ils ne sont pas nos amis. Au surplus tu n'as pas besoin d'eux pour la guerre, ils sont de petit cœur. »

Champlain tenait à voir ces peuples et à lier amitié avec eux, pour parvenir par leur entremise, à la mer du Nord, le grand objet de ses poursuites. Il répondit : « Il n'y a pas loin d'ici à leur pays. Je ne puis rencontrer de passages plus fâcheux que ceux que j'ai traversés ci-devant. Quant à leurs sortilèges, ils n'auront aucune puissance sur moi, mon Dieu m'en préservera. Je veux vous rendre ensemble bons amis, je leur donnerai des présents à cet effet, ils feront quelque chose pour moi. » Tessonat lui réitera la promesse de lui donner quatre canots, et Champlain en conçut une grande joie.

— Cependant comment se fait-il que Champlain ne poussa pas plus loin ?

— Les sauvages changèrent d'avis. Pour passer le reste du jour, Champlain était allé se promener dans leurs jardins, à travers leurs citrouilles et leurs pois. Tout-à-coup son truchement vint le trouver et lui dit : « Après que vous les avez quittés, les sauvages ont songé que, si vous entrepreniez ce voyage, vous mourriez et eux aussi ; ils ne veulent plus donner les canots promis, d'ailleurs personne ne se présente pour les conduire. « Qu'il remette, disent-ils, son voyage à l'année prochaine, nous l'y mènerons en bon équipage, nous le défendrons contre ces sorciers, s'ils veulent lui faire du mal. »

Cette nouvelle affligea fort Champlain ; de suite il vint les trouver et il leur dit : « Jusques à ce jour je vous avais estimés des hommes de cœur, j'avais compté sur votre parole ; maintenant vous vous montrez des enfants, le mensonge est sur vos lèvres. Est-ce en manquant à vos promesses que vous me témoignerez votre amitié ? Si cela vous incommode trop de me fournir quatre canots, je ne vous en demande que deux, et quatre hommes seulement. »

Ils lui présentèrent de nouveau la difficulté des passages, le nombre des saults, la méchanceté de ces peuples ; la crainte seule qu'ils avaient de le perdre leur faisait faire ce refus.

Champlain leur répondit : « J'ai avec moi un garçon qui a été au pays de Nébicirini ; il n'a pas rencontré toutes ces difficultés ;

il n'a pas trouvé ces peuples aussi méchants que vous le dites.» Champlain leur montrait de la main Nicholas Vigneau. Les sauvages commencèrent par le regarder longtemps en silence ; enfin Tessonat prit la parole : «Nicolas, est-il vrai que tu as dit avoir été aux Nébicérini.» Vigneau fut quelques instants sans parler ; «Oui, dit-il, j'y ai été.» A ces mots les sauvages le regardèrent de nouveau de travers, puis ils se jetèrent sur lui, comme s'ils eussent voulu le déchirer en pièce, en poussant de grands cris. Tessonat lui dit : «Tu es un effronté menteur. Tu sais bien que tous les soirs tu couchais à mes côtés avec mes enfants, et tous les matins tu t'y levais ; si tu as été aux Nébicirini, ça été en dormant. Comment as-tu été si imprudent que de conter à ton chef de semblables mensonges, et si méchant que de vouloir hasarder sa vie au milieu de tant de dangers ? Tu es un homme perdu ; il devrait te faire mourir plus cruellement que nous ne le faisons de nos ennemis.»

—Que répondait Vigneau ?

—D'abord rien du tout. Il demeurait muet et tout éperdu. Champlain l'ayant tiré à l'écart, il réaffirma avec serment tout ce qu'il avait avancé auparavant. De leur côté les sauvages criaient fortement. «Nomme donc le sauvage avec lequel tu as été à la mer ; nomme les lacs, les rivières et les chemins par où tu as passé ; explique la carte que tu as tracée.» Vigneau gardait un morne silence.

Cependant Tessonat, bien à contre-cœur, faisait équiper un canot pour l'envoyer aux Nébicirini. Champlain voulut tenter un dernier effort pour connaître la vérité ; il fit venir Vigneau et en présence de ses compagnons il lui dit : «Il ne s'agit plus de dissimuler. Je prétends profiter du canot qu'on prépare, si tu me laisses passer outre sur la foi d'un mensonge, je te fais prendre et étrangler sans merci.» Vigneau effrayé, se jeta à genoux en demandant pardon. «Tout ce que j'ai dit, s'écrie-t-il, touchant cette mer, est faux ; je n'ai jamais été plus loin qu'ici. C'est l'espoir d'avoir une récompense qui m'a fait inventer cette nouvelle.» Champlain bouillait de colère, Vigneau était tout honteux ; les sauvages ne se contenaient plus de joie. «Pourquoi, disaient-ils, n'avoir pas plus de confiance en nous qui sommes des capitaines, tes amis, et qui parlons toujours vérité. Il faut faire mourir ce menteur. Ne vois-tu pas qu'il a voulu te faire périr. Donne-le nous, et nous te promettons qu'il ne mentira plus.» Tous criaient après lui, et surtout les enfants. Champlain leur défendit de lui faire aucun mal. «Je veux le ramener au Sault pour le montrer

aux messieurs de la compagnie ; il devait leur apporter de l'eau salée ! là j'aviserai à ce qu'on en fera. »

— Ainsi le voyage était terminé.

— Eh ! oui. Sans espérance de voir la mer de ce côté, Champlain ne songea plus qu'au retour. Il invita les sauvages à descendre avec lui au Sault St-Louis où il y avait quatre vaisseaux fournis de toutes sortes de marchandises. Le 10 juin, Champlain prit congé de Tessonat. « Si Dieu me préserve en santé, lui dit-il, je reviendrai l'année prochaine, en équipage de guerre. C'est bien, lui répondit le vieux chef, j'assemblerai grand peuple pour ce temps-là, tu ne verras que sauvages et armes, j'espère que tu en auras grand contentement. » Ils partirent quarante canots, et pour le retour ils ne passèrent pas par le lac des Rats ; ils suivirent le cours de l'Ottawa ; il était plus facile de descendre les rapides que d'en remonter le cours impétueux.

Cependant Champlain, en plantant une croix surmontée des armes de la France, avait pris possession du pays au nom de Dieu et au nom du roi. « Et avant que de partir, dit-il, je fis une croix de cèdre blanc, laquelle je plantai sur le bord du lac en un lieu éminent, avec les armes de France, et priai les sauvages de la vouloir conserver, comme aussi celles qu'ils trouveraient du long des chemins où nous avons passé ; et que s'ils les rompaient, que mal leur arriverait ; en les conservant, ils ne seraient pas assaillis par leurs ennemis. Ils me promirent ainsi de le faire, et que je les retrouverais quand je retournerais chez eux. »

En lisant l'histoire des premiers temps du Canada, nous remarquons ainsi certains endroits privilégiés qui, par leur position, s'imposaient à l'attention des découvreurs, et dont la religion semblait s'emparer tout d'abord pour en faire des lieux saints et une terre remplie des promesses de l'avenir. Québec, Trois-Rivières, Montréal et Pembroke sont de ce nombre. Une jolie ville a remplacé l'habitation de Tessonat, et sur les débris vermoulus de la croix de cèdre blanc s'élève une église épiscopale. Pembroke est la métropole commerciale du Haut de l'Ottawa ; il est à la tête d'un vaste vicariat apostolique, et bientôt sans doute, il sera le siège d'un évêque en titre qui gouvernera un beau et riche diocèse.

III

LE BORGNE DE L'ILE.

Je ne puis quitter Pembroke, ami lecteur, sans dire un mot de l'Ile aux Allumettes, cette sœur jumelle de la «Reine de l'ouest» cette perle de l'Ottawa, baignée par deux courants de la plus belle eau du monde qui lui prodiguent en abondance l'humidité, la fraicheur et la fécondité, cette oasis flottante de verdure, de feuillage et de moissons luxuriantes. Longueur 17 milles ; largeur de 3 à 7 milles ; population de 1800 habitants, canadiens-français pour la moitié. Dans ce petit Eden, depuis 42 ans il règne au spirituel, entouré de respect et d'affection filiale, un véritable patriarche, M. J. Lynch, premier missionnaire et premier curé de la paroisse. Le village situé vis à-vis Pembroke, mais de l'autre côté de l'île s'appelle «Le Chapeau,» d'un rocher qui présente au regard la forme d'un immense couvre-chef. En cet endroit un pont relie l'île au rivage de Pontiac, dans la Province de Québec. Six milles plus haut se précipite en bouillonnant le rapide de «La Culbute,» ainsi nommé, sans doute, parce que l'infortuné qui s'y engagerait n'arriverait pas au bas la tête en haut.

L'île aux Allumettes, par sa position stratégique se trouvant immédiatement au-dessus d'une suite de rapides très difficiles, et en face de l'embouchure de la rivière au Rat qui était le chemin de raccourci pour Québec, a joué un rôle important dans les premiers temps de la colonie. Les relations l'appellent «l'Ile des Algonquins» ou simplement «l'Ile,» l'île par excellence, et la nation qui y est retranchée comme dans un lieu fortifié «Les sauvages de l'île». Cette nation s'appelait elle-même fièrement «Les hommes de la grande rivière, *Kitchisipiininiweck*, (*Kitchi*, grand, *sipi* rivière, *inini* et au pluriel *ininiweck* hommes.) Les Hurons les appelaient *Ehonkeronons*.

Ces insulaires, nous disent les Pères Jésuites, étaient extrêmement superbes et exigeants. Ils auraient bien voulu que les Hurons et les Népissingues ne descendissent pas au sault St-Louis ou à Québec, et que les Francais n'allassent point aux Hurons, afin d'accaparer à eux seuls tout le commerce. Ils auraient acheté les pelleteries presque pour rien, puis les auraient revendues aux traitants français à bonne composition. Il ne se passait guère d'année qu'ils ne soulevassent quelques difficultés aux sauvages

d'en haut pour leur barrer le passage, et chose étrange, quand même les Hurons auraient été dix fois plus nombreux, ils n'auraient pas osé passer outre, aussi longtemps qu'un seul insulaire s'y serait opposé, tant ils gardaient fidèlement les coutumes et les usages du pays. Les présents finissaient presque toujours par ouvrir la voie ; ils étaient plus ou moins considérables selon les occurences. C'était sous un autre nom l'institution des douanes, et déjà les *Kitchisipiininiweck* avaient trouvé le secret de la *politique nationale.*

En 1636, les dons durent être plus abondants et plus riches, comme on le voit par une lettre du P. Daniel au gouverneur, écrite «de l'île, ce septième d'Août, à la lueur d'écorces brûlantes qui sont les chandelles et les flambeaux du pays. Un capitaine était mort, les larmes de ses parents n'avaient pas encore été essuyées. Des présents seuls pouvaient leur faire avaler plus doucement leur tristesse. Impossible de se dispenser de cette cérémonie dispendieuse, c'aurait été jeter du feu sur leur douleur. Mais quand, de cette manière, le corps eut été couvert et même qu'on eut fait revivre le trépassé en donnant son nom à un autre, on put continuer sa route en ne payant que le tribut ordinaire.»

Il est curieux de lire ce que disait Sagard, dès 1627, de cette île et de ses habitants qu'il appelait tantôt *Quieunontateronons*, tantôt *Honqueronons.* Ses paroles s'accordent en tout point avec les renseignements plus amples que nous fournirent plus tard les missionnaires de la Compagnie de Jésus. «Nous arrivâmes ce jour-là même chez les Quieunontateronons, après avoir fait 20 lieues et plus de chemin. Ce village était placé sur le bord de la rivière dans une belle plaine, d'où nous fûmes aperçus à plus d'une lieue du port, où presque tous les sauvages se rendirent avec de grandes huées et des bruits qui nous étourdissaient, car on n'entendait partout qu'une voix, ou pour compliments, ou pour se moquer de nous, qui nous rangions à leur merci ; je crois néanmoins qu'ils espéraient profiter de nos vivres, car à même temps que nous eûmes mis pied à terre, ils sautèrent dans notre canot, et se saisirent de nos blés et farines pour les échanger à leur dévotion contre des pelleteries qu'ils ont à foison ; mais comme la charité bien ordonnée commence par soi-même, sachant que nos vivres nous faisaient besoin, j'ai mis le hola (car nos gens n'osaient dire un mot), et par ce moyen tout nous fut conservé et porté au lieu que nous choisîmes pour cabaner, un petit jet de pierre éloigné du village, pour éviter leurs trop fréquentes visites.

« Ce peuple est (à mon avis) le plus revêche, le plus superbe et le moins courtois de tous ceux que j'ai jamais conversés en toutes les terres du Canada, du moins me l'a-t-il semblé pour le peu que je les ai pratiqués, mais aussi est-il le mieux couvert, le mieux matachié et le plus jolivement paré de tous, comme si la braverie était inséparablement attachée à la superbe et à la vanité. Les jeunes femmes et les filles semblaient des nymphes, tant elles étaient bien ajustées, et des comédiennes, tant elles étaient légères du pied ; vous les voyez la tête levée par le village, couvertes de matachias, sauter, courir et se réjouir plaisamment comme si elles eussent été assurées d'une éternelle félicité ; aussi à vrai dire, elles n'ont pas peur d'un enfer, ni de perdre un paradis ! qu'elles aient quelque chose à manger, les voilà contentes ; si elles n'ont rien elles ont de la patience. »

Chaque pays peut se vanter d'avoir produit ses grands hommes. L'Assyrie a son Nemrod, la Macédoine son Alexandre, Rome son César et l'île aux Allumettes à son Tessouchat, ou comme l'appelaient les Français, son *Borgne*. Chasseur comme Nemrod, guerrier comme Alexandre, orateur comme César, il fut de plus un second Constantin, il se convertit au christianisme, et sa conversion fut, pour un grand nombre, l'occasion de leur entrée dans le bercail de Jésus-Christ. Du reste le Borgne ne fut pas sur cette terre du Canada, le seul sauvage qui joua un rôle marquant. Plusieurs de ces enfants de la nature n'étaient barbares que de nom, ils étaient doués d'un esprit délié et de talents supérieurs que les voyages, l'observation et l'expérience, faute d'étude, avaient grandement cultivés. Gérakontié pendant des années, dirigea les conseils des Iroquois, Kondiaronk, autrement appelé *Le Rat*, était une puissance chez les Hurons ; sa voix était écoutée même dans les délibérations des gouverneurs. Pontiac, chez les Ottawas, conçut, pour les tribus indiennes, un plan de confédération qui étonne, et il tint pendant longtemps en échec les troupes anglaises. Pour Tessouchat, ce qui le distingue, c'est surtout sa faconde inépuisable et la pénétration de son esprit.

La première fois, du moins à ma connaissance, qu'il paraît sur la scène de l'histoire, c'est aux pays des Hurons, au mois d'avril 1636. Il était âgé de 40 ans. Il apportait vingt-trois colliers de porcelaine pour soulever les Hurons et les Népissingues contre les Iroquois qui avaient tué vingt-trois personnes de sa nation. « Secourez-vous, s'écriait-il, nos corps sont des haches » ; c'est-à-dire sans nous vous ne pouvez vous procurer des Français, ni arquebuses, ni chaudières, ni haches. Cependant malgré cet apostrophe et cette métaphore hardie, Hurons et Népissingues restèrent

cois : les sauvages de l'île étaient trop arrogants et ils exerçaient trop d'exactions contre eux quand ils descendaient à Québec. Avant de partir le Borgne voulut jouer au Machiavel. En arrière du père Brébœuf et de ses compagnons, il était plein de jactance. « Je suis maître des Français, répétait-il, je les conduirai à Québec quand je voudrai, je leur ferai passer la mer. » D'un autre côté il disait aux pères : « Quittez les Hurons, ce sont des méchants, ils ont massacré Etienne Brulé et le Père Nicolas Viel, ils vous feront mourir. » Il disait en particulier au père Brébœuf : « Descends à Québec, tu sais le sauvage, tu seras grand capitaine, et il n'y aura que toi qui parleras dans les conseils. » Le Père lui fit comprendre qu'il n'était pas venu au Canada pour arriver à être un truchement, mais bien pour lui enseigner la voie qui mène au ciel. « Un jour, lui dit-il, nous irons nous établir dans votre île. En attendant, comme marque de notre amitié, recevez en don ce canot pour votre retour. » Tessouchat se montra ravi de ces raisons et surtout du présent. « Déjà, s'écriait-il avec emphase, nous sommes rendus dans notre pays. Nous te promettons de bien traiter tes gens quand ils passeront sur nos terres. » Mais la foi était encore loin de son cœur plein de fourberie et d'astuce.

Pendant l'hiver de 1641, nous le retrouvons encore au pays des Hurons, à la Bourgade de St-Joseph. Il s'y montra d'une vanité et d'un orgueil insupportables. Il disait aux Pères : « J'avais quelque dessein de passer ici l'hiver, mais on dit que votre capitaine et vous ne m'aimez pas. Peut-être ne savez-vous pas que je commande depuis ma jeunesse ! Je suis né pour commander. Aussitôt que j'ouvre la bouche, tout le monde m'écoute ; aussi est-ce moi qui soutiens et conserve tout le pays. Les Hurons même me prêtent l'oreille et je commande parmi eux comme un capitaine. Les autres parlent, mais il ne se fait rien que ce que j'ai dans la pensée ; je suis comme un arbre, les hommes en sont les branches, et je leur donne la vigueur. »

Après avoir cité son discours, voici le portrait que le Père Brébœuf donne de l'orateur. « Voir un homme presque nu, qui n'a pas de chaussures aux pieds, point d'autre habit qu'un méchant bout de peau qui ne le couvre qu'à moitié, disgracié de la nature, n'ayant qu'un œil, sec comme un vieil arbre sans feuille ; voir, dis-je, un squelette ou plutôt un gueux marcher en président et parler en roi, c'est voir sous des haillons l'orgueil et la superbe. »

A la vanité il joignait la haine du nom chrétien. « La foi et les prières, disait-il aux Hurons, vous font mourir. Depuis que

quelques-uns se sont fait baptiser, la maladie règne dans vos cabanes. Une partie des chrétiens s'entendent avec les Français pour perdre tout le pays des sauvages. Frères, ne renoncez pas à vos anciennes coutumes.» Les chrétiens répondaient : «Ce n'est pas la foi qui nous extermine, mais nos péchés, et surtout votre infidélité ; c'est vous qui nous faites mourir en retenant les démons au milieu de nous par vos méchantes actions. Jamais nous ne quitterons la sainte croyance que, par la grâce de Dieu, nous avons embrassée.» Ces belles paroles cependant ne le touchaient guère. Toutefois, par une inconséquence inexplicable, il permettait que ses enfants fussent baptisés ; bien plus il procura ce bienfait à plusieurs autres qui moururent presque tous. Leurs prières sans doute lui obtinrent plus tard la grâce de la conversion.

J. B. Proulx, Ptre.

(*A continuer*)

ESQUISSES HISTORIQUES SUR LE ROMAN.

DU ROMAN AU MOYEN-AGE

(*Suite.*)

Le cycle de la Table Ronde doit son origine à une fable inventée par Robert Wace. Ce trouvère, qui vivait au temps de Philippe-Auguste, roi de France, fait créer l'ordre des chevaliers de la Table Ronde par Uther, roi de York, (1) sur les conseils de l'enchanteur Merlin. Il se composait de vingt-quatre chevaliers qui délibéraient assis autour d'une table ronde d'où ils tirent leurs noms. Les romans de ce cycle racontent leurs exploits qui sont fabuleux.

L'histoire nous a conservé les noms de quelques-uns de ces chevaliers, ce sont : Arthur, Gauvain, Galaor, Tristan, Lancelot, Palamède, mais, le plus célèbre est « Amadis des Gaules. » Tous ces romans envoient leurs héros à la conquête d'une relique précieuse qu'on appelait le « *Saint-Gréal* ou *Graal*, » C'était le vase dans lequel on supposait que notre Seigneur avait bu durant son dernier repas au Cénacle. On disait aussi qu'à son crucifiement le sang qui coulait de ses blessures avait été recueilli dans ce même vase. D'après la légende, les anges l'emportèrent au ciel jusqu'à ce que Pérille, prince d'Asie, fut trouvé assez pur pour en devenir dépositaire. Cette relique se perdit par la suite en Angleterre où les chevaliers de la Table Ronde en firent la conquête. Cela suffit pour nous montrer le caractère des romans de ce cycle. Tous ces héros sont des modèles de sainteté et de

(1) Ancien royaume de la Grande-Bretagne.

vertus auxquels tout amour sensuel est interdit. Pour eux la conquête ou la garde du *Saint Graal* est l'unique objet de leur ambition.

Enfin, le cycle d'Alexandre commença avec l'histoire d'Alexendre le Grand, par Siméon Seth. Pendant cette période les romanciers célébrèrent les héros et les sages de l'antiquité, mais pour se conformer aux mœurs, ils les métamorphosaient en chevaliers errants, en magiciens et en enchanteurs. Viennent en même temps, les histoires de revenants et les légendes religieuses. La vie des saints ne fournissait pas moins aux bouillantes imaginations que les histoires profanes. On lit dans les Bollandistes : « Saint Déicole s'était égaré ; il rencontre un berger et le prit de « lui enseigner un gîte :—Je n'en connais pas dit le berger, si ce « n'est dans un lieu arrosé de fontaines, au domaine du puissant « vassart Weissart.—Peux-tu m'y conduire, répondit le saint ?—Je « ne puis laisser mon troupeau, répliqua le patre. Saint Déicole « fiche son bâton en terre, et quand le patre revint, après avoir « conduit le saint, il trouve son troupeau couché paisiblement « autour du bâton miraculeux. Saint Déicole entre dans la for- « teresse, les serfs accourent empressés, le veulent débarrasser de « son manteau, il les remercie et suspend ce manteau à un rayon « de soleil qui passait à travers la lucarne d'une tour. » (1)

La partie de l'ouvrage des Bollandistes qui renferme les faits dont l'existence est douteuse contient une foule de légendes de ce genre. Chateaubriant (2) en cite un autre : « Quinze jeunes « femmes et dix-huit jeunes hommes ballaient (3) un jour dans « un cimetière ; le prêtre Robert, qui disait la messe, les fit invi- « ter à se retirer ; ils se moquèrent du prêtre. L'officiant pria « Dieu et saint Magnus de punir la troupe impie, en l'obligeant à « chanter et à danser une année entière ; sa prière fut exaucée ; « un des condamnés prit par la main sa sœur qui figurait avec « lui, le bras se sépara du corps sans que l'invalide de Dieu per- « dit une goutte de sang, et elle continua de sauter. Toute « l'année les quadrilles, ne souffrirent ni du froid, ni du chaud, « ni de la faim, ni de la soif, ni de la fatigue ; leurs vêtements ne « s'usèrent pas. Commençait-il à pleuvoir, il s'élevait autour « d'eux une maison magnifique. Leur danse incessante creusa la

---

(1) Boll., t. II p. 202.

(2) Essai sur la littérature anglaise, page 10.

(3) Vieux verbe qui signifie " danser."

« terre, et ils s'y enfoncèrent jusqu'à mi-corps. Au bout de l'an, « l'évêque Hubert brisa les liens invisibles dont les mains des « danseurs et des danseuses étaient enchainées; la troupe tomba « dans un sommeil qui dura trois jours et trois nuits. »

En Angleterre l'origine du roman anglais se confond dans la littérature française. Sous les Normands, la langue nationale des peuples de la Grande Bretagne n'était guère en usage, on ne parlait partout que le français; les vaincus avaient adopté la langue des vainqueurs.

Elle était même proscrite : «Tantôt c'était un évêque saxon, « dit Augustin Thierry, chassé de son siége, parce qu'il ne savait « pas le français; tantôt des moines dont on lacérait les chartes, « comme de nulle valeur parce qu'elles étaient en langue saxonne « tantôt un accusé que les juges normands condamnaient sans « vouloir l'entendre, parce qu'il ne parlait qu'anglais.» Un vieux proverbe anglo-saxon disait : «*Il ne manque à Jacques, pour* «*jouer le seigneur, que de savoir le français.*» Les anciennes coutumes étaient mêmes mises de côté, on recevait tout des Normands. Milton (1) fait remonter l'usage du français jusqu'à Edouard le confesseur : « Alors, dit-il, les anglais commencèrent « à laisser de côté leurs anciens usages, et à imiter les manières « des français dans plusieurs choses; les grands à parler français « dans leurs maisons, à écrire leurs actes et leurs lettres en fran- « çais, comme preuve de leur politesse, honteux qu'ils étaient de « leur propre language; présage de leur sujétion prochaine à un « peuple dont ils affectaient les vêtements, les coutumes et le « langage. »

Il est donc facile de comprendre pourquoi la littérature des premiers temps de l'Angleterre a été toute française.

On y trouve des troubadours et des trouvères comme en France, et de plus les scaldes des Danois. Ces derniers poëtes chantaient les exploits des héros avec accompagnement de harpes et de gestes. Leur popularité égalait celle des troubadours français. Ils étaient plus considéré dans la société anglaise que nos poëtes; on trouve des rois au milieu d'eux, et l'on rencontre toujours quelques poëtes romanciers à la cour des anciens rois.

Les premiers peuples de la Grande Bretagne aimèrent passionnément la poésie et les fictions. Le chant formait partie de tous leurs actes. Ils chantaient le matin avant la chasse ou avant le départ pour le combat, ils chantaient à table et le coucher était

---

(1) History of England, lib. VI.

précédé du chant des légendes du pays. Trois choses appartenant à l'homme libre ne pouvaient être saisies pour dettes : son cheval son épée et sa harpe ; le vol d'un de ces articles entrainait la peine de mort.

Les légendes ou romances étaient toujours le récit de faits merveilleux, d'exploits fabuleux des guerriers anglo-saxons ou normands, produits d'une imagination exaltée, et inspirés par l'esprit de flatterie à laquelle ils visaient toujours. «Je sais, dit un scalde, un chant pour émousser le fer ; je sais un chant pour tuer la tempête.» On reconnaissait ces inspirés, dit Châteaubriant, à leur air ; ils semblaient ivres, leurs regards et leurs gestes étaient désignés par un mot consacré : *skallviengl*, «folie poétique.»

Au quatorzième siècle, les mœurs en Europe s'altérèrent profondément. La féodalité sur son déclin avait fini par reconnaître la puissance de la royauté. Le roi, seigneur suzerain se faisait partout redouter, on recouraît de toutes les parties du royaume à la justice royale. Les seigneurs ayant perdu leur influence, se retirèrent la plupart dans leurs terres où ils s'épuisaient à regretter leur règne. Les guerres privées des grands vassaux achevèrent leur ruine, en les divisant et en les armant les uns contre les autres. La chevalerie même, cet ordre d'hommes vertueux et dévoués à tous ceux qui souffraient ou qui étaient victimes de l'injustice, n'était plus qu'un vain titre dont le premier aventurier venu s'affublait impunément et sans scrupule. Mais, ce qui contribua le plus à modifier les mœurs de ces temps, ce furent les seigneurs félons, comme on les appelait alors. Traitres à leur roi, traitres à leur serment, véritables bandits, et des plus dangereux, ils s'embusquaient dans leurs tours crénelés ou sur les routes pour surprendre les voyageurs et les piller. Ils atta-attaquaient les petites villes, les abbayes et entassaient dans leurs châteaux le butin de leurs expéditions. C'était un moyen de pourvoir aux dépenses d'une guerre privée entreprise pour exercer une vengeance, ou pour satisfaire une ambition dérèglée. Ces dangers frappaient les paysans de terreur et forcèrent les villes à s'armer pour leur propre sécurité. Ce fut la ruine complète de la féodalité.

Cet état de choses opéra nécessairement un changement dans les lettres. Les assassinats, les enlèvements, les brigandages de toutes sortes dont ils étaient témoins, chargèrent l'imagination des trouvères ou romanciers de tableaux affreux qu'ils aimaient à reproduire. Le roman prit alors une forme fantastique et graveleuse. Ce n'était plus que des géants monstrueux gardant dans

d'obscurs souterrains de belles princesses chargés de chaînes; ou des seigneurs à mine rébarbative qui, au fond de leur donjon, torturaient leurs jeunes épouses gémissantes à leurs pieds. A travers ce mélange d'horreurs et de grâce, apparaissait le chevalier errant, le protecteur, le vengeur, triste représentant du véritable chevalier qui disparaissait à mesure que la féodalité perdait son ancien caractère. Généralement, c'était le principal personnage du roman, mais à son tour il tombait sous la puissance de quelque magicien ou enchanteur au service du tyran. Enfin, c'étaient des esclaves achetés qui par leur beauté fascinaient les filles de leur maître; c'étaient des tours de lutins, des courses de loups-garous, des apparitions de génies, toujours pour servir les desseins iniques de quelque seigneur félon. Le soir au foyer on écoutait avec avidité les terribles mystères du sabbat, ou les exploits glorieux d'un célèbre chevalier errant.

Ces extravagances furent les derniers efforts de l'imagination vagabonde des anciens romanciers. Ils avaient bravé toute vraisemblance dans leurs peintures des mœurs, ils avaient sacrifié la vérité et même la morale. La majorité du peuple, surtout la classe instruite n'y croyait plus depuis longtemps. Devenus des hors-d'œuvre dans la littérature, ces romans tombèrent par leur propre ridicule. *Servantes Saaveda*, écrivain espagnol, leur porta, au dix-septième siècle, le coup mortel en publiant son *Don Quichotte de la Manche*, roman le plus original qui ait été imaginé. Cet homme sage et savant ramena le roman où il devait être, dans les bornes de la raison. Son ouvrage, malgré les folies de l'acteur principal, est profondément philosophique et bien écrit. Il eût pour effet de faire cesser l'estime que l'on portait au merveilleux aux idées et aux peintures fausses, exagérées et extravagantes qu'il sû si bien ridiculiser dans *Don Quichotte*.

Dans la Grande Bretagne, jusqu'au règne d'Edouard III, aucun roman n'avait été écrit en anglais; ce ne fut que sous ce prince que parurent les premiers écrits dans la langue nationale. Le premier et celui que l'on considère comme le père de la poésie anglaise, sinon de toute la littérature anglaise, est *Chaucer*. Il écrivit plusieurs romans en vers, entr'autres: *le roman de la rose*, imitation de celui de Jean de Meun, où les personnages allégoriques sont la Beauté, la Franchise, la Richesse, la Peine, l'Envie, la Haine et l'Avarice. Il fut l'auteur des célèbres histoires de Canterbury « *Canberbury Tales.* »

Chaucer et les poëtes romanciers de son temps subirent l'influence des croyances de leur âge. Ces peuples aux mœurs cruels qui firent la terreur du moyen-âge tant qu'ils restèrent barbares,

furent fortement impressionnés par les grands mystères de notre religion. Leurs chants, leurs romances, leurs légendes en sont remplis ; et les sujets religieux étaient choisis de préférence. Voici un extrait d'un roman en vers de *Adam de Ross*, où il raconte la descente de saint Paul aux enfers : « L'archange saint « Michel sert de guide à l'apôtre, il lui dit :—Bonhomme, suis-moi « sans effroi, sans peur et sans soupçon. Dieu veut que je te mon- « tre les grincements de dents, le travail et la tristesse *tristor* que « souffrent les pêcheurs. »

« Michel va devant ; Paul le suit disant les psaumes. A la porte « de l'enfer croît un arbre de feu ; à ses branches sont suspendues « les âmes des avares et des calomniateurs. L'air est rempli de « diables volants qui conduisent les méchants aux brasiers.

« Les deux voyageurs parcourent les régions désolées. L'ar- « change explique à l'apôtre les tourments infligés à différents « crimes : au sein d'une immense forge, d'une vaste mine où « grondent et brillent des fournaises ardentes, coulent des fleuves « de métaux fondus dans lesquels nagent des démons. A mesure « que les envoyés du ciel s'enfoncent dans le giron du globe, les « supplices deviennent plus terribles ; saint Paul est saisi de « pitié.

« Un puits scellé de sept sceaux présente son orbite : l'archange « lève les sceaux, en écartant l'apôtre pour laisser s'exhaler la va- « peur pestilentielle. Au fond du puits gémissent les plus grands « coupables ; saint Paul demande combien dureront les peines ; « saint Michel répond : « Cent quarante mille ans ; mais je n'en « suis pas bien sûr. »

" L'apôtre invite l'archange à conjurer Dieu d'adoucir les souf- " frances des réprouvés ; des anges compatissants se joignent à " leurs prières ; elles sont écoutées ; le Seigneur ordonne qu'à " l'avenir les supplices cesseront depuis le samedi jusqu'au lundi " matin."

Quant à la morale elle était le plus souvent sacrifié ; le récit était presque toujours licentieux et impie, surtout ceux de *Dunbar* et de *Plowman*. Néanmoins ils n'étaient pas aussi dangereux qu'ils le devinrent au temps moderne, car ils ne s'attaquaient pas encore à l'intelligence par un raisonnement captieux. La licence y était affichée extérieurement, chacun pouvait l'éviter.

DU ROMAN MODERNE.

De la chute des romans de chevalerie tombés dans le ridicule et l'absurdité, date une nouvelle vie pour le roman. Nous sommes

au temps de l'Hôtel de Rambouillet, centre des lettres du dix-septième siècle. Ces réunions contribuèrent à rehausser la littérature, et à former plusieurs des grands hommes qui illustrèrent ce siècle. Elles eurent une grande influence sur le roman. Dans l'*Astrée*, Mademoiselle de Scudéri, le rendit héroïque ; elle fit sous des noms anciens le portrait de tous les personnages importants de son temps. Le plus célèbre fut celui de Mademoiselle de Rambouillet sous le pseudonime d'*Artémice* qu'elle conserva toujours. Madame La Fayette lui fit parler le vrai langage du cœur et des nobles passions dans la *Princesss de Clèves*, le meilleur roman paru en France jusque-là ; puis, il devint comique avec Scaron, Le Sage acheva cette réforme en créant le roman de mœurs. Cet auteur peint l'homme tel qu'il est dans *Gil Blas*. Il montre les travers et les faiblesses de toutes les classes de la société, on pourrait dire même les infirmités de l'humanité toute entière.

A cette époque, le but général du roman était de faire triompher la vertu, de flétrir le vice, de soumettre la raison aux enseignements de l'église, de faire disparaître des écrits la nudité et la volupté des sens ; et en même temps, au point de vue littéraire de purger la langue française et de corriger le style.

Ce fut l'âge d'or du roman.

Bientôt vinrent les jours de Madame de Pompadour et les débauches de la cour de Louis XV. Le roman prit une pente qui le conduisit aux écrits des philosophes et des romanciers impies. Car, en Europe, il a toujours suivi la pureté ou la corruption de chaque âge, et son influence a été grande dans les siècles derniers. Le roman est généralement l'expression des mœurs, mais il ne faut pas croire que ceux-ci à leur tour ne subissent pas son influence. Obligé à sa naissance de se nourrir des idées reçues, des principes établis, il ne tarde pas à réagir sur eux.

On trouve les éléments de la réaction du roman moderne dans la littérature et la philosophie anglaise à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Ce fut le temps des philosophes, des grands poëtes, des réformateurs, des pamphetaires religieux, des polémistes sociaux et des auteurs dramatiques de l'Angleterre : Bacon, Milton, Webster, Butler, Hobbes, Locke et Shakespeare dont la gloire les éclipsa tous. Le seul romancier de ce temps fut Daniel de Foe qui écrivit son fameux *Robinson Crusoe*.

Le dix-septième siècle vit la création des nouvelles *novels* anglaises par Richardson. On a de lui *Paméla* et *Clarisse*, deux romans immoraux, long et ennuyeux. Fielding écrivit *Tom Jones*, livre

le mieux fait de l'Angleterre, dit La Harpe ; malheureusement, la morale y a été mise de côté. Il fut l'ennemi de Richardson et fit paraître *Andrews* pour ridiculer *Paméla*. Après eux parurent Scott, Dickens et Thackeray qui continuèrent à produire des romans licentieux, la plupart remplis de haine contre le catholicisme. Walter Scott fit disparaître ces romanciers de ruines, de légendes, d'histoires merveilleuses, de salons et de bas étage qui l'avaient immédiatement précédé, et il fonda une nouvelle école que l'on peut appeler l'école romantique d'Angleterre. Il mit à la vogue les romans historiques qui s'est propagé jusqu'à nos jours.

Tous ces grands écrivains anglais eurent une influence funeste sur notre littérature moderne, spécialement sur nos romanciers Leurs œuvres inspirés par le protestantisme sont imbus du plus profond matérialiste. Tous sont réalistes, ils décrivent l'homme et la femme comme ils la trouvent, et les font mouvoir sous l'empire de la fatalité, pour eux la Providence n'est plus : ce fut le temps du doute et de l'incrédulité. Ils furent aussi les premiers à proclamer la souveraineté absolue du peuple. Nos philosophes du dix-huitième siècle, nos encyclopédistes, burent à long trait à cette école envenimée de doctrines perverses. Jean Jacques Rousseau tira son contrat social de l'*Essai sur le gouvernement civil de* Locke ; il s'inspira de *Paméla* et de *Clarisse* de Richardson dans la *Nouvelle Héloïse* et *Emile*. Une ère tristement célèbre s'ouvrit avec ses deux livres. De cette date commença à paraître une longue série de livres dangereux qu'on appelle romans modernes, et qui furent les plus puissants auxiliaires de la philosophie anti-chrétienne. Ce furent les ennemis jurés de la religion, de la morale, de la société et de la famille. Basé sur les passions aveugles, sans autre guide que la raison obscurcie par la haine et l'ambition, le roman, forme plaisante des œuvres encyclopédistes, jeta le désordre dans l'esprit et dans le cœur des hommes et contribua fortement au triomphe de la révolution de 1789.

Jusque-là le roman était resté dans son genre, il n'avait acquis au point de vue de l'intelligence d'autre valeur que celle de l'ornement. Il amusait, c'était son but. Personne ne cherchait en lui un dogme, une croyance. Il pouvait être dangereux pour les mœurs, mais il ne s'attaquait jamais de front à la foi. Rousseau en changea l'objet, il en fit une école, une œuvre dangereuse contre l'Eglise catholique et son enseignement. L'on trouve à cette école les Voltaires, les Sue, les Balzac, les Prévost, les Crébillon, les Diderot, les Souvestre, les George Sand, les Victor

Hugo, les Dumas et un grand nombre d'autres que l'on serait peut-être étonné de voir placés dans cette catégorie.

Poursuivant le même but, il a depuis et pendant ce siècle combattu tout ce qu'il a trouvé de plus saint et de plus sacré : le mariage, en justifiant l'adultère ; la famille, en remplaçant le mariage par le concubinage ; l'état en exaltant le communisme ; la Providence même, en divisant la fatalité.

Et que n'a-t-il pas fait pour arriver à son but : il est descendu de nos jours jusqu'au plus bas étage de la société ; il a emprunté le langage des halles et des bouges ; il a peint les tableaux les plus dégoûtants pour mieux arriver à corrompre ceux qui déjà formait la lie du peuple.

Heureusement, à côté de ces ombres peu réjouissantes, il s'est trouvé de bons auteurs qui ont vaillamment combattu avec les mêmes armes pour le triomphe de la vérité religieuse, morale et littéraire. De bons romanciers, et le nombre augmente chaque jour, s'efforcent à ramener le roman sur son véritable terrain, et à en faire ce qu'il doit être : l'auxiliaire de la sensibilité, de la vertu et de la religion dans toutes les classes de la société.

J. J. Beauchamp.

MONSIEUR MOI [1]

Par Salvatore Farina

IX

DEUS EX MACHINA

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(*Suite*)

Tout en réfléchissant ainsi, Marcantonio est arrivé au No 60 de la rue Torino. Il passe droit devant la portière, qui le suit en s'informant de la personne qu'il demande. Marcantonio ne sait s'il doit prononcer le nom de Mme Camilla ou de Mme Curti ; mais il préfère articuler ce dernier.

— Au second étage la porte en face.

Marcantonio monte et voit sur la porte indiquée une plaque de cuivre portant simplement le nom de Curti. Il sonne, mais il lui semble entendre un léger bruit, il se tourne et aperçoit une petite fenêtre dont le rideau blanc est soulevé par une grosse main qui disparaît aussitôt en laissant retomber le pan de mousseline. Des pas se font entendre derrière la porte. Quelle étrange chose ! le cœur de Marcantonio est ouvert et pourtant quelqu'un y frappe très fort en criant : Ouvre-moi.

---

(1) Du *Correspondant*.

Un laquais minuscule, vêtu d'une livrée noire juste assez grande pour habiller un pantin, introduit Marcantonio dans une salle spacieuse à peine éclairée et l'abandonne là. Il ne lui a pas demandé son nom, ne lui a pas laissé le temps de dire qui il vient voir. Il a disparu. Si le professeur n'était pas si oppressé, il appellerait ce bambin pour lui annoncer... quoi ?

Marcantonio regarde la pièce où on l'a laissé. En s'habituant à l'obscurité, ses yeux distinguent des meubles de forme exotique, puis un piano à queue, des tableaux richement encadrés ; en faisant un pas, il choppe dans un escabeau turc et s'aperçoit qu'il a sous les pieds une peau de tigre. Du plafond descend une lampe, une magnifique lampe de bronze antique ; au fond, sur une colonne, un buste de marbre.

Personne ne vient. Marcantonio songe au bambin qui l'a introduit, à la petite fille qu'il vient visiter et qui lui fait battre le cœur. Tout à l'heure quelque autre porte s'ouvrira pour livrer passage à un autre enfant qui viendra dire que mademoiselle s'habille et prie son visiteur de l'attendre. On joue là un jeu enfantin très connu : Au monsieur et à la dame.

Les yeux de Marcantonio sont acclimatés et distinguent tout maintenant. Il est dans un beau salon, meublé avec un certain désordre artistique. Les objets les plus lointains se rapprochent pour se faire admirer. Les tableaux sont des portraits anciens ; le buste de marbre se modèle sous un regard plus attentif : voici la figure ronde, le nez, les moustaches, les yeux du bouffe Curti. Et voici d'autres jolies babioles qui consentent à se faire voir peu à peu, une coupe d'argent sur la cheminée, une statuette de bronze sur la console entre les deux fenêtres, un gros album de photographies sur un guéridon ; là-bas un vieux cartel d'écaille... quoi donc encore ?

Une porte s'ouvre, et Marcantonio se tourne de ce côté. Ce n'est pas une petite fille qui entre.

— On n'y voit rien ici, dit une voix fêlée ; on vous a laissé dans l'obscurité, monsieur.

La dame qui a parlé ainsi s'approche d'une fenêtre qu'elle ouvre. Le soleil, en entrant, montre tout à la fois le salon et la dame. Le salon est décidément très beau, mais la dame, hélas !...

— J'aime la lumière, dit-elle.

Et Marcantonio ne peut s'empêcher de songer qu'elle a mal placé ses affections. Il n'est pas difficile, même à un spectateur distrait, de s'apercevoir que, malgré la sincère laideur de son visage, la pauvre dame a conservé des illusions sur ses attraits,

car son sourire indiscret ouvre souvent sa bouche démesurée, laissant apercevoir une canine jaune à côté d'une brèche à la gencive supérieure. Elle a les yeux ronds et les tourne languissamment, mais aussi vite que des billes, le nez long, planté au milieu du visage comme un manche tordu, détérioré par l'usage. Contemplant tous ces agréments comme en rêve, Marcantonio découvre deux gentillesses qui l'affligent plus que toutes ces laideurs. La dame a une carnation blanche et rose, et deux sourcils tracés, peints, de main de maître. Pour ne pas murmurer contre l'Etre, pour ne pas dire que Dieu, en faisant les créatures féminines à sa ressemblance, manque aux principes élémentaires du dessin, et se livre à un luxe inopportun de couleurs, Marcantonio voudrait s'assurer que ces sourcils ne sont pas dus à l'estompe, et ce teint de roses et de lis à l'art du parfumeur.

— Que désirez-vous, monsieur ? demande la dame, qui montre un fauteuil au visiteur, tout en lui décochant une œillade assassine.

Monsieur désirerait mouiller le bout de ses doigts de sa salive ou de quelque autre liquide incolore et inodore, puis en frotter tout doucement la joue et un des sourcils de la dame. L'opération ne serait pas douloureuse. Mais, ne pouvant exprimer ce désir, il répond :

— Je voudrais voir Faustina.

Le sourire s'éteint sur ce visage fardé, et la bouche de la dame se referme autant qu'il lui est possible pour demander :

— Qu'a donc à faire Faustina ici ? Monsieur, ce n'est donc pas...

— Marcantonio comprend qu'il a été pris pour un autre, et il se hâte de répondre :

— Je suis Marcantonio Abate, professeur de philosophie, père de Mme Serafina, et je voudrais voir ma petite-fille.

Il a mis toute la douceur possible à prononcer ces innocentes paroles ; elles semblent poutant troubler la dame qui, après avoir étouffé un soupir mystérieux, se décide à sourire de nou veau.

— Je vais voir, dit-elle.

Elle s'éloigne avec une allure déhanchée pendant que Marcantonio, dont le cerveau est en désarroi, tient ses yeux fixés sur la porte par laquelle il s'imagine que sa petite fille va venir. Mais une autre porte s'ouvre derrière lui sans qu'il s'en aperçoive.

— Ce monsieur ? dit une voix d'enfant.

— Oui, celui-là ; cours l'embrasser.

Marcantonio se tourne ; deux petites mains étreignent ses jam-

bes ; mais il ne fait pas même attention à Faustina... Le dos au mur, les bras pendants, un homme est là qui le regarde. Il a la figure ronde, les moustaches, le nez, les yeux du bouffe Curti... Ce n'est pas un spectre, mais Iginio Curti bien vivant.

— Grand-père ! dit une petite voix.

Marcantonio ne répond pas ; il n'abaisse même pas ses regards vers la jolie créature qui l'appelle pour la première fois de ce nom si doux. Une autre voix courroucée lui crie : « Tu es joué, et ton mystificateur rit du succès de son œuvre. » Comment et pourquoi : voilà ce qu'il ne s'explique pas encore.

— Grand-père ! répète l'enfant, ne le regarde pas *lui*, regarde-moi.

Mais il n'écoute que la voix qui le raille. Comment et pourquoi il a été mystifié : il le comprend maintenant. Anna Maria a trahi le secret de M. *Moi*, le bouffe Curti a inventé ce bon tour, et la main de Serafina ne s'est pas desséchée quand elle a pris la plume pour se moquer de son père ! L'abîme qui s'ouvre sous les pieds de Marcantonio, au moment où il croyait retrouver une autre fille et un renouveau du cœur, est si grand que le pauvre homme balbutie :

— C'est une trahison !

— Grand-père, dit la petite Faustina, prends-moi dans tes bras.

— Mais prends-là donc dans tes bras, dit le bouffe avec un laisser-aller monstrueux. C'est notre Faustina, c'est ta petite-fille.

— C'est une fourberie, une odieuse fourberie ! murmura Marcantonio, qui pénètre à fond dans le noir complot et se sent mourir de honte à l'idée que sa fille a connu ses projets matrimoniaux et s'en est moquée.

— Mais prends-là donc ! répète le bouffon en faisant un pas vers son beau-père.

— Ne m'approchez pas, répond Marcantonio d'une voix sourde votre conduite est odieuse et je.....

Il ne peut terminer cette protestation, car la figure fardée reparaît, et il faut éviter le scandale. Ellé dit :

— J'ai cherché l'enfant partout. Ou peut-elle être ?... Ah ! te voici, mignonne ?

Le bouffe Curti, qui n'est nullement démonté par le méchant accueil qu'on lui fait dans sa propre maison, s'avance avec désinvolture et montrant au professeur la dame à la dent jaune et au teint de lait, la présente en ces termes :

Mme Camilla, artiste lyrique, notre excellente amie, qui a la

bonté de s'occuper de l'éducation de ma fille, au lieu d'accepter les engagements qui ne lui manqueraient pas.

Mme Camilla s'incline et, sans intention maligne, elle sourit et honore d'un regard prétentieux le professeur qui s'incline à son tour et ne relève plus la tête, pour avoir retrouvé à la hauteur de son genou une petite figure pétulante. Oh ! qu'il est beau, ce visage spirituel, sémillant de Faustina ! Et cependant la première caresse qu'il reçoit de la main tremblante de son grand-père est une caresse distraite. Marcantonio se demande si l'existence d'une dame Camilla, cantatrice, demeurant 60, rue Torino, absout ou son gendre, ou sa fille, ou tous les deux.

— Madame Camilla, dit pendant ce temps le maître de la maison, je vous remercie.

Ces mots signifient que Mme Camilla peut s'en aller ; en effet elle recommence sa révérence et son œillade assassine, et faisant une tentative inutile pour cacher sa dent indiscrète, elle s'en va en se déhanchant plus que jamais.

Quand elle est sortie, le bouffe Curti avance un fauteuil pour le professeur, et lui dit avec son éternel sourire :

— Assieds-toi. Tu as beaucoup de questions à m'adresser, et je m'empresserai d'y répondre. La petite ne nous gênera pas.

— Monsieur Curti, réplique Marcantonio avec une sévérité inutile, je vous prie de ne pas me tutoyer que je ne vous l'aie permis.

— C'est très juste, répond le bouffe sans apparence de raillerie. Monsieur le professeur, veuillez vous asseoir. Si l'enfant vous fatigue, posez-la à terre, si vous ne préférez que nous la renvoyions.

— Je veux rester avec grand-père, déclare Faustina, qui se met entre les genoux de Marcantonio.

Le professeur réfléchit un moment à sa position singulière, et hésite à s'asseoir ; mais une idée hardie, non exempte de générosité, lui vient à l'esprit, devinée au passage par le bouffe Curti. Le grand-père s'assied avec un maintien grave ; puis prend l'enfant sur ses genoux, l'embrasse, la caresse, lui sourit ; et il tourne ensuite vers son gendre pervers sa figure redevenue sévère. Iginio Curti s'assied, lui aussi, se frotte les mains et commence ainsi :

— Je pourrais épargner à ma famille et à moi-même cette juste colère en laissant durer le plus longtemps possible l'équivoque et en faisant entendre plus tard que le hasard a été le seul coupable, j'aime mieux vous avouer que si votre fille ne sait rien de rien, il y a un coupable, et ce n'est pas le sort.

— Ce coupable, c'est vous ? demande Marcantonio, qui cherche en vain à garder son sérieux pendant que la petite Faustina lui dit :

— Grand-père, fais donc attention à moi. Pourquoi ne t'es-tu pas arrêté l'autre jour quand je t'ai appelé de la fenêtre ?

— C'est moi ! dit le bouffe Curti pendant que le grand-père fait taire la bambine par un baiser, moi seul. Hier Serafina ne comprenait pas grand'chose à votre lettre ; moi-même j'ai eu besoin de méditer toute la nuit pour finir par comprendre que mon beau-père me faisait l'honneur de me croire mort et enterré. Cette idée, par exemple, ne m'était pas venue, je le déclare.

— Grand-père, dit la petite babillarde, on m'a dit que tu es le père de maman. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répond Marcantonio, tout en regardant son gendre d'un air de reproche qui signifie : C'est ta faute, scélérat, si je ne couvre pas de baisers cette bouche qui ressemble à un bouton de rose ; c'est ta faute si je n'ose me livrer à ma tendresse pour elle. »

Mais le bouffe Curti interprète mal ce coup d'œil et il y répond par un tout petit geste qui veut dire : « On a fait tout ce qu'on pouvait, et cela a réussi assez bien, je ne ne puis le nier. »

— Mon père m'aime tant, continue la petite fille, et toi, est-ce que tu n'aimes pas maman ? Pourquoi n'es-tu jamais venu ? Il y a si longtemps que je t'attends ?

Un silence douloureux suit ces paroles cruelles ; mais la mignonne est fine, elle craint d'avoir mal parlé et s'ingénie à réparer sa faute.

— Je sais pourquoi tu n'es pas venu, et je sais aussi que tu aimes maman ; tu lui as envoyé les bonbons, la poupée, puis encore...

Iginio Curti se hâte de l'interrompre.

— J'avais juré à moi-même, dit-il, de rendre votre fille heureuse et j'ai cru souvent y avoir réussi ; mais quelque chose lui manquait toujours, l'amour de son père. Cette bonne créature, vous le savez, vous a toujours aimé si tendrement ! J'ai dû mentir plus d'une fois pour la consoler.

— Je sais tout...

— Serafina vous a dit ?... J'espère que vous ne l'avez pas désabusée. Ce que j'ai fait jusqu'à présent, je puis le continuer à l'avenir. N'est-ce pas votre opinion ?

Marcantonio fait signe que oui, mais il ne répond rien, prenant prétexte du jeu auquel se livre sa petite-fille qui lui a posé les deux mains sur le visage et veut qu'il feigne de les mordre.

— Oui, j'ai dû mentir bien des fois. Les premières lettres que vous avez renvoyées ont été remises à moi-même, par bonheur. Je les ai conservées; les voici.

Iginio Curti retire de son portefeuille les trois lettres et les présente sans effectation à son beau-père qui, cette fois, ne les refuse pas.

— Par la suite, continue le bouffe en se frottant les mains, j'interceptai toutes les lettres que Serafina vous écrivait. Voici pourquoi : je ne voulais pas m'exposer à les voir tomber dans les mains de ma femme après un voyage inutile; j'ai conservé aussi celles-là, mais je ne les ai pas sur moi; elles sont trop nombreuses..... Faustina, tu as ton grand-père maintenant. Dis-lui de ne plus s'en aller, de rester avec nous, afin que tu aies tout le temps de jouer avec lui. Mais il ne faut pas mettre tes poings dans sa bouche; les petites filles bien élevées ne font pas ainsi.

Faustina s'était tournée, stupéfaite d'entendre son père lui défendre un jeu si drôle ; mais elle comprend qu'il faut obéir.

S. Blandy.

(*A continuer.*)

LES FAUX BRILLANTS.

(Comédie en cinq Actes et en Vers)

PAR F. G. MARCHAND.

PERSONNAGES.

FAQUINO.....faux baron.
DUMONT.....bourgeois.
OCTAVE.....frère de Dumont.
OSCAR DANGE....avocat, amant de Cécile.
JEAN BRUNELLE..voyageur, neveu de Dumont.
TRÉMOUSSET.....faux comte, compère de Faquino.
NICOLAS.....serviteur chez Dumont.
UN NOTAIRE.....
ELISE.....fille ainée de Dumont.
CECILE.....fille cadette de Dumont.
MARIANE.....fille de chambre.
Sergents de ville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de travail de Dumont.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, OCTAVE

DUMONT

En vérité, ceci tourne à l'impertinence!

OCTAVE

Mon cher frère.....

DUMONT

Oh, je suis à bout de patience !

OCTAVE

Mais.....

DUMONT

Brisons-là !

OCTAVE

De grâce !

DUMONT

Ah ! quel martyre !

OCTAVE

Un mot !.....

DUMONT

Non.

OCTAVE

Déjà le public.....

DUMONT

Le public est un sot !.....

OCTAVE

Mais as-tu bien songé ?

DUMONT

Je ne crois pas aux songes.

OCTAVE

On répète partout que.....

DUMONT

Ce sont des mensonges !

OCTAVE

Sais-tu ?.....

DUMONT

Je ne sais rien et ne veux rien savoir.

OCTAVE

As-tu vu ?.....

DUMONT

J'ai vu tout ce qu'il me fallait voir.

OCTAVE

Souffre, avant de répondre, au moins, que je m'explique !

DUMONT

Pour qu'à m'exaspérer, ta malice s'applique ?

OCTAVE

Enfin.....

DUMONT

Non, je suis sourd !.....

OCTAVE

Oui, sourd aux bons conseils ;.....

DUMONT

Vos avis, gardez-les, monsieur, pour vos pareils.

OCTAVE

Ah, quel entêtement !

DUMONT

Quel infernal supplice !.....
Décidément, il faut que tout ceci finisse !

OCTAVE

Mon Dieu ! pour en finir, laisse moi commencer !

DUMONT

Oh ! ne cesseras-tu jamais de m'agacer !

OCTAVE

Je n'ai qu'un mot à dire.....

DUMONT

Oui, suivi d'une escorte !

OCTAVE

Connais-tu ce qu'en ville, on prétend ?.....

DUMONT

Que m'importe !
Les cancans, Dieu merci, ne m'ont jamais ému.

OCTAVE

On se dit hautement.....

DUMONT

Bah !

OCTAVE

Que cet inconnu,
Dont tu fais un éclat voisin de la folie,
N'est qu'un..... frippon sorti des bagnes d'Italie.....

DUMONT (*bondissant*)

Ah, par exemple !.....

OCTAVE

Et qu'en le suivant pas à pas,
Tu compromets.....

DUMONT (*furieux*)

Cela ne te regarde pas !.....
Le choix de mes amis, mon cher, ne t'en déplaise,
M'appartient et j'entends l'exercer.....

OCTAVE

A ton aise !
Je suis loin de vouloir te contester ce droit.....

DUMONT (*sans l'entendre*)

Et si mon cercle, enfin, te déplaît... Eh bien, soit !
Tu n'as qu'à... t'absenter—En un mot, pour tout dire,
Sache que ce *frippon*, cause de ton délire,
Parait de mon Elise éperdûment épris.....

OCTAVE

Quoi ! Tu consentirais !.....

DOMONT

Oui, c'est un parti pris,
Et tous tes beaux conseils,... et tes propos maussades,
Et tes airs protecteurs,... et tes jérémiades
Ne changeront en rien mes projets.

OCTAVE

Ainsi donc,
Sans honte et sans remords, tu ferais abondon
Du gage le plus saint dont un père ait la charge ?

DUMONT

Oui, mon cher, sans remords.

OCTAVE

Ta conscience est large
Si, d'un pareil forfait, elle souffre le poids !.....

DUMONT (*indigné*)

Un forfait !... Un crime !...

OCTAVE

Oui, la nature a des lois
Que nul cœur paternel ne méprise sans crime,
Car Dieu même en dicta la formule sublime.

DUMONT (*éclatant*)

Tu veux donc éprouver jusqu'au bout,... sans merci,
Ma patience !.....

OCTAVE

Non, non. Puisqu'il en est ainsi,
Je te laisse.....

DUMONT

Tant mieux !

OCTAVE

Quand un homme s'emporte
Jusqu'à répudier l'intérêt qu'on lui porte,
Il n'est plus de remède à ses tristes écarts ;
On l'abandonne... Adieu !...

DUMONT

Bonjour.

OCTAVE (*s'en allant*)

Adieu, je pars.

DUMONT

Ah, merci ! Tu me rends le plus grand des services !

OCTAVE

Je reviendrai pourtant.

DUMONT

Le plus tard que tu puisses.

OCTAVE (*sortant*)

Pas plus tard que ce soir ; réfléchis d'ici là,
Et le bon sens, j'espère.....

DUMONT (*poussant violemment la porte*)

Oui, sans doute.....

SCENE II

DUMONT (*très-agité*)

Oh, la ! la !.....
Ouf ! Je suis hors de moi !... Ces débats me surmontent.
S'il fallait s'arrêter aux histoires qu'ils content,
Nul étranger n'aurait accès à nos salons.
Non, positivement.....

SCENE III

DUMONT, NICOLAS (*le chapeau sur la tête*)

NICOLAS

Monsieur Dumont !.....

DUMONT

Allons !.....
Est-ce ainsi qu'un valet se présente à son maître ?

NICOLAS

Bon ! je me trompe encor ?.....

DUMONT

Mais, es-tu sans connaitre
Ce que la bienséance ordonne à cet égard ?.....
Décoiffe-toi, vilain !

NICOLAS (*se découvrant*)

Vous vous y prenez tard
Pour nous mettre au courant de vos façons nouvelles !.....
S'il faut que cela dure, on en fera de belles,
Franchement.....

DUMONT

Plus un mot !.....

NICOLAS (*à part*)

Ah ! quel métier de chien !.....

DUMONT

Que murmures-tu là, dans ta barbe ?.....

NICOLAS

Moi ? Rien.....

DUMONT

Mais, si, tu parles bas.....

NICOLAS

J'étudiais mon rôle.

DUMONT

Ton rôle ?

NICOLAS

Oui, je cherchais quelque belle parole,
Quelque mot bien poli, pour vous faire savoir,.....
Sans trop vous offusquer,..... qu'on demande à vous voir.

DUMONT (*vivement*)

Hein ! Une visite ?.....

NICOLAS (*négligemment*)

Oui. Voici sa carte.

DUMONT (*lui arrachant la carte des mains*)

Donne.

C'est lui !.....

NICOLAS

Ma foi, tant mieux !

DUMONT (*désespéré*)

Ah ! l'aventure est bonne !
Et tu le laissais là, tout seul ?..... Quel embarras !.....
Fallait l'introduire.

NICOLAS

Eh, je ne le savais pas.

DUMONT

Parbleu, tu ne sais rien ! Cours, vite, avant qu'il parte !

NICOLAS (*à part, sortant*)

Le pauvre homme ! Je crains qu'il n'ait perdu la carte !

SCENE IV

DUMONT (*seul*)

Cet impudent bavard n'apprend qu'à jacasser !
Il me faudra, bientôt, voir à le remplacer.....

F. G. MARCHAND.

(*A continuer.*)

LA DAME D'ELLERMORE [1]

(*Suite*)

IV

Ces quelques paroles m'indemnisaient de tout ce que je faisais ou plutôt de tout ce que j'aurais voulu faire pour miss Campbell ; j'errais comme une âme en peine dans la maison déserte, où j'avais souvenance d'avoir passé tant de moments agréables. Si, moi, qui n'étais, en réalité, qu'un étranger à Ellermore, je me sentais si ému à la pensée d'abandonner pour toujours cette résidence, que devaient donc en éprouver ceux dont c'était l'antique berceau ? La nature, dans l'infini de son interminable histoire, n'a cure de la disparition des générations qui passent ! elle y reste aussi indifférente qu'à la chute d'un roc ou au déracinement d'un arbre, et, à vrai dire, les arbres et les rochers avaient encore l'avantage, en tant qu'ancienneté, sur les propriétaires d'Ellermore. Pourquoi, en résumé, le soleil se voilerait-il la face pour un événement de si peu d'importance ? J'étais tellement absorbé par mes réflexions que j'arrivai presque à mon insu sous les hêtres de l'allée de la Dame. Les circonstances qui m'avaient amené à faire la connaissance des Campbell me revinrent à l'esprit. Tout à coup j'entendis le bruit à moi si connu des pas de la Dame d'Ellermore ! A ma première impression de saisissement succéda une douce émotion... Elle était revenue ! Elle était là ! La famille Campbell n'était donc pas abandonnée ; mon cœur

(1) De la *Revue Britannique*.

battait vivement, j'entrevoyais la possibilité de sauver la vieille maison ! Je me demandais comment on pouvait la vendre sans le consentement et la signature de M. Campbell ; j'arrivai finalement à cette conclusion qu'il se présente par moments dans la vie des chances tellement invraisemblables que tout est possible même l'imposssible. Mais je n'étais pas encore de retour à la maison que cette confiance illusoire m'avait abandonné. J'examinai un autre côté de la question : celui des nouveaux propriétaires entre les mains desquels Ellermore allait tomber. Je me rappelai qu'un jour Charles, causant avec moi de cette éventualité, et prétendant tirer l'horoscope d'Ellermore, dit que quelque richard, après avoir payé trois fois plus cher qu'il ne valait, ne songerait qu'à organiser de grandes chasses sur la propriété, laquelle, une fois livrée à ces Nemrods, perdrait toute poésie. Dans de semblables conjonctures qu'adviendrait-il donc de la Dame d'Ellermore ? Continuerait-elle à hanter, comme par le passé sa promenade favorite ? Resterait-elle tristement, mais fidèlement attachée au sol ? se déciderait-elle à suivre les Campbell ? Disparaîtrait-elle pour toujours ? Romprait-elle à jamais tout lien avec Ellermore ? Je ne pouvais me la représenter montant sa garde solitaire, ou prenant sous sa protection les nouveaux occupants du vieux manoir, et je m'envolais si loin dans les régions fantastiques des hypothèses que, à force d'associer dans mon esprit Charlotte Campbell avec son invisible amie, je finis presque par les confondre et les croire toutes deux adeptes de la science occulte ! J'en rougis encore quand j'y pense !

Le lendemain, il ne se passa rien de notable, bien que le départ eût été irrévocablement fixé à la soirée de ce même jour ; mais, une fois le moment arrivé, miss Campbell recula de vingt quatre heures l'exécution du plan de campagne depuis si longtemps combiné ; elle se borna à dire, en cherchant à dissimuler un léger frisson :

« J'espère que je serai plus forte demain, mais, en vérité, plus j'approche du dénouement, moins je me sens en état de l'affronter. A vrai dire, répétait-elle, sur un ton d'une tristesse navrante, le courage me manque ! »

Elle me pria de télégraphier à Charles. Le lendemain, il pleuvait. Ce fut encore un nouvel obstacle :

« Je ne puis me décider à emmener mon père par le mauvais temps, » disait-elle.

Elle descendait sans cesse l'escalier pour venir me parler. Il me semble encore la voir joindre les mains en s'écriant :

« Je n'ai pas le courage ! Je n'ai pas le courage ! J'ai comme le pressentiment qu'un nouveau coup nous menace. »

Prenant sa main tremblante dans la mienne, je la priai de venir faire un tour avec moi dans l'après-midi. Je lui fis observer que le dégré de fatigue auquel elle était arrivée avait fini par surexciter son cerveau et tendre ses nerfs à l'excès. Ceci dit, elle consentit à confier un moment la surveillance de M. Campbell à une femme de confiance qui devait être du voyage, et qu'on traitait, pour me servir de l'expression consacrée, comme quelqu'un de la famille. Cédant à mes instances, Charlotte se décida à sortir avec moi ; elle paraissait heureuse d'avoir secoué les chaînes de la captivité ; mais elle était si peu vaillante ! Elle tremblait comme un enfant qui s'exerce à marcher, s'appuyait sur mon bras avec une confiance dont j'étais aussi heureux que fier. Nous n'échangeâmes pas une seule parole, un seul regard d'amour ; miss Campbell ne m'aimait pas autrement qu'elle aimait ses frères ; mais elle avait su lire dans mon cœur et sentait combien je lui étais reconnaissant de m'accorder l'honneur et le bonheur de la protéger. Malgré les pénibles préoccupations de l'heure présente, il y avait en nous un sentiment d'une indéfinissable douceur. De notre plein gré ou non, nous prîmes la direction de l'allée de la Dame ; arrivés là, nous nous arrêtâmes tous deux... prêtant l'oreille. Tout à coup Charlotte, fixant sur moi ses yeux limpides, me dit :

« Entendez-vous ? Chère Dame d'Ellermore ! C'est toujours bien elle ! Croyez-vous qu'elle restera ici ? »

Puis serrant légèrement mon bras, elle ajouta d'un air hagard :

« Ciel ! de grâce, que vous en semble, est-ce un son, un cri ? »

Un cri ? Non, mais un long, long soupir. Il semblait s'élever sur les bois, pénétrer sous les arbres ; c'était le vent, direz-vous. Pour moi, c'était un soupir personnel, déchirant. Pour elle, que ce devait-il donc être ? De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

« Dame d'Ellermore, s'écria-t-elle les yeux perdus dans le vague, chère et bien-aimée dame, quittons ensemble, croyez-m'en ces lieux chéris. Retournez au ciel, votre patrie, et dorénavant ne veillez plus sur nous.

— Charlotte ! » dis-je, en pressant légèrement son bras contre le mien.

Elle me regarda avec un doux sourire, conservant, même au milieu des préoccupations les plus poignantes, les sentiments de

l'indulgence et de la bonté. Retirant son bras, elle joignit les mains et continua :

« Nous avons toutes deux de grandes affinités de cœur et d'esprit ; notre sollicitude pour ceux que nous aimons est extrême ; mais Dieu seul est le maître. Retournez au ciel et dites à ma mère que je ne quitterai jamais les miens. »

Charlotte, après avoir attendu en vain une réponse, reprit mon bras et nous continuâmes à marcher.

D'une voix émue, je repris :

« Vous lui recommandez de partir; vous lui dites que son influence est désormais inutile. Pourquoi donc jugez-vous la vôtre si nécessaire ? »

Elle me regarda d'un air surpris; puis, après avoir essuyé ses joues du revers de sa main, elle me dit :

« C'est tout différent ; moi, je vis et je puis m'employer pour eux. Il m'a suffi d'un moment pour me convaincre que nous nous ressemblions en tout point. Pourquoi la mort rendrait-elle les gens différents de ce qu'ils étaient pendant leur vie ? »

A ce moment notre dialogue fut interrompu. Une femme courait vers nous en grande hâte en s'écriant :

« Mademoiselle, malgré tous mes efforts, monsieur a voulu descendre dans la bibliothèque; il m'a été impossible de l'en empêcher. Il n'y a pas, après tout, de quoi tant s'effrayer. Il est redevenu tel qu'il était autrefois. »

Arrivée à la porte de la maison, Charlotte Campbell me fit signe de la suivre. La bibliothèque était déjà déménagée en partie; les tableaux avaient été dépendus; un certain nombre de volumes destinés à être emportés étaient empilés sur la table et autres meubles. M. Campbell avait dû, pour s'asseoir, enlever de son siège préféré des livres qui l'encombraient. Il attacha sur sa fille un regard scrutateur et sévère pendant que, toute haletante, elle se précipita vers lui. Il était métamorphosé depuis la dernière fois que je l'avais vu à Londres, peu de temps après la terrible catastrophe. L'homme a parfois des émotions rétroactives pendant lesquelles il recouvre sa lucidité ; tel était le cas de M. Campbell. Lui, qui semblait bâti à chaux et à sable, n'était plus que l'ombre de lui-même ; sa redingote était devenue deux fois trop large ; ses plantureux cheveux blancs tombaient sur son cou. Au lieu d'être rasé comme autrefois, il avait laissé pousser sa barbe. Son cerveau s'était tout à coup dégourdi. Il regardait sa fille en face, d'un œil dur et inquiet.

« Vous avez eu besoin de moi, père, et je n'étais pas là ! Je suis sortie pour respirer quelques minutes...

« Et pourquoi ne seriez-vous pas restée plus longtemps ? Pourquoi Marguerite a-t-elle été mise en votre lieu et place ? Pourquoi me garde-t-on à vue dans ma propre maison ?

— Il ne s'agit pas de cela, cher père ; non ! certes non ! s'écria Charlotte, en me jetant un regard désespéré.

— Si fait, si fait, reprit-il ; cette femme voulait bel et bien m'empêcher de descendre. »

Le rire ironique et amer de M. Campbell en prononçant ces mots faisait mal à entendre.

« Pourquoi donc êtes-vous si haletante, si émue ? continua-t-il. Vous craigniez évidemment quelque événement inattendu, insolite ? Que sais-je ? Qui donc, s'il vous plaît, est derrière vous ? Serait-ce un de vos frères ?

— C'est M. Temple, répondit Charlotte, plus troublée que jamais.

— M. Temple ! » répéta-t-il d'un air de mauvaise humeur.

Au bout de quelques instants il revint à lui et me dit, me saluant avec la politesse cérémonieuse de l'ancien temps :

« Charmé de vous voir, monsieur Temple. Autant qu'il m'en souvient, la maison était toute désorganisée la dernière fois que nous vous vîmes ici ; vous allez à bon droit vous imaginer que nous sommes des gens bien désordonnés ; mais, j'ai été malade, tout a été à vau-l'eau pendant ce temps-là. Je ne vous comprends pas, Charlotte, d'oser recevoir dans une pièce aussi en désordre qu'est celle-ci. Que signifient tous ces livres empilés sur le sol, je vous prie ?

— Ce sont des ouvrages que j'ai l'intention d'emporter avec moi. Vous savez, mon père, que nous sommes sur le point de partir ?

— De partir ? s'écria-t-il d'une voix irritée. Où sont mes lettres ? Où sont vos frères ? Je suis étonné, je le répète, de voir ici un étranger en ce moment. Encore un coup, où sont mes lettres ? Avouez, monsieur Temple, que c'est plus qu'il n'en faut pour mettre un homme hors des gonds. Mes lettres ? vous dis-je. On ne me croit sans doute plus en état d'ouvrir mon courrier ! Qu'on me le dise alors carrément, et je me résignerai à être traité comme un enfant. »

Il remua quelques instants les lèvres en prononçant des mots inintelligibles. Il semblait partagé entre la colère et le besoin d'éclaircir quelque chose dans les ténèbres du passé. Tout à coup lançant sur nous un regard inquisiteur, il s'écria :

« Où est Colin ? »

Charlotte, qui s'était reproché d'assurer le repos de son père

même au prix d'un mensonge, prétendant qu'un mensonge a toujours pour résultât, quoi qu'on fasse, sa propre punition, baissait la tête, se tordait les mains pendant que son père la dévisageait d'un regard autoritaire et menaçant. Durant cette scène, Marguerite, qui nous avait rejoints, était aux écoutes près de la porte restée ouverte ; elle en franchit le seuil en s'écriant d'une voix altérée :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! où est Colin ? Hélas ! il y a quatre mois qu'il repose dans la tombe ! »

Puis elle jeta son tablier sur sa tête en laissant libre cours à ses sanglots déchirants. Charlotte avait en vain cherché à parer le coup en lui faisant le geste du silence ; mais le sort implacable en avait décidé autrement. Les mains jointes, la tête courbée, elle ressemblait à une statue de la Douleur. M. Campbell était dans un état effrayant ; ses yeux paraissaient s'agrandir, ses pupilles se dilater, en même temps que ses paupières battaient malgré lui d'une facon extraordinaire ; ses lèvres tremblaient sans qu'il prononçat un mot. On eût dit un homme pris de vertige qui chancelle au bord d'un précipice. Cependant, faisant un effort désespéré, en articulant lentement chaque syllabe et en faisant une pause entre chaque mot, il dit :

« Mon fils mort... sans que... je... le sache ! »

Au bout de quelques instants, le malheureux vieillard se retourna vers sa fille, lui demandant d'un air suppliant :

« Me l'a-t-on dit ? L'ai-je oublié ? »

Cette humiliante hypothèse paraissait faire dérober la coupe amère de ses douleurs !

Charlotte, s'approchant de lui, l'entoura de ses bras :

« Mon père chéri, dit-elle, vous étiez si malade qu'on s'est refusé à vous apprendre tout de suite l'horrible vérité ! Mais, moi je savais bien que tôt ou tard on aurait à se repentir de cette dissimulation fatale. »

M. Campbell repoussa Charlotte et retomba épuisé sur son siège. Dans cet horrible moment, il n'avait besoin de personne. Le sentiment de l'humiliation personnelle, l'idée qu'il pouvait avoir su et oublié était encore plus terrible pour lui que la révélation même de la vérité.

« Je comprends, je comprends, » murmura-t-il, les lèvres tombantes, le regard hébété.

Je cherchai à m'éloigner, sentant qu'il y aurait de ma part une sorte de profanation à rester spectateur du dernier mystère de la nature ; mais Charlotte me retint. Pour la première fois, elle avait peur ! le courage lui manquait. Pendant quelques instants,

son père resta inerte sur son fauteuil. Le soleil couché, avait complètement disparu. Le crépuscule étendait son voile gris et sombre sur cette scène lugubre. L'imprudente et malheureuse Marguerite, oppressée, suffoquant sous le tablier qui lui recouvrait la tête, avait fini par le rejeter en allant pleurer à l'autre extrémité de la bibliothèque. Un silence mortel suivit cette terrible explication. M. Campbell se tordait les mains ; il promenait autour de lui des regards effrayants ; ses lèvres tremblantes, ses traits agités exprimaient, soit le désir de parler, soit une émotion qui l'en empêchait. Tout à coup, d'une voix forte et pleine, il poussa un cri de détresse, qui a retenti dans le monde entier pour exprimer l'angoisse d'un père ;

« Oh ! Absalon, mon fils ! »

Charlotte et moi, nous nous précipitâmes vers lui ; il ne fit pas attention à moi heureusement, mais il repoussa de nouveau sa fille.

« Que craignez-vous ? demanda-t-il presque durement ; que je tombe dans l'état où j'ai déjà été ? Cela n'est pas possible ; vous pensez que le chagrin tue, vous vous trompez ; son dard nous galvanise, » dit-il en se levant.

Promenant ensuite ses regards autour de lui, il reprit :

« Marguerite, venez ici et donnez-moi la main ; nous avons traversé ensemble les jours d'épreuve, et jamais nous ne nous quitterons. Aussi longtemps que ma maison m'appartiendra, il y aura dedans place pour vous ; lorsqu'elle cessera de m'appartenir... », dit-il d'une voix étouffée par les sanglots.

Charlotte me regarda de nouveau ; son visage blême exprimait le désespoir. Qui donc avait pu lui faire cette dernière révélation ?

« Mon père, s'écria t-elle, vous êtes brisé par l'émotion ; ne voulez-vous pas rentrer dans votre chambre pour prendre du repos ? Demain nous vous apprendrons tout ! nous vous dirons tout ce qui est arrivé ! »

Sa voix tremblait comme la feuille agitée par le vent, mais elle comprima tout autre signe de terreur ou de désespoir ; il y eut une longue pause ; nous attendions debout, ne sachant pas ce qui allait advenir. Un soupir profond, poussé par moi, hâta, j'imagine le dénouement.

« Je crois que vous avez raison, Charlotte, dit-il ; je crois que vous avez raison. Je suis incapable, dans l'état où je suis et avec ce qu'on vient de m'apprendre, de m'occuper de M. Temple comme je le devrais. »

Attachant sur moi un regard fixe, il continua :

« Hélas ! vous savez tout maintenant, ajouta-t-il ; vous excuserez une réception qui n'est pas celle que j'aurais voulu vous faire. Vous étiez l'ami de Colin ; vous nous pardonnerez... Oui, il faut que je remonte dans ma chambre. Tout ce que nous pouvons faire, nous autres vieillards, quand nous sommes frappés par la main de Dieu, dit-il, avec un sourire sinistre, c'est de nous mettre au lit et de nous retourner le visage contre le mur. »

Il se leva, prit le bras de sa fille et se dirigea du côté de la porte ; puis, se retournant, il regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un.

« Vous pouvez venir, Marguerite, dit-il ; j'aurai aussi besoin de vous ! »

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer*)

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS [1]

I

VOYAGES D'EXPLORATION, ANCIENS ET MODERNES, DANS LES MONDES CÉLESTES.

Par suite des progrès successifs de l'astronomie, on voit se produire, touchant les espaces de l'univers, ce qui a lieu d'habitude dans l'exploration des parties inconnues de notre planète. Les courageux explorateurs, qui les premiers tentent l'aventure, ont à supporter toutes les difficultés de la route. Mais, après eux, d'autres et d'autres encore se lancent sur leurs traces : les obstacles s'aplanissent, les accès se multiplient, les routes s'ouvrent et s'élargissent. Là où un Baker, un Livingstone et un Stanley pénétrèrent à pied, en s'ouvrant péniblement un sentier étroit au travers de forêts obscures et épaisses, on verra, en peu d'années, s'étendre d'immenses voies ferrées. Alors, portés dans des voitures commodes, des voyageurs nombreux et de toute condition, visiteront sans gloire, c'est vrai, mais avec un égal profit, les lieux, les peuples et les merveilles naturelles, échappés aux perquisitions laborieuses des premiers visiteurs du grand continent africain.

Eux aussi, les premiers explorateurs connus des mondes célestes et ceux qui leur succédèrent dans la Haute-Egypte, la Chaldée, l'Inde, la Chine, la Grèce, et ensuite dans l'Europe entière, après que l'esprit du Christianisme eût rallumé en elle le désir de savoir ; eux aussi, dis-je, ils eurent, pendant une trop

(1) Cet article et ceux qui suivront, traduits de la *Civilta Cattolica*, furent publiés en partie dans l'*Opinion publique*. Le traducteur est heureux de compléter son travail pour l'agrément des lecteurs de la *Revue Canadienne*.

longue suite de siècles, à porter tout le poids d'un travail stérile et ingrat. Se fatiguaient-ils à l'étude de mondes inexplorés jusque-là, ou bien, retournaient-ils, sans le savoir, sur la route de régions connues autrefois, mais que des circonstances défavorables avaient ensuite fait perdre complètement de vue? En d'autres termes, l'astronomie naissait-elle alors comme une science nouvelle, ou le genre humain avait-il eu déjà, dans les âges primitifs, des connaissances plus étendues sur les astres?

Pour les avocats de la barbarie originelle de l'homme la question est absurde, rien de moins; pour nous au contraire, l'histoire du genre humain est basée sur des documents, et ces documents nous fournissent des indications suffisantes pour croire que l'homme possédait dans l'antiquité un système de connaissances astronomiques qu'il perdit ensuite, et que la science moderne n'a recouvré qu'après des milliers d'années d'un travail constant.

Sans doute, nous ignorons quelle fut l'étendue des connaissances scientifiques laissées à notre premier père, quand, chassé de l'Eden, il en sortit et s'en alla habiter et peupler la terre. Mais il est très vraisemblable que la perte des biens, entraînée par sa rébellion, ne s'étendit pas aux connaissances requises par son double titre de créature parfaite, sortie immédiatement des mains de Dieu, et de premier père et éducateur du genre humain. Tout au moins dût-il retenir les vérités fondamentales de toutes les branches des sciences naturelles, et les confier à ses descendants avec un soin jaloux, comme les faibles restes de bien d'autres trésors scientifiques. Que de fois, pendant les neuf siècles de sa vie agitée, le roi tombé du monde, dut, alors qu'il se reposait des fatigues du jour, pendant une belle nuit d'été lever les yeux vers le ciel étoilé, seule consolation de son exil, et se faire répéter par ses fils et petits-fils les leçons qu'il leur avait données sur la nature et les mouvements des astres! Alors, passant la main sur son front pensif, il devait chercher à recueillir au fond de sa mémoire quelque connaissance oubliée et la confier à ses chers héritiers comme un dernier et précieux souvenir.

Et il n'est point à croire qu'avant le déluge, ceux des hommes qui étaient mieux doués laissèrent inculte le champ paternel; favorisés d'une longévité de plusieurs siècles, ils pouvaient se livrer à des observations et des confrontations devenues impossibles aux générations suivantes. Les études de Piazzi Smith sur la Grande Pyramide ont révélé dans ce monument, antérieur à la civilisation païenne de l'Egypte, des traces évidentes de connaissances astronomiques d'une étendue et d'une exactitude re-

marquables. La distance de la terre au soleil, la mesure du rayon terrestre, le volume, le poids spécifique de notre planète et d'autres points mis en lumière par l'astronomie moderne, y seraient déjà exprimés en caractères indiscutables. L'abbé Moigno a admis sans réserve les conclusions de l'illustre astronome anglais et le Père Secchi les estimait des rapprochements frappants et sérieux. La majorité des astronomes modernes les rejeta : ils ne croyaient pas avoir beaucoup à gagner à se laisser convaincre que la science des astres dans les premiers âges du monde devançât, sous beaucoup de rapports, les plus récentes découvertes. Mais, quoi qu'il en soit de chacune des assertions de Piazzi Smith ce serait fermer les yeux à l'évidence, de ne pas reconnaître sur la Grande Pyramide d'Egypte une astronomie de beaucoup supérieure à celle d'une antiquité bien plus rapprochée de nous, et de ne pas y voir les reliques précieuses de l'astronomie antédiluvienne, sauvées du déluge universel dans la famille de Noé et confiées par elle aux premières générations qui naquirent pour repeupler la terre.

Bientôt après cependant, ces notions elles-mêmes s'oblitérèrent encore. Quelle en pût être la cause ? Peut-être les rares survivants du monde antédiluvien ne retinrent-ils que les principales conclusions de la science et de la tradition primitive, sans en connaître ni la démonstration ni le système entier. Peut-être aussi la confusion des langues et la dispersion des hommes, dont les meilleurs talents eurent à souffrir tout aussi bien que le vulgaire, les jetèrent-elles eux et la part de science possédée par cbacun, dans des conditions moins favorables à la conservation de l'astronomie. Peut-être enfin, cet obscurcissement fût-il dû aux destinées aventureuses de ces peuples nomades, au genre de vie tout matérielle qu'ils durent embrasser pour assurer leur existence, et encore à l'aveuglement de leurs esprits donnés tout entiers aux absurdes superstitions de l'idolâtrie. Quoiqu'il en soit il y eut un irréparable naufrage, et après lui, on ne vit plus surnager dans la mémoire des hommes que quelques théorèmes admis sur la foi des traditions et sans preuves, semblables à ces débris de vaisseau que les courants de l'océau entraînent dans des lointaines latitudes et dont l'œil le plus exercé ne saurait reconnaître la provenance.

Il fallut donc reprendre, par le commencement, l'exploration des mondes célestes, et cela, sans autre but, pendant quarante siècles, et sans autre succès que d'observer la position des astres et de ramener à des règles artificielles les mouvements astronomiques. Les nouveaux astronomes ne purent même pas arriver à

établir d'une manière certaine la distinction à faire entre le mouvement apparent et le mouvement réel. On peut dire que les vaillants astronomes de l'antiquité moururent tous sur le chemin et à la porte même des régions qu'ils brûlaient d'explorer.

Mais de Copernic à Képler et à Galilée, de ceux-ci à Newton, de Newton à Herschell, Leverrier, Janssen, Secchi et la pléiade de nos astronomes contemporains, les choses ont bien changé. La distinction des mouvements apparents et des mouvements réels sur la voûte céleste, est irrévocablement fixée ; c'est maintenant un point établi que les planètes tournent autour du soleil, et l'on a déterminé les lois de leurs orbites. La loi de la gravitation a été reconnue exister dans le système solaire, et ensuite dans les mondes sidéraux jusqu'aux dernières limites de l'univers. Ni la composition physique des astres, ni les conditions météorologiques de ceux qui sont plus rapprochés de nous, ne sont aujourd'hui des mystères.

Les voies une fois aplanies et les stations fixées, désormais une excursion dans les mondes célestes est un voyage de plaisir, très instructif d'ailleurs, pour toute personne bien née. Son enfant sur ses genoux, une mère peut l'entreprendre sans crainte. Le magistrat viendra voir avec nous si la justice, exilée des tribunaux terrestres, n'est pas allée se réfugier dans l'une des étoiles, ou même encore plus loin. Le prêtre savourera, dans cette étude, les grandeurs de la création et apprendra à en faire profiter les autres. En un mot, comme il n'est personne qui, à la vue du ciel étoilé, ne sente son cœur se soulever vers l'Infini, de même il ne se rencontrera personne qui ne veuille connaître ces lumières qui semblent nous regarder et nous sourire silencieuses du haut du firmament.

Mais, avant de se mettre en route, tout voyageur doit, de nos jours, se procurer un guide sûr ; et, que cette précaution soit nécessaire surtout à celui qui médite une expédition dans les espaces célestes, il est facile de le comprendre. Par malheur, il ne nous souvient pas d'un seul que nous puissions conseiller à des personnes comme celles que nous nommions tout à l'heure. Il y a sans doute d'excellents traités d'astronomie, mais ils ne sont en aucune manière adaptés à l'intelligence de tous. Il en est d'autres moins savants et moins didactiques, mais ils sont viciés par un double défaut également rebutant. Le premier, c'est qu'ils passent de la description des merveilles célestes à l'enseignement de l'incrédulité. Qui de nous supporterait certains guides vulgaires qui, à tout instant, émaillent leurs discours de quelque grossier blasphème ? Et pourtant, certains écrivains les imitent

et nous font trouver l'impiété même au milieu des étoiles. Dans les plus sereines régions du ciel, parmi ces astres palpitants qui nous parlent le langage éthéré du paradis, lorsque ces lumières répondent au Créateur pnr leur chant joyeux, combien n'est-il pas désagréable d'entendre résonner à son oreille un cri de sarcasme et de haine contre le Christ et son Eglise ! C'est le rictus de Satan éclatant au milieu des harmonies des Anges.

L'autre défaut de ces guides vient de ce qu'ils mêlent aux donnés scientifiques les rêves de leur imagination. Certes, nous le savons, l'imagination ne saurait rester silencieuse à la vue de ces mondes lumineux et de ces espaces infinis faits, avec le mystère dont ils s'entourent, pour exciter cette faculté. Nous sommes loin aussi, grâce à Dieu, de prétendre qu'il ne faille y lire que les chiffres arides et les lois abstraites de la science. La nature, et surtout la nature céleste, parle à l'homme tout entier ; elle parle à son intelligence, à son cœur, à son imagination ; et le cœur et l'intelligence doivent savoir répondre à la nature, et l'imagination doit-elle aussi lui répondre. Mais ce doit être l'imagination du savant, de l'admirateur du monde, du poète même, si vous voulez ; mais non celle du visionnaire, qui parle des astres et plus spécialement de leurs habitants avec l'extravagance d'un *medium* sous l'influence du magnétisme, et qui, ce qui est pis, donne des illusions pour des conquêtes indubitables de la science.

Avril est de retour, l'air s'attiédit, et pendant que la terre se hâte de revêtir ses habits de fleurs, notre beau ciel nous offre des jours, ou mieux, des nuits plus sereines. Peut-être plus d'un parmi nos lecteurs, en parcourant du regard le firmament étincelant de millions d'étoiles, s'est demandé avec curiosité ce qui peut se cacher dans l'immensité des mondes célestes. Plutôt que de le confier à l'un de ces guides infidèles, nous lui donnerons ici réunies toutes les informations nécessaires pour une excursion aussi agréable qu'instructive. Nous lui dirons, sans y mêler rien de fantastique, tout ce que la science nous apprend sur la constitution, les conditions et les habitants de ces mondes lointains.

Pour procéder avec ordre, commençons par nos voisins les plus rapprochés.

II

NOS VOISINS DANS L'UNIVERS

En se mettant à la recherche de nos *voisins* parmi les vingt

millions d'astres visibles au ciel, et qui sont autant de soleils entourés, selon toute vraisemblance, d'un nombreux cortège de planètes, de comètes et d'astéroïdes, tout homme, qui pensera à l'immensité proportionnée de l'espace semée de ce peuple innombrable de systèmes, verra clairement qu'il lui faut abandonner toutes les conceptions de voisinage et d'éloignement formées sur cet atome de l'univers appelé la Terre. C'est pourquoi l'explorateur des mondes célestes doit se pourvoir de tout autres mesures; l'Astronomie lui en fournit une dès à présent, quand elle lui dit que, de tous les systèmes, le plus rapproché de nous, l'*alpha* du Centaure, est à la distance de 5000 millions de rayons terrestres. Si, élevant le pouce, nous nous imaginons que sa circonférence représente l'orbite parcouru par la terre dans sa révolution annuelle autour du soleil, il nous faudra rejeter en dehors de la chambre, où nous lisons, l'étoile qui, par un mouvement presque imperceptible, s'est montrée à nous comme la plus proche de notre monde. Et c'est dans ces conditions d'éloignement que sont distribués les millions d'étoiles et de systèmes dans les profondeurs de l'espace. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les distances d'autres mondes d'étoiles, déterminés avec plus ou moins de précision, celle du *Sigma iota* du Cygne de l'étoile 21185 de Lalande, du *Béta* du Centaure, du *Mi* de Cassiopée, de *Sirius* et de l'*Alpha* de la Lyre, lesquels sont non seulement distribués dans diverses parties du firmament mais vont toujours en s'éloignant à des intervalles de 50 ou 100 mille fois la distance moyenne de la terre au soleil.

Ces chiffres n'ont pas pour unique effet de nous faire entrevoir l'immensité de l'univers; ils nous font connaître encore quels sont parmi les astres ceux que nous devons regarder comme nos véritables voisins. Ce sont évidemment ceux qui appartiennent au système solaire, puisqu'il y a une telle distance entre lui et les mondes des étoiles. A l'étude donc de ces astres, nous donnerons tout d'abord notre attention, heureux, en nous retirant ainsi dans un petit coin de l'univers, d'échapper à l'océan de ses grandeurs écrasantes.

Au mois d'avril 1881, Jupiter et Saturne, deux des plus remarquables parmi nos voisins, connus des anciens et partant visibles à l'œil nu, se rencontrèrent ensemble dans la même région du ciel. Non loin de Saturne passa aussi Mars dans la première moitié de Juillet. Quant à Vénus, qui pourrait ne pas le remarquer, soit qu'elle précède le soleil, soit qu'elle le suive à l'horizon, comme étoile du matin ou comme étoile du soir? Plus d'attention sera requise pour surprendre Mercure à quelque mo-

ment favorable : cette planète a été consacrée non sans raison au dieu des voleurs, car elle se tient ordinairement cachée ou plutôt blottie dans la lumière du soleil, dont elle est plus rapprochée qu'aucune autre. Pour Uranus, dont l'éclat égale à peine celui d'une étoile de sixième grandeur, il fera preuve d'une bonne vue celui qui pourra le distinguer à l'œil nu, lors même qu'il en connaîtra exactement la position. Il en est de même de Vesta et de Cérès, les seules visibles parmi les 200 planètes qui se meuvent dans l'immense solitude que laissent entre eux Jupiter et Mars, et dont le rôle est de tenir la place d'un corps plus volumineux. Pour voir le peuple des astéroïdes et découvrir le lointain Neptune, dernière sentinelle sur les limites de notre système, les yeux ne suffisent pas ; il faut un instrument. Il en faut un aussi pour distinguer bien les phases de Vénus, les diverses teintes de Mars, les nuées équatoriales et les satellites de Jupiter ainsi que les satellites et les anneaux de Saturne. Mais cet instrument coûterait un peu plus cher que le binocle d'un voyageur, et nous ne voudrions pas en conseiller l'achat à qui trouvera dans les objets célestes visibles à l'œil nu plus de plaisir qu'il n'avait anticipé pour son premier voyage dans les sphères célestes.

Nous avons nommé (en laissant de côté le soleil, centre de notre système, la terre que nous habitons et la lune, notre satellite) les mondes les plus rapprochés de nous. Si nous procédions en raison de la proximité du soleil, nous devrions commencer par Mercure et Vénus, toutes deux plus près du soleil que la terre et décrivant autour de lui des orbites plus petites. Viendraient ensuite Mars, puis la foule des petites planètes, puis Jupiter, Saturne, Uranus, et enfin Neptune. Mais nous devons plutôt commencer par Jupiter, car son globe majestueux attirerait incessamment nos regards, si, avant de l'avoir exploré, nous tentions de les fixer ailleurs.

GIULIO.

RÉVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Statues colossales—St-Charles Borromée—Pierre le Grand—La Bavaria—Arminius—Le Lion de Lucerne—La Vierge du Puy (Notre Dame de France)—Le Lion de Belfort—La Liberté éclairant le Monde—Le colasse de Rhodes.

Chemins de fer—Chemins à rails de bois, Beaumont—Chemins laminés—Rails en fonte et en fer forgé—Première locomotive—Fardier à vapeur de Cugnot—Séguin : chaudière tubulaire — Stephenson : perfectionnement définitif — La Fusée—Premier chemin de fer à voyageurs.

Au sujet de l'œuvre colossale de Bartholdi, la statue de la *Liberté éclairant le monde*, qui, entièrement démontée, doit être transportée à New-York sur la fin d'août ou en septembre pour être remontée à demeure sur son piédestal, je vais dire quelques mots sur les autres œuvres gigantesques de sculpture qui ont été érigées dans les temps modernes en Europe.

Je citerai d'abord la statue de St-Charles Borromée, évêque de Milan, qui fut canonisé en 1610 par le pape Paul V. En 1696, le peuple de Milan, comme marque de sa vénération pour les vertus du saint évêque, et en reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus, lui éleva une statue colossale sur les bords du lac Majeur. Cette statue, exécutée par Cérani, a une hauteur de soixante-dix pieds, et le piédestal en granit en a quarante-deux, soit une élévation totale de cent douze pieds. On pénètre à l'intérieur jusqu'au sommet où le jour arrive par une petite fenêtre percée derrière la tête. La cavité du nez forme une cellule assex grande pour qu'une personne puisse s'asseoir à l'aise. Le saint étend vers l'Italie sa main droite pour bénir le peuple qu'il a tant aimé.

*
* *

Ensuite, et par ordre de date, vient la statue équestre de Pierre le Grand, exécutée par le sculpteur français Falconet en 1766, et élevée sur la place St-Isaac, à St Pétersbourg.

Cette statue se trouve sur un rocher de quarante pieds de long sur une hauteur de plus de vingt, et une largeur égale.

Ce rocher avait un poids de deux mille tonnes et a été transporté d'un marais éloigné de soixante milles. On l'a fait rouler à force de bras et au moyen de cabestans sur des boulets en cuivre placés dans des rainures en bois ; les boulets ou cylindres en fer forgé ou battu s'étaient applatis ou cassés. La hauteur du cheval est de 18 pieds, ce qui fait pour la hauteur totale du monument quarante pieds. Le groupe entier en bronze pèse dix-huit tonnes.

*
* *

Puis vient la statue de la Bavière, la *Bavaria*, érigée près de Munich. Elle se dresse sur une éminence en avant d'une espèce de Panthéon. Elle est en bronze coulé. La hauteur de la statue est environ de cinquante deux pieds, ou avec le piédestal, quatre-vingt pieds ; l'éminence sur laquelle est érigé le monument peut avoir une trentaine de pieds.

La tête dans laquelle l'on arrive par une escalier, peut contenir vingt-cinq à trente personnes assises sur des bancs de bronze.

*
* *

Dans la forêt de Teutoburg, en Westphalie se trouve la statue colossale d'un héros germain, Arminius, qui anéantit une armée de trois légions commandées par le général romain Varus, (12 ans avant J.-C.)

Cette statue en bronze, pesant quatorze tonnes, mesure soixante quatre pieds de haut et avec le socle, le monument a une hauteur de pâs moins que quatre-vingt-treize pieds. L'épée d'Arminius a une longueur de vingt-quatre pieds, et est large de deux. L'inauguration de cette statue a eu lieu en 1875.

*
* *

Je citerai en passant un monument élevé à la mémoire des Suisses morts en défendant le château des Tuileries dans la fatale journée du 10 août 1792 : c'est le *Lion de Lucerne*, d'une longueur de 28 pieds sur 18 de haut ; ce lion est taillé en bas-relief dans un

grand rocher : le lion blessé mortellement, s'est retiré dans sa grotte figurée par une excavation peu profonde. Un tronçon de lance qui l'a percé est resté enfoncé dans son flanc ; il expire en couvrant un bouclier, fleur de lisé, et en étendant sa griffe terrible comme pour essayer de le défendre contre de nouvelles attaques.

*
* *

J'ai commencé cette esquisse en parlant du monument élevé par l'amour d'un peuple, à la mémoire d'une des figures les plus nobles, les plus saintes, qui ait paru dans le monde, mais enfin, quoique les vertus de saint Charles Borromée lui aient attiré la vénération du monde entier, il ne s'est attiré l'amour que d'un peuple- Il me reste à parler d'un monument élevé en l'honneur d'une figure plus grande qui possède l'amour de tous, que tous appellent leur mère, parce qu'elle a été la mère d'un Dieu qui nous a appelés ses frères.

Ce monument gigantesque, c'est la Vierge du Puy, surnommée la Notre-Dame de France.

Cette Vierge, dont le modèle est dû à M. Bonassieux, est la plus grande statue en bronze fondu qui existe en Europe : elle est placée sur le rocher Corneille, et, de ce piédestal immense elle domine de près de cinq cents pieds la ville du Puy ; un socle haut de 23 pieds l'exhausse encore au-dessus du sommet du roc. La hauteur de la statue elle-même est de cinquante-quatre pieds.

Le poids total de la statue est de cent tonnes ; l'Enfant Jésus pèse trente tonnes, sa tête seule, plus de deux mille livres, et le bras qu'il tient levé, treize cents. La chevelure de la Vierge, qui se répand sur ses épaules, à une longueur de vingt-trois pieds, et ses pieds mesurent près de six pieds et demi. Enfin, le serpent qui se déroule sur la sphère mesure cinqnante-six pieds. Qu'on se figure les difficultés que présentait la fonte d'une telle masse, son élévation au haut d'un rocher de cinq cents pieds, et son érection sur le sommet de ce rocher !

J'emprunte à une intéressante brochure de M. Calemard de la Fayette, publiée à propos de l'érection de la statue et des fêtes de l'inauguration, qui eut lieu le 12 septembre 1860, les détails suivants qui montrent comment les travaux furent conduits à bonne fin :

« Quand le modèle en plâtre de la statue, qui n'avait que deux mêtres soixante centimètres (environ 8½ pieds) eut été livré par

le sculpteur, on le reproduisit en terre, en lui donnant, avec une précision mathématique, les proportions qu'il devait atteindre. Le nouveau modèle fut abrité sous une vaste et solide guérite, et l'on procéda immédiatement au moulage en plâtre. Ce travail terminé, la statue, débarrassée de la barraque qui la renfermait, puis retouchée, corrigée, amenée à sa forme définitive, fut divisé en fragments de dimentions différentes.

« C'est dans l'usine de M. Prenat, à Givors, dans le département du Rhône, que l'importante opération de la fonte s'accomplit. Un don du gouvernement, consistant en cent cinquante mille kilogrammes (150 tonnes) de fonte de fer, produit de la guerre de Crimée, fut une précieuse ressource. Sciées avec art, déplacées une à une avec des soins infinis, les diverses portions du colosse furent mises à la disposition des mouleurs. Ces vastes fragments donnèrent l'empreinte aux moules de sable dans lesquels le métal en fusion se répandit et prit sa forme. A mesure que l'œuvre de la fonte s'achevait, on réédifiait, sur l'emplacement préparé d'abord pour le modèle, les pièce successivement obtenues. Les incorrections de détail disparurent sous le burin, et la statue se trouva enfin debout telle qu'elle devait être dressée sur le pic de Corneille.

« Quand elle fut démontée et que les lourdes pièces métalliques dont elle se composait furent transportées de l'usine de Givors au pied de la montagne, il s'agit de l'ériger sur son gigantesque piédestal, et cette opération dépassait peut-être encore en difficulté tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Hisser sur le rocher à pic ces énormes blocs de fonte, les surédifier successivement les uns sur les autres, atteindre enfin aux derniers sommets, c'est-à-dire au front et à la couronne du colosse ; exécuter tout cet ensemble d'ascensions, d'ajustages et de rapports à des hauteurs vertigineuses, non pas seulement au bord de l'abîme naturel formé par les pentes abruptes du roc, mais en présence, et pour ainsi dire, au milieu de cet autre abîme qui se faisait béant toujours au pied du piédestal autour de la statue, prêt à croître, prêt à monter sans cesse en plein vide, en plein ciel, à mesure que monterait la statue elle-même, c'était là quelque chose d'effrayant pour le regard, c'était le dernier tour de force à accomplir.

« Grâce aux combinaisons les plus ingénieuses et les mieux calculées, le svelte échafaudage, dont la légèreté faisait frémir quand on songeait aux masses énormes qu'il s'agissait de hisser, a pu suffire à tout. Toutes les pièces, depuis la première jusqu'à la dernière, ont été enlevées sans nul effort, avec une rapidité surprenante, sans qu'il y ait eu ni accident à craindre, ni même

un remaniement ou une mordification quelconqne à effectuer dans l'appareil primitif. Toutes les pièces ont passé successivement à travers la haute tour qui formait l'échafaudage polygonal solidement serré contre le piédestal et s'élevant à près de vingt mètres au dessus (66 pieds) ; toutes les pièces, sans heurt et sans secousses, et parconséquent sans la moindre avarie, sont arrivées à leur place et se sont successivement ajustées avec une précision et une sorte d'aisance qui semblaient tenir de l'enchantement. »

Le piédestal renferme un escalier en pierre au bout duquel on rencontre un autre escalier tournant de soixante-quatorze marches qui conduit par le centre, jusqu'au sommet de la statue. Cet escalier est divisé en trois étages éclairés à volonté par de petites fenêtres. A partir du troisième étage, et dans la partie la plus large du buste, une échelle métallique vous conduit à travers les épaules, la tête et le cou jusqu'au niveau de la couronne d'étoiles. Là on soulève sans peine une calotte, et vous apercevez l'espace immense qui s'étend autour et au-dessous de vous.

Telle est la *Vierge* du Puy, ou la Notre Dame de France.

*
* *

Bartholdi travaillait simultanément à deux statues colossales : le *Lion de Belfort* et la *Liberté éclairant le monde.*

Le lion devait symboliser l'héroïque défense de Belfort assiégé par les Allemands pendant la guerre franco-prussienne. C'est un énorme lion mesurant cinquante-trois pieds de haut et quatre-vingt-treize pieds de long. Il est sculpté dans un bloc de grés rouge des Vosges, et appliqué contre le flanc perpendiculaire du grand rocher gris qui domine la ville et qui sert d'assises au fort. Monté sur son piédestal, il occupe toute la hauteur de ce rocher, où on l'aperçoit d'au loin par dessus le toit des maisons.

La *Liberté éclairant le monde*, que l'on va bientôt installer à New-York, est la plus grande statue qui ait été érigée dans le temps anciens et modernes, même en y comprenant le fameux colosse de Rhodes.

La hauteur de la statue est de cent cinquante-trois pieds, celle du piédestal, quatre-vingt-trois, en tout deux cent trente-six. L'index mesure huit pieds; l'ongle, treize pouces sur dix, la tête, quinze pieds, l'œil, vingt-cinq pouces ; le nez a une largeur de trois pieds huit pouces.

Du diadème qui ceint la tête seront projetés, à distance, de puissants feux électriques. La pile sera placée dans le chignon.

Sur la plateforme du flambeau, quinze personnes pourront se tenir à l'aise.

*
* *

J'ai dit tout à l'heure un mot du colosse de Rhodes qui mérita d'être compté au nombre des *sept merveilles de l'univers.*

Sa course ne fut pas longue, puisque, érigé vers 280 avant notre ère, il fut renversé cinquante-six ans après par un tremblement de terre, et ses débris jonchèrent le sol pendant neuf siècles. On n'a aucun document qui permette d'établir ses dimentions d'une manière exacte. Mais sur le témoignage de Pline que peu d'hommes pouvaient embrasser le pouce et que les doigts étaient plus longs que les plus grandes statures d'hommes, on a calculé, d'après les proportions des sculpteurs, que le colosse devait avoir cent trente-deux pieds de hauteur.

On a prétendu que le colosse enjambait l'entrée du port, et que les navires passaient à pleine voile entre ses jambes, mais des documents sérieux ont prouvé l'inanité de cette fable qui n'est due, parait-il, qu'à l'imagination d'un écrivain du seizième siècle, Blaise de Vigénère.. Il est parfaitement prouvé que la statue, coulée en bronze, était placée sur un piédestal unique en marbre blanc près de l'entrée du port pour le protéger comme un dieu tutélaire : il représentait Apollon.

*
* *

La nécessitè d'applanir les routes et d'en durcir la surface pour rendre les transports par voiture aussi faciles, aussi économiques que possibles, reconnue dès l'origine de la civilisation ; l'usage de recouvrir de planches ou de madriers les parties du sol sur lesquelles les véhicules devaient circuler, dans les chantiers de terrassement, telle est l'idée, le principe qui, par suite de perfectionnements successifs, a conduit à l'établissement des *chemins de fer*, c'est-à-dire, du plus admirable instrument de transport que le génie de l'homme ait eucore découvert.

Mais l'origine des chemins de fer remonte à l'époque où l'exploitation des houillères prit une grande extention en Angleterre par suite de l'extinction des forêts, c'est-à-dire au commencement du XVII siècle. Jusque-là, on avait transporté la houille à dos de chevaux, dans des sacs ou des paniers. On commença par établir des ornières revêtues de dalles, puis on imagina de placer le long des chemins, deux files de poutrelles fixées sur des traverses ou

simplement emboîtées dans les ornières Cette innovation fut imaginée vers 1630 par un ingénieur français nommé Beaumont, qui était attaché aux mines de Newcastle, et les résultats parurent si avantageux, que bientôt tous les propriétaires de houillères adoptèrent ce système. Les chemins à rails de bois diminuaient tellement la résistance, qu'un senl cheval pouvait trainer jusqu'à dix tonnes sur les parties horizontales.

Cependant, les poutrelles s'usaient très vite, ce qui donnait lieu à de fréquentes réparations, et de plus, à mesure qu'elles s'usaient, les surfaces devenaient raboteuses. Il en résultait une plus grande fatigue pour les chevaux. Cette circonstance amena l'idée de revêtir les poutrelles de bandes de fer fixées au moyen de clous ou de chevilles: ces chemins furent appelés *chemins laminés*. Les premiers chemins laminés furent établis en 1738. Les roues deviaient facilement et tombaient en dehors des rails, ce qui donna bientôt l'idée de les munir d'un rebord saillant pour empêcher les roues de les abandonner. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ce système, quelque avantageux qu'il fût, présentait encore un grand inconvenient; en effet, la poussière et la boue s'amassaient facilement sur les rails, retenues qu'elles étaient par le rebord, et on songea à transporter le rebord sur la roue même et à rétablir les rails unis. Ce nouveau perfectionnement commença à être appliqué en 1789 dans le comté de Leicester. Puis vinrent les *rails en fonte*, et enfin, les *rails en fer forgé*, substituées aux rails en fonte par George Stephenson, dont le nom devait bientôt devenir célèbre par les derniers perfectionnements apportés dans les chemins de fer. L'invention des rails en fer forgé coïncidait précisément au temps où l'emploi de la machine locomotive allait révolutionner les *chemins à ornières* comme on appelait alors les chemins de fer.

La première *machine locomotive* parut en effet dans le courant de 1804 sur le chemin de fer de Merthyr-Tydwil, dans le pays de Galles, mais le nouveau moteur ne put rendre de véritables services qu'à partir de 1829, après l'invention de la chaudière tubulaire par Marc Séguin, ingénieur français, directeur du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon, et les perfectionnements qu'y apporta Stephenson, ainsi que nous le verrons bientôt.

*
* *

Dès que la machine à vapeur fut entrée dans la pratique, l'idée vint de l'utiliser à faire tourner les roues des voitures, sur les routes, les chemins de fer n'existant pas encore à cette époque.

Les premières tentatives n'eurent pas de succès ainsi que cela était arrivé pour les bateaux à vapeur. La première voiture à vapeur qui fut expérimentée sérieusement, fut construite par l'ingénieur français Cugnot. Essayée en novembre 1770 dans les rues de Paris. elle parcourut cinq quarts de lieues en une heure portant un poids de cinq tonnes.

Cette machine, appelée *Fardier à vapeur*, fait partie des collections du Conservatoire des arts et métiers. « Le travail de ce chariot est remarquable, dit un auteur anglais, eu égard à l'époque de son exécution ; et, comme première machine construite pour voyager, au moyen de la vapeur, sur les routes ordinaires, c'est incontestablement une chose très-curieuse, très-intéressante, et bien digne d'être conservée. »

La première *locomotive*, avons nous vu, fut construite en 1804 dans le pays de Galles, mais comme on le conçoit, elle était très-défectueuse. Les études et les expériences se poursuivirent sans que l'on obtint des résultats réellement pratiques ; cependant, presque tous ceux qui s'en occupèrent apportèrent quelques perfectionnements qui applanissaient la voie à ceux qui les suivirent. Le défaut capital, et celui qui s'opposait le plus au succès, résidait dans la disposition de la chaudière qui, étant faite comme celles des machines fixes, ne pouvait avoir, quelque dimention qu'on lui donnât, une surface de chauffé suffisante.

En 1828, Séguin, ainsi que je l'ai dit plus haut, mit fin à cet inconvénient capital en remplaçant la chaudière ordinaire par une *chaudière tubulaire* à tubes horizontaux. Mais ce perfectionnement réalisé, il restait une nouvelle, mais dernière difficulté à vaincre : vu le peu d'élévation de la cheminée, on ne pouvait obtenir un tirage suffisant à travers les petits tubes. Marc Séguin essaya de placer dans le foyer un ventilateur à force centrifuge mu par la machine elle-même, mais ne réussit pas à atteindre l'effet voulu. George Stephenson, qui s'occupait depuis 1814 de la construction des locomotives avec ardeur, pensa que ces machines ne laisseraient plus rien à désirer si, adoptant la chaudière tubulaire de Séguin, on activait le tirage en lançant dans la cheminée la vapeur de décharge du cylindre. La chaudière pourrait ainsi produire une plus grande quantité de vapeur, ce qui permettrait à la locomotive de trainer de plus lourdes charges avec des vitesses plus considérables. Tel fut le perfectionnement essentiel définitif de la locomotive.

En 1829, Robert Stéphenson, sous la surveillance de son père, construisit la première locomotive du nouveau système, qu'il présenta à un concours ouvert par la compagnie du chemin de fer

de Liverpool à Manchester. Elle fut appelée *The Rocket* (la fusée). Le prix devait être accordé à la machine qui réaliserait une vitesse de dix milles à l'heure. La Fusée atteignit, sans aucun dérangement, une vitesse de vingt-cinq milles, et à la fin de l'expérience, pour montrer la puissance de la nouvelle machine, on la fit fonctionner avec une vitesse de trente-cinq milles.

Ce succès inoui frappa d'étonnement. Il apprit au monde « qu'une puissance nouvelle venait de naître, puissance pleine d'activité et capable d'un travail illimité. »

Dès lors, la vraie locomotive, dans sa constitution la plus parfaite, fut créé ; jusque là, les chemins de fer n'avaient servi qu'au transport des marchandises, désormais, ils furent également propres au service des voyageurs, et ils allaient devenir la plus rapide des voies de communications.

Un progrès si extraordinaire était dû uniquement à l'idée, pourtant si simple, d'employer la chaudière tubulaire et de placer dans la cheminée le tuyau d'échappement de la vapeur. Mais il fallait trouver, et qui sait à quoi auraient abouti tous les travaux de Stephenson, si Séguin n'avait imaginé la chaudière tubulaire, ou a qnoi aurait servi l'invention de Séguin sans l'idée de Stephenson qui la completa ? Sans doute, l'une et l'autre choses se seraient découvertes, mais après combien de temps et aprés combien de tâtonnements. Ces deux noms illustres sont donc intimement liés dans l'invention de la locomotive parfaite. Mais quelle différence dans la renommée postérieure de ces deux noms : l'un est à peine connu, l'autre est répandu dans tout l'univers. Ainsi va la destinée : les uns commencent et sont bientôt oubliés, les autres s'emparant des travaux des premiers en recueillent tout le fruit èn gloire et en fortune. Les uns meurent ou pauvres ou ignorés, les autres meurent riches et puissants, et leurs noms passant à la postérité, demeurent dans le souvenir de tout le monde. Papin, Jouffroy, Beaumont, Séguin, illustres français, vous avez travaillé pour Watt, Fulton et Stevenson, et vous êtes oubliés dans le monde ! Mais je me trompe, il en est encore, rares peut-être, mais il en est, qui n'oublient pas ce que le monde doit à votre génie et à vos généreux travaux.

OCT. CUISSET.

(*A continuer*)

MONSIEUR MOI [1]

Par Salvatore Farina

IX

DEUS EX MACHINA

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(*Suite et fin.*)

— Quand Serafina eut besoin de recevoir de son père quelque consolation, je fis arriver jusqu'à elle des marques de votre souvenir.

— Je le sais, balbutie Marcantonio.

— Mais rien ne suffisait. Vous connaissez Serafina : elle s'était mis en tête qu'elle ne pouvait être heureuse sans les caresses de son père, et je comprenais fort bien que je ne pouvais lui en fournir quelque ombre qu'en résidant à l'étranger. Voilà pourquoi j'acceptais toujours des engagement hors d'Italie.

Marcantonio comprend tout à coup. C'est le signal de la dernière bataille dans le cœur de Marcantonio, heureux malgré lui ; après un silence dont Faustina profite pour tirer la montre du gousset de son grand père et l'approcher de son oreille, Marcantonio, qui cherche à cacher une larme en baissant sa tête sur la

---

(1) Du *Correspondant*.

chevelure bouclée de Faustina, tend la main à son gendre. Iginio Curti serre la main de son beau-père et continue ainsi :

— Un jour, je me dis qu'il était temps de frapper un grand coup ; mon père était mort en me laissant une honnête aisance ; il me restait peu de voix et encore moins d'envie de chanter. Je dis à ma femme : « Allons nous établir à Milan. J'y donnerai des leçons de chant. Notre fils (j'étais certain d'avance que ce serait un garçon) notre fils sera Milanais et se nommera Marcantonio. Mais promets moi que tu ne feras aucune tentative pour te reconcilier avec ton père si je ne te le conseille, ou si ton père ne prend pas l'initiative du pardon. » Serafina promit et nous vînmes à Milan. Dès le premier jour, j'eus le plaisir de vous voir sortir de chez vous, et de m'informer de vos habitudes. Le lendemain, Anna Maria venait saluer son ancienne maitresse.

— Anna Maria ?

— Oui ; elle a été un instrument innocent de tout ceci ; mais elle ne sait presque rien ; elle comprend seulement que son maître et sa jeune maîtresse ont à faire la paix, et qu'il faut beaucoup de prudence pour ne pas gâter les choses. Il y a peu de jours, jeudi dernier, je crois, Anna Maria est venue me conter sa mission au *Secolo*. J'étais très curieux de savoir ce que pouvait être cette réclame dont les employés du journal avaient ri ; mais je ne pouvais pas gâter Anna Maria, dont les qualités sont précieuse, en la questionnant...

— Grand-père, dit Faustina, en profitant du premier moment de silence, est-ce que tu m'achèteras vraiment la poupée que tu m'as promise ?

— Oui, ma fillette.

— Une poupée aussi grande que l'autre ?...

Sur ce chapitre intéressant, Faustina aurait beaucoup de choses à dire ; mais on ne l'écoute pas, et elle est obligée de se contenter d'une caresse de son grand-père et du tic-tac de la montre à son oreille.

— Il s'agissait, dit Iginio, de deviner votre réclame perdue dans la quatrième page du *Secolo*. Ce n'était pas difficile ; je savais que l'annonce était brève, puisqu'elle vous coûtait peu d'argent, et je connaissais aussi ses jours d'insertion. Je commençais à prendre note des annonces qui se faisaient le vendredi et le samedi, et en les confrontant avec le numéro du dimanche, je ne trouvai dans celui-ci que quatre nouveaux avis : un moyen sûr de gagner à la loterie, la mise en vente d'une villa à Brienza, avec vingt perches de terrains et au prix modéré de 60,000 francs,

le troisième avis annonçait une liquidation d'un lot de bouteilles de France ; le quatrième était le vôtre...

— Mon autre poupée, dit l'enfant, a perdu un bras et ne parle plus ; mais je l'aime bien tout de même.

— J'ai besoin de toute votre indulgence, poursuit Iginio Curti en baissant la voix. Ma première idée fut de vous faire lire une à une toutes les lettres de votre fille en les adressant à M. *Moi* ; mais ce projet me parut trop audacieux ; je craignis les conséquences de votre colère. Il fallait procéder autrement, vous présenter votre fille d'une façon mystérieuse en excitant, non pas votre colère, mais votre curiosité, et peut-être votre cœur. Je recourus à Mme Camilla. Vous l'avez vue ? elle n'est pas belle, mais elle se figure pouvoir conquérir un second mari ; il y a longtemps qu'elle le cherche et elle ne désespère pas de le trouver. Je lui montrai l'article du journal et lui mis en tête de tenter l'aventure. Mme Camilla me pria d'écrire moi-même ; elle est Russe et connaît imparfaitement notre orthographe et notre syntaxe. Je chargeai à mon tour Serafina de me suppléer. J'avais confiance dans ma petite intrigue ; je pensais que la seule vue de l'écriture de votre fille dégèlerait votre cœur ; mais je ne devinais pas que, malgré le nom de Camilla, vous vous figureriez que le bouffe Curti s'était déchaussé pour la dernière fois et que votre fille était veuve pour tout de bon. Après avoir fini par me convaincre de votre persuasion sur ce point, je dis à Serafina : « Ton père te demande ; va le trouver, parle-lui de notre passé, de nos enfants ; ne lui dis rien de moi s'il ne te questionne pas. Souviens-toi que, par un concours singulier de circonstances, il me croit mort. Si tu trouves convenable de le tirer d'erreur, fais-le ; sinon, tais-toi, nous avons le temps. Obtiens ton pardon et reviens. » Elle m'a obéi.

— Serafina est revenue ? balbutie le pauvre père qui comprend tout désormais.

— Peut-être. Voulez-vous que j'aille m'en assurer ?

Marcantonio saisit le sens de cette demande et lutte encore un moment pour rompre les dernières entraves du dépit et de l'amour-propre.

— Tout est prêt pour notre prompt départ de Milan, si vous l'exigez, dit le bouffe Curti dont la voix vibre d'émotion pour la première fois. Si vous nous l'ordonnez, nous partirons dès demain.

— Serafina ne sait vraiment rien ? demande Marcantonio, le front baissé.

— Rien du tout.

— Et Mme Camilla ?

— Attend M. *Moi* qui ne viendra pas.

Le professeur relève la tête ; un sourire se joue sur les lèvres de son gendre, mais c'est un sourire mélancolique sans rien d'offensant.

— Voulez vous que j'aille voir si Serafina est rentrée ? dit Iginio Curti.

— Mais tutoie-moi donc encore, répond le professeur sans le regarder, et tout en donnant de petits baisers à Faustina, qui est très occupée à ouvrir, à fermer un médaillon pendu à sa chaîne de montre.

Iginio disparait : Marcantonio, resté seul, dit à l'enfant :

— Faustina, laisse-là ce médaillon et regarde-moi bien en face. Qui suis-je ?

— Ah ! par exemple ! tu ne sais pas qui tu es ? Tu es grand-père !

Faustina prend une mine grave et veut descendre des genoux de Marcantonio, qui la retient.

— Attends, lui dit-elle ; laisse-moi aller.

Le grand-père lui rend sa liberté. L'enfant va prendre sur le guéridon le gros album de photographies et revient chargée de ce poids sous lequel elle fléchit.

— Regarde, dit-elle en ouvrant l'album sur les genoux de Marcantonio, connais-tu celui-là ? C'est père dans son costume de *don Pasquale*. Attends, en voici un plus beau ; regarde ce prêtre, c'est *don Basilio*, mais c'est papa. Voici petite mère, et puis te voici, toi. Dis un peu si ce n'est pas vrai ? Attends... je veux te montrer...

— Faustina, dis-moi la vérité, est-ce que tu aimes ton grand-père ?

— Comment donc ! répond l'enfant qui suit son idée ; mais attends, je veux te faire voir...

— Et comme quoi l'aimes-tu ?

— Grand comme un monde.

Cela ne suffit pas à Marcantonio, et Faustina amplifie ainsi : « Grand comme beaucoup de maisons, beaucoup de mondes, beaucoup d'étoiles, et encore d'autres et encore d'autres. » Jusqu'à ce que le grand-père ambitieux se déclare satisfait ; mais il demande encore :

— Et comment as-tu fait pour aimer le grand-père que tu ne connaissais pas et qui était si loin ?

— Je ne sais pas comment j'ai fait. On m'a dit qu'il fallait l'aimer, et je l'ai aimé.

— Qui te recommandait cela ?

— Papa et maman. Chaque soir avant de me mettre au lit, maman me faisait dire au bon Dieu : « Donnez votre bénédiction à papa, à maman et au grand-père. » Est-ce qu'il te l'a donnée sa bénédiction, le bon Dieu ?

— Oui, ma chérie, il me l'a accordée. Ainsi c'est pour obéir à tes parents que tu as aimé ton grand-père ?... pour cela seulement !

— Et aussi parce qu'il m'envoyait de belles poupées et des bonbons ; mais laisse-moi faire. Je veux te montrer mes frères. Est-ce que tu sais que j'ai deux frères ?

— Deux ?

— Oui, mais un est mort, le pauvre petit ! dit Faustina sans ombre de tristesse. Le voici, regarde-le, il s'appelait Marcantonio comme toi. N'est-ce pas qu'il était beau ?

— S'il était beau ! s'il était beau !

— N'est-il pas vrai qu'il n'aurait pas dû mourir ? Mais il est allé au Paradis... Celui-ci, continue Faustina sans s'apercevoir que l'aïeul a ses yeux pleins de larmes, celui-ci est mon second frère. Il est petit, petit, petit ! Lui aussi s'appelle Marcantonio. Mais si tu voyais comme il est petit, oh ! comme mon bras. Mais il est fort. Papa dit qu'il est très fort. On n'a qu'à lui mettre un doigt dans la main pour voir comme il le serre !

Marcantonio regarde d'un œil voilé par des larmes ces deux portraits d'êtres jusque-là inconnus et pourtant si chers ; une larme tombe sur l'album, et un petit doigt rose l'efface.

— Qu'est-ce donc ? demande Faustina.

Le grand-père a fermé les yeux et pleure. Iginio et Serafina, qui entrent au salon en se tenant enlacés, font signe à leur fille de ne pas bouger. Faustina se tait : seulement elle essuie avec son doigt toutes les larmes qui tombent sur l'album. Le grand-père, qui a entendu du bruit, appelle sans se lever, sans même ouvrir les yeux :

— Serafina ! Iginio !

Et l'enfant répète inutilement : « Qu'y a-t-il ? »

X

LA DERNIÈRE IDÉE DE MONSIEUR *Moi*.

Ce matin Marcantonio s'éveille dans son nouveau lit, poursuivi par une idée cruelle qui lui venue en songe. « Tu es un

égoïste, se dit-il à lui-même. Tu as vu ici le bonheur et tu t'en es emparé. Restitue ce qui ne t'appartient pas, Marcantonio, retourne à ta maison mélancolique, où ont souffert les personnes qui t'ont aimé, retourne à tes lycées et va conter à quatre bambins, qui ne t'écouteront pas, la légende de l'Etre et de ses créatures. Pour mieux goûter la douceur de ces affections nouvelles qui ont pénétré par un coup de foudre dans ton vieux cœur sceptique, toi, par finesse, tu es tombé malade ; mais aujourd'hui, tu vas mieux, mon cher professeur. Hâte-toi de guérir et va-t'en. Va-t'en, ce lit n'est pas le tien, ni cette maison la tienne. Les sourires qui te saluent chaque matin ne t'appartiennent pas davantage. »

Marcantonio se tâte le pouls et le front : « Tu n'as plus l'ombre de cette fièvre rhumatismale qui t'a contraint à accepter l'hospitalité chez ta fille. Fais-toi justice à toi-même ; lève-toi et va-t'en sans bruit, afin de ne pas réveiller tes enfants. Quand ton gendre ce gros endormi qui t'a conservé le cœur de ta fille et t'a fait aïeul deux fois, pour qu'ils soient trois à t'aimer, ce gendre niais qui t'a paré d'un mérite que tu n'avais pas, et qui t'a épargné le ridicule en guise de vengeance contre tes mépris, et qui te prie maintenant à mains jointes de l'honorer en acceptant son hospitalité, ce gendre hébété qui veut t'arracher à la métaphysique pour que tu puisses te réposer dans ta famille selon les droits de ton âge..... Quand ce gendre invraisemblable trouvera le lit vide et le malade disparu, il courra te chercher dans ta vieille maison mais tu lui diras alors que tu veux faire pénitence de ton égoïsme passé. »

Marcantonio essaie de se dresser sur les coudes, puis il met les paumes de ses mains sur son oreiller et il essaie de se soulever. Oh ! quelle joie! il lui semble que les murs de la chambre ondulent, que la commode, l'armoire et le plancher se meuvent. Oh ! quelle joie ! Marcantonio est encore trop faible pour s'en aller.

C'est là son excuse... Peut-être n'a-t-il jamais manqué de sentiments généreux ; peut-être que son cœur n'a jamais été foncièrement égoïste ; mais il n'avait pas eu l'occasion de croire à la générosité d'autrui, et il avait été moins bien disposé à aimer son prochain après l'avoir accusé d'égoïsme. Ou, peut-être, n'avait-il pas eu la force d'étouffer son propre égoïsme, et voilà le motif de sa rancune contre le monde entier. Il aime la générosité, et s'est montré avare : il aime la grandeur, et s'est fait mesquin et sceptique.

« Oui, Marcantonio, c'est le scepticisme du diable qui est composé de plusieurs qualités tournées à mal. Comme tant d'autres,

tu avais fermé ton cœur, non par crainte de le voir blessé par les laides choses de ce monde, mais parce qu'il te plaisait de ne pas croire aux vertus que tu ne pratiquais pas. C'est là une forme de l'égoïsme; mais console-toi, c'est la plus commune et la moins mauvaise, et on en guérit grâce à l'affection. »

Le convalescent sourit à la santé qu'il sent revenir à lui, et sa tête fatiguée s'abandonne sur l'oreiller.

— Professeur ! lui dit une voix qui ne le met plus en colère, comment te sens tu ?

— Mieux, beaucoup mieux... Et vous autres ? Que fait Faustina ?

— Faustina et sa mère dorment. Anna Maria était fatiguée, et pour l'empêcher de se lever trop tôt, j'ai fermé ses volets sans qu'elle le sût. Je suis seul éveillé; il est fort grand matin. Donc, tu vas bien ?

Le bouffe Curti fait cette question avec sa rondeur habituelle; il a l'air d'étouffer, entre chaque phrase, un petit rire involontaire, mais innocent.

— Oui, répond Marcantonio en soupirant. Mais j'ai essayé de me lever, et je n'ai pu réussir. Je suis trop faible.

Le professeur donne ces détails avec l'accent dolent des malades qu'on choie, et son regard lui-même implore la compatissance.

— Et pourquoi vouloir te lever ? lui demande son gendre.

— Mes écoliers.....

— Eh ! il ne t'en reste plus un seul... c'est-à-dire non, tu en as deux de sexe différent, tes petits-enfants. J'ai ta promesse.

— Comment ai-je pu promettre une chose semblable ?

— Qu'importe ? tu l'as promis et il y avait comme témoin Mme Camilla.

Une rougeur fugitive couvre les joues du malade.

— Sais-tu, lui dit son gendre sans malice, j'ai en garde beaucoup de biens à toi que je te remettrai quand tu seras guéri.

— Quels biens ?

— Des lettres adressées à M. *Moi*.

— Eh quoi ! balbutie Marcantonio surpris que l'accent bon enfant de son gendre ne permette même pas l'ombre d'un dépit à son amour-propre chatouilleux.

— Je suis allé à la poste et j'en ai retiré toutes les lettres à cette adresse, et sais-tu ? l'employé m'a demandé si j'étais M. *Moi*. J'ai répondu oui. Il m'a donné vingt-deux lettres. Tu auras de quoi choisir, si tu as encore cette idée.

— Tu croirais ?

— Je ne crois pas; si tu le voulais absolument, tu es bien le maitre ; mais jusqu'à ce jour-là nous te séquestrons ici.

— Je ne puis pas, dit le malade d'une voix gémissante. Je ne puis pas accepter votre hospitalité.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai été un égoiste, parce que j'ai préféré à ma fille, d'abord mes habitudes, puis ma dignité de père offensé ; et parce qu'hier en me reconciliant avec Serafina, je recommençais à lui préférer la paix de ma vieillesse. Vous m'avez offert les loisirs studieux, l'aisance, la paix, ce que vous avez de meilleur, ce qui m'a manqué en partie, et joint à tout cela, l'affection, bonheur que j'ai éloigné, qui m'est revenu, et que j'apprécie plus que tout le reste. Permettez à un égoiste repentant de faire une action généreuse. Je garde votre affection, mais je vous abandonne le reste. Je retournerai chez moi ; je prouverai à tous que Marcantonio est un autre homme ; je reprendrai la série de mes cours, et mes écoliers apprendront qu'au-dessus de tous les traités de philosophie, il y en a un qu'il faut lire de bonne heure et étudier jusqu'au dernier jour de sa vie.

Le pauvre Marcantonio sourit en disant ces dernières paroles, et il touche plusieurs fois sa poitrine de son index, en regardant son gendre pour l'inviter à deviner.

— Le cœur ! dit Iginio Curti.

Mais son beau-père lui fait observer que le cœur n'est qu'une page ou tout au plus un chapitre du grand livre.

— L'amour ! reprend le gendre.

Le professeur répond que l'amour est l'essence de la grande doctrine philosophique, et non un livre. Iginio Curti ne dit plus mot ; alors Marcantonio ajoute avec une vivacité malicieuse :

— Le livre dans lequel il faut apprendre à lire de bonne heure est un livre fermé qui a pour titre : *Monsieur Moi.*

Oh ! comme Iginio Curti rit de bon cœur ! Passé son premier étonnement, Marcantonio goûte un plaisir non encore éprouvé, en voyant sa sentence sévère accueillie par cette cordiale hilarité. A la fin, comme Iginio ne cesse pas, Marcantonio fait chorus avec lui.

— Tu enseigneras à tes petits-enfants à lire dans ce grand livre dit le bouffe. C'est entendu.

— Je m'en vais, répond Marcantonio, je te certifie que je m'en vais. Jusqu'à présent j'ai été un grand égoiste, à partir de demain je veux expier ma faute... Je m'en vais.

Et pour le prouver, Marcantonio essaie de se soulever sur son lit ; mais il n'y réussit pas, la force lui manque. Le bouffe Curti

ne rit plus, une idée philosophique a traversé son cerveau profane, et tout en couvant des yeux son beau-père afin de l'empêcher de s'en aller comme il est venu, Iginio lui dit :

— Entre les diverses formes que revêt l'égoïsme humain, n'en existe-t-il pas une qu'on pourrait nommer l'égoïsme de l'expiation ?

— Je ne comprends pas, répond Marcantonio.

Il a compris pourtant.

— En renonçant à tes occupations pour venir demeurer avec nous, poursuit son gendre, tu donnes une consolation à Serafina ; tu me fais plaisir à moi qui, que tu l'aies voulu ou non, suis le père de tes petits-enfants, tu rends Faustina heureuse par tes caresses, et plus tard, tu amuseras de même Marcantonio ; mais si tu t'obstinais à dire que tu veux expier, et si tu nous enlevais sous ce prétexte le bonheur que tu peux nous donner à tous, est-ce qu'il ne te semble pas que tu serais un égoïste ?

S. Blandy.

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

III

LE BORGNE DE L'ILE.

Des Hurons il descendit à St-Joseph, près de Québec. Là il fit jouer tous les ressorts pour éloigner les Néphytes de leur bourgade. «L'ennemi de Dieu et des hommes, dit le Père Vimont, se servit à cet effet de l'éloquence d'un misérable borgne, qui ne voit que la moitié de la terre, et rien du tout de la beauté du ciel.» Après avoir donné un festin aux nouveaux chrétiens et leur avoir témoigné une grande amitié, il leur parla en ces termes : «La prière est bonne. Elle est bien un peu rude, notamment touchant le mariage ; mais enfin, quelques uns l'ayant reçue les autres pourraient aussi l'embrasser avec le temps. Pour faciliter l'affaire, pour établir entre nous une plus grande union, vous devez venir habiter dans quelque lieu plus éloigné de Québec, pour mille et mille et une raisons. Les Pères viendront avec nous pour nous instruire, et petit à petit chacun se rendra aux façons de faire des Français.» Quelques jours plus tard, étant monté aux Trois-Rivières, il envoyait inviter les mêmes sauvages de St-Joseph pour aller à la guerre avec eux. «Voici, leur faisait-il dire, une belle fortune pour la prière et la foi que vous avez embrassées. Les Algonquins de l'île et de la petite nation, si vous voulez les accompagner à la guerre, se feront tous baptiser au retour.» Heureusement cette proposition fallacieuse n'eut pas plus d'effet que la première. Jean Baptiste Etineckaouat lui fit réponse : «Votre harangue n'est pas dans son lustre, vous l'avez mise à l'envers. Vous dites : allons à la guerre, et puis nous nous ferons baptiser. Renversez votre parole et dites : Faisons-nous baptiser, et puis allons tous de compagnie à la guerre. Si vous

parliez ainsi, votre discours irait droit, vous ne nous mettriez pas en danger de nous perdre, et Dieu notre père, voyant ses enfants ensemble, aurait de bonnes pensées pour nons. »

Aux Trois-Rivières il tournait en ridicule le baptême et ceux qui le recevaient. La chasse manquait et la famine faisait sentir ses rigueurs. Tessouchat allait criant par les cabanes : « Allez, bonnes vieilles et vous, petits enfants, vous tous qui n'avez pas le moyen de vous procurer à manger, allez-vous en trouver les robes noires et vous faire baptiser. Que les hommes qui vous ressemblent vous suivent. » Le Père de Quen lui rendit le change. Le lendemain, allant appeler les chrétiens à la prière, il cria à son tour à haute voix : « Hommes et femmes qui n'êtes pas baptisés, allez trouver Tessouchat, à tous il vous donnera à manger : c'est lui qui tue les castors et sait bien attraper l'orignal. » Tessouchat, se sentit offensé ; tout fumant de colère, il vint trouver le sieur Nicolet et le Père Buteux, et se plaignit à eux de l'affront qu'on lui avait fait. " Quand tu renvoyais les femmes et les enfants aux Pères, lui demanda-t-ou, pour se faire baptiser afin d'avoir à manger, prétendais-tu mépriser la prière et le baptême." Non, répondit-il. Eh ! bien, le Père de Quen, en te renvoyant de la même manière les hommes et les femmes, n'a pas voulu t'offenser ; n'es-tu pas capitaine ? " Voyant qu'il perdait son procès, il eut le bon esprit de se taire, et de ne pas pousser plus loin sa plainte et sa poursuite.

Montréal fut fondé au printemps de 1642. La charité et la piété qui régnaient dans la colonie naissante rappelaient les plus beaux jours de la primitive église. On y déployait un grand zèle pour la conversion des sauvages. Dès l'été de cette première année on pressa les Algonquins de s'établir aux environs du fort et d'embrasser la foi ; mais ce ne fut que l'année suivante qu'on put recueillir le fruit de ces pieuses invitations. Le premier qui entra au bercail de l'église, était un neveu de Tessouchat ; il fut baptisé le 7 mars 1643 et prit le nom de Joseph. Ravi de l'accueil qu'il avait reçu des Français, et des douceurs que lui ferait goûter la prière, il désirait beaucoup que son oncle fût informé au plus tôt de son bonheur, et il demandait qu'on lui écrivit de suite aux Trois-Rivières, où il se trouvait. Mais il n'y eut pas besoin de cette démarche de la part des hommes, le ciel lui-même se chargea d'amener Tessouchat. Tout-à-coup mu comme par une inspiration soudaine, il prend le chemin de Ville-Marie, arrive sans y être attendu, va droit au fort, et frappe à la porte de M. de Maisonneuve. " L'unique sujet qui m'anime, dit-il, c'est la prière ; c'est ici que je désire prier, être instruit et baptisé.

Que si vous ne l'agréez pas je m'en irai aux Hurons, où les robes noires m'enseigneront, comme je l'espère."

M. de Maisonneuve fut touché et ravi de sa résolution. Tessouchat était le plus fameux orateur, le chef le plus influent et l'esprit le plus retors qu'il y eût alors chez les Algonquins ; son exemple pouvait amener un grand nombre d'autres sauvages à l'instruction chrétienne. Le gouverneur lui fit répondre qu'il n'avait que faire d'aller plus loin, qu'il l'assisterait de tout son pouvoir et qu'il l'aimerait comme un frère. Il lui offrait une terre sous la protection du canon du fort, et deux hommes pour lui aider à la défricher.

La grâce, qui dans un instant change les cœurs, transforma entièrement celui du chef sauvage. Il n'eut plus qu'une préoccupation, celle de s'instruire. Il passait des heures entières à écouter le catéchisme sans dire un mot, il se faisait enseigner par tous indifféremment, il récitait son *Pater* avec les vieilles femmes et les enfants.

Le zèle s'empara de son âme et comme autrefois le roi Clovis, il voulut convertir tout son peuple avec lui : «J'ai pris la résolution de me faire chrétien, j'en ai donné ma parole aux Pères. J'ai eu bien tard dans le passé de mépriser la prière, j'espère que Dieu m'aidera à mieux faire dans l'avenir, suivez mon exemple ; » et il passa le reste de la nuit à haranguer les siens et à leur dire des merveilles de la foi.

Le lendemain matin il vint trouver les Pères Du Perron et Poncet, et il leur demanda le baptême avec instance Les Pères le voyant dans les meilleures dispositions, accédèrent à son désir. Il en fut plein de joie. «Or çà ! dit-il, au Père Du Perron, mène-nous en ta chambre, ma femme et moi, pendant que les autres iront à la messe du P. Poncet, tu nous instruiras de ce que nous devons répondre à la cérémonie. Hâte-toi, car il y en aura jusqu'à la nuit, tous mes gens veulent être baptisés. »

Le baptême eut lieu le neuf de mars. On voulut lui donner une solennité exceptionnelle, parce qu'on en attendait un grand bien pour la gloire de Dieu. M. Paul Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie, et Mademoiselle Mance, fondatrice des Sœurs Hospitalières, furent les parrain et marraine du chef Algonquin ; il lui donnèrent le nom de Paul ; sa femme s'appela Madeleine, et elle fut tenue sur les fonts baptismaux par M. de Puiseaux et Madame Madeleine de la Pelterie. Les Français étaient dans l'admiration de voir comme cet homme, autrefois si éloigné de la religion, en ce moment s'estimait si heureux d'être chrétien. Le Père Poncet, dans une allocution pleine d'àpropos,

parla de la grande bonté de Dieu envers ce chef indien ; les larmes qui coulèrent de bien des yeux disaient assez que ses paroles allaient au cœur ; lui-même ne pouvait quasi parler, tant il était ému. Après que les deux néophytes eurent reçu le baptême et la bénédiction nuptiale, M. de Maisonneuve présenta à Paul Tessouchat une belle arquebuse ainsi qu'une provision de poudre et de plomb. Il les fit diner à sa table avec les Pères ; puis il donna à tous les sauvages présents un grand festin, les français y assistèrent. Il n'est pas possible, remarque un témoin oculaire, d'imaginer une plus grande réjouissance.

Pour bien se rendre compte de cette allégresse publique à l'occasion de cette conversion, il suffit de lire les remarques que faisait dans le temps le Père Du Perron. « L'on a toujours estimé que le gain de cet homme était plus à priser que celui d'un grand nombre d'autres ; jamais on a douté que s'il se convertissait une fois, il ne fit parfaitement bien, vû les grands talents naturels que Dieu lui a donnés. Il a beaucoup retardé la gloire de Dieu, les sauvages prenant exemple sur lui ; mais il y a apparence qu'il le réparera. »

Aussitôt qu'il fut baptisé, on vit paraître en lui les plus grands effets de la grâce. Tessouchat était l'homme du monde le plus superbe. Dieu lui donna la douceur et l'humilité d'un petit enfant, il se faisait instruire avec une simplicité non pareille. Dans son ardeur d'apprendre il trouvait les jours trop courts et il couchait souvent chez les Pères, afin qu'on l'enseignât pendant la soirée ; il passait des nuits entières à prononcer sur ses doigts les mots des prières. Il n'avait pas honte d'assister au catéchisme public et d'y répéter comme un enfant ce qu'il savait du Pater. Il était présent à toutes les cérémonies de l'église, ainsi qu'aux baptêmes de ses gens. Les jours de fête, après vêpres, il venait supplier les Pères de le faire prier et chanter à part.

L'esprit du christianisme pénétrait dans ce cœur longtemps infidèle, et lui faisait expérimenter des douceurs jusque-là inconnues. « Je n'aime plus, disait-il, les cruautés que j'ai exercées envers mes ennemis. Nous avons été touchés, moi et les miens, de la charité de M. de Maisonneuve, de la bienveillance des dames, du bon vouloir de tous les Français. Nous voyons que les Pères nous aiment ; ce qu'ils nous ont dit d'un Dieu plein de miséricorde pour les hommes, nous a ravi ; et ce qui nous a gagné à la religion, c'est la connaissance qu'on a donné de la bonté de Dieu. »

Le zèle pour le salut des âmes s'empara de lui. Il parlait souvent à ses gens d'embrasser la foi, et ses prédications étaient pres-

santes. Lorsqu'ils alléguaient pour prétexte d'éloigner le jour de leur baptême, qu'ils n'étaient pas encore assez instruits, il leur disait : « Croyez mon expérience. Quand vous serez baptisés, vous apprendrez plus en un jour que maintenant en deux semaines. Dieu vous aidera. » Il refusait d'aller à la chasse au loin, malgré les invitations réitérées de quelques-uns des siens. « Si j'y vais, disait-il, les femmes et les enfants voudront m'y suivre. J'aime mieux demeurer ici pour leur donner l'occasion d'être instruits. D'ailleurs il me reste encore bien des choses à apprendre. » Il avait un jeune huron qu'il élevait dans sa cabane. Que ne fit-il pas pour hâter le moment de sa conversion ! Il lui disait tout ce qu'il entendait et tout ce qu'il savait de nos mystères, enfin il n'eût pas de repos qu'il n'eût inspiré à son pupille l'ardeur qui l'animait lui-même, et qu'il ne le vit baptisé.

Souvent, dans les cœurs simples et fidèles, la grâce opère des merveilles qu'ignorent la science et la curiosité mondaine. Tessouchat reconnaissait avec étonnement qu'il y avait au-dedans de lui quelqu'un qui l'instruisait et lui inspirait les meilleures pensées. Toutes les fois qu'il s'éveillait la nuit, il priait pour ses jeunes gens qui étaient à la guerre. Voici en quels termes : « Toi qui as tout fait, aide à nos jeunes gens, défends-les contre nos ennemis. Tu peux tout, donne leur le courage pour vaincre. Nos ennemis ne t'honorent point, abandonne-les pour protéger ceux qui maintenant croient en toi. » Deux ou trois jours après son baptême, se trouvant à la chasse avec son jeune huron, comme il voyait la nuit s'avancer, sans qu'il n'eut encore rien abattu, il se mit à genoux et pria de cette façon : « Toi, Grand Esprit qui connais tout, ne vois tu pas que je ne pourrai rien tuer, si tu ne t'en mêles. Tu peux tout, aide-moi donc. » A l'instant il entend du bruit ; il se lève, et trois orignaux se présentent au bout de son arquebuse.

Cependant je ne veux pas dire que Tessouchat devint de suite un saint à canoniser. Loin de là, même son ardeur pour la religion se ralentit. Il était difficile que le vieil homme en lui, comme en bien d'autres du reste, mourut tout d'un coup. Nous voyons que l'année suivante, en 1644, le gouverneur M. de Montinaguy ne voulut pas d'abord le recevoir dans le fort des Trois-Rivières, parce qu'il avait protégé, au grand scandale des chrétiens, deux apostats de sa nation. Il eut cependant la force de reconnaître sa faute, il se déclara l'ennemi des apostats, et « il fit, dit le Père Vimont, des soumissions assez fâcheuses à un homme de son humeur. » Ce qui prouve que, malgré sa faiblesse, la religion exerçait toujours un grand empire sur son cœur.

Quatre ans plus tard, en 1648, il se trouvait aux Hurons, en la résidence de St-Joseph. Les capitaines du lieu avaient donné ordre à tous les apostats de sortir de la bourgade. Tessouchat dont la pratique du christianisme n'était plus très fervente, fut un peu étonné de ce règlement, il se tenait tout pensif. Un des capitaines Hurons, Noël Négabamat, lui dit : « Il y a de nombreuses années que je te presse de te rendre à Dieu, et d'embrasser pour tout de bon la prière, tu n'as jamais donné de parole assurée ; parle maintenant. Car, je te déclare en bonne compagnie, que je ne veux auprès de moi personne qui ne croie fortement en Dieu. Ouvre ta bouche et laisse sortir nettement ce qui est caché dans ton cœur. » Tessouchat, qui avait souvent tonné dans les assemblées de sa nation, comme abasourdi, répondit en hésitant qu'il n'avait point de parole avant que ses gens ne fussent retournés de la guerre. Mais, avant d'avoir recouvré la parole, il recouvra ses pieds, et il s'éloigna d'une résidence où tant de bons exemples faisaient rougir sa tiédeur.

Toutefois Tessouchat n'avait pas éteint tout à fait au fond de son cœur l'étincelle de la foi, seulement elle était cachée sous la cendre ; elle se réveilla à la fin de sa vie, plus brillante et plus vivace que jamais. Dieu, toujours plein de miséricorde, surtout envers ceux qui l'ont aimé une fois dans toute la sincérité de leur cœur, lui envoya, pour le purifier, une cruelle maladie de deux ans ; ce fut pour lui l'occasion de pratiquer bien des actes de patience et d'humilité ; il s'abaissait avec amour sous la main du Seigneur. Il disait souvent au Père qui avait soin de son âme : « Tu me fais plaisir en venant me visiter, approche-toi et dis-moi ce qu'il faut faire pour bien mourir, je t'écouterai volontiers. » D'autres fois, à la vue de la grandeur de Dieu, et de la témérité de ceux qui l'offensent, touché jusqu'au fond du cœur, il disait : « Approche, approche, mon Père, que je te découvre toutes les plaies de mon âme et toutes les malices de mon cœur. Prie celui qui a tout fait, de détourner de mon chemin tous mes péchés, afin qu'en mourant je n'en rencontre pas un seul. » De temps en temps il prenait son crucifix et il le baisait avec tendresse. « C'est en toi seul, disait-il, ô Jésus, que j'ai mis ma confiance. Tu es mort, est-il étonnant que je meure ? Et puisque tu es mort pour mes péchés, fais-moi miséricorde, ouvre-moi la porte de ta maison. Je hais cette méchante carcasse, je la quitterai quand tu voudras. » En effet il se détacha entièrement des soins de son corps qu'il avait tant aimé ; et il ne se souciait plus de ces petits soulagements qu'on donne aux malades.

Dans les derniers jours de sa maladie, il eut un songe qui le

consola fort. Il se trouva, lui semblait-il, au pied d'une haute montagne dont le sommet se dérobait à ses yeux. Il entendit une voix qui lui dit à plusieurs reprises : « Monte cette montagne, c'est le chemin que tu dois tenir. » A ces mots, disait-il, je fus saisi de frayeur. Mes forces ne me permettaient pas de grimper sur ce flanc escarpé, entrecoupé de précipices. Comme j'étais dans un grand abattement, j'aperçus une échelle et une bière à mon côté ; il me prit par la main et me fit monter sans beaucoup de peine. Maintenant j'ai une ferme espérance d'arriver au ciel. Cette montagne ne peut signifier autre chose que le paradis, et celui qui m'y conduira par la main, c'est Jésus-Christ, mon sauveur. »

Tessouchat mourut aux Trois-Rivières en 1654. Voici en quels termes solennels le Père Le Mercier annonce la nouvelle de sa mort. « Paul Tessouchat, ce borgne tant fameux, autrefois capitaine des Algonquins de l'Isle, qui a été l'orateur de son siècle en ces contrées, et le mieux disant de son temps, enfin, dis-je, cet homme tout bouffi d'orgueil est mort dans l'humilité chrétienne, donnant sur la fin de sa vie, de grands arguments de son salut. »

Bénie soit cette religion divine qui a opéré de si grandes merveilles, qui change les loups en agneaux, qui fait s'épanouir une moisson d'humilité, de zèle, de piété et d'amour, là où ne croissaient auparavant que les ronces de l'orgueil, de l'indifférence, du mépris et de la haine. Elle révèle l'homme à lui-même, assure la dignité de son existence, et prépare le bonheur de son avenir. La philantropie et les gouvernements, pour l'amélioration des tribus indiennes, ont fait de nobles efforts sans doute ; mais efforts impuissants ou du moins presque nuls, tant qu'ils n'appelleront pas à leur secours la main de la religion qui seule à l'efficacité de pénétrer jusqu'au fond des cœurs et de les transformer.

IV

LA MATTAWAN.

All aboard ! pouf, pouf ! en route pour la Baie d'Hudson. Nous quittons Pembroke, par les chars, jeudi le 12 juin, à 4½ hrs p. m. En ce jour l'église, par tout l'univers, célèbre la grande Fête-Dieu avec ses pompes, ses processions et ses nuages d'encens ; cette fête n'est pas d'obligation dans le vicariat de Pontiac. Pour aller dans des régions lointaines, annoncer la gloire de Dieu et proclamer

l'amour du verbe fait chair, nous ne saurions partir sous de meilleurs auspices. Volontiers nous répétons avec St Thomas : O Dieu de nos autels, éloignez de nous les dangers, donnez-nous le courage, portez-nous secours.

O salutaris hostia,
Quae cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

La vapeur nous emporte avec la rapidité de l'éclair. Le pays entre Pembroke et Mattawa, distance de 94 milles, ne manque pas de points de vues pittoresques, d'aspects grandioses et sauvages; mais en général la forêt n'est pas très riche, le sol est maigre, sablonneux ou couvert de rochers : la colonisation prendra du temps pour en faire une campagne couverte de moissons. Nous traversons la Petawawe, autrefois si abondante en pins de toute proportion, aujourd'hui grandement épuisée par la hache des chantiers. Puis, pour ne parler que des principales stations, nous passons Chalk River, où la compagnie du Pacifique a fait construire pour ses engins, au milieu d'un désert, un grand hangar demi-circulaire long de 180 pieds, un hotel pour les voyageurs et une dizaine de maisons pour ses employés; Bass lake, petite nappe d'eau claire et noire, entourée de hautes montagnes, d'une apparence vraiment mystérieuse et féerique aux pâles rayons du soleil couchant; Mackey, où l'on voit plusieurs fermes qui paraissent tout-à-fait à l'aise et confortables; Rockliff, où nous saluons, au flanc de la colline, une jolie petite église solitaire, isolée, qui fait briller son clocher et son coq gaulois au milieu de pins odorants qui la pressent et l'étouffent comme dans un demi-cercle trop étroit; Bissett's Creek, petit village que l'on dit être plein d'activité et de mouvement; Deux-Rivières, mission assez ancienne qui possède sa chapelle depuis une douzaine d'années; Klock's Mills, où M. Klock d'Aylmer a bâti tout son village de moulins à scies. Enfin, à 10 h. et 40 minutes p. m., nous arrivons à Mattawan, si vous suivez la prononciation ancienne et véritable, ou d'après la prononciation moderne qui est plus euphonique, à Mattawa.

Mattawan en langue algonquine signifie *rencontre des eaux*; les anciens voyageurs auraient dit : *La Fourche*. C'est un nom qui revient souvent dans le vocabulaire topographique des sauvages, car rien de plus commun que de rencontrer un cours d'eau qui se

jette dans un autre ; ainsi s'appelle la rivière qui traverse la colonisation de M. Brassard, en arrière de Joliette.

La Mattawan a sa source dans le lac à la Truite, près du lac Nipissingue ; et coulant de l'est à l'ouest, elle vient mêler ses eaux à celles de l'Ottawa, après une course de cinquante milles. Elle roule un volume d'eau assez considérable, disons comme la Lièvre ; mais elle est navigable seulement pour les vaisseaux que l'on peut porter à dos d'homme, vû que son cours est interrompu par deux hautes chutes, et une quinzaine de rapides. Généralement, ses rives sont bordées par une muraille de montagnes, et couvertes de forêts de pins altiers, qui fournissent les plus belles pièces de bois de construction aux bourgeois de chantier. En plus d'un endroit cependant, entre autres au lac Talon, les montagnes s'abaissent, et le pays est riche en bois francs de toutes sortes.

La Mattawan était le chemin des Pères Jésuites, se rendant au pays des Hurons. La route était plus longue par la voie du Saint-Laurent, mais elle était plus sûre, se trouvant plus à l'abri des incursions des Iroquois, qui infestaient le grand fleuve ; en sus, les rapides, quoique plus nombreux, étaient moins longs et moins pénibles. Les Pères Brebœuf, Lallemand, Jogues et Daniel ont donc frappé ces ondes de leurs avirons, ils ont campé sur ces rivages, leurs pieds ont foulé ces sentiers. C'était aussi le chemin au *pays d'en haut* : que de fois le soir, ces rives ont vu les feux des coureurs des bois ! ces forêts et ces montagnes, ont répété leurs chants ! Que de fois ces taillis touffus ont caché dans leur ombre et leurs mystères, le sauvage sournois, guettant son ennemi !

Le premier auteur français, qui fasse mention de la Mattawan, est Champlain qui la remonta au mois de Juillet 1615, en se rendant chez les Hurons, pour leur porter secours dans leurs guerres contre les Iroquois. Voici en quels termes il en parle : «Nous laissons icelle rivière (l'Ottawa) qui vient du nord, et est celle par laquelle les sauvages vont au Saguenay, pour traiter des pelleteries pour du pétun. Ce lieu est assez agréable à la vue encore que de peu de support. Continuant notre chemin par terre en laissant la dite rivière des Algonquins, nous passâmes par plusieurs lacs, où les sauvages portent leurs canots jusqu'à ce que nous entrâmes dans le lac des Nipisiérini (lac Nipissingue).» Il est admirable de voir, comme en général les informations de Champlain sont exactes. Ici, il ne se trompe pas sur la beauté sauvage du lieu, sur sa stérilité, sur les portages de la Mattawan, et ce qui est plus extraordinaire, sur la direction, qui ne paraît pas du tout naturelle. En effet à Mattawan, l'Ottawa vient du

nord, mais depuis le lac Témiscamingue jusqu'à quelques lieux de là, il vient du nord-ouest ou à peu près. Par une direction toute contraire depuis ses sources, qui se trouvent au nord de la ville d'Ottawa, près de la hauteur des terres, jusqu'au lac Témiscamingue, il coule du nord-est au sud-ouest. C'est par là que les sauvages allaient rejoindre la tête du St-Maurice, et de là passaient à la rivière Chomouchouan qui va tomber dans le lac St-Jean. Bien difficile était-il aux Iroquois de les atteindre dans les retraites de ces profondeurs reculées. Une chose digne de remarque, c'est que la Chomouchouan, le St Maurice, la Rouge, la Lièvre, la Gatineau, la Coulange, la Keepawa, l'Ottawa sortent toutes d'un même plateau, et forment un réseau de navigation intérieure qui n'est interrompu que par de légers portages. Voilà comment avec un canot d'écorce, une ligne et un fusil, un voyageur aventureux peut visiter toutes les parties de la province de Québec.

Sagard dans la relation de son voyage du pays des Hurons à Québec en 1627, mentionne aussi cette communication entre l'Ottawa et le Saguenay; le fait cependant lui parait si extraordinaire qu'il n'en peut cacher son étonnement: « Nous fûmes cabaner sur une pointe de terre haute, élevée contre la rivière qui vient du Saguenay et va à Québec, et celle-ci (la Mattawan) qui se rendait et perdait dedans tout de travers. Les Hurons descendent jusqu'ici pour aller au Saguenay, et vont contre-mont l'eau; et néanmoins la rivière du Saguenay qui entre dans la grande rivière du St-Laurent à Tadoussac, a son fil et courant tout contraire, tellement qu'il faut nécessairement que ce soit deux rivières distinctes, et non une seule, puisque toutes se rendent et se perdent dans le même fleuve St-Laurent; il est vrai qu'il y a de la distance, d'un lieu à l'autre; près de 200 lieues, c'est pourquoi je n'assure nullement de rien. »

En 1635 le Père Brebœuf se rendait pour la seconde fois aux Hurons. Déjà il y avait passé les années 1626 et 1627; mais la prise de Québec par Kert avait interrompu les travaux de sa mission, et l'avait fait passer en France. Le Père ne donne pas un journal de ses étappes ni une description précisée des lieux qu'il traverse; mais il énumère les difficultés du voyage en canot d'écorce sur l'Ottawa et la Mattawan, et elles sont les mêmes encore aujourd'hui. La première, ce sont les rapides et les chutes. « J'ai supporté le nombre des portages, et je trouve que nous avons porté trente-cinq fois, et trainé pour le moins cinquante. Je me suis quelque fois mêlé d'aider à mes sauvages; mais le fond de la rivière est de pierres si tranchantes, que je ne pouvais

marcher longtemps, étant nu-pieds. A chaque portage il me fallait faire au moins quatre voyages, les autres n'en faisaient guère moins.» La deuxième difficulté, c'est le jeûne. «Car le manger ordinaire n'est que d'un peu de blé d'inde, cassé assez grossièrement entre deux pierres, et quelquefois tout entier, dans de l'eau pure ; cela n'est pas de grand goût. Quelquefois on a du poisson, mais c'est hasard.» Troisième difficulté, «c'est coucher sur la terre nue ou sur quelque dure roche,» et pendant toute la nuit sentir la puanteur des sauvages. Quatrième difficulté, «marcher dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité et l'embarras des forêts, où les piqures d'une multitude infinie de moustiques et cousins nous importunent fort.» Cinquième difficulté, ramer tout le jour: «de sorte que je n'avais pas le loisir de réciter mon bréviaire sinon à la couchée, lorsque j'eusse plus besoin de repos que de travail.» Et il ajoute : «Je laisse à part un long et ennuyant silence, où l'on est réduit, j'entends pour les nouveaux qui n'ont quelquefois en leur compagnie personne de leur langue, et ne savent celle des sauvages.»

J'ai remonté en 1881 la Mattawan, en la compagnie de sa grandeur Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa. Je puis en conséquence, pour l'avoir vue, donner une description quelque peu détaillée de cette partie de la rivière. Mercredi, 27 juillet, à 8 hrs. a. m., nous partions en long bateau, six rameurs, capitaine à l'avant, gouvernail à l'arrière ; les rames frappent l'eau en cadence en avant et vogue la galère.

A 8½ hrs nous sommes arrêtés à deux milles de Mattawa, à l'endroit appelé McCool Mill. La dame d'un moulin intercepte les billots qui descendent des chantiers, la rivière en est littéralement couverte à une distance d'une dizaine d'arpents. Impossible de s'ouvrir un passage à travers les troncs pressés ; la quille du bateau est trop vieille pour permettre de la trainer sur le dos des billots, et ce navire est trop lourd pour permettre de le porter sur les épaules. Force fut donc à notre équipage de couper des rouleaux dans la forêt, et avec un cri lent et monotone, de rouler le batiment à force de bras jusqu'au bout du portage, ce qui ne prend pas moins de trois heures.

A 11½ hrs, notre bateau était de nouveau lancé à flots et remontait à grands coups de rames le lac Champlain. On dit que le fondateur de Québec et le père de la Nouvelle France a hiverné dans ces parages ; en réalité il n'a fait qu'y passer dans les étés de 1615 et 1616. Ce lac peut avoir deux lieues de long, sur huit à dix arpents de large ; les côtes en sont hautes, s'élevant en un

amphithéâtre dont les gradins sont recouverts d'une forêt de pins blancs.

A 2 hrs. nous atteignons trois rapides qui se suivent à une assez petite distance les uns des autres : le rapide des *Epines*, le rapide des *Roses*, (c'est bien le cas de répéter qu'il n'y a pas de roses sans épines) et le rapide du *Bouleau*.

A 3 hrs. nous accostons à l'extrémité du lac *Bouleau*, dans une baie appelée du nom d'un ancien chef sauvage, *Amable Desfonas*.

Deux pics s'avancent en face l'un de l'autre, élancés, pointus, effilés, ne laissant entre eux qu'un étroit chenal d'une trentaine de pieds de large : c'est le passage de *L'Aiguille*.

Les côtes s'élèvent, ce sont de hautes montagnes, la rivière se rétrécit, son lit en devient plus profond, elle s'allonge droit devant nous sur un espace de trois milles : c'est la *Rivière Creuse*.

Entendez-vous mugir le torrent ? voyez-vous cette masse d'eau blanche d'écume, enveloppée de vapeur, qui se précipite de la hauteur de cinquante pieds : c'est la *Chute du gros paresseux*.

Mais, de grâce, quel rapport y a-t-il entre une chute et un paresseux ? d'où vient ce nom bizarre ? Ecoutez la légende, la voici : « Il y a bien des années de ce que je vous parle, nous dit notre capitaine, c'était du temps des voyageurs dans le pays d'en Haut, on passait par la Mattawan pour se rendre au lac Supérieur, à la rivière Rouge, au Rabaska, aux Montagnes Rocheuses. Dans ce temps-là, une troupe de voyageurs arrivée au pied de cette chute, brisèrent leur canot (l'histoire ne dit pas comment), mais si bien brisé qu'il leur fut impossible de le réparer, et ils n'avaient pas sous la main les matériaux nécessaires pour en construire un nouveau ; ils durent descendre à plus de cent milles sur l'Ottawa au fort Coulange, pour aller chercher une autre embarcation. Ils laissèrent ici un homme pour portager le bagage. Comme vous voyez, le portage n'est pas long, il n'a qu'un arpent, il suffit de monter la côte. Ils furent trois semaines dans leur voyage, et à leur arrivée ils trouvèrent que leur homme n'avait pas fini de transporter ses pièces. Ah ! le gros paresseux ! s'écrièrent-ils tous en chœur, dorénavant ce portage s'appellera le portage du *Gros Paresseux*. » Du portage le nom est passé à la chute. Ce n'est pas plus malin que cela. »

Sagard fait mention de cette chute : « le soir, après un long travail, nous cabanâmes à l'entrée d'un sault, d'où je fus longtemps en doute que voulait dire un grand bruit accompagné d'une grande et obscure fumée qui s'élevait jusques à perte de vue. Je disais, ou qu'il y avait là un village ou que le feu était dans la forêt à une lieue de nous, mais je me trompais en toutes

les deux sortes, car ce grand bruit et ces fumées provenaient d'une chute d'eau de 25 à 30 pieds de haut entre des rochers que nous trouvâmes le lendemain matin. Après ce sault, environ la portée d'une arquebuzade, nous rencontrâmes sur le bord de la même rivière ce puissant rocher, que mes sauvages croyaient avoir été homme mortel comme nous, et puis métamorphosé en cette pierre par la permission et le vouloir du Créateur. A un quart de lieu de là, nous trouvâmes encore une terre haute entremêlée de rochers, plate et unie au-dessus et qui servait comme de haute muraille à cette rivière *Algoumequine.*» C'était la rivière Creuse.

En haut du gros paresseux, les côtes s'abaissent, le pays nous paraît seulement ondulé de coteaux et de collines verdoyantes; nous devons avoir traversé la chaîne des Laurentides, et nous nous trouvons sur les derniers contreforts du versant méridional.

Il nous reste à remonter cinq rapides, le *Petit Paresseux*, les *Mille Roches*, les *Flœurs*, le *Rapide Croche* et la *Cource du Cheval.* Nos hommes dans leur galanterie de voyageurs, ne veulent pas nous permettre de mettre pied à terre, nous restons tranquillement assis sur nos sièges, et ils nous remorquent à la cordelle au milieu des courants et des bouillons. Nous voyageons comme autrefois la déesse Cybèle sur un char attelé de huit dauphins.

Il est six heures. Nous entendons de loin le fracas assourdissant d'une chute qui se précipite comme tête baissée dans des espèces de marches naturelles, et nous voyons les flots affolés qui se heurtent, se brisent, et arrivent au bas de l'escalier, à la profondeur de cinquante pieds, réduits en écume et presqu'en vapeur : c'est la chute *Talon.* Comme au *Gros Paresseux* un autre bateau nous attendait au haut de la chute, sur les bords du lac. Nous y arrivons par un sentier difficile, à travers une nature profondément bouleversée, au milieu de rochers aigus et brisés dont la tête semble être en bas et les pieds en l'air. Sagard appelle cette chute le *Sault des coteaux*, «que les sauvages nomment ainsi dit-il, à cause que les pierres dures y coupent les pieds nus comme des couteaux.»

Notre capitaine pointe la proue du navire, en travers du lac Talon, dans la direction du petit lac Cabaska. Il tombe une pluie froide et fine ; à l'abri de nos parapluies, nous nous taisons, et nous pensons. Lac Talon ! quelle peut être l'origine de ce nom ? vient-il des anciens missionnaires qui l'auraient donné à un lac de l'ouest en souvenir de ce grand intendant qui fit tant progresser les colonies sous le gouvernement de M. de Courcelles ?

Pan ! pan ! pan ! un coup de fusil, deux coups de fusil, trois coups de fusil, nous voici rendus au fond du lac Cabaska, à la mission de Ste Philomène, le terme de notre voyage.

Cette mission renfermait déjà plus de quatre-vingts familles, presque toutes canadiennes établies là depuis environ deux ans La terre est très fertile, on y voit toutes sortes de bois francs, la moisson présente la plus belle apparence. Le fond de terre est un sable jaune mêlé de chaux, recouvert d'une couche de glaise ; le climat, dit-on, est très-favorable à la culture, il faut remarquer que Mattawa est située sur la même latitude que Trois-Rivières, et comme il se trouve plus à l'ouest, la belle saison y commence aussitôt et y finit aussi tard qu'à Montréal. Le pays, sans être plat, n'est pourtant pas montagneux, c'est une contrée dans le genre des cantons de l'est, tout à fait propre à la colonisation.

Ces pauvres gens venaient de bâtir une jolie chapelle de 50 pieds sur 30, couverte en bardeaux ; la petite église se remplit littéralement. Pendant deux jours il y eut messe à différentes heures, confirmation, confession, instructions l'avant-midi, instructions l'après midi. Avant de se séparer d'eux Monseigneur les félicita sur leur empressement à élever une maison pour le culte divin, il espérait qu'avant longtemps ils seraient en état de faire vivre un curé résident. «Défrichez vos terres, ajouta-t-il, que ce soit là le but de tous vos efforts, vous gagnerez plus qu'à travailler au service des étrangers. Reculez la forêt, et bientôt, vous vivrez à l'aise, libre, heureux sur vos propriétés.»

Deux ans plus tard, c'est-à-dire l'été dernier, j'avais le plaisir de répéter la même visite en la compagnie de Mgr N. Z. Lorrain Cette fois le trajet entre Mattawan et Ste Philomène se fit en deux heures : le vapeur avait remplacé la rame. Je dois dire que, pour jouir des agréments du voyage à travers ces pays de forêts, de rivières, de lacs et de montagnes, vive toujours l'antique bateau ou le léger canot d'écorce. Les chars ont un train d'aller trop régulier, trop prompt et trop monotone ; ils tuent la poésie, les diners sur les cailloux de la grève, les marches au soleil dans des sentiers de chêvre, les nuits à la belle étoile, les courses effrénées au milieu des rapides écumants, les émotions de terreur sublime, la compagnie des maringouins, et les orages subits qui vous trempent jusqu'aux os. Tout de même quand on est pressé, c'est bien commode.

Lors de la dernière visite, la chapelle nouvellement bâtie, n'avait pu être que couverte ; les fenêtres n'avaient pas encore été percées, et la lumière nous arrivait par les fentes entre les pièces de bois superposées. Depuis, les améliorations avaient marché

rondement. Aujourd'hui la petite église s'énorgueillit d'une voûte cintrée, d'un jubé, de murs blanchis à la chaux, de deux statues presque de grandeur naturelle qui trônent de chaque côté de l'autel, d'un chemin de la croix, d'une cloche dont les tintements argentins portent la joie et la vie aux alentours, d'une sacristie dont l'étage inférieur sert d'école et les mansardes de résidence pour le missionnaire.

Monseigneur donna aux habitants de Ste Philomène des éloges bien mérités pour le zèle qu'ils ont déployé pour la construction et l'entretien de la maison de Dieu. « Vous avez noblement continué, dit-il, la tradition de nos pères qui, en mettant le pied sur la terre du Canada, plantaient une croix, et, avant de se construire des résidences particulières, élevaient une chapelle en l'honneur de leur commune religion. Comme eux, vous avez compris que l'église est une oasis au milieu du désert, la demeure bénie où vous trouvez le repos dans vos travaux pénibles, la consolation dans vos ennuis, le doux souvenir des jours et des lieux de votre enfance.

« Je vous félicite d'avoir choisi l'honorable profession de défricheur, vous avez la meilleure part. La culture du sol a des rendements plus lents peut-être que le travail des chantiers et les salaires du chemin de fer, mais ils sont plus surs. Soyez persévérants, et avant des années vous vous serez créé des *chez vous*, paisibles et confortables, et vous pourrez, sans difficulté, établir vos enfants autour de vous dans la vaste forêt qui nous environne.

« Vous ne sauriez faire trop de sacrifices pour le maintien de vos écoles. Surtout il importe que vos petites filles soient instruites. Plus tard, lorsqu'elles seront devenues mères de familles, si elles savent lire, quand bien même les circonstances les jetteraient au fond des bois, loin des églises, leurs enfants sauront toujours leurs prières et leur catéchisme ; le dimanche elles feront à leur famille réunie des pieuses lectures qui remplaceront le sermon du curé, et elles exerceront cette fonction de missionnaires non seulement à l'égard des personnes de leurs maisons, mais encore en faveur des familles moins fortunées de leurs voisinages. Sans doute vous devez faire apprendre l'anglais à vos enfants, c'est la langue des affaires, mais pour cela vous ne devez pas négliger votre propre langue, l'héritage le plus précieux, après la religion, que vous aient légué vos pères. Du reste la religion elle-même s'apprend mieux dans la langue maternelle, dans la langue de la mère, puisque c'est la mère qui enseigne les prières à ses enfants, et qui leur parle le plus souvent de Dieu. »

Je passe sous silence bien d'autres paroles de Sa Grandeur, la visite pastorale ayant dans ces quartiers tout le caractère d'une retraite, tant sous le rapport des instructions que sous le rapport du concours des fidèles et de la fréquentation des sacrements. Il y eut une cérémonie particulière qui intéressa fort ces braves gens, le baptême de leur cloche, avec ses rites nombreux et pleins de significations mystiques. La cloche, pour l'âme chrétienne, est une amie ; ses sons mâles, doux et sonores, par une union intime, une sympathie secrète et un écho mystérieux savent vibrer à l'unisson avec les sentiments de nos cœurs ; selon les circonstances, elle parle joie, tristesse, enthousiasme. Dans cette place nouvelle, cette cloche animera les silences profonds des forêts, au lever de l'aurore comme au crépuscule tombant, le dimanche comme les jours de fête, elle portera sur l'aile des vents aux habitants les plus éloignés, les invitations, les conseils et les ordres de leur mère la sainte église.

Pour le retour nous allâmes prendre les chars au lac Nasbansing, à trois milles de la chapelle. Deux carosses attelés de chevaux fringants trainent le parti épiscopal. C'est un plaisir de monter et descendre ces collines composées d'un sol fécond, de voyager à travers cette forêt luxuriante de gros mérisiers et d'érables touffus, de passer en face de ces riantes demeures riches d'enfants, situées au milieu de déserts riches de moissons, de longer le beau lac Nasbansing, qui mesure neuf milles de longueur sur une largeur d'un à deux milles.

Nous montâmes à bord du train à un endroit célèbre, objet de bien des discussions politiques, nommé longtemps avant sa naissance. Callender devait se trouver au nord-est du lac Népissingue, puis au lac des Vases, et le voici rendu à quatre milles du lac Talon. Pourquoi l'a-t-on ainsi promené d'endroit en endroit, le déplaçant au moins d'une vingtaine de milles du lieu probable de son origine ? Il doit y avoir sous roche quelques raisons d'intérêt, je les ignore. Dans tous les cas j'étais curieux de voir cette place de réputation ; j'ai vu d'un côté de la route une maison avec un petit champ de patates, de l'autre un ruisseau boueux, décharge du lac Nasbansing dans le lac Talon, et c'est toute la ville. Certes, si elle fait fortune, elle pourra dire qu'elle est partie de loin. Cependant il ne faut désespérer de rien : qu'était Rome avant Romulus ?

Il paraît que sur les rives de la Mattawan, et au nord du lac Népissingue il ne manque pas de cantons aussi favorables que celui-ci aux travaux de l'agriculture. Ce pays est traversé dans toute son étendue par le chemin de fer du Pacifique qui le met

en communication rapide avec les anciennes places et offre un débouché facile à l'écoulement des produits. On dit que grand nombre de Canadiens, qui travaillent par milliers sur la *ligne*, s'y sont choisis des lots, plusieurs y ont commencé des défrichements. Il serait à souhaiter que l'émigration canadienne se portât en masse vers ces contrées ; nos gens s'y créeraient un avenir plus prompt et plus heureux qu'à l'étranger, et ils ne seraient pas perdus pour l'influence nationale. Il donneraient la main d'un côté aux vieilles populations françaises d'Essex, et de l'autre aux établissements des comtés d'Ottawa et de Pontiac ; et ces paroisses lointaines se tenant par une chaîne et une succession non interrompue, recevraient une communication de vie et d'inspiration du cœur de la Province de Québec. Du reste ces terres nous appartiennent à plus d'un titre : elles ont été découvertes par la hardiesse de nos coureurs de bois, sanctifiées des sueurs et de la parole de nos apôtres, puis arrosées du sang de nos martyrs ; et dans ces derniers temps, il n'y a pas un vallon, pas un ruisseau qui n'ait été parcouru par nos hommes de chantiers, suivis du missionnaire qui leur portait les secours de la religion au milieu de leurs rudes labeurs.

V

MATTAWA.

La ville de Mattawa est située au confluent de la rivière Mattawan et de l'Ottawa. C'est l'endroit le plus pittoresque du monde avec ses aspects sévères, sombres et grandioses. Au nord reposant sur ses vastes assises, une énorme montagne aux planes gigantesques porte jusque dans la nue son front presque chauve ; au nord-ouest l'œil s'étend un peu plus au loin sur l'Ottawa, apercevant trois ou quatre croupes arrondies, jusqu'à ce qu'un nouveau rideau de montagnes vienne fermer l'horizon ; à l'est, autre montagne ; au sud, une succession de légères collines s'élève par gradins, en amphithéâtre ; et au fond du bassin, au point de jonction des deux rivières, sur une pointe allongée qui n'est autre chose qu'une batture de roches, se dresse fière, coquette, toute neuve, frais blanchie, frais peinturée, la future métropole du Haut de l'Ottawa.

Le terrain ici est littéralement couvert de cailloux roulés dont quelques-uns ont vingt-cinq à trente pieds de tour. Si vous voulez

bâtir, pour asseoir votre maison, vous rangez les cailloux ; si vous voulez cultiver un jardin, pour planter vos choux et vos raves, vous rangez les cailloux ; si vous voulez avoir un chemin carrossable, vous rangez encore les cailloux, et votre voiture roule entre deux haies de cailloux entassés ; les trottoirs reposent solidement sur la tête des cailloux : ce qui n'empêche pas la petite ville de s'accroître rapidement et de prospérer.

Il y a trois ans, Mattawa renfermait à peine 60 maisons, aujourd'hui on y compte 160 jeux. Les résidences sont propres et bien bâties, elles parlent d'aisance et de confortable. Les magasins paraissent bien fournis, les hôtels sont spacieux. Le culte a quatre églises, deux écoles, et un hôpital ; l'Etat a une prison dont la construction a coûté plus de trois mille piastres, et un beau pont sur la Mattawan long d'environ six cents pieds ; le Pacifique a construit la plus grande gare de ces endroits.

J. B. Proulx, Ptre.

(A continuer)

LES FAUX BRILLANTS

(Comédie en cinq Actes et en Vers)

PAR F. G. MARCHAND

ACTE PREMIER (*suite*)

SCENE V

DUMONT, FAQUINO

FAQUINO (*avec fatuité, tendant la main à Dumont*)

Ce cher Dumont ! J'arrive un peu trop par surprise,
Je crois ?

DUMONT (*lui serrant la main*)

Point du tout.

FAQUINO

Et mademoiselle Elise,
Elle est toujours charmante ?

DUMONT

Oh ! mais, très bien, merci.

FAQUINO

Et vous-même ?.....

DUMONT

Toujours alerte !... Et vous aussi ?

FAQUINO

Beaucoup moins bien portant que je puis le paraître ;
Les soucis, les regrets, la fatigue, et peut-être
Un peu d'ennui, voilà les maux dont je me plains.

DUMONT

N'est-il aucun remède à ces profonds chagrins?

FAQUINO

Quand, dès l'enfance, on a connu des jours prospères,
Et que, par un concours d'événements contraires,
Le destin nous conduit au triste isolement
De l'exil,... ah, croyez que, difficilement,
L'on supporte, en son cœur, le pénible assemblage
Des souvenirs chéris, mais... poignants du jeune âge...
Dépouillé de mes biens, orphelin,..... et soumis,
Aux sinistres projets de puissants ennemis,
Je m'éloignai pour fuir leur malice profonde,.....
Et je traîne depuis mes ennuis par le monde,
En attendant que Dieu, dans ses sages décrets,
Brise de ce complot les ténébreux apprêts.....
Pardon si, captivé par votre amitié franche,
Mon cœur, pour s'allégir, dans le vôtre s'épanche.
Vous le voyez, Dumont, je ne vous cache rien.....

DUMONT (*avec conviction*)

Votre candeur exquise, en tout cet entretien,
Vous dévoile à mes yeux;... votre ton,... votre mine,...
Tout en vous me révèle une haute origine!.....

FAQUINO (*l'interrompant*)

Assez, mon cher, changeons de propos s'il vous plaît.
Votre amitié s'égare... (*lorgnant un portrait*)
Ah, quel est ce portrait?.....

DUMONT (*attendri*)

Une enfant qui faisait le bonheur de ma vie!

FAQUINO

Douce fleur du printemps!.....

DUMONT

Que le ciel m'a ravie.

FAQUINO

Pour l'élever, mon cher, en un monde meilleur,
Loin des nombreux assauts de l'humaine douleur!
(*à part*) Je ne me croyais pas si profond moraliste.

DUMONT (*contemplant le portrait*)

Ce regard !.....

FAQUINO (*à part*)

Sapristi ! Que le bonhomme est triste !
Profitons du moment. (*Il laisse tomber une lettre à ses pieds.*)
(*Haut*) Ah ! Je conçois combien
Votre peine est profonde !... Oui, je le conçois bien ;.....
Mais, pour vous consoler, n'avez-vous pas encore
Près de vous deux enfants belles comme l'aurore,
Qui savent réunir la grâce et le bon ton
Avec la modestie ?

DUMONT

Ah ! que vous êtes bon
D'apprécier ainsi.....

FAQUINO

.....J'apprécie un mérite
Trop apparent, mon cher, pour que..... (*tirant sa montre*)
Mais je vous quitte.

On m'attend..... Je devrais être déjà rendu.....

DUMONT (*lui serrant la main*)

Quoi, si tôt ! Revenez ce soir.

FAQUINO

C'est entendu.
(*A part*) Bonjour, mon tendre ami... J'ai la douce espérance
Qu'avec un tel sujet nous courons bonne chance.

SCENE VI

DUMONT (*seul*)

Cet homme est sans égal ! Quel beau maintien ! Quel cœur !
Quelle distinction ! Quel esprit enchanteur !...
Il suffira qu'ainsi mon frère le connaisse
Pour qu'aussitôt chez lui le soupçon disparaisse...
(*Apercevant la lettre*)
Une lettre ! (*l'ouvrant*)
Mon Dieu !..... C'est peut-être indiscret
De... pourtant, je lui porte un si grand intérêt !.....
Oui, lisons ! (*il lit, puis*)

Hein !... Comment ?... Un baron ! Des domaines !
Les titres arrivant par les malles prochaines !.....
Ah ! je m'en doutais bien !... On ne m'y trompe pas.
Prévenons tout de suite Elise !... (*appelant*) Nicolas !
(*Haussant le ton*) Nicolas !... Nicolas !... Mais, c'est intolérable !...
Nic..... (*voyant accourir Mariane*) Ah !...

SCENE VII

DUMONT, MARIANE.

MARIANE (*à part*)

L'a-t-on mordu ?

DUMONT

Ce valet détestable
Est-il mort ou vivant ?

MARIANE

Vos cris sont assez forts
Pour tuer les vivants et réveiller les morts !
Quelque mal vous saisit ?

DUMONT

Silence ! Impertinente !
Vas ! Cours !... Ah, les voici !

MARIANE

Qu'est-ce qui le tourmente ?

SCENE VIII

LES MEMES, ELISE, CECILE.

DUMONT (*d'un air satisfait*)

Accourez, mes enfants, que je vous fasse part
D'un grand secret !... J'apprends à l'instant, par hasard,
Que notre italien, cet homme incomparable,

ELISE (*empressée*)

Eh bien ?

DUMONT

Si distingué ... si... si...

CECILE (*à part*)

Si détestable !

DUMONT (*mystérieusement*)

Est un.....

ELISE (*impatiente*)

Quoi ?

DUMONT

Devinez.

CECILE

Un voleur ?

DUMONT (*sans l'entendre*)

Un baron.

ELISE ET CECILE

Un baron !.....

DUMONT (*avec exaltation*)

Ah ! Cela se lisait sur son front,
Dans son noble regard, plein d'un charme indicible !
Mais j'en ai maintenant la preuve.

ELISE (*avec ravissement*)

Est-ce possible !

DUMONT

Là, tout près du fauteuil qu'il venait de quitter,
Je trouvai cette lettre, et ne pus résister
A la tentation qui me vint de la lire.

CECILE

Mais.....

DUMONT

Chut ! Ecoutez bien ce qu'elle va nous dire.
(*Il lit avec emphase*)

« Naples, ce... 18.....

Au baron

Christino Fiorentino Faquino.

Mon cher baron,

J'éprouve un vrai bonheur à vous informer que la cabale de vos ennemis est enfin déjouée. Dans quelques jours, il vous sera permis d'entrer en possession de vos riches domaines. Je vous en

apporterai moi-même les titres par le prochain transatlantique, en même temps qu'une lettre de change qui vous fournira les moyens de figurer à l'étranger d'une manière digne de la noble race des Faquini.....

Votre tout dévoué

« Le comte Luigi de Montebellicano. »

Eh bien, n'avons-nous pas droit de nous applaudir ?

ELISE

Ah, ciel ! En y songeant, je sens mon cœur bondir !.....
Bientôt notre salon deviendra du grand monde
Le point de ralliement,... et la verve féconde,
L'éblouissant reflet de tous les beaux esprits,
Fera de notre cercle un joyeux paradis !...
On parlera de nous dans toutes les gazettes ;
Nous aurons pour amis des milords, des poètes ;
Les gens les mieux posés se montreront jaloux
De nous faire la cour et d'être admis chez nous !.....

DUMONT

Oui, mon enfant, voilà le brillant avantage
Qu'offre l'intimité d'un noble personnage !

CECILE (*à part*)

Pauvre sœur !...

DUMONT

Il faudra lui faire bon accueil !

ELISE

Oui, je vous le promets de grand cœur !...

CECILE (*á part*)

Ah ! l'orgueil
Lui fait tourner la tête !

DUMONT (*á Elise*)

...Et tâche de lui plaire.

(*Elise fait un signe d'adhésion*)

MARIANE (*à part*)

Il paraît qu'un baron, c'est une grande affaire !

ELISE

Dieu que je suis heureuse !.....

DUMONT

On le serait à moins.

ELISE

Nos voisins !... Oh ! j'ai hâte, oui, qu'ils soient tous témoins
Des honneurs dont pour nous chacun sera prodigue !...

CECILE

Ma sœur, tu me surprends !

MARIANE (*à part*)

Son bonheur la fatigue.

ELISE (*sans entendre Cécile*)

Avoir un vrai baron tous les jours, près de soi !
Qu'en dites-vous, papa ?

DUMONT

Mais c'est immense !

MARIANE (*à part*)

Moi,
J'ai hâte d'en voir un, franchement.

ELISE

Et l'entendre
Vous dire à chaque instant quelque petit mot tendre !

MARIANE (*à part*)

L'eau m'en vient à la bouche !.....

DUMONT

Oui, c'est délicieux !... (*s'exaltant*)
Ce baron, mon enfant, c'est un don précieux
Que le ciel nous envoie. Avec son alliance
Nous arrivons à tout.

ELISE

Ah ! Quelle providence !

DUMONT

Un baron, songez donc !.....

ELISE

Oui, c'est tout un trésor !

MARIANE (*à part*)

Une trouvaille, enfin, qui vaut son pesant d'or!

ELISE

Je doute, franchement, si j'aurai le courage
D'endurer désormais le vulgaire entourage
Dont nous avons été jusqu'ici fréquentés.....

CECILE (*vivement*)

Quoi! Nos anciens amis seraient donc supplantés
Par ce baron, suivi de son douteux cortège
De faux ducs, de seigneurs sans domaines...

DUMONT (*furieux*)

.....Abrège!.....
Je ne veux pas qu'ainsi l'on insulte à mon nez
Un illustre étranger.....

ÉLISE

C'est indigne!

DUMONT

Apprenez
Que moi, mademoiselle, oui, moi seul, je suis maître
Du choix de mes amis, et je puis vous promettre
Que, malgré vos « hélas! » et votre grand courroux,
Notre baron sera le bien-venu chez nous.

ELISE

Et bien plus, moi, je veux qu'ici l'on se dépouille
Du maintien et du ton roturier.

MARIANE (*à part*)

Ça s'embrouille!.....

CECILE

Ma sœur.....

DUMONT

Silence! Assez de ces honteux débats!

CECILE

Mais, enfin.....

DUMONT

.....Plus un mot!... Je ne te comprends pas!
Ton langage, Cécile, est celui d'une sotte.....
J'en suis exaspéré!.....

MARIANE (*à part*)

Malheur à qui s'y frotte !.....

CECILE

Ainsi, de l'amitié vous briseriez le lien
Pour.....

DUMONT

Assez !.....

CECILE

Permettez.....

DUMONT

Je ne te permets rien,
Et puisqu'à mes désirs tu te montres rebelle,
Retire-toi d'ici !

MARIANE (*à part*)

La pauvre demoiselle !

CECILE

J'obéis, mais.....

DUMONT

.....Encore !

CECILE (*à part en se retirant,*)

Ah, quel aveuglement ! (*Elle sort*)

SCENE IX

DUMONT, ELISE, MARIANE.

DUMONT

Quel ennui !... A-t-on vu pareil entêtement ?
Cette enfant, par ses goûts, déroge à notre race !
Au seul nom du baron, elle fait la grimace
Et préfère à l'honneur de sa noble amitié
L'amitié du commun !.....

ELISE

Oui, c'est une pitié

DUMONT

Hélas!... Mais, grâce à Dieu, ton âme grande et fière,
S'élève en ses instincts au-dessus du vulgaire,
Et me consola des travers de ta sœur.....
Tu jouiras des vœux d'un noble et grand seigneur.

ELISE

Ah, papa ! quand vient-il ?

DUMONT

Ce soir.

ELISE

Oui !

DUMONT

Tiens-toi prête ;
Et, sois belle surtout.

ELISE

Je cours à ma toilette !

(*Ils sortent, l'un par la droite, et l'autre par la gauche.*)

MARIANE (*seule, riant,*)

Prenez garde en courant de vous rompre le cou,
Tout ce bruit pour un homme, arrivé... Dieu sait d'où.

FIN DU PREMIER ACTE.

LETTRES INEDITES

DE

OCTAVE CRÉMAZIE.

Les lecteurs de la *Revue Canadienne* qui ont pris de l'intérêt à lire les articles que nous avons publiés en 1881 sur *Crémazie en Exil*, nous saurons gré de leur faire connaître quelques unes de ses lettres restées inédites et qui datent de la même période de sa vie.

Ceux qui ont lu les quelques lettres adressées à sa mère et à ses frères qui se trouvent dans le volume de ses *Œuvres Complètes* ont une idée de celles que nous publions aujourd'hui.

Dans les lettres où il a réuni ses observations et ses vues sur la littérature canadienne, on reconnaît encore l'auteur qui s'adresse à un certain public, qui médite son idée avant de la formuler et qui n'oublie pas le soin de son style. Ici, toute arrière pensée disparaît : l'auteur s'efface entièrement pour ne laisser parler que son cœur. Ce n'est plus que le frère qui écrit en confidence à ses frères, le fils qui s'épanche dans l'intimité avec sa mère. Mais, sous cette forme simple et sans apprêt, on retrouve toujours l'esprit distingué, l'observateur fin et délicat, l'homme qui a passé sa vie dans les hautes sphères de la pensée, qui a réfléchi sur tout, qui connaît aussi bien les hommes que les choses, qui porte un jugement aussi éclairé sur les évènements de la France et de l'Europe que sur ceux du Canada.

Deux choses donnent un intérêt particulier aux lettres de Crémazie : d'abord la triste position où il se trouvait, l'exil qui lui pesait continuellement comme un remords, dont la pensée le poursuivait partout et toujours et qui revient presque à chaque page de sa correspondance. Ensuite les rapprochements qu'il fait sans cesse entre le Canada et la France et que lui suggéraient les

évènements, les mœurs, les choses ou les scènes dont il était témoin.

A ce point de vue, il est regrettable qu'on n'ait pu faire une plus large part à sa correspondance dans l'édition de ses *Œuvres Complètes*, publiée l'année dernière. Mais, outre que pour cela il aurait fallu dépasser les limites d'un volume, et par conséquent, doubler les frais d'impression, on a craint, avec quelque raison, de faire contraster des lettres familières, écrites au courant de la plume, sans aucune préoccupation littéraire, avec des œuvres poétiques et des écrits en prose d'une valeur indiscutable. Plus d'un lecteur blâmera probablement cette détermination en lisant les lettres qui suivent. Peut-être même accentuerait-il davantage ce blâme, s'il avait sous les yeux toute la suite de la correspondance de Crémazie qui pourrait être intitulée : *Les confessions d'un proscrit.* Elles le sont en réalité ; s'ouvrant à sa mère, à ses deux frères, étant bien sûr qu'ils gardaient pour eux seuls toutes ses confidences, il n'avait aucun secret pour eux. Aussi met-il son âme à nu. N'ayant pas un être vivant autour de lui à qui se confier, c'était un besoin, un soulagement pour lui de tout dire, de leur rendre compte de toutes ses impressions, des moindres évènements qui le concernaient. On peut, pour ainsi dire, suivre toutes les pulsations de son cœur dans ces bulletins hebdomadaires, dont le premier date de janvier 1863 et le dernier de février 1879, la semaine qui précéda sa mort.

Dans sa solitude et son isolement, sa correspondance et la lecture des lettres de sa mère et de ses frères, étaient sa suprême consolation. Il le répète à chaque instant dans sa correspondance.

Cette correspondance est nécessairement monotone ; les mêmes situations amènent naturellement la répétition des mêmes pensées, des mêmes réflexions, des mêmes sentiments. Mais elle donne aussi l'occasion d'admirer la richesse de cette nature, et les ressources de son talent. Cette variété infinie de tours et d'expressions pour retracer les mêmes idées et les mêmes impressions en donne la mesure. Cette veine qui coule de source, est intarissable ; l'expression vraie et juste vient se placer sous sa plume comme d'elle-même. On pourrait citer un bon nombre de ses lettres comme des modèles de style épistolaire.

Il n'est guère de page de cette correspondance où ne retentissent un cri de détresse, un soupir vers le pays, un regret de la séparation ; mais ces plaintes sont toujours accompagnées de paroles de résignation qui montrent une âme profondément chrétienne.

Comme tant d'autres, aux jours heureux, il avait cédé aux entraînements, et vécu dans l'indifférence ; mais le malheur l'avait ramené à Dieu. Il y avait trouvé la force qui lui avait fait accepter une existence pire que la mort. Il rend compte à sa mère, avec une simplicité d'enfant, du règlement de vie qu'il avait adopté, de ses confessions, de ses communions, des cérémonies religieuses auxquelles il avait assisté, des émotions qu'il en avait éprouvé. L'expression de cette foi si vive et sincère jette un rayon de lumière sur la tristesse de ces pages et relève aux yeux du lecteur celui qui les écrit.

Il est difficile qu'une telle correspondance, faite par un tel esprit, ne soit pas attachante.

On sait que peu de temps après son arrivée en France, une fièvre cérébrale, suite des terribles secousses par lesquelles il avait passé, l'avait conduit aux portes de la mort. Il était à peine rétabli de cette maladie, lorsqu'il écrivit à sa mère, à l'occasion du jour de l'an, la lettre navrante qu'on va lire.

Plusieurs de celles qui suivent n'ont pas besoin de commentaire.

15 Février 1863.

« Ma bonne mère,

« Je vous remercie mille fois pour votre lettre et pour votre bénédiction. Vous me l'aviez déjà donnée au jour de l'an quand vous avez béni mes deux frères. Oh ! j'ai bien pleuré ce jour-là. Quand la portière monta dans ma chambre, le matin, pour voir si j'avais besoin de quelque chose, elle me souhaita une bonne année. Dès qu'elle fut partie, j'éclatai en sanglots. Je pensai à vous, à mes frères, et je pleurai toute la journée, sans avoir le courage de manger.

Je vais mieux maintenant. Ma tête est encore bien faible. Hélas ! cette pauvre tête, elle a tant souffert depuis quatre ans ! c'est un grand bonheur pour moi de voir que mes amis ne m'ont pas oublié.

Soyez donc assez bonne, ma mère, pour remercier de ma part tous ceux qui ont bien voulu prier Dieu pour moi.

26 Mars 1863.

« Ma bonne mère,

« J'ai reçu votre lettre du 27 Février et la lettre de Jacques me remettant £25 qui m'ont fait un grand bien. Car si je n'avais pas reçu d'argent au 1er Avril, il ne me restait plus qu'à m'en aller à l'hôpital pour y mourir. Car mes forces étaient épuisées et avec mes forces mon énergie était disparue. Etant toujours seul, sans

voir une figure de connaissance, sans entendre une voix amie, n'ayant d'autres compagnons que les souvenirs si tristes du passé, et la réalité effrayante du présent, j'avais peur de devenir fou de peine et de douleur. La lettre et la remise de Jacques en me rendant l'espérance m'ont rendu à la vie.

Depuis quatre jours, je suis beaucoup mieux. Je me lève à 10 heures, je vais à la messe de onze heures ; car je suis ici à cinq minutes de l'église. L'après-midi, je vais marcher dans la campagne près de Paris, car je suis trop faible et ma tête est encore trop malade pour me permettre de lire. Je dine à 6 heures et je me couche vers 8 heures. J'espère pouvoir bientôt me confesser et communier.

Adieu ma bonne Mère.

30 Mars 1863.

« Ma chère mère,

« J'ai reçu samedi votre lettre du 12 Mars. Si vous saviez comme je suis heureux quand je reçois vos lettres. C'est ma seule compagnie, je les lis et relis tous les jours.

Vous me recommandez de ne pas avoir d'ami intime. Je ne connais et ne vois personne. Mes seuls amis, ce sont vos lettres. Je suis mieux. Les forces me reviennent. Ma tête seule est toujours rebelle au moindre travail et à la moindre fatigue. Je suis ici dans une bonne chambre, et sous ce rapport je suis aussi bien qu'on peut l'être quand on est loin de sa famille, seul, et sans amis.

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, je vais bientôt aller à confesse. Dieu est maintenant le seul consolateur qui me reste.

Votre pauvre enfant

4 Mai 1863

« Ma bonne mère,

« Je vous ai écrit la semaine dernière ; aujourd'hui je viens vous dire que je vais toujours de mieux en mieux. Ma tête est à peu près bien. L'appétit commence à me revenir. Tous les ragoûts de Paris ne valent pas pour moi votre bonne soupe et vos bons rôtis. Je donnerais beaucoup pour boire une bonne tasse du café de *chez nous* et manger un morceau de vos patés, mais il n'y faut plus penser.

Mon grand bonheur quand je suis le soir dans ma chambre c'est de fermer les yeux et de me transporter en esprit dans l'office de Jacques où je suis couché sur le sofa, tandis que vous

êtes assise dans la bergère et que Jacques est assis à son bureau en fumant sa pipe.

Quand on n'a plus la réalité, c'est encore une consolation que de rêver et de chercher à reconstruire dans son imagination les lieux et les personnes que l'on regrette. »

La lettre qui suit est datée de Châteauneuf où Crémazie était venu, d'après l'avis de son médecin, pour rétablir ses forces à l'air vivifiant de la campagne et du printemps. On voit par une lettre précédente qu'il avait d'abord eu la pensée d'aller en Bretagne ; mais, ajoute-t-il, « j'y ai renoncé, car la vie y coûte trop cher. »

Châteauneuf, Loire, 24 Mai 1863.

« Mes chers frères,

« Je vous ai écrit le 20. Depuis je me suis installé. Je suis logé ici chez un vigneron à l'aise qui tient l'hôtel du grand Monarque *sert à boire et à manger*, *loge à pied et à cheval.* Il s'appelle Deschenaux. Il y a dans ce village un nombre étonnant de noms canadiens. Devant moi est l'enseigne de Joseph Louis, cordonnier. Le plâtrier se nomme Chèvrefils. Le boulanger est un M. Giroux. La maison où je suis logé est comme nos grandes maisons de la campagne. En entrant vous vous croyez chez Mme Gauvin, à Lorette. La grande horloge, les images rouges du Juif-Errant et de Napoléon, de Notre Dame de la Garde, de Fanfan Latulippe décorent les murs comme dans les maisons de nos paysans. La maîtresse de la maison ou, comme on dit ici : la bourgeoise, est une bonne vieille qui ressemble d'une manière étonnante à ma tante Josette. Elle est de petite taille comme elle, et comme elle parle très-doucement. J'ai une bonne chambre. Je suis bien nourri et je bois un bon petit vin qui coûte sept sous la bouteille. Châteauneuf est admirablement situé sur la rive droite de la Loire.

Je vais tous les jours me promener sur la grève où je cause avec les pêcheurs de *Jas* (ce sont des pierres que l'on retire du lit de la rivière pour paver les grandes routes.) Les gens ici sont très hospitaliers.

J'ai déjà fait la connaissance du commandant de la gendarmerie, vieux soldat qui ne jure que par Napoléon ; ainsi que de M. Lubin qui s'occupe de l'histoire ancienne de Châteauneuf et qui a toutes les qualités et les excentricités d'un véritable antiquaire.

L'église est très belle. Elle remonte à plus de cinq cents ans. Aujourd'hui je suis allé à la messe et aux vêpres.

Si la foi se rencontre rarement à Paris, je crois qu'elle s'est bien conservée dans les campagnes de l'Orléanais. Tout le monde, hommes et femmes, chantent à la messe le *Gloria* et le *Credo*. M. de Hautefeuille, chanoine de Mgr Dupanloup, prêche bien. J'ai eu un aussi beau jour de la Pentecôte ici que j'aurais pu l'avoir à Québec. J'espère donc pouvoir passer ici deux mois sans trop m'ennuyer.

L'air de la compagne me fait du bien et le lait et les bons légumes que je mange raniment mes forces affaiblies. J'ai hâte de recevoir de vos nouvelles. J'en attends demain, car j'ai envoyé ma nouvelle adresse à l'hôtel *Jeanne d'Arc*, afin que l'on m'expédie à Châteauneuf les lettres qui m'arriveront à Paris. Je continuerai maintenant à vous écrire toutes les semaines et j'attendrai aussi, toutes les semaines, vos lettres et celles de mes amis qui veulent bien m'écrire. A la semaine prochaine.

Paris, 30 Avril 1867.

« Mes chers frères,

« Vendredi matin, j'ai reçu vos lettres du 12 courant ainsi que les journaux.

Je vais bien et j'espère qu'avant peu ma tête sera radicalement guérie.

Aujourd'hui vous devez faire vos préparatifs de déménagement. Jacques s'en va dans la rue St-Louis. Joseph retourne à cette bonne vieille côte de Léry que nous avons montée et descendue tant de fois.

Si j'étais la douce hirondelle,
Qui vole en chantant dans les airs,

Je m'envolerais vers le rocher de Québec, afin de voir vos nouvelles demeures. Fasse le ciel que plus tard il me soit donné de les habiter ! Nous avons ici un assez beau temps, bien que la pluie tombe presque chaque matin.

Samedi, j'ai fait une très longue marche. J'ai monté tout le faubourg Saint-Denis ; rendu sur le boulevard extérieur, j'ai traversé cette large voie et je me suis aventuré dans la grande rue de la Chapelle. Après vingt minutes de marche, je me trouvais sur les fortifications. Le soleil était radieux, le gazon était vert. Je me suis donc lancé bravement dans la grande avenue Saint-Ouen qui est bien la route la plus splendide que l'on puisse rencontrer. Du reste, cette voie de communication étant celle par laquelle, avant la révolution, les rois et la cour se rendaient à

Saint-Denis, il est tout naturel qu'elle soit large et ombreuse. En marchant mon petit bonhomme de chemin, je me rappelais que sur ce sol que je foulais aux pieds, les restes mortels de tous les rois de France avaient passé, les uns dans toute la pompe de la majesté royale et au milieu des larmes de tout un peuple, comme ceux de Henri IV ; les autres poursuivis par le mépris et les malédictions de la nation comme ceux de Louis XV, pour aller chercher ce repos qu'ils croyaient être éternel, et que devaient cependant venir troubler les farouches révolutionnaires de 93 qui, eux aussi, ont parcouru cette magnifique avenue de St-Ouen, en chantant la Carmagnole.

Tout en reportant ainsi ma pensée vers ces temps déjà si loin de nous, je marchais, marchais toujours. Je commençais à ressentir un peu de fatigue et j'avais une vague envie de rebrousser chemin, quand tout à coup les tours de Saint-Denis se dressent devant moi. Cette vue me met du cœur aux jambes, et je continue à marcher comme un homme. Un quart d'heure après, j'entrais dans la ville de l'apôtre des Gaules. Je me dirige de suite vers la cathédrale, afin de visiter les tombeaux, mais, bernique ; tout était sans dessus dessous dans l'église. Voici pourquoi : Avant la révolution, les tombeaux des rois de France étaient placés dans le chœur ou dans les chapelles latérales ; mais lorsque les Vandales de 93 eurent violé les tombes royales, on éleva de plusieurs pieds le pavé de l'église et les tombeaux se trouvèrent alors dans une voûte souterraine, comme je les ai vus en 1854. Aujourd'hui on veut rétablir les choses dans l'état où elles étaient avant 1793, et voilà comment il se fait que je suis sorti de la cathédrale, gros Jean comme devant, sans avoir aperçu le moindre bout de sépulture royale.

Pour cette fois, j'avoue que mes jambes commencèrent à faire comme les révolutionnaires, à crier contre le régime qui leur était imposé et à vouloir absolument changer de gouvernement. Prenant en considération qu'elles avaient fonctionné pendant dix kilomètres, [deux lieues et demie,] sans se reposer un instant, moi bon prince, j'ai bien voulu accorder un changement de constitution, et moyennant huit sous, je suis revenu en chemin de fer dans un wagon de troisième classe, ce qui a permis à mes pauvres jambes de se reposer. J'ai dormi comme un roi ; beaucoup mieux que ceux qui dormaient à Saint-Denis dans la journée du premier Août 1793, puisque personne n'est venu troubler mon sommeil.

Dimanche matin, mes jambes, parfaitement reposées, ne faisaient plus entendre le moindre cri révolutionnaire, et si je leur

avais demandé de recommencer la trotte de la veille, je suis sûr que ma proposition aurait été acceptée à l'unanimité, ce qui m'a prouvé qu'en ne surmenant pas sa *poste à patto*, on peut faire tous les jours un bon bout de chemin. Et, passant du petit au grand, j'ai tiré cette conclusion *profondément philosophique*, que si les bons vieux Bourbons avaient un peu plus ménagé la bourse du peuple, ils n'auraient pas attiré sur eux la colère aveugle qui les a poursuivis jusqu'au delà de la tombe. »

Jacques Crémazie avait été la providence de son frère pendant son exil. Son autre frère Joseph qui avait ouvert en 1862 un nouveau commerce de librairie, fut plusieurs années sans pouvoir se relever de la ruine dans laquelle Octave l'avait entraîné. Sans les secours que Jacques ne cessa de lui envoyer avec une générosité intarissable, il serait certainement allé mourir à l'hôpital, ainsi qu'il le dit lui-même ; car le choc terrible que sa constitution avait reçu ne lui permit jamais un travail assidu. Le moindre effort de tête l'accablait et le menaçait d'une nouvelle congestion cérébrale.

C'était également sur les conseils de ce frère qu'Octave se reposait avant de prendre aucune détermination. Heureux s'il avait toujours suivi ses avis ; car Jacques dont la mémoire est restée en vénération à Québec, était, par excellence, l'homme de bon conseil.

Jurisconsulte distingué, professeur de droit à l'Université Laval, *Recorder* de la cité, Jacques Crémazie était reconnu comme l'un des catholiques les plus fervents, et l'un des citoyens les plus charitables de Québec. On n'a pas oublié les services qu'il a rendus à la cause de l'éducation.

Sa santé très-délicate, minée par les chagrins, était une source continuelle d'inquiétudes pour sa famille et surtout pour Octave.

A la première nouvelle de la maladie dont ce frère devait mourir le pauvre exilé fut plongé dans de nouvelles alarmes.

« J'attends avec impatience la prochaine malle d'Amérique, écrivait-il à sa mère le 4 Juin 1872, J'espère que Jacques sera assez bien pour m'écrire un mot. Quand je ne reçois pas de nouvelles de vous, de lui ou de Joseph, je suis toujours inquiet.

« J'ai peur que la maladie de Jacques soit beaucoup plus dangereuse qu'on ne me le dit. Il a toujours eu une grande répugnance à se médicamenter. J'espère qu'à l'avenir, il ne s'exposera plus, faute de soins, à se faire clouer de nouveau au lit. »

30 Juillet 1872.

« Ma bonne mère,

« Votre lettre et celle de Joseph m'annonçant que Jacques est dans un état presque désespéré sont pour moi comme un coup de foudre. Depuis jeudi j'ai perdu tout à fait l'appétit et le sommeil : c'est la douleur la plus cruelle qui ait encore frappé mon cœur. Jacques, ce frère qui n'a cessé de me combler de bienfaits pendant tous les jours de ma vie est très probablement mort au moment où j'écris ces lignes. Cette pensée qui ne me quitte pas un instant, me fait un mal affreux.

Je n'ai personne ici à qui confier ma peine. Comme toujours je suis obligé de dévorer ma douleur en silence.

Vos dernières lettres me faisaient croire que Jacques était en pleine convalescence et qu'il allait partir bientôt pour la campagne. Et voilà que vos dernières nouvelles m'annoncent qu'il est à toute extrémité, car je crois bien que vous ne m'avez pas dit toute la vérité. Il faut bien se résigner à la volonté de Dieu, ma bonne mère. Mais c'est la plus rude et la plus douloureuse épreuve que j'aie encore traversée ; j'ai hâte, mais j'ai peur de lire votre prochaine lettre.

Ma bonne vieille mère, je vous embrasse de toute mon âme.

Votre pauvre et bien malheureux enfant.

6 Août 1872.

« Ma bonne mère,

« Oui, elle est triste, ineffablement triste, la nouvelle que vous m'apprenez. Notre cher Jacques avait déjà rendu son âme à Dieu quand vous m'écriviez qu'il était très dangereusement malade. En me cachant sa mort, vous m'avez permis de croire, pendant une semaine encore, que je n'avais pas perdu celui qui fut mon bienfaiteur pendant tous les jours de ma vie. Aujourd'hui j'ai à pleurer et à pleurer toujours ce noble caractère, cette belle âme qui fut la gloire et la providence de notre famille. Il est mort comme un prédestiné et l'admiration de ses concitoyens veille sur sa tombe. C'est pour moi, dans le malheur irréparable qui nous accable, une grande consolation de voir sa mémoire vénérée par tous ses compatriotes et d'avoir le droit de croire qu'il est maintenant au ciel où Dieu lui a donné la récompense d'une vie d'épreuves et de sacrifices. Le bonheur a rarement souri aux membres de notre famille, et notre cher Jacques a compté peu de jours heureux. Comme tous les grands cœurs, ne pouvant trouver le bonheur pour lui, il a voulu le donner aux

autres, et les journaux ont parfaitement résumé sa vie en deux mots : « *Transiit benefaciendo.* Comme il était bon pour moi ! Pendant les dernières années que j'ai passées dans le commerce, avec quel abandon, avec quelle inépuisable générosité, il mettait toutes ses ressources à notre disposition !

Je garderai toujours présent à ma mémoire le souvenir de la soirée que j'ai passée avec lui, le 10 Novembre 1862, la dernière, hélas ! que j'ai passée au pays. Il m'annonça qu'il fallait absolument partir. Il n'eut que des paroles de bonté paternelle : pas un reproche, pas un mot amer. Avec quelle tristesse il me disait : *J'avais esperé que tu me fermerais les yeux.* Il prévoyait bien, lui, le savant jurisconsulte, que les portes de la patrie allaient se refermer sur moi pour toujours. Le lendemain, le 11 (cette date fatale est aussi celle de sa mort, puisque nous l'avons perdu le 11 Juillet,) il me donna son macfarlan (pardessus) que j'ai encore et que je garderai comme une relique ; et je partis pour l'exil, le cœur brisé, brisé pour toujours, n'ayant plus aucune espérance. Je n'eus pas le courage de vous dire la vérité, ma bonne mère. Pour vous, j'allais seulement à Montréal. Mon pauvre Jacques me dit adieu dans l'entrée de la maison de la Côte de Léry. Il referma la porte sur moi. Le bruit de cette porte, je l'entends encore : il me semble que c'était la barrière éternelle qui devait me séparer de ma famille, qui se refermait sur moi, comme les portes de la prison sur le condamné. Tous ces souvenirs chers et douloureux où je trouve Jacques à chaque pas, se pressent dans mon âme et me rendent inconsolable. Depuis que j'ai reçu votre lettre qui m'annonçait que Jacques était dangereusement malade, je n'ai pas cessé d'avoir le cœur serré et l'âme pleine d'angoisses.

C'est aujourd'hui que je comprends toute l'horreur de l'exil. Que j'aurais voulu être à son lit de mort, et avant de recevoir son dernier soupir, lui demander pardon de toutes les douleurs que je lui ai causées ! Dieu ne m'a pas trouvé digne de cette consolation suprême ! Qne sa volonté soit faite ! J'ai donné cinq francs pour des messes pour le repos de l'âme de notre cher Jacques.

Vous devez être bien fatiguée, ma bonne mère, et j'ai bien hâte de recevoir de vos nouvelles, afin d'être rassuré sur votre santé.

Joseph me dit que Jacques ne laisse pas de fortune. Il n'avait que sa maison et quatre cents louis en argent. Vous n'avez donc pas assez pour vous, ma pauvre vieille mère. Joseph me donne le conseil de me trouver un emploi. Il y a longtemps que ce serait

fait, si j'étais bien portant. En ce moment, je suis moins bien, car je traverse une crise douloureuse. Si je ne puis rien trouver à Paris, ce qui est très difficile, quand on n'a pas de cautionnement, j'émigrerai soit au Brésil, soit en Australie. Dans la position que me fait la mort de Jacques, il ne me reste pas d'autre parti à prendre. C'est dans les pays nouveaux que l'on peut avoir encore le plus de chances. Avant d'en venir à cette extrémité, je ferai tout mon possible pour me placer ici.

Je vous embrasse de toute mon âme.

Votre pauvre et bien malheureux enfant. »

Eprouvé par tant de malheurs, Octave Crémazie avait appris a compâtir aux douleurs d'autrui. Qui mieux que lui pouvait dire avec l'héroïne de Virgile ?

Haud ignara mali, miseris succurere disco.

La lettre suivante nous en offre un exemple.

13 Août 1873.

Madame et chère parente,

La lettre de Joseph m'apporte une bien triste nouvelle.

Vous avez perdu votre frère X. J'ai gardé de celui que vous pleurez aujourd'hui un excellent souvenir. Quand je l'ai connu, il était l'un des plus charmants garçons que l'on pût voir. Sa belle figure encadrée de cheveux blonds et illuminée par deux grands yeux bleus, est restée gravée dans ma mémoire.

D'une nature très sympathique, il était aimé de tout le monde. Depuis, il a connu comme tant d'autres, ces heures douloureuses de la vie qui sont une si terrible pierre de touche pour notre pauvre humanité.

Votre frère est mort subitement. Ces disparitions soudaines de ceux que nous aimons remplissent l'âme d'une tristesse inquiète.

Dans notre Canada, l'homme peut bien s'égarer dans le chemin difficile de la vie ; mais la foi reste toujours vivace au fond de son cœur. Et si rapide comme la foudre, la mort vient fondre sur lui, ou même si dans un accès de folie passagère, il s'est élancé vers elle, on a toujours le droit d'espérer qu'à ce moment suprême où l'âme quitte sa prison, il aura trouvé un cri de repentir et de prière qui aura désarmé la justice de Dieu. Si votre cher et malheureux frère, entré brusquement dans la mort, n'a pas eu le temps de demander au ministre de la religion le pardon de ses fautes, il nous est permis d'espérer qu'au moment où, à travers le dernier nuage de la vie, il a vu se lever l'aurore de l'éternité,

il aura, lui ausssi, jeté son âme à Dieu dans un cri suprême, et que ce cri, répété au ciel par votre sainte mère, lui aura ouvert les portes de la miséricorde divine. Sur sa tombe prématurée, vos larmes et vos prières apporteront le souvenir, cette fleur du cœur, et l'espérance, cette fleur du ciel.

Recevez, madame et chère parente, avec l'expression sincère de ma profonde sympathie pour le malheur qui vous frappe, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux. »

O. Crémazie.

Il serait facile de trouver dans la correspondance inédite de Crémazie, d'autres lettres non moins intéressantes que celles qui précèdent ; mais le choix le plus restreint que nous pourrions faire nous entraînerait au delà des limites d'un article de Revue. Il serait même trop long d'en énumérer les plus remarquables, telles par exemple, que celles écrites par Crémazie à l'occasion de la fête de l'Empereur, celle relative à Jules Favre, celle où il apprécie la Présidence de Thiers etc, etc. Ces lettres trouveront leur place dans quelque étude sur Octave Crémazie.

L'abbé H. R. Casgrain.

LA DAME D'ELLERMORE [1]

(*Suite et fin.*)

IV

Lorsque je me trouvai seul dans la bibliothèque, rendue de plus en plus sombre par la décroissance du jour, je creusai toutes les conséquences que devait produire ce bouleversement soudain, de tous les plans en voie d'exécution ; rien ne pouvait plus être caché à M. Campbell ; mais qui aurait le courage de tout lui dire ? de lui révéler les circonstances et la mort de son fils bien-aimé, et les suites terribles de cette catastrophe ? J'avais une crainte vague de quelque épreuve nouvelle qui nous menaçait ; aussi, lorsque, au bout d'une heure, Charlotte m'apparut comme un fantôme dans la pénombre, je crus qu'elle venait m'apprendre le malheur que je redoutais. Cependant, même dans ces heures terribles, j'étais heureux de sentir qu'elle venait chercher près de moi consolation et appui. Son père, me dit-elle, s'était couché sans rien demander de plus, semblant presque préférer avoir Marguerite près de lui plutôt qu'elle. Il s'était retourné contre le mur, et rien qu'un profond soupir, poussé par lui de temps en temps, prouvait qu'il était réveillé.

« Il ne me semble pas plus malade, disait-elle ; il a supporté cette commotion mieux que je ne pensais, mais comment lui apprendre tout ce qui s'est passé ? Comment lui dire qu'Ellermore est vendu ? »

---

(1) De la *Revue Britannique*.

En prononçant ces paroles, elle eut un tel accès de désespoir que j'en fus moi-même alarmé. Elle arrêta d'un geste mes remontrances amicales et mes prières, en disant :

« Oh ! laissez-moi pleurer librement. C'est la seule détente qui me soit possible. »

Elle s'éloigna, afin que ses sanglots ne pussent être entendus ; je sortis alors, presque aussi absorbé qu'elle par les anxiétés de l'heure présente. Il faisait obscur, l'air était tiède et calme ; c'était une de ces nuits où la lune, quoique invisible, semble, malgré cela, éclaircir l'ombre épaisse de la voûte céleste. La pluie commença bientôt à tomber ; mais une petite pluie n'était pas faite pour me décider à rebrousser chemin ; elle me calmait plutôt les nerfs. Je me dirigeai vers le lac, sur lequel scintillaient d'innombrables gouttelettes d'eau ; le soir j'évitais toujours, je ne saurais dire pourquoi, la promenade de la Dame ; cette fois, au contraire, je m'aventurai de ce côté, poussé par un invincible besoin de compagnie sympathique. Dans ces dispositions, un bruit de pas me causa une sensation agréable, dépourvue de toute surexcitation. Je n'éprouvais plus qu'une profonde et tendre pitié pour la solitaire gardienne qui, dans sa sollicitude passionnée pour les siens, se révoltait dans un esprit de céleste amour contre la loi de la nature qui la séparait de la vie réelle. Je n'admettais plus que ce fût Charlotte elle-même, mais bien une Charlotte des anciens jours, dévouée comme elle, qui ne pouvait même maintenant se résigner à abandonner à Dieu seul la protection de sa famille. J'étais absorbé par ces pensées, lorsque tout à coup un soupir long, profond, pareil à celui que j'avais entendu une fois avec Charlotte, traversa les airs ; le vent, sans doute ? Je n'avais pas le temps de me perdre en conjectures ; c'était bien un soupir humain, exhalé par une poitrine oppressée. Je me retournai : on était si près de moi ! En effet, me touchant presque, se tenait la même femme grande et svelte que j'avais rencontrée à Ellermore et dans les rues de Londres. Je me sentis un peu ému ; après m'avoir fait un geste de la main, elle se mit à parler très vite, comme si elle craignait que le temps ne lui manquât.

« Je vais partir aussi, dit-elle, oui, oui, il le faut ; ils seront d'ailleurs entre meilleures mains. »

Puis elle tordit les siennes convulsivement, à la façon de Charlotte ; il me sembla qu'elle pleurait. Avant que je pusse prononcer un mot, elle s'écria vivement :

« Je m'étais adressée à vous, parce que vous l'aimez ; mais vous

n'avez réussi à rien. Sous peu, l'occasion de leur être utile vous sera de nouveau offerte ; vous le pourrez, si vous voulez.

— Comment ? m'écriai-je. De grâce, dites-moi qui vous êtes, ce que je dois faire, et je vous promets de vous obéir... dites-moi,... » repris-je en allongeant le bras pour toucher ses vêtements.

Mais elle se retira doucement.

« Vous le verrez, continua-t-elle avec une telle précipitation de parole, que le son de sa voix semblait s'affaiblir ; il ne tiendra qu'à vous de leur venir en aide, de les tirer de ce mauvais pas. Je n'en puis dire davantage...

— De grâce, que puis-je faire ? m'écriai-je en me plaçant devant elle comme pour lui barrer le passage. Dites-le-moi, au nom du ciel ! au nom de Charlotte ! »

L'apparition se retira, puis elle revint sur ses pas ; elle flottait, incertaine, devant moi, avançant et reculant tour à tour ; elle disparut finalement dans l'obscurité, qui n'était pas encore bien noire, murmurant de plus en plus bas :

« Vous pourrez leur venir en aide... les sauver. »

Je n'en pus entendre davantage. Je m'élançai sur les pas du fantôme jusqu'à l'extrémité de l'allée, toujours en quête de l'explication désirée ; mais plus j'avançais, plus le bruit que j'épiais diminuait d'intensité. Je courais presque, ne sachant plus ce que je faisais, mais déterminé à apprendre ce que je voulais savoir, n'importe à quel prix, n'importe comment. Sans m'en rendre compte, j'atteignis la rive du lac, sur la surface duquel la pluie fine tombait en petits diamants. Tout à coup mon oreille fut frappée par une vibration des plus aiguës, puis par un bruit sourd de pas s'enfonçant sous le sol ; après quoi, un silence absolu... plus rien ! Mon pied touchait le bord du lac ; je ne sais quelle main me retint sur l'abîme, au fond duquel je me sentais irrésistiblement attiré.

Je rentrai au pas de course à la maison, dans un état d'indescriptible agitation, poussé aussi par un ardent désir de savoir enfin quelle chance me devait être offerte. Je répétai non pas une, mais mille fois, avec une sorte d'acharnement fébrile, ces mois : *Il ne tiendra qu'à vous de pouvoir leur être utile.* Je me les redisais encore à moi-même, lorsque Charlotte descendit ; son père était endormi ; le médecin l'avait trouvé étonnamment mieux, mais il recommandait par-dessus tout de ne rien dire relativement à la vente d'Ellermore.

« Comment faire ? Que me conseillez-vous ? Mais que dites-vous donc ainsi tout bas, monsieur Temple ?

— Je balbutie... je suis la proie d'une obsession...

— Serait-ce le pressentiment de quelque nouveau malheur? reprit-elle, en me regardant d'un air anxieux; vous aurez entendu ou vu quelque chose ? »

Sa perspicacité était telle qu'on ne pouvait lui rien dissimuler.

« J'arrive de la promenade de la Dame. »

J'étais dans un état d'agitation qui m'empêchait presque de parler.

Elle attacha alors sur moi un long et profond regard.

« Vous ne voudriez pas me tromper, dit-elle ; non, certainement vous ne le voudriez pas. Le docteur, continua-t-elle, tient avant tout à éloigner mon père d'Ellermore, le plus promptement possible, sans lui laisser soupçonner le vrai motif de cette résolution. »

Ce projet inspirait toujours à Charlotte les mêmes appréhensions mais il n'y avait pas à reculer d'un jour, car même une heure de retard pouvait tout compromettre.

« Il vous sera impossible de lui céler indéfiniment la vérité ; je me demande ce que vous deviendrez, quand elle lui sera révélée. »

Elle joignit de nouveau les mains convulsivement.

« Vous savez, dit-elle, que je ne me suis prêtée qu'à mon corps défendant à cette supercherie, qui tôt ou tard peut lui être fatale. Il n'en faut pas moins obéir à la consigne ; sûrement, je ne consentirais pas à faire ce mensonge, s'il s'agissait de me sauver moi-même ; mais je suis faible, quand il s'agit de mon père, et le docteur prétend le sauver ainsi : Dieu me comprendra. Je commence à voir maintenant, monsieur Temple, que nous avons beau chercher, nous n'en commettons pas moins mille erreurs. Il n'y a que Dieu qui cache le pourquoi et le comment de toutes choses. Il n'y a personne qui ne se trompe ; Dieu seul ne se trompe jamais. »

Elle me quitta sur cette parole, secret de tout calme ici-bas. Le lendemain matin, pour la première fois, elle vint déjeuner avec moi. Son père, me dit-elle, avait passé une bonne nuit et parlé de Colin tendrement et avec résignation ; elle croyait que toute autre préoccupation avait disparu, devant les regrets paternels dont le cœur du malheureux vieillard s'abreuvait. Il paraissait satisfait de rester seul avec Marguerite, à qui on avait de nouveau recommandé de ne pas parler des circonstances tragiques de la mort de Colin. Pendant que nous causions, on apporta le courrier ; Charlotte, pas plus que moi, n'ayant hâte de lire nos lettres, elles

restèrent quelque temps fermées sur la table. Nous étions tête-à-tête. Qui sait si ma jeune hôtesse, dont l'expression était grave et rêveuse, ne se plaisait pas à songer comme moi que cette vie à deux aurait pu être la nôtre ! A cette pensée, je sentis le sang me colorer le visage d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Il me sembla pour un instant, que l'espérance dont je n'osais pas même me bercer était une réalité.

« Monsieur Temple, reprit Charlotte, après un instant de silence, voici votre courrier. »

Que j'aurais préféré prolonger encore le rêve dont je m'étais bercé ! Il y avait deux plis pour moi ; l'enveloppe de l'un était entourée d'un large bord noir, avec plusieurs adresses raturées dessus ; l'autre, en papier bleu, était évidemment une lettre d'affaires. Je me souviens encore, a l'heure qu'il est, de l'indifférence avec laquelle je déchirai la première. Les différents timbres frappés dessus ne réussirent pas à me faire deviner d'où elle venait. C'était la nouvelle de la mort d'un de mes cousins, arrivée dix jours auparavant ! Je poussai un cri et ouvris la grande enveloppe bleue, la lettre d'affaires : je savais tout ce qu'elle devait m'apprendre ; mais l'opportunité de cette nouvelle était si étrange que je me refusais presque à y croire ! Je bondis de mon siège en m'écriant :

« Il n'y a pas un moment à perdre... je pars... Au nom du ciel arrêtez tout jusqu'au moment de mon retour.

—Qu'est-il arrivé ? de grâce, dites-le-moi... Charles ?... »

Un effroi insurmontable lui envahissait le cœur.

« Rassurez-vous ; il n'est pas question de lui. Vous saurez plus tard les détails de l'affaire qui m'oblige à vous quitter. Tout s'arrangera, pourvu que vous ne terminiez rien avant mon retour. »

Je m'élançai vers la porte, puis je revins sur mes pas ; alors, sans savoir ce que je faisais, je serrai Charlotte contre mon cœur. Je pouvais à peine la voir à travers mes larmes.

« Attendez mon retour, dis-je ; maintenant, je suis en mesure *de faire ce qu'elle désire, ce qu'elle attend de moi.* »

Je lui pris les mains, que je couvris de baisers ; puis je partis précipitamment, comme un fou.

J'étais à plus d'un kilomètre d'un petit bateau qui mettait Ellermore en communication avec le reste du monde. J'y arrivai comme par enchantement, n'ayant conscience de la distance que je venais de franchir que lorsque je me trouvai mêlé au brouhaha et au brouillard des rues de Glasgow. Au bout de quelques instants (car le temps marchait comme moi), j'arrivai à la maison

d'affaires des Campbell ; Charles causait à ce moment avec un étranger pâle de terreur en m'apercevant, il s'élança vers moi en me disant :

« Qu'est-il arrivé ? Mon père ?... »

Moi, hors d'haleine, j'avais peine à articuler un mot.

« Votre père, dis-je tout tremblant, votre père a recouvré toutes ses facultés ; vous ne pouvez vous passer de son agrément... il faut tout suspendre. »

Malgré le trouble dans lequel j'étais, je devinais que l'interlocuteur de Charles, sportsman de la tête aux pieds à en juger par son extérieur et son costume, devait être l'acquéreur d'Ellermore. Il ne semblait pas moins récalcitrant que Charles à se prêter à cette injonction. Enfin, lorsque j'eus réussi, moitié par force, moitié par diplomatie, à faire lâcher prise au badaud de sportsman, Charles me déclara ne pouvoir rien comprendre à ma manière d'agir.

« Puisque Ellermore doit être vendu, pourquoi ne pas en finir avec cet acquéreur ? » s'écria-t-il en poussant un soupir à fendre l'âme.

Pour toute réponse, je lui montrai la lettre bleue en disant :

« C'est à moi qu'Ellermore doit être vendu ! »

Charles revint avec moi ce soir-là. En deux mots, il raconta à ses frères le nouveau tour qu'avaient pris les affaires ; tous se précipitèrent vers moi en me donnant de cordiales poignées de main. Ils m'auraient, je crois, volontiers embrassé, non pas tant par reconnaissance pour la chose elle-même, que pour le sentiment de générosité qui avait dicté mes actes. Charles, quoique peut-être le plus surexcité, resta très taciturne une partie du chemin ; puis, arrivé à un certain point, il me dit :

« Je suis convaincu, mon ami, que, ce que vous faites là, c'est par amour pour Charlotte ; hélas ! si vous l'emmenez, ce sera encore bien plus cruel pour nous que de vendre Ellermore. »

Que vous dirais-je ? Charles se hâta sans doute de mettre sa sœur au courant de la situation. Elle ne tarda pas à venir me trouver ; elle était pâle et calme, comme quelqu'un qui accomplit un devoir rigoureux ; son regard doux et velouté m'émut jusqu'au fond de l'âme ; elle me tendit la main en me disant :

« Monsieur Temple, il m'est impossible de vous taire que si vous avez jamais eu la pensée qu'une femme pourrait un jour récompenser votre noble générosité envers elle et les siens, il n'est pas encore en mon pouvoir de vous dévouer ma vie.

—Je ne vous demande, je ne veux, ripostai-je vivement, d'autre récompense que celle de vous savoir heureuse ici...»

C'est ainsi que glissa comme un souffle et s'enfuit, insaisissable comme l'air, le fantôme de mon bonheur! Mais cet aveu ne porta atteinte ni à notre amitié ni au charme de nos rapports; toutes nos peines, tous nos secrets n'en furent pas moins en commun. Qu'y a-t-il dans le mariage de meilleur que cet épanchement? Rien, sans doute, quoique d'autres espérances réclament souvent quelque chose de plus!

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Chemins de fer—Chemins à rails de bois, Beaumont—Chemins laminés—Rails en fonte et en fer forgé—Première locomotive—Fardier à vapeurde Cugnot—Séguin : chaudière tubulaire — Stephenson : perfectionnement définitif — La Fusée—Premier chemin de fer à voyageurs.

Différentes espèces de locomotives—Canaux maritimes : Suez, Panama, Corinthe.

Electricité : Galvani—Volta ; pile voltaïque.

Statistique ; Budjet de la ville de Paris—Consommation ; œufs, beurre.

Les locomotives se classent en trois catégories, suivant leur agencement et leur vitesse : les locomotives à *grande vitesse* pour les voyageurs font 25 milles à l'heure, et vont jusqu'à 50 et 60 milles ; les locomotives à *petite vitesse* pour les marchandises ; elles n'atteignent guère que 20 milles et le plus souvent de 12 à 15, et enfin les locomotives mixtes ou à *moyenne vitesse*, qui font de 20 à 30 milles, et qui servent aux deux fins.

Il y a aussi les *locomotives routières* qui sont encore très-peu répandues.

*
* *

A partir de 1830, la construction des chemins de fer prit une activité remarquable. Le premier pour le transport des personnes dans l'ordre des dates, celui de Liverpool à Manchester, fut inauguré le 15 Septembre 1830, et le lendemain, le service régulier commença pour ne plus arrêter. La même année ou l'année suivante, ce fut le tour de la Belgique, puis des Etats-Unis. Enfin le premier service de voyageurs en France commença en 1832 sur le chemin de fer Saint-Etienne à Lyon.

« En 1835, l'utilité de ces voies de communication était encore

si peu appréciée en France, qu'un ministre revenu d'Angleterre où il avait visité le chemin de Liverpool, soutenait à la tribune de la chambre des députés que les voies ferrées n'étaient bonnes qu'à servir de jouets aux curieux d'une capitale. Quelque temps après, un savant, qui jouissait alors d'une grande popularité, prétendait qu'elles ne servaient « qu'à donner des fluxions de poitrine et des catarrhes aux voyageurs saisis par la froide humidité des tunnels. » Un député des Hautes-Alpes, qui ne connaissait probablement que son département, affirmait que le sol de la France était trop accidenté pour permettre leur établissement. Enfin, un ministre des finances, ignorant que le fer est la moindre dépense de leur construction, assurait que le prix de ce métal étant plus élevé en France qu'en Angleterre, serait un obstacle invincible à leur développement. »

*
* *

Après le canal de Suez commencé le 25 avril 1859 et terminé le 16 avril 1869, le canal de Panama et le canal de l'isthme de Corinthe en Grèce qui se creusent actuellement. Ce dernier qui mesure à peine quatre milles, doit réunir le golfe de Lépante au golfe d'Athènes, ce qui abrègera de beaucoup la route pour les navires entre les ports de France, d'Italie et d'Autriche et ceux du Levant et de la mer Noire, et annulera les dangers de la navigation en doublant le cap Matapan. Ce canal aura cinq cents pieds de largeur et une profondeur de trente environ. Malgré l'opposition constante des Américains, malgré les bruits qu'ils faisaient encore dernièrement courir que le canal de Panama ne serait jamais terminé pour 1888, que les travaux étaient abandonnés sur plusieurs points, que peu d'hommes étaient employés M. de Lesseps tiendra sa promesse, car il n'est pas homme à lancer des promesses en l'air. Il laisse dire les Américains, et en même temps les travaux marchent et sont poussés avec vigueur vers le but final. Au reste, M. de Lesseps a rencontré une opposition semblable et bien plus acharnée de la part des Anglais quand il s'agissait du canal de Suez, et il n'en a pas moins accompli son œuvre immense en dix ans comme il l'avait dit. Il fera de même à Panama malgré les Américains et leur opposition.

Un fait remarquable, c'est que ce sont les Anglais qui ont le plus profité du canal de Suez, comme il est plus que probable que ce seront les Américains qui profiteront le plus du canal de Panama, mais ce n'est pas eux qui ont eu l'audace et le génie

d'entreprendre ces deux œuvres gigantesques. Le génie français était là, personnifié dans M. de Lesseps! C'en était assez!

*
* *

Dans mes précédentes correspondances publiées par la *Revue Canadienne*, j'ai parlé de la machine à vapeur, de la révolution immense, radicale, que son invention et ses perfectionnements survenus coup sur coup ont apporté dans l'industrie humaine. L'industrie générale proprement dite, celle qui produit, ou plutôt celle qui extrait du sein de la terre, à des profondeurs incalculables quelquefois, des matières combustibles ou des minérais qu'elle transforme en métaux; celle qui transforme en objets manufacturés les produits des trois règnes de la nature, le règne végétal, le règne animal et le règne mineral, s'est attribuée la machine fixe et aussi la locomotive dans des cas beaucoup plus restreints.

Cette industrie générale a pu, par ce moyen, pourvoir aux besoins de plus en plus croissants du monde, et qui augmentaient à mesure du progrès et du rapprochement des peuples divers par l'établissement de relations plus rapides et plus suivies entre les centres de production et les centres de consommation.

L'industrie des bateaux à vapeur et celle des chemins de fer, actionnant à l'aide de la locomotive, sont venues à propos donner leur appoint à l'industrie générale. Grâce à leur invention, les distances les plus grandes sont quasi annulées; l'activité humaine a pris un élan extraordinaire dans toutes les branches, les produits généraux peuvent s'échanger d'un bout à l'autre du monde en peu de temps et les peuples les plus divers, autrefois séparés par des obstacles presque infranchissables, sont devenus en correspondance directe et continuelle. Les énormes steamships en fer, surmontant toutes les difficultés que comprenaient autrefois les longues traversées océaniques, font, avec des tonnages de cinq mille tonnes et plus, et en sept ou huit jours, le trajet que les voiliers de mille à douze cents tonnes peuvent à peine franchir en quarante ou cinquante jours, en courant les périls sans nombre d'une navigation en pleine mer pendant un aussi long espace de temps. Ils circulent en tous sens, sur toutes les mers du monde labourant les ondes de sillons dont le réseau paraîtrait inextricable, si l'élément liquide, agité si souvent par les tourmentes effroyables qui soulèvent sa surface, ne se montrait parfaitement indifférent aux faibles raies que tracent sur son niveau mouvant les œuvres les plus grandioses du génie de l'homme. Les eaux

prêtent complaisamment au passage des géants de la navigation le concours de leur surface glissante, mais elles semblent dédaigner d'en conserver la trace. L'homme profite largement de cette espèce de complaisance pour tracer des voies mobiles, instables, mais qui n'atteignent pas moins son but. Sur la terre, sur la partie solide du globe, il a su également trancher la difficulté des distances, mais en traçant des voies immobiles, stables, solides, sûres, qui traversent d'artères innombrables le sol, se croisent et se multiplient incessamment de jour en jour, relient les points les plus éloignés, les plus inaccessibles des continents, franchissant les obstacles à l'aide de travaux d'art dont la hardiesse confond l'imagination. Aux Etats-Unis, les deux grandes artères, le Northern et le Southern Pacifique, qui ont été construites pour relier l'Est à l'Ouest, l'Atlantique au Pacifique, dont les travaux ont dû traverser des espaces immenses, à travers des contrées inhabitées, peu connues, hérissées de montagnes isolées et de chaînes de montagnes dont les sommets se confondent avec les nues, et qu'il a fallu ou tourner ou percer. Le Canada marchant de progrès en progrès, aura bientôt son Pacifique aussi. En Europe, le mont Cenis, le mont Saint-Gothard n'ont pu arrêter le génie de l'homme. La France était séparée de l'Italie par les Alpes, et il fallait relier les deux contrées au réseau général. Pour cela, il était nécessaire de percer le mont Cenis qui est un des chaînons des Alpes. Le total du roc vif à traverser était de près de huit milles.

« On sait que le percement a été fait par les deux extrémités à la fois. De chaque côté, on mina d'abord à la main et l'on avait péniblement foré 25 mètres à Bardennèche (Italie) et 921 à Modane, France, soit environ un mille en tout, et cela en trente ans, quand les machines perforatrices furent prêtes à fonctionner en 1857. Dès ce moment, on avança avec une grande rapidité. Enfin, le 26 novembre 1870, les deux chantiers se rejoignirent, et les Alpes se trouvèrent définitivement trouées. Ainsi, douze années suffirent pour mener à bonne fin une œuvre gigantesque dont l'accomplissement par les moyens ordinaires en eût exigé au moins une quarantaine.

Le Saint-Gothard, dont le percement donne accès aux chemins de fer Allemands et Suisses sur ceux d'Italie a été entrepris plus tard, mais la coustruction du tunnel a présenté moins de difficultés, vû les méthodes expérimentées et perfectionnées surtout pour le percement du mont Cenis ; ce tunnel a une longueur de dix milles.

Un autre travail bien plus gigantesque, qui n'est encore qu'a

l'état de projet, mais que nous verrons peut-être un jour se réaliser, c'est le tunnel sous la Manche devant joindre la France à l'Angleterre. La distance à percer sous la mer est de plus de vingt milles. Après toutes les merveilles qui se sont accomplies depuis le commencement du siècle nous pouvons nous attendre à tout, même aux choses qui, à première vue, semblent les plus difficiles à réaliser.

En fait de ponts, le travail le plus considérable, qui ait été accompli est le pont Victoria qui traverse le Saint-Laurent à Montréal. Il a une longueur totale de un mille et trois quarts. Le tube métallique a une longueur de un mille et quart et se divise en vingt-cinq travées dont la plus grande a 330 pieds d'ouverture et les autres 242 pieds. Il a été inauguré en 1860 par la Prince de Galles

*
* *

Tous les avantages que nous donnait la machine à vapeur permettaient sans doute d'échanger avec une grande rapidité les produits des différentes contrées ou de nous transporter avec facilité et rapidement nous mêmes là où nous sentions le besoin ou la fantaisie d'aller. Une conséquence de ce progrès fut aussi de nous permettre d'expédier prestement nos idées par lettres, qu'il fût question de correspondances d'affaires ou de sentiments : sous ce rapport, l'organisation perfectionnée de plus en plus par les malles postales put bientôt nous donner toute satisfaction désirable.

Cependant, ces correspondances par corps ou par lettres n'étaient pas sans occasionner des retards qui souvent, n'étaient plus en rapport avec les progrès acquis et l'activité fébrile qu'ils avaient engendrés.

Au point de vue où en étaient les choses, il fallait un agent qui pût devancer la rapidité de la vapeur, qui fut la pensée traversant l'espace instantanément pour aller porter à des milliers de lieues, nos sentiments, nos craintes, nos espérances, nos réclamations, nos protestations, nos ordres, enfin, toutes les impressions que nous éprouvons le besoin de communiquer immédiatement à ceux à qui nous avons des rapports et qui sont éloignés de nous, que nous soyons chef d'Etat, ministre industriel, commerçant ou simple particulier.

Après la vapeur qui lance en sifflant, en ronflant, ses tourbillons de fumée vers les cieux, comme le grand ouvrier matériel est venu le grand ouvrier mystérieux qui est comme l'esprit qui

vole, comme l'émanation de l'âme, qui s'en sert pour se transporter aussi rapide que l'éclair, là où il est nécessaire qu'elle prenne une forme tangible par l'expression. L'électricité est devenue désormais comme l'âme du monde, docile aux caprices de la science qui la captive, profitant de ses effets sans parvenir encore à s'expliquer sur son essence. Elle est l'éclair qui éblouit et aveugle; elle est le tonnerre qui foudroie sans pitié et au commandement de l'homme, elle fait le tour de la terre en suivant sans déviation le simple fil de métal qu'il a tendu sur les terres, qu'il a continué, enfermé dans une frèle enveloppe sur les surfaces solides inexplorées qui servent de bases aux masses mouvantes et sans fond des océans. Il a fait plus, il l'a contrainte à transmettre l'expression de sa voix par le téléphone ; il réussit à en faire un agent puissant d'éclairage, et il la soumet même à transmettre à des distances considérables les pouvoirs mécaniques dont il dispose dans des lieux où ces pouvoirs lui seraient inutiles c'est-à-dire, la force des chutes d'eau. C'est ainsi qu'un industriel de Grenoble, en France, est parvenu à transmettre au moyen de l'électricité, la force d'un pouvoir d'eau à plusieurs lieues de distance, en réalisant 60 pour cent de la force totale de la chute.

En continuant ce travail, je vais passer en revue les diverses applications de l'électricité, qui prennent chaque jour une extension qui parait illimitée, si l'on considère les découvertes incessantes qui surgissent continuellement dans son emploi.

*
* *

Les anciens, plus de six cents ans avant Jésus-Christ, avaient reconnu que l'ambre gris (*électron* en grec) avait la propriété, étant frotté, d'attirer les corps légers placés à peu de distance, de la même manière que l'aimant attire le fer, mais ils n'attachèrent pas plus d'importance à ce fait qu'à un simple accident. Mais à partir du XVIe siècle surtout, les savants Européens s'occupèrent grandement de cette question de l'électricité, produite par les corps frottés, et qui fut appelée *électricité* statique, parce qu'elle se tient en équilibre à la surface des corps. Vers la fin du XVIIIe siècle, Louis Galvani, professeur d'anatomie à Bologne, Italie, démontra que ce fluide pouvait aussi se développer par contact. Cette électricité fut appelée *dynamique*, ou à courant continu, parce qu'elle est en mouvement le long des corps conducteurs. Ce sont les découvertes de Galvani qui ont servi de point de départ aux applications industrielles de l'électricité.

Les travaux de Galvani ont une telle importance au point de

vue de la production de l'électricité dynamique, qu'il me serait difficile de continuer à traiter le grand sujet qui m'occupe sans chercher à en donner un résumé suffisant pour qu'on puisse en apprécier toute la portée.

Etant à faire des recherches physiologiques sur le système nerveux, il prit, un soir de l'année 1780, une grenouille dont il enleva les membres inférieurs, tout en conservant les nerfs qui les attachaient au corps, et il la dépose par hasard sur la tablette de support de sa machine électrique. Puis il remarque que chaque fois que l'on approchait le scalpel des nerfs au moment où l'on déchargeait la machine, les muscles de l'animal éprouvaient des contractions violentes; Galvani comprit que ces phénomènes étaient dus à l'électricité.

Plus tard, en 1786, voulant étudier les effets de l'électricité atmosphérique sur les mouvements de la grenouille, il en prépara une, passa un crochet de cuivre à travers la mœlle épinière, et la suspendit à une balustrade en fer. Impatienté de ne rien observer après de longues heures, il saisit le crochet et le frotta vivement contre le fer de la balustrade afin d'augmenter le contact des deux métaux. Aussitôt les muscles de la grenouille se contractèrent, ce qui se reproduisit chaque fois que le fer et le cuivre se trouvèrent en contact. Il remarqua les mêmes effets sur des grenouilles, mêmes décapitées depuis plusieurs heures, chaque fois qu'il introduisit deux lames de métaux différents entre un muscle et un nerf, sans l'intervention d'aucune électricité étrangère. Galvani reconnut un grande analogie entre l'électricité et l'agent du phénomène qu'il crut être une électricité particulière, et qui fut appelée *électricité animal galvanisme* ou *électricité galvanique*. Mais en 1799, Volta, professeur de physique à Paris, constata que cette électricité n'avait pas sa source dans le corps de la grenouille, mais provenait de l'action des deux métaux l'un sur l'autre. Il démontra que le contact de deux substances différentes développe de l'électricité chaque fois qu'il y a une action chimique entre elles, l'une des substances se chargeant d'électricité *positive* et l'autre d'électricité *négative* (1) et cette découverte le conduisit à l'invention de la pile qui porte

(1) Pour expliquer les phénomènes électriques, les savants admettent qu'il y a deux électricités de nature diverse, l'une positive, l'autre négative. La combinaison des deux fluides forme l'électricité neutre, et parconséquent inactive par elle-même, qui se rencontre dans tous les corps, et que l'on appelle aussi pour cette raison électricité naturelle. La décomposition de l'électricité naturelle ou neutre par la pile ou par d'autres moyens naturels ou artificiels, donne les éléments positif et négatif.

son nom et qui a immortalisé ce nom à jamais célèbre dans les Annales de la science.

La pile de Volta, si simple dans sa combinaisou, si puissante, si énergique, si admirable dans ses effets, n'est qu'une réunion de rondelles métalliques par couples, l'une en zinc et l'autre en cuivre, les couples empilés toujours dans le même sens étant séparés par une rondelle en drap humectée par de l'acide sulfurique étendu d'eau. Chaque couple forme un *élement*. La pile est d'autant plus puissante qu'elle compte d'éléments. La partie de la colonne terminée par une rondelle de cuivre est appelée pôle positif, parce qu'elle dégage l'électricité positive, celle qui est terminée par une rondelle de zinc est appelée pôle négatif par une raison contraire.

Oct. Cuisset.

(*A continuer*)

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

V

MATTAWA.

L'éducation catholique a été d'abord entièrement confiée aux mains des sœurs de charité d'Ottawa qui ont eu dans leur classe jusqu'à 150 enfants, filles et garçons. En 1882 elles furent déchargées des petits garçons qui passèrent sous les soins d'un maître laïque. Ces religieuses tiennent aussi l'hôpital qui est une véritable providence pour cette multitude d'étrangers qui travaillent dans les chantiers ou sur la ligne du chemin de fer. Il ne se passe guère de semaine sans que quelques-uns de ces travailleurs tombent victimes de quelque accident. Tous, qu'ils soient en état, ou non, de payer leur pension, trouvent chez ces bonnes sœurs, un asile pour abriter leur infortune, et des mères pour soulager leurs souffrances. Dans une même année, l'hôpital a ouvert ses portes à 300 malades, et jusqu'à 22 lits s'y sont trouvés occupés en même temps. Les sœurs qui, aujourd'hui, exercent ici leur zèle dans les fonctions d'institutrices, de garde-malades et de sacristine pour l'entretien de l'église sont la sœur St Jean, supérieure, les sœurs St Alexis, Charbonneau, Ste Thècle et Marie Rose. L'église catholique mesure 80 pieds sur 30; elle s'élève un peu en dehors de la ville, du côté ouest de la Mattawan, sur le haut d'un plateau, dominée par une colline couverte de jeunes pins. Bâtie en brique, avec son clocher étincelant, sa cloche argentine, son intérieur bien fini, son jubé, son harmonium, son chemin de la croix, ses statues, son autel élégant, sa sacristie extérieure, elle fait beaucoup d'honneur à l'activité et au dévoûment des Rév. P. P. Oblats dont le zèle religieux, du reste, opère tant de bien dans ces missions difficiles.

Sur ce plateau de sable et de gravier, où est construite la chapelle, circule à travers de jeunes pins clair-semés, un chemin

vraiment royal. Quand Mattawa sera devenu une ville de cinq ou dix mille âmes, c'est là sans doute que s'élèveront les résidences somptueuses, les villas champêtres et les châteaux ambitieux. Pour le moment, partant de l'église, après une marche de cinq minutes, nous arrivons au cimetière catholique, bien cloturé, bien divisé en lots, adossé d'un côté à un pic en granit, de l'autre séparé de la rivière par des prairies qui descendent en déclin jusqu'au bord des eaux. Puisqu'il nous faut tous aller un jour dormir au cimetière, pour les morts ce doit être une consolation d'attendre le grand jour de la résurrection en ces lieux enchanteurs, dans un lit de gravier sec, à l'abri des vents d'ouest, ayant une vue longue sur un fleuve charmant, en face de coteaux superposés qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux limites de l'horizon.

Sainte-Anne est la patronne de Mattawa. Une statue de cette grande sainte, a été placée audessus du maître autel, et de là, comme sur un trône de grâces, elle semble protéger non seulement les fidèles agenouillés à ses pieds, mais encore tout le pays circonvoisin. Aux premiers temps de la colonie, les voyageurs dans les pays d'en haut, et les coureurs des bois, avant de quitter les habités, mettaient pied à terre en haut de l'île de Montréal, et entrant dans un pieux sanctuaire dédié à Sainte-Anne, au moment de s'enfoncer dans les forêts, les périls et les fatigues de tous genres, ils disaient pieusement la dernière prière qu'ils récitaient dans un temple : *Sainte-Anne, patronne des voyageurs, priez pour nous.* De nos jours, maintenant que la colonisation a remonté le cours de l'Ottawa, par une disposition toute providentielle, voici que Sainte-Anne s'est choisie une nouvelle résidence aux confins de la civilisation, au confluent des deux rivières qui conduisent dans les solitudes profondes. Aujourd'hui, comme autrefois, les hommes de travail et de religion, avant de partir pour les hasards et les chantiers lointains du Népissingue ou du Témiscamingue, peuvent répéter, aux pieds d'une statue de Sainte-Anne, la prière traditionnelle : *Patronne des voyageurs, priez pour nous.*

Il y a vingt-cinq ans Mattawa n'était qu'un rocher couvert d'une épaisse forêt. Les voyageurs et les hommes de chantier étaient, ponr ainsi dire, les seuls habitants qui, pendant une saison de l'année, donnaient de la vie à ces rivages déserts. Pourtant en 1836, il y avait déjà un poste isolé de la compagnie de la baie d'Hudson pour traiter avec les sauvages des environs ; c'est ce que nous apprend M. Dupuy, prêtre de l'évêché de Montréal dans sa relation où il nous raconte la première mission que fit

M. de Bellefeuille dont il était l'assistant, aux sauvages alors infidèles du lac Témiscamingue. Je citerai ses paroles et l'on me pardonnera la longueur de la citation, vû que ce fut la première fois que le sang de l'agneau divin descendit sur ces rives, qu'il choisit et consacra en quelque sorte le lieu d'une future mission qui devait devenir si florissante.

« Nous nous mîmes en frais de gagner Mattawan. En chemin nous fûmes reconnus par deux familles du lac des Deux Montagnes, hébergées dans une maison de chantier. Rien ne saurait égaler la joie de ces pauvres gens à la vue de leur ancien père M. Bellefeuille. Ils tombaient à genoux pour lui demander sa bénédiction. Apprenant que nous devions coucher à Mattawan, ils voulurent nous y suivre. Il n'y avait dans ce poste qu'une chaumière et un petit hangar appartenant à la compagnie et à un demi-arpent de là une maison de chantier assez bonne. En y arrivant M. Bellefeuille se mit à instruire et à confesser les sauvages et M. Dupuy remonta jusqu'à la Fourche de la petite rivière qui vient du côté du lac Népissingue. Il y trouva des gens en chantier à qui il annonça que le lendemain ils pourraient entendre la messe à Mattawan. Ils s'y rendirent ponctuellement au nombre de douze à quinze. M. Dupuy célébra la messe à laquelle assistèrent trente à quarante personnes. Providence admirable qui réunit autant de monde dans un lieu si écarté, où la victime pure et sans tache qui, selon le prophète, doit être offerte du Levant au Couchant, n'a jamais été immolée. Les airs et les forêts retentirent des louanges du Seigneur. Deux personnes eurent même le bonheur de communier. C'étaient la femme et le fils de M. Perreault, cousin du protonotaire de Québec, vieillard de 74 ans, qni malgré son grand âge avait eu le courage d'aller voir sa famille à Québec, et était alors en route pour le Sault Ste-Marie où il est établi. » Le départ eut lieu à 11 heures de l'avant-midi.

L'année suivante M. Bellefeuille, seul prêtre cette fois passa encore la nuit à Mattawan. « Le 21 Juin nous couchâmes au poste de Mattawan, à l'embouchure de la rivière du même nom. Là je trouvai encore une famille algonquine du lac des Deux Montagnes ; je baptisai un des enfants et confessai les autres. »

M. Bellefeuille mourut en 1838. Son œuvre fut continuée par MM. Poiré, Moreau et Bourassa ; puis elle passa en 1845, aux mains des RR. PP. Oblats qui poussèrent leurs courses apostoliques jusqu'à la baie d'Hudson, et en même temps inaugurèrent un nouveau genre de missions, celles des chantiers. Chaque année, les missionnaires durent continuer à arrêter à Mattawa,

une ou deux fois par été, et c'est tout ce qu'avait alors d'exercises religieux cette pointe isolée et déserte,

Il y a une trentaine d'années, la population blanche, attirée par les salaires des chantiers, commença à se jeter sur les deux rives de l'Ottawa et sur la Mattawan. Les Pères Oblats firent une visite régulière à Mattawa en 1860, et ils continuèrent régulièrement : en 1860, le P. Déléage ; 1861 le P. Pian ; 1862, 1863, 1864, 1865, le P. Lebret ; 1866, le P. Guégen ; 1867, les Pères Guégen et Lebret ; 1868, le P. Nédelec ; 1869, le P. Poitras. Dès 1863, on jeta les fondations d'une chapelle ; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa l'honora de sa présence en 1864, et il y donna la confirmation à un grand nombre de fidèles de tout âge et de toute nation.

Les missionnaires hivernèrent pour la première fois à Mattawa pendant l'hiver de 1869 à 1870. Ce fut le Père Nédelec d'abord tout seul, il fut ensuite rejoint par le P. Guégen. Comme ils n'avaient pas de résidence à eux appartenant, ils reçurent une hospitalité aussi genéreuse que cordiale de la part de M. Noah Timmens, le plus ancien habitant et le fondateur de Mattawan ; pendant quatre ans encore la maison de ce brave citoyen servit de presbytère. Parmi les autres bienfaiteurs de l'église, on peut compter au premier rang MM. Olivier Latour, Ouellet et Pierre Lajambe. La chapelle fut achevée, elle présentait une apparence tout-à-fait proprette avec ses bancs neufs, son jubé, sa sacristie, ses vitraux peints, son chemin de la croix, son enfant Jésus, ses bouquets artificiels et son set complet d'ornements. Mattawa était devenu le rendez-vous des bourgeois de chantier. La présence du prêtre et d'un médecin y attirait une foule de gens. La population sédentaire tant du petit village que des environs pouvait être évaluée de 300 à 400 âmes, 55 familles catholiques, 25 protestantes ; la population flottante s'élevait à 2000 environ. La vie et le mouvement naissaient sur ces bords.—J'ai sous les yeux un journal, tenu par le R. P. Nédelec année par année, tout-à-fait intéressant ; j'y puiserai à pleines mains.

1871.—Missionnaires : les PP. Poitras, Nédelec et Guégen. De cette résidence, pendant l'hiver, les pères vont, en différentes directions, faire la mission des chantiers. Il passa plusieurs parties d'arpenteurs qui localisent le tracé du chemin de fer « Le Pacifique Canadien. » Le nombre des jeunes gens qui montent dans les chantiers est plus considérable que jamais. Dans les bois, les fermes commencent à s'ouvrir ; sur la rivière il s'établit une ligne régulière de bateaux, sans compter que le steamboat

monte des Joachims à la Roche Capitaine. En hiver une ligne de stage fonctionne aussi régulièrement pour le transport des voyageurs. La civilisation envahit Mattawa. Deux écoles se sont ouvertes, l'une chez M. Bangs, fréquentée par cinq sujets protestants, l'autre chez M. Timmens, laquelle compte trente élèves catholiques ; la première est tenue par une institutrice diplomée, l'autre par le missionnaire non titré, c'est bien le petit grain de sénevé : l'école n'a pour salle qu'une pauvre hutte, pour pupitre que des bancs de bois bruts, et le professeur n'a pour traitement que le travail gratuit.

1872.—Missionnaires des chantiers, les PP. Poitras et Guégen ; le P. Nédelec connu les fonctions de missionnaire résident et de professeur d'anglais, de français et de sauvage ; au printemps il part pour les missions lointaines de la baie d'Hudson. Au mois de février le juge Doran tient la cour de session. Le gouvernement nomme des magistrats pour les petites causes, M. N. Timmens et M. J. McDonald. On bâtit une maison pour les Péres et le P. Poitras, pour la circonstance, se fait maçon et charpentier. Le village se développe, la campagne s'ouvre. Mattawa est doté de la présence d'un révérend ministre, appartenant à la secte des méthodistes.

1873.— Décidément Mattawa est devenu le grand dépot des chantiers d'en haut. On jette bâtisses sur bâtisses, on se dispute les roches. Les PP. Poitras et Guégen continuent à visiter les chantiers, le Père Nédelec garde la résidence pendant l'hiver et va à la baie d'Hudson pendant l'été. Quarante enfants fréquentent l'école, le lycée est transporté au presbytère, le P. Nedelec fait la classe le matin et mademoiselle Marguerite Timmens l'après-midi. On établit une nouvelle mission aux Deux-Rivières. Le presbytère est terminé en dehors et en dedans, le tout est sur un pied bien convenable. Déjà les abords du lac Népissingue attirent les regards des spéculateurs, c'est le champ futur de la colonisation dans ces parages. Puissent nos catholiques ne pas se laisser dévancer et prendre leur part dans cet héritage du testament d'Adam.

1874 et 1875.— Mattawa, pendant ces deux années, fait peu de progrès. Jamais de mémoire d'homme le commerce de bois n'a subi une pareille crise. Les banqueroutes succèdent aux banqueroutes parmi les bourgeois de chantier et les aubergistes habitués à vivre dans l'abondance ; la gêne et la pauvreté se sont abattues

sur les habitants échelonnés le long de la rivière. L'argent autrefois si commun est devenu plus que rare. Les fermiers auront à changer leur manière de vivre ; ils devront désormais compter davantage sur les produits de leurs terres et moins sur les ressources souvent précaires des chantiers. La leçon dure pour le moment, pourra avoir pour l'avenir de bons résultats. L'école a été définitivement établie sur un pied légal. Deux causes cependant l'empêchent de fleurir comme elle le devrait, le défaut de ressources pécuniaires et l'indifférence des parents à envoyer leurs enfants à la classe régulièrement. On a bâti une prison, ce n'est pas sans besoin. Puisse-t-elle avoir pour effet d'effrayer les ivrognes. La mission qui s'étend depuis le pied de la Roche Capitaine jusqu'aux eaux de la Keepawe et sur la Mattawan jusqu'au lac Népissingue renferme une population catholique d'environ 500 âmes. Mattawa : 82 familles, 214 communions, 398 âmes. Sur ce nombre les sauvages comptent pour 22 familles, 113 âmes. Deux Rivières, 17 familles, 57 communions, 102 âmes. Il est difficile d'énumérer la population flottante qui va et vient sur un aussi vaste territoire ; à certaines époques, elle dépasse certainement trois mille. Au mois de Juin un steamboat se mit à voyager entre Mattawa et Deux-Rivières, et au mois de Septembre le télégraphe, sur les ailes de l'électricité commença à apporter les nouvelles de l'extérieur.

1876.—La crise continue. Le défrichement des terres avance à pas lents, mais surs. La nature du sol, quoique rocailleuse, n'est pas stérile ; il ne faut pas juger des terrains par les environs de la rivière qui sont couverts de rochers, l'intérieur est bien préférable. Les grains de toute espèce poussent et mûrissent bien. La religion et la moralité de la population laissent peu à désirer. De tout l'été, il ne s'est pas vendu une goutte de boisson dans la place, c'était une vraie bénédiction. Tout était tranquille, point de ces désordres qui accompagnent toujours l'ivrognerie. Le R. P. Poitras, chargé de la mission de 1870, a été rappelé ailleurs par l'obéissance ; sa place est occupée temporairement par le R. Père Prévost. Le R. P. Nedelec, qui continue à faire chaque printemps sa mission de la baie d'Hudson, vient presque toujours prendre ses quartiers d'hiver à cette résidence.

Mattawa eût l'honneur de recevoir, cette année, la visite de Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa ; il y avait douze ans qu'il n'avait pas vu son premier pasteur. Quel changement ! alors les sauvages étaient presque les seuls habitants de ces lieux solitaires ; aujourd'hui ils ont été comme submergés par l'émigration des

blancs de toute nation. Alors Mattawa n'était qu'un petit poste de traite de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson; aujourd'hui c'est un joli village qui sourit aux plus belles espérances d'avenir. Alors la religion n'avait qu'une chapelle à moitié achevée ; aujourd'hui elle en a deux dans un assez bon état et convenablement pourvues de tout ce qui est nécessaire à la décence du culte. Sa Grandeur était accompagnée de M. O'Connor, curé de St Patrice d'Ottawa, de M. Faure, curé de Pembroke, et de son neveu M. l'abbé Duhamel. Quelques jours plus tard arrivaient le R. P. Soulier, visiteur, en la compagnie du R. P. Antoine, provincial de la Province du Canada. Ce fut l'année des nobles et précieuses visites.

1877.—Les temps sont durs. Le nombre des habitants augmente insensiblement. La récolte a été abondante, mais point de débouchés pour en écouler les produits. Le besoin d'un moulin à farine se fait vivement sentir, sans cette amélioration un grand nombre de colons finiront par déserter le pays. Le gouvernement a fait bâtir un beau pont pour relier les deux rives de la Mattawan. L'école, partie péniblement, développée heureusement, s'est fermée peu honorablement. Il faut espérer que ce ne sera qu'une éclipse.

Le 2 Mars s'est endormi dans le Seigneur le grand missionnaire des chantiers, le R. P. Reboul. Il avait été frappé par la maladie à la fin de la campagne, dans le haut de la Petewawe ; le lendemain de son arrivée à Mattawa, il rendait son âme à Dieu, muni des sacrements de l'église, au milieu de ses frères, désolés de sa perte, mais consolés au souvenir de ses œuvres : *non constristemini sicut et cœteri qui spem non habent.* Pendant vingt-cinq ans les chantiers avaient été le théâtre de son indomptable énergie, de son inépuisable activité et de son zèle à toute épreuve. Il est mort en brave soldat, les armes à la main. *Beati mortui qui in Domino moriuntur !*

1878.—Trois religieuses du couvent des Sœurs Grises d'Ottawa Sœurs St Alexis, Ste Mélanie et Ste Eudoxie, sont venues se charger de l'instruction des enfants et du soin des malades. C'est un tout petit gland jeté dans le sol par la main de la Providence, mais qui deviendra, avec le temps un grand chêne. Mattawa ne veut pas d'écoles communes, d'écoles sans Dieu ; il ne sort généralement de ces sentines de fausse éducation que des impies ou des indifférents. Ces bonnes religieuses formeront pour l'avenir une génération de chrétiens pieux, instruits, moraux et polis. Ici

il faut que chaque enfant soit instruit dans sa langue, au moins pour ce qui regarde la religion ; seules, des personnes d'abnégation peuvent se charger d'une besogne aussi multiple que difficile. A la fin de l'année 67 élèves fréquentaient les classes... Quel bienfait qu'un hôpital ! Dans le cas de maladie contagieuse, personne ou presque personne ne voulait ouvrir sa porte aux pauvres affligés. Les autres malades payaient pour leur pension des prix exorbitants et dépensaient dans un mois les épargnes de tout un hiver. Les catholiques souvent languissaient dans un milieu dangereux et dans une atmosphère délétère au bien de leur âme. Ces étrangers, loin de leur famille, trouveront à leur chevet de nouvelles mères et de véritables sœurs. Les Pères ont abandonné leur maison aux religieuses, et se sont retirés dans une petite résidence, plus que modeste, l'ancienne maison d'école, située au coin du nouveau pont. Si des commencements humbles sont la marque d'un avenir brillant, alors la mission de Mattawa, avec son école et son hôpital, doivent s'attendre à voir des jours non pareils de gloire et de prospérité.

Le village a vu s'élever une église protestante. Le P. Nédelec, après sa campagne d'été à la baie d'Hudson, et sa campagne d'automne aux environs de Pembroke et d'Eganville, est venu prendre ses quartiers d'hiver avec le R. P. Poitras, de nouveau en charge de la résidence. Plusieurs familles montent pour s'établir sur des terres du côté du lac Talon. Bon nombre de travaillants sont employés dans les billots, presque personne dans le bois carré.

1879.— La stagnation dans les affaires continue. 50 familles sont déjà fixées au lac Talon, 35 catholiques, 15 protestantes. Deux-Rivières a sa chapelle et sa maison d'école. A La Roche Capitaine on a également bâti une maison d'école qui servira provisoirement de lieu de réunion pour les catholiques des environs. Le R. P. J. U. Poitras, qui a tant fait pour le développement spirituel et temporel de Mattawa, a été enlevé à l'affection de ses paroissiens et nommé à la maison de Hull. Son remplaçant est le R. P. Déléage, ancien missionnaire de la baie d'Hudson, qui a été en charge de la mission du Désert depuis 20 ans. L'école séparée est sur un bon pied ; après la tempête, le calme. On n'obtient rien sans trouble.

1880.— La colonisation progresse au lac Talon et dans les environs du lac Népissingue. Mattawa grandit. Il s'ouvre un nouveau genre de missions, la visite des travailleurs sur la ligne

du chemin de fer du Pacifique Canadien. Les chars se sont rendus pour Noël aux Deux-Rivières. Environ 1300 hommes ont travaillé sur la ligne ; ils sont pour la moitié à peu près, Canadiens-français ; les autres appartiennent à toutes les nations du globe. On a commencé les travaux de nivellement aux environs du village. Cet automne les chantiers ont repris comme dans les bonnes années. Plus de 3000 hommes sont dispersés au fond des bois dans les limites du district. L'ouvrage du ministère augmente. Dans le cours de l'été, on a bâti pour les Pères, à une petite distance de l'hôpital, une assez jolie maison en brique, c'est la première du genre que voit s'élever cette partie éloignée du pays. Le R. P. Antoine, provincial, et le R. P. Bournigalle ont visité la mission. Le R. P. Mourier a assisté à la résidence le P. Déléage. Comme à l'ordinaire, depuis nombre d'années, le P. Nedelec a fait sa tournée d'Abbitibi, de Moose, d'Albany, du Fort William et de la *Bonne Chère*.

1881.—L'état des affaires est revenu plus florissant que jamais, les chantiers sont nombreux, la première locomotive du Pacifique est entrée à Mattawa au mois d'août. Les pères ont visité 75 chantiers, grands et petits, sans compter les familles éparpillées ça et là dans la solitude, les sauvages tant de la Keepawe que de la Grande Rivière : plus de 2000 personnes ont profité de ce côté-là, du bienfait de leur ministère. D'un autre côté les gens du chemin de fer n'ont point été négligés, ils se sont élevés au nombre de 2000, presque tous catholiques : 1500 Canadiens, 400 Irlandais et 100 de différentes nations.

Le R. P. Déléage a reçu pour assistant le jeune P. Eméry. Le P. Barber a prêché cette année la première retraite qui se soit donnée dans l'endroit. L'église a été considérablement augmentée, elle se trouve au niveau des progrès du village et fait beaucoup d'honneur à la générosité des catholiques.

Le 26 Juillet Mgr Duhamel, pour la seconde fois, venait faire sa visite pastorale à Mattawa ; il était accompagné du R. J. B. Proulx, professeur au séminaire de Ste-Thérèse, et de M. l'abbé J. Robert. Sa Grandeur arriva de Kloc's Mills par le steamboat du capitaine Mulligan. Malgré les incertitudes et les menaces d'un ciel pluvieux, toute la population en habits de fête attendait sur le rivage ; une fanfare jetait dans les airs ses joyeux accords, et la mousqueterie faisait redire aux échos des montagnes l'allégresse générale. La foule tomba à genoux pour recevoir la bénédiction de son premier pasteur, puis se releva pour l'accompagner à la chapelle du couvent où il y eut sermon en français et en

anglais. Monseigneur leur annonça que le lendemain il partait pour la mission du lac Talon, et que, par conséquent, la visite épiscopale à Mattawa n'aurait lieu qu'à son retour. Le 29 Juillet au soir, l'évêque faisait son entrée solennelle. Le 30 et le 31 furent donnés les exercices d'une véritable mission : deux sermons dans l'avant-midi, deux sermons dans l'après-midi, confessions, préparation des enfants à la confirmation, visite du cimetière. L'église s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule, près d'une centaine d'hommes ont dû rester à l'extérieur. Elle était ornée de tentures de diverses couleurs et de couronnes de verdures ; la messe du second ton fut chantée par un chœur bien exercé, il y eut cérémonie de la confirmation, messe pontificale, bénédiction papale : jamais Mattawa n'avait vu tant de splendeur.

1882.— La population augmente. Jamais on ne vit tant de chantiers que cet hiver, on en a visité au delà de cent, et plus de 3000 catholiques. Les Pères continuent de porter les secours de la religion sur le chemin de fer du côté du lac Népissingue. Les missions du lac Talon, des Deux Rivières et de la Roche Capitaine se développent, l'ouvrage s'accroît, le zèle est à la hauteur des besoins, mais les santés s'épuisent. La moisson est abondante, et les ouvriers peu nombreux ; quatre missionnaires ne peuvent suffire aux travaux si multiples de cette desserte.

Un évènement important s'est accompli dans le cours de cette année, l'érection du vicariat apostolique de Pontiac, dont Mattawa fait partie ; le vicaire apostolique est Mgr N. Z. Lorrain, qui a été sacré évêque de Cythère le 21 Septembre dans l'église de Notre-Dame de Montréal. Le P. Déléage a été transféré à Témiscamingue, et le P. Poitras est revenu encore une fois directeur de la résidence de Mattawa. La mission fit une nouvelle acquisition dans la personne du P. Cahill, qui fut chargé de la mission de Rockliffes, 42 milles plus à l'est en descendant l'Ottawa. La maison de Mattawa est devenue indépendante, elle a été séparée de celle de Témiscamingue dont elle dépendait depuis sa fondation. Les catholiques ont deux écoles séparées, les petits garçons sont passés sous les soins d'un maître laïque ; petits garçons et petites filles nombrent environ 150. L'école protestante compte une trentaine d'élèves. Nos frères séparés ont maintenant trois églises et trois ministres.

1883.— Mêmes Pères, mêmes travaux. Le P. Paradis qui était parti avec le P. Nédelec pour faire la mission de la baie d'Hudson

est tombé malade à Abbitibi et a dû retourner à Témiscaminguë. Le P. Emery a dit adieu à la place, ayant reçu son obédience pour le diocèse de Boston; il est maître des novices pour la province Américaine. Son remplaçant comme missionnaire au lac Talon est le R. P. Legault. Plusieurs nouvelles bâtisses s'élèvent du côté ouest de la rivière Mattawan, déjà 18 familles y résident. Les Pères y construisent près de l'église un nouveau presbytère à deux étages, qui aura 46 pieds sur 37, avec une cuisine de 32 sur 18. On parle aussi d'y bâtir un couvent et un hôpital. Ce sera là, dans un avenir prochain, la plus belle partie de la ville.

Le 28 Juillet, Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, faisait sa première visite à ses ouailles de Mattawa. A 10½ heures du soir, le train qui apportait Sa Grandeur entrait en gare. Toute la population était sur pied en habit de fête. Une procession au flambeau, composée de plus de 200 torches, précédant la voiture de l'évêque, se mit à se dérouler avec ses flammes vacillantes à travers les rues de la ville, comme un long serpent de feu; toutes les maisons étaient illuminées: le jour était revenu au milieu des ténèbres de la nuit. Ses cuivres sonnants réveillaient les échos endormis des montagnes; les chemins étaient bordés de sapins, d'érables et de pins verdoyants, des arcs de triomphe, au nombre de six, s'élevaient de distance en distance, on y lisait les mottos: *Bienvenu*, *Welcome*, *et cead mille failthe*, ce qui veut dire en Irlandais, paraît-il, *mille fois bienvenu*. Le lendemain, dimanche, à 10 heures, une nouvelle procession se forma à la maison des pères pour conduire Sa Grandeur à l'église qui se trouve à un demi mille de distance, sur l'autre côté de la rivière: spectacle édifiant que de voir cette longue suite de peuple, front découvert, la croix en tête, aux accords de la fanfare et de la musique militaire, défiler par la rue principale traverser le pont tout habillé pour la circonstance de feuillage et de verdure, et grimper à pas lents les flancs de la colline, c'était beau, c'était pieux!

A la porte de l'église la foule se rangea en demi cercle; et deux adresses furent présentées à Sa Grandeur; elles furent lues respectivement par M. A. Fink et M. R. Gorman. Entre autres choses Monseigneur répondit qu'il était heureux de recevoir leurs démonstrations de joie et de respect. Elles ne pouvaient s'adresser à lui personnellement puisqu'il leur était inconnu jusqu'à ce jour; mais elles visaient plus haut, elles s'adressaient à la religion dont il est le premier dignitaire dans ce diocèse, à Dieu dont il est le représentant. On l'avait appelé dans une de ces adresses un soldat de la foi, il est plus, il est général, et c'est en cette qua-

lité qu'il vient passer en revue les officiers et les simples soldats de l'armée chrétienne. Déjà il est en état de rendre hommage à leur zèle pour l'honneur du culte extérieur. Ils ont compris que, pour le bonheur et l'avancement d'une localité, ce n'est pas tout d'élever des édifices matériels, de favoriser le commerce et l'industrie il faut avant tout poser une base morale, établir un fondement spirituel. C'est en vain, dit le Psalmiste que l'on bâtirait, si Dieu lui-même ne garde la cité. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

Les exercices de la visite, messe pontificale, instructions, confirmation, prières pour les morts, tout s'est passé comme à l'ordinaire en pareille occurrence. On ne put s'empêcher de remarquer l'empressement avec lequel les paroissiens assistèrent à tous les offices, l'église était trop étroite pour contenir la foule.

Le 21 Octobre, Monseigneur le vicaire apostolique est revenu à Mattawa pour le baptême d'une cloche et la bénédiction du cimetière : année privilégiée qui apporta à la petite ville, à deux reprises, la visite, les bonnes paroles et les bénédictions de son premier pasteur.

Conclusion.—D'après ce journal du R. P. Nedelec que je viens de citer en grande partie, on peut voir que le zèle des Pères de cette résidence s'exerce sur quatre théâtres différents, Mattawa et les missions sédentaires comme Deux Rivières, Rockliffe et le lac Talon, les missions sauvages, les missions des chantiers et les missions du chemin de fer.

A Mattawa, les choses se passent à peu près comme dans une paroisse ordinaire, si on excepte que, à certaines époques de l'année, il faut soigner au spirituel, outre les habitants de l'endroit, une foule de voyageurs qui arrivent par bandes comme des oiseaux de passage, ce qui n'apportent pas un minime surcroît d'ouvrage.

Voyage de cinq à six cents lieues chaque été sur les rivières et les lacs en canot d'écorce, portages par douzaine de douzaine à travers les forêts, les montagnes et les marécages, nuits souvent froides et humides passées à la belle étoile, pluies d'orages sur les épaules, guerre acharnée de la part des moustiques, des maringoins et des brulots, cohabitation avec un peuple grossier, isolement, tels sont les principaux sacrifices que demandent à la nature les missions sauvages ; cependant elles sont encore bien moins difficiles que celles des chantiers et du chemin de fer.

Les chantiers renferment une population de toute race et de toute tribu : Canadiens, Irlandais, Ecossais, Anglais, Américains ; de toute religion : catholiques, anglicain, presbytériens, métho-

distes et que sais-je ? Pour ne froisser personne, pour plaire à tant de gens disparates, il faut un grand tact, une grande expérience, un grand savoir faire. Sans cette connaissance des hommes et des choses, la mission ne ferait pas beaucoup de bien, même elle pourrait faire beaucoup de mal. Que de patience il nous faut pour tout endurer, que d'énergie pour tout remuer, que de gaieté pour porter la joie partout, que de santé pour endurer des fatigues qui se renouvellent chaque jour, que de science du cœur humain pour distinguer quelle fibre toucher, enfin surtout quel coup d'œil exercé pour savoir de suite que dire, que taire et que faire.

Le chemin de fer présente les mêmes épines et les mêmes difficultés ; de plus les auberges, les mauvaises compagnies, l'ivrognerie et la crapule ont suivi les travailleurs sur la ligne. Les agglomérations sont plus considérables, les mauvais sujets plus nombreux, le respect humain plus profond. Où trouver des lieux de réunion convenables pour les exercices du culte ? Comment convoquer ces groupes épars ? Le missionnaire, avant de partir, doit faire une ample provision de dévouement de douceur, d'activité et de prudence.

Mais aussi que de bien ces hommes de Dieu ont produit dans l'obscurité, dans l'ombre et le silence ! Nos voyageurs, autrefois d'une réputation si peu enviable, sont devenus une classe d'hommes respectables et respectés. Les familles se consolent en voyant partir leurs enfants pour aller travailler sur les voies ferrées, quand elles pensent qu'ils rencontreront dans leur éloignement les secours et les consolations de la religion. La bonne nouvelle a retenti dans les forêts jusqu'aux extrémités de l'Amérique. *In omnem terram exivit sonus eorum.* Heureux les apôtres dont les mains ont opéré au milieu des peuples de semblables prodiges de la grâce. *Per manus autem apostolorum fiebant signa et prodigia multa in plebs.* Heureuse la congrégation religieuse qui a produit de tels sujets. Les rosées, la fécondité et les bénédictions du ciel ne sauraient lui manquer.

J. B. Proulx, Ptre.

(*A continuer*)

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(*Suite*)

III

LE MONDE DE JUPITER

Douze cent trente globes terrestres, réunis en un seul corps d'un volume égal à leur somme, paraîtraient devoir former un astre qui serait plutôt un soleil parmi des astres moindres qu'une simple planète dépendante d'un soleil. Et de fait, Jupiter dût sembler un soleil aux siècles de sa jeunesse. Alors son immense volume était bien des fois plus grand encore, et lui-même, tout feu et toute clarté, il répandait la lumière et la chaleur dans les mondes plus lointains d'Uranus et de Saturne, qui s'étaient éteints plus tôt que lui et qui, aujourd'hui, vû son extinction, sont tombés pour toujours dans les horreurs d'une nuit froide et obscure. Même à présent, quoiqu'il ait perdu sa lumière propre et qu'il se soit contracté par suite du refroidissement, Jupiter resplendit encore dans le firmament, grâce à la lumière du soleil, et il se présente à nous comme un astre colossal dans notre système planétaire.

Comparés à lui, Mercure, Vénus, Mars, la Terre sont comme des petits pois auprès d'une orange ; les astéroïdes comme des grains de sable ; Saturne le suit à une grande distance, et à une bien plus grande encore, Uranus et Neptune, et pourtant, ce sont là des géants ! Son diamètre réel est 11 fois celui de la Terre et mesure partant 142,000 kilomètres. Un ruban qui s'étendrait de la Terre à la Lune ne serait pas assez long pour entourer entièrement le globe de Jupiter.

Mais d'un autre côté, le poids de cette planète ne correspond

nullement à son énorme volume. Car sa densité moyenne, due à la compacité des matières qui la composent, est peu supérieure à celle de l'eau et de plus d'un cinquième inférieure à la densité moyenne de la Terre. Ici-bas, presque tous les corps qui se trouvent à la surface du globe, terres, roches, métaux, sont plus pesants que l'eau et coulent à fond ; bien peu seulement, comme le bois, surnagent à la surface : et, plus on descend vers le centre de la terre, plus aussi on voit les minéraux devenir compactes, soit que les plus pesants se soient précipités les premiers au temps où notre globe était encore en fusion, soit que la pression des couches superposées les ait durcis et comprimés. Dans le monde de Jupiter, les solides de la surface doivent être moins compactes que le sucre, et les liquides plus légers que la térébenthine.

Il est vrai que ces corps pèsent là-haut plus de deux fois plus qu'ici-bas, et cela, grâce à la très forte attraction exercée sur eux par la planète en raison précise de son énorme volume. Mais, sur la terre, et dans les mêmes conditions dans lesquelles sont nos substances terrestres, ils manifesteraient tout de suite par une légèreté étrange leur manque de densité. Un granit de Jupiter, jeté dans l'eau, surnagerait comme un morceau de bois, et l'eau de ses mers s'étendrait sur les nôtres comme un voile de pétrole. Les substances de l'intérieur sont naturellement plus compactes, surtout s'il est vrai, comme quelques-uns le pensent, que la grande planète ne soit pas encore arrivée à l'état de solidité complète ; alors en effet les couches inférieures sentiraient toute la pression des couches supérieures. Les gaz réfractaires, réduits par Carteret à l'état liquide, au moyen de la pression et du refroidissement, peuvent former là d'immenses dépots liquides et solides, si toutefois, comme doit être le cas dans le noyau central, la haute température de l'intérieur ne réussit pas à tenir séparées les molécules, en dépit de l'énorme pression qui tend à les serrer les unes contre les autres.

L'effet de ces deux conditions réunies est de réduire la matière interne de cette planète à un état intermédiaire entre le solide et le gazeux. Chaque molécule, dans le poste qu'elle occupe et où la tiennent clouée les deux puissantes forces opposées, a une stabilité accidentelle et une dureté semblable à celles des corps solides. Et cependant, grâce au manque de cohésion entre les molécules, on ne peut pas dire que le corps ait cessé d'être à l'état gazeux. On croit généralement qu'il en est de même de la matière du soleil, qu'elle n'est pas solide en réalité mais que chacune de ses molécules est néanmoins aussi compacte que les corps terrestres les plus durs. Tel est aussi probablement le noyau central de la

Terre et, à plus forte raison, celui de Jupiter, telle enfin, d'après une juste proportion, les couches moins éloignées du centre.

A la surface même, eu égard à sa gravité deux fois et demi supérieure à celle de la Terre et par suite de laquelle les couches inférieures doivent être comprimées outre mesure; eu égard aussi au peu de densité de la planète, qui, avec son immense volume, ne pèse cependant que 310 globes terrestres, le P. Secchi prétendait qu'il ne pouvait se trouver aucun corps à l'état solide. Mais ceux à qui il plaît de peupler tous les astres, veulent qu'au moins on regarde comme solide l'écorce extérieure. Rien ne prouve évidemment le contraire, rien non plus ne prouve la vérité de cette assertion, et nous aimons à le noter pour maintenir toujours la distinction entre ce qui est certain et ce qui n'est que probable.

Le poids et la densité d'une planète une fois connus, nous pouvons procéder à l'étude de plusieurs phénomènes qui s'y font remarquer. Si Jupiter n'était pas plus volumineux que la Terre, son poids étant 310 fois celui de notre globe, il s'ensuivrait que les corps, situés à sa surface, pèseraient 310 fois plus que les corps égaux sur la surface de la terre. Un kilogramme de viande transporté en Jupiter en pèserait tout aussitôt trois cent-dix, et partant une personne, pèsant 50 kilogrammes sur la terre, se trouverait subitement là-haut transformée en un amas immobile de 15,500 kilogrammes. La cause en est que, la gravité s'exerçant en raison directe des masses, autant la masse de Jupiter surpasse celle de la Terre, autant l'attraction exercée par lui sur les corps environnants surpasse l'attraction exercée par la Terre sur les corps qui l'entourent.

Mais l'attraction est encore soumise à deux autres lois. La première c'est qu'elle va en diminuant en raison du carré de la distance entre le centre d'attraction et le corps attiré : si la distance est doublée, l'attraction se réduit à un quart, si elle est triplée, elle se réduit à un neuvième, si elle est quadruplée, à un seizième, et ainsi de suite. La seconde loi, c'est que si le centre d'attraction est une sphère, la distance se compte du centre même de la sphère, vû que l'effet est absolument le même que si toute la force attractive était concentrée dans le seul point central. Or la masse de Jupiter n'est point encore condensée en un petit globe comme celui de la Terre, mais elle forme une sphère d'un rayon 11 fois plus grand. De là il suit que les corps situés à sa surface sont à une distance 11 fois plus grande de son centre que les corps terrestres ne le sont du centre de la terre. Et ainsi, la masse se trouvant compensée par la distance, le poids

des corps sur Jupiter se trouve n'être que deux fois et demi celui des corps sur la Terre.

Si les plaines sans limites de ce monde sont parcourues par des êtres animés, il faut ou que leur force musculaire soit plus que doublée, à moins de supposer qu'ils se meuvent avec la lenteur proverbiale de la tortue, ou qu'ils soient composés d'une matière d'autant plus raréfiée. L'explorateur des mondes célestes qui s'aventurerait dans ces régions avec son poids de 60 ou 70 kilogrammes n'en pèserait pas 18,600, comme dans l'hypothèse précédente, mais bien 150 ou 210, poids assurément bien raisonnable encore, puisqu'il équivaut à celui du président de la société américaine des *Hommes Gras*. Pareillement, les granits et les serpentines de Jupiter qui, sur la Terre, se remueraient presqu'aussi facilement que des pierres ponces, égalent et même surpassent pour le poids nos roches les plus compactes. En vertu de leur gravité plus que double, ces corps pesants et tous les autres tombent là-haut avec une vitesse de douze mètres pendant la première seconde, tandis qu'ici-bas ils ne se précipitent qu'avec une vitesse de quatre mètres et quelque chose. Malheur à l'homme qui ferait un faux pas en visitant Jupiter.

Toutefois, pour atténuer d'un peu les effets de la gravité dans le monde de Jupiter. Il y a deux causes en action et qui, sous d'autres rapports plus importants et plus curieux, sont dignes aussi de fixer notre attention. L'une est le mouvement diurne de la planète, par suite duquel le poids des corps est diminué d'un dixième à l'équateur. L'autre est son atmosphère très épaisse, qui, elle aussi, quoique très peu, rend plus légers qu'il ne le seraient dans l'atmosphère plus subtile de la terre, les corps plongés dans ses vagues.

Comme la Terre et toutes les autres planètes, Jupiter, outre sa révolution annuelle autour du soleil, est animé d'un autre mouvement diurne de rotation sur son axe. Il a ses années et ses jours. Mais ses années sont très longues, et ses jours sont très courts. Etant donnée la longueur du rayon terrestre, un corps, placé à l'équateur et suivant le mouvement diurne de la Terre, est porté avec une vitesse d'environ un demi-kilomètre à la seconde. Sur l'équateur de Jupiter, il serait transporté avec une vitesse de 12,452 mètres à la seconde, et accomplirait en dix heures le tour des 400,000 kilomètres qui forment la circonférence de la grande planète. La rotation de Jupiter, déterminée au moyen de taches visibles sur son disque, s'accomplit en dix heures seulement ; c'est donc là la longueur de la journée, cinq heures de jour et cinq heures de nuit. Certains hommes métho-

diques qui, à aucun prix, ne voudraient perdre une des vingt-quatre heures de notre journée, ne se trouveraient pas peu déconcertés en arrivant dans un pays où ils auraient à en sacrifier quatorze d'un seul coup. Ce serait bien pis encore, si l'un d'eux déterminé à y rester une année, et y louant, au poids de l'or, une maison, venait ensuite à remarquer que cette année compte 10,455 jours joviens, ou bien 4332 jours terrestres, c'est-à-dire 11 ans, 10 mois et 17 jours. Il regretterait de n'avoir pas songé à temps que Jupiter gravite autour du soleil à la distance de 192 millions de lieues, distance cinq fois plus grande que la Terre ; et que, pour parcourir une pareille orbite et fournir son année, il lui faut nécessairement un temps proportionné.

Cette année, déja interminable, semblerait encore dix fois plus longue au malencontreux voyageur, grâce à la tristesse du ciel et au manque total de variété dans les saisons. Celles-ci, chacun le sait, sont dues à l'inclination de 23 degrés et plus de l'axe de rotation de la Terre sur le plan de l'orbite annuelle. De là vient que les deux hémisphères, boréal et austral, se trouvent, dans le cours de l'année, exposés plus ou moins directement aux rayons du soleil. Et ainsi, nous avons les différences de température qui diversifient le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, et la variété de produits végétaux et animaux qui en est la conséquence. Il n'en est pas de même en Jupiter. Son axe de rotation ne dévie que de trois degrés de la ligne verticale, somme tout à fait insignifiante. Aussi, dans toute sa latitude, règnent toujours le même degré de température, toujours la même longueur des jours et des nuits, et plus vers les pôles, toujours le même crépuscule, lequel, aux pôles, s'éteint en une nuit perpétuelle. La seule cause de variation dans la température est la différence entre les distances auxquelles Jupiter se trouve du soleil, en décrivant son ellipse. Or la différence entre le maximum et le minimum d'éloignement est de 770,000,000 de kilomètres.

GIULIO.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un jardin attenant à la maison de Dumont.

SCENE PREMIERE.

DUMONT (*seul, se promenant à pas lents*)

Quelle chance, grand Dieu !... Quelle rare fortune !...
Un illustre étranger nous tombe de... la lune.....
Incognito !... D'instinct, je le juge à son air
Et lui fais bon accueil..... Sacristi, j'ai du flair !.....
Son cœur à mon Elise aussitôt s'abandonne !

(*s'exaltant*)

Et..... bientôt je serai père d'une baronne ! (*pause*)
Voir ma fille en tout lieu mise au poste d'honneur !
Et moi par contre coup partager son bonheur !.....
Mais bien plus, quand viendront les ennuis du vieil âge,

(*avec attendrissement*)

Avoir pour m'égayer un charmant entourage
De beaux petits barons m'appelant : « *Grand Papa !* »
Et me rajeunissant par leur joyeux sabbat !.....
Ah, positivement, je suis né pour la chance !.....
Et mon Elise obtient la digne récompense
De sa docilité..... Cécile, par malheur,
N'a pas reçu du ciel le bon sens de sa sœur ;
Elle a pour le baron un dédain qui m'irrite,
Et ne lui montre pas les égards qu'il mérite.....
Je veux sérieusement lui parler... (*appelant*) Nicolas !...
Nicolas !.....

SCENE II

DUMONT, NICOLAS

NICOLAS (*accourant le chapeau sur la tête et mangeant à grosses bouchées*)

Oui, monsieur j'arrive.....

DUMONT

Chapeau bas
Mal appris !

NICOLAS (*à part, se découvrant*)

En effet, mon chapeau le taquine !

DUMONT

Que dévores-tu là ?

NICOLAS

Je mange une tartine
Pour passer le temps.....

DUMONT

Brute !... Une dernière fois,
Je te préviens.....

NICOLAS (*à part*)

Allons.....

DUMONT

qu'il faut être courtois,
Et ne plus m'ennuyer de tes façons maussades.

NICOLAS

Oui, monsieur. (*à part*) Il m'embête, avec ses *sermonnades !*

DUMONT

Sinon, tu partiras ; tiens-toi pour averti.

NICOLAS (*à part*)

Nom d'un chien, je voudrais être déjà parti !.....

DUMONT

Tu m'entends ?...

NICOLAS

Oui, monsieur !

DUMONT

Maintenant, imbécile !...
Dis à Mademoiselle.....

NICOLAS (*à part*)

.....Il est gentil.....

DUMONT

.....Cécile
Qu'elle vienne à l'instant, ici même.....

NICOLAS (*sortant à reculons*)

J'y cours !.....

DUMONT (*l'observant*)

Que fais-tu là ?...

NICOLAS (*reculant toujours*)

Je... je.....

DUMONT

Hein ?.....

NICOLAS

Je sors à rebours.
C'est plus poli. (*il sort*)

DUMONT

Nigaud ! (*seul*) Encore un qui m'agace !.....
Il faut, décidément, que je m'en débarrasse !.....

SCENE III

DUMONT, CECILE

DUMONT (*apercevant Cécile*)

Ah, voici mon lutin !.....

CECILE

Vous désirez me voir,
Mon père ?

DUMONT

Oui, pour fixer mes droits et ton devoir.
Ma volonté d'abord est ici souveraine ;
L'unique autorité sous mon toit, c'est la mienne ;
Tout le monde, entends-tu, devra s'y conformer,
Sinon.....

CECILE

Mais, cher papa, voulez-vous m'informer
A quel propos.....

DUMONT

Silence ! et laisse-moi tout dire ;
Les lois de la famille ont perdu leur empire ;
Le monde est renversé !... Notre siècle pervers
Du bon sens, tous les jours, présente le revers ;
Au sortir du berceau, l'enfant devient son maître ;
Le devoir filial paraît sans raison d'être,
L'autorité n'est plus qu'un vain mot dont on rit ;
C'est en la méprisant qu'on montre son esprit ;
Et l'on voit, grâce aux torts qui partout se répandent,
Les parents obéir aux enfants qui commandent...
Je ne veux plus chez moi tolérer ces abus,
Et du père abdiquer les nobles attributs ;
Non !... Chacun doit ici se conduire à ma guise ;
Je veux être obéi.

CECILE

Ne suis-je pas soumise ?

DUMONT

Toi soumise ! A quoi ?

CECILE

Mais..... à votre volonté.....

DUMONT

A la mienne ? Allons donc !..... Ton esprit indompté
N'a pour guide constant que son propre caprice ;
Il subit sans contrainte, et même avec délice,
L'influence du siècle et sa perversion ;
Ta conduite le prouve à chaque occasion.

CECILE

Ah, mon père, pour moi, comme pour notre époque,
Vous êtes rigoureux !... Parlons sans équivoque.....
L'homme, depuis Adam montre des goûts pervers.
Oui, le mal a toujours régné dans l'univers ;
Mais au-dessus du mal les bons sentiments règnent,
Et la vertu ne fuit que ceux qui la dédaignent.

La nature obéit sans cesse aux mêmes lois;
Le monde est aujourd'hui ce qu'il fut autrefois,
Mélange incohérent de vertus héroïques
Et de vices hideux.....

DUMONT

Comment! Tu me répliques
Par l'éloge insensé du siècle où nous vivons!.....
Mais sais-tu, pauvre enfant, à quoi nous arrivons
Avec ce beau gâchis de notions modernes,
Dont on fait le sujet d'un tas de balivernes
Où l'absurdité parle et la raison se tait?...

CECILE

Mais enfin dites-moi, de grâce, qu'ai-je fait,
Mon père? Expliquez-vous, car je tiens à comprendre
En quoi j'ai pu manquer.....

DUMONT

Oui, je vais te l'apprendre.
Le rang et la richesse, à tes yeux sont sans prix;
Plus le mérite est grand, plus il a ton mépris;
Il faut être bien né pour encourir ta haine,
Et ton esprit, cédant au penchant qui l'entraîne,
Par un caprice étrange, inhérent à l'erreur,
Cherche dans les bas-fonds pour trouver la grandeur.
Ah!... Si, pour entrevoir un horizon plus ample,
Tu suivais de ta sœur le beau, le noble exemple,.....
J'atteindrais, grâce à toi, le comble de mes vœux!.....
Au lieu d'un gendre illustre.....

CECILE

Eh bien?.....

DUMONT

J'en aurais deux!...

CECILE

Comment deux?

DUMONT

Le baron épouserait Elise,
Et ta main.....

CECILE

Ma main!...

DUMONT

Oui.

CECILE

Mais vous l'avez promise.

DUMONT (*impatienté*)

Promise ! Promise !

CECILE

Oui.....

DUMONT

Laisse moi donc la paix !

CECILE

Mais Oscar.....

DUMONT

Ton Oscar ! Ton Oscar, tu le sais,
N'est qu'un simple avocat sans titre et sans lignée
Qui dans l'ombre toujours te tiendra consignée...

CECILE

Mais à quoi, dites-moi, voulez-vous en venir ?

DUMONT

Je veux te préparer un brillant avenir :
Tu n'as qu'à le vouloir pour devenir comtesse.

CECILE

Nous montons, paraît-il, à très grande vitesse !...

DUMONT (*cherchant à se rappeler*)

Le signor *Monte... bel?.....Monte... belli... cano...*
Ce noble italien.....

CECILE

Doucement, *piano* !
Mon père, je vous prie ! Allons un peu moins vite ;
Laissez-moi sans détour le dire tout de suite,
Je hais les faux brillants et méprise de pair
Les barons d'aventure et les comtes... en l'air...

DUMONT (*indigné*)

Assez, Cécile, assez !... N'en dis pas davantage ;
Du siècle où nous vivons voilà le beau langage...

SCENE IV

LES MEMES, *puis* NICOLAS *et* JEAN BRUNELLE.

NICOLAS (*dans la coulisse*)

Arrêtez !.....

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Laisse-moi.

NICOLAS (*de même*)

Vous ne passerez pas.

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Animal !

NICOLAS (*voulant arrêter Jean Brunelle qui le repousse*)

Restez là...

DUMONT (*allant à eux*)

Quel est donc ce fracas ?

NICOLAS

C'est cet original.....

JEAN BRUNELLE (*menaçant Nicolas*)

Original toi-même.

NICOLAS (*se redressant*)

Par exemple !.....

JEAN BRUNELLE

Tais-toi ; visage de carême !...

DUMONT

Insolent ! vous osez.....

JEAN BRUNELLE

Ah !... mon oncle Dumont,
Je vous retrouve enfin !.....

DUMONT (*d'un air de dignité offensée*)

D'où nous vient ce démon ?.....

JEAN BRUNELLE (*saisissant la main de Dumont et le regardant en face*)

Me reconnaissez-vous ?

DUMONT (*s'efforçant de retirer sa main*)

Non.

JEAN BRUNELLE

Voyons... hein?

DUMONT (*avec hauteur*)

Jeune homme,
Votre nom s'il vous plaît?

JEAN BRUNELLE (*riant*)

Moi?... comment je me nomme?

DUMONT

Oui, morbleu!

JEAN BRUNELLE

Ce cher oncle, il est toujours farceur!.....
Ne retrouvez-vous pas les traits de votre sœur?

DUMONT

De ma sœur?... (*A part*) En effet!.....

JEAN BRUNELLE

De votre sœur jumelle
Qu'après votre départ épousa Jean Brunelle,
Le forgeron..... Je suis leur unique héritier,
Voyageur et bon diable, enfin, de mon métier.
Après avoir bâti vingt châteaux dans la lune,
J'ai parcouru le monde en quête de fortune,
Et les mille incidents dont je fus le héros
M'ont fait un profit clair de cent mille..... zéros!.....
Enfin, tel qu'on me voit, n'en déplaise à mes proches,
J'ai bon appétit,... mais je n'ai rien dans mes poches!
Et puis... vous comprenez?...

DUMONT

Non, je ne comprends pas.
(*A part*) Quel contre-temps d'avoir ce brigand sur les bras!...
Mille morts! A tout prix il faudra s'en défaire!
Hem! (*il fait signe à Nicolas d'approcher et lui parle à voix basse*)

JEAN BRUNELLE (*bas à Cécile*)

Une cousine?

CECILE (*de même*)

Oui, monsieur...

JEAN BRUNELLE (*bas à Cécile*)

Sans vous déplaire,
Peut-on vous dire un mot?

CECILE (*de même*)

Sans doute, mon cousin.

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Vous êtes menacés d'un ignoble dessein;
Certain Faquino.....

CECILE (*de même*)

Quoi! vous connaissez cet être?

JEAN BRUNELLE

A mes dépens, hélas! j'appris à le connaître;
Pour déjouer ses plans je le suis pas à pas.

CECILE (*de même*)

De grâce, mon ami, ne l'abandonnez pas!.....

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Comptez sur moi.

CECILE (*de même*)

Merci.

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Ma chétive toilette
Couvre un homme de cœur.....

CECILE (*de même*)

Oui, je vous crois honnête;
Aidez-nous!.....

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Chut!... Surtout de la discrétion!.....
Courage!.....

CECILE (*de même*)

J'en aurai.

DUMONT (*à part*)

Quelle confusion !.....
S'il faut que par hasard le baron nous surprenne
En cette compagnie !..... A tout prix je l'entraîne
Hors d'ici, sans délai !... (*à Jean Brunelle*)
Jeune homme, suivez-moi ;
Vous devez avoir soif ?.....

JEAN BRUNELLE

Un tant soit peu, ma foi !

(*Ils sortent*)

SCENE V

CECILE, *puis* OSCAR *puis* JEAN BRUNELLE

CECILE (*seule*)

Cet étranger me plaît ; sans que je le connaisse,
Quelque chose me dit qu'il tiendra sa promesse.....

(*Elle s'assied sur un banc*)

Hélas !..... Dieu sait comment tout ceci doit finir !.....
Et j'hésite en moi-même à scruter l'avenir.

(*L'orchestre accompagne les huit vers suivants d'une symphonie douce et lente, et l'on aperçoit Oscar qui s'approche par les détours d'une allée du jardin.*)

A peine ai-je franchi le seuil de l'existence,
Qu'au-devant de mes pas, comme un spectre, s'avance
L'adversité cruelle !... Ah !... Comment conjurer
L'orage qui s'annonce !... Oui, comment épurer
L'horizon menaçant de ces nuages sombres
Qui me couvrent déjà de leurs sinistres ombres ?.....
Seigneur, secourez-moi ! Je suis bien malheureuse !

OSCAR

Cécile !.....

CECILE (*effrayée*)

Oscar !

OSCAR

Mon Dieu ! que vous êtes peureuse !
Se peut-il que l'aspect d'un esclave soumis
Vous effraie à ce point ?

CECILE

Cher Oscar, je frémis
Sans le vouloir au bruit d'une feuille qui tombe ;
La course dans les airs d'une faible colombe
Me cause des frayeurs, tant mon esprit troublé
Souffre des noirs soucis dont il est accablé !

OSCAR (*s'asseyant près d'elle*)

Contez-moi vos chagrins.

CECILE

Mon père.....

OSCAR

Eh bien ?

CECILE

Je tremble
n prononçant son nom !..... (*ils se lèvent*)

OSCAR

Vous tremblez !... mais ensemble
Nous avons prononcé le serment solennel
D'allier nos destins par un nœud éternel !.....
Et lui-même a béni ce serment avec joie.....
Se peut-il maintenant que votre esprit prévoie.....

CECILE (*tremblante*)

Pardonnez-moi !.....

OSCAR (*inquiet*)

D'où vient cette agitation ?

CECILE (*avec angoisse*)

Quel supplice !.....

OSCAR

Ah parlez !... Plus d'hésitation !.....
Autrement je..... De grâce, épargnez-moi ce doute !

CECILE

Pouvez-vous m'écouter sans colère ?

OSCAR (*comprimant son émotion*)

Oui... j'écoute.....

CECILE

Un prétendu baron aux titres indécis.....

OSCAR

Faquino ?

CECILE

C'est son nom.

OSCAR

Puis ?... Ensuite?...

CECILE

Il a pris
Sur mon père et ma sœur.....

OSCAR

L'infâme !.....

CECILE

un tel empire,
Qu'ils n'ont d'attentions que pour lui.....

OSCAR

Le vampire !

CECILE

Ma sœur est déjà prête à lui donner sa main,
Et mon père, oublieux de nos serments,.....

OSCAR

Eh bien ?.....
Dites, dites, Cécile !.....

CECILE (*baissant la vue*)

Il m'a parlé d'un comte.....
Ami de son baron.....

OSCAR

Hé, comment !

CECILE

Ah, j'ai honte
En faisant cet aveu !.....

OSCAR

Mais vous, Cécile, vous ?.....

CECILE

Moi, je.....

OSCAR

.....Vous acceptez ce décret sans courroux !.....
Au désir paternel complaisamment soumise,
Vous brisez le cachet de votre foi promise,
Et troquez notre amour pour le titre fictif
Que porte avec audace un brigand fugitif !.....

CECILE

Ah, silence !... Cruel !...

(*Pendant les vers précédents, Jean Brunelle s'est approché sans être vu et les a écouté parler.*)

JEAN BRUNELLE (*à part*)

Tiens ! Voilà nos jeunesses
En train de s'appliquer de rudes politesses !.....

CECILE (*à Oscar*)

Oui, vous êtes cruel !.....

OSCAR (*à Cécile*)

En fait de cruauté,
L'avantage évident est de votre côté.....

JEAN BRUNELLE (*à part*)

Allons donc !

CECILE (*à Oscar*)

A l'affront vous mêlez l'injustice !

OSCAR

L'injustice est chez vous !

CECILE

Chez vous, c'est la malice !

JEAN BRUNELLE (*à part*)

Ah ! Ces pauvres enfants vont s'en conter assez
Pour se brouiller !.....

OSCAR (*à Cecile*)

Perfide !.....

CECILE (*à Oscar*)

Ingrat !.....

JEAN BRUNELLE (*s'interposant*)

Chers insensés!.....

(*Oscar et Cécile font un geste de surprise*)

CECILE (*après une pause*)

Vous, monsieur!.....

OSCAR

De quel droit!.....

JEAN BRUNELLE

Ah! je suis authentique;
N'est-ce pas, ma cousine?

OSCAR

Un cousin!

JEAN BRUNELLE

Sans réplique,.....
Et de plus votre ami.

OSCAR

Je ne vous çonnais pas.

JEAN BRUNELLE

Sois tranquille, mon bon, va, tu me connaîtras
Bientôt.....

OSCAR (*offensé*)

Enfin, monsieur.....

JEAN BRUNELLE

Mon langage vous choque?
Je n'ai pas du gandin le ton ni la défroque;
Mais en retour, mon vieux, tonnerre! j'ai du cœur!.....
Maintenant, mes agneaux, soyons de bonne humeur.

OSCAR

Mais d'où venez-vous?

JEAN BRUNELLE (*riant*)

Moi?... De l'autre bout du monde,
Juste à point... Oui, morbleu, que le sort me confonde
Si je n'empêche pas cet infâme coquin
De pratiquer ici son métier de... requin!

OSCAR

Quel coquin ?

JEAN BRUNELLE

Faquino. C'est le mauvais génie,
Qui de cette demeure à troublé l'harmonie.....
Moi je connais ses trucs pour en avoir souffert,
Et je lis dans son jeu comme en un livre ouvert.
L'oncle Dumont pour lui c'est un mouton à tondre ;
Cette toison le tente, et je puis vous répondre
Qu'il s'entend ou métier..... Donc oubliez vos torts,
Et contre ce brigand unissons nos efforts.....
(*A Oscar*) Votre main dans la sienne !..... (*les voyant hésiter*)
Ah ça ! Point de bêtises !
Les places dans vos cœurs depuis longtemps sont prises.

(*Il leur joint les mains. Oscar et Cécile le laissent faire et se lancent des regards furtifs et timides.*)

Vous inventez sans cause un absurde grief
Et risquez follement votre bonheur.....

OSCAR

Mais.....

JEAN BRUNELLE

Bref,
Sans vous comprendre en rien, grands enfants que vous êtes
Dans un rayon d'amour, vous brassez des tempêtes,
Et perdez vos instants en des propos jaloux
Pendant que l'ennemi circule autour de vous.
C'est insensé.

OSCAR

Monsieur !.....

JEAN BRUNELLE

Excusez mes paroles ;
J'omets en vous grondant l'emploi des paraboles.....
Mais contre le danger que nous voyons surgir,
Au lieu de nous bander, il faut ensemble agir.....
Comptez sur moi, d'abord.

CECILE (*avec effusion*)

Ah, je vous remercie !

JEAN BRUNELLE

Ce fripon des grandeurs perdra la fantaisie,
Ou je perdrai mon nom. (*A Oscar*) Partons.

OSCAR

Je suis à vous.

CECILE

Dieu vous guide !

OSCAR (*lui envoyant un baiser de la main*)

Au revoir.

CECILE

Adieu. Protégez-nous.

JEAN BRUNELLE

Laissez faire en cela votre ami Jean Brunelle..

(*Ils sortent au moment où Mariane entre.*)

MARIANE (*avec un geste de surprise*)

Ah, mon Dieu ! l'effrayant gibier, mademoiselle !

CECILE

C'est un brave homme.

MARIANE

Vrai !.....

CECILE

Grâce à lui, ce baron
Bientôt ne sera plus qu'un vulgaire larron.

MARIANE

Ah vraiment !

CECILE (*sortant*)

Tu diras, si de moi l'on s'informe,
Que... que j'ai la migraine, et qu'il faut que je dorme.

SCENE VI

MARIANE (*seule*)

Quant à moi, franchement, je n'y comprends plus rien :
Ce baron, l'on en dit et du mal et du bien ;
C'est un individu presque indéfinissable,

Qui pour l'un est un ange et pour l'autre le diable,
Selon le point de vue où chacun l'aperçoit.....
J'espère que bientôt nous pourrons, quel qu'il soit,
L'examiner de près.....

SCENE VII

MARIANE, FAQUINO

FAQUINO

Ton maître est-il visible,
Ma mignonne ?

MARIANE (*riant aux éclats*)

Comment ?.....

FAQUINO

Que vois-tu de risible
Dans cette question ?

MARIANE

Ah monsieur, pour mon goût,
Je ne le vois que trop, à toute heure et partout !
Il n'a pas le pouvoir, ni le vœu, ni l'adresse
De se rendre invisible.....

FAQUINO

Que dit cette drôlesse ?

MARIANE

Il faudrait pour cela qu'il fût diable..... ou baron.

FAQUINO

Ma bonne, tu parais ne pas comprendre.

MARIANE

Non ?
Alors, expliquez-vous.

FAQUINO

Que veux-tu que j'explique ?

MARIANE

Tout ce que vous voudrez, c'est à vous la réplique.

FAQUINO (*á part*)

Pas timide, l'enfant ! (*Haut*) Mais je voudrais savoir
Si ton maître est bien seul et si l'on peut le voir.

MARIANE

Ah, c'est une autre affaire !... Alors veuillez attendre.
Je cours le prévenir... (*à part*) On ne peut le comprendre
Dans son vilain jargon !..... (*elle sort*)

SCENE VIII

FAQUINO (*seul*)

Bon. A l'heure qu'il est
Le bonhomme a dû lire en entier mon billet.
Qu'en aura-t-il pensé ?... S'il s'était mis en tête
De n'y rien croire !... Allons ! bah ! (*souriant*)
Il est trop..... honnête
Son grand cœur est exempt d'un vulgaire soupçon
Et, plein de confiance, il mord à l'hameçon.....
D'ailleurs, je serai cru sur ma simple parole
Et je n'aurai qu'à..... Chut !... Commençons notre rôle.....

SCENE IX

FAQUINO, DUMONT

DUMONT

Ah ! (*Ils se donnent la main*)

FAQUINO

Mon bien cher ami, je suis au désespoir !

DUMONT

Eh, mon Dieu, qu'avez-vous ?

FAQUINO

Je reçus hier soir
Une lettre.....

DUMONT

Une lettre !

FAQUINO

Oui, de grande importance ;

DUMONT

Eh bien ?.....

FAQUINO

Je ne sais trop par quelle négligence
Je l'ai perdue en route.

DUMONT (*vivement*)

En êtes-vous certain ?

FAQUINO

Sans doute, et j'ai cherché partout sur mon chemin...

DUMONT (*lui tendant la lettre*)

Examinez ceci.

FAQUINO

Grand Dieu ! C'est cela même !
L'a-t-on trouvé chez vous ?

DUMONT

Oui.

FAQUINO

Quelle chance extrême !
(*Avec effusion en prenant les deux mains de Dumont*)
Merci, cent fois merci !... Je ne sais trop comment
Reconnaître.....

DUMONT (*saluant profondément*)

Baron !... C'est en me pardonnant.....

FAQUINO

Hé ! quoi !... Vous savez tout !.....

DUMONT (*confus*)

Oui... J'osai me permettre...
De lire.....

FAQUINO (*affectant le désappointement*)

Ah !... mais c'est fait... Veuillez donc me promettre
De ne rien révéler du secret que contient
Cet écrit.....

DUMONT

Par malheur, moi, je n'en puis plus rien.....

FAQUINO

Vous l'avez dévoilé !.....

DUMONT

Mes enfants le connaissent,
Et déjà, cher baron

FAQUINO

Qu'entends-je !.....

DUMONT

elles s'empressent
Parmi tous nos voisins d'en répandre le bruit.

FAQUINO

Ciel !... A quel embarras m'avez vous donc réduit !.....

DUMONT

Mais pourquoi le silence où votre esprit s'obstine ?
Dans quel but plus longtemps cacher votre origine ?

FAQUINO

Pourquoi ? Pour éviter l'ennui d'être exposé
Au mépris d'un public toujours mal disposé
Envers ceux qui d'un titre à ses yeux font parade.....

DUMONT

Votre mine suffit à prouver votre grade.
Moi je l'ai deviné sans en être averti !.....

FAQUINO

La sagesse est un don que Dieu n'a départi
Qu'aux hommes dont le cœur est à la bonne place.....
Tout le monde n'est pas comme vous perspicace !... ..
Or comment, dites-moi, croirait-on l'étranger
Qui, sans aucun garant, oserait se ranger
Parmi les grands seigneurs de la vieille Italie ?
On le dirait épris d'une étrange folie ;
Ou..... quelque vil dessein lui serait imputé,
Et son honneur, ainsi lâchement discuté,
Subirait sans défense une atteinte fatale.....

DUMONT

En effet, des jaloux la méchante cabale
Peut ternir un grand nom par de honteux débats.....
Et... par zèle... peut-être ai-je fait un faux pas.....
Mais le mal est commis ; pouvons-nous le défaire ?

FAQUINO

Oh ! Dumont !.....

DUMONT

Ce n'est plus le moment de se taire,
Tout scrupule à présent doit être abandonné,
Pour.....

FAQUINO

Vous n'y songez pas !... Voir mon nom soupçonné,
Discuté.....

DUMONT

Le céler ne vous est plus loisible ;
Il faut donc bravement le porter.....

FAQUINO (*avec tristesse*)

Impossible !.....

DUMONT

Impossible ! (*signe affirmatif de Faquino*) Pourquoi ?

FAQUINO

C'est un triste secret
Qu'il me faut vous cacher, malgré tout l'intérêt
Dont vous m'honorez.

DUMONT

Ah !... Mon cher baron, de grâce !
N'allez pas d'un refus m'infliger la disgrâce !

FAQUINO

Dumont, n'insistez pas !...

DUMONT

Si ; je veux tout savoir !.....
Au nom de l'amitié, laissez-vous émouvoir !.....
(*signe négatif de Faquino, d'un air de désespoir*)
Ai-je donc mérité de perdre votre estime ?

FAQUINO

Mon Dieu, non ! Mais pourquoi d'une misère intime,
Par un vain égoïsme, affliger mes amis ?

DUMONT

C'est pour cela que Dieu près de vous les a mis.

FAQUINO (*lui tendant la main*)

Vous l'emportez !... Je cède à la douce influence
Qu'exerce sur mon cœur votre persévérance

A scruter de mes maux l'affreuse profondeur ;.....
Sachez donc, puisqu'il faut parler avec candeur,
Que le sort, s'acharnant partout à la ruine,
M'impose le secret sur ma haute origine ;.....
(*Avec tristesse*) Le rang, sans la fortune, est un luisant fardeau
Qu'on retrouve parfois sous le sombre manteau
D'une noble misère !... (*il reste pensif*)

DUMONT

Ah, je comprends le reste !.....
Et je déplore en moi l'aveuglement funeste
Qui m'a fait ignorer votre triste abandon.
Il fallait sans retard m'informer.....

FAQUINO

A quoi bon
Proclamer ses malheurs quand ils sont sans remède ?
J'attends patiemment que la fortune cède,
Et me rende les biens qu'un inflexible sort
M'a fait perdre.

DUMONT

Allons donc ! mais si je me fais fort
De remplacer pour vous cette ingrate fortune,
En comblant par un prêt la fatale lacune
Qui dans votre budget se laisse apercevoir,
Que direz-vous ?

FAQUINO

Quel cœur ?... On ne peut concevoir
D'amitié, cher Dumont, plus noble que la vôtre !
Vous êtes du bonheur le bienfaisant apôtre !
Et j'éprouve vraiment un sensible regret.....
A vous refuser.....

DUMONT (*désappointé*)

Ah !

FAQUINO (*avec fierté*)

Mon nom en souffrirait !

DUMONT

Mais vos malheurs pour moi ne sont plus un mystère.

FAQUINO

Votre offre m'humilie autant que ma misère !.....
Du reste, je craindrais.....

DUMONT

Mais que craindriez-vous ?
Nous ferions de ce prêt un secret entre nous,
Et jamais hors d'ici.....

FAQUINO

Non, non, merci, vous dis-je.
Je dois subir mon sort, c'est l'honneur qui l'exige !
Je ne puis m'exposer.....

DUMONT

Vous exposer à quoi ?

FAQUINO

Aux indiscrétions.....

DUMONT

Vous fiez-vous à moi ?

FAQUINO

Plus qu'à moi-même, mais.....

DUMONT

Vous n'avez plus d'excuse
Et, pour dernier recours, permettez que j'abuse
Des nobles sentiments qui.....

FAQUINO

Non, n'en parlons plus !

DUMONT

Pour nous brouiller, baron, il suffit d'un refus !

FAQUINO

Vraiment votre amitié se montre tyrannique ;
J'en crains, mon brave ami, la vigueur sympathique.
Et, s'il est un motif qui puisse m'ébranler,
C'est le danger de voir nos rapports se troubler.

DUMONT

Alors vous acceptez ?.....

FAQUINO

Mon Dieu ! c'est un supplice
De vous résister !..... Mais.....

DUMONT (*d'un air suppliant*)

Rendez-moi le service,
S'il vous plait, cher baron, de prendre mon argent !.....

FAQUINO

Vous me poussez à bout !.....

DUMONT

Oui, je suis exigeant ;
Mais j'insiste, baron..... (*il lui tend la main*)

FAQUINO

Eh, mon Dieu ! Pour vous plaire
Il n'est rien, cher Dumont, que je ne puisse faire !

(*Ils se serrent la main*)

FIN DU SECOND ACTE.

F G. MARCHAND.

LE CHATEAU DE TRELOR [1]

I

Frileusement serrée dans un châle qui accuse la ligne pure de ses épaules, la comtesse Hermine rassemble économiquement, des bouts de la pincette, les tisons fumants du foyer. La flamme se ravive, et ses rouges lueurs viennent trembloter sur les portraits de famille plaqués aux panneaux de la muraille, s'éclairent aux blancs rideaux du lit gardé par un grand christ d'ivoire, et vont mourir au creux des poutrelles alignées du plafond. Mme de Trélor, ranimée à la résurrection de la lumière et du feu, se lève et va machinalement regarder aux vitres de l'unique fénêtre de la pièce. Un silence absolu, une nuit calme, un froid sec. La terre dort dans son manteau de neige, dont l'éclat s'exalte sous un ciel noir, piqué de brillantes constellations. La comtesse reporte son regard autour d'elle, sur ces meubles familiers dont l'aspect n'a plus rien à lui apprendre. Tout est muet, immobile. Seul, le tic toc de la pendule amène l'aiguille sur neuf heures, qui tintent discrètement. Le dernier coup s'éteint, meurt. Rien ne bouge dans la Chaumière, pas même les vieux serviteurs qui dorment devant l'âtre de la cuisine, en attendant le carillon qui les réveillera. Quant à Marcelle, il y a longtemps que, laissant sa tante seule, elle est partie pour l'église, où son goût et son savoir-faire sont nécessaires à l'arrangement de la crèche. Triste, triste veillée de Noël.

Frappée d'une idée subite, la comtesse ouvre le tiroir de son petit secrétaire Louis XVI à galerie et baguettes de cuivre, y prend un manuscrit recouvert d'un carton tout fripé, quelque

(1) Du *Correspondant*.

chose comme un ancien cahier d'écolière, et, s'installant devant le feu, se met à le feuilleter à la lueur de la lampe. C'est le seul confident, le reliquaire de toutes ses pensées, le livre de bord de sa vie de femme, tenu au courant presque jour par jour depuis l'instant où, tremblante et joyeuse, elle a pris des mains du comte Maxime de Trélor son premier bouquet officiel : — roses et lilas blancs,— c'est inscrit là à la première page.

Un grillon se met à chanter dans le mur de la cheminée, et, comme distraite à la voix de cet hôte accoutumé, la comtesse s'arrête, le livre ouvert, le doigt sur le feuillet et se prend à rêver de toutes les fleurs fanées dans sa main, depuis ce bouquet de fiançailles jusqu'à celles qu'elle porte fidèlement sur la tombe d'un mari toujours aimé, fleurs qu'elle ne peut plus cueillir dans le parc de Trélor, aujourd'hui à d'autres maitres.

Quelle est cette page à peine compréhensible, toute noire de phrases coupées, incohérentes ?... Hermine la reconnaît ! C'est l'épanouissement de sa joie de jeune mariée, l'extase de sa pleine lune de miel, alors qu'elle entrait pour la première fois au château de Trélor, combattue entre la peur et la fierté, au bras de celui qu'elle chérissait. Elle venait de l'épouser, la veille, agenouillée devant l'autel de Saint-Thomas d'Aquin, rempli de tout ce qui avait un nom dans ce Paris de 1857... Le vrai bonheur ne s'analyse pas ; un trait, un mot, suffisent à le réveiller dans un éclair de la pensée. Au moindre coup d'œil sur ces expressions enthousiastes, ces exclamations de plaisir, vibrantes encore au froissement du papier jauni, la comtesse se sent revivre ces jours heureux. Il fait bon s'arrêter à cette page ; plus loin, apparaissent déjà de petits nuages dans la limpidité du ciel bleu. Tout entière à cet amour pur et tranquille, Mme de Trélor n'y voulait pour cadre que la vie de la campagne où rien ne venait la distraire de son rêve accompli. Un fils lui était né. L'élever paisiblement, chrétiennement, et façonner heure par heure ce rejeton d'une noble race, là se bornait son ambition. L'activité nerveuse du comte ne pouvait, au contraire, se restreindre à cette sorte d'existence un peu trop passive. Maintes affaires, de plus en plus fréquentes, nécessitaient de sa part un voyage de trois ou quatre jours à Paris. Que de fois, au courant des pages parcourues, la comtesse retrouve une note de ce genre :

« Parti ce soir par l'express de minuit douze. N'a pas pris le temps d'embrasser René qui dormait. Je l'ai accompagné jusqu'au bas de la terrasse, je suis remontée dans ma chambre, et, ouvrant la fenêtre, j'ai écouté aussi longtemps que j'ai pu les grelots de l'attelage et le trot des chevaux résonnant sec sur la route gelée.

Temps noir et froid. Je suis rentrée, j'ai regardé longtemps mon fils endormi dans sa franche ignorance de la vie. Pauvre Maxime ! Quelles graves occupations peuvent donc l'éloigner de cet enfant ?... J'ai refermé les petits rideaux bleus et blancs du berceau je me suis couchée, j'ai même dormi. C'est l'inquiétude qui chasse le sommeil, et non la certitude du chagrin résigné... Il doit d'ailleurs revenir samedi soir. »

Et le dimanche matin, Hermine se retrouvait seule dans son banc, à la messe du village. Trois jours après, à l'arrivée du courrier, pas de lettre de Maxime. En revanche, la chronique élégante du *Sport* ou du *Figaro* citait, au premier rang des notabilités mondaines qui assistaient à la revue du Petit Club ou à la première de l'Opéra, le brillant comte de Trélor.

Le grillon se remet à chanter, ironique emblème de la fidélité du foyer. Vient-il parler de la fragilité des amours terrestres, ou sait-il des nouvelles de ce petit René, dormant, il y a vingt ans, dans ce lit d'enfant, et qui court maintenant les mers de l'Inde, le double galon d'enseigne de vaisseaux à la casquette et au bras ?

Les pages suivantes du mémorial transportent la comtesse à Paris. Il fallait bien tenter d'y suivre Maxime, qui avait paru souvent flatté, sans le dire, de la produire à la clarté du monde. Elle s'était efforcée de s'y plaire. Un sourire plissa les lèvres pâles d'Hermine, au souvenir d'un bal à l'ambassade d'Autriche, où son costume d'Anne de Boleyn défrayait, pendant huit jours, les chroniques mondaines... Et cette représentation de charité, à l'Opéra, en faveur des orphelins de la guerre d'Italie ! Les diverses sociétés parisiennes tenaient à honneur d'y paraître. La salle s'était coupée en deux : à gauche, la cour et la finance ; à droite, le faubourg et les clubs. C'était un assaut de toilettes innovées, de rivières de diamant ruisselant sur d'éblouissantes épaules, un tournoi de radieuses beautés, où la comtesse de Trélor comptait parmi les triomphantes... Lustres éteints, lauriers coupés, femmes d'antan ! D'ailleurs, redoutant de nature le bruit, l'éclat, le mouvement perpétuel dont tant d'autres s'énivrent, Hermine ne retirait de ses succès involontaires que l'impression d'une complète indifférence, ou de trop de fatigue pour trop peu de plaisir. Son mari laissait alors échapper mille signes d'impatience devant cette froideur pour le genre de vie qu'il préférait à tout ; il cherchait à s'occuper ailleurs, s'empressait auprès de quelque mondaine, moins parfaite sans doute que sa femme, mais plus remuante, et la comtesse, renonçant à la lutte, regagnait Trélor avec son jeune fils redevenu tout pour elle, et allait

y reposer, dans le calme de la campagne, son cœur las et son amour attristé.

Car elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, ce diable d'homme, parfois sujet à des retours d'affection, des élans généreux, des éclairs de tendresse irrésistibles qui lui faisaient tout pardonner.

Ici se place un des remords de la comtesse Hermine, et le livre des souvenirs en fait assez foi. Aussi, pendant qu'elle relit attentivement ce passage de sa vie, un trait, court et net, se creusant entre les sourcils, vient rompre l'harmonie de sa beauté toujours si pure et trahir un regret renaissant. Oh ! sans doute elle avait une excuse ! Il s'était agi d'arracher à tout prix Maxime à Paris, à la vie des clubs, aux loisirs luxueux du sport, à la tentation des petites coulisses et des grands cabarets. Sa fortune s'y usait, et sa nature, toute de passion et de feu, l'y exposait à compromettre son nom. C'est alors qu'elle avait inventé une candidature au conseil général pour le canton de Trélor. Bien préparée, bien présentée, cette idée avait séduit le comte de prime abord, et il s'y était livré avec cette fougue enthousiaste qui présidait à toutes ses entreprises. Les détails de cette dernière phase de la vie de son mari se trouvaient consignés dans le memorial de la comtesse, avec une fidélité, une précision de souvenirs, une inconsciente habileté de mise en scène, qui leur donnaient la forme et l'intérêt d'une page de roman.

Roman simple et triste. Cette candidature avait d'abord marché à souhait. Le comte se voyait nommé, ébauchait mille projets, transformait la contrée, renonçait à l'existence creuse, énervante de Paris, et se retrempait, à quarante ans, dans cette vie pratique, rangée, utile à lui-même comme aux siens. Mais le caprice des électeurs renverse en un jour tous ces châteaux de cartes, et il ne reste à Maxime que celui, plus solide heureusement, de Trélor. Ainsi, il est battu ! Et battu par qui ? . Par Pierre Ferrand, le fils de l'ancien régisseur de son père ! Cet homme intelligent, actif, sans scrupules embarrassants, avait su s'enrichir par l'habile exploitation d'immenses carrières à plâtre, et s'était élevé peu à peu au rang de bourgeois et de millionnaire. C'en était trop ; le comte rejetait la coupe amère qui débordait. Lui, rester là, en face de son vainqueur, et donner le spectacle de son orgueil humilié ?... Jamais ! Il allait donc retourner à Paris, et s'y lancer dans le tourbillon pour oublier ses déboires électoraux, lorsqu'au soir d'une dernière chasse, où il s'était obstiné à monter un animal violent, on le rapporta mort au château. Ne le voyant pas à l'hallali, son piqueur l'avait cherché et trouvé

tué d'une chute de cheval sur la glace d'un étang, la face broyée, le crâne ouvert.

Mme de Trélor laisse retomber le livre sur ses genoux, le regard fixé sur le foyer dont la lueur s'éparpille dans ses yeux humides en mille petites étincelles. Elle ne songe pas à essuyer ses larmes. Qu'a-t-elle besoin de lire à présent? sa mémoire lui suffit, et tout un essaim de tristes pensées vient bourdonner dans sa tête, sur l'accompagnement ironique du grillon familier... Il avait fallu vendre Trélor pour acquitter les nombreuses dettes du comte. C'était la ruine, non pas complète, mais inévitable; pour elle, peu lui importait, mais pour son fils! Le coup était encore plus rude que ne l'avait prévu la pauvre femme. L'acquéreur de la propriété fut justement ce Pierre Ferrand, rival heureux du comte Maxime, élevé jadis en subalterne, presque domestique au château. Mais quoi? cet industriel capitaliste payait comptant. Il fallait se hâter; aussi les choses, une fois décidées, ne traînèrent pas en longueur. Trélor, constructions, parc, fermes et bois, était vendu à *Monsieur* Ferrand qui en prenait possession un mois, jour pour jour, après la signature de l'acte. Les dix-huit cent mille francs, produit de cette vente, comblaient bien juste le gouffre qu'avait creusé sous ses pas le comte, pendant les dix dernières années de sa vie. L'honneur était sauf, et le conseil de famille du petit René, composé de parents éloignés, n'avait rien à dire. La comtesse avait même payé certains arriérés sur sa fortune personnelle. Tout compte fait, et ses diamants, dentelles, et quelques petits objets de prix aliénés, il lui restait peu de chose. Elle l'employa en se réservant la métairie de Rosay — la Chaumière, comme on l'appelait dans la contrée — enfouie, au bout de la propriété, dans un petit vallon de verdure. Une maisonnette au toit ombragé de cinq ou six grands arbres, un jardinet, une bonne vigne et quelques hectares au soleil, le tout pouvant rapporter 4000 francs de rente: un budget de paysan.

C'avait été l'étonnement général des bons voisins et amis de voir la comtesse s'installer ainsi à côté du bien qu'elle avait perdu; et dans les visites qu'ils lui avaient rendues, contraints, gênés, et tout stupéfaits de la trouver naturellement affable comme à l'ordinaire, ils ne lui avaient pas dissimulé.

— Si pareille chose m'arrivait, ma chère, lui avait dit la douairière de Sernan, je prendrais le pays en grippe et j'irais me cacher n'importe où.

— Ce n'est pas la faute du pays si je suis ruinée, avait simplement répondu Mme de Trélor, je n'ai pas à rougir, donc pas à me cacher, et je ne veux pas expatrier mon fils.

Il avait fallu partir cependant, abandonner Trélor à ses nouveaux maîtres. Trois grandes carrioles, dont une remplie de portraits d'ancêtres exceptés de la vente, avaient quitté successivement le perron d'honneur, pour aller se faire décharger modestement à la porte de la Chaumière. C'était là désormais presque tout le mobilier de famille. Quanà le dernier jour fut venu, le jour où la comtesse Hermine, se levant, ne devait pas se recoucher au château, elle employa sa matinée comme de coutume, donnant ses ordres, puis fit venir ses serviteurs, et réglant leurs gages, leur adressa ses adieux, en trois ou quatre mots qui les faisaient fondre en larmes. Eux aussi s'en allaient, les pauvres gens, aucun d'eux n'ayant voulu rester au service des Ferrand. Seuls, le brave Firmin et sa femme Nanette, chargée du soin du petit René, demeuraient avec la comtesse, ils avaient même voulu la servir pour rien, ce qui avait été refusé. Puis, lorsque tout fut prêt pour le départ, Mme de Trélor, qui avait résolu de terminer ses devoirs de châtelaine par le plus important à ses yeux, fit ouvrir à deux battants la porte du grand salon pour y recevoir ses derniers hôtes. Et quels hôtes ! Des femmes pâles, chétives, épuisées de misère, portant un nourrisson malingre, ou poussant devant elles des marmots étonnés, qui, sabots en mains, glissaient et n'osaient avancer sur le parquet ciré ; des vieillards chargés de besaces et appuyés sur leurs bâtons ; deux ou trois écloppés, aux plaies hideuses ; un ancien soldat, revenu tout fiévreux de l'Algérie ; tous les pauvres, tous les mendiants du canton que la comtesse recevait d'ordinaire individuellement dans une salle basse, mais dont elle avait tenu à honorer la visite collective, une dernière fois, dans les grands appartements du château, comme pour n'y laisser derrière elle que le souvenir de sa charité. Si la manière de donner double la valeur du bienfait, Mme de Trélor savait la quadrupler. C'était toujours le mot propre dit à chacun, approprié à la sorte de malheur, touchant le point douloureux sans l'irriter, et y laissant comme la douceur d'un baume.

Le petit René, sous la direction de sa mère, procédait à la distribution des aumônes, vêtements, chaussures, chemisettes d'enfants : — « Tiens, Jeannette... Prends ça, petit Pierre... Tu sais, c'est la dernière fois... Nous sommes ruinés... » Et il répétait à tous : « — Nous sommes ruinés », avec une sorte de complaisance, de fierté, sans comprendre la portée du mot, ne voyant en tout cela qu'un déménagement, des paquets, des voitures, des allées et venues, toute une installation à la Chaumière ; un vrai joujou nouveau. Les pauvres gens, eux, n'étaient pas gais ; ils sentaient

tout ce qu'ils allaient perdre, et c'est en vain que Mme de Trélor les voulait consoler : « — Je ne vous quitte pas, mes amis, nous restons ensemble. Mais je ne pourrai plus vous faire l'aumône... Cependant, nous verrons !.... » Elle était de ceux qui ont beau ne plus rien avoir ; ils trouvent toujours moyen de donner.

La comtesse était demeurée seule. Le soleil baissait sur la Loire, il fallait décidément partir. Avant de monter dans la petite voiture qui l'attendait au bas du perron sous la direction du bon Firmin, Mme de Trélor eut un moment de révolte intime ; elle voulut se donner un dernier et amer plaisir. Elle remonte aux appartements, parcourt les étages, jetant un coup d'œil d'adieu à chaque chambre. Devant le seuil de celle du comte, elle hésite, frisonne. Elle entre pourtant, s'agenouille devant le lit de son époux mort, et, dans un élan de prière, prend à témoin de son malheur immérité le Dieu consolateur des affligés. Elle passe chez elle, prise d'une pensée attendrie pour cette chambre gaie, claire sous sa tenture blanche et bleue, toute riante aux feux du couchant, où, il y a diz ans, elle est entrée un soir, mariée du matin même à l'homme qu'elle aimait. Elle redescend au grand salon, passant en elle-même la revue des fêtes brillantes, dont la vision lui apparaît, l'espace d'un éclair, dans ce cadre aujourd'hui vide et abandonné. Une glace en pied reflète subitement son image. Elle se plaît à y examiner un instant la belle comtesse de Trélor, et l'idée de se contempler ainsi lui arrache même un pâle sourire. Elle ferme les yeux sur cette impression suprême, et sort enfin sans plus rien regarder. Voulant faire à pied le trajet, elle envoie devant elle la voiture qui emmène son fils, et part seule. Arrivée à la grille du parc, au moment où le grand massif de sapins noirs va lui masquer la vue du château, elle se retourne, et n'aperçoit, sur la colline, qu'une haute masse grise, comme la silhouette d'un géant s'éloignant dans la brume. Sans savoir ce qu'elle fait, elle tire de sa poche son mouchoir blanc, et l'agite en l'air, pour dire adieu à tout un monde disparu. En vaillante femme qu'elle est, c'est d'un pas ferme qu'elle reprend le chemin de la Chaumière. Et lorsque, y étant entrée, elle se voit assise dans son fauteuil favori, au coin d'une petite cheminée où flambe un de ces bons gros fagots de paysan, elle saisit la main de ceux qui l'entourent : « — Allons, mes amis, dit-elle, tâchons d'oublier le passé.... Ce n'est qu'un rêve. » — Puis, prenant son fils sur ses genoux : « Et vivons pour l'avenir. »

II

S'il est des douleurs que l'on ne peut oublier, il en est peu que le temps ne parvienne à adoucir. Loin de s'associer aux misanthropes qui ne trouvent en cela que matière à déplorer la légèreté humaine, ne doit-on pas admirer la force de résistance de notre âme et sa merveilleuse aptitude à se relever des coups les plus cruels? Mais pour un chagrin profondément ressenti, les distractions étourdissantes de la ville ne servent qu'à l'irriter; mieux vaut cent fois la vie calme, doucement apaisante de la campagne. Les jours se suivent et se ressemblent sans ennui, les saisons se renouvellent sans monotonie, pour qui sait surprendre leur caractère changeant, et jouir de leurs charmes variés. Les années naissent, passent et meurent sans secousse, et lorsqu'on se demande pourquoi l'on ne ressent plus aussi vivement le malheur qui vous a frappé naguère, on s'aperçoit que, depuis ce coup ressenti, il y a quinze ans écoulés.

Quinze ans !... Les tilleuls qui ombragent la chaumière de Rosay ont bien grandi, les tuiles du toit se sont couvertes de mousse, il a fallu relever la grange qui tombait, remplacer les arbres trop vieux du verger, et si vous entriez dans la cuisine, vous y verriez Firmin assis d'un côté de l'âtre, les cheveux tout blanc, et sa femme Nanette qui lui fait vis-à-vis, ayant échangé le petit bonnet aux ailes retroussées des *jeunesses* du pays pour le mouchoir de couleur des vieilles, noué sur la tête.

Les deux époux avaient longtemps caqueté ensemble, se recontant l'un à l'autre les mille petits riens de la journée, avec ces commentaires sans fin du jargon paysan; puis leur ton avait baissé, le silence s'était fait peu à peu, et à la faveur de l'obscurité croissante et de la chaleur du feu mourant, ils s'étaient endormis, le menton sur la poitrine et les pieds sur les chenets, lorsqu'une flamme vive et pétillante s'éleva dans la haute cheminée de pierre et éclaira subitement toute la pièce.

— Ah ! bonnes gens !.... Qu'y a-t-il ?... Le feu ?.... s'écrient les deux vieux, secoués d'un brusque sursaut.

— C'est moi, c'est moi, chanta entre eux la voix fraîche d'une toute jeune fille accroupie, jetant de ses fines mains blanches des brindilles dans le foyer. J'avais peur que vous ne laissiez éteindre le feu.... Je n'ai cependant pas fait de bruit... Allons, rendors-toi, père Firmin ; et toi aussi, Nanon... Vous avez encore une heure avant que le dernier coup sonne à l'église.... Dormez, dormez !

Elle disparut comme une apparition, refermant la porte avec un soin discret.

— On peut bien, pour une fois, attendre sans dormir la messe de minuit, dit Firmin faisant le réveillé.

— Quel bon petit ange que cette mam'zelle Marcelle, ajouta Nanette ! Mme la comtesse a bien fait de la recueillir, quoiqu'elle n'ai pas apporté un sou dans le ménage.

— Dame ! c'était sa cousine.... Une Verville, comme madame.... la petite-fille de sa tante.

— Et ajoutez à ça, une orpheline.... A quoi donc qu'il s'était ruiné, son père ?

— Oh ! à la Bourse, bien sûr,... comme tant d'autres !... Je ne comprends pas qu'il y ait tant de gens qui y aillent, à cette Bourse de Paris... On ne fait qu'y perdre, dit philosophiquement Firmin.

— Mais s'il y a des perdants, il y a des gagnants, objecta Nanette.

— Eh bien, je ne crois pas qu'il y en ait... D'abord tout ça, c'est des mystères !...

C'était le mot péremptoire de Firmin ; sa femme n'essaya pas de répliquer. Au bout d'un silence :

— Dis donc, mon homme,... tu sais, mon idée ?... Voilà M. René qui va venir en congé,... et enseigne de vaisseau, comme ils disent.

— Et décoré !... Il paraît qu'il a battu les sauvages... oh ! mais là !... Eh bien, quoi, ton idée ?

— C'est qu'il épousera quelque jour sa cousine.

— Marcelle ?

— Oui-da, Marcelle... D'abord, je crois que c'est aussi son idée, à la petite. Et lui, il pourrait faire plus mal.

— Allons donc ! Lui, un bel officier comme ça !... Et une éducation qui a coûté à Mme la comtesse tout le reste de sa fortune !... Je te dis qu'il fera le mariage qu'il voudra, notre René.

— Tu ne veux pourtant pas qu'il épouse mam'zelle Ferrand... Dame ! elle est riche, elle !

— Je t'ai déjà dit de ne pas me parler des Ferrand, s'écria Firmin, se levant en colère !... Des gens de rien, qui ne peuvent même pas s'entendre entre eux !...Le grand-père s'enfouit, comme un ours, dans sa ferme... maussade, bourru, toujours seul au coin de son feu... On dirait qu'il a un crime sur la conscience... Le père ne sait même pas habiter son château, vivant à la cuisine pendant que sa fille crève d'orgueil au salon... Ne m'en parle pas je te dis !... C'est des avaricieux, durs au pauvre monde, qui ne

pardonnent pas à notre maîtresse d'être encore plus charitable qu'eux, bien qu'elle n'ait plus rien,... des ingrats, qui doivent tout à la maison de Trélor, et qui l'ont pillée, dévalisée, vol... Ah ! tiens, tu m'en ferais dire plus que je ne veux !

— Quoi donc ?

— Rien... tout ça, c'est des mystères... Assez causé. Voilà la cloche qui sonne au bourg ; va voir si nos dames veulent partir. Pendant ce temps-là, je vais au hangar chercher la bûche de Noël. Elle brûlera pendant la messe, et nous trouverons du feu au retour pour le réveillon.

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(*A continuer*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE par M. l'abbé J. M. EMARD, Montréal, J. Chapleau et fils, imprimeurs-éditeurs, 1884.

Les récits de voyages ne manquent guère par le temps qui court. A mesure que les distances s'effacent, les voyageurs deviennent de plus en plus nombreux et il n'y a pas de coin de la terre qu'ils ne songent à visiter. Peu de personnes voyagent sans prendre des notes et, à leur retour dans la patrie, la plupart de ceux qui ont voyagé et noté leurs impressions de voyage, se laissent facilement gagner au projet de livrer leurs notes à la publicité.

Nous devons à cette passion de voyager et à cette facilité à laisser publier les impressions de voyage, de charmants livres qui font honneur aux lettres canadiennes, comme celui que M. le juge Routhier vient de publier et l'ouvrage que nous avons maintenant sous les yeux.

Nous dirons en toute sincérité que nous avons lu avec un vif intérêt les Souvenirs d'un voyage en Terre-Sainte. C'est un livre où l'auteur raconte, absolument sans prétention, un voyage qu'il fit il y a quelques années en Palestine.

Le lecteur n'a qu'à se laisser faire, Monsieur l'abbé Emard le conduira à travers les villes de la Terre-Sainte, de sanctuaire en sanctuaire, depuis le Saint Sépulcre jusqu'au Thabor et au Mont-Carmel. Partout nous rencontrons des édifices encore debout qui rappellent la vie et les travaux de Notre-Seigneur. Souvent c'est une ville rendue célèbre par quelque événement de l'histoire sainte, et M l'abbé Emard laisse la parole à l'historien sacré qui décrit, dans un langage incomparable, les miracles que Dieu opéra en faveur de son peuple choisi. L'auteur s'efface partout, ou plutôt, il se borne à son rôle de guide, se contentant de décrire et de raconter et laissant au lecteur le soin de faire, lui-même,

ses propres réflexions. C'est une preuve de bon goût dont nous félicitons M. l'abbé Emard.

M. l'abbé Emard a un chapitre très intéressant sur la patrie de saint Jean-Baptiste, le patron du Canada. Il décrit minutieusement la maison qui vit naître le saint précurseur de Notre Seigneur. Il parle aussi de la grotte où saint Jean Baptiste se prépara pour sa prédication, grotte qui se trouve au bord d'un précipice d'une grande profondeur. Ce chapitre intéressera vivement nos compatriotes.

Nous avons dit que M. Emard écrit sans prétention, nous pourrions ajouter qu'il pousse cette qualité à l'excès. Ainsi, il raconte trop sèchement les légendes dont plusieurs sont fort belles. A propos de légendes, il y en a une dont il fait honneur, à tort croyons-nous, aux musulmans.

Après avoir signalé quelques croyances puériles des sectateurs de Mahomet, l'auteur nous cite, comme une absurdité, la légende du « pont aussi étroit qu'une lame de rasoir sur lequel « tous devront passer pour traverser la vallée (de Josaphat) et « arriver au mont des Oliviers ; les vrais croyants, qui seuls peu- « vent voir le pont de l'épreuve, passeront sans crainte, soutenus « par leurs anges ; les autres, abandonnés à eux mêmes et perdant « l'équilibre, tomberont dans le torrent du Cédron, et seront en- « gloutis en enfer pour l'éternité. »

Nous n'avons aucunement envie de prendre fait et cause pour les musulmans contre M. l'abbé Emard, même nous soutenons que ces messieurs se sont emparés d'une légende chrétienne ou du moins digne de l'être. Ce pont aussi étroit qu'une lame de rasoir, qui traverse un torrent, et sur lequel tous les hommes doivent passer pour arriver au ciel, est une figure qui se retrouve souvent dans les légendes chrétiennes du moyen âge. Nous référons M. l'abbé Emard aux savantes recherches d'Ozanam sur les sources poétiques de la Divine Comédie de Dante. Nous aimons surtout l'idée des bons anges qui soutiennent le juste et l'empêchent de tomber dans l'abime.

Mais, en somme, nous n'avons que des compliments à faire à M. l'abbé Emard. Non seulement son livre est bien écrit mais il est encore bien fait. Il est à peu prés irréprochable sous le point de vue typographique. Il est orné de quelques gravures qui, sans être d'une perfection artistique, rendent bien compte des principaux sanctuaires de la Terre Sainte. Nous devons faire nos compliments à M. l'abbé Emard sur la division matérielle de son livre. L'auteur a divisé son livre en un grand nombre de chapitres, chacun avec son titre particulier. Ces chapitres ont l'avan-

tage d'être très courts, ce qui permet au lecteur de lire le livre de M. Emard, sans fatigue ni confusion.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE, par EDMOND LAREAU. Montréal, John Lovell et Fils, Editeurs. 1884.

Un livre d'un autre genre, c'est l'histoire abrégée de la littérature de M. Lareau. Il s'agit bien cette fois d'un voyage, mais d'un voyage dans le monde des lettres. En voyageur attentif, M. Lareau a exploré tous les coins de ce monde, il a visité tous les peuples, et son livre est pour ainsi dire l'histoire universelle de l'activité humaine.

Un simple regard à la table des matières donnera une idée de l'étendue des recherches de M. Lareau. Il est question de toutes les littératures, à partir des livres sacrés des Hindous, jusqu'aux romans du dix-neuvième siècle. La vaste étendue de son sujet, on le comprend, interdit à l'auteur les appréciations raisonnées, les citations ; il en résulte, il est vrai, une certaine aridité, mais l'ouvrage de M. Lareau n'en est pas moins précieux pour celui qui veut avoir une idée élémentaire de l'histoire de la littérature.

Il va sans dire que, dans une notice aussi courte que celle-ci, nous ne pouvons analyser le livre de M. Lareau. Autant que nous avons pu le constater, les renseignements sont précis et en général bien controlés. Quand on songe qu'il y a toute une bibliothèque dans ce livre, on perd toute idée de quereller M. Lareau à propos d'une date ou d'une inexactitude de peu d'importance. Toute discussion nous entraînerait dans des longueurs incompatibles avec une simple revue bibliographique.

Nous voulons bien cependant prendre plus particulièrement en considération le chapitre que M. Lareau consacre à l'histoire de la littérature française. L'auteur doit résumer dans une centaine de pages un sujet qui ferait la matière de plusieurs volumes. Donc point de détails, point surtout de ces citations qui initient le lecteur à la manière et au style des écrivains. C'est une énumération de noms d'auteurs, de titres d'ouvrages, avec une courte halte quand il s'agit de quelque prince de la littérature. Je remarque en passant que les titres des chapitres n'indiquent pas toujours d'une manière bien précise les sujets que l'auteur y traite. Ainsi sous la rubrique d'*Origines du théâtre français*, M. Lareau nous parle de Charles d'Orléans qui ne fit que des chansons et des poésies fugitives.

Une autre observation que nous tenons à faire, c'est que M. Lareau ne paraît pas avoir partout la même mesure. Un exemple

prouvera notre assertion. De tous les écrivains, celui qui a le plus contribué à donner à la langue française sa forme actuelle, c'est, de l'aveu de tous, le grand évêque de Meaux, Bossuet. C'est même le plus grand génie dont la France puisse se vanter. Eh bien ! M. Lareau ne lui consacre pas deux pages, il se contente d'énumérer les principaux ouvrages du grand orateur, en citant quelques appréciations ; encore cette notice est-elle perdue dans un chapitre qui porte le titre d'*Eloquence religieuse au XVIIe siècle.* S'il s'agit de Rabelais, de Molière, de Lafontaine et de Voltaire, M. Lareau se montre bien moins sobre de détails. Ces écrivains font sans doute la gloire de la France, mais quand on a nommé Bossuet, c'est assurément le cas de dire aux autres auteurs :

Inclinez vous
Devant celui qui passe, il est plus grand que nous !

Nous pourrions continuer notre critique en signalant quelques appréciations un peu enthousiastes au sujet d'auteurs qui ne sont pas absolument recommandables, tels que Alexandre Dumas et autres, mais, ainsi que nous l'avons dit au commencement, nous ne pouvons guère songer à discuter ici. Nous nous plaisons à reconnaître l'étendue des recherches de M. Lareau et nous lui laissons la responsabilité de ses appréciations. Son histoire abrégée de la littérature mérite bien les honneurs de la lecture. Le lecteur qui n'a pas le temps de recourir aux traités spéciaux, trouvera dans cet ouvrage un résumé très utile de l'histoire littéraire.

Nous venons de recevoir un ouvrage très important : *Mgr de Saint Vallier et l'hôpital général de Québec*, nous en parlerons dans le prochain numéro de la *Revue.*

P. B. Mignault.

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Electricité—Pile de Volta—Piles à courants constants de Daniel et de Bunsen—Electro-aimants—Horlogerie électrique—Chronoscopes et enrégistreurs électriques—Electro-trieurs—Galvano-plastie.

Varia : Le barrage de la Gileppe—Le palais de justice de Bruxelles—Statistique parisienne.

Si, reliant les deux pôles par des tiges métalliques, on approche les extrémités libres des tiges, on établit un courant continu allant du pôle positif au pôle négatif : alors on dit que le circuit est fermé ; le courant cesse si l'on éloigne les mêmes extrémités : alors le circuit est ouvert. Pendant que le circuit est fermé, le dégagement des deux électricités ne cesse de se produire et de se combiner tant que l'action de l'humidité acide des rondelles de drap ne cesse pas d'agir chimiquement sur les rondelles métalliques, et si le circuit vient à être ouvert pendant que cette action chimique continue à se produire, les deux électricités ne cessent de s'accumuler sur les fils conducteurs. Quelle que grande quelle que féconde que fut la découverte de Volta, ainsi que l'histoire des sciences en offre de nombreux exemples, il n'avait lui-même qu'une idée très imparfaite de son emploi. La découverte des propriétés physiques et chimiques de la pile, et par conséquent, la révélation de ses différents usages, est due à quatre savants anglais, le chirurgien Antony Carlisle, le chimiste Humphry Davy, et les physiciens William Nicholson et William Cruikshank.

*
* *

La pile de Volta, ou à colonne, présentait plusieurs graves défauts par suite desquels l'intensité du courant diminuait si rapi-

dement, qu'elle devenait bientôt nulle. Aussi les recherches des savants se portèrent vers les moyens de l'améliorer ; mais le but ne fut atteint d'une manière satisfaisante que par l'invention des piles à *courant constant* par le chimiste anglais Daniell, et sa modification par le chimiste allemand Bunsen. Dans la pile de Daniell, chaque élément se compose d'un vase cylindrique extérieur en verre ou en faïence, rempli aux trois quarts d'une solution saturée de sel de cuisine ou d'eau additionnée d'un peu d'acide sulfurique, et d'un vase intérieur en porcelaine dégourdie c'est-à-dire mate, sans glaçure, et n'ayant subi qu'un commencement de cuisson, ce vase intérieur contenant une solution saturée de sulfate de cuivre, ou vitriol bleu. On place une lame de cuivre roulée en cylindre dans la solution cuivreuse, et une lame de zinc aussi roulée en cylindre dans l'autre solution Le cuivre est le pôle négatif du couple, et le zinc, le pôle positif. La réunion de plusieurs éléments ou couples par des bandelettes de cuivre s'agraffant par une vis de pression, et de manière que le cuivre de l'un se rattache au zinc du second, le cuivre de celui-ci au zinc du troisième, et ainsi de suite, forme la pile de Daniell, dont la puissance est d'autant plus considérable qu'elle est composée de plus de couples.

Dans la pile de Bunsen, dont l'idée première revient au physicien anglais Grove, on trouve la même disposition des vases, mais la lame de cuivre est remplacée par un morceau de charbon de cornue ; de plus, le vase extérieur contient de l'acide nitrique ou eau forte, et le charbon plonge dans de l'eau additionnée d'acide sulfurique.

Lorsqu'on réunit les éléments extrêmes de la pile par un fil métallique, les deux électricités positive et négative accumulées aux deux pôles se précipitent l'une vers l'autre pour se neutraliser : le *circuit est fermé* et le *courant est constant.*

Vers 1820, Humphry Davy remarqua que l'on pouvait aimanter des barres de fer ou des aiguilles en les plaçant perpendiculairement à un courant voltaïque, et presque en même temps, Ampère et Arago, deux savants français, découvrirent qu'on pouvait obtenir une aimantation plus prompte et plus énergique en faisant passer le courant dans un fil métallique enroulé autour du barreau de fer, de là l'invention de l'*électro-aimant* qui forme une espèce de bobine. Cette invention conduisit bientôt à la *télégraphie électrique.* Le fil métallique est enveloppé de fil de soie et même enduit de gomme élastique pour l'isoler complètement. C'est en aimantant et en désaimantant alternativement l'électro-aimant

qu'on parvient à transmettre à distance les dépêches télégraphiques.

Voici quelques unes des autres applications de l'électricité.

*
* *

On construit des horloges ordinaires dont le mouvement est perpétué à l'aide de l'électricité, en sorte qu'elles peuvent marcher pendant longtemps sans qu'il soit nécessaire de les remonter. On communique le mouvement d'un régulateur,ou horloge-type, à un certain nombre d'aiguilles marchant sur des cadrans très-éloignés les uns des autres ; on fait marcher ensemble avec une exactitude rigoureuse deux ou plusieurs horloges. Ces appareils sont surtout en usage dans les grandes administrations et dans les établissements publics ou privés très-étendus.

On construit des appareils électriques appelés : *Chronoscopes* ou *chronographes*, destinés à constater des temps extrêmement courts, jusqu'à un millième de seconde, comme par exemple la promptitude d'inflammation des différentes poudre de guerre, la vitesse des projectiles. Il y a aussi des *enrégistreurs électriques* destinés à faire connaître les différentes vitesses des machines pendant un certain espace de temps, une journée par exemple; la distance parcourue par des navires en mer, les différentes hauteurs des marées, etc.

Il y a les *électro-trieurs* destinés à séparer la poudre ou la grenaille de fer. Un ingénieur italien, M. Bonelli, a inventé en 1852 un *électro tisseur* qui n'a pas eu de succès pratique. Enfin, après l'*éclairage-électrique*, dont la mise en pratique tend à se généraliser de plus en plus, la plus importante application des propriétés physiques de l'électricité est celle qui a pour objet le tirage des mines, des canons, des torpilles.

L'électricité a aussi reçu un grand nombre d'applications importantes en chimie. Le point de départ de ces applications fut la belle expérience faite par les deux savants anglais, Anthony Carlisle et William Nicholson, qui décomposèrent l'eau en y plongeant deux fils métalliques communiquant aux deux pôles d'une pile : l'oxygène se rendit au pôle positif et l'hydrogène au pôle négatif. Bientôt on reconnut qu'on pouvait également, au moyen de la pile, décomposer tous les sels dissouts en leurs éléments, et le plus important résultat de ces découvertes fut l'invention de l'*électro-métallurgie*, dont le principe peut s'énoncer ainsi : *Quand on soumet la dissolution d'un sel métallique à l'action de la pile, cette dissolution se trouve bientôt réduite en ses éléments, de telle sorte que*

le métal vient se poser au pôle négatif. Ce principe, connu dès 1800, ne reçut son application industrielle qu'à partir de 1837, lors de l'invention de la *galvano-plastie* qui fut découverte presque simultanément en Russie, par le physicien Jacobi, et en Angleterre, par Thomas Spencer.

Les expériences de ces deux savants sont trop curieuses, et les conséquences en ont été d'une trop haute importance industrielle pour que je résiste à l'envie de les rapporter brièvement ici.

En septembre 1837, à Liverpool, M. Spencer, faisant des expériences avec une petite pile, remarqua que le métal réduit du sulfate de cuivre vint, en se déposant sur le disque négatif, s'arrêter sur les bords de gouttes de cire à cacheter qui étaient tombées accidentellement sur le disque de cuivre. M. Spencer comprit aussitôt qu'il était en son pouvoir de guider à volonté le dépot cuivreux et de le couler en quelque sorte dans les lignes creusées sur une plaque de cuivre vernie. Il prépara alors une plaque de cuivre en l'enduisant à chaud d'une couche d'un mélange de cire jaune, de résine et d'ocre rouge, puis à l'aide d'une pointe, il traça des lettres et des dessins, tout comme s'il avait voulu faire de la gravure à l'eau forte. Ayant soumis cette plaque à l'action de la pile, le métal réduit vint en effet remplir les creux et former des caractères en relief susceptibles d'être imprimés par les procédés typographiques. Peu après, n'ayant pas sous la main de disque en cuivre, il employa une pièce de monnaie. Après avoir démonté l'appareil, il arracha par fragments le cuivre réduit qui recouvrait l'élément négatif, et à sa grande surprise, il observa que tous les détails de la pièce de monnaie étaient reproduits avec une exactitude rigoureuse sur les fragments de cuivre. Ayant renouvelé son expérience sur une médaille dont le relief était considérable, il trouva que la croûte déposée était un fac-simile exact du mobile ; d'autres essais lui démontrèrent que, par le même procédé, en agissant sur l'épreuve, on pouvait reproduire des contre-épreuves absolument semblables au modèle original. La galvano-plastie était inventée.

A peu près en même temps, à Dorpat, en Russie, M. Jacobi arrivait aussi inopinément aux mêmes résultats.

L'invention de la galvano-plastie fut immédiatement rendue publique, les inventeurs n'ayant pas même eu l'idée de l'exploiter à leur profit. Jusqu'en 1840, on n'avait employé que des moules métalliques, mais alors on découvrit qu'on pouvait communiquer la propriété conductrice de l'électricité aux substances qui ne la

possèdent pas en les recouvrant d'une couche de plombagine, matière éminemment conductrice, et l'on peut employer des moules en plâtre, en cire à cacheter, en gelatine, gutta-perca et autres. Bientôt on parvint à réduire, outre le cuivre, les autres métaux les plus utiles, d'où résultèrent *l'électrotypie* ou *clichage galvanique*, l'*électrographie* ou *galvanographie*, la dorure et l'argentine, sans compter la galvanisation qui a pour but de prolonger la durée des objets fragiles ou oxydables en les recouvrant d'une couche métallique assez mince pour ne pas altérer la pureté des lignes et la délicatesse des détails, et cependant assez résistante pour les mettre à l'abri des causes d'altération ou de destruction venant de l'extérieur.

* *
*

Je dois à l'obligeance d'un ami les quelques détails qui suivent au sujet d'un travail d'art hydraulique qui a été exécuté en Belgique dans ces derniers temps, le barrage gigantesque de la Gileppe, à trois lieues de Verviers.

C'est à Dolehein que l'on quitte généralement le chemin de fer pour se rendre au barrage de la Gileppe, distant d'une lieue de cette gare. Une bonne route y conduit par Goé. Ce travail a été conçu par l'ingénieur Bédaut, mort en 1868, pour fournir l'eau à la ville de Verviers et aux localités voisines, qui, comme Verviers, sont remplies d'usines en rapport à l'industrie des draps et autres étoffes de laine, filatures, teintureries, ateliers de tissage, tous établissements qui emploient des quantités considérables d'eau.

Le travail consiste en un gigantesque barrage fermant complètement la vallée, et derrière lequel les eaux de la Gileppe s'accumulant et s'élevant à une hauteur de cent cinquante pieds, ont formé un véritable lac dont la superficie n'est pas moindre que 240 arpents, et la capacité, trois milliards de gallons. Pour se rendre compte du volume d'une semblable masse d'eau, il suffit de remarquer qu'elle emplirait un canal de 35 lieues ayant une hauteur de vingt pieds et une largeur de deux arpents. Le mur, qui mesure 250 pieds d'épaisseur à la base, et 45 au sommet, se développe à sa partie supérieure sur une longueur de 750 pieds Au centre, et dominant le tout, est placé un lion, emblème national, exécuté sur les desseins du sculpteur A. F. Bourré. Ce lion colossal, en pierre du pays, a 45 pieds de hauteur, non compris le piédestal, 53 de longueur, et pèse environ 3,000 tonnes. Ces dimensions extraordinaires n'en sont pas d'ailleurs le seul mé-

rite : les belles proportions du lion, son attitude fière et pleine de noblesse en font une œuvre d'art couronnant dignement un monument titannique.

Les travaux pour la construction du barrage, commencés en 1867, ont été achevés en juillet 1878. Une promenade le long de la route forestière qui cotoie le lac à gauche, permet aux touristes de se rendre compte de *visu* de sa superficie qui est double de celle du Champ-de-Mars, à Paris. Précédemment, Verviers et les environs étaient alimentés par les eaux de la Vesdre, mais il survenait fréquemment, surtout en été, des disettes d'eau très-préjudiciables.

Il y a une vingtaine d'années, un autre projet plus gigantesque encore avait surgi en Belgique : il ne s'agissait de rien moins que de couvrir tout le pays d'un vaste réseau d'aqueducs conduisant les eaux de l'Ourthe, qui coule à l'est, dans toutes les villes ; la plus éloignée, Ostende, est distante de plus de 50 lieues de l'endroit où devait être la prise d'eau. La principale objection à ce projet a été celle-ci : en temps de guerre, il suffirait à une armée envahissante de s'emparer des bouches de l'immense aqueduc et d'interrompre la distribution d'eau pour réduire le pays sans même tirer un coup de canon.

Un mot d'une imposante construction qui, commencée il y a une vingtaine d'années, n'est pas encore entièrement terminée : le Palais de Justice de Bruxelles. D'après les plansprimitifs, l'édifice devait coûter vingt millions de francs ou quatre millions de piastres. En 1883, il avait coûté cinquante millions de francs, et quand il sera achevé, le coût total sera de soixante millions ou douze millions de piastres.

Oct. Cuisset.

CURIEUSES STATISTIQUES.

LA VIE A PARIS.

Les statistiques qu'offre la vie de cette fourmillière immense que l'on appelle Paris, recueillies et groupées, peuvent présenter beaucoup d'intérêt.

Ainsi, en 1867, alors que la population fixe s'élevait à plus de 1,800,000 âmes, et que la population flottante n'était pas moindre que 200,000 personnes, le budget des recettes, balançant celui des dépenses, s'élevait à la somme de 250 millions de francs ou environ, 50 millions de piastres, vingt millions de plus que le budget du gouvernement fédéral. D'ailleurs, plus d'un état assez important de l'Europe n'atteint pas ce chiffre respectable.

Les dépenses principales se repartissent comme suit en chiffres ronds :

La voie publique, 17 millions ; les eaux et égoûts, 3 millions et quart ; promenades et plantations, 3 et un quart ; nettoyage et arrosement des voies publiques, près de 4 millions ; éclairage, 13 ; préfecture de police, 13 ; assistance publique, 23 ; travaux de ponts et chaussées, 5 ; grandes opérations de voierie, 25 ; améliorations de la voie publique, 12 ; travaux d'architecture, un million. L'article relatif à l'instruction publique s'élève à 6 millions.

Paris consomme annuellement 20 millions de douzaines d'œufs qui sont comptés et mirés, c'est-à-dire, reconnus bons ou mauvais par des inspecteurs assermentés. Un seul confiseur, M. Gaillond, en emploie 600,000 douzaines par an pour faire ses pâtés de Reims.

Quant au beurre de toutes qualités, il s'en emploie annuellement 25 millions de livres et il est bon de remarquer que les quantités d'huiles comestibles, olives et autres, remplacent dans l'usage domestique, le beurre, en énorme quantité (près de 5 millions de gallons). Enfin, on y ingurgite chaque année plus de vingt millions de douzaines d'huitres qui sont vendues en gros à 12 centimes (un peu moins que 2½ cents) la douzaine, et on y dévore 27 millions de livres de raisins en desserts.

En fait de fromages de diverses catégories, Paris consomme :

440,000	fromages de	Brie,
1,500,000	—	Neufchâtel,
81,000	—	Monthéry,
500,000	—	Livarot,
1,000	—	Mont-Dore,
880,000	—	divers.

Il a passé aux abattoirs de la Villette, 110,000 bœufs, 46,000 vaches, 840,000 moutons vivants sans compter plus de 40 millions de livres de viandes abattues qui y ont été soumises à l'inspection. Il faudrait joindre à ces chiffres la quantité de porc, de volaille et de gibier qui est énorme.

Pour les légumes, 45,000 voitures ont apporté les primeurs, consistant surtout en 265,000 sacs de petits pois, 110,000 de haricots verts, et 250,000 de haricots en cosses; et dans le second semestre, il est entré 44,000 voitures de fruits, 198,000 voitures de légumes, 50,000 de pommes de terre, et 25,000 de petits-pois, haricots, etc.

Pour les boissons, on compte : vins en futs et en bouteilles, 80 millions de gallons; alcool, 3 millions; cidre, 2 millions; bières diverses, 9 millions.

Enfin, il s'est consommé la quantité d'environ 400 millions de livres de pain, produit de 7 millions de minots de blé ou de 1,400,000 barils de farine : la récolte de 350,000 arpents à 20 minots par arpent.

Comme fourrages, il est entré 15 millions de livres d'orge, ou plus de 300,000 minots; 340 millions d'avoine ou 10 millions de minots; 17 millions de bottes de foin et 30 millions de bottes de paille.

Je termine cet extrait par l'article combustible qui présente les chiffres suivants : bois, 860,000 stères, ou 330,000 cordes; houille, coke, 750,000 tonnes; charbon de bois, 15 millions de minots.

Oct. Cuisset.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le boudoir des demoiselles Dumont.

SCÈNE PREMIÈRE

ELISE, MARIANE.

ELISE (*devant une glace*)

Comment me trouves-tu ?

MARIANE

Charmante.

ELISE

Et mes cheveux,
Tombent-ils bien ainsi ?

MARIANE

Rien de plus gracieux !

ELISE (*se retournant*)

Ma robe ?

MARIANE

Elle est parfaite.

ELISE

Et mes boucles d'oreilles ?

MARIANE

Ah ! franchement, ce sont deux petites merveilles !

ELISE (*tendant le bras*)

Agraffe-moi ceci... Prends garde ! Allons, tout doux,
Je ne suis pas de fer ! (*Mariane hausse les épaules*
Elise se mire) Bien. Mes autres bijoux,
Où sont-ils ?

MARIANE (*lui tendant un coffret*)

Les voici. (*Elise y choisit un collier de brillants qu'elle passe à son cou*) La gentille toilette !

(*à part, voyant Elise essayer un sourire devant la glace*)

On s'arme jusqu'aux dents.

ELISE

Me voilà toute prête,
Et j'attends bravement.

MARIANE

Qui donc attendez-vous ?

ELISE

Eh ! qui veux-tu qu'ainsi nous recevions chez nous,
Si ce n'est le baron ?

MARIANE

Le baron !... Ah, j'ai hâte
Qu'il arrive !

ELISE

Oui ! Pourquoi ?

MARIANE

Pour voir de quelle pâte
Est fait un vrai baron, et quelle mine il a ;
J'en aurai le cœur net au moins.

ELISE

Que dis-tu là ?

MARIANE

Je dis que je m'y perds. Tout ici me surpasse !
Meubles, bêtes et gens, rien ne demeure en place ;
Et, dans ce branle-bas, pour cri de ralliement,
C'est le nom du baron qui revient constamment.
Cet homme, dont on fait ici tant de tapage,
Est donc bien important ?

ELISE

C'est un grand personnage,
D'un mérite très rare, éminent, sans égal.

MARIANE

Vous ne permettez pas qu'on en dise du mal ?

ELISE

Certes, non ! Et malheur à quiconque s'avise
D'en dire... ou de souffrir même que l'on en dise !

Certains esprits haineux, jaloux et sans repos,
Font métier d'outrager par de honteux propos
Les gens dont l'importance et l'éclatant mérite,
En les éblouissant, les trouble et les irrite.
Mais...

MARIANE

Votre sœur, je crois, juge ses qualités
Avec moins de...

ELISE (*piquée*)

Ma sœur dit des absurdités,
Et si par ses conseils tu deviens insolente,
A sortir de ces lieux tu ne seras pas lente.

MARIANE

Ah ! pardon si mes mots n'ont pas été polis !
On ne doit pas chercher, dans tout ce que je dis,
Expressions de choix, et parole profonde ;
C'est par l'intention que l'on juge son monde.
Loin de moi le dessein de vous manquer d'égard.
Et je retire tout pour réparer l'écart ;
Donc le baron n'est pas, j'en prends votre parole,
Ce qu'on en dit partout, un imposteur frivole ;
(*mouvement d'Elise*)
On a tort d'affirmer qu'en vous parlant d'amour,
Au gousset paternel il veut faire la cour...

ELISE (*irritée*)

Les monstres !...

MARIANE

Et qu'il est de cette confrérie
Qu'on nomme... chevaliers ?... chevaliers d'industrie ?....

ELISE

Juste ciel ! est-il vrai que l'on en parle ainsi ?

MARIANE

Oui... mais bien plus encore, on se répète aussi...

ELISE

Qui sont ces vils menteurs ?

MARIANE

De bien méchantes langues
Qui, sans rien respecter dans leurs basses harangues,
Appliquent leurs méfaits au compte du prochain.

ELISE

Et tu les laisses dire ?...

MARIANE

Oh ! moi, je n'en crois rien.
Mon Dieu ! non, pas un mot, puisque cela vous blesse.
J'ai pour avis toujours l'avis de ma maîtresse ;
Et, quand même on viendrait, preuve et pièces au poing,
Me démontrer les faits, mot pour mot, point par point,
Encor j'hésiterais, sans votre avis, d'y croire...
Mais je vous entretiens d'une ennuyeuse histoire...

ELISE

Le public, Mariane, est fort impertinent !

(*Mariane fait un signe d'adhésion*)

Il a tout mon mépris.

MARIANE

Le mien pareillement.

ELISE

Se permettre sans gêne un langage semblable !
Mais c'est d'une insolence !

MARIANE

Oh ! c'est abominable !

ELISE

Pour tenir ces propos, il faut être jaloux
Du mérite d'autrui !

MARIANE

Jaloux !... ils le sont tous.

ELISE

Et ceux qui devant moi parleront de la sorte,
Seront mal reçus.

MARIANE

Oui, mettez-les à la porte
Sans avis ni procès.

ELISE

Je n'y manquerai pas.
Mais qui t'a rapporté ces détails ?

MARIANE

Nicolas.
Il court souvent la ville et sait ce qui s'y passe
Tout comme la police.

ELISE

Il faudra qu'on le chasse !....

MARIANE (*déconcertée*)

Ah ! le pauvre Nicot ! Il m'a fait ces rapports
Sans vouloir au baron imputer aucuns torts.
Oui, tout innocemment, car...
(*baissant la vue*)
enfin, il repose
En moi sa confiance... et... me dit mainte chose
Qu'aux autres il n'a pas le goût de répéter.

ELISE

Qu'il prenne garde à lui... Toi, va tout apprêter
Afin que, sans effort, le baron reconnaisse
Dans notre intérieur l'élégante richesse
Dont s'ornent les logis où règne le haut ton ;
Car, un baron...

MARIANE

Ah ! c'est un monsieur tout de bon,
A ce qu'il paraît.

ELISE (*avec exaltation*)

Oui, c'est l'idole des dames,
Qui charme leurs loisirs et captive leurs âmes
Par les beaux compliments qu'il sait leur débiter ;
Dans l'art du savoir-vivre, on ne peut l'imiter.
Il compte dans ses biens plus d'un vaste domaine ;
Ses noms sont de longueur à faire perdre haleine...

MARIANE

Un baron, c'est cela ? (*à part*) Je n'y vois pas plus clair.

ELISE

On peut le distinguer seulement à son air
Qui trahit le secret d'une antique noblesse
Sous des dehors charmants.

MARIANE

Ce baron m'intéresse.
Serait-il, par hasard, ce jeune et beau causeur,
Le contraste frappant de cet autre, un poseur
Qui se sert en parlant de mots indéchiffrables,
Prononcés d'un ton sec, avec des airs capables,
Et qui...

ELISE (*indignée*)

Silence !... Oser lui faire un tel affront !

MARIANE

Quoi ! celui-là, c'est... ?

ELISE

Oui, sotte ! c'est le baron.

MARIANE (*étouffant un fou rire*)

Je ne m'en doutais pas.

ELISE

Assez d'impertinence !
A mon père je vais citer ton insolence.

(*Elle sort furieuse*)

SCÈNE II

MARIANE (*seule*)

Bon voyage... et tâchez de ne rien oublier ;
Dites-lui qu'ici bas jamais folle à lier
Ne montra plus que vous d'aigreur et de caprice.

SCÈNE III

MARIANE, NICOLAS.

NICOLAS

Nom d'un nom quel tracas ! quel ennui ! quel supplice !
J'en mourrai, c'est bien sûr.

MARIANE

Dis moi donc, Nicolas,
D'où vient cette fureur ?

NICOLAS

Ah ! ne m'en parle pas !
Il faut y mettre un terme ou j'en perdrai la tête !
Me surmener ainsi, cela n'est pas honnête !

MARIANE

Mais de quoi s'agit-il ?

NICOLAS

Je suis brisé, rendu !

MARIANE

Quelque chose t'agace ?

NICOLAS

Ereinté, morfondu !
A peine ai-je le temps de manger une croûte ;
Du matin jusqu'au soir, toujours, toujours en route !
Je m'essouffle à courir, et ne fais plus qu'un rond,
Servant de messager d'ici chez le baron.
C'est à n'y plus tenir !... Depuis que cela dure,
J'en ai pris une entorse avec une foulure.
Mariane, on me traite ainsi qu'un vrai mulet,
Et si j'avais du cœur autant que de mollet,
Je les enverrais paître avec leurs paperasses !

MARIANE

C'est cela, l'on se fie à tes instincts bonasses.

NICOLAS

J'en conviens.

MARIANE

Mais pourquoi l'échange quotidien
De ces lettres sans nombre ?

NICOLAS

Hé, je n'en sais trop rien.

MARIANE

Mais on saisit toujours quelque fait qui transpire.

NICOLAS

D'après ce qu'on peut voir, les choses sont au pire.

MARIANE

Est-il bien possible ?

NICOLAS

Oui, sans appréhension,
Notre maître partout s'est porté caution
Des achats du baron ; même, il lui fait l'avance
D'argent pour subvenir à sa folle dépense ;
Cela seul représente un fort joli montant.

MARIANE

En effet.

NICOLAS

Mais, bien plus, et voici l'important :

MARIANE

Ah !

NICOLAS

Chaque fournisseur lui présente sa note ;
Pour le dévaliser à l'envie on complote ;
Bref, ce matin j'ai vu tout autour du bourgeois,
Dix commis bien comptés se pressant à la fois.

MARIANE

Que faisait le bonhomme ?

NICOLAS

Il payait avec grâce
En disant à chacun : Monsieur, grand bien vous fasse.

MARIANE

Mais ce vilain baron l'a donc ensorcelé !

NICOLAS

C'est mon idée. Et moi, jour et nuit attelé,
J'aide sans le vouloir à sa... sa manigance.

MARIANE

Mon pauvre Nicolas, soit dit sans médisance,
Ton baron, selon moi, n'est qu'un attrape-sot,
Qui pratique sur nous son métier.

NICOLAS

C'est le mot.

MARIANE

Et l'on annoncera bientôt dans la gazette
Son départ imprévu sans tambour ni trompette.

NICOLAS

Voilà tout justement ce que je me disais.

MARIANE

On devrait l'exposer au grand jour.

NICOLAS

Je le sais.

MARIANE

Mais tu sers ses desseins.

NICOLAS

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARIANE

Dévoiler tes soupçons.

NICOLAS

Oui, pour que l'on me chasse !

MARIANE

Quand le devoir commande on ne recule pas.

NICOLAS

Et s'il faut que je parte... ?

MARIANE

Eh bien, tu partiras.

NICOLAS

Moi, m'en aller ?

MARIANE

Sans doute !

NICOLAS

Où faudra-t-il que j'aille ?

MARIANE

Où tu voudras.

NICOLAS

Oui-dà ! Pour coucher sur la paille,
En attendant qu'ailleurs je trouve un autre emploi ?
Merci bien !

MARIANE

Seras-tu plus à plaindre que moi ?

NICOLAS

Toi, Mariane ?

MARIANE

Oui, moi.

NICOLAS

Comment, l'on t'a chassée ?

MARIANE

Pas encor, mais j'en suis fortement menacée.
Depuis que du baron les noms sont proclamés,
Ma maîtresse a le cœur et la tête enflammés ;
Elle ne rêve plus que grandeur, que noblesse,
Et de ses vieux amis l'intimité la blesse ;
On ne peut rien lui dire, à moins de la flatter,
Sans s'exposer à voir sa colère éclater.
J'ai cherché, par le jeu d'un honnête artifice,
Tout en disant comme elle, à dompter son caprice ;

Mais l'orgueil en son âme étouffe le bon sens;
Et, moi, je viens d'apprendre à mes propres dépens
Qu'à vouloir corriger les sottises des autres,
Nous risquons fortement d'en commettre des nôtres.

NICOLAS

Tout juste; et le moyen d'éviter cet ennui,
C'est de filer son nœud sans s'occuper d'autrui.
Mais, à propos, déjà depuis longtemps, mignonne,
Tu connais la tendresse où mon cœur s'abandonne,
Sans vouloir par un mot me donner quelque espoir!

MARIANE (*riant aux éclats*)

Mieux vaut tout ignorer parfois que trop savoir.

NICOLAS

Bon! te voilà toujours avec tes fariboles!
Je ne puis là-dessus hasarder deux paroles
Que, par des mots badins lancés d'un ton moqueur,
Tu me fasse rentrer jusqu'au fond de mon cœur
Les tendres sentiments dont sans cesse il déborde!

MARIANE (*souriant*)

Et cela te déplaît, Nicot?

NICOLAS

Miséricorde!
Tu me tiens sans pitié toujours sur les tisons:
Loin de rien éclaircir, tout ce que nous disons
M'embrouille davantage. Sitôt que je m'explique
Un peu, crac! on dirait qu'une mouche te pique,
Et tu files... Mon Dieu! quelques mots de ta part,
Pourtant, me suffiraient.

MARIANE

Nous y verrons plus tard.

NICOLAS (*d'un ton suppliant*)

Mariane! Pourquoi te montrer si cruelle?

DUMONT (*dans la coulisse*)

Nicolas!

MARIANE

Tiens, voilà le bourgeois qui t'appelle!

NICOLAS (*se tournant vers la coulisse*)

Oui, Monsieur!

(*Mariane s'échappe de l'autre côté et Nicolas la regardant aller, ajoute :*)

Allons bon ! celle-ci qui s'enfuit !
Et l'autre...

DUMONT (*dans la coulisse*)

Nicolas !

NICOLAS (*faisant un soubresaut*)

qui partout me poursuit !

SCÈNE IV

DUMONT, NICOLAS.

DUMONT

Nicolas !

NICOLAS (*courant à lui*)

Me voilà, Monsieur !

DUMONT

Vas-tu paraître,
Détestable nigaud !

NICOLAS (*à part*)

Il est gentil, mon maître !

DUMONT

Cours porter cette lettre au baron !

NICOLAS (*à part*)

Nom d'un chien !
J'ai beau courir, cela ne nous avance à rien ;
Il leur reste toujours quelque chose à s'écrire.
Allons, pauvre Nicot, en route ! (*Il sort*)

SCÈNE V

DUMONT (*seul, poussant un gros soupir*)

Ah ! je respire !
Dieu merci, les voilà tous payés... et contents.
Mais admettons, morbleu, qu'ils m'ont mis sur les dents ;
J'en ai vidé ma caisse, et sans mes fonds en banque,
Sur lesquels j'ai tiré, nous aurions eu du manque.
Ce cher baron ! l'on voit, à sa façon d'agir,
Tout l'intérêt qu'il porte à me faire surgir
Du sein de la roture au niveau du grand monde.
Près de lui, c'est un charme, un bonheur qui m'inonde !

Et mon cœur se pénètre, en écoutant sa voix,
D'un suprême dégoût pour les instincts bourgeois.
Je ne veux, désormais, fréquenter que les sphères
Où l'homme est au-dessus des liaisons vulgaires;
Oui, ma place est marquée au sommet des grandeurs.
Décidément, le sort m'a comblé de faveurs!
Déjà mon nom contient la noble particule,
J'ai bon air, je suis riche, en un mot, je cumule
Tout ce qui pose un homme et le met en crédit
Dans les cercles brillants.... Le baron me l'a dit.
Mais, au fait, le moment de sa visite approche.
Il faut que tout ici soit d'un goût sans reproche,
Et que chacun se mette à contribution,
Pour qu'il retrouve en nous l'air de distinction
Qui...

SCÈNE VI

DUMONT, ELISE (*accourant joyeuse un écrin dans les mains*)

ELISE

Regardez, papa, le présent qui m'arrive
De la part du baron, avec une missive
Belle de sentiment, d'élégance et d'esprit!

DUMONT (*examinant l'écrin d'un air satisfait*)

Hein, les jolis bijoux! (*il prend la lettre des mains d'Elise*)
Voyons ce qu'il écrit!

ELISE

C'est un petit chef d'œuvre, un vrai bouquet de roses!
Oh! qu'il est donc charmant!

DUMONT

Et qu'il fait bien les choses!

ELISE

Oui, tout dénote en lui l'homme de qualité.

DUMONT

Mais j'admire surtout sa libéralité!
A peine eut-il vaincu la noble répugnance
Dont l'affecta d'abord mon offre d'assistance,
Qu'animé tout à coup d'un généreux élan,
Il fit de son passif, en détail, le bilan
Et m'accorda l'honneur de puiser dans ma caisse
Pour en solder la somme. Ensuite, avec tristesse,

Des larmes dans la voix, et, tout en rougissant,
Il me prit les deux mains, et d'un ton languissant
Me dit tout bas : (*s'attendrissant*)
«Merci !» Puis, détournant la tête,
Il pleura. (*s'essuyant les yeux*)
Moi, je pleure aussi comme une bête,
Quand j'y pense... Quel homme !

ELISE (*avec émotion*)

Oui, quel cœur généreux !

DUMONT

Nous ne pouvions parler, nous pleurions tous les deux.
Enfin mon noble ami, par un effort suprême,
Réussit à reprendre empire sur lui-même,
Et, poussant ses élans généreux jusqu'au bout,
Il déclara vouloir faire admirer partout,
De ma franche amitié l'action bienfaisante.

ELISE

Les nobles sentiments !

DUMONT

Et, malgré notre entente,
Il refusa tout net d'en garder le secret.
« Oui, dit-il vivement, je veux être indiscret !
« Et mettant de côté le scrupule et la honte,
« Je ferai mes achats, mon cher, à votre compte. »
Il voulait révèler, ainsi, dans son éclat,
L'excès de mes bontés.

ELISE

Comme il est délicat !

DUMONT

Et, moi, j'eus beau tenter mille arguments pour vaincre
Son généreux dessein, rien ne put le convaincre.
Il me fallut céder et, depuis ce moment,
Des gens de tous métiers me viennent constamment
Solliciter le prix des emplettes princières
Qu'à mon compte il leur fait... Bijoutiers et fruitières,
Débitants de tabac, marchands de vin, tailleurs,
Arrivent essoufflés de partout et d'ailleurs.

ELISE (*avec exaltation*)

Cher papa ! notre sort est bien digne d'envie !

DUMONT

Oui vraiment, mon enfant, et jamais, de ma vie
Je n'ai d'aussi bon cœur prodigué mes écus ;
J'en aurais sans regret dépensé dix fois plus
Pour l'ineffable honneur de compter pour intime
Ce noble personnage, et d'avoir son estime
Au point d'être par lui choisi pour bienfaiteur !

ELISE

Oh ! tout cède aux attraits de son air enchanteur.

DUMONT

Chez lui, rien de mesquin ; il haît la petitesse !
Le don, comme l'emprunt, se fait avec largesse
En passant par ses mains, témoin ce diamant.

ELISE

Oui, cela doit coûter très cher.

DUMONT

Evidemment.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIANE.

MARIANE

On m'a remis pour vous ce billet.

DUMONT (*interdit après avoir lu*)

C'est la note
De ces bijoux ! (*regardant tour á tour la lettre du baron et la note du bijoutier qu'il tient l'une, dans chaque main*)
Mon Dieu ! quelle étrange marotte
Les possède ! On dirait une course au clocher.
Aussitôt l'achat fait, on en veut empocher
Tout de suite le prix, sans omettre une obole.

ELISE

Ce sont des impudents !

DUMONT

Oui, d'une triste école.

MARIANE

Celui-ci se trémousse, et tout bas il m'a dit
Qu'on a de forts soupçons...

ELISE

Des soupçons?

DUMONT

Le bandit!
Ose-t-il, par hasard...

MARIANE

Il m'a fait une histoire
A propos de.....

DUMONT

De qui?

MARIANE

J'ai refusé d'y croire.

DUMONT

Mais qu'a-t-il dit, voyons?

MARIANE

Vous allez me gronder!

DUMONT

Non, non, parle!

MARIANE

D'abord, j'ai voulu le sonder,
Mais il restait muet.

DUMONT

Tu me mets au supplice!
Achève!

MARIANE

Il me fallut employer l'artifice
Pour vaincre son silence. Enfin, sans rien cacher,
Il me rapporta..., (*elle hésite*) mais cela va vous fâcher!

ELISE

Oh! parle donc!

DUMONT

Mon Dieu, mais c'est un vrai martyre!
De t'écouter.

MARIANE

Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire,
Sachez que le baron... Ah! n'allez point penser
Que j'en croie un seul mot...

DUMONT (*vivement*)

Tu peux te dispenser
De ce long préambule; achève tout de suite !
Que dit-il du baron ?

MARIANE

Qu'on le soupçonne...

DUMONT

Ensuite ?

MARIANE

D'être le complice...

DUMONT

Hein ?

MARIANE

D'une bande d'escrocs
Qui subsiste aux dépens des naïfs et des sots.

DUMONT

Ah ! morbleu, c'est trop fort !...

ELISE

Voyez l'impertinence !

DUMONT (*s'en allant*)

L'insolent, le... coquin !...

ELISE

Tancez-le d'importance !...

DUMONT

Venir dans ma maison l'insulter; mille morts !...
Oui, je cours le payer... et le mettre dehors ! (*Il sort*)

MARIANE (*à part*)

Voilà tout ce qu'il veut.

ELISE (*avec hauteur*)

Soyons inaccessibles
A ces basses rumeurs ! (*Elle sort*)

MARIANE

Ils sont incorrigibles !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

F. G. MARCHAND.

IMMIGRATION ET COLONISATION

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

Grâce aux travaux de quelques hommes distingués nous pouvons, de nos jours, faire avec assez d'exactitude, la généalogie de la nation canadienne. Cette population ne tire point son origine de quelques aventuriers, de quelques hommes de hasard, de quelques individus déclassés et enrôlés par l'Etat. Il est bien vrai que le noyau primitif se composait de gens sans aveu, empressés de laisser les cellules étroites de leur prison pour respirer le grand air de la liberté dans la libre Amérique. Mais cet appoint compte à peine dans le mouvement général de l'immigration française au Canada. « Ce fut, dit M. Rameau, (1) l'immigra-« tion réelle d'un élément intégral de la nation française : « paysans, soldats, bourgeois et seigneurs ; une colonie dans le « sens romain du mot, qui a importé la patrie toute entière avec « elle. Le fond de ce peuple, c'est un véritable démembrement de « la souche de nos paysans français ; leurs familles, cherchées et « groupées avec un soin particulier, ont transporté avec elles les « mœurs, les habitudes, les locutions de leurs cantons paternels, « au point d'étonner encore aujourd'hui le voyageur français ; « ce sont aussi des soldats licenciés s'établissant sur le sol, officiers « en tête, sous la protection du drapeau ; voilà les principes « essentiels et originaires de la population canadienne. »

La Saintonge fournit le premier groupe d'immigrants, et, de 1635 à 1640, le Perche envoya dans la colonie 80 à 100 familles ; il en vint aussi un certain nombre de Normandie. Cette immigration du Perche reçut l'impulsion de M. Juchereau de la Ferté, qui épousa la fille de Giffard de Beauport, un des principaux seigneurs canadiens. Ces familles appartenaient à la classe la plus respectable des paysans de France. Elles ont créé dans la colonie une lignée nombreuse. La fondation de Ville-Marie, en

---

(1) La France aux colonies. Acadiens et Canadiens, p. 88.

1640, attira des immigrants de plusieurs provinces de France, même des plus centrales. Le Poitou envoya un contingent de 200 à 250 familles, en 1655. En dehors de ces groupes particuliers d'immigrants, l'Aunis, la Saintonge, la Normandie et Paris en fournirent beaucoup dans les premiers temps. Les jeunes filles de l'hôpital à Paris étaient dirigées sur le Canada. Les soldats licenciés et les employés envoyés par le gouvernement se recrutaient aussi à Paris. Tous les vaisseaux de l'Etat partaient de La Rochelle ; les paysans des alentours étaient naturellement plus portés à entreprendre le voyage que ceux du centre du pays. Le licenciement du régiment de Carignan en 1666, et celui de beaucoup d'autres soldats, qui s'établirent dans la colonie, avait amené des hommes de toutes les parties de la France.

L'immigration privée se ralentit de 1680 à 1710 à cause de la guerre des Iroquois. De son côté, le gouvernement ne fit plus rien pour favoriser l'envoi de colons au Canada. A partir de 1710, l'immigration privée reprit son cours naturel. Ambitieux de peupler leurs domaines, les seigneurs favorisèrent le mouvement. Les communautés religieuses en firent autant. Le chiffre des arrivants variait suivant les circonstances, mais on peut dire qu'à partir de 1740 à 1750—époque pendant laquelle l'immigration privée atteint son apogée — elle a pu atteindre 150 à 175 par an ; elle ne dépassa jamais 200 personnes par an. Les colons venaient surtout de la Saintonge et de l'Aunis ; Paris et la Bretagne viennent ensuite. La Normandie n'arrive qu'en quatrième ordre, puis les pays du midi, le Languedoc, la Provence et Lyon, commencèrent à diriger sur nos plages le surplus de leur population. D'après les données les plus certaines, l'immigration française dans les temps qui précédèrent 1660 ne dépassa pas 1000 personnes. De 1663 à 1672 on peut l'évaluer à 3,700, et de 1672 à 1710, elle n'a pas dû dépasser mille personnes ; enfin de 1710 à 1760, on calcule qu'elle a pu atteindre le chiffre de 4 à 5,000 âmes. L'immigration au Canada dans l'espace de cent quarante ans ne dépassa donc pas 10,000 âmes. C'est bien peu ! Comme on aperçoit d'aujourd'hui toutes les maladresses commises par le gouvernement français touchant sa colonie du Canada !

Si, à partir de 1775, la mère-patrie eut été préoccupée de l'accroissement de la population dans la colonie en lui continuant les secours du passé, la population eût atteint, en 1750, le chiffre de 5 à 600,000 âmes. Si des mesures efficaces eussent été prises au temps de Champlain, nous aurions eu une population de près d'un million d'habitants lorsque la malheureuse guerre

de sept ans a été déclarée. Ce résultat aurait été obtenu sans qu'il coûta beaucoup de dépenses au trésor royal. « Observons enfin, » ajoute M. Rameau, (1) « que s'il y eût eu des municipalités et une assemblée canadiennes, elles eussent naturellement présenté l'instrument le plus efficace pour accomplir la tâche de l'immigration ; il est vrai que probablement cette assemblée n'eut point laissé le gouvernement sommeiller, qu'elle l'eut accablé de ce qu'on appelle aujourd'hui discussions véreuses, contradictions mesquines, taquineries parlementaires. Mais en ceci, nous ne voyons pas quel eut été le grand dommage ; les travaux du gouvernement français n'étaient pas alors tellement sérieux qu'ils eussent pu beaucoup en souffrir ; seule, la voluptueuse quiétude de la cour en eut été diminuée, et on eut été obligé de s'y soucier un peu des affaires du pays. En traitant de leurs intérêts locaux, quoique avec un peu de bruit peut-être, si les colons fussent parvenus de la sorte à réveiller chez le prince le sentiment de son propre devoir, cette tranquillité troublée eut été peut-être fort à plaindre, mais il eut fallu pourtant doublement s'en applaudir, car les colons eussent avancé leurs affaires et l'Etat eut mieux fait les siennes. C'est ainsi que toutes les questions se tiennent ; tout concourt à la perfection de l'œuvre dans un système juste et bien conçu, rien n'aboutît dans un régime faux et mal ordonné. »

Mais tandis que l'immigration de France ne fournissait que des éléments inoffensifs à la population canadienne, le mouvement naturel des naissances contribua avec énergie à son développement. En général, la proportion de cet accroissement dépendait des circonstances, mais on peut donner comme moyenne 2¼ à 2½ pour cent par an. C'est beaucoup ! Mais le peuplement aurait pu être encore plus considérable s'il n'eut été retardé par quatre causes principales : 1o les guerres et les massacres des Iroquois ; 2o le commerce des fourrures qui réclamait une déperdition d'hommes appelés *coureurs des bois ;* 3o la désertion aux colonies anglaises, témoignage du mauvais régime économique auquel était soumise la colonie ; 4o les vices de l'administration et le défaut d'institutions locales.

Malgré ces obstacles, les colons canadiens se montrèrent à la hauteur de leur rôle. Ils étaient persévérants, actifs, pleins de courage et d'énergie. Ils étaient entourés d'obstacles, exposés aux privations de toutes sortes, aux embuches des indiens, à la rigueur du

---

(1) La France aux colonies, p. 98.

climat. Malgré tout, on les vit à l'œuvre, tenant le mousquet d'une main et la pioche de l'autre. Ils sentent la haute mission qu'ils ont à remplir en opérant le grand œuvre de la civilisation et de la colonisation sur ce continent. Ils font plus que défricher leurs terres et défendre leur territoire et leurs chaumières attaqués; véritables pionniers, hommes d'intelligence et de cœur, ils parcourent, explorent et colonisent, au nom de la France leur mère, tout le bassin du Mississipi et du Missouri, la vallée de l'Ohio, depuis les grands lacs de l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses, depuis les eaux bleues du golfe du Mexique jusqu'aux brumeuses régions de la baie d'Hudson. Oui, la France, en Amérique, avait fait tout cela avec un petit contingent de ses enfants! Quelles auraient été les destinées de ce continent, si l'ancienne mère-patrie avait jeté sur les bords du Saint-Laurent cent mille émigrants au lieu de ne nous donner que le dixième de ce chiffre? Elle ne voulut pas agir. L'Angleterre, elle, le comprit. Voilà l'immense fait qui domina la situation pour aboutir au traité de Paris. L'œuvre de Colbert et de Talon, abandonnée par un prince mou et des conseillers inintelligents, devait tomber en ruine pour servir d'enseignement aux peuples de la terre.

EDMOND LAREAU.

LE CHATEAU DE TRELOR [1]

II

L'appartement de la comtesse se composait de deux simples pièces, dont la plus grande s'appelait la *chambre parquetée*, — c'était la seule de la maison, — chambre de grande dame, malgré la modestie de l'ameublement. Mme de Trélor se disposait à se rendre à la messe de minuit, et grâce à l'activité de sa nièce qui tournait autour d'elle, lui posant son manteau sur les épaules, lui nouant les brides de son chapeau, arrangeant avec harmonie les plis de son voile noir, elle se trouva bientôt prête. Nanette avait raison ; c'était un ange, cette petite Marcelle, que la comtesse avait recueillie près d'elle, il y a dix ans. Issue d'une vieille famille normande, elle n'avait jamais connu sa mère, morte en la mettant au monde. Son père avait failli se tuer de chagrin ; puis, pour essayer de distraire une douleur incurable, avait engagé tout son bien dans une entreprise métallurgique, qui avait prospéré d'abord. Bientôt étaient survenues les difficultés : concurrence de l'étranger ou de plus grands établissements industriels en France même, un gérant incapable, un associé enfin qui avait disparu, emportant tout le capital social ; et le comte de Verville, se débattant en gentilhomme au milieu de ce désastre, avait fini par mourir de soucis, de tristesse et de découragement. La petite Marcelle restait orpheline, à sept ans, et sans plus proche parent que Mme de Trélor, qui donnait un refuge à cette jeune misère auprès de sa misère éprouvée. Installée à la chaumière, l'enfant y avait vite pris la place d'une nièce chérie, presque d'une fille, et pendant les vacances de René, qui, chaque année, revenait du collège, grandi, fortifié, embelli, cousine et cousin ne se quittaient pas. Seulement, tandis que le jeune homme, qui, à seize ans, entrait à l'École navale, ne voyait en Marcelle qu'une bonne petite sœur, la cousine, elle, n'avait jamais pensé qu'elle fut là pour autre chose que pour épouser

(1) Du *Correspondant*.

un jour son cousin. Et, — là encore la bonne Nanette avait vu clair, — c'était aux yeux de l'orpheline une chose si naturelle, tellement décidée en principe par le seul fait de son adoption dans la famille, qu'elle n'en parlait à personne.

— Firmin, avez-vous les lanternes ?

— Oui, madame la comtesse.

— Eh bien, partons.

Et l'on se mit en route, Firmin ouvrant et éclairant la marche, Mme de Trélor et Marcelle ensemble, Nanette à l'arrière garde portant une seconde lanterne. La neige couvrait toute la plaine, et durcie par la gelée, réduite en poussière blanche ou tassée sur les chemins frayés, elle craquait et s'écrasait encore sous les pas de la petite troupe. Il fallut traverser le bois dans une allée sinueuse, et les branches courbées des arbres soutenaient à grand'peine de grands panaches neigeux, s'écroulant sous leur propre poids, tantôt sur Firmin, qui se secouait en maugréant, tantôt sur Marcelle, qui, toute frissonnante, éclatait de rire. Là-bas, sur le fond plus clair de la Loire et de ses sables, le bourg de Trélor dessinait en noir ses maisons agglomérées et les arêtes vives du clocher, d'où s'échappait à grandes envolées le carillon de Noël. De tous les côtés de l'horizon, sur les routes aboutissant au village, sur le pont de pierre du fleuve, des petits points lumineux s'avançaient, brillant, s'éclipsant, reparaissant, avec des fusées rougeâtres lancées sur le tapis blanc des prairies ; autant de fanaux trahissant la marche convergente des fidèles à l'appel des cloches, et dans l'obscurité de cette nuit sans lune, semblant marcher seuls vers le même but, comme l'étoile des mages ou celle des bergers.

Comme on approchait du bourg, un pas rapide, craquant sur le sol glacé, résonna derrière le petit cortège. Une voix mâle et jeune s'écria :

— Ma mère !... Êtes-vous là ?

— René !... fit la comtesse se retournant et tremblant d'émotion. Et déjà elle avait embrassé deux fois son fils... C'est toi ! c'est toi !

— Eh, oui, c'est moi ! Embrasse-moi donc, Marcelle... Et toi, Nanette... Et toi aussi, mon vieux Firmin...

Ce fut pendant cinq minutes, un empressement de joie, un piétinement sur place dans la neige, avec de grands bras au ciel balançant les lanternes, des bruits de baisers retentissants, et des : C'est lui, c'est lui ! Quel bonheur !...

— Comment se fait-il ?... Tiens, embrasse-moi encore.... Com-

ment se fait-il que tu sois déjà là ? Je ne t'attendais que dans six jours.

— J'ai pu avancer mon départ de Brest, et me voilà en trimestre... Trois bons mois à rester avec vous.

— Quel bel uniforme, s'écria Marcelle ! Les galons d'enseigne.... Et ta croix ?... Montre-la-nous donc ! Approche la lanterne, Firmin.... Oh ! tu n'as qu'un ruban tout mince ?

— La petite tenue... Va, sois tranquille, belle cousine, reprit en riant René. La prochaine fois j'arriverai avec la médaille, mon grand sabre... et sur ma frégate ! Mais voyons... C'est moi qui ai été surpris tout à l'heure ! Je descends du train, je monte à pied à la chaumière, je frappe... Personne !... A onze heures du soir ! Rien que Fox, qui a failli me manger, de colère d'abord, puis de caresses, quand il m'a reconnu... J'étais inquiet, parole d'honneur ! Heureusement on sonnait à toute volée au bourg ; j'ai pensé à la messe de minuit et j'ai couru après vous.

— Tu n'es pas fatigué, dit la comtesse, tu viens avec nous ?

— Parbleu !... Je ne saurais arriver plus à propos.

On se remit en marche, Mme de Trélor, toute fière, s'appuyant bien fort au bras de son fils. La petite église était pleine de monde quand ils y entrèrent. Le prêtre n'était pas encore à l'autel, qui resplendissait de lumières. Seul, le chantre psalmodiait, mais la voix nasillarde du pauvre homme s'éteignait dans le remuement des chaises, des bancs, le frottement des sabots et les exclamations des bonnes femmes, des enfants s'entassant devant la crèche exposée au pied de l'autel de la Vierge. C'était l'œuvre, naïvement compliquée, de deux artistes du bourg, le menuisier et l'horloger. Chacun d'eux pouvait à bon droit réclamer une part dans cette production de génie ; tandis que les rois mages, les bergers et les femmes en bois blanc peint étaient l'ouvrage de l'un, l'autre avait combiné un mouvement régulier les faisant défiler devant l'Enfant divin couché entre l'âne et le bœuf, au son d'une petite musique intérieure, qui arrachait des cris de joie, à grand'peine contenus par le respect du saint lieu, à toute la jeunesse de la paroisse. C'était tout simplement une merveille.

L'office commence. René s'agenouille, entre sa mère et sa cousine, au banc d'honneur de la famille de Trélor, seule prérogative que, dans sa ruine, la comtesse ait tenu à garder. En face, de l'autre côté du chœur, Jacques Ferrand a fait établir un banc exactement semblable. Le parvenu jaloux a tenu à élever autel contre autel, pour qu'on ne puisse pas dire qu'il ait cédé en rien à ses anciens maîtres, pauvres et déchus.

C'est un vrai tableau religieux, digne de l'art plein de foi de la première renaissance, que celui de ces trois personnages divers priant à genoux. La comtesse Hermine, belle encore sous ses traits réguliers frappés du sceau de l'austérité, rappelle, par le ton mat de sa figure jaunie à la lumière des cierges, une de ces saintes calmes et fières du vieux Palma. La blonde tête du jeune comte semble découpée dans une toile de Véronèse ; et le chaste visage de Marcelle, encadré de fins cheveux châtain clair, au regard noyé sous les cils et trahissant une douce extase, c'est bien là le pur type des vierges de Sasso-Ferrato. Un si gracieux ensemble ne reste pas sans admirateurs. En face de ces trois figures, diversement belles, il est des yeux qu'elles ont attirés, fascinés, et qui ont peine à les quitter, fût-ce un instant. Ce sont les grands yeux noirs de l'héritière actuelle de Trélor.

Agenouillée dans son banc, les mains tenant d'un geste inconscient son livre fermé, elle reste immobile, inattentive au service divin, et dévore du regard ces deux femmes et ce jeune homme. Est-ce simple curiosité ? Est-ce envie ou admiration ? Cherche-t-elle à surprendre, par l'intensité de l'observation, le secret de cette grandeur, survivant quand même à la ruine et au malheur ? Cherche-t-elle à surprendre par l'intensité de l'observation, le secret de cette grandeur, survivant quand même à la ruine et au malheur ? René vient à lever la vue droit devant lui, et aperçoit cette belle et forte fille qu'il ne reconnaît pas. Il se penche vers sa mère, l'interroge... — Catherine Ferrand. — Depuis trois ans qu'il est absent du pays, quel changement en elle ! C'était une enfant, c'est une femme. Dès lors, il a des distractions, et machinalement caressé de temps à autre ses favoris blonds.

Un grand bruit le réveille ; la messe est finie. C'est un brouhaha de galoches traînant sur les dalles, un cliquetis de prie-Dieu se refermant, une bosculade à la grande porte, et déjà les cris des gamins s'échappant au dehors, s'amusant, à coups de boules de neige, à viser les lanternes des commères qui s'apprêtent, en bavardant, le capuchon sur la tête et les sabots aux pieds, à reprendre le chemin du logis. Et tandis qu'une antique calèche et deux gros chevaux porcherons, belles bêtes mal attelées, emmènent lourdement au château Mlle Ferrand et sa vieille servante, la comtesse reprend le bras de son fils, qui distribue au passage des poignées de mains de joyeux retour à un groupe de bons paysans. Marcelle marche à côté d'eux, Firmin et sa femme les suivent, et tous cinq regagnent la Chaumière, qui leur apparaît bientôt là-bas, petite masse noire sous les grands tilleuls dépouillés. Après un souper improvisé en l'hon-

neur de René, une heure de causerie intime au coin du feu, chacun se couche et s'endort. Seule, la comtesse Hermine reste éveillée. Malgré la longueur inaccoutumée de cette soirée sans sommeil, ses souvenirs l'agitent et la reportent à une autre nuit de Noël, combien différente de celle-ci ! C'était en 1857, quelques mois après son mariage, — déjà vingt-six ans de cela ! Elle et son mari, si jeunes alors, si tendres, si amoureux, avaient projeté d'aller à la messe de minuit de la Madeleine. Ce devait être très élégant et on leur avait dit *qu'il fallait voir ça.* Ils étaient partis de leur hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, dans leur petit coupé attelé de deux beaux alezans demi-sang, un cadeau de noce. Elle s'y croyait encore, elle entendait le trot répété des chevaux sur le macadam gelé de la place de la Concorde. Elle se rappelait la peine qu'ils avaient eu à grimper le petit escalier en colimaçon du côté du Marché aux fleurs, puis se voyait dans l'église, la grande nef pavée de têtes noires et remuantes, l'autel, embrasé de feux scintillants, où éclatait la blancheur du groupe des anges et de la pécheresse repentie et glorifiée. Puis là-haut, derrière elle, le grand orgue mugissait tout à coup, alternant avec la maîtrise du chœur. Un gentleman de grand air, la voyant debout, lui avait offert sa chaise ; son mari, remerciant d'un profond salut, lui avait chuchoté à l'oreille : le duc de Morny. Décidément, c'était très bien porté. A la sortie, on avait rencontré un autre jeune ménage ami, et on avait décidé d'aller réveillonner ensemble au Café anglais, en partie carrée. On était parti, à pied, pour aiguiser l'appétit. Elle marquait le pas gaiement sur le boulevard, bravant la bise qui lui coupait le visage à travers sa voilette, cotoyant le roulement, l'entre-croisement perpétuel des voitures de la chaussée, à travers ce Paris, la nuit, si brillant alors, si pimpant, de si bon ton encore dans ses plaisirs les plus fous. Et l'on arrivait ainsi au seuil de ce restaurant célèbre dans le monde entier, avec son escalier partant du trottoir même et sa bouquetière Isabelle, silencieusement assise sur les premières marches, qui grelottait auprès de sa corbeille parfumée, comme pour prouver que les fleurs coûtent cher à ceux qui les vendent comme à ceux qui les achètent.

Hermine tressaillit, presque honteuse de ces souvenirs. C'était si loin, tout cela, et passé, irrémédiablement passé !

III

Trélor, le... 1882.

Ma chère Clémence,

Quand le hasard s'en mêle, avouons qu'il fait bien les choses. Il a fallu que j'aille à Tours ce jour-là ; que j'y aie une affaire dans la rue Royale ; que tu t'y trouves de passage, pour deux heures, avec ton mari ; enfin que nous nous reconnaissions après huit ans de séparation. Tout cela pour amener la reprise, au moins par correspondance, de notre bonne intimité de pensionnaires... De la terrasse de Trélor, j'aperçois, à côté de l'église du bourg, le toit de cette « institution de demoiselles », où nous étions si heureuses. Je vois le grand sycomore, à l'ombre duquel, gravement assises pendant que les petites jouaient au cerceau, nous discutions, entre grandes, sur chaque chose de la vie, avec cette expérience mûrie des personnes de quinze ans. Te rappelles-tu que nous nous étions donné des noms de vertus ou de signes de caractère ? On t'avait surnommée *Sagesse*, on m'appelait *Audace ;* il me semble que nous avons assez justifié, jusqu'ici, l'horoscope. Puisque tu n'as pas eu le temps, l'autre jour, que de me jeter ton adresse en courant à la gare, permets-moi, ma chère Sagesse, de te raconter les aventures de ton Audace, depuis le jour où nous avons quitté, en pleurant, ma foi ! et succombant sous le poids de livres dorés et des couronnes de papier peint, l'honnête pensionnat de Mme Hubert.

Et d'abord je n'ai pas, jusqu'à nouvel ordre, décoiffé ma patronne sainte Catherine. Le ferais-je un jour ? Peut-être ; mais tu peux être sûre que ce ne sera qu'à bon escient. Chez moi, l'amour n'aura jamais d'autre place que celle que lui permettra de prendre l'ambition ; il faudra même qu'il se contente d'être le très humble serviteur de sa terrible voisine. — Ambitieuse, diras-tu !... Et de quoi, Seigneur Dieu ? — Sache donc, raisonnable que tu es, que l'ambition n'est jamais satisfaite. Tu dois te rappeler combien j'étais jalouse de cette petite Solange d'Avray, la seule *noble* que nous avions parmi nos camarades !.... C'est peut-être là que le bât me blesse.

Pour le reste, je dois dire que je ne suis pas mécontente. Vingt-trois ans, taille ronde, cheveux noirs et dents blanches ; mon miroir ne me dit rien de désagréable. Ajoute à cela une terre de 1,800,000 francs, et enfin le nom de châtelaine de Trélor, que mon père, en bon prince, me laisse libéralement prendre. Nous avons chacun notre gouvernement. A lui, les terres, prés et bois

l'étable et la bergerie ; il surveille ses labours, ses récoltes, il ordonne, régit, trafique, achète et vend. Et quand il revient le soir, en botte et en paletot fourré, de la foire de Bourgueil ou de Langeais, ce qu'il aime le plus, après un solide dîner dans la petite salle à manger, c'est le manteau de la cheminée de la cuisine, où la fumée de sa pipe se confond avec celle du foyer, jusqu'à ce qu'il se lève tout alourdi pour gagner sa chambre ou son lit. Aussi mon département, à moi, où je règne sans partage, c'est le château et l'écurie, j'entends les grands appartements, le parc, les équipages, les chevaux de maître ou plutôt de maîtresse. Je ne suis pas à plaindre, conviens-en.

La seule ombre au tableau, c'est la retraite volontaire et l'état de santé de mon grand-père. Chose inexplicable, il a toujours protesté contre l'achat de Trélor par son fils, et n'a, depuis ce temps-là, plus voulu y mettre le pied. Il vit seul, avec une servante, à Mauvers, vieux prieuré transformé en ferme, à deux lieues d'ici. Là, toujours au coin du feu, en proie à des idées noires qui l'envahissent de plus en plus, il est atteint d'une bizarre et incurable maladie : le froid. Même en plein été, il est là, immobile devant l'âtre, semblant rêver en face d'énormes bûches flambantes. Il a le sang glacé, disent les paysans... Mon père le néglige bien un peu ; ils n'ont jamais été très tendres l'un pour l'autre. C'est cependant mon grand-père qui a poussé son fils à la fortune ; mais je crois qu'il avait plus d'ambition pour lui qu'il ne l'aimait réellement. Moi, je vais le voir presque tous les jours.

Trélor, d'ailleurs, me prend tout mon temps. Je taille, je coupe, je bâtis, plante et déplante, démolis et reconstruis. Voilà trois ans que je me livre à ce métier ; il y a encore fort à faire. Figure-toi qu'avant ma sortie de pension, mon père, avec les meilleures intentions du monde, avait confié, toujours pour ma plus grande gloire, la soi-disant restauration du château à une sorte d'entrepreneur, dont le dernier maître-maçon de Paris n'eût pas voulu pour *goujat*. Quel massacre, ma pauvre Sagesse ! Quelle barbarie ! Quel vandalisme ! La façade et la cour intérieure ont été complètement réparées..., tu vois cela ! Les armoiries des Trélor, qui portent des gueules aux trois alérions d'or, finement sculptées au-dessus de la porte d'entrée, ont été passées à la chaux, empâtées, défigurées. Il en a été de même pour les armes d'un cardinal de Trélor et celles de Louis de Trélor, maître de l'artillerie sous Louis XIII, qui figuraient sur les deux tours gardant le porche. Dans la cour, une ravissante galerie du seizième siècle a été bouchée d'un grand briquetage qui obstrue

ses arcades et voile ses piliers et ses chapiteaux. Partout une grosse main rustaude s'est aplatie sur les merveilles de la Renaissance. Grâce à moi, tout cela va changer, reprendre sa physionomie première. Je tiens à ce que l'antique manoir se réveille, un matin, beau comme autrefois. Je veux réparer les injures des siècles, raviver les angles, refouiller les sculptures, faire revivre la tournure féodale. Je veux secouer les échos du vieux temps, endormis sous les voûtes des hautes salles, réveiller le souvenir de tant d'années mortes, soulever la poussière du passé, en un mot, noyer ma roture dans tout un monde de choses nobles, fières, aristocratiques, et, dans Trélor ressuscité, pouvoir m'en dire vraiment la châtelaine. Alors rien ne manquera plus à ton bonheur, diras-tu ? — Non, rien. Et pourtant...

Ah ! tiens, il faut que je te dise tout, à toi, ma confidente de la pension, mon amie retrouvée. Souvent, lasse d'arpenter seule mon salon d'honneur, devant les trois grandes fenêtres ouvertes au soleil de ces douces matinées du printemps renaissant, je pousse la porte du perron, je m'avance au dehors et je regarde. Rien, dans cette vaste plaine, rien que le monotone spectacle du travail champêtre ; pas un être humain en vue, hormis les serviteurs accoutumés ; pas même la trace d'une roue de voiture sur le sable ratissé de cette large avenue qui monte au château. Au milieu de ce beau pays, semé d'élégants manoirs, dont quelques-uns princiers, Trélor est seul et je suis seule dans Trélor. Parfois une lueur d'espoir vient éclairer la nuit de ma solitude. Une voiture débouche de la grande rue du bourg et s'engage sur la route. Au bas de la montée les chevaux prennent le pas, je vois reluire le métal des harnais et les boutons de livrée du cocher.... C'est un équipage de maître. Viendra-t-il ici ? Il approche, le voici en haut de la côte... Va-t-il tourner à gauche ?... Non. Il s'enfonce à droite dans le chemin creux qui mène à la Chaumière de Rosay ! Ainsi on va les voir, *eux*, malgré leur pauvreté, tandis qu'on me laisse isolée, ici, avec mon million dans chaque main. Ah ! ma pauvre amie, pour ces gens-là, malgré notre fortune ou notre intelligence, nous sommes toujours des parvenus, des parias, des lépreux. Ils ont contre nous les préjugés d'il y a cinq cents ans. Eh bien, je veux, entends-tu, je veux être leur égale Ce monde qui nous reste fermé sans pitié, il faut que j'y entre de plain-pied, ou sinon j'en briserai la porte !

— Tu me demandes encore : Qui sont-ils, eux ? — D'abord, la fière comtesse, qui, veuve, ruinée à la mort du comte, a bien été forcée de vendre Trélor à mon père, mais s'est obstinée à garder un coin de ses terres, et s'est enfouie à ce Rosay, une masure

dans un jardin de curé. Puis une petite cousine, Mlle de Verville, orpheline que la comtesse a recueillie, douce et point hautaine, petite beauté calme. Puis deux vieux serviteurs, partie intégrante de la maison. Et puis,—je l'ai gardé pour la fin,—le jeune comte René de Trélor. Celui-là, ma chère, mérite une description : un blond aux yeux bleu saphir, de taille moyenne et bien prise, tout de race et de distinction ; air bon, un peu triste et naïf appoint des gens qui ont beaucoup vécu en mer ; regard trahissant par éclairs la flamme contenue pendant de longs mois d'une vie forcément contemplative ; enfin pour parler sérieusement, vingt-cinq ans, enseigne de vaisseau et décoré. Au portrait que j'en fais, tu dois voir que je n'en suis pas éprise. J'espère bien ne l'être jamais de personne, j'ai trop la volonté de faire mon chemin. Quant à ce beau marin, qui tient dans sa main une couronne de comtesse toute prête à se laisser cueillir, il est depuis trois mois en congé, il vient de demander une prolongation, et, malgré de fréquentes visites à quelques parents ou amis des environs, il est toujours revenu fidèlement accompagner sa mère à la grand'messe de Trélor. Je le crois sincèrement pieux, mais il a des distractions pendant l'office. Leur banc est dans le chœur en face du mien, et voilà deux dimanches qu'il oublie de se rasseoir comme tout le monde après l'évangile.

Au revoir, ma chère Sagesse. Pardonne tout ce bavardage à ton Audace, et si tu as mieux profité que moi des quelques leçons de latin que nous a fait donner Mme Hébert, tâche de te rappeler une citation de Virgile, je crois, où il est question des audacieux et de ce que leur promet la fortune.

Je t'aime et t'embrasse. CATHERINE.

IV

Qu'étaient-ce donc que ces Ferrand ? Simplement les représentants d'une très vieille famille, dont on aurait pu retrouver la trace à deux siècles en arrière dans les annales de la contrée. Ceci pourrait étonner bien des gens, ignorant les coutumes des anciennes provinces de France. Nos paysans ont aussi leur noblesse, dont les titres, pour n'être pas authentiquement reconnus par un d'Hozier, n'en existent pas moins dans les registres paroissiaux qui, plus ou moins bien tenus selon l'aptitude ou la bonne volonté du curé de l'endroit, servaient de livres d'état civil, avant la fondation du régime municipal. Ces archives rustiques, rédigées d'un style de terroir qui en rehausse la saveur

naïve, mériteraient mieux que de croupir au fond d'une armoire, sous un linceul de poussières et de toiles d'araignées. Tel humble laboureur pourrait y lire aujourd'hui qu'un de ses ancêtres a tenu la bannière de sa paroisse à l'entrée du roi Louis XIII dans sa bonne ville de Chinon, ou qu'en 1793, son grand-père, à la tête de quelques voisins, entraînés par son exemple, a protégé le village à coups de fusil, contre une bande révolutionnaire qui voulait l'incendier. Presque toujours inféodés de père en fils à quelque grande famille, ces braves gens échangeaient avec elle leurs modestes et utiles services contre sa protection, leur dévouement contre sa charité. C'est ainsi que depuis plus de cent ans cette dynastie des Ferrand avait vécu et grandi à l'ombre de la puissance des Trélor. Toutefois, depuis deux générations, sous l'influence des nouvelles idées sociales, les liens de cette parfaite union s'étaient peu à peu relâchés. Le vieux Jacques avait su inspirer une confiance aveugle au grand-père de René, et, de ce point d'appui, s'était élevé jusqu'à la richesse, grâce, disaient les mauvaises langues, aux bénéfices plus ou moins clairs de sa charge d'intendant souverain. Témoin cette terre de Mauvers, ancien prieuré, aujourd'hui domaine important qu'il avait trouvé moyen d'acquérir, et où il s'était installé à la mort de son maître. Les cartes s'étaient brouillées lorsque Maxime de Trélor avait succédé à son père, et pour dresser puissance contre puissance, Jacques Ferrand fit de son fils un *monsieur* et le maria à l'héritière d'un gros fermier des environs, laquelle mourut après avoir mis au monde la petite Catherine. D'une intelligence médiocre mais d'un très sûr bon sens pratique, Pierre se servit fort adroitement du marchepied que lui avait tendu la tendresse paternelle. Très finaud en agriculture, ayant entrepris en même temps, à son grand profit, l'exploitation de vastes carrières de plâtre, il avait habilement conduit sa barque jusque dans les eaux politiques. On le vit bien, lorsque démasquant sa candidature en opposition de celle de Maxime, il l'emporta sur lui devant les électeurs du canton. Bien plus, à la mort de son adversaire, et Trélor étant mis en vente, il s'en rendit sans vergogne propriétaire. Soit par jalousie, soit par un reste de respect humain, le vieux Jacques parut blâmer cette acquisition. Pour mieux protester, sans doute, il bouda son propre fils, ne voulut plus mettre les pieds au château, et ne bougea pas de Mauvers, où d'ailleurs une étrange infirmité le cloua dans un fauteuil au coin du feu.

Quant à Pierre Ferrand, ce n'était pas précisément un méchant homme. Dans la force de l'âge mûr, grand, gros, robuste, tête

solide et bon estomac, rusé sous une apparence bonhomme, il avait l'instinct des affaires, le goût exclusif et le culte absolu de l'argent. Il n'avait pu résister à l'ivresse résultant toujours, sauf chez les âmes haut placées, d'une richesse rapidement acquise, et son orgueil enraciné de plébéien parvenu lui faisait mépriser toute supériorité autre que celle de la fortune : aristocratie, hauteur d'intelligence ou noblesse de sentiments.

Livrée à sa distraction favorite, Catherine rêvait un jour à la fenêtre du petit salon, le regard fixe et perdu au loin, quand elle se sentit empoignée par les épaules, et avant qu'elle eût le temps de se retourner, deux gros baisers lui retentissaient sur chaque joue. Elle se leva en sursaut, et vit son père qui partait d'un vigoureux éclat de rire.

— Tu es prise, fillette !... Avoue que je t'ai fait peur... Mais que diable regardes-tu là avec tant d'intérêt ?... Est-ce la vieille jument qui est au vert dans le pré, avec son poulain ?... Ou bien, mon troupeau de génisses qu'on mène à l'abreuvoir ?

— Rien de tout cela, mon père. Ah ! mais, vous aussi, je vous y prends !

— A quoi donc ?

— A porter votre blouse. Vous m'avez promis de ne jamais la mettre au château.

— Au château ! Au château ! répondit Ferrand, dont la mine, de riante, se faisait bourrue, tu n'as que ce mot-là à la bouche ! Crois-tu donc que, parceque j'ai un château, j'en sois plus fier ?... Quant à la blouse, n'en dis pas de mal. C'est l'uniforme de notre démocratie. Aujourd'hui, vois-tu, la blouse fait fortune et la redingote se ruine.

— Mais la blouse enrichie se change en redingote, dit Catherine railleuse.

— Ta ! ta ! dit Ferrand... C'est bon à Paris, ça, mais ici !... — Il essaya de prendre un air fin : — En veux-tu la preuve ? Vois là-bas, de l'autre côté de la Loire, dans la vallée... Ces trois grandes cheminées qui fument... C'est le moulin du père Giraud, le plus gros meunier de la Touraine. Eh bien, il y a là un gars en blouse, qui sera un fameux parti !... M'est avis que tu lui ferais mettre une redingote quand tu voudrais, à celui-là...

Catherine se retourna vers son père, et le dévisagea d'un de ces regards qu'il ne pouvait jamais soutenir en face.

— L'épouser !... moi !

— Dame !... tu pourrais faire plus mal, dit-il en se promenant à travers la salle, pour dissimuler son embarras. C'est un beau et brave garçon.

— Il a fait sa demande ?

— Non..., non ! s'écria Ferrand perdant tout son aplomb... C'est une idée qui me vient.

— Alors vous pouvez la laisser s'en aller comme elle est venue... Elle ne vaut rien.

— Peut-être... Enfin, penses-y. Je te laisse, je vais à mes affaires... Au revoir, fillette ! — Il se dirigea vers la porte. — Pour te plaire, j'ôterai ma blouse en rentrant... Mais tu y penseras ?...

Il sortit vivement.

— Ouf ! se dit-il. Est-ce curieux que cette petite me fasse peur ainsi ? Enfin le mot est lâché, c'est l'important. Dans quelques jours nous verrons.

Le bonhomme cédait toujours devant sa fille. Mais en madré compère, qui sentait son origine paysanne, il prenait souvent sa revanche en dessous et sournoisement.

Restée seule, Catherine réfléchit, immobile, le sourcil froncé, et le regard à terre

— Il faut que j'en parle au grand-père, décida-t-elle.

Avec cette rapidité de l'action qui chez elle suivait toujours immédiatement la pensée, elle descendit vite dans la cour et se dirigea vers les écuries.

— Sellez-moi Bayard, dit-elle au palefrenier.

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(*A continuer*)

UN CRITIQUE AU PILORI

Allégorie.

Dame Critique avait l'humeur maussade, lorsqu'elle tomba dernièrement comme une bombe au beau milieu des paperasses et des parchemins de son plus jeune fils, le critique canadien.

—Vilain drôle, s'écria-t-elle en le menaçant du poing, c'est comme cela que tu exécutes mes ordres, c'est comme cela que tu t'acquittes de la mission que je t'avais confiée ? Tu ne respectes donc plus mes cheveux blancs, mon expérience de deux mille et quelques années, mon origine même qui se perd dans les ruines de la Tour de Babel ?

—Mais, maman, après une aussi longue séparation, vous ne m'embrassez point ! il me semble qu'un baiser.....

—T'embrasser, lorsque tu gâtes toute ma besogne, toi et tes dignes sujets ! t'embrasser, lorsque tu ruines une littérature qui donnait de si belles espérances ! T'embrasser !... belles joues, vraiment, bien dignes du personnage qui passe ses nuits à divaguer et qui, le jour, n'a rien de plus pressé que d'exalter une nullité et de rouler impitoyablement l'audacieux qui s'avise de te faire de justes remontrances !

—En vérité, maman, vous me calomniez ;... voyez donc tous ces petits chefs-d'œuvre, ces perles canadiennes qui ornent les rayons de ma bibliothèque, est-il un plus jeune pays qui puisse se vanter d'en posséder de semblables ? Est il un plus jeune pays qui puisse se glorifier d'un écrin littéraire plus riche en émeraudes et en topazes ? Philosophie, histoire, droit, littérature, économie sociale, etc., rien ne manque !

—Rien ne manque ! Tu oses dire que rien ne manque, lorsque ma présence en ces lieux atteste le contraire ! Tu m'accuses de calomnie, lorsque de ma solitude, à mille lieues d'ici, je te vois dormir en sécurité dans un palais qui, en guise de colonnes

inébranlables, n'a que de faibles roseaux pour tout appui. Mais la critique de tous ces beaux ouvrages, la critique qui donne des ailes à la pensée, où est-elle donc ?

—La critique ? parbleu, la voici... voici Ludovic, Raphaël, Pollion, voici Agésilas et le vaillant Attila !

—Je suis de plus en plus édifiée sur le choix de tes ministres !

—Le contraire m'étonnerait beaucoup, car ce sont des critiques doués d'une finesse de perception remarquable, d'un tact merveilleux, d'un goût artistique frisant la subtilité et qui savent embellir leurs appréciations, des merveilles d'un talent incomparable et d'une science qui n'a point d'horizon. En un mot, ce sont des critiques qui ne connaissent point de rivaux sur la boule terrestre !

—Hum ! l'encens que tu leur offres brûlerait longtemps avant de caresser mon appareil olfactif des parfums de la vérité ! ce sont des génies, suivant toi, ces critiques ? Ecoute, je vais te raconter leur petite histoire et te montrer par une simple vignette, comment tous ces beaux sires entendent la critique. Je réclame donc de toi un silence absolu et ne veux ni observations, ni remarques, car je n'ai que faire d'excuses saugrenues :

*
* *

Un volume tout fraîchement sorti des mains de l'imprimeur, tombe sous les yeux de Ludovic ; comme préambule, il est bon d'observer que Ludovic est myope, il ne faut donc pas trop l'incriminer. L'auteur est-il son ami, il met ses lunettes, examine le volume en tous sens, compte les grains qui hérissent sa couverture en chagrin, note scrupuleusement les détours sinueux dont le relieur s'est plu à enjoliver son œuvre, regarde si la tranche est dorée ou jaspée, puis en juge intègre et bien renseigné, il communique au public, ses touchantes impressions de la manière suivante :

« Un charmant volume, éclos de l'imagination brillante de l'un de nos premiers littérateurs, m'arrive avec les roses du printemps.

« Coquet et mignon, dans sa reliure de chagrin, il ressemble à ces petits dieux mythologiques, se jouant des ondes bleu-ciel dans une coquille de nacre.

« Les enluminures qui font le charme de ce petit volume, indiquent chez son auteur un goût artistique des plus prononcé, dont tout l'ouvrage se ressent et dont chaque page, chaque ligne même est pour ainsi dire imprégnée. »

Remarque bien, mon fils, que Ludovic n'a pas lu un traître mot de l'ouvrage.

« La tranche dorée, qui met l ouvrage en question au-dessu de tous ceux qui me sont arrivés dernièrement, est pour moi le symbole du génie chez l'auteur ; génie qui loin de nous faire dire avec le poëte : Comment en un vil plomb, l'or pur s'est-il changé ? nous invite précisément à nous demander le contraire. »

*
* *

Voilà pour l'ami de Ludovic. Mais son ennemi lui envoie... l'imprudent ! une de ses productions récentes, une brochure.

Une brochure, quel bonheur ! si le volume eut été relié, Ludovic se serait trouvé fort embarrassé dans son appréciation, mais c'est une brochure, allons donc, c'est là que maître Aliboron va se faire enfourcher prestement :

» Un pierrot quelconque me gratifie d'une insanité littéraire qui m'a tout l'air d'une grosse bêtise.

« Couverture et auteur se valent à juste titre.

« Voici mon raisonnement :

« Si la couverture est en papier, l'auteur est un goujat ;

« Or, la couverture est en papier,

« Donc l'auteur est un goujat ! »

La majeure est des plus contestables et le raisonnement cloche sur toutes ses bases, mais encore une fois, je le répète, Ludovic est myope, il ne voit pas plus loin en syllogisme qu'en rase campagne, et il ne s'aperçoit même pas qu'il plagie le style d'un célèbre avocat, qui amuse beaucoup Thémis, par ses originalités.

Voilà pour l'ennemi ! Et c'est le thème sur lequel Ludovic brode ses critiques ! Il n'est pas malin, on s'en aperçoit ; aussi aurions-nous tort de lui reprocher d'avoir écorché, échenillé même le style d'un auteur. Pareil forfait lui est entièrement inconnu. Il n'en est pas de même de ses confrères en critique : avec eux, il faut changer de système, car ils ne sont pas myopes, ceux-là, ah ! certes, non ! ils scrutent non seulement tous les coins et recoins de chaque lettre formant un mot, mais encore ils trouvent des mots qui n'y sont pas.

*
* *

Raphaël est en verve ou il ne l'est pas. S'il est en verve, il soignera son style, tout comme un digne médecin soigne un riche malade, sur le point d'entrer en convalescence, afin de retarder

le plus possible, le filet aurifère, Pactole en miniature, qui fertilise si efficacement les rives dénudées de son gousset. Il se plaira à raconter de petites anecdotes inoffensives, délicieuses, sur le mortel soumis à sa verge de critique.

Parle-t-il de l'abbé Pellegrin; il dira qu'à la première représentation de l'opéra de *Loth*, un vers suffit pour entraîner la masse des auditeurs, un seul !

L'amour a vaincu Loth !

L'enthousiasme fut si grand que l'auditoire se leva électrisé et qu'en guise de bouquet, il s'écria :

« Qu'on en donne une à l'auteur ! »

Comme le renard de Lafontaine, Raphaël a mille tours de ce genre dans son bissac, mille anecdotes à l'eau de rose pour ses amis, mille bouts rimés célèbres dans les fastes du ridicule pour ses ennemis. Mais Raphaël a mis son bonnet de travers, il n'est pas en verve, il se contentera de faire la chasse à l'orthographe et aux coquilles typographiques. Malheur alors au rimeur, s'il n'a pas bien surveillé ses protes, et si ces derniers se sont permis d'allonger d'un pied quelques vers d'un poëme héroï-comique :

« Audacieux, vous avez voulu rimer malgré Minerve, s'écriera Raphaël, tout indigné, la colère des neuf sœurs s'appesantit sur vous ; vous êtes un intrus dans le vallon des Muses; vous êtes cette mouche importune qui, ne sachant comment monter Pégase, s'est posée naïvement sur son extrémité caudale et s'est mise en frais de moissonner tout ce que cette région inculte pouvait produire : vers de treize pieds, de quinze même, dans les années d'abondance, madrigaux mal tournés, sonnets estropiés et rondeaux boiteux. En un mot, vous êtes à la littérature ce que le croque-sol est à la musique : une parfaite nullité ! »

*
* *

Un peu de patience, mon fils, il me reste encore quelques historiettes intéressantes sur Pollion, Agésilas et Attila, les plus fins matois de la bande, les seuls qui pourraient fasciner les strophes d'une bluette ou d'une berceuse, et leur faire exécuter une danse tellement infernale que, quand la musique cesserait et que leur plume magique dormirait sur leur oreille, il ne resterait plus d'un tendre couplet que débris informes et ruines dénuées de tout aspect littéraire.

« *Monsieur Harpin*, » une épigramme d'Andrieux tombe sous la patte de Pollion :

Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter !
—Morbleu ! cessez de plaisanter,
Un railleur m'échauffe la bile.
—Hé bien, soit ! je change de style :
Déridez ce front mécontent,
Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, en vous comptant !

Si nous examinons les quatre premiers vers, nous voyons que *ville* rime bien avec *bile* et *compter* avec *plaisanter*, mais Pollion ne l'entend pas ainsi, il voit trop bien sans lunettes, il empruntera donc les lunettes de Ludovic, non pas pour voir, mais pour ne pas voir et s'écriera dans un élan de ravissement ineffable :

Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter !

« *Ville* et *compter*, cela ne rime pas, n'est-ce pas ?

« Eh bien ! il paraît que cela rime chez certains rongeurs de l'Amérique du Nord."

Quel est le plus rongeur des deux ? Ce n'est certes pas celui que vise Pollion.

*
* *

Agésilas n'a qu'un amour au monde, qu'un culte : ses côtes. Il les dorlote, les caresse, leur donne tous les soins d'un bon père de famille, ne pense qu'à elles, et n'a pas de plus grand souci que de les mettre en évidence et de les exhiber gratuitement au public.

Qu'il se promène sous de frais ombrages, ou se berce mollement sur le fleuve immense ; qu'il rêve sur un sombre promontoire ou dorme sur une verte pelouse, il peuse toujours à ses côtes, à ses côtes bien-aimées, il ne saurait les oublier, il y songe même dans ses chroniques, et ses critiques exaltent leurs suaves parfums :

« Si par une muse électrique,
« L'auditeur est électrisé,

« Mes côtes !

« Votre muse paralytique
« L'a bien souvent paralysé !

« Mes côtes ! mes côtes !»

Et voilà comment Agésilas accueillerait ces quatre vers de Chénier. Si ce dernier avait eu l'esprit de dire :

Si par une côte électrique
Un auteur est électrisé,
Votre côte paralytique
L'a bien souvent paralysé !

Agésilas l'aurait embrassé sur les deux joues, mais on ne prévoit pas tout dans ce bas monde et Chénier n'aurait jamais cru qu'un poëte pousserait l'originalité au point de faire de ses côtes une source d'inspiration.

*
* *

Enfin, voici le tour d'Attila. C'est bien le temps de dire avec ce pauvre Boileau :

Après l'Agésilas
Hélas !
Mais après l'Attila
Holà !

Attila n'est plus le roi des Huns, encore moins le fléau de Dieu. Ne pouvant plus ravager la Gaule depuis sa défaite de Châlons-sur-Marne, il fait de la critique... en commentaires. Comment en est-il venu là ? L'histoire ne le dit point.

Pas un vers ne lui échappe ; chaque mot en attire un nombre infini, sa fécondité est vraiment merveilleuse ; elle excite l'admiration pour ne point dire l'envie.

Voici comment il critiquerait « La bonne journée » de Philidor :

«Un pauvre clerc du parlement

« Halte-là ! jeune homme, *pauvre* est ici un pléonasme, tous les clercs sont pauvres, et le mot *parlement* est oiseux, car il ne fait pas plus ressortir l'idée de clerc que si l'on disait : clerc de notaire, clerc d'avoué, en un mot toute la génération des clercs, qui ne le cède nullement en nombre à la postérité d'Abraham !

« Un pauvre clerc du parlement
« Arraché du lit brusquement,

« Pardon ? qui l'a arraché du lit ? sa digne moitié ? le pécule

du pauvr clerc lui interdit à jamais le luxe d'une adorable compagne ; le député ministre ? il a recommandé à sa servante de tenir son chocolat prêt pour onze heures; avec le bénifice du doute, la loi présume qu'il ronfle encore ; le ministre ? il fait bombance aux provinces maritimes ou dans les Etats du Sud. Ce n'est pas lui qui quitterait le festin pour arracher du lit brusquement ce pauvre clerc du parlement. Mais pourquoi ce *brusquement* ? On dirait que Philidor a la bosse des pléonasmes : quand on est arraché du lit, ce n'est certes jamais doucement.

« Arraché du lit brusquement,
« Comme il dormait profondément,
« Gagne l'étude tristement ;

« Parbleu ! lorsqu'on nous a arraché du lit, on ne gagne pas l'étude le cœur sur la main, le sourire aux lèvres et les yeux en diamant !

« Y griffonne un appointement,
« Qu'il ose interrompre un moment
« Pour déjeuner sommairement ;

« Certes, il est zélé ce clerc. Je lui promets une promotion aux premières vacances ; un clerc qui griffonne un appointement avant son déjeuner, c'est tout-à-fait nouveau dans les annales parlementaires, c'est presque phénoménal ! Quelque chose m'intrigue cependant dans cet appointement, il est bien long. On dirait que ce pauvre clerc voudrait blanchir avec de l'encre les faits et gestes de quelque grand sire. J'interrogerai ce clerc à loisir. Qui sait ? Il y a peut-être le règlement d'une contestation d'élection sous roche. Je pourrais devenir membre d'une commission royale, quelle aubaine ! Après une pareille injustice, si j'étais clerc de parlement je ne déjeunerais pas sommairement.

« En revanche, il écrit longuement,
« Dîne à trois heures sobrement,
« Sort au dessert discrètement,

« Je le sais bien qu'il écrit longuement ; cet appointement qu'il griffonne depuis l'aube semble avoir un horizon bien élastique. Il dîne à trois heures, l'imprudent ! il se ménage une bonne dyspepsie, une fameuse encore. Il sort au dessert discrètement. Tiens, il n'aime point les confitures celui-là ! ni la charlotte russe. Il ne ferait pas un bon ministre, un ministre aime toujours les

confitures, mais des confitures que le trésor de l'Etat seul peut fournir.

« Reprend la plume promptement,
« Jusqu'à dix heures... seulement.

« Dix heures ! Qu'est-ce que l'on rencontre à huit heures : ganté, frisé, pommadé, spirituel, attrayant, au salon, au théâtre, au bal du gouverneur, le clerc du parlement, le pauvre clerc du parlement ! Il a peut-être mis un masque à sa place. Les temps sont changés ou l'auteur ne s'y connait plus.

« Lors, va souper légèrement,
« Grimpe et se couche froidement

« Ah ! un nouvel ordre de grimpeurs et cela parmi les clercs du parlement. Où grimpe-t-il donc comme cela ? sur la cime d'un sapin, d'un chêne pour y croquer des noix ! C'est compromettant, sais-tu, jeune homme, de faire l'écureuil si haut juché.

« Grimpe et se couche froidement
« Dans un lit fait négligemment,

« Ma foi, s'il grimpe sur la cîme d'un chêne, il peut bien dormir froidement, surtout à l'automne, et je donnerais beaucoup pour connaître la donzelle assez aventureuse pour aller réparer le désordre d'un perchoir aussi pittoresque. Plus je réfléchis, mieux je découvre que l'auteur écrivait pour un autre âge. Je vois bien grimper encore le clerc du parlement, mais ce n'est pas sur un chêne, encore moins sur un sapin : c'est sur les gradins de nos théâtres, il ose même se prelasser sur les fauteuils d'orchestre, et certes, ce n'est pas pour y dormir froidement.

« Dort, et n'est heureux qu'en dormant.
« Ah ! pauvre clerc du parlement !

« Ah oui, je te plains, d'avoir trouvé un chantre si ignorant et si obscur pour célébrer tes grandes vertus, ton ardeur au travail et ta sobriété au repos !

« Je te plains d'avoir trouvé un rimeur si peu au fait de tes pirouettes galantes sur les tapis moelleux de nos palais, ou sur le gazon fleuri de nos bocages.

« Ah pauvre clerc du parlement !»

Et la critique d'Agésilas est faite.

*
* *

Eh bien ! mon fils, est-ce là une critique judicieuse ? est-ce là cette critique sévère mais juste qui forme les écrivains, les grands poètes et leur donne des notions claires et précises sur le beau idéal et le sublime ? Voici une fine description, spirituelle et bien tournée, qu'en fait-on ? Un objet de dérision, un tissu de pléonasmes et d'expressions oiseuses, un rocher chancelant que minent sans cesse les flots délirants d'une gaieté intempestive. Quelle est l'œuvre qui résisterait à de semblables inepties ? quelle conception hardie pourrait garder ses brillantes couleurs sous les attaques envieuses d'une manie de dénigrement aussi systématique ? La Bruyère le savait bien quand il disait : « Il ne faut pas mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qni plaise et qui instruise. »

—Vos remarques sont justes, mère, mais au moins il n'y a point de naturalisme en Canada, tout le monde s'accorde à le dire et les auteurs étrangers nous en font même leurs plus sincères félicitations, il me semble que c'est dejà beaucoup.

—Pas de naturalisme ! non, mais les appréciations outrées de tes critiques mènent tout droit au naturalisme, à ce naturalisme qui est la photographie hideuse de tout ce qui avilit, de tout ce qui dégrade l'homme et le rapproche de la brute. Que font en effet, tes critiques ? Ils se pâment sur tout ce qu'il y a de sublime, de grandiose dans une œuvre, ils censurent impitoyablement tout ce qui tend à remplacer l'art païen par l'art chrétien et à rendre à la religion révélée sa salutaire influence. L'auteur ainsi ridiculisé se décourage, il prête peu à peu l'oreille aux exclamations mensongères de ces hommes pervers, il s'arrête dans son essor, il se croit réellement ridicule, il veut se relever dans leur opinion, pour cela il doit s'abaisser, il commence donc par raser la terre, puis voulant s'attirer à tout prix leurs bonnes grâces, il rampe bientôt sur le sol et chante les vices en peignant tout ce que la nature renferme de plus stérile et de plus bas. Adieu les fleurs printannières, les chastes vertus et les touchantes harmonies ! adieu toutes ces fictions qu'on devrait abandonner au cerveau malade des rêveurs ! adieu tout cela ; ce qu'il faut désormais, c'est le réel, le palpable ; aux orties l'idéalité avec toutes ses conceptions chimériques ! et l'on s'étonne après cela de voir germer le naturalisme là où la saine littérature était

jadis en pleine floraison ! Tu veux éviter le naturalisme : mets un frein à la licence de tes mauvais critiques, car il en est de ces derniers comme des chenilles : gratte une chenille, tu trouveras un papillon, gratte un mauvais critique, tu trouveras un naturaliste.

*
* *

—Ce n'est pourtant point ce que pense la presse.

—La presse ! encore une belle nymphe, qui, lorsqu'elle a salué l'apparition d'un ouvrage de son immortelle formule : « Nous accusons réception d'un volume intitulé ***. Nos remerciements à qui de droit, » croit avoir fait tout son devoir.

Est-ce pour avoir des remerciements que l'auteur a consacré toutes ses nuits au travail ? Est-ce pour avoir des remerciements qu'il a étudié sans cesse aux sources du perfectionnement intellectuel de son semblable ? Il n'est pas besoin de tant s'agiter pour avoir un remerciement ; la plus petite obole donnée à l'aveugle sur la rue est acueillie d'un remerciement qui vaut tout autant, sinon plus, que celui dont la presse en général se plait à gratifier nos auteurs à tour de rôle.

On prétexte le temps de parcourir l'ouvrage, mais on a bien le temps de décrire dans toutes ses minuties et ses ennuyeux détails les phases de la colique d'un grand homme et comment on s'y prend pour préparer une prise de petit-lait, pour adoucir, bonifier, tempérer et rafraîchir le sang de Monsieur, suivant une expression de Molière ;

On a bien le temps d'entasser chiffres sur chiffres, mensonges sur mensonges, sophismes sur sophismes pour prouver que son chef politique n'a point spéculé sur les sueurs du pauvre peuple ;

On a bien le temps de consacrer quatre ou cinq colonnes de son journal au récit allongé, amplifié d'une aventure scandaleuse et de pure invention qui met la honte et le déshonneur au sein des familles les plus respectables ;

On a bien le temps de raconter avec force détails, les suicides, les assassinats, tous les autres attentats dont je tais le nom, choses que l'humanité devrait avoir à cœur de cacher, et l'on n'a qu'un remerciement banal pour celui qui se dévoue sans cesse pour le genre humain, en consacrant son génie, ses talents, sa santé, à l'instruction de ses concitoyens !

O tempora ! o mores !

*
* *

Ce ne sont point tes critiques qui porteront la responsabilité de

tous ces maux, mais toi, mon fils, toi qui ne cesses de les encourager dans cette voie coupable et pernicieuse, toi qui, par ton silence, approuves toutes leurs contorsions, toutes leurs grimaces, toutes leurs gambades. Je t'avais donné pour royaume un jeune pays qui devait éclipser bientôt avec ses Bossuet, ses Massillon, ses Bourdaloue, ses Corneille et ses Racine, le grand siècle de Louis XIV ; tu devais y former des critiques consciencieux, des critiques qui ne se laisseraient influencer ni par les liens de l'amitié, ni par les conseils pervers du préjugé, du ressentiment, de la haine à satisfaire et de l'humiliation à venger. Qu'as-tu fait de tout cela ? Rien ou presque rien.

Les volumes s'entassent les uns sur les autres, les auteurs succèdent aux auteurs ; l'inhabileté des uns, l'inexpérience des autres, les tendances pernicieuses de celui-ci, le négligé de celui-là, tout passe inapperçu. A peine voit-on poindre à de longs intervalles une pauvre notice bibliographique, astre solitaire qui semble décrire une courbe incertaine, dans une atmosphère qui fuit les rayons ensoleillés. Sont-ce là les conseils que je t'avais spécialement donnés, souverain de la critique canadienne ? Sont-ce là les promesses que tu m'avais faites, en me quittant pour venir fonder ici un royaume où la bonne critique s'épanouirait, comme la rose s'épanouit sous les baisers du soleil ? Tu ne réponds point, mais ton silence répond pour toi. Je pars ; dans quelques secondes je serai loin d'ici ; aurais-je fait une démarche inutile ?

—Mère, je vous promets.....

—Pas de vaines promesses ! L'avenir prouvera ton repentir, et si jamais tu m'obliges à revenir en ces lieux, rappelle-toi, mon fils, que je n'y reviendrai point sans étrivières. Adieu !

*
* *

Dame Critique est âgée, elle a peut-être exagéré nos défauts, les défauts saillants chez la plupart de nos critiques canadiens, mais, franchement ! n'avons-nous pas parmi nous des hommes qui commencent à s'aventurer sur les traces d'un Ludovic et d'un Agésilas ?

Ces personnages sont imaginaires sans doute, mais n'ont-ils pas déjà leurs tristes imitateurs, dans notre beau Canada ?

Que doit-on augurer de l'avenir ? Peu et beaucoup. Beaucoup si l'on considère l'essor que donnerait à la littérature canadienne, une critique plus impartiale que celle qui existe actuellement ;

peu, si l'on examine la promesse du souverain de la critique canadienne, au travers d'un petit prisme proverbial :

Promettre est bien charmant,
Mais tenir, est plus touchant !

CHS. M. DUCHARME.

INDOLENCE

Ennemi du travail, amoureux de la rive,
Je n'ai jamais tenté les flots.
Je laisse ma nacelle aller à la dérive
Sur la rivière aux verts ilots.

J'adore du ruisseau le filet d'eau limpide
Qui caresse les cailloux blancs ;
J'ai peur, le croiras-tu, de l'océan perfide
Et des vaisseaux aux larges flancs.

Ils doivent renfermer des misères sans nombre,
Ces navires aventureux,
Et raconter aux flots plus d'une histoire sombre
Et plus d'un drame ténébreux.

Ici pas de danger, ici pas de naufrage,
Ici pas de flots écumants ;
Seule, une onde paisible, au gracieux mirage,
S'écoule entre des bords charmants.

Une barque légère, une voile, une rame,
Une rivière aux claires eaux,
Un ami pour causer, une charmante femme,
Un gai soleil et des oiseaux,

Je ne veux rien de plus s'il est vrai que sur terre
Le calme est le nid du bonheur,
Bienfait qu'on voit planer sur le toit solitaire,
Et se loger dans l'humble cœur.

Viens avec moi, suivons de l'étroite rivière
Les méandres capricieux,
Et cueillons, en passant, une fleur printannière
Le long de ses bords gracieux.

Livrons notre pensée aux douces rêveries,
Notre esquif à l'humble courant.
Mêlons le bruit joyeux des folles causeries
Au babil du flot murmurant.

Tu souris ! Je le vois, ta barque audacieuse
De la mer rêve les dangers,
Car il faut à ta voile une brise orgueilleuse,
Et la plainte des naufragés.

Laisse-moi dans la baie où mon esquif s'abrite,
Où plongent mes deux avirons,
Où le zéphir endort l'onde que seule agite
L'aile des légers moucherons.

Affronte les périls comme un brave tient tête
A l'effort des vents furieux.
Naïf dans ton espoir, demande à la tempête,
Hélas ! le secret d'être heureux !

Et lorsque tu seras fatigué de ta course,
Ami, tu reviendras un jour
Mouiller ta lèvre ardente à l'humble et fraîche source
Où, moi, j'aurai puisé l'amour.

Et tu diras : " Heureux celui qui, de son âme
Chassant les rêves décevants,
A trouvé le bonheur dans les bras de sa femme
Et dans le cœur de ses enfants !"

M. J. A. Poisson.

Arthabaska, octobre 1884.

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Télégraphie aérienne—Systèmes macédonien, de Amontons—de Claude Chappe — Télégraphie électrique — Système à aiguilles et à cadran — Télégraphes écrivants — Télégraphes imprimants — Télégraphes autographiques — Télégraphie sous-marine.

VARIA ; Pétrole — Lumière au magnésium.

J'ai parlé autrefois de la découverte des propriétés de la vapeur, de l'invention des machines mues par elle et de son application à la locomotion. Plus récemment, j'ai mentionné la découverte de l'électricité, ses diverses applications physiques et chimiques, et surtout son application à la télégraphie. Avant l'invention des locomotives et des bateaux à vapeur, on avait toujours circulé sur la terre ou sur l'eau, à l'aide de moyens plus ou moins perfectionnés : la locomotion existait depuis que la terre était habitée. De même, la télégraphie n'avait pas attendu que l'électricité fut découverte pour être inventée. En effet, soit intentionnellement, soit accidentellement, il n'est pas à douter qu'à l'origine du monde notre premier père, Adam, ne se soit parfois trouvé assez éloigné de sa chère moitié, Eve, pour ne pouvoir se faire entendre distinctement d'elle tout en pouvant cependant la voir, et que dans ces circonstances, il n'ait dû lui transmettre ou recevoir d'elle une idée quelconque, et ils n'eurent pas besoin de grands efforts d'imagination pour trouver des signes qu'ils pussent comprendre. Voilà bien la télégraphie inventée, et inventée par le premier homme et la première femme ; télégraphie rudimentaire, sans doute, mais qui satisfaisait parfaitement aux besoins actuels. Le mot télégraphie vient de deux mots grecs, *télé* au loin, et *graphein* écrire, et signifie par conséquent dans sa plus grande simplicité, correspondre à distance au moyen de signes.

Le premier mode rationel et régulier de télégraphie aérienne dont il soit fait mention dans l'histoire date de deux siècles avant notre ère, et a été inventé par Cléoxène et Démoclyte, ingérieurs de

Philippe V roi de Macédoine. Pour établir leur système de télégraphie, ils divisèrent les lettres de l'alphabet en cinq groupes ou colonnes, puis, les représentant par des fanaux, ils imaginèrent un télégraphe de nuit d'une admirable simplicité. Les postes étaient placés à des dlstances convenables sur des élévations. Lorsque l'on avait une dépêche à transmettre, le guetteur du point de départ élevait un fanal pour avertir le second guetteur qui en élevait deux pour indiquer qu'il était prêt. Alors le premier élevait à sa gauche un nombre de fanaux indiquant la colonne et à sa droite un nombre de fanaux désignant le rang de la lettre dans cette colonne, et ainsi de suite pour chaque lettre des mots composant la dépêche. Si ce procédé était lent, il offrait au moins une précision parfaite. La télégraphie régulière, proprement dite, était trouvée et il n'y avait plus qu'à la perfectionner. Les Romains ne tardèrent pas à pratiquer le système macédonien, et à mesure qu'ils étendirent leur domination, ils s'empressèrent de relier les principales villes par des lignes de tours sur lesquelles des guetteurs faisaient des signaux de feu.

De là à la fin du dix-septième siècle, il est peu fait mention d'une application systématique de la télégraphie, mais en 1690, le physicien français Amontons proposa un système tout nouveau, et dont personne, jusqu'alors, n'avait eu l'idée ; l'emploi des instruments d'optique pour l'observation des signaux. Toute la théorie de la télégraphie aérienne, telle qu'elle fut mise en pratique cent ans plus tard, se trouvait dans ce système, mais le besoin de correspondances rapides ne se faisait pas encore sentir alors, ce qui le fit négliger. Voici comment Fontenelle, membre de l'Académie française, parle du système de Amontons : « Peut-être prendra-t-on pour un jeu d'esprit, mais du moins très ingénieux, un moyen qu'il imagina de faire savoir tout ce qu'on voudrait, à une très-grande distance, par exemple de Paris à Rome, en très peu de temps, c'est-à-dire en trois ou quatre heures, et même sans que la nouvelle fut sue dans les postes intermédiaires.

Le secret consiste à disposer dans plusieurs postes consécutifs, des gens qui, au moyen de lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmettent au suivant et toujours ainsi de suite ; et ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avait la clé qu'à Rome et à Paris. La plus grande portée des lunettes faisait la distance des postes, dont le nombre devait être le moindre possible ; et, comme le second poste faisait les signaux au troisième à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à

Rome presque en aussi peu de temps qu"il en fallait pour faire les signaux à Paris. »

Un siècle plus tard, en 1792, un système de télégraphie aérienne qui prévalut depuis jusqu'à l'avènement de la télégraphie électrique, fut proposé par l'abbé Claude Chappe et adopté avec le plus grand empressement par la Convention nationale qui vota des fonds pour l'expérimenter immédiatement, et les expériences réussirent si complètement, que le système fut aussitôt adopté et mis en pratique sur une première ligne de Paris à Lille, distance de 170 milles environ, et les gouvernements étrangers ne tardèrent pas à adopter le système de Chappe. Je vais tâcher de donner, autant qu'il est permis de le faire sans gravure, une idée de ce système remarquable qui présentait cependant deux graves défauts : d'abord, l'impossibilité de correspondre la nuit, en second lieu, les interruptions du service du jour quand le temps n'était pas clair.

Sur la ligne à établir, on plaçait des postes sur des lieux élevés distants de huit à dix milles, et l'observation se faisait à l'aide de longues vues. A chaque poste se trouvait un mat de quinze à seize pieds de haut, muni à sa partie supérieure d'un fléau mobile sur une poulie. A l'état d'immobilité, l'appareil présentait la forme d'un T, mais le fléau pouvait décrire un cercle entier en tournant sur son axe, de manière à prendre toutes les inclinaisons relativement au mat, soit à gauche, soit à droite. Aux deux extremités du fléau nommé *régulateur*, se trouvaient deux bras nommés *indicateurs*, qui tournaient également au moyen d'une poulie, de manière à prendre un grand nombre de positions. Au moyen d'une manivelle et des cordes qui passaient sur les poulies du régulateur et des indicateurs, le guetteur, assis à l'intérieur du poste donnait à ceux-ci les différentes positions qui, chacune, était une indication. Ces positions formaient 192 figures, pouvant par combinaisons, donner 36,864 signes, représentant des syllabes isolées ou des phrases convenues. A l'exception de quelques phrases réglementaires que tous les employés connaissaient, les dépêches n'étaient comprises que des traducteurs placés aux deux bouts de la ligne, et même on pouvait au besoin changer la signification des signes quand on soupçonnait qu'ils avaient pu être compris. Une dépêche se transmettait de Lille à Paris (170 milles) en deux minutes, et de Toulon, (500 milles) en 13 minutes.

Des personnes qui ont vu fonctionner ces appareils, m'en ont fait autrefois une description très intéressante, et elles m'ont affirmé que les gens, même les plus intelligents, mais ne connaissant rien de la chose, demeuraient tout ahuris en voyant

pour la première fois, les étranges évolutions de ces trois bras, ce que je n'eus pas de peine à croire ; on serait ahuri à moins.

*
* *

J'aborde maintenant la question de la télégraphie électrique qui allait bientôt supplanter si avantageusement la télégraphie aérienne et donner une extension prodigieuse, inouie, à l'échange des correspondances. Je devrai nécessairement être concis et me borner à relater les faits historiques.

Après un grand nombre de recherches et de tentatives infructueuses pour en arriver à pouvoir utiliser l'électricité pour l'échange des dépêches, le problème fut enfin résolu en trois pays à la fois en 1837 : en Angleterre, par Wheatstone, en Bavière, par Steinheil, et aux Etats-Unis, par Morse.

Cet évènement eut un immense retentissement. Partout on se mit à l'œuvre pour appliquer et améliorer un moyen de communication qui permettait de transmettre à des distances quelconques les nouvelles les plus compliquées, avec une rapidité instantanée sans intermédiaires, et, ce qui était encore inappréciable, malgré la pluie, le brouillard et la nuit, c'est-à-dire dans les circonstances où la télégraphie aérienne était parfaitement inutile.

L'Angleterre et les Etats-Unis prirent d'abord le pas sur toutes les autres contrées, et ces deux pays étaient déjà sillonnés en tous sens par les lignes télégraphiques, que les autres n'en étaient encore qu'à des essais.

Il existe un bon nombre de systèmes de télégraphes électriques. En l'absence de gravures, il serait inutile de chercher à en donner une description qui pourrait difficilement être comprise sans avoir le dessin devant soi : Je me contenterai donc de les signaler avec le nom de l'inventeur et la date de l'invention, et de donner quelques détails concis.

Le premier par ordre de date, est le *télégraphe à aiguilles*, dans lequel les signaux sont formés par la déviation de l'aiguille aimantée. Il est dû à Wheatstone qui l'inventa en 1837. Plus tard, en 1840, le même savant inventa le *télégraphe à cadran*, qui permet de transmettre la dépêche en se servant des lettres ordinaires, gravées sur un cadran, et qu'une aiguille mobile indique successivement. Ces deux systèmes d'une grande simplicité et d'un maniement excessivement facile, puisqu'ils ne demandent de la part des opérateurs les plus novices qu'un peu d'attention, ont cependant un grave défaut, c'est de ne laisser aucune trace des dépêches ; aussi ne sont-ils guère employés aujourd'hui que

par quelques administrations de chemin de fer pour les besoins de leur service.

Steinheil et Morse avaient suivi une autre voie, et en 1837, ils avaient inventé les *télégraphes écrivants*. Celui de Morse est généralement répandu. Ici la dépêche est inscrite au point de départ sur une bande de papier à l'aide de signes conventionnels, représentant une ligne droite interrompue et formant des sections depuis le point, et dont cette figure peut donner une idée : —- -- —-— . La dépêche ainsi tracée est reproduite exactement au lieu de destination où elle est traduite. On conçoit tout l'avantage que présente ce système sur les précédents. En effet, ici, toute erreur d'observation ou de transcription est impossible puisque l'observation est nulle, et au besoin, les erreurs de transmission ou de traduction peuvent être constatées après coup.

Les *télégraphes imprimants* ont été inventés en 1860 par le Dr. Hugues, professeur de physique à New-York. Dans ce télégraphe, les dépêches sont directement imprimées sur des bandes de papier en propres caractères d'imprimerie, en sorte que la lecture de leurs signaux peut être faite par tout le monde : il y a donc suppression de traduction et par conséquent beaucoup plus de rapidité dans l'expédition. L'opérateur se sert d'un clavier semblable à celui d'un piano, dont les touches portent les lettres et les chiffres. La dépêche se trouve imprimée au point de départ et est exactement reproduite au point de destination.

D'ailleurs le moindre dérangement dans la concordance entre le manipulateur et le récepteur, se traduit immédiatement par une perturbation dans l'ordre des lettres que la moindre attention suffit pour faire apercevoir.

Mais de tous les systèmes de télégraphie électrique, le plus remarquable sans contredit, est celui des *télégraphes autographes* qui transmettent comme leur nom l'indique, l'écriture même de l'expéditeur, et cela avec une exactitude rigoureuse, et qui transmettent également la musique, les dessins, les plans quelque compliqués qu'ils puissent être. Cet appareil inventé par l'abbé Caselli, savant Florentin, en 1858, a reçu sa forme la plus parfaite en 1869, par Bernard Meyer, alors simple employé de l'administration française des télégraphes. La dépêche écrite ou dessinée par l'expéditeur lui-même sur un papier métallique et avec une encre isolante, est reproduite aux deux appareils de transmission et de réception, sur de larges bandes de papier ordinaire par une impression au moyen d'encre à tampon usuelle.

*
* *

Il me reste maintenant, avant de terminer cet article sur la télégraphie électrique, à dire quelques mots des *télégraphes sous-marins.*

A l'origine les télégraphes électriques furent exclusivement établis sur terre. Cependant dès l'année 1840, Wheatstone avait reconnu la possibilité de leur faire franchir les mers, et il indiqua les moyens à employer pour obtenir de bons résultats. Toutefois ce ne fut que le 13 novembre 1851 que la première ligne sous-marine put fonctionner enlre la France et l'Angleterre, de Calais à Douvres.

Dès lors, on entreprit de faire communiquer ler différentes parties des continents avec les îles voisines. Mais bientôt toutes ces entreprises furent dépassées par l'idée de relier l'ancien monde au nouveau au moyen de l'électricité, idée grandiose qui, après plusieurs insuccès, n'a pu être définitivement réalisée qu'en 1866.

Aujourd'hui, le fond des mers comme la surface des terres, est traversé en tous sens par les lignes télégraphiques ; nos idées franchissent instantanément les distances les plus grandes comme les plus courtes. Les évènements qui se produisent à des milliers de lieues, en Europe, en Egypte, aux Indes, en Chine, en Australie, nous sont rapportés le même jour par nos journaux. Au Canada, une paroisse a à peine surgi au sein des forêts et pris quelque importance, que l'une ou l'autre de nos deux grandes compagnies télégraphiques, la Dominion Co., et la Montreal Co., s'empressent d'y établir un bureau, et ainsi l'isolement des colons est en quelque sorte annullé.

*
* *

L'emploi du pétrole, (mot dérivé de deux mots latins *petra*, pierre, et *oleum*, huile) pour l'éclairage, qui a amené une révolution si considérable dans l'économie domestique, date à peine de plus de 20 ans.

Sans doute cette substance était employée de temps immémorial dans le même but en Chine, dans les Indes, et même en Europe, dans des lieux où l'on en rencontre des sources naturelles, mais elle n'avait été utilisée que pour les besoins locaux. C'est à la découverte des pétroles américains qu'est due l'extension énorme que ce genre d'éclairage a pris aujourd'hui, et cette découverte, comme presque toutes les grandes découvertes, est purement due au hasard. En 1858, un cultivateur nommé Drake, des environs de Pittsburg, en Pensylvanie, faisait creuser un puits dans l'espoir de trouver de l'eau salée. La sonde atteignit bien-

tôt une nappe jaillissante. L'eau qu'on cherchait ne vint pas; en revanche, nn jet de pétrole se lança à sa place, et avec une telle violence qu'il faillit noyer les ouvriers : il ne donna pas moins de mille galons par jour. La nouvelle de cette miraculeuse trouvaille se répandit comme un coup de foudre, Comme cela a lieu lors de la découverte d'une mine d'or, les chercheurs d'huile accoururent de toutes parts ; on cribla de trous les environs. En 1865, cinq ans après la découverte de Drake, l'extraction, aux Etats-Unis seulement s'élevait à 3,500,000 barils et le pétrole allait partout remplacer l'éclairage par les substances grasses.

Aujourd'hui, la production est presque illimitée et les mines paraissent inépuisables. Si quelque source vient à diminuer ou à tarir, on en découvre dix autres pour la remplacer. L'exportation du pétrole et du blé forment actuellement les deux grandes branches de l'exportation américaine. Cette exportation, naturellement, prend pour la presque totalité la route d'Europe. Mais un point noir vient de paraître à l'horizon. Il paraîtrait qu'on aurait découvert tout récemment en Russie des mines dont la richesse ne le cèderait pas aux mines américaines, et que les pétroles vont affluer sur le marché européen. Si la nouvelle se confirme, ce sera un rude coup pour la république voisine.

*
* *

Le *magnésium*, dont l'oxyde est la magnésie, et dont les combinaisons sont très répandues dans la nature, est un métal blanc d'argent, dur, malléable. Lorsqu'il est chauffé au rouge à l'air, il brûle avec une flamme blanche éblouissante, d'un éclat excessif. En 1864 les physiciens allemands Bunsen et Roscoe, ayant eu l'occasion de constater cette propriété, eurent aussitôt l'idée de l'appliquer à l'éclairage, et des lampes propres à cette application ne tardèrent pas à être établies L'une d'elles se compose d'un tube traversant un réflecteur concave. Un fil très-ténu passe dans ce tube et est allumé à l'extrémité qui forme le foyer. A mesure que le fil brûle, un mouvement d'horlegerie le fait avancer. En arrière le fil est enroulé autour d'une bobine. Pour donner une idée de la puissance de la lumière au magnésium, il suffira de dire qu'un fil d'un tiers de millimètre (ou environ un huitième de ligne) répand, en brûlant à l'air libre, autant de clarté que 74 bougies. Pour entretenir cette lumière intense pendant une minute, il suffit de brûler un fil semblable de trois pieds de longueur et pesant environ deux grains (le poids spéci-

fique du magnésium, l'eau étant un, n'est que de 1,74). Je pense que le dragme peut coûter ici environ 60 cents. A Paris, il ne coûte pas plus de 20 à 25 cents.

La lumière au magnésium est surtout d'un grand secours pour la reproduction photographique des objets qui, placés dans un lieu obscur, ont besoin d'être éclairés artificiellement, et c'est grâce à elle qu'on a pu photographier l'intérieur des pyramides d'Egypte, des égoûts si remarquables de Paris, des catacombes, des mines. Pendant la guerre de *la sécession*, les Américains du Nord en ont tiré parti pour éclairer les travaux de l'ennemi ; ils obtenaient l'effet voulu en introduisant dans des fusées de guerre une forte proportion de magnésium en limaille.

Oct. Cuisset.

CHRONIQUE DU MOIS

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par Rome, le cœur du monde catholique, la tête de l'univers civilisé.

Le 31 juillet dernier, une députation des Uniates de Podlachie a été reçue en audience solennelle par N. T. S. P. le pape Léon XIII. L'un des députés, après avoir déposé aux pieds de Sa Sainteté des suppliques rédigées en trois langues, en polonais, en français et en russe, et couvertes de neuf mille cinq cents signatures, a exposé que la députation venait au nom des Ruthènes de religion grecque-unie, comme au nom de toute la Pologne catholique, implorer le secours du Pape contre l'oppression du schisme moscovite. « Nous supplions Votre Sainteté, » a-t-il dit, « de « daigner être notre défenseur ; d'intercéder pour nous auprès de « S. M. l'Empereur de Russie, et de vouloir bien lui faire remettre « par la voie la plus prompte et la plus sûre, cette supplique que « nous déposons à vos pieds. »

Cette démarche de la députation des Uniates comporte un enseignement bon à méditer : dans un siècle qui a détruit en partie, et qui s'efforce d'abolir entièrement le règne social du Christ, c'est encore le Vicaire et représentant du Christ, c'est-à-dire le Christ lui-même auquel l'opprimé demande une protection contre l'oppresseur.

Le Saint Père a répondu avec la plus paternelle bienveillance, et a promis de faire parvenir dans le plus bref délai la supplique à l'empereur de Russie.

Cette supplique énumère les mesures iniques dont les Uniates sont victimes, et les supplices qu'on leur inflige depuis plus de vingt ans pour les forcer à l'apostasie. On a employé contre eux la confiscation, le knout, l'exil en Sibérie. Trois cents Uniates sont encore déportés dans la province de Cherson pour avoir conservé chez eux une encyclique de Pie IX, accordant sa bénédiction à leur peuple.

La France devient de plus en plus l'esclave de la domination maçonnique ; c'est ce qu'affirment les déclarations d'une presse sérieuse, et ce que viennent de confirmer plusieurs faits tout récents, et entre autres le scandale de St Nicolas-des-Champs, dont l'église a été profanée par des actes sacrilèges qui engagent la responsabilité du conseil municipal de Paris. Parlant de ce scandale, un journal français dit : — « Peut-être veut-on ainsi « habituer l'opinion à ce qui va suivre ; car il ne faut pas se le « dissimuler. la laïcisation des églises est décidée en principe ; « l'opportunisme attend le moment favorable à l'exécution.....

« Ferry ira jusqu'au bout !

« Le bout de Ferry, c'est celui que marque la franc-maçonnerie « qui le dirige et lui assigne sa tâche,

« Si les catholiques ne veulent pas s'organiser pour la résistance « sérieuse, efficace, ils auront à peu près ce qu'ils méritent. »

*
* *

Malheureusement, les catholiques semblent plus que jamais séparés les uns des autres, surtout par des questions de personnes, mais ils ne sont pas même unis sur le terrain des principes. Les uns veulent la monarchie avec le comte de Paris pour représentant, pourvu qu'il consente à rompre avec la tradition de ses pères, à devenir le véritable héritier des principes du comte de Chambord, à faire régner le Christ au-dessus de lui, à mettre toutes les lois et toutes les institutions de son royaume d'accord avec les exemples de l'Evangile et les enseignements de l'Eglise. D'autres s'inclinent volontiers devant un roi ainsi modelé, mais ils répudient de toutes leurs forces le comte de Paris qu'ils considèrent comme incapable de réaliser ce type de souverain. Ses traditions de famille, son passé, son éducation, ses propres principes exprimés, il y a quelques années, dans un livre relatif à la question ouvrière, leur fournissent contre lui un arsenal inépuisable d'accusations et d'arguments. Pour eux, il n'y a d'autre successeur légitime du comte de Chambord, d'autre représentant vrai de l'antique monarchie française, chrétienne et catholique, que le prince Jean d'Anjou, issu du second rameau de la branche aînée des Bourbons.

Puis viennent les Orléanistes fidèles aux anciens souvenirs, parlementaires, libéraux flatteurs de la Révolution, qui veulent toujours concilier Jéhovah avec Baal, l'autorité avec l'insurrection, et qui réclament pour leur idéal monarchique le comte de Paris, continuateur du régime *juste-milieu* de Louis-Philippe.

Si c'était tout ! Hélas ! il faut encore compter avec les bonapartistes qui se partagent en deux camps : 1o. les fidèles du prince Jérôme, père de Victor ; 2o. les partisans du prince Victor, fils de Jérôme.

Voilà donc pas moins de trois partis royalistes et de deux partis bonapartistes : en tout cinq partis monarchistes !

Et il faut bien aussi prendre note de ces catholiques qui, tout en condamnant les tyrannies et les excès odieux de la République, acceptent la République avec l'espoir qu'une réaction quelconque, sortie de l'urne électorale, leur permettra, un jour, d'en réparer les erreurs et de la rendre acceptable aux consciences catholiques.

L'attitude de ces derniers a paru assez sérieuse pour donner l'éveil aux sollicitudes d'un des meneurs les plus actifs du parti royaliste, un excellent orateur, M. André Barbes, qui a écrit tout récemment une lettre adressée au *Matin Français* : « Il se forme, paraît-il, un parti conservateur *indifférent à la forme du gouvernement*, jaloux de l'honneur national, soucieux de tous les intérêts de la France, qui, *dégoûté des questions dynastiques*, défendra les principes et les intérêts qui lui sont chers, au besoin avec les hommes modérés de la République.....

« Voilà votre œuvre, pouvons-nous dire aux *immobiles.* »—M. Barbes reproche aux royalistes leur inaction et leur apathie.— « Voilà votre œuvre : vous avez réduit les monarchistes à n'être plus, en fait, que des conservateurs républicains. »

M. Barbes observe qu'une partie du clergé s'isole de la cause monarchique, et il s'écrie : « —Combien de fois déjà a-t-il soutenu de ses votes des candidats républicains qui lui offraient des garanties au point de vue religieux ! »

*
* *

Le gouvernement de M. Ferry n'est pas exempt de toute inquiétude. Si les divisions des catholiques l'enhardissent dans ses projets démolisseurs de la liberté des consciences, les menaces radicalistes troublent ses joies impies. Il n'y a encore que quelques jours, la fédération des travailleurs socialistes de France tenait à Rennes son huitième congrès national. Les parleurs de la circonstance y ont anathématisé, dans les termes de la phraséologie habituelle, « l'infâme capital. » Cependant, ils ont su se garder des excès de la réunion anarchiste de Lyon, où l'on a crié : « A l'eau ! à l'eau ! les propriétaires... » et adopté les propositions qui suivent :

« 1o Les ouvriers sans travail somment leurs gouvernants de leur ouvrir immédiatement des chantiers nationaux, où tous les ouvriers seront employés.

« 2o La direction des travaux sera confiée à une commission ouvrière et à une commission municipale.

« 3o La durée de la journée sera de neuf heures. Le salaire sera au minimum de 4 francs.

« 4o Les représentants du peuple devront demander instamment le dégagement gratuit de tous les objets engagés au mont-de-piété.

« 5o *Les édifices publics et les églises devront être mis à la disposition des ouvriers pour y tenir leurs réunions.*»

Dans cette fameuse assemblée de Lyon, le citoyen Bouvard a demandé qu'on fit une retenue de 2,000 fr. sur tous les traitements dépassant 8,000., *même celui du président de la république* ! !

*
* *

Après un engagement de six heures et une résistance désespérée, dit une dépêche officielle reçue à Paris, le 8 octobre, les troupes chinoises ont été complètement défaites, dans la vallée du Loo-Chuan, par les Français qui ont eu quatre tués et vingt blessés.

A peu près vers le même temps, le général Négrier a eu un engagement, au village de Kep, avec 6,000 réguliers chinois occupant des retranchements autour d'une redoute centrale. La garnison, dit une dépêche, a défendu bravement ses positions, obligeant les Français à cerner la redoute et à l'enlever à la pointe de la baïonnette. Dans le village seulement les Chinois ont eu 1,000 tués, y compris leurs généraux. Les troupes françaises ont combattu avec entrain et une grande bravoure. Elles ont pris tout le matériel de guerre de l'ennemi, ses mulets et ses chevaux. Les pertes des Français ont été un capitaine et vingt hommes tués, et 8 officiers et 50 hommes blessés. Le général Négrier a reçu une blessure telle qu'elle l'oblige à prendre du repos ; ce qui n'a pas empêché tout de même le vaillant général de poursuivre les Chinois dans la direction du village de Yentke, pendant que le général Brière de l'Isle faisait occuper fortement Kep, et fermer tous les débouchés de la rivière Loochuan.

Le 13 octobre, des nouvelles de Chine annonçaient que le vice-roi de Quang-Si avait reçu l'ordre d'envoyer des renforts à l'armée chinoise du Tonquin. Evidemment, la Chine réserve de dures épreuves aux Français. La mauvaise foi chinoise n'a jamais eu d'exemple, et, de nos jours, elle ne rencontre sa pareille nulle part. La Chine fait fi des promesses les plus solennelles, des serments les plus sacrés. Ainsi, son gouvernement a eu l'audace unique en ce genre, de communiquer des specimens *faux* du traité de Tien-Tsin. Par exemple : le passage relatif aux délais d'évacuation du Tonquin, y est raturé et, en marge, on trouve les initiales du plénipotentiaire français, le commandant Fournier, approuvant les ratures.

« Cette audacieuse fabrication, » dit le *Paris-Canada*, « aussitôt démentie, a fourni à Rochefort le texte d'un de ces articles à la fois mordants et frivoles dont le succès est d'avance assuré. Le brave commandant Fournier n'est pas habitué à ce genre d'attaque plus redoutable que l'assaut de l'ennemi. Il en a été piqué au vif et l'affaire a fini sur le terrain. Blessés tous les deux en même temps, les adversaires se sont réconciliés, et les voilà amis.»

*
* *

Le 11 octobre, l'amiral Courbet adressait de Kelung le télégramme suivant :— «... Des troupes de débarquement de l'escadre de l'amiral Lespès, à Tamsui, ont reconnu les positions d'où les Chinois mettent le feu aux torpilles. Elles ont constaté que ces positions étaient défendues par un grand nombre de soldats d'infanterie qui étaient embusqués dans des fourrés très-épais... je m'occupe du blocus effectif de Tamsui, de Fai-Wan-Foo, et de Iakan-Kan sur la côte ouest de Formose. Ces points sont les seuls dans l'île où l'on puisse opérer le débarquement de renforts.»

Quelques jours après cette dépêche, le journal français *Le Gaulois* disait :— « Il est inutile de cacher que l'amiral Lespès a échoué devant Tamsui. Il n'a pu briser la ligne des torpilles, ni disperser les troupes chinoises qui gardent les positions d'où l'on met le feu à la torpille. Ceci prouve une fois de plus qu'on ne

doit pas entreprendre trop avec des forces insuffisantes. Cet insuccès *encouragera la vanité chinoise et engagera nos ennemis à prolonger leur résistance.* »

Ces prédictions du journal *Le Gaulois* viennent de recevoir leur justification par une dépêche toute récente annonçant que le gouvernement chinois a donné des ordres pour l'achat d'une grande quantité de munitions de guerre, à Berlin, à Londres et ailleurs, et pour le transport de gros canons et de fusils. Au nombre des articles achetés, on compterait, parait-il, cinq millions de cartouches préparées durant la guerre franco-prussienne, et que des connaisseurs prétendent renfermer de la poudre sans valeur.

*
* *

La France est demeurée, en dépit de tous ses malheurs politiques et sociaux, une terre excellemment classique, et si elle renferme dans son sein une école irrespectueuse qui a salué et acclamé la mémoire souillée de Diderot, elle a d'un autre côté, l'honneur d'avoir une école qui a conservé le culte des véritables gloires. Aussi, le deuxième centenaire de Pierre Corneille a-t-il été célébré par des fêtes éclatantes commencées le 11 octobre, et au cours derquelles les artistes de la Comédie-Française ont fait admirer à un public intelligent les principales œuvres du grand tragique

*
* *

L'Angleterre, toujours un peu chagrine des agissements d'autrui et empressée d'intervenir dans les affaires étrangères, viendrait, aux dires des dernières dépêches, de faire avertir M. Ferry, par lord Granville, que le gouvernement anglais se réserve le droit de contester la validité du blocus sur la côte-ouest de Formose, attendu qu'une déclaration de guerre n'a pas été faite par la France. Cette côte contient dix ports qui sont en communication constante avec le continent.

L'Angleterre, assez isolée déjà, ne voudra pas s'isoler davantage

en donnant une raison légitime à une alliance européenne contre elle. Ce n'est pas lorsque, honteuse de n'avoir pas coopéré à la conférence des trois empereurs, elle songe à faire donner constitutionnellement une certaine latitude au prince de Galles afin qu'à l'avenir celui-ci puisse se joindre aux autres souverains et conférer aveceux, qu'elle voudra indisposer contre elle la France, et avec la France l'Allemagne qui, depuis plusieurs mois, courtise la France, et s'étudie, par ses entreprises et ses ambitions coloniales, à molester et à irriter les susceptibilités britanniques.

*
* *

Le 6 novembre prochain, siégera à Berlin, sous la présidence du prince de Bismarck, une conférence dont l'objet est d'assurer la liberté commerciale dans la région du Congo. Les gouvernements de France, d'Espagne, de Portugal, de Belgique, de Hollande, d'Autriche et de Russie y seront représentés par leurs ambassadeurs assistés d'experts politiques éminents. Le comte Granville, ministre des affaires étrangéres, à Londres, a informé le prince de Bismark qu'il accepte l'invitation d'assister à cette conférence, à la condition que le programme de la conférence soit limité aux questions relatives au commerce du Congo et qu'il n'y soit pas mention des revendications françaises sur la côte occidentale d'Afrique. Il parait que, de son côté, la France a, elle aussi, stipulé que ses colonies sur la côte occidentale d'Afrique ne seront l'objet d'aucune discussion ; c'est pourquoi elles ne sont pas mentionnées sur le programme qui sera soumis à la conférence.

Une dépêche de Vienne au *Standard* dit que l'invitation faite aux Etats Unis d'envoyer un représentant à cette conférence est très-commentée. Une acceptation ne serait-elle pas contraire à la doctrine Monroe ? La Russie et l'Allemagne désirent, prétend-on, la présence d'un délégué américain parce qu'elles jugent que ce serait un contre poids à l'influence anglaise.

Plusieurs journaux français ont engagé le gouvernement Ferry à ne pas envoyer de représentant à Berlin. L'un d'eux, *Le Soleil* a dit que « cette conférence ne peut être utile qu'à l'Alle-

magne qui trouvera encore le moyen de pousser la France dans une politique hostile à l'Angleterre, si la conférence n'aboutit pas heureusement.»

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que le gouvernement allemand a demandé à Londres des garanties pour les intérêts commerciaux de l'Allemagne dans le Pacifique. De cet échange amical de vues, il résulterait que l'Angleterre ne placerait sous sa protection que la côte sud de la Nouvelle-Guinée et les îles voisines, et que les intérêts rivaux de l'Angleterre et de l'Allemagne dans d'autres régions n'empêcheraient pas une entente cordiale entre les deux nations.

***

Les radicaux de la Belgique habitués à l'exercice de la tyrannie n'ont pas voulu accepter un gouvernement favorable aux légitimes libertés religieuses et sociales. Ils ont fait des émeutes et organisé l'insurrection. Le roi Léopold, faible en face des violences radicales, a remplacé le ministère Malou par un nouveau qui, s'il faut en croire les plus récentes nouvelles, ne rencontre pas encore l'approbation des libéraux. L'on s'attend à une nouvelle crise.

Les élections communales en Belgique, grâce à d'odieux moyens d'intimidation, donnent un résultat favorable au parti libéral.

Il y a eu des troubles sérieux, le 26, à Renaix.

***

L'ouverture du parlement anglais a eu lieu le 23 octobre.

Le projet de loi des Franchises, auquel la chambre des Lords oppose une résistance opiniâtre, a subi, sans division, la première lecture devant la Chambre des Communes, le 28 dernier.

Nous ferons connaître, dans notre prochaine revue, le résultat des discussions sur ce projet qui excite fortement l'opinion publique anglaise, et qui a servi d'occasion à des démonstrations populaires contre la chambre des Lords. On demande même

l'abolition de cette dernière, si elle persiste dans son opposition au projet des Franchises.

*
* *

L'on sait que l'avénement de la reine Victoria au trône eut pour effet de faire séparer la couronne de Hanovre de la couronne d'Angleterre, en vertu de la loi salique qui régisssait le royaume de Hanovre. Or, l'héritier légitime de Hanovre, le duc de Cumberland, est aussi devenu l'héritier légitime du duc Guillaume de Brunswick qui, mort sans héritier direct, laisse le duché de Brunswick dont l'héritage doit passer en ligne collatérale à la maison de Hanovre, et par conséquent au duc de Cumberland. C'est ce que prétend celui-ci. Mais M. de Bismarck, toujours accapareur, affirme que, le Hanovre ayant été conquis en 1866 et étant confondu maintenant avec le royaume de Prusse, la dévolution du duché de Brunswick au royaume de Hanovre tourne au profit de l'empereur Guillaume qui tient par droit de conquête les titres de la maison de Hanovre.

Samedi, 25 octobre, une lettre de l'empereur d'Allemagne a été lue à la diète de Brunswick. L'empereur repousse les prétentions du duc de Cumberland au trône.

*
* *

Nous aurons, dans notre prochaine revue, à exposer à nos lecteurs l'issue de la grande bataille électorale engagée, sur tous les points des Etats-Unis, entre les partisans des divers aspirants à la présidence des Etats-Unis. Il serait oiseux, pour le moment, d'entrer dans des conjectures que les évènements peuvent démentir.

*
* *

L'espace ne nous permet pas d'ajouter ici la revue des évènements canadiens.

Disons cependant que, d'après une dépêche adressée de Montréal aux journaux de Québec, la police croit connaître les auteurs des deux explosions successives qui, le samedi 11 octobre, ont détruit partiellement le palais du parlement en construction. Cette dépêche ajoute que la découverte de la police « *discrédite complè-* « *tement* l'hypothèse tendant à impliquer quelques-uns des « partisans d'O'Donovan Rossa et que la preuve qui sera faite « montrera qu'il s'agit plutôt *d'intéressés plus rapprochés.* »

Au mois prochain, l'exposé des résultats, si résultats il y a.

PHILIPPE MASSON.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

IV

DU MONDE DE JUPITER AU MONDE DE SATURNE

(*Suite*)

En quittant le monde de Jupiter, nous avons notre choix entre deux routes : l'une qui nous ramènerait vers notre globe, l'autre au contraire qui nous conduirait de suite aux trois planètes les plus éloignées.

Dès la première étape, nous pourrions, sur le premier de ces chemins, jouir du contraste entre les corps les plus grands et les corps les plus petits de notre système. Car nous passerions, sans transition aucune, de la planète la plus majestueuse et la plus gigantesque, à la gracieuse troupe de plus de deux cents petites planètes, qui confinent immédiatement à Jupiter et qui sont comme une poussière d'astres, mesurant les uns quelques cents kilomètres, les autres trente ou quarante seulement. En les voyant, malgré leur petitesse, graviter, tourner et resplendir, chacune dans sa zône, il y aurait lieu à admirer le jeu aussi gracieux qu'étonnant de l'Artiste divin, qui, d'une fécondité inépuisable, sait varier, par des modes toujours nouveaux, un type unique de création.

L'autre voie, au contraire, qui de Jupiter s'étend vers les frontières de notre système, passe par toutes les planètes-géants, Saturne, Uranus et Neptune, et elle longe ainsi les bords mêmes des domaines du soleil, à 4,000 millions de kilomètres de la terre. L'heureux explorateur des mondes célestes, qui serait arrivé à mettre le pied dans le monde de Jupiter, n'hésiterait pas un moment à donner sa préférence à cette seconde voie, et il le ferait

plus volontiers encore si, comme l'année dernière, Jupiter et Saturne se trouvaient dans une position à rendre son voyage beaucoup plus facile.

Alors en effet, Jupiter se trouvant, avec une légère déviation, sur la ligne qui s'étend de la Terre à Saturne (ce qui faisait paraître les deux planètes à une petite distance l'une de l'autre sur la voûte céleste, comme nous avons dit plus haut), il en résulte que les 770 millions de kilomètres parcourus par notre voyageur pour atteindre Jupiter, eussent été autant de chemin le rapprochant de Saturne ; et cette distance, remarquons-le, c'est plus que la moitié de la route, car il ne lui eut plus resté à parcourir que 641 millions de kilomètres environ, pour fournir les 1411 millions distance totale de la Terre à Saturne.

Au reste, la rencontre assez rare de ces deux colosses dans un champ visuel aussi restreint, inviterait à les considérer l'un après l'autre celui-là même qui ne les visiterait que du regard et de la pensée. De Jupiter donc nous nous rendrons à Saturne ; et le chemin sera aussi intéressant que tout autre, car nous avons à faire connaissance avec une planète merveilleuse entre toutes, grâce à ses anneaux et aux huit lunes qui forment son cortège. La grandeur, l'élégance et la richesse surprenante du monde de Saturne, à peine perceptibles pour un observateur terrestre, fascinent de plus en plus l'œil de l'explorateur qui, partant de Jupiter, fait route vers ce globe lumineux.

D'ici-bas, Saturne nous apparaît comme une simple étoile de première grandeur : l'œil nu n'en distingue ni les anneaux ni les satellites. C'est ainsi que le voyaient aussi les anciens, avant l'invention du télescope : et c'était par lui qu'ils clôsaient tout bonnement la liste de leurs sept planètes : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Pauvre astronomie antique ! Quelle petite maîtresse d'école ne sourit de pitié en entendant cette énumération prêchée comme un dogme scientifique du haut des chaires du moyen âge ? Et ainsi riront nos petits-fils en citant certaines théories de nos astronomes modernes. La science humaine fait des progrès, mais comme science humaine : toujours au milieu de l'obscurité, sur une voie remplie d'obstacles. Qui rit de ses chutes, montre par là n'avoir jamais marché dans ce sentier. Mais quand la science se laisse enivrer par l'esprit d'incrédulité, alors ses pas, ses bronchades et ses chutes perdent tout reste de décorum, et deviennent un digne objet de rire ou mieux de compassion. Quelle erreur de l'astronomie planétaire antique pourrait se comparer aux songes d'un Figuier, qui, au beau milieu du XIXe siècle, vient nous dire que

la conservation de la chaleur dans le globe solaire, est due au choc des âmes qui s'y précipitent pour jouir du bonheur de son paradis ? Quel ancien égala jamais Flammarion, qui, afin d'établir le dogme pour lui capital de l'astronomie moderne, je veux dire l'habitation des astres, ne craint pas de débiter avec assurance des extravagances physiquement absurdes ?

Mais revenons à Saturne qui, à moitié route de Jupiter à son globe, se montre déjà à nous dans tout l'éclat de sa magnificence. Sa couleur plombée, comparée à la splendeur argentée de Vénus et aux teintes variées de Jupiter et de Mars, parut aux anciens peuples recéler quelque chose de sinistre : c'est pour cela qu'ils dédièrent cette planète à la divinité cruelle dont elle porte le nom. L'astronomie moderne n'ose pas encore hasarder l'explication des couleurs variées que présentent les diverses planètes ou les diverses parties d'une même planète. Nous ne tenterons point de prévenir les découvertes des âges futurs, et nous nous contenterons de contempler les merveilles de la nature du côté où elles nous sont plus accessibles.

Le voyageur, arrivé à moitié du chemin entre Jupiter et Saturne, jouit de là de deux perspectives qui n'ont peut-être pas leurs pareilles dans tout le système solaire. S'il se retourne en arrière il voit la reine des planètes resplendir, le plus majestueux des astres, dans les profondeurs de la voûte céleste entourée de quatre mondes dépendants d'elle. En regardant en avant, il aperçoit le globe de Saturne, d'un cinquième seulement plus petit que celui de Jupiter. Mais comme ce désavantage est bien compensé ! Il se présente à l'œil entouré à l'équateur d'une brillante couronne d'anneaux concentriques qui, au lieu d'adhérer à son globe, sont au contraire suspendus dans l'espace, comme un satellite d'un nouveau genre, et qui, placés au milieu de la planète principale, s'agitent et tournent autour d'elle avec une rapidité vertigineuse. Semées autour de ce groupe merveilleux, qui, par un effet de perspective, semble former un seul corps central, non plus une ou quatre, mais huit lunes de différentes grandeurs et à des distances diverses accomplissent leur évolution. Ces lunes, avec l'ordre toujours nouveau de leurs positions relatives, avec leurs éclipses et leurs phases se succédant tour à tour et avec leurs mouvements intriqués, rendent le système entier un chef-d'œuvre de grandeur majestueuse et d'élégance inexprimable.

Entré désormais dans les domaines de Saturne, l'explorateur qui voit qne, pour en visiter le globe, il lui faudrait se plonger dans les denses et perpétuels nuages de son atmosphère et perdre ainsi la vue de toutes ces beautés, quelque voisines et rapprochées

qu'elles soient, devra nécessairement se dire à lui-même : « Tout ce déploiement de grâce a été fait pour être vu du dehors ou pour n'être pas vu du tout ; car il est certain qu'il échapperait complètement à un habitant de la planète. » Il est étrange que cette observation de sens commun ait échappé aux partisans de l'habitation des planètes. En visitant le monde Saturne, il nous arrivera, par amour de la vérité, de leur en suggérér quelques autres non moins opposées à l'application pratique de ce nouveau dogme astronomique.

V

LE GLOBE DE SATURNE ; SES JOURS ET SES NUITS. COMMENT ON RECONNAIT ET MESURE LA ROTATION D'UN ASTRE SUR SON AXE. LES HABITANTS DE SATURNE DANS LES TÉNÈBRES.

Si Jupiter n'existait pas dans le système solaire, le globe de Saturne se ferait remarquer comme un colosse non seulement parmi le petit peuple des planètes, jetées entre lui et le Soleil, c'est-à-dire Mars, la Terre, Mercure et Vénus, mais même près d'Uranus et de Neptune, comptés pourtant l'un et l'autre parmi les géants du système. En effet, pendant que chacun d'eux n'a une masse que d'environ vingt fois supérieure à celle de la Terre, Saturne l'emporte sur elle de 102 fois par la masse et de 675 fois par le volume. Ainsi il approche plus que toute autre planète du grandiose Jupiter, et il se montre vraiment digne de figurer comme le centre du magnifique système d'astres qui gravitent autour de son globe.

La première chose qui, après la grandeur, attire le regard du spectateur dans ce globe immense, c'est son aplatissement extraordinaire aux pôles et son renflement proportionné à l'équateur. Pendant que le diamètre polaire et équatorial n'est pour la Terre que de 1/300 et de 1/17 pour Jupiter, il est d'un dixième pour Saturne ; le diamètre polaire de cette planète mesure 12,000 kilomètres, tandis que son diamètre équatorial en mesure 120,000. Ainsi on peut commencer à Saturne à appliquer avec quelque vérité la comparaison d'une orange dont on se sert improprement pour faire comprendre aux enfants quelle est la forme de la Terre.

De cet énorme renflement à l'équateur, il était déjà permis de

conclure à une vélocité correspondante de la planète sur son axe. Mais, pour en déterminer exactement la mesure, il fallait recourir au moyen ordinaire et plus certain qu'emploient les astronomes dans des cas semblables ; il fallait fixer quelque objet déterminé et bien tranché, entre tous les autres, sur le corps de la planète, et remarquer combien de temps il prenait pour revenir au même point.

Et certes, dans le cas donné, la chose n'était pas facile. Car Saturne a beau, pour qui la regarde de la Terre avec un bon télescope, paraître comme Jupiter entourée de bandes qui ne sont autres que les amas de vapeurs suspendues dans son atmosphère, il n'en est pas moins vrai que, soit éloignement, soit incertitude de ses confins mal définis, il devient très difficile de remarquer parmi ces bandes une irrégularité bien caractérisée. En suivant une autre voie, W. Herschel trouva en 1793 la première démonstration directe du mouvement rotatoire de Saturne et en fixa la durée à 10 heures et 16 minutes. Découverte qui fut solennellement confirmée en 1876 ; alors, en effet, l'astronome Hall, de Washington, ayant un soir découvert sur l'équateur de Saturne une tache brillante, que l'on crut produite par une immense éruption produite dans la planète, et qui resta visible depuis le 7 décembre jusqu'en janvier de l'année suivante, un grand nombre d'astronomes saisirent cette occasion pour étudier le mouvement diurne de la planète. Par suite de leurs conclusions comparées, la durée du jour en Saturne fut fixée à 10 heures et 14 minutes, de deux minutes seulement moindre que celle établie par Herschel.

Là donc, encore, comme en Jupiter, cinq heures s'écoulent de l'aurore à midi, à l'après-midi et au soir, et cinq heures encore, du soir au matin d'une journée semblable. Mais, il faut l'avouer, un explorateur de Saturne ne pourrait pas, eu égard aux conditions de son atmosphère, se servir sans restriction de ces mots, jour, midi, etc. De cette planète en effet, le Soleil, par suite de la distance, ne peut être vu qu'avec un diamètre dix fois moindre que celui qu'il a à nos yeux, et il n'exerce sur elle qu'un centième de l'action calorique et lumineuse sentie sur la Terre. Quel jour et quel midi peut-il produire à comparer aux nôtres ? Puis, n'oublions pas l'énorme enveloppe de vapeurs, de nuages très denses et de brumes sans cesse renaissantes, qui viennent encore intercepter ces rares rayons solaires. Si, à la surface de Jupiter, le jour ne diffère de la nuit que par une lueur incertaine, pénétrant l'obscurité de ses vapeurs atmosphériques, il est probable

qu'à la surface de Saturne, le jour et la nuit se confondent dans des ténèbres perpétuelles.

La vie d'un habitant de Saturne, même sous ce seul rapport, ne se présente pas à l'imagination comme pleine de gaîté ; et, pour la rendre plus agréable, ce serait peu même de la fiction de Flammarion, d'après laquelle le nerf optique des *Saturniens* serait doué d'une sensibilité particulière, assez semblable à celle dont jouissent nos animaux nocturnes. Il n'y aurait point, même dans ce cas, à la surface de la planète et pour ceux qui y auraient fixé leur demeure, de jour succédant à la nuit, ni aucune des conséquences de ce phénomène ; et de plus, à quoi sert même d'avoir les meilleurs yeux du monde, si l'atmosphère qui nous entoure est toute chargée de vapeurs obscures ? Les épaisses brumes proverbiales de Londres, qui s'étendent parfois sur quelques villes de l'Italie elle-même, empêchent les meilleures vues de percer au-delà de quelques mètres. Il peut se faire que cet état de choses convienne à la nature pensive et mélancolique de ces êtres, nature de tous points conforme à l'idée que les anciens associaient au pâle monde de Saturne ! En réalité, quand bien même leur globe serait aussi peuplé que Paris, chacun des habitants pourrait vivre comme un anachorète. Tout au plus, sauf le cas non improbable de regrettables collisions, serait-il quelfois troublé par le passage d'une ombre qui disparaîtrait aussitôt dans les ténèbres. Mais certainement, sa perspective se trouvant circonscrite dans la sphère étroite de quelques mètres, il ne pourrait dériver du monde qui l'entoure, ni enseignement utile, ni agréable distraction.

VI.

L'ANNÉE DE SATURNE ET SES SAISONS ; FICTION ET RÉALITÉ. CHALEUR INTERNE ET NEIGES POLAIRES

La distance de Saturne au Soleil n'influe pas moins sur ses années que sur ses jours. Plus une planète est éloignée de son centre d'attraction, plus grand est l'orbite décrit par elle autour de ce centre et, par conséquent plus long est le temps qu'elle emploie à le décrire, ou, ce qui revient au même, plus long est le cours de son année. Saturne accomplit sa révolution complète autour du Soleil en 29 ans et 166,97 jours terrestres. Ce serait là une année peu en rapport avec nos usages, peu même, il faut

l'avouer, en rapport avec nos idées : pensons-y un peu, une année de 25,000 jours saturniens !

Quant aux saisons, on pourrait parler plus pertinemment de leurs différences et de leurs causes, si le peu d'influence calorique exercée par le Soleil sur la planète, ne nous contraignait à éloigner toute idée d'analogie entre la Terre et Saturne sous ce rapport. L'axe de rotation de Saturne est à peu près incliné comme celui de notre globe. Il s'ensuit que la différence entre l'influence du Soleil doit suivre, dans le cours de l'an saturnien la même proportions que nous observons sur la Terre dans les latitudes correspondantes : de là une succession de saisons qu'on pourrait appeler des noms ordinaires de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. Mais quelle différence dans la signification de ces mots !

D'abord, rappelons-nous que l'année de Saturne vaut, par la longueur, vingt-neuf des nôtres. Par conséquent, pendant que sur la Terre, chaque saison ne dure qu'un quart de l'année ou trois mois, en Saturne, chaque saison est de sept de nos années. Sept ans de printemps ou d'automne ! Voilà, certes, un plaisir que nous, pauvres habitants de ce bas-monde, n'avions même pas osé rêver ! Mais là-haut aussi, cette agréable saison, quelle qu'elle soit, a un terme ; et un hiver de sept ans vient d'une main inexorable équilibrer les plateaux de la balance. Si un pôle de Saturne jouit d'une aurore constante pendant quatorze ans, comme notre pôle pendant six mois, il reste aussi quatorze années durant, enseveli dans les ténèbres et les glaces d'une nuit profonde.

Mais la différence de durées et la différence de constitutions qu'elle entraîne nécessairement pour les organismes végétaux et animaux du monde saturnien, n'emporte pas une différence substantielle entre les saisons de cette planète et celles de la terre. Il ne saurait pourtant y avoir entre les unes et les autres aucune ressemblance, ni même aucune analogie, aux yeux de celui qui penserait un moment à l'immense distance à laquelle cette planète se trouve du Soleil. Flammarion sacrifie évidemment la science à la poésie et entraîne la poésie elle-même dans les régions de l'absurde, quand il nous représente les climats de Saturne divisés comme ceux de la Terre, en zones torrides, tempérées ou glaciales. Si la distinction des zones vient de l'inclination sous laquelle les diverses latitudes se présentent aux rayons du soleil, leur caractère absolu et leurs dénominations proviennent de l'intensité de chaleur qu'elles reçoivent en réalité de cet astre. Or, comment appeler *torride* ou brûlée, la région équatoriale de Saturne, où la température moyenne, telle que produite par le Soleil, ne s'élève

pas au-dessus d'un quart de degré? Autant vaudrait dire que notre Baie d'Hudson, le Labrador, la Laponie et autres régions comprises dans le cercle polaire arctique sont, elles aussi, dans une zone torride !

La chaleur que Saturne reçoit du Soleil n'est, comme nous avons dit, qu'un centième de celle qui tombe sur notre globe. Si donc nous gardons la même proportion pour les latitudes correspondantes, la température moyenne, qui est de 25 degrés C... dans nos régions tropicales, se trouve réduite à un vingt-cinquième de degré dans les régions tropicales de Saturne. Et alors, il est évident pour tous, que les zones tempérées de Saturne jouissent d'un climat pareil à celui de nos cercles polaires, et que ses cercles polaires en ont un en comparaison duquel notre pôle, avec ses 40° au-dessous de zéro, serait non plus une *Boothia felix*, mais une Sicile ou une Italie. Avec de telles températures, de grâce, ne parlons point d'été ou de printemps, de zones torrides ou tempérées.

Heureusement pour Saturne ou mieux pour l'homme qui aime à se représenter sa surface comme un lieu d'habitation moins sombre et moins glacé, nous pouvons supposer que la chaleur interne de la planète supplée quelque peu à la pauvreté des rayons solaires. Les amas de vapeurs plusieurs fois signalés, et qui, tout en constituant la partie du globe de Saturne visible à nos yeux, nous dérobe au contraire toute sa masse intérieure, semble favoriser cette opinion. Mais l'hypothèse de saisons et de zones saturniennes semblables aux nôtres n'en reste pas moins sans valeur aucune, car alors la température de la surface est basée non sur la radiation solaire, mais sur la chaleur qui se répand du centre sur tous les points de la circonférence. Dans ce cas, le froid excessif de la masse entière est tempéré par une cause interne, révélée par l'état vaporeux de l'enveloppe extérieure; mais de là il y a loin à conclure à l'existence d'un sol tiède et d'une atmosphère tempérée, comme on l'a fait pourtant pour les besoins de la thèse gratuite et imaginaire d'après laquelle il y aurait en Saturne une faune et une flore complètes.

De ce que nous voyons l'abaissement de la température déterminer souvent le passage d'une substance de l'état gazeux à l'état liquide ou solide; et de ce que nous ignorons les autres causes et conditions qui peuvent produire le même résultat, nous regardons facilement l'existence de vapeurs comme l'indice certain d'une température assez élevée. Cet indice cependant est loin d'être tel. Dans les régions les plus hautes et les plus froides de l'atmosphère terrestre, à 6,500 mètres de la Terre, se balancent librement

les vapeurs dentelées du cirrus, tandis qu'à des milliers de mètres plus bas, dans un air ambiant beaucoup moins froid, les cumulus des nuages d'été se dissolvent en pluie et se réduisent en grêle. Les brumes du cercle arctique se maintiennent, elles aussi, à plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro, pendant que les vapeurs tropicales se précipitent en pluie, avec autant de degrés de chaleur. Ainsi la grande masse des vapeurs saturniennes ne prouve rien, sinon tout au plus que la planète jouit d'un climat pareil à celui de nos terres polaires ou des régions les plus élevées de notre atmosphère, où la vapeur vésiculaire des cirrus se mêle à des glaçons très petits.

A dire vrai, cette conclusion est loin de rendre souriante la perspective d'un séjour tant soit peu prolongé en Saturne. Les zones tempérées de la planète redeviennent ce qu'elles nous paraissent être dès le principe, semblables, pour le climat, à nos régions polaires. Et certes, ce n'est pas déjà très attrayant. Cependant, nous devons l'avouer, cette déduction relative à des régions plongées, on ne saurait dire combien profondément, dans l'atmosphère de Saturne, péchait encore par trop de générosité. Car nous ne tenions aucun compte de la déperdition de la chaleur solaire et dans l'atmosphère elle-même et dans les brumes qui l'encombrent. Par suite de ce fait indubitable, la chaleur qui pénètre jusque-là doit être beaucoup moindre que nous n'avons dit et peut-être est-elle presque nulle.

D'un autre côté, bien que l'existence d'amas gazeux ne puisse prouver qu'une température supérieure à quelques degrés au-dessus de zéro, elle n'en exclut pas cependant une moins rigide. Ceci même peut s'admettre comme vraisemblable, surtout quand il s'agit de masses de vapeurs aussi considérables et aussi constantes que le sont celles de Saturne, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer à la planète un climat vraiment doux, selon notre manière de concevoir.

Une dernière conséquence bien extraordinaire de l'importance qu'aurait la chaleur interne de Saturne, comme source presque unique de l'état climatérique de sa surface, c'est que ce globe devrait jouir tout entier, des pôles à l'équateur, à peu près de la même température. Ainsi parler de zones tant tropicales que tempérées ou glaciales, serait, pour qui recourt à cette hypothèse, une double erreur contre la physique la plus élémentaire. Mais il y a plus. Si l'on ne tient compte que de la chaleur interne, la différence entre le rayon équatorial de Saturne et son rayon polaire étant de 6,000 kilomètres, différence de tous points respectable, il faudrait en conclure que les régions polaires, plus proches

du centre incandescent, sont les moins froides, et les régions équatoriales, les plus glaciales. Et alors, nous aurions, dans cette planète, une série de climats gradués, mais juste au rebours de celle imaginée plus haut.

Ce serait vainement qu'on nous objecterait que les pôles de Saturne doivent être couverts de neige, attendu qu'ils sont blancs. Cette blancheur, ou pour parler plus exactement, cette couleur bleuâtre que nous apercevons, appartient-elle réellement au noyau caché sous les vapeurs supposées opaques de l'atmosphère ? Il n'y a pas de raisons pour l'affirmer et il en est qui portent à le nier. On n'a jusqu'à présent observé aucune irrégularité dans l'enveloppe extérieure de la planète ; ce qui cependant aurait lieu dans la supposition, Mais, en serait-il ainsi, qu'il faudrait, d'après ce que nous avons dit plus haut, raisonner ainsi : le pôle est couvert de neige, donc le reste de la planète est dans un état plus triste encore. Dira-t-on que le pôle, étant sans nuage, perd plus vite, par le rayonnement dans l'espace, la chaleur qu'il reçoit de l'intérieur ? Nous répondrons que, dans ce cas, il trouve une compensation dans la chaleur solaire qui lui arrive directement et sans obstacle. Et ainsi, en toute hypothèse, une fois admises des neiges perpétuelles sur les pôles de Saturne, on ne peut pas logiquement attribuer à son globe une température de beaucoup supérieure à celle que ces neiges elles-mêmes supposent.

GIULIO.

(*A continuer.*)

ENTRETIEN

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA SOCIÉTÉ [1]

Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

A.—Bonjour, mes amis..... Vous êtes bien, je me flatte..... Je vous attendais depuis quelques jours ; mais quelque tardive qu'elle soit, je reçois votre visite avec le plus sensible plaisir.

B.—Vous le savez, dans la vie on n'a pas qu'à satisfaire aux réclamations de l'amitié ; il y a d'autres devoirs à remplir, les occupations se succèdent : on se promet un peu de loisir, mais une affaire en remplace une autre au moment où l'on croyait devoir être libre ; puis, nous tenions à venir ensemble, et quand l'un de nous était prêt, l'autre ne l'était pas. Enfin nous avons pu nous dégager ; et, laissant de côté les soucis matériels, nous venons tenir avec vous une de ces conversations où le cœur jouit du bonheur de l'amitié et l'esprit de la communication des idées sur des sujets qui excitent son intérêt.

A.—Je vous remercie beaucoup de votre bienveillance à mon égard. Vous arrivez à propos pour faire une diversion aux sombres pensées qui m'occupent.

C.—Qu'est-ce donc qui cause votre anxiété ? Serait-ce quelqu'affliction personnelle !

A.—Non, c'est le triste état de la société qui produit mes soucis. Au moment où vous entriez je lisais ce journal. Je venais d'y voir un attentat opéré par la dynamite ; on a voulu à l'aide de cet élément destructeur faire sauter la maison d'un prince Russe ami du Czar. Ce crime m'a rappelé tant d'autres de même nature

---

(1) Cet entretien a été prononcé lors de la distribution des prix au collège de St-Hyacinthe.

commis depuis quelques années, et cela me porte à réfléchir sur l'état de la société où s'est introduit ce nouveau moyen de destruction et de mort.

C.—Ne remarquez-vous pas qu'on ne peut ouvrir un journal sans y lire le récit de quelque meurtre par violence ou empoisonnement, ou de quelqu'incendie, de quelque vol considérable, d'épouvantable immoralité ! Vraiment, il y a presque partout des traits d'une perversité qui effraie.

B.—La presse nous apporte aussi tous les jours le récit de nombreux accidents qui ne sont pas toujours dûs au crime, mais qui n'en sont pas moins déplorables, des naufrages, des incendies, des collisions de trains sur les chemins de fer ; quelquefois, c'est par centaines que se comptent les victimes, et combien d'autres malheurs de toute espèce dont ont souffert des individus. La vie humaine ne semble plus en sécurité ; ceci ne me paraît pas favoriser la thèse du progrès de l'humanité dans la voie du bonheur.

A.—Les malheurs dont vous parlez sont bien à déplorer sans doute ; il en est d'inévitables à raison de causes naturelles qu'on ne peut prévoir ou surmonter, d'autres sont dûs à un manque de prudence plus ou moins excusable ; mais il est bien à regretter de ce qu'à ces accidents où la volonté des hommes n'a point de part, se joignent des désastres dûs à une malice infernale, agissant à l'aide des moyens les plus pernicieux. L'étude de la nature a permis de découvrir en certaines substances une force d'une puissance redoutable ; mais on ne s'en est emparé que pour la mettre au service de la haine et de la vengeance ; cette connaissance porte à un plus haut montant la somme des maux de l'humanité. A l'aide de cette force dont les coups peuvent être préparés dans un secret difficile à pénétrer et qui expose peu celui qui l'emploie à être découvert, on peut produire les effets les plus redoutables, faire crouler des maisons et périr ceux qui les habitent, ensevelir toute une assemblée religieuse ou politique sous les décombres d'un édifice public. Pour vouloir se mettre à l'abri de pareilles catastrophes, il faudrait des précautions imposant de grands frais et dont l'efficacité pourrait ne pas être toujours assurée. Même la vie de chaque individu peut être exposée. Au fond d'une boîte qu'on lui envoie se trouve une matière à qui une légère pression, un simple contact fait produire une explosion homicide ; une lettre que l'on ouvre renferme une substance délétère qui peut empoisonner ou asphyxier.

D.—C'est là un des fruits de l'industrie et des découvertes si vantées dans notre siècle. Je ne conteste pas que la société ne leur ait dû certains avantages, mais il faut aussi tenir compte des

effets funestes qui en ont résulté. Que de pertes de vie ont eu lieu sur les chemins de fer! Combien de fausses nouvelles, servant de malhonnêtes opérations, ont été données par le télégraphe! Quel travail fatigant, malsain, ruinant la santé dans les manufactures! Quels revers de fortunes, quels troubles dans le commerce causés par les agiotages industriels! Quel matérialisme dans la vie sociale a produit cette ardeur à exploiter la matière pour lui demander des jouissances, des agréments dont on aurait pu facilement se passer et qui n'a guère servi qu'à faire prendre au luxe un effrayant développement! La lèpre du paupérisme ronge la société; les travailleurs en grève arrêtent les affaires et demandent de l'emploi les armes à la main. Le bien-être général de l'humanité a-t-il été augmenté? La santé publique a-t-elle gagné quelque chose dans ce développement de l'industrie en ses diverses branches? Ne constate-t-on pas au contraire un dépérissement dans la force physique; il semble que les infirmités deviennent précoces. Et que dire de l'affaiblissement moral dû au culte exclusif de la matière? De toutes parts il y a un malaise qui s'exprime par des plaintes, et une anxiété qui regarde l'avenir avec défiance. Je le demande, le siècle de l'industrie est-il le siècle du bien moral, le siècle du bonheur.

C.—Il ne faut rien exagérer. L'industrie est bonne de soi. Le Créateur a donné la terre à l'homme pour qu'il l'exploitât. Le service qu'il sait en tirer rend hommage à ses facultés intellectuelles, et l'on ne saurait contester sérieusement les avantages que lui doit la société! Qui voudrait renoncer à la facilité des communications, soit pour les voyages, soit pour la prompte connaissance de ce qui se passe au loin, due à la vapeur et à l'électricité? La religion elle-même ne s'en sert-elle pas tous les jours avec le plus grand avantage? Grâce à elles, elle s'est répandue, dans ce siècle avec une grande célérité dans toutes les parties du monde: elle a vu au concile du Vatican se réunir des Evêques des diverses contrées de l'univers. Une bénédiction du Vicaire du Christ pour une entreprise importante, ou pour une sainte mort, se demande et s'obtient en quelques minutes. Et voudriez-vous, éloignés de parents et d'amis qui vous sont chers, vous priver de la consolation d'avoir promptement de leurs nouvelles, et en un espace de temps relativement court, d'aller les visiter dans des maladies qui peuvent les ravir à votre affection? Sachons donc remercier la Providence des découvertes industrielles; mettons-les à profit pour notre bien matériel, et même spirituel, tout en prenant garde à l'abus.

A.—Aussi l'Eglise bénit-elle les chemins de fer. Elle a consacré

une formule de prières à cet effet pour préserver des accidents qu'on aurait à y appréhender. Par les bénédictions diverses qu'elle donne aux vaisseaux, aux maisons, à divers objets, elle veut détourner les malheurs qui les menaceraient. Ne pourrait-on pas croire que si l'on avait recours plus souvent à l'emploi de l'eau bénite, bien des calamités seraient éloignées. Je vous engage à lire à ce sujet, le livre intitulé *L'eau bénite*, écrite par Mgr Gaume, le célèbre auteur du *Ver rongeur* : il y a là des considérations de l'ordre le plus élevé, et des faits nombreux indiquant l'effet salutaire de l'eau qu'a en quelque sorte sacrée la prière de l'Eglise.

B.—Je doute que l'Eglise bénisse jamais la dynamite.

A.—Non, mais l'usage de l'eau bénite peut mettre à l'abri de ses effets désastreux les personnes et les choses sur lesquelles elle a été répandue.

D.—Prenons garde d'être qualifiés de superstitieux : ces pratiques religieuses ne vont pas à ce qu'on appelle la civilisation moderne. Quelle immoralité règne aujourd'hui dans les sociétés autrefois très chrétiennes ! Les crimes les plus monstrueux y sont commis de sang froid, sans lutte contre la conscience, souvent avec une impudence attaquant tous les principes de la morale. Dès lorsqu'on est sous l'empire d'une passion on veut la satisfaire à tout prix ; le crime le plus énorme ne coûte pas. On sacrifie, si on le peut, à sa vengeance la vie d'un homme, que dis je ? d'un grand nombre d'hommes, s'il le faut pour atteindre ce que l'on a pour but. Le meurtre, l'incendie, le vol seront employés si l'on croit y trouver son intérêt personnel. Dans l'ordre politique on se rendrait ridicule si on traitait les questions au point de vue de la justice, de l'honneur, du bonheur moral de la société. Une habileté plus ou moins frauduleuse, voilà la diplomatie. Suivant un mot célèbre, partout la force prime le droit. Quelle énormité que l'envahissement des Etats pontificaux par Victor Emmanuel et que la persécution des catholiques en Russie, en Allemagne, en Suisse !

C.—Maintenant, si nous considérons l'état des mœurs, nous voyons le plus dégoûtant spectacle : les principes les plus contraires à l'honnêteté publique sont répandus partout : les théâtres sont une école de scandale : on publie des livres de la plus sale obscénité ; ils sont annoncés publiquement, leurs titres sont affichés aux vitrines des librairies ; des gravures, des statuettes d'une indécence révoltante sont exposés aux yeux de tous les passants. Tout est fait pour ôter le sentiment de la pudeur et amener le triomphe public du vice.

En même temps, par la législation ou par des écrits publics, on renverse les bases de la famille. Le divorce est jusqu'à un certain point autorisé : l'adultère est excusé, le concubinage passe dans les mœurs. On le regardait avec indifférence en celui qui a dit : *le cléricalisme c'est l'ennemi ;* mais cette infamie, jointe à ses autres attentats contre la religion, la justice et les devoirs du vrai citoyen, ont provoqué la colère divine qui s'est manifestée par un coup d'éclat.

Oui, toute attaque contre la foi retombe sur les mœurs ; la vie de l'âme s'affaiblit : la satisfaction des sens uniquement recherchée tend à ne plus faire de cas des jouissances de l'esprit et du cœur. Selon le mot de St-Augustin, *l'âme se fait corps : anima corporescit.*

B.—En effet les sentiments nobles et élevés, les affections pures et dévouées, les satisfactions si douces du cœur dans l'accomplissement du devoir, les ineffables délices de l'âme dans la croyance aux dogmes catholiques et dans tous les rapports avec l'ordre surnaturel ; tout cela est inconnu à ces hommes qui n'aspirent qu'à satisfaire leur ambition, à accumuler des richesses, à se livrer à tout ce qui satisfait les sens. Que de bonheur enlevé au cœur par les doctrines matérialistes répandues dans la société ! En même temps l'intelligence s'affaiblit et se dégrade : les hautes pensées l'abandonnent ; elle n'a plus la force de concevoir et de produire des œuvres qui décèlent le génie ; là où le talent se trouve encore, il tombe dans l'extravagance et la bizarrerie ; on ne voit plus de belles productions littéraires ; le goût intellectuel est dépravé, un abject réalisme a pris la place du beau idéal dans le domaine de l'art. Aujourd'hui dans les divers ordres, objets de l'activité humaine, la théorie et la pratique sont exprimées par le mot célèbre de Victor Hugo, *le laid c'est le beau.* On le sent, il y a dans la société où règne le désordre que j'expose, un affaiblissement intellectuel qui ne peut que s'accroître et qui annonce le retour de la barbarie.

A.—Tout cela, c'est l'effet de l'impiété. Sans la religion, il ne saurait y avoir de fondement aux vertus morales. Logiquement, l'homme qui n'attend rien au-delà de la tombe où il doit nécessairement entrer ne cherchera pas ce qui peut faire le bonheur des autres, mais ce qui est le plus utile et le plus agréable à lui-même. Les limites étroites dans lesquelles doit se renfermer son existence le forcent de chercher la jouissance par tous les moyens qu'il croit propres à la lui donner. Par l'effet de l'instinct invincible qui le porte à désirer le bonheur, l'égoïsme devient pour lui une nécessité.

On a dit "l'homme peut être moral, avoir l'idée du devoir et la force de le remplir, sans être religieux; il y a des cœurs naturellement généreux qui se portent par un noble instinct au dévouement." Ce n'est pas l'avis de Jean Jacques Rousseau qui a dit en termes formels: « J'ai longtemps cru que l'on pouvait être honnête homme sans religion, mais l'expérience m'a démontré le contraire.» Toutefois, je ne nie pas que tels et tels individus, qui ne font profession d'aucune croyauce religieuse, ne puissent avoir un sentiment moral qui les engage à respecter les droits des autres et même, jusqu'à un certain point, à s'imposer des sacrifices pour eux. Mais, assurément, cela ne se verra pas dans toute une société, ce ne sera que des cas exceptionnels. Et, je dirai que ces hommes doivent, à leur insu, les dispositions morales de leur cœur, à la foi qu'ils rejettent de leur esprit. La religion domine la société ; elle proclame une loi que Dieu a enseignée, et pour engager â l'accomplir, elle présente aux hommes le motif de la reconnaissance et de l'amour qu'ils doivent à leur Créateur, et la crainte des châtiments dont il punit la transgression de ces préceptes. Voyez le cbristianisme, je dirai plus particulièrement le catholicisme. Sans cesse, il rappelle les devoirs que Dieu a imposés ; il expose l'exemple du Christ pour encouragement aux plus hautes vertus. Non-seulement il fait une obligation rigoureuse de la justice, mais il fait de la charité, du dévouement, une loi dont la violation serait sévèrement punie. Et sa doctrine sur la dignité surnaturelle de l'homme porte, selon l'expression qu'il emploie, à aimer le prochain comme soi-même, à se sacrifier pour lui, jusqu'à la mort même, en certaines circonstances. Ces principes pénétrant toute la société soumise à son influence, deviennent les premiers enseignements donnés à l'enfance, ils se gravent dès lors dans l'esprit et le cœur ; ils forment une conscience qui a horreur de l'injustice et qui sent la beauté du dévouement.

Or, voici un homme qui perd la foi, mais il conserve jusqu'à un certain degré telle disposition à détester le vice, à aimer la vertu que la religion a mise en lui. Devenu incrédule, il reste honnête homme. C'est une suite de l'enseignement reçu ; le cœur n'est pas si mobile que l'esprit. Aussi, tel homme qui ne croit plus au baptême, conserve encore un reste de la grâce qu'il y a reçue. Il attaque l'Eglise, et cependant c'est à elle qu'il doit de ne pas être barbare, de garder dans son cœur des sentiments d'honnêteté et d'honneur.

D.—Il en est ainsi des sociétés chrétiennes qui sont en dehors de la foi catholique. Leur morale vient de l'Evangile qui en

renferme les préceptes. Mais cet Evangile de qui l'ont-elles reçu ? Qui le leur a donné et expliqué ? qui les a faites chrétiennes ? C'est l'Eglise, par son chef qui leur a envoyé des missionnaires, lesquels leur ont prêché la foi. Ainsi, elles doivent au catholicisme la morale évangélique dont elles vivent ; mais de plus cette morale est entretenue chez elles par la même autorité. Voyez cette Eglise catholique répandue sur toute la surface du monde, dont les membres en grand nombre se trouvent cheztoutes les nations, dont la voix retentit partout avec éclat. Sans cesse elle démontre la solidité des fondements de la foi, elle prouve les vérités de l'Evangile, elle proclame les principes de la morale. C'est elle qui maintient, à leur insu, même chez ceux qui refusent de reconnaître son autorité, ce qui reste en eux de croyance à la mission du Sauveur et à la doctrine des livres sacrés. L'enseignement de l'Eglise catholique forme l'opinion morale des sociétés ; il est trop général, trop puissant pour qu'on puisse se soustraire à son influence. Supposez l'Eglise disparaissant du monde ; faites taire cette voix du Pape qui rappelle sans cesse la loi divine et la sanction de la justice éternelle ; que les hommes n'aient plus pour les guider en religion et en morale qu'une raison partout ou toujours si flexible à l'influence des passions ; je le demande : que deviendrait le monde ? L'antiquité avec son affreux ordre social, la barbarie des nations qui ne sont point soumises à la loi de l'Evangile, les horreurs de la révolution chez un peuple où l'incrédulité a momentanément dominé, répondent : Sans le Christianisme, point de justice, de morale, de bonheur pour la société.

B.—Jamais on n'avait vu encore une nation afficher si explicitement l'athéisme que le fait actuellement le pays de nos ancêtres. Robespierre lui-même avait fait proclamer que la nation française croyait en Dieu. Aujourd'hui, ceux qui président à ses destinées excluent Dieu de toute relation avec la société, et laissent impunément proclamer la négation de son existence. On est animé d'une haine à son égard qui tend à lui enlever tout culte, tout respect de la part des hommes. On profère contre lui d'horribles blasphèmes. Non, ce n'est pas seulement à la religion révélée, à la divinité du Christ qu'on fait la guerre, comme au siècle dernier : c'est au Dieu Créateur des hommes : on veut se soustraire à tout domaine de sa part ; on lui adresse des défis comme pour constater que son pouvoir n'est rien et que la croyance à son existence n'est qu'une chimère, fruit de l'ignorance dans laquelle a vécu le monde.

Je lisais ces jours passés cette satanique parole : « Que la science

progresse, et bientôt il ne sera plus question du nommé Dieu.»

C.—*Satanique*, vous avez dit le mot. Cette guerre déclarée à Dieu, inouïe jusqu'à ce temps, n'est pas, malgré ses passions, dans la nature de l'homme ; puisque le genre humain a eu comme instinctivement la croyance à un Dieu créateur, plein de bonté, et en même temps de justice.— Cette hostilité à l'égard de Dieu vient de l'esprit superbe qui s'est révolté contre lui, et qui pour se venger de la punition qu'il en a reçue, cherche à lui faire perdre tout empire sur les hommes. Aussi ceux qui attaquent Dieu obéissent à la puissance infernale, dont leurs vices les ont rendus sujets. Leur insulte à l'égard du bien souverain leur est inspirée par l'auteur de tout mal ; c'est une soumission aveugle à sa volonté ; un hommage qu'ils décernent à son autorité sur eux ; une sorte d'adoration qu'ils lui rendent, sans s'en douter : pour eux, Dieu, c'est le diable.

D.—Sans doute, cette affreuse doctrine n'a pas encore infesté toute une société. Mais vous n'ignorez pas que le matérialisme est pratiqué par la très grande partie de ceux qui s'occupent des sciences naturelles ; qu'en France, il domine dans l'enseignement médical ; il est soutenu dans un grand nombre d'écrits. Et toute l'action du gouvernement ayant pour elle la majorité des membres des corps législatifs, n'est-elle pas une dénégation de la divinité ? Tout emblème religieux est banni des cours de justice et de toutes les écoles laïques ; le serment ne se fait plus au nom de Dieu ; la croix est enlevée des places et des voies publiques ; les temples sont impunément profanés : les ordres religieux sont proscrits ; et les mesures les plus odieuses, les plus injustes, les plus tyranniques sont prises contre le clergé séculier pour paralyser son action et lui ôter toute influence.

On fait des efforts pour arracher la foi au peuple ; lorsqu'on le peut, on empêche d'appeler auprès des mourants le ministre de Dieu ; on veut enfouir les morts dans la terre sans plus de démonstration religieuse que pour le corps d'un animal. Eh bien ! tous ces actes sont une expression d'un athéïsme avoué ou déguisé.

C.—Cette haine destructive de tout sentiment chrétien, on veut la transmettre aux générations futures : voilà ce qui explique ces lois sur l'éducation qu'on a si bien qualifiées *scélérates*. Toute parole, tout acte qui tend à rappeler Dieu, est interdit dans les écoles sous le contrôle du gouvernement. Celles-ci reçoivent toutes les faveurs, et l'on met toutes sortes d'entraves au fonctionnement de celles que la confiance publique laisse encore à la direction ecclésiastique. Méconnaissant les droits des pères de famille, on veut les forcer par l'enseignement obligatoire, à faire

instruire leurs enfants dans l'indifférence religieuse ou plutôt dans l'incrédulité ; car souvent les circonstances ne leur permettent pas de les envoyer dans les établissements d'éducation auxquels un reste de liberté de parler de Dieu n'a pas encore été enlevé.

Pervertir les intelligences et les cœurs pour une longue suite de générations, voilà ce que tentent les hommes qui ont aujourd'hui le pouvoir dans ce qu'on appelait autrefois le Royaume très chrétien. Les auteurs des lois contraires aux droits de l'Eglise et de la famille en matière d'éducation, ou des *Manuels d'instruction civique* introduits dans les écoles pour remplacer le cathéchisme, sont les agents de l'œuvre la plus efficace peut-être qu'ait encore entreprise Satan pour la perdition éternelle des âmes. Quand la foi aura repris son empire sur la société, quelle exécrable mémoire sera attachée à leur nom !

A.—En voyant ce but poursuivi avec tant d'efforts pour bannir toute idée religieuse de la société, on doit se demander pourquoi cette opposition à toute expression de foi, à tout ce qui est surnaturel. Pourquoi cette guerre déclarée par l'homme à Dieu ? C'est que la révélation nous dit : « Il y a un Dieu qui a créé les « hommes ; Il les a destinés à partager éternellement le bonheur « suprême dont Il jouit ; mais pour le mériter, il faut qu'ils « accomplissent les lois qu'Il leur a imposées, qu'ils se rendent « dignes d'être unis à lui par une initiation de sa sainteté, et s'ils « ne le font pas, ils seront punis par des châtiments éternels.»

Or, l'incrédulité matérialiste qui envahit de plus en plus la France, a une doctrine toute opposée. Elle dit : « l'homme n'est « pas créé de Dieu qui est un être imaginaire. Dans le passé, « l'homme était un singe ou un autre animal ; il s'est perfectionné « en vertu de la loi du progrès continu. »

Mais quel est donc le but de cette doctrine si dégradante, que l'homme doit repousser de toute l'énergie de sa raison et de ses sentiments ?

C'est qu'elle amène une conséquence fort logique. Point de Dieu, donc point de lois prescrites, point de justice qui punisse, point de morale ; liberté pour l'homme de se livrer à toutes ses passions quelqu'abjectes qu'elles soient.

L'homme n'est qu'une bête transformée : donc, il doit vivre de la vie de la bête.

Oui ! la liberté des brutes c'est la conséquence voulue par ceux qui se prétendent issus des brutes. Oui, l'anti-cléricalisme, c'est l'abrutissement, c'est la dégradation de l'esprit et du cœur. Et la société où dominerait cet abêtissement intellectuel et moral

serait bientôt livrée à tous les désordres et à toutes les violences, parcequ'aucun frein ne comprimerait les passions si opposées les unes aux autres ; le monde deviendrait le désert où les bêtes féroces s'entredévorent ; il finirait par n'être plus qu'un amas de boue et de sang.

D.—Quel sera pour un peuple le résultat d'une telle impiété, d'une telle immoralité ? N'aura-t-il pas à subir bientôt quelque terrible châtiment ? Il y a quelques années, j'ai assisté au Séminaire de St-Hyacinthe à un entretien sur la destinée providentielle des empires. On y a fait voir que tôt ou tard les nations chez lesquelles l'esprit religieux et le sentiment moral se perdent, en sont punis par d'effroyables malheurs, surtout par une large effusion de sang dans les guerres étrangères ou civiles. Le Seigneur humilie les peuples qui se révoltent contre lui. Comment la France peut-elle oublier l'horreur qu'elle a causée au monde par les crimes de la Révolution du dernier siècle et ce qui est bien plus récent, ses honteuses défaites par les Prussiens devenus maîtres d'une partie de son territoire ? Oui, quand la mesure des iniquités est comblée, les coupes de la colère divine, selon l'Apocalypse, se répandent sur les sociétés coupables en d'épouvantables fléaux.

Déjà la France subit une profonde humiliation en sa nullité dans la diplomatie européenne. Les autres puissances semblent n'en pas tenir compte dans leurs conseils. Le grand chancelier prussien qui a triomphé d'elle, déclarait qu'il n'y a rien à craindre d'une république où le patriotisme a fait place à la satisfaction des intérêts personnels et à la haine contre les principes fondamentaux de la société. Et un homme d'état d'Angleterre n'a-t-il pas dit récemment ce mot sanglant à l'égard de ce qui s'appelait la grande nation : « En France il n'y a plus rien ni personne. »

A l'intérieur, ce pays si déplorablement gouverné ne commence-t-il pas à craindre des désastres financiers et des bouleversements politiques qui animent les citoyens les uns contre les autres ? Il y a là un volcan ; la fumée en sort largement ; la lave destructive ne tardera pas à couler.

B.—Il ne faut pourtant pas désespérer. Il y a dans le pays de nos ancêtres un Episcopat distingué par ses lumières, sa dignité et sa fermeté ; un clergé voué aux devoirs de son ministère ; des Ordres religieux qu'honorent leurs vertus, leur zèle et la persécution provoquée par leurs mérites et leurs succès. Dans la société laïque, que d'éloquents et utiles défenseurs de la religion, de la justice, de tout ce qui peut faire le bonheur d'une société ! Que d'associations bienfaisantes sont à l'œuvre de toutes parts malgré les entraves qu'on met à leur action ; que de prières pour

le salut de la patrie s'élèvent en tant de sanctuaires ! Et les prodiges si extraordinaires, si nombreux, si constants de Lourdes n'indiquent-ils pas une disposition bienveillante de la Providence envers la nation fille aînée de l'Eglise ?

A.—Oui, mais le mot *Pénitence* a été répété à Lourdes comme à la Salette. A-t-il eté réalisé ? Au rèste tout ce qu'il y a de bien, de méritoire en France pourra avoir plus tard une influence salutaire sur les destinées de ce pays ; mais il est à craindre que la justice divine précède la miséricorde. Rien ne présage dans ceux qui gouvernent et dans la grande partie du peuple égaré un retour vers le Dieu qui ne pardonne qu'au repentir. Une restauration monarchique, en la supposant possible prochainement, ne saurait suffire à convertir une nation pervertie. Le changement de l'état religieux et moral viendra d'une cause moins humaine, moins naturelle, c'est le secret de Dieu.

C.—L'esprit du mal a envahi d'autres contrées que la France. Il domine aussi en Italie, dans un gouvernement si hostile sous tous les rapports à l'Eglise dont il a envahi les Etats ; là aussi, on cherche à décatholiser ce peuple si distingué par sa foi : la cité appelée la ville sainte perd son caractère sacré. L'insulte est prodiguée au chef de l'Eglise. De même que son divin Maître devant ceux qui le jugeaient digne de mort, attestait sa divinité et menaçait de son jugement ses accusateurs et ses juges iniques ; ainsi le Pape affirme son autorité de Vicaire du Christ et condamne avec énergie tout ce qui s'opère contre la religion et la justice. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas sans doute contre la pierre sur laquelle le Christ a bâti son Eglise ; mais des populations plus ou moins nombreuses pourront se soustraire à l'empire du chef de la société catholique : ce serait pour leur malheur dans un temps plus ou moins prochain, car selon la prédiction du Sauveur, la pierre tombera en les écrasant sur ceux qui veulent l'ébranler.

Le pays gouverné par le souverain qu'on appelait *Sa Majesté catholique* sent aussi l'invasion des idées anti-chrétiennes. On y tend à soustraire la société aux lois du Christ et de son Eglise. On voit déjà le fruit produit par les doctrines pernicieuses qu'on a laissé semer. L'association dite *La main noire* y a commis des actes d'une barbare violence et menace cette contrée d'autres malheurs.

Voyez-vous la Russie, la cruelle persécutrice de l'Eglise, la meurtrière de la Pologne ? Le despotisme qui la gouverne ne l'a pas mise à l'abri de ces nombreux et redoutables nihilistes se trouvant partout, toujours prêts à d'horribles attentats. Là, la

dynamite a été l'exécuteur de la vengeance divine contre un oppresseur du catholicisme et le destructeur d'une généreuse nation. Heureux si le rapprochement du nouvel empereur avec le St-Siège lui a mérité au jour de son couronnement un règne où la liberté pleinement accordée à l'Eglise, et le respect de tous les droits éloignent de son vaste domaine les doctrines et les violences des sectes infernales qui l'ont envahi.

B.—Il est une autre grande nation qu'un libéralisme mal entendu a fait le refuge de tous les conspirateurs et des agents de révolutions dans les pays étrangers. Là s'est formée l'*Internationale* avec ses horribles complots ; là, les honneurs de la sépulture dans un temple fameux, chef-d'œuvre élevé par la foi chrétienne, ont été décernés à l'auteur d'un système contredisant la révélation, conduisant au matérialisme et avilissant l'homme par l'origine dégradante qu'il lui attribue. Là, l'athéisme, protégé par le premier ministre du gouvernement, acclamé par une partie de la population de la capitale, a failli remporter un triomphe dans le parlement. Mais là aussi la dynamite a agi cruellement, elle menace encore de ses coups meurtriers, et une secte nombreuse et pleine de vengeance contre une oppression malheureusement trop réelle, inspire des craintes qui sont justement fondées. Les moyens de répression par l'autorité publique n'auront qu'une efficacité bornée. Si les doctrines anti-sociales continuent à avoir, en ce pays, droit de cité, tôt ou tard la force des idées l'emportera sur la force matérielle. Que la noble Albion résiste à l'invasion des principes destructeurs de la religion et du bonheur de la société ; qu'elle soit juste et bienveillante envers un peuple dont elle a trop longtemps méconnu les droits ; et cet esprit religieux qu'elle a en tout temps manifesté, ce respect à l'autorité, cette fidélité aux bonnes traditions qui la distinguent pourront lui mériter de la Providence la continuation de la glorieuse prospérité dont elle jouit.

C.—Un trait de l'histoire romaine se présente à moi en ce moment. Caton voulait déterminer le Sénat à déclarer la guerre à Carthage, en lui faisant voir que cette ville ennemie était si peu éloignée que l'on pouvait craindre quelqu'hostilité toute prochaine de sa part. Il montre pour cela à l'auguste assemblée une figue pleine de fraîcheur en lui disant : ce n'est que la troisième journée qu'elle a été cueillie à Carthage : voyez comme nous sommes peu éloignés de l'ennemi.

Nous sommes bien près, nous Canadiens, de ce pays de nos pères, si désolé par les doctrines pernicieuses qui y dominent en ce moment. L'océan est bien vite traversé ; les livres irréligieux

et immoraux que produit la presse de ce pays se transportent ici en peu de temps : les idées funestes qu'ils contiennent peuvent facilement s'emparer des intelligences. C'est une épidémie contre laquelle il faut se prémunir. N'y a-t-il pas déjà un certain nombre d'esprits infectés du venin des principes désastreux émis dans les livres, les revues, les journaux reçus dans notre pays ? Notre communauté de race, de langue et jusqu'à un certain point de mœurs avec la France, une attache naturelle à l'égard de la contrée qui fut notre-mère-patrie, les relations commerciales que nous avons avec elle qui s'accroissent chaque jour, tout cela peut nous disposer plus ou moins à notre insu à subir l'influence des idées dangereuses qui président dans ce pays, et des actes accomplis par son gouvernement. Sans doute la perte de l'esprit religieux qui nous distingue ne serait pas l'œuvre d'un jour ; mais nous sommes dans un siècle où tout se fait vite : un avenir moins éloigné qu'on ne pense pourrait présenter ici le spectacle d'une nation rapidement pervertie.

A.—La foi ne dominant plus dans ce pays, mais c'est notre anéantissement national ! L'action catholique nous a fait ce que nous sommes. C'est elle qui a choisi les premiers colons du Canada, et envoyé en leur personne la foi, la piété, la probité peupler la terre que nous, leurs descendants, habitons encore. Elle a inspiré le courage des martyrs glorieux dont le sang a sanctifié notre sol ; elle a encouragé l'intrépidité de ces héros qui, avec un dévouement si valeureux, ont soutenu la colonie naissante ; elle a provoqué l'esprit d'exploration qui a produit de si lointaines et de si importantes découvertes ; elle a conservé notre nationalité au milieu d'une conquête qui aurait dû nous anéantir, mais dont l'effet principal semble avoir été, dans les desseins de la Providence, notre soustraction à l'envahissement de cette impiété qui a amené la Révolution française avec tous ses désastres. C'est la religion qui a maintenu en nous une loyauté qui, en nous rendant fidèles à nos nouveaux maîtres, a empêché l'absorption de notre foi, de notre langue, de nos mœurs, de notre nom dans l'Union Américaine. C'est elle qui a couvert notre pays de ces magnifiques institutions d'éducation et de charité qui sont pour nous un si noble orgueil ; c'est elle qui a conservé cette dignité de mœurs, que distiguent ces qualités disparues hélas ! chez tant d'autres peuples, le respect pour les choses sacrées, l'honnêteté qui fait rougir le vice, la probité dans les transactions, l'urbanité dans les rapports sociaux, et spécialement à l'égard des étrangers. La foi, elle apparaît aujourd'hui dans les hautes classes comme dans le peuple, dans l'administration, dans la magistrature, dans

la presse presque toute entière, dans toute l'expression sociale Pourquoi ne dirai-je pas maintenant que la religion par un bienfait de la Providence, qui la voit dominer en ce pays, donne cette paix, cette sécurité, ce bonheur moral que ne connaissent plus tant d'autres sociétés ?

L'auteur du *Génie du Christianisme* a dit, en parlant de la France d'autrefois : « Les étrangers qui la visitaient s'en retournaient en disant au-dedans d'eux mêmes : Ce royaume est réellement le plus grand entre les nations. » Les visiteurs nombreux et souvent distingués qui viennent sur notre sol, ne peuvent-ils pas redire à leur tour : Le Canada est le pays le plus religieux du monde ?

D—C'est un témoignage rendu à notre patrie par l'illustre général qui, l'année dernière, honorait de sa présence la distribution des prix du Séminaire de St-Hyacinthe. Il y recevait un hommage solennel dû à son habileté militaire, à sa valeur héroïque dans les combats, à son ardent dévouement à la cause de l'Eglise et à ses éminentes qualités chevaleresques, à tout ce qui a redoublé en sa personne la gloire déjà si grande du nom de Charette, illustré par un des géants de la Vendée. En retour, il a redit, en accents émus, dans sa patrie, l'admiration que lui avait causée la vivacité de la foi, la rectitude des idées, la noblesse des sentiments dont il avait entendu l'expression, et les magnifiques institutions d'éducation et de charité dont la religion a couvert notre sol.

Ne pouvant trouver pour nous une qualification plus honorable que celle que lui inspirait son amour pour l'héroïque province dont il est un des fils les plus glorieux, il a dit : Les Canadiens sont des Vendéens.

C.—Qui pourrait, sans une amère tristesse, voir, dans un avenir plus ou moins lointain, la foi que nous professons s'éteindre dans ce pays, ou du moins ne plus le dominer de son empire.

Supposez la guerre déclarée par ceux qui auraient l'autorité à tout ce qui touche à la foi catholique, ces noms de Saints qui désignent la plupart de nos paroisses et qui donnent à notre contrée un caractère religieux si prononcé ; ces noms feraient place à des dénominations empruntées à des hommes dont la vie peut-être contrasterait sous plusieurs rapports avec celle des héros du christianisme, protecteurs de nos compagnes. On ne verrait plus se déployer ces processions solennelles, ces démonstrations de la piété catholique qui sont une des grandes joies de notre peuple. On ne célèbrerait plus ces fêtes religieuses si pleines d'allégresse et d'édification, dont nous seuls catholiques, avons le secret ; nos pieux et charmants cantiques ne feraient plus retentir

nos collines ou les rives de nos fleuves de leurs mélodieux accents ; l'hommage à rendre au Dieu incarné et à sa douce Mère serait peut-être permis dans le secret du temple, mais toute gloire leur serait interdite au grand air, devant le soleil, en présence de notre majestueuse ou gracieuse nature : notre atmosphère ne serait plus catholique.

Elles ne seraient plus l'honneur de notre patrie ces institutions florissantes, ces collèges, ces séminaires, ces maisons religieuses attestant la puissance et le zèle de notre foi. Sous l'effet des entraves de la persécution dont elles seraient l'objet, verrait-on ces communautés religieuses enseignantes qui font de la femme canadienne un si aimable type de vertu? Et les pauvres, les infirmes, les malades, les misérables de toute sorte de l'ordre moral ou corporel, trouveraient-ils cette admirable charité qui vient à leur secours dans ces hospices de tout genre où s'exerce nuit et jour un inépuisable dévouement ?

Si le catholicisme perd son empire en ce pays, alors, pour une très grande partie de la société, plus de baptême qui donne les âmes à Dieu, plus de ce bonheur que nous sentons tous dans ces rapports si intimes que la religion met sans cesse entre le Seigneur et nous.

Et quand s'accomplirait l'acte sur lequel se repose la constitution sacrée de la famille, alors ce ne serait plus avec ce sentiment du cœur qui fait prononcer le mot *Toujours.* Non, ce sera loin de tout symbole sacré, de toute bénédiction religieuse, de toute garantie de bonheur donné par le ciel, que les époux en contractant leur alliance auront à se dire : un jour, un autre aura mon affection et te remplacera auprès de moi.

Et quelles seraient les mœurs d'un peuple qui n'aurait ni l'espérance du ciel, ni la crainte des châtiments de la justice divine ! Une hideuse corruption s'y étalerait partout : la bonne foi, la charité seraient bannies de la société, et, avec elles, la paix et le bonheur ; la cupidité, l'ambition, toutes les passions, exemptes de tout frein, chercheraient à se satisfaire ; toute propriété serait l'objet d'une convoitise qui recourrait à la violence pour s'en emparer ; toute supériorité aurait à subir la proscription de la haine et de l'envie. Oh ! je frémis à l'aspect de l'avenir qui se préparerait à mon pays.

B.—Il y a peut-être du pessimisme dans ces appréciations, mais il n'en faut pas moins appliquer la maxime médicale : «Principiis obsta : sero medicina paratur cum mala per longas invaluere moras.»

D.—Je n'ai pas eu l'avantage de faire comme vous, messieurs,

des études classiques. Comme le Bourgeois gentilhomme je vous demande : qu'est-ce que dit ce latin là ?

B.—Arrêtez le mal à son principe : si vous le laissez prendre des accroissements, le recours à la médecine aura lieu trop tard pour être efficace.

Oui, il faut prémunir notre patrie contre l'invasion des doctrines perverses qui feraient son malheur. Cette considération devrait attirer la réflexion des hommes qui peuvent exercer une influence sur la société. On doit repousser avec énergie toute fausse théorie ; combattre les principes subversifs de l'ordre religieux et moral par tous les moyens que peut permettre d'employer l'éducation qu'on a reçue ou la position sociale qu'on occupe.

Les idées erronées favorisées par les passions peuvent prendre facilement racine dans les esprits, si on ne les empêche pas d'y pénétrer. Il faut quelquefois faire sentir ce que peut avoir de pernicieux des maximes dont le danger ne s'aperçoit pas tout d'abord. Sans doute c'est la mission propre du clergé de signaler les fausses doctrines en matières de foi et de leur faire une guerre incessante ; mais les laïques instruits doivent lui prêter un concours efficace, n'oubliant jamais que notre religion, c'est notre nationalité, notre bonheur.

D.—La foi se perd dans une société par les erreurs qui l'attaquent mais l'altération des mœurs leur ouvre une voie de facile propagation. Certes l'état moral de notre patrie est encore glorieux pour elle ; mais il ne faut pas se dissimuler qu'il tend à s'affaiblir. La simplicité antique disparaît ; le luxe devient une ruine pour les familles ; l'ivrognerie fait de nombreuses victimes ; la probité ne préside pas à toutes les transactions ; l'amour des richesses conduit à des spéculations, à des agiotages où la justice n'a pas toujours sa part ; l'honneur attaché à l'accomplissement du devoir n'est pas un sentiment qui ait conservé son empire dans tous les cœurs ; le patriotisme cède de temps à autre aux intérêts de l'ambition ou de la cupidité ; et les malheureuses discussions politiques ont amené des haines, des récriminations où l'animosité des partis a cherché à se satisfaire plus ou moins souvent aux dépens de la vérité et de la justice. Ces luttes difficiles à éviter avec la pauvre nature humaine, et un peu avec notre caractère national, sont à déplorer ; le sens moral du peuple s'y affaiblit. Sans doute, il faut servir la patrie par l'action de la vie publique ; mais la politique absorbe trop les esprits ; et elle peut détourner même les intelligences de l'attention à porter aux intérêts religieux moraux et intellectuels de l'ordre social.

B.—Craignons les divisions, dans quelque sphère qu'elles se

produisent ; elles amènent toujours de funestes résultats, sous prétexte de zèle à soutenir ce qu'on croit être la bonne cause, on se fait de mutuelles récriminations dont souffre notre caractère national ou notre foi de catholiques : la divergence des opinions est jusqu'à un certain point inévitable, mais elle ne doit pas créer des animosités qui empêchent l'union pour la défense de la religion et de la patrie.

A.—Vous avez signalé diverses causes propres à affaiblir en notre pays la gloire religieuse et morale dont il jouit. Les fautes du présent engendrent les malheurs de l'avenir. Mais ce qu'il y aurait surtout à redouter, ce serait l'atteinte portée à l'enseignement chrétien. Grâce à Dieu on n'en est pas là ; mais il faut prévenir toute tendance qui y conduirait.

J'ai assisté il y a neuf ans à un discours qui a eu lieu au Séminaire de St-Hyacinthe sur *la nécessité de la religion dans l'éducation :* on y a fait voir que la religion est interessée aux questions philosophiques, historiques, politiques, littéraires, et qu'elle a à contrôler aussi l'étude du droit et de la médecine ; parce que, dans ces divers ordres de connaissances humaines, on touche à des points plus ou moins nombreux, aux dogmes ou à la morale qui sont de son domaine.

On y a rappelé cette proposition du *Syllabus* condamnée par l'Eglise : « La bonne constitution de la société civile demande « que les écoles populaires qui sont ouvertes à tous les enfants de « chaque classe du peuple, à une instruction supérieure, à une « éducation plus élevée de la jeunesse, soient affranchies de toute « autorité de l'Eglise, de toute influence modératrice, et de toute « ingérence de sa part, qu'elles soient pleinement soumises à la « volonté de l'autorité civile et politique, suivant le désir des « gouvernants et le niveau des opinions générales de l'époque. »

Tout l'avenir d'une société dépend de l'éducation de la jeunesse. Ce seront les idées dont on l'aura imprégnée qui domineront plus tard pour le bonheur ou le malheur d'une nation. Cette vérité nous est démontrée de la manière la plus évidente par ce que font aujourd'hui en France les hommes irréligieux qui la gouvernent. Ils veulent une société sans foi en Dieu, par conséquent sans une loi morale dont il soit l'auteur et dont il punisse ceux qui la transgresseraient. Voilà pourquoi ils font tant d'efforts pour bannir la religion de tout enseignement. L'éducation gratuite laïque et obligatoire n'a pas d'autre but. En proclamant le droit de l'enseignement de l'Etat en matière d'instruction, ils veulent à l'aide des moyens dont ils disposent, faire tomber les écoles et les collèges tenus par des prêtres et des religieux pour y substituer

ceux où les maîtres qu'ils chargeraient d'enseigner élèveraient les jeunes générations dans les idées qu'ils veulent faire prévaloir.

C.—Il nous faut tenir une conduite toute opposée. Sans doute l'Etat peut et même doit favoriser l'éducation par des octrois qui rendent plus facile à acquérir l'instruction primaire dans les écoles, ou par des subventions en faveur des établissements d'enseignement supérieur. Mais il doit se souvenir que le droit de pourvoir à l'éducation des enfants est du domaine des pères de famille ; que sa mission n'est pas de donner un enseignement qui, à raison de la force dont il dispose, serait le despotisme sur les intelligences, que l'Eglise a reçu de son fondateur le droit d'enseigner toutes les nations. Sans doute ceci s'entend de l'enseignement dogmatique et moral : mais comme les principes religieux ainsi que cela a été dit, se trouvent concernés dans l'étude des sciences et des lettres, il suit que le clergé a le droit non pas d'enseigner lui seul les matières profanes, mais de contrôler tout enseignement en ce sens qu'il puisse connaître et réfuter ce qui serait contraire aux vérités révélées.

D.—Nous sommes heureux de ce que les hommes qui, depuis un certain nombre d'années, se sont succédés à la tête des affaires de notre province sont pénétrés de ces idées, — qu'ils ont donné une large part à l'Episcopat, au Conseil de l'instruction publique, et qu'ils reconnaissent les droits de l'Eglise dans la surveillance à exercer sur toute éducation. C'est un contraste bien glorieux pour eux avec les gouvernants de la France, si acharnés dans la guerre qu'ils font à tout ce qui tient à l'ordre surnaturel.

C.—Maintenant j'observerai qu'il est nécessaire qu'un haut enseignement religieux soit donné dans notre société. Faute d'études profondes sur les dogmes et l'histoire du catholicisme la plus légère difficulté parait sérieuse, elle déconcerte, on ne sait qu'y répondre. La foi qu'on professe est vaincue devant les autres, et bientôt elle chancelle au dedans de soi-même. Dans un siècle comme le nôtre où l'incrédulité et le fanatisme anti-religieux élèvent tant de sophismes, font entendre tant de cris menaçants contre notre foi, ne doit-on pas, autant qu'on le peut, s'instruire au point de pouvoir la défendre, et démontrer en toute occasion qui le requiert, la vérité de ses enseignements, la beauté de son culte, et les bienfaits de tout genre qu'elle a apportés à la société.

C'est dans nos collèges classiques que cette haute instruction religieuse est donnée, en même temps que les études scientifiques et littéraires auxquelles on s'y livre forment les hommes qui font l'honneur de la patrie dans les positions sociales qu'ils peuvent occuper. Ce sont ces institutions qui ont en grande partie fait

notre pays ce qu'il est. Elles maintiendront ce qu'elles ont établi sous l'action dévouée et éclairée du clergé qui les dirige. Elles ne devraient pas être l'objet d'une indifférence qui semble prête à les sacrifier, ou du moins qui ne songe pas aux moyens de les rendre plus dignes du but de leur institution.

A.—Chacun doit apporter sa part dans la grande œuvre de l'éducation. Le clergé montrera toujours son zèle à encourager les collèges où il se recrute, et qui maintiennent son influence dans la société. Les citoyens éminents, responsables de la direction des intérêts du pays, comprendront mieux que jamais que c'est un de leurs devoirs de favoriser une éducation qui puisse faire l'honneur de la patrie. Les parents, à qui une certaine aisance de fortune permet de le faire, sauront procurer à leurs enfants cette instruction classique, propre à leur faire occuper des positions honorables pour eux et grandement utiles au bien public, leur donnant par là même l'héritage le plus propre à leur assurer un bel avenir. Tous ceux qui réfléchissent sur ce que la religion a fait et doit faire pour le bonheur de la société, s'intéresseront à la prospérité des établissements qui peuvent maintenir son empire.

Oui, la destinée future de notre patrie est dans l'éducation qui y sera donnée. Si elle n'est pas essentiellement religieuse, alors c'est préparer le règne de la dynamite, c'est livrer le pays à la réalisation des projets sataniques du nihilisme, de l'internationale, de la franc-maçonnerie. Si au contraire l'éducation maintient la doctrine évangélique, c'est assurer à notre pays une prospérité croissante; car, selon le mot de Montesquieu, la religion chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

Et c'est avec raison que Châteaubriand a pu conclure son immortel *Génie du Christianisme* en disant que le Christ en toute vérité peut être appelé dans le sens matériel le *Sauveur du monde*, comme Il l'est dans le sens spirituel.

J. S. Raymond.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE QUATRIEME

Le théâtre représente le salon de Dumont.

SCÈNE PREMIÈRE

ELISE, CECILE.

(*Elles sont assises et s'occupent, chacune de son côté, d'un ouvrage de broderie.*)

CECILE

Il est donc vrai, ma sœur, que cet Italien...

ELISE (*vivement*)

Parles-tu du baron ?...

CECILE

Son titre n'y fait rien.
Est-il vrai qu'en vantant son nom et sa naissance
Il a pris sur mon père une telle influence,
Qu'avec les airs d'emprunt d'une fausse fierté,
Il puise dans sa bourse en toute liberté ?

ELISE

Il nous fait cet honneur.

CECILE

Mais c'est inconcevable !

ELISE

Eh bien, cela, ma chère, est pourtant véritable.

CECILE

Il va nous ruiner !

ELISE

Tu plaisantes, vraiment.
Mais un tel débiteur, c'est un trésor !

CECILE

Comment !

ELISE

Son intimité seule, en honneurs, nous procure
Des profits que d'avance il paie avec usure ;
Et c'est du vil métal trop estimer l'attrait
Que de s'inquiéter des emprunts qu'il nous fait.
Les soupirs d'un baron, ses vœux, ses politesses...

CECILE

Ne sont pas des faveurs que l'on paie en espèces.
L'admirateur sincère offre des vœux gratuits ;
Il laisse agir son cœur et ne sert pas tout cuits
Des soupirs apprêtés et mesurés d'avance.

ELISE

Dieu, quel outrage ! Quel... Ah ! je perds patience,
Quand je vois prendre ainsi le bon sens à rebours !

CECILE

Le bon sens perd ses frais à prêcher pour les sourds ;
Et les plus sourds sont ceux qui refusent d'entendre,
Comme dit le proverbe.

ELISE

Allez-vous condescendre,
Enfin, Mademoiselle, à me laisser en paix,
Et ne plus critiquer sur tout ce que je fais ?

CECILE

C'est admettre ses torts que de fuir la critique.

ELISE

Souvent à son auteur la censure s'applique ;
Et les censeurs parfois, comme les faux dévots,
Font un crime au prochain de leurs propres défauts.
En m'accusant d'orgueil ta vanité s'excuse,
Et tu pares ton cœur des dons qu'il me refuse.

CECILE

L'esprit devient cruel quand le cœur se dément.
Ta malice le prouve.

SCÈNE II

Les mêmes, DUMONT

DUMONT

Oui, oui ! décidément,
La chance nous poursuit. Notre comte est en route
Avec les parchemins du baron.

CECILE (*à part*)

Moi, j'en doute.

DUMONT (*à Cécile*)

Hein ?

CECILE

Sans doute.

DUMONT

Ah !

ELISE

Mon Dieu, que tout arrive à point !

DUMONT

N'est-ce pas ?

CECILE (*à part*)

Excepté ce qui n'arrive point.

DUMONT

Nous le verrons ce soir.

CECILE (*à part*)

C'est fort problématique.

DUMONT (*à Cécile*)

Plait-il ?

CECILE

Vous l'attendez par le transatlantique ?

DUMONT

Oui, j'ai vu sa dépêche au baron ce matin.

CECILE (*à part*)

C'est un faux télégramme, ou j'y perds mon latin.

DUMONT

Cécile, il te faut faire un noble sacrifice,
Et brider de ton cœur le malheureux caprice.
Oui, tu dois repousser l'hommage audacieux
De cet Oscar, à qui... d'abord... faute de mieux
Nous avions accordé...

CECILE

Quoi ! bannir de mon âme
Un amour dont vos soins out activé la flamme,
Et rompre du serment le sublime lien !
Mais c'est ternir du coup votre honneur et le mien !

DUMONT

Silence !... j'ai mes droits....

CECILE

Vos droits, je les respecte ;
Mais quand vous m'imposez cette union suspecte...

ELISE

Cécile, as-tu juré de flétrir notre nom ?

DUMONT

De nous déshonorer par entêtement ?

CECILE

Non !
Je jure de sauver l'honneur de ma famille !

ELISE

En montrant ton dédain pour un homme qui brille
Par la splendeur d'un titre écrit sur parchemin,
Et t'apporte un château, son grand nom et sa main
Pour ton cœur...

CECILE

Mais le cœur n'est pas, quoi qu'on en dise,
Un objet de trafic, comme une marchandise ;
Et celle qui le donne en retour d'un palais
Met l'amour à l'enchère et l'honneur au rabais.

DUMONT

Ah ! morbleu, c'en est trop !... Cet affront manifeste
Met un comble à l'outrage. Hors d'ici !... Plutôt reste...
Et reçois de ton sort l'inflexible décret...
Les desseins du baron ne sont plus un secret ;

Ta sœur a su lui plaire : elle a sa préférence.
Et bientôt nous serons nobles... par alliance !
Elle a par son exemple indiqué ton devoir ;
Cet ami du baron annoncé pour ce soir,
Le comte, hum ! son grand nom me.... m'échappe sans cesse...
Est l'unique héritier d'une antique noblesse.
Tu dois tout employer pour mériter ses vœux.

CECILE

Vous voulez que j'éloigne Oscar ?

DUMONT

Oui, je le veux.

CECILE

Pour lui préférer cet inconnu ?

DUMONT

Je l'exige !

CECILE

Mais cela brisera mon cœur !

DUMONT

Noblesse oblige !
Oui, tes goûts roturiers n'ont qu'à s'évanouir,
Et promptement.

SCÈNE III

Les mêmes, MARIANE

MARIANE (*accourant*)

Voici de quoi vous réjouir ;
Le baron nous arrive en superbe équipage,
Muni de beaux chevaux, d'un cocher et d'un page,
Tout galonnés d'argent.

DUMONT

Le baron !

ELISE

Ah ! je suis
Tremblante...

DUMONT (*agité*)

Rendons-lui tous les honneurs requis.

(*à Mariane*)

Cours l'introduire.

(*Mariane sort.*)

SCENE IV

Les mêmes, moins MARIANE

DUMONT (*excité*)

Elise !... es-tu bien toute prête ?

ELISE (*s'exhibant*)

Oui, papa, voyez !

DUMONT

Rien ne manque à ta toilette ?

ELISE (*avec exaltation*)

Non, non, rien.

DUMONT (*de même*)

Calmons-nous !

ELISE

Je sens battre mon cœur !

SCENE V

Les mêmes, FAQUINO.

FAQUINO (*à la cantonnade*)

Merci !

DUMONT (*faisant un soubresaut*)

Grand Dieu, c'est lui !

FAQUINO (*saluant profondément*)

Mesdames, j'ai l'honneur !

(*à Dumont*)

Mon excellent ami !

(*ils se donnent la main*)

DUMONT (*à part*)

Tâchons de nous remettre.

FAQUINO

Obéissant au vœu marqué dans votre lettre,
J'ai tout laissé sur l'heure, et me voici.

DUMONT

Vraiment,
Je suis très honoré de votre empressement.

FAQUINO

C'est un faible tribut de ma reconnaissance,
Et l'effet d'un penchant dont la douce influence
Me conduit sans effort dans vos foyers bénis
Où séjournent la grâce et l'esprit réunis.

ELISE

L'esprit séjourne ici, baron, quand vous y êtes.

FAQUINO

Vous cueillez l'abondance où je glane les miettes.

CECILE

Pardon. A cet égard, vous l'emportez sur nous ;
L'abondance nous fuit pour arriver chez vous.

DUMONT (*bas à Cécile*)

Tu veux donc jusqu'au bout te montrer détestable !

FAQUINO (*à Cecile*)

Ah ! vous êtes pour moi mille fois trop aimable !

CECILE (*bas à Dumont*)

Vous voyez qu'il n'est pas de votre sentiment.

FAQUINO (*à Cécile*)

Vous avez le secret d'exprimer gentiment
De vos impressions la nuance précise.

CECILE

Je n'avais pas l'espoir d'être aussi bien comprise.

FAQUINO

Ni moi d'être par vous de la sorte jugé.

CECILE

Et compris.

DUMONT

(*qui a suivi la conversation avec inquiétude*)

Mais sans doute ! Enfin...

FAQUINO (*embarrassé*)

Très obligé,
Mademoiselle... pour... de votre... sympathie...
Tant d'honneur me confond.

CECILE

C'est trop de modestie.

FAQUINO (*reprenant de l'aplomb*)

Cela vous étonne ?

CECILE

Oui, sous vos dehors galants,
La modestie omet les apparats brillants ;
Et, chez un grand seigneur de votre... provenance,
On est toujours surpris d'en trouver l'apparence.

DUMONT (*à Elise*)

Dis un mot en passant du cadeau qu'il t'a fait.

FAQUINO (*à part*)

Elle a des soupçons. Bah ! payons d'audace !

DUMONT (*à Faquino*)

Au fait,
Vous nous avez produit une aimable surprise..

ELISE

Oui, ces bijoux, baron, sont d'une grâce exquise.

FAQUINO

Leur éclat disparaît sous l'éclat de vos yeux.

ELISE (*baissant la vue*)

Ah ! vous êtes vraiment bien trop élogieux !

DUMONT (*à Faquino*)

Et votre ami ?

FAQUINO

Le comte ? Il arrive ce soir.

ELISE

Ah ! tant mieux !

DUMONT

Nous serons enchantés de le voir.

FAQUINO

Toujours hospitalier !

DUMONT

Vos amis sont les nôtres.

ELISE

Ils sont les bienvenus.

CECILE

En vient-il beaucoup d'autres ?

(*Dumont fait un geste terrible à Cécile*)

SCENE VI

(*Les mêmes*, MARIANE, *puis* OSCAR)

MARIANE (*annonçant*)

Monsieur Oscar Dange !

(*Elise fait un signe de mécontentement, Cécile un signe de consternation.*)

DUMONT (*troublé*)

Hein ? (*à part*) Peste ! il va tout gâter !

CECILE (*à part*)

Il a tout compromis en voulant tout hâter !

FAQUINO (*à Dumont*)

Quel est ce personnage ?

DUMONT

Oh ! personne. (*à Mariane*) Qu'il entre.
(*á Faquino*)
Un jeune homme assez vain pour se croire aimé.

FAQUINO

Diantre !

DUMONT

De Cécile...

FAQUINO (*à Dumont*)

Un rival pour le comte !

DUMONT (*á Faquino*)

Un manant !
(*d'un air déterminé*)
Je vais lui faire voir...
(*à part, voyant entrer Oscar*)
C'est diablement gênant !

OSCAR (*s'avançant vers Dumont*)

Mon cher monsieur Dumont !...

DUMONT (*avec hauteur*)

Monsieur, je vous salue !

OSCAR (*reste un moment surpris, se retourne et salue Elise et Cécile*)

Mesdames !...

(*Elise salue froidement, Cécile timidement, Oscar les regarde tour à tour et ajoute à part*)

Tiens !... toujours la même retenue
Chez chacun d'eux !...

DUMONT (*négligemment*)

Baron, monsieur Dange, avocat !

(*Oscar et Faquino se saluent avec réserve*)

FAQUINO

Vous pratiquez, monsieur, un métier délicat.

OSCAR

Cela dépend, ma foi, de celui qui l'exerce.
Plutôt que l'art souvent c'est le métier qui perce.

(*Cécile et Oscar forment un groupe d'un côté ; Faquino, Dumont et Elise de l'autre*)

FAQUINO (*à Dumont et á Elise*)

Ce jeune homme paraît d'un esprit peu brillant.

ELISE (*á Faquino*)

Un simple parvenu !

DUMONT (*de même*)

Un fat, un intriguant,
Qui prétexte l'amour pour atteindre ma caisse.

FAQUINO

Au rang des malfaiteurs par ce trait il s'abaisse ;
Tous ces faux amoureux, ces vils chasseurs de dots,
Sont des gens qu'on devrait confiner aux cachots.

Cécile et Oscar se rapprochant du groupe entendent ces derniers mots)

OSCAR (*á part*)

C'est fort bien, nous allons tâcher de vous y mettre.

DUMONT (*à Faquino*)

Le parvenu, chez nous, ose tout se permettre ;
Son audace est égale à sa vulgarité ;
Il réclame partout l'entière égalité ;
Des plus antiques noms l'on ne tient aucun compte ;
C'est le rang qui s'efface et la plèbe qui monte ;
Au point que l'artisan du plus modeste état
Peut arriver un jour à gouverner l'Etat.

FAQUINO

Vraiment, votre pays offre un bien triste exemple
D'abus qu'avec regret l'honnête homme contemple.
Lorsqu'un peuple s'oublie et se laisse aveugler
Par ceux qui méchamment veulent tout niveler
Et qu'il cède à l'instinct révolutionnaire
En abaissant le noble au rang du prolétaire,
Sa gloire est à son terme et ses jours sont comptés.

OSCAR

Vos principes, Monsieur, sont un peu haut montés ;
D'un vol vous atteignez des hauteurs inconnues
Et pour nous observer vous planez dans les nues ;
Veuillez donc, s'il vous plaît, redescendre ici-bas
Et voir ce que, là haut, vous n'apercevez pas.

FAQUINO (*piqué*)

Ce langage, monsieur, sent un peut la critique
Et je n'ai pas le goût...

OSCAR

Permettez, je m'explique.
La noblesse à nos yeux n'exclut pas le respect
Quand son identité n'offre rien de suspect.
Mais nous nous défions des porteurs de faux titres
Qui nous viennent parfois débiter par chapitres
L'éloge extravagant de leur fausse grandeur ;
Et, si vous permettez qu'avec quelque candeur
Je vous dise en deux mots le fond de ma pensée,
C'est peine superflue, inutile, insensée
Que d'étaler ici l'éclat dispendieux
Des cours, et d'échanger le neuf contre le vieux
En plantant dans le sol de la jeune Amérique
Ce reste des vieux temps : «l'Arbre Aristocratique.»
Sur notre continent, le titre est un détail,
Et la distinction le produit du travail.

DUMONT (*à part*)

Quelle perversion !... Vraiment, c'est trop d'audace !...
Il faut que sur le champ je le mette à sa place.

FAQUINO

Monsieur, votre système est la contrefaçon
De l'ordre social.

DUMONT

Oui, vous avez raison !

FAQUINO

Nos aïeux sont notés aux pages de l'histoire,
Leurs blasons vénérés rappellent la mémoire
Des sublimes vertus et des faits glorieux
Dont nous conservons tous le souvenir pieux.

DUMONT

Oui, morbleu ! c'est cela.

FAQUINO

Votre jeune patrie
Doit avoir sa noblesse et sa chevalerie...

OSCAR

Voulez-vous donc ici transporter les splendeurs
Qui de tout l'ancien monde encombrent les hauteurs.?
Des titres devons-nous commencer la recherche,
Et sur de vieux blazons faudra-t-il qu'on se perche
Pour trouver des grandeurs le niveau chancelant ?
Non. Dans notre hémisphère on ne croit qu'au talent ;
Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite ;
Notre aristocratie est celle du mérite.

FAQUINO

Blâmez-vous le sujet que son prince annoblit ?

OSCAR

En voulant s'élever souvent l'on s'avilit.

(*Dumont gesticule avec fureur*)

Une distinction s'impose à notre estime
Quand elle est du mérite un tribut légitime ;
Mais nous répudions les blazons inconnus
Et les honneurs par l'or ou l'intrigue obtenus.

(*Faquino reste interdit*)

DUMONT (*éclatant*)

Apprenez que je suis, moi, d'un avis contraire !

OSCAR (*á qui Cécile fait un signe de supplication*)

En ce cas, par respect, je n'ai plus qu'à me taire.

DUMONT (*avec hauteur*)

A votre aise.

(*tournant le dos à Oscar*)

Baron; passons de ce côté.

FAQUINO (*reprenant de l'aplomb*)

Volontiers.

(*Il offre le bras à Elise et sort avec elle et Dumont. Cécile qui a fait mine de les suivre, s'arrête sur le seuil*)

SCENE VII

CECILE OSCAR

OSCAR (*á part*)

Quel affront !... Me voir ainsi traité !...

CECILE (*à part*)

Au risque d'encourir l'effet de sa colère,
Je reste.

OSCAR

Pouvait on se montrer plus sévère !
Est-ce assez m'imposer d'humiliation !

CECILE

Oscar, je vous supplie, ayez compassion
Pour ma peine !... Ecoutez... Ah ! je suis bien à plaindre !
Mon père est inflexible.

OSCAR

Il ose vous contraindre,
Malgré la foi juréè, à briser notre amour !

CECILE

Que faire ?

OSCAR

Laissez-moi vous parler sans détour.

CECILE

Parlez...

OSCAR

Si vous m'aimez comme je vous adore...
Fuyons...

CECILE

Fuir !... Vous voulez que je me déshonore !
Cette route inconnue où, sans vous défier,
Vous voulez m'entraîner, Oscar !.....

OSCAR

C'est le sentier
Qui conduit au bonheur...

CECILE

Qui conduit à l'abîme.
On ne peut arriver au bonheur par un crime...

OSCAR

Et vous me refusez ?

CECILE (*à part*)

Mon Dieu ! soutenez-moi !...

OSCAR

Répondez !...

CECILE

Le devoir est ma suprême loi.

OSCAR

Quoi ! votre honneur ainsi d'un serment se dispense ?

CECILE

L'enfant doit à son père entière obéissance.

OSCAR

Et vous nommez cela, Cécile ?

CECILE

Mon devoir.

OSCAR

Mais lorsqu'un père aveugle abuse du pouvoir
Qu'il a reçu du ciel, et que, par pur caprice,
D'un vil conspirateur il se fait le complice !...

CECILE

Silence !... Devant moi n.osez pas discuter
L'honneur de mon père... Ah ! vous voulez imputer

A ses actes des torts que l'équité condamne !...
Et vous croyez que, moi, je permette qu'il plane
Sur ses intentions un doute injurieux !...
Oh ! je vous aime, Oscar ! mais j'aime encore mieux
L'intégrité du nom qu'avec orgueil je porte...
Quelque obstacle à nos vœux que sa rigueur apporte,
Le respect sur l'amour chez moi doit prévaloir.

OSCAR

Mais ses motifs, enfin, vous devez le savoir...

CECILE

Des motifs paternels l'enfant n'est pas le juge.

OSCAR

C'est fort beau !... Le devoir vous fournit un refuge
Contre un amour qui nuit à vos projets pompeux.

CECILE

Oscar, vous m'outragez !...

OSCAR

Mais je prends vos aveux.
Vous n'avez que dédain pour les amours vulgaires
Qui hantent sans éclat les sentiers ordinaires.
Suivez donc désormais les sublimes élans
Qui portent votre cœur vers ces nobles galants
Qu'un hasard généreux a jetés sur nos rives
Pour captiver l'esprit des beautés... sensitives !

CECILE

Ce gros sarcasme, Oscar, est une cruauté
Qui répugne au bon sens comme à la loyauté.
Mon cœur, vous le savez, n'a pas ces goûts volages
Pour les titres d'emprunt et les faux étalages
Dont si brutalement vous osez m'accuser ;
Et c'est de ma tendresse indûment abuser
Que de venir ainsi, pour des raisons frivoles,
Travestir mes motifs en tronquant mes paroles.
Ma foi vous est acquise et, nonobstant vos torts,
Je vous aime toujours...

OSCAR

Eh ! que veut dire alors
Cette attitude altière et cette résistance
Quand je veux par l'hymen unir notre existence ?...
Vous avez droit...

CECILE

J'ai droit de consulter mes goûts
Et d'écouter mon cœur dans le choix d'un époux ;
J'ai droit de résister à l'ordre tyrannique
De former sans amour une alliance inique,
Répugnant à mes vœux comme à ma dignité ;
Le contrôle d'un père est par Dieu limité ;
Son pouvoir se termine où l'outrage commence.
Mais jamais avec droit l'enfant ne se dispense
De son autorité pour compléter les nœuds
Eternels et sacrés de l'hymen.

OSCAR

Dites mieux.
Tous ces beaux sentiments dont vous donnez le texte
Arrivent à propos pour fournir un prétexte
A votre trahison...

CECILE

Assez, monsieur, assez !
Laissez-moi seule ici pleurer...

OSCAR

Vous me chassez ?...
Très bien, je pars.

CECILE

Partez, puisque mon infortune
Loin de vous attendrir, hélas ! vous importune.

OSCAR

Ma présence vous pèse.

CECILE (*avec dépit*)

En effet.

OSCAR

Je le sais ;...
Et vous ne m'aimez plus.

CECILE

Je crois que je vous hais ;...

OSCAR

Et si ce comte ici finissait par paraître,
Vous lui feriez l'accueil d'un prétendant !...

CECILE

Peut-être...

OSCAR

Et vous l'épouseriez.

CECILE

Qui sait?

OSCAR

Précisément.
L'ardeur du faux amour s'eteint fort aisément.

CECILE

Vous en donnez la preuve.

(*on entend tousser Dumont dans la coulisse*)

Ah ! mon père !... De grâce !...
S'il vous retrouve ici !...

OSCAR (*se troublant*)

Que faut-il que je fasse ?

CECILE

Cachez-vous, vite, vite !...

OSCAR

Où me cacher?...

CECILE

Partout !

(*l'entraînant*)

Courez de ce côté !... Non ! non ! à l'autre bout !

(*le poussant derrière un écran*)

Bon, là, ne bougez pas. (*à part*) Ah ! c'est un vrai supplice !....
Je ne puis de sa part souffrir cette injustice,
Et pour le corriger de son vilain soupçon,
Je vais un peu lui faire en passant la leçon...

(*voyant entrer Dumont*)

Ciel !.... je tremble !... courage !

SCENE VIII

Les mêmes, DUMONT

DUMONT

Ah ! te voilà, Cécile ?

CECILE (*tremblante*)

Oui, mon père.

DUMONT

Très bien.

CECILE (*á part, regardant du côté de l'écran*)

Pourvu qu'il soit tranquille.

DUMONT (*l'observant*)

Qu'as-tu donc ?

CECILE

Moi ? Rien.

DUMONT

Mais pourquoi de ce côté

Regardes-tu ?

CECILE

Pour rien.

OSCAR (*à part avec dépit*)

Me voici bien posté !

DUMONT (*indiquant l'écran*)

Chut !.... Ecoute. Il me semble entendre quelque chose.

CECILE

Non. C'est quelque étourneau perché là, je suppose.

(*elle indique une fenêtre ouverte au-dessus de l'écran*)

OSCAR (*à part*)

Un étourneau ! Parbleu, c'est flatteur !

DUMONT (*à Cécile*)

Quoi ?

CECILE

Comment ?

DUMONT (*regardant du côté de l'écran*)

Quelqu'un parle, je crois.

CECILE

C'est moi.

DUMONT

Toi !.... mais....

(*Il suit de l'œil Cécile qui porte un regard inquiet vers l'écran*)

OSCAR (*à part*)

Vraiment,
Ma situation devient intolérable !

DUMONT (*fixant Cécile*)

D'où vient ce trouble ?

CECILE

Hélas ! je crains d'être coupable,
Mon père...

OSCAR

Coupable !...

DUMONT (*surpris*)

Hein ? je n'ai pas bien compris.

CECILE

Oui, je... j'ai réfléchi...

(*Dumont fait un geste de satisfaction*)

OSCAR (*à part*)

Mais a-t-elle entrepris
De me pousser à bout !

DUMONT (*avec ravissement*)

Et ton âme contrite
Se soumet à mes vœux ?

OSCAR (*voulant s'élancer*)

Oh, je me précipite !

CECILE

Ma foi !...

OSCAR

Cruelle !

DUMONT

Enfin...

OSCAR (*trépignant de colère*)

Je suis au désespoir !

DUMONT

Notre comte ?...

CECILE

Mon Dieu !... vous me le ferez voir.

DUMONT (*éperdu*)

Tu... tu consens ?

OSCAR

Vraiment ceci passe les bornes !

DUMONT

Et les amours d'Oscar ?...

CECILE

Oh, je les trouve mornes.

OSCAR (*à parl*)

Ah ! par exemple !

CECILE

Et... puis, cher papa, entre nous,

OSCAR (*à part*)

Voyons.

CECILE

Il est colère, et... je le crois jaloux.

DUMONT (*saisissant la main de Cécile*)

Cécile, mon enfant !...

OSCAR (*á part*)

Mais c'est une infamie !...

DUMONT (*avec émotion*)

Que tu me rends heureux !... Vrai, ma petite amie,
Tu recevras le comte ?...

CECILE

Eh bien... je... j'essaierai.

DUMONT

Et tu l'épouseras ?

OSCAR (*surgissant de derrière l'écran*)

Non, je l'empêcherai !...

CECILE (*épouvantée*)

Ah !...

DUMONT (*après un soubresaut*)

Vous ici, monsieur ?...

OSCAR

Oui, moi, pour vous confondre !...
Je suis trompé... trahi !... Mais je puis vous répondre
Que...

DUMONT (*furieux*)

Vous écoutiez, là, tout ce que nous disions,
Assumant sans dédain le rôle des espions !...
C'en est trop !...

(*Oscar reste interdit*)

CECILE (*á part*)

Qu'ai-je fait !

OSCAR (*á Cécile avec amertume*)

Votre œuvre est accomplie !...

DUMONT (*impérieusemeut*)

Jeune impudent !... Sortez !...

CECILE (*s'interposant*)

Oh ! je vous en supplie !...

OSCAR

Permettez...

DUMONT (*à Oscar*)

M'avez-vous compris ?

OSCAR

Oui, je comprends
Qu'on manque à sa parole... Eh bien, je vous la rends
Adieu, Cécile !

(*il sort*)

DUMONT (*à Cécile qui reste accablée*)

Ainsi, ton repentir précoce
N'était qu'un faux fuyant !... Oh ! je deviens féroce
Oui, sous ce feu roulant de contrariétés
Dont je trouve partout mille variétés !

(*il sort*)

SCENE IX

CECILE (*seule*)

D'un fol emportement voilà la conséquence !
Adieu, bonheur, amour rêvés depuis l'enfance

Célestes visions qu'un doux rayon d'espoir
Dans son prisme enchanteur me laissait entrevoir !
Vous fuyez ! et mon cœur qu'avaient séduit vos charmes
N'a plus que des regrets impuissants... et des larmes !

FIN DU QUATRIEME ACTE

LE CHATEAU DE TRELOR [1]

IV

(*Suite*)

Un quart d'heure après, un beau demi-sang bai brun, élevé à Trélor même, attendait en main devant le perron que descendait Catherine. Elle saisit le pommeau de la selle, appuya à peine le pied sur la main qu'on lui tendait, sauta légèrement à cheval, puis, rassemblant vivement les rênes, elle partit au pas relevé et s'enfonça sous le porche. Une petite toque de loutre couronnait, sans les cacher, ses cheveux tordus en tresses noires, et son costume, sombre et sans pli, dessinait en traits purs ses épaules de statue et sa taille ronde. Ce n'était pas une fine écuyère, mais c'était une fière amazone.

Parvenue au bas de l'éminence que domine le château, elle était partie au grand trot, puis, sous l'empire du flot de pensées qui l'assaillaient, avait laissé ralentir l'allure de sa bête, et c'est au pas, sans presque s'en être aperçue, qu'elle entra dans la cour d'une vaste ferme. L'heure était arrivée de cette bouillante activité qui se produit régulièrement plusieurs fois par jour, au centre d'une grande exploitation agricole. Un encombrement de tombereaux, de charettes, d'instruments de grande culture épars ; à gauche une montagne de fumier ; à droite, d'énormes pièces de bois empilées ; puis tout autour de la cour, adossés aux murs de granges et d'étables, des charrues, des herses, des jougs, des attelées, aiguillons et fouets, fourches et cognées, tous ces puissants outils, toutes ces armes pacifiques du rude combat de la

(1) Du *Correspondant*.

terre. Dans ce cadre rustique, s'entassaient les bœufs, les moutons, les dindons et les poules, mugissant, bêlant et gloussant çà et là, excités encore par les cris des bergers et les aboiements des chiens. C'était là ce domaine de Mauvers, légué jadis par le grand-père de René à celui de Catherine, et devenu le point de départ de la fortune des Ferrand. Mais, tandis que Pierre achetait Trélor et s'y installait, le vieux Jacques s'obstinait à demeurer seul, au rez-de-chaussée d'une sorte de petit donjon, dernier reste d'un vieux prieuré, qui s'élevait à une vingtaine de mètres de la ferme. Toujours assis dans son fauteuil, devant l'âtre d'une haute cheminée de pierre, en proie aux souffrances d'une maladie inconnue et le corps secoué par de continuels frissons, il entassait dans le foyer bûches sur fagots, sans jamais parvenir à réchauffer ses membres glacés. Ce vieillard était le temple vivant du froid.

Une pareille existence était loin d'avoir fait une bonne réputation dans le pays à l'ancien régisseur de Trélor. Il ne faut pas vivre isolé, dans ces campagnes arriérées, où, si la religion a perdu beaucoup de ses droits, la superstition a gardé tout son prestige; et dans les veillées d'hiver, compères au cabaret et commères au coin du feu ne se faisaient pas faute de traiter le vieux Ferrand de *jeteu de sort* et de *meneu de loups*.

Catherine ayant attaché elle-même sa monture dans une petite écurie, poussa la porte qui donnait directement dans la grande et unique pièce du logis, au fond de laquelle, serré dans sa houppelande et les pieds sur les chenets, était assis son grand-père. Il se leva au bruit, se dressa de toute sa haute taille, et tourna vers l'entrée de la salle sa tête blanche et ses yeux ronds d'oiseau de proie.

—C'est toi, petiote ?..... Bonjour ! Approche et ferme la porte. Il fait un temps glacial.

—Mais non, grand-père, dit Catherine en le faisant rasseoir et le baisant au front, la journée est très-douce au contraire. Vous avez donc toujours froid ?

—Toujours, fit le bonhomme en tremblant.., toujours et de plus en plus... Cela va mal; la machine se détraque et le cerveau déménage... Je ne dors plus, j'ai des cauchemars, des visions... Ah ! misère !

—Du courage ! Le printemps vous rendra la santé.

Le vieux secoua tristement la tête. Il se fit un silence.

Je suis venue causer avec vous, dit enfin Catherine.

Voyons, parle, répondit le père Ferrand, prenant à côté de lui

et jetant au feu un grand fagot qui s'enflamma, pétillant et illuminant la pièce.

—Grand-père, je meurs d'ennui !

—Hum !... Crois-tu rien m'apprendre ?... Il y a beau temps que je l'ai prédit !..... Mais non ! Vous n'avez rien voulu entendre. Ton père fait toutes tes volontés. Il t'a acheté Trélor comme un hochet ; toi, tu veux maintenant jouer à la grande dame, tu embellis ton château, et tu t'imagines que tous les nobles du pays vont venir te chercher..... Tu te trompes, ma fille..... L'orgueil de ces gens-là est implacable, et pour les humilier il faudra qu'on les écrase..... Tu te nommes Catherine Ferrand, cela suffit. C'est un crime, à leurs yeux, un crime impardonnable, et tu peux quitter Trélor, ma belle : ce n'est pas parceque tu y demeures qu'on viendra te visiter.

—Trélor ! fit Catherine en souriant avec complaisance..... Ce serait dommage de l'avoir pour ne pas l'habiter.

—Eh bien, détruis-le donc ! s'écria violemment Ferrand. Rase-le, ou plutôt vends-le à une de ces compagnies qui font métier d'acheter tous ces châteaux pour n'en pas laisser pierre sur pierre !..... La bande noire comme on l'appelle...

—J'ai mieux à faire que cela, dit simplement la jeune fille.

—Oui-da !... Et qu'est-ce que c'est ?

—Vous dites que tous ces nobles ne daignent pas venir me chercher au château, parce que je me nomme Catherine Ferrand. Ne croyez-vous pas qu'ils y viendraient si je m'appelais la comtesse de Trélor ?

—Tu dis ?

—Tenez, grand-père, vous m'accusez parfois de faire du roman. Ee bien, ce n'est pas sur mes humbles charmes que je compte, quoique plus d'un beau fils ne serait peut-être pas fâché d'avoir une femme tournée comme moi..... non ; je suis plus avisée, comme on dit. Et je crois que je n'aurais qu'à faire briller un rayon d'or des deux millions que vaut Trélor dans la direction de la Chaumière de Rosay, pour que le beau marin qui est arrivé voilà trois mois apporte à mes pieds la couronne de comtesse.

Le vieillard s'était levé droit devant Catherine, fixant sur elle un regard de stupeur et frissonnant de la tête aux pieds. Etait-ce encore de froid ou plutôt de colère ?

—Toi ! dit-il d'une voix sourde..... Toi la femme de.....

—Pourquoi pas ?..... murmura-t-elle, se dressant toute pâle à son tour.

—Ne dis pas ça, Catherine..... ne dis pas ça !... Tu as voulu

plaisanter, n'est-ce pas ? Tu as voulu rire... Tu n'y penses pas ? Ce n'est pas sérieux ?

—Très sérieux, grand-père.

—C'est vrai ?... Répète-le : c'est vrai ?

—Oui, c'est vrai.

—Ah ! vois-tu, Catherine, prends garde !— Le sang lui montait au visage.— Prends garde !... Un pareil mariage est impossible, et tu vas me jurer, entends-tu ?... jurer sur ton salut éternel que tu y renonces, que c'est fini, fini à jamais, et que tu n'y penseras même plus, ou tu ne sortiras pas d'ici !... J'aimerais mieux te voir morte !... J'aimerais mieux te...

—Qu'y a-t-il donc ?... dit sans trembler, Catherine surprise. Qu'avez vous contre cette famille de Trélor ?... Ou plutôt,... que lui avez-vous fait,... vous ?

—Misérable !... s'écria le vieux Jacques hors de lui.

Et saisissant une des bûches qu'il avait toujours à sa portée, il la brandit en l'air.

—Ne me menacez donc pas, dit fermement la jeune fille le regardant en face. Vous savez bien que, même enfant, je n'ai jamais su ce que c'était que la peur... D'abord, lâchez cela.

Et lui arrachant sans grand effort le morceau de bois qu'il serrait dans sa main, elle le jeta dans le feu, dont les tisons s'éparpillèrent, roulant jusqu'à leurs pieds. Le vieillard vaincu par cette énergie comme par l'excès même de sa colère, se rassit tout ébranlé dans son fauteuil.

—Causons de bonne amitié, maintenant, reprit Catherine debout, les bras croisés et le dominant d'un sourire de pitié. Vous oubliez que la famille de Trélor a fait notre fortune ; moi, je m'en souviens. Vous la haïssez, moi je la plains. Et si je soupçonnais qu'une infime parcelle de cette grande terre, que la moindre pierre de ce château qui nous appartient, n'aient pas été acquises avec la plus scrupuleuse probité, je renoncerais à la propriété tout entière et la ferais restituer par mon père à ses anciens maîtres. Vous voyez bien que je suis digne d'en être vraiment la châtelaine. Mon calcul d'ailleurs n'a rien que d'avouable : j'apporte la richesse en échange du nom... Où est la honte ?...Dites ?

Jacques Ferrand se taisait. L'air sombre et la tête baissée, le regard fixé sur la flamme du foyer, il secouait la tête d'un geste négatif pour toute réponse.

—Tu n'amèneras jamais ces gens-là à ce que tu veux, répliqua-t-il enfin d'un ton bourru.

—Cela, c'est mon affairre... Allons ! je vois que vous prenez

mon projet avec plus de calme. Quand il aura réussi, vous en serez heureux tout le premier, et, un jour, vous viendrez vous installer au château, pour nous aider à élever vos arrière-petits-enfants.

—Jamais !... jamais cela ! s'écria le vieillard avec une farouche énergie.

Puis, réprimant un frisson :

—J'ai froid... Va, laisse-moi.

Il s'enfonça dans son fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, et parut vouloir s'enfermer dans un silence obstiné. Catherine jugea suffisant le résultat de ce premier assaut.

—Adieu, dit-elle, je vous quitte, méchant grand-père. Reposez-vous, soignez-vous, et dites-vous bien que j'ai assez de bon sens, rien que dans le bout de mon petit doigt, pour que je sache me guider dans la vie... Là ! vous voilà bien, ajouta-t-elle gaiement, en rapprochant le fauteuil du feu où flambait un énorme fagot qu'elle venait d'y lancer. Je vais recommander à Fanchette de se tenir toujours prête à votre premier appel..... A bientôt.

Elle déposa un long baiser de paix sur le front blanc du vieillard, qui lui rendit un sourire grimaçant, et sortit. Reprenant elle-même son cheval et l'amenant près d'un banc de pierre dont elle se servit comme d'escabeau, elle chaussa l'étrier et sauta vite en selle. Le soir tombait lorsqu'elle entrait dans la cour du château. Elle remit sa bête aux mains du palefrenier, et remonta dans sa chambre. Un quart d'heure après, elle était encore en amazone, debout devant sa fenêtre, toute absorbée en apparence dans la contemplation du paysage. L'ombre s'accumulait dans les replis du terrain, tandis que le soleil, agrandi et tout rouge à l'horizon projetait un sillon éblouissant sur le cours de la Loire, et cuivrait la cime des grands arbres. Mais Catherine ne regardait ni l'ombre ou les rayons, ni les eaux ou les arbres ; elle songeait.

Et quand Catherine songeait, c'est que la chose en valait la peine.

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(*A continuer*)

REVUE SCIENTIFIQUE.

LES AUTOMATES

On a parfois vu se produire de petits chefs-d'œuvres de mécanique, révélant chez leurs auteurs un génie qui, dirigé vers des sphères plus élevées, aurait sans doute créé les merveilles les plus utiles dans les arts et dans les sciences. Ainsi, au dix-huitième siècle, Vaucanson se rendit célèbre par ses automates. Il était né en 1709 et il mourut en 1782.

Vancanson était né mécanicien. Etant enfant, un jour qu'il accompagnait sa mère dans une visite qu'elle faisait à une amie, son attention fut attirée par une pendule d'un travail remarquable dont tous les mouvements étaient visibles. Pendant toute la durée de la visite qui fut passablement longue, le futur mécanicien ne détacha pas la vue de dessus la pendule, et lorsqu'il revint avec sa mère, il en possédait tous les moindres détails dans son esprit, et il ne songeait à rien moins qu'à en fabriquer une semblable. Il n'eut de repos que lorsqu'il eut réalisé son projet. Vaucanson se révélait. Il devint l'un des mécaniciens les plus célèbres. Ses automates ont à juste titre étonné le monde par leur ingéniosité.

En 1738, il présenta son joueur de flûte à l'Académie des sciences dont Il était membre.

En 1741, parut son joueur de flageolet qui s'accompagnait du tambourin. Mais son chef-d'œuvre fut sans contredit son fameux canard, que l'on prendrait volontiers dans un certain sens, si le fait n'était absolument historique : «On vit ce canard célèbre imiter parfaitement tous les mouvements de l'animal dont il avait le nom ; on le vit barboter dans l'eau, agiter ses ailes, prendre le grain placé devant lui, l'avaler, le digérer et rendre le détritu. » Et qu'on le remarque bien, il n'y avait là et ne pouvait y avoir aucune supercherie. Cette digestion factice avait lieu au moyen

de la trituration aidée par des agents chimiques qui imitaient l'action des liqueurs gastriques.

D'ailleurs, Vaucanson ne se borna pas à faire des automates. Il rendit d'importants services à l'industrie en perfectionnant des machines essentielles employées dans la fabrication des soiries.

*
* *

Mais si les automates de Vaucanson étaient réels et exempts de toute supercherie, on ne peut en dire autant du fameux joueur d'échecs qui a un instant émerveillé Paris en battant tous ceux qui avaient voulu se mesurer avec lui. On a bientôt constaté que le mécanisme consistait en un joueur très-habile enfermé dans un coffre à double compartiment sur lequel était posé l'échiquier et en machines qui, à mesure qu'une pièce changeait de place, avertissaient le joueur de ce changement, et lui donnaient ainsi le moyen de faire mouvoir par l'automate la pièce qu'il convenait de jouer.

*
* *

On attribue à Albert le Grand dominicain et philosophe illustre du treisième siècle un automate qui parait authentique. Cet automate allait ouvrir la porte quand un visiteur frappait et saluait la personne qui entrait.

*
* *

Des mécaniciens ont construit des automates parlants, et on en cite qui répondaient en grec, en latin, en hébreux suivant qu'on leur adressait la parole dans l'une ou l'autre de ces trois langues mais il est plus que probable qu'il y avait du *joueur d'échec* là-dedans. En 1780, l'abbé Mécal présenta deux têtes à l'Académie des Sciences, lesquelles articulaient quelques syllables. Un membre de cette docte société, Vicq-d'Azir, chargé de faire rapport sur ces tâtes parlantes, tout en rendant justice au mécanicien, constata que l'imitation de la voix humaine était très imparfaite : il paraît que ces têtes étaient posées sur des boîtes renfermant des glottes artificielles, d'où sortaient des sons plus ou moins graves quand on agitait ces glottes au moyen d'un clavier.

*
* *

Dans l'antiquité, on mentionne un automate qui orna la marche triomphale de Ptolémée Philodelphe, roi d'Egypte, après une victoire remportée sur les ennemis. C'etait une statue colossale

de 12 pieds de haut que l'on promenait assise sur un char; elle se levait de temps à autre, faisait des ablutions de lait qu'elle d'un flacon d'or, puis s'asseyait de nouveau.

Je citerai encore l'automate qu'un tyran grec avait fait exécuter : c'était une statue de femme couverte d'habits somptueux recouvrant des pointes acérées dont sa poitrine était hérissée. Quand ce tyran voulait se défaire d'un citoyen dont il enviait la fortune ou qui lui portait ombrage, il l'invitait gracieusement à lui faire visite. Dès que le visiteur était entré, il se trouvait en présence de l'automate qui lui tendait les bras. Le tyran alors engageait le citoyen à se rendre à la gracieuseté de *madame* et à l'embrasser. Aussitôt que les deux poitrines se touchaient, les bras de la statue se refermaient et enserraient le malheureux dans une étreinte mortelle.

*
* *

Pour terminer ce sujet des automates, je dirai quelques mots d'un petit chef-d'œuvre de patience que l'on a admiré dans la section russe de l'exposition de Paris en 1878. C'était une horloge en forme de fleur de tournesol dont le cadran oscillait comme un pendule, et dont les feuilles, au moment où l'heure sonnait, offrait au spectateur de petites scènes exécutées par de petits animaux mécanniques. Ict, c'était un oiseau qui chantait en battant des riles, plus loin un serpent déroulant ses anneaux et cherchant à s'emparer du chanteur innocent; ailleurs, une araignée grimpait le long des feuilles et y saisissant une mouche au passage. En haut, un globe terrestre tournant avec lenteur et régularité ; en bas, l'amour agitant un drapeau. L'auteur, qui est d'Odessa, a perdu trente cinq ans de sa vie à fabriquer cette horloge qui mesurait environ cinq pieds de hauteur.

Oct. Cuisset.

CHRONIQUE DU MOIS

SOMMAIRE.—Incidents universitaires en Belgique, en Espagne, à Montréal et aux Etats-Unis.— Election de Cleveland.— L'honorable M. Masson lieutenant-gouverneur, et son serment d'allégéance. — Le Concile de Baltimore. — "L'Eloge de M. Thiers," par M. Jules Simon.

Novembre a été le mois des incidents universitaires, en Belgique, en Espagne, dans la province de Québec, et même aux Etats-Unis.

En Belgique, les étudiants de l'Université Catholique de Louvain, fatigués d'être les victimes des insultes et des violences des radicaux, ont proclamé un manifeste annonçant à cette ville «qu'ils n'étaient plus disposés à lui payer quatre millions par an pour se faire outrager.» «Nos bons amis», ont-ils dit aux habitants de Louvain, «vous semblez oublier que *Malines Catholique a déjà abriter notre Université et est prête à la recevoir encore.*» Et ils ont ajouté:— «En attendant une solution plus radicale, nous vous promettons bien de *ne* plus nourrir *que* des *Catholiques!*»

Un pareil langage sollicite le respect.

En Espagne, il y a conflit entre les autorités de l'Université et les étudiants. L'incident est grave, très grave: «déjà des centaines d'arrestations,» rapportent les dépêches, «ont été opérées et un grand nombre de personnes, au nombre desquelles plusieurs gardiens de la paix publique, ont été blessées. Mais la plupart des personnes arrêtées ont été remises en liberté.»

Les dépêches qui relatent avec étendue tous ces troubles n'en font pas connaître les causes. Elles se contentent d'annoncer que «le gouvernement a nommé un nouveau recteur *ultramontain* pour remplacer Sagasta qui a résigné la semaine dernière.»

Nous en saurons peut-être plus long, le mois prochain. En attendant Madrid, paraît-il, est comme en état de siège, et l'agitation gagne les universités de provinces.

Dans la province de Québec, ce sont les étudiants montréalais de l'Université Laval qui ont mis l'attention publique, sinon en alarme, du moins en éveil. Ils ont gagné leur point, les autorités ayant cédé, au moins temporairement, leur ayant fait grâce de la toque et de la toge, et obtempéré à leurs autres prétentions.

Tout le tapage que quelques journaux ont fait sur cet incident a inspiré au rédacteur du *Courrier du Canada* les réflexions qui suivent :

Nous voyons par les journaux de Montréal que les élèves insurgés de la faculté de droit persistent dans la position qu'ils ont prise.

Il nous paraît regrettable, et d'un fâcheux exemple, qn'une partie considérable de la jeunesse étudiante de notre ville-sœur manifeste un tel esprit d'indiscipline. Outre l'obligation de porter la toge et la toque,— que nous avons portées nous-mêmes et qui n'a jamais déshonoré personne — *les élèves se plaignent de la défense de fréquenter le théâtre et les clubs politiques.* Certes, s'il est des prescriptions sages dans le règlement universitaire, c'est bien celles dont on se plaint si amèrement. Le théâtre n'est une école de moralité pour personne, et quant aux clubs politiques, les hommes d'expérience savent s'ils sont un acheminement à la licence en droit !

Quiconque a souci des principes d'ordre et d'autorité, doit regretter la voie qu'un certain nombre de nos jeunes amis de Montréal ont prise.

On a voulu voir, dans cette agitation universitaire, des ficelles mises en jeu par des amis de l'Ecole de Médecine. Rien n'est plus faux. Du reste, les jeunes *insurrectionnistes* [si, véritablement, ils méritent cette appellation !] ont fait eux-mêmes, par leurs protestations officielles, justice de cette accusation. Il est évident qu'ils ont agi de leur propre gré, qu'ils résistaient depuis longtemps déjà aux dispositifs du règlement leur interdisant le théâtre et les clubs politiques, leur commandant la toge et la toque, et que c'est la mise en demeure, ou peut-être la forme de cette mise en demeure, à eux adressée par M. le Recteur, de se conformer à certains dispositifs du Réglement, qui a été la cause unique de l'agitation dont ils ont donné le spectacle. (1)

Aux Etats-Unis, il y eu ces jours derniers, révélation de relations illicites entre M. Moss, président de l'université de l'Etat, à Blooming, [Indiana], et Miss Catherine Gayden, professeur de grec, dans la même université. Averti, le conseil des *trustees* a destitué miss Gayden. Les parents et amis de cette dernière demandent sa réinstallation, en promettant en son nom que, si

---

(1) S'il faut en croire certaines rumeurs publiées par le *Star* de Montréal, l'incident dont il vient d'être question n'est pas encore définitivement fermé. Il paraîtrait, d'après ces rumeurs, que M. le recteur Hamel veut maintenant retirer les concessions faites, et que les élèves insistent sur leur maintien et menacent de nouveau de quitter la succursale si elles ne sont pas maintenues. Nous signalons ces rumeurs sous toutes réserves.

on lui accorde cette satisfaction d'amour-propre, elle donnera sa démission.

Ce scandale, sur les incidents duquel nous ne voulons pas insister, est un argument de plus à opposer aux prétentions des partisans de l'instruction supérieure pour les femmes, et de l'élévation de celles-ci aux chaires universitaires. C'est surtout un argument des plus sérieux contre le mélange des sexes dans toutes les écoles, et particulièrement dans les grands collèges et les universités.

Décidément, Novembre n'a pas été favorable aux universités.

*
* *

Le mardi, 4 novembre, s'est faite, par tous les Etats-Unis, l'élection populaire des délégués qui seront appelés à leur tour, en décembre prochain, à nommer le président et le vice-président de la grande république. Les deux partis se sont disputé le résultat longtemps douteux, mais enfin, ce résultat est aujourd'hui parfaitement connu. Cleveland a obtenu 219 délégués, et Blaine 182; ce qui donne à Cleveland une majorité de 37 délégués.

Ce résultat, si désirable, était un peu inattendu. Aussi en attribue-t-on l'une des plus larges parts de responsabilité au fameux Dr. Burchard qui, au cours d'un sermon-politique, a brodé le thème de ses inspirations sur ce fonds *syllogique* :— «Les catholiques sont démocrates; or, le catholicisme met en péril les institutions républicaines ; donc, il faut voter pour Blaine.»

Cette voix farouche du fanatisme sectaire a eu l'effet contraire à son intention : elle a déterminé en faveur de Cleveland les votes des catholiques indécis.

Du reste, Cleveland a toujours eu le privilège de posséder l'estime des deux partis politiques de son pays. Même en dehors des rangs catholiques, bon nombre d'honnêtes républicains ont travaillé de toutes leurs forces à assurer son succès. C'est ainsi que jadis il a été promu au poste de gouverneur de l'état de New-York par l'alliance des éléments respectables du parti républicain au parti démocrate. Et c'est ainsi qu'auparavant, son esprit d'indépendance, d'impartialité et de patriotisme, l'ayant rendu recommandable aux faveurs publiques, l'avait fait sortir des rangs de la foule, avec l'aide et par l'union d'éléments habitués jusque-là à se combattre.

*
* *

C'est une popularité aussi légitime, aussi honorable, fondée elle aussi sur des intentions droites, et disons-le, surune personnalité ayant su habilement se ménager, qui a fait accueillir au milieu des acclamations d'un jubilé universel l'élévation de l'honorable Louis François Rodrigue Masson au poste de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

La formule du serment d'allégeance des gouverneurs-généraux et des lieutenants-gouverneurs du Canada ayant été changée par ordre daté de Londres, au mois d'octobre 1878, le nouveau lieutenant-gouverneur a prêté serment d'allégeance, le jeudi, 7 novembre courant, par cette simple formule :

" Je, Louis-Rodrigue Masson, jure que je serai fidèle et porterai vraie allégéance à Sa Majesté la Reine Victoria. Ainsi, que Dieu me soit en aide."

C'est par oubli que le marquis de Lansdowne, gouverneur général du Canada, a prêté serment d'après l'ancienne formule si outrageuse, en certaines parties de son texte, aux sentiments catholiques.

*
* *

Le plus important, le plus solennel des évènements du mois est le Concile Plénier des évêques des Etats-Unis, tenu en la cathédrale de Baltimore, ouvert le 9 novembre et qui se terminera le 30 novembre.

Le premier concile plénier avait été convoqué pour le 9 mai 1852, et réunissait 6 archevêqnes, 25 évêques, 1 abbé mitré, 11 supérieurs d'Ordres religieux et séminaires et 12 vicaires-généraux.

Le deuxième, ouvert le 8 octobre 1866, rassembla 7 archevêques, 39 évêques, 2 abbés mitrés, 24 vicaires-généraux, 19 supérieurs d'Ordres religieux, 7 directeurs de séminaires.

Le concile plénier actuel est composé de 13 archevêques, 60 évêques, 7 abbés mitrés, 11 monsignors, 18 vicaires-généraux, 23 supérieurs d'Ordres religieux, 12 recteurs de séminaires, 90 théologiens. En outre, le nombre des prêtres présents dépasse le nombre des prêtres qui ont assisté aux deux premiers conciles.

Ce troisième concile a occasionné les préparatifs les plus considérables : le sanctuaire de la cathédrale de Baltimore a été agrandi ; un nouvel orgue a été acheté au prix de $10,000 ; deux chœurs complets ont été organisés pour l'exécution de la musique.

La plupart des délibérations des Vénérables Pères du Concile ont été tenues secrètes, mais le public a été admis aux séances solennelles des dimanches et des jeudis dans la matinée, et aux

services du soir, les dimanches, lundis, mardis, mercredis et vendredis de chaque semaine.

*
* *

Le prote nous avertit qu'il est temps de finir, et qu'il n'a plus d'espace à notre disposition. Nous ne déposerons pourtant pas la plume sans mentionner un grand évènement littéraire : « l'Eloge de M. Thiers, » lu par M. Jules Simon, dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, le 8 novembre 1884.

C'est un chef-d'œuvre oratoire,— « un morceau digne de la « réputation littéraire de son auteur,» comme dit la *Gazette de France* qui ajoute qu'il « a été prononcé avec cet art exquis du « débit que possède M. Jules Simon. » Et la *Gazette* poursuit :— « C'est un vrai régal d'amateur, mais hâtons-nous d'ajouter que, « pour le goûter sans réserve et le subir sans protestation, il ne « faut être qu'un simple amateur de beau langage et de belles « manières académiques.»

La *Gazette de France* a mille fois raison. M. Jules Simon, le numéro 606 de l'Internationale, n'a fait l'éloge que du Thiers révolutionnaire, et a tû avec préméditation, le seul rôle honorable de son héros, le rôle que M. Thiers a rempli de 1863 à 1870 en se constituant « le défenseur des intérêts de l'Eglise, menacée dans son indépendance par l'Unité italienne, et des intérêts français menacés dans leur sécurité par l'Unité allemande.»

M. Jules Simon fut un des avocats de cette politique *unitaire* et de brigandages, combattue, durant la période susdite, « avec tant « d'éloquente énergie et de patriotique clairvoyance par M. Thiers.» C'est pourquoi il a jeté le voile du silence sur cette période, et a préféré vanter «ce qui devant l'histoire condamnera la mémoire du journaliste remuant et ambitieux de 1830, du ministre brouillon et âpre au pouvoir de la monarchie de juillet, du mandataire infidèle de l'Assemblée nationale de 1871, du complice de Gambetta en 1877.»

« Ce que M. Jules Simon a tû et a rappelé caractérise ce discours et n'est de nature ni à relever la mémoire de M. Thiers, ni à grandir la renommée de son panégyriste.» [1]

PHILIPPE MASSON.

---

(1) *La Gazette de France*, mardi 11 novembre.

FLORENCE

Etranger d'un jour à Florence, je me surprends à noter mes *impressions*, à défaut de souvenirs. C'est aux circonstances, bien plus qu'à l'abondance du thème, que j'en renvoie la responsabilité. Dans la première fureur de la curiosité, je me vois comme mis aux arrêts par une pluie torrentielle. Or, être condamné à rentrer son enthousiasme à l'heure même que depuis longtemps il attendait pour éclater, se voir réduit, en pleine Italie, aux quatre murs d'une cellule d'hôtel et à un carré de ciel grisâtre pour reposer ses premiers regards, c'est plus qu'il n'en faut pour assombrir une vie de touriste. Aussi bien, de dépit et de désœuvrement, je tombe sur ma plume pour infliger mes premières notes à vos lecteurs.

Hélas ! il n'y a pas encore vingt quatre heures, je m'attendais à une entrée en matière toute différente. Rien qu'au contact de la description du « Guide d'Italie », mon imagination s'était enfiévrée. Je voyais cette *Fiorenze ia Bella*, assise nonchalamment dans sa vasque de côteaux, de collines et de montagnes, sur des coussins de fleurs, toute enivrée de soleil et des aromes de son éternel printemps. Je voyais l'Arno, le *nobilé fiume*, coulant à plein lit ses eaux de cristal comme celles de notre St-Laurent. Et au-dessus de cet Eden, un ciel bleu, mais d'un bleu... Sous le coup d'émotions trop pressées, « ma plume se refusait d'avance à décrire », en dépit de toutes les citations enthousiastes que j'avais empruntées avant de me mettre en route aux poètes les plus classiques. Mais voilà que, dès les abords de Pise, le calme revint sensiblement à l'esprit avec un vigoureux orage qui grondait au dehors. Il n'y avait plus d'azuré et de satiné que les descriptions du guide. Dans la réalité des choses, le ciel était opaque et une pluie vulgaire fouettait les vitres du compartiment. En face de moi, une Anglaise étalait son clavier dentaire à la faveur d'un sourire et semblait rêver des bords de la Tamise.

C'est ainsi que je fis mon entrée dans la ville des Fleurs et à « l'Albergo del Falcone » qui doit sans doute son nom à la présence d'un héron au-dessus de la porte.

Au bout de quelques heures cependant, le ciel eut l'air de vouloir se consoler. Les masses grisâtres qu'il roulait se déchirèrent pour laisser voir des crevasses d'azur et le soleil daigna même nous sourire, ce dont je profitai pour sortir, allant à tout hasard devant moi sans système, commençant à feuilleter le livre que je voulais lire, m'arrêtant pour traduire une inscription, noter une sentence écrite sur les murs, admirer tout au bout d'une rue un pan de colline verte ou quelque cime bleuâtre, contempler un antique palais aux fenêtres grillées, à l'encoignure écussonnée. De ce pas, je tombai sur un édifice que je reconnus à la grandeur des proportions et à la majesté de la masse pour le fameux « Duomo », la cathédrale de Florence. J'étais donc en présence de ce fameux dôme dont mon « guide », malgré sa prose officielle, m'avait fait des éloges pendant toute une page de petit texte. Le malheur, c'est que l'œil ne peut pas bien embrasser l'ensemble de l'édifice. L'encadrement est trop étroit. Il faudrait abattre quelques centaines de maisons pour que la cathédrale fut à son aise. Dans ce cercle comparativement mesquin qui la resserre, le regard ne peut que se heurter à un pan de mur, embrasser tout au plus un des portiques latéraux, l'unité de la conception échappe pour faire place à des détails qui perdent beaucoup de leur prix quand ils sont isolés du vaste ensemble. Je ne veux pas dire pourtant que dans le sens pratique et chrétien dont ils étaient auimés, les Florentins du XIIIe siècle n'aient pas eu raison d'asseoir au cœur même de la foule la demeure de Dieu. Ils savaient que le maître de céans veut que son accès soit facile aux pauvres, aux infirmes, à ceux qui sont condamnés à porter le poids du jour et à suer leur pain quotidien. Et si ce Duomo eut été enchassé dans quelque petit désert ou reculé au fond d'une prairie, la perspective y eut gagné peut-être, des amateurs s'extasieraient volontiers devant l'œuvre du génie, mais on n'y verrait pas tant de malheureux de ce monde y entrer un instant pour y déposer leur souffrance et se nourrir du pain de l'espérance.

Quoiqu'il en soit, la cathédrale de Florence, ou *Santa Maria del Fiore* passe pour un des plus beaux monuments chrétiens du monde entier comme proportions, architecture et décorations. Le dôme, qui s'élève à quelques trois cents pieds, repose sur des murs de deux cent cinquante pieds de longueur.

On dit que Michel-Ange, en partant pour Rome, où l'appelait

l'érection de la coupole de St-Pierre, répondit aux souhaits de ses amis : « To faro la sorella piu grande, già, ma non piû bella ». Il faut reconnaître cependant qu'il fit la sœur cadette et plus grande et plus belle.

Les murs de la cathédrale sont tout revêtus de marbre blanc, jaune, vert, composant une espèce de bizarrure orientale sur une surface plane. A cette heure là, le soleil qui rougissait tout l'Ouest de ses derniers feux, enveloppait le Duomo comme d'une auréole, dessinait les rares sculptures, tranchait les couleurs et prêtait à ces murs de mosaïque un aspect et un cachet particuliers Je regrettai bien vivement que ce spectacle dût être de courte durée à cause de la nuit qui commençait déjà à envelopper de brume les maisons voisines. Le Campanile lui-même n'accusait plus que des teintes indécises quand je fus en position d'admirer ses formes élancées. Vraisemblablement, je pouvais compter avec plusieurs jours de soleil pendant mon séjour à Florence, et je n'avais que faire de deviner le chef-d'œuvre de Giotto au travers du crépuscule. Je m'orientai à la recherche de l'Albergo, songeant le moins du monde à l'incident qui devait clore cette première excursion et qui m'attendait au détour d'une rue voisine. Un groupe de l'autre monde, une vision de Milton ou de Dante. D'abord, deux fantômes noirs portant des torches allumées ; puis, quatre autres fantômes chargés d'une litière ; un autre couple fermant la marche ; comme accompagnement, une psalmodie sourde et lente. Je ne fus pas longtemps toutefois à me reconnaître au milieu de cette apparition du moyen-âge : je rencontrais un détachement de la « Misericordia » dans l'accomplissement d'une œuvre de charité. Je suivis la direction du cortège pour mieux en étudier les détails.

Chaque confrère portait une longue robe noire descendant jusqu'aux pieds ; sur la tête et sur la figure un capuchon de même couleur avec deux ouvertures pour les yeux ; un immense chapeau noir pendait aux épaules : à la ceinture, une corde grossière où s'enroulait un rosaire ; les pieds eux-mêmes étaient déguisés sous des guêtres. Impossible, par conséquent, de reconnaître ami ou ennemi sous cet étrange uniforme. Je me trompe, le costume lui-même est un passe-port d'amitié ou du moins de vénération publique : car toutes les têtes se découvraient sur le passage du cortège.

Cette institution des Frères de la miséricorde est sans contredit une des plus admirables qui soient au monde. Son origine se perd dans la nuit du treizième siècle, à une époque où des pestes décimaient Florence et mettaient en fuite tous ceux à qui la

charité ou l'amour n'imposaient pas leur témérité. A la vue de l'abandon où se confondaient morts et mourants, quelques citoyens héroïques se coalisèrent, pour disputer au fléau ses victimes jusqu'au delà de la vie. Leur première constitution fut stoïquement de servir les membres souffrants de Jésus-Christ jusqu'à la fosse. La peste calmée, l'œuvre continua, s'agrandit, revêtit une forme de constitution qu'elle a gardée jusqu'à ce jour. Son quartier général à Florence est Place du Dôme. Soixante-douze Frères y sont inscrits : prélats, prêtres, gentilshommes, artistes. A ce noyau sont adjoints cent et quelques ouvriers qui représentent le peuple. Chaque Frère a un casier marqué à son nom où se trouve l'uniforme noir de l'incognito. Aussitôt que la nouvelle d'un accident quelconque parvient à la maison de la Miséricorde, le Frère qui est de garde, en donne le signal au moyen d'une cloche. Immédiatement accourent ceux des associés qui sont à portée de l'appel ; ils revêtent l'uniforme, et, grand seigneur ou roturier, s'attellent à la litière et suivent le messager du malheur ou de la mort. Il s'agit d'un blessé à transporter à l'hôpital, d'un moribond à veiller, d'un cadavre à déposer dans la chapelle mortuaire.

Pendant que je repassais ainsi mes souvenirs confus à l'endroit de la Misericordia, la procession arriva à la chapelle, tout à côté de la cathédrale : on fit halte au seuil, et chaque frère se retournant vers son suivant lui dit une salutation pieuse que je ne pus entendre : à mesure qu'on entrait, les têtes se dévoilaient : car dès lors on était en famille et l'incognito n'avait plus sa raison d'être. Mais de la rue, où j'avais dû rester, il me fut facile de reconnaître à travers la demi-lumière des torches et des cierges de la chapelle certaines figures fines et distinguées auxquelles se rattachait tout naturellement un titre professionnel ou aristocratique. Quoiqu'il en soit, j'ai bien à cœur de compléter cette première ébauche de la Misericordia de Florence en la voyant de plus près. Et je peux le dire : pendant que je suivais le cortège, alternant des versets du *Miserere* et du *De profundis*, j'ai désiré de me ménager au moins pour une fois, le consolant honneur de revêtir l'uniforme noir, de sentir peser sur mes épaules le fardeau de la charité, de fusionner mon intention, ma prière et mon action à l'action et à la prière de ces héros du dévouement, *Hœc olium meminisse juvaret* ; puisque, toute incomplète, que soit cette première expérience, je sens que je n'ai pas perdu ma journée.

G. Lamberty.

LES ANCIENS PEUPLES DE L'AMERIQUE

I

Il est, dans l'histoire de l'humanité, un fait étrange qui frappe vivement l'imagination et force les plus inattentifs et jusqu'aux plus indifférents, à réfléchir: je veux parler de la disparition complète, de l'anéantissement de certains peuples qui ont laissé des traces évidentes de leur existence, mais dont l'histoire et le nom sont restés inconnus.

Qu'étaient ces hommes? D'où venaient-ils? Quelles étaient leurs mœurs, leur religion, leur état de société? Autant de questions qui restent sans réponse; autant de problèmes que la science a depuis longtemps essayé de résoudre, mais sur lesquels l'état actuel de nos connaissances ne nous permet de faire que des conjectures plus ou moins plausibles et fort éloignées de la certitude. Comment, en effet, recomposer la vie de ces peuples qui n'ont laissé pour témoins de leur passage que quelques armes ou quelques ustensiles et leurs propres ossements mêlés aux débris de toute nature, entassés par des cataclysmes dont nous ne saurions nous faire l'idée? Comment fixer l'époque précise, ou même approximative à laquelle ils vivaient, quand on n'a que de si faibles indices pour se guider dans cette marche ardue à travers des siècles ensevelis à jamais dans le gouffre insondable de l'éternité?

Ce serait donc tenter l'impossible que de vouloir assigner des limites précises à cette période qu'on est convenu d'appeler l'âge de pierre, et qui a dû se répéter, à des époques bien différentes sur tous les points du globe où il s'est trouvé des hommes tombés à l'état de barbarie, et recommençant, en vertu de la loi du perfectionnement inhérente à leur nature, cette marche difficile et pleine de longs et douloureux tâtonnements, vers le but commun de l'humanité: la civilisation.

Le continent américain, le *Nouveau-Monde*, comme on l'appelle, a eu, comme l'Ancien, ses peuples primitifs bien différents de ceux que les Européens y trouvèrent à leur arrivée. Ici, comme en Europe, comme en Asie, comme partout, des ruines nombreuses témoignent de l'existence d'un grand nombre de races diverses ayant habité ces régions qui, au XVIe siècle, n'étaient déjà que des déserts. Elles nous retracent d'une manière fidèle les différentes phases par lesquelles l'homme d'Amérique a passé, depuis l'état sauvage dans sa plus affreuse barbarie jusqu'à la société policée et florissante à laquelle étaient arrivés les Incas et quelques autres peuples. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, ces ruines nous disent infiniment peu de chose de ceux qui les ont laissées.

Au reste, l'archéologie américaine est de date relativement récente, et les nombreux savants qui s'en occupent, tant en Europe qu'en Amérique, font chaque jour, dans ce champ si vaste et si fécond, de nouvelles découvertes qui finiront peut-être par jeter un peu de lumière sur tant de questions intéressantes restées tout-à-fait obscures jusqu'aujourd'hui. Quelques archéologues ont même tenté, à diverses reprises, d'établir la chronologie des anciens peuples de notre continent, mais inutilement, comme on pouvait s'y attendre, et la meilleure preuve de leur insuccès réside dans les divergences énormes, dans les contradictions de leurs conclusions. Tous, cependant, s'accordent à admettre l'existence de l'homme en Amérique dès l'époque quaternaire. « La surprise, l'incrédulité même, » dit M. de Nadaillac, (1) «avaient accueilli les premières révélations sur l'antiquité de « la race humaine, sur la contemporanéité de l'homme avec les « pachydermes, les édentés gigantesques qui peuplaient le globe « à l'époque quaternaire. Bientôt les preuves se sont multipliées « avec une si éclatante évidence que le doute n'a plus été possible, « et aujourd'hui nous pouvons affirmer que, dans des temps dont « nous sommes séparés par une série incalculable de siècles, « l'homme habitait notre continent [l'Europe], déjà bien vieux au « moment de son apparition. »

Ces preuves de l'antiquité de l'homme sur l'ancien continent, se sont retrouvées identiques en Amérique ; quelques savants américains ont même voulu remonter encore plus loin et retrouver des traces de l'homme jusqu'à l'époque tertiaire. La découverte

---

(1) L'Amérique préhistorique—Préface.

d'un crâne humain et de nombreux outils et ustensiles dans les terrains tertiaires de la Californie a donné naissance à cette opinion. Toutes les sociétés savantes des deux mondes se sont occupées de cette découverte; mais les circonstances dans lesquelles elle a été faite, les remaniements nombreux que le sol a éprouvés dans cette contrée depuis les temps les plus reculés, ne permettent pas d'affirmer son authenticité, ni d'en tirer aucune conclusion.

Notre intention n'est pas de nous lancer dans la discussion d'une question aussi importante et aussi obscure que celle de l'antiquité humaine ; nous n'avons pas pour cela les connaissances nécessaires, et nous n'avons mentionné, que pour n'être pas trop incomplet, les théories modernes à ce sujet. Notre but est de faire connaître sommairement aux lecteurs de la Revue Canadienne, les monuments qui jonchent le sol des Etats-Unis et une partie de celui du Canada, sans chercher à faire des conjectures plus ou moins spécieuses, mais à coup sûr hasardées, sur les hommes qui les ont élevés, et l'époque à laquelle ces hommes occupaient le pays. Aussi, laissant de côté l'homme tertiaire et même l'homme quaternaire, descendons un peu le cours des siècles et occupons-nous des races dont l'existence, moins problématique, est attestée jusqu'à la dernière évidence par des ruines qui témoignent parfois d'une civilisation fort avancée.

II

L'homme quaternaire américain, en admettant avec M. le marquis de Nadaillac que son existence ne puisse être contestée, n'était qu'un sauvage errant sans asile, dans les plaines ou les forêts immenses de notre continent; sans cesse occupé à défendre sa vie contre des animaux monstrueux dont on retrouve aujourd'hui les ossements énormes; en proie à toutes les misères inséparables de la vie sauvage dans ce qu'elle a de plus pénible : l'isolement.

Ces premiers habitants de l'Amérique une fois disparus, d'autres hommes sont venus les remplacer. Ici encore nous sommes dans une ignorance presque complète de tout ce qui touche à ces peuplades. Nous savons seulement qu'elles n'étaient pas nomades, et le changement complet de la faune semble indiquer soit qu'une longue période s'est écoulée, soit qu'un cataclysme est venu changer les conditions climatériques et détruire les espèces de l'époque précédente. A cause de ce dernier fait, il n'est guère possible de

rapporter à la même race l'homme quaternaire et celui dont nous nous occupons en ce moment.

Nous sommes maintenant en présence de peuples nombreux et sédentaires, jouissant d'une civilisation relative : les grands amas de débris, de détritus de toute nature abandonnés par eux autour de leur demeure et auxquels les savants danois, qui les premiers les ont étudiés dans leur pays, ont donné le nom de *Kjokkenmöddings*, sont là pour l'attester. Ces reliques, d'abord observées en Europe, se sont retrouvées en grand nombre dans toutes les parties de l'Amérique, depuis Terre-Neuve et la Nouvelle-Ecosse jusque dans les Guyanes, le Brésil et la Patagonie.

Remarquons ici, en passant, un fait qui s'impose à l'observation : c'est la similitude, nous pourrions dire l'identité du développement chez toutes les races et dans tous les pays. Partout les mêmes besoins font naître les mêmes idées, l'emploi des mêmes procédés, et des institutions analogues.

Des peuples qui n'ont entre eux aucune relation, séparés par des distances énormes, passent par les diverses phases d'une civilisation identique pour aboutir au même point. Nous le remarquerons encore plus d'une fois dans le cours de ce travail.— Ce seul fait suffirait, croyons-nous, à démontrer péremptoirement l'unité de l'espèce humaine, si une par son intelligence, par ses instincts et par sa constitution physiologique et anatomique.

Quelques-uns des *kjokkenmöddings* observés en Amérique, ont des dimensions considérables : celui de Santa-Rosa, dans la Floride, couvre une superficie de cent cinquante acres de terrain. Ils sont formés en grande partie d'écailles d'huîtres, de moules et de buccins, et l'on y a trouvé des haches, des pointes de flèches en pierre, en corne ou en os, des fragments de poterie grossière, des mortiers en pierre, des pipes, des poignards, des couteaux, des ossements humains et des squelettes d'animaux.

A Esquimalt, dans l'île de Vancouver, les fouilles ont donné un vase à deux anses dont l'une représente un homme et l'autre le dos d'un animal. Des vases identiques ont été trouvés dans l'Amérique centrale, ce qui vient à l'appui de la théorie généralement admise aujourd'hui au sujet des migrations du nord au sud, des peuples américains.

Les *kjokkenmöddings* se divisent en deux classes bien distinctes : ceux qui sont situés sur le rivage de la mer et formés de coquilles marines, et ceux qu'on trouve dans l'intérieur, sur les bords des fleuves ou des rivières et quine renferment que des coquilles d'eau douce, ou même des mollusques terrestres. Cer derniers ont des dimensions beaucoup moindres que les autres et les débris de

poterie, les armes et les outils qu'on y a découverts témoignent d'une civilisation à son aurore, ce qui ne permet pas de les rapporter à la même époque que ceux dont nous avons parlé en premier lieu.

Au reste on n'est pas encore parvenu, et qui sait si l'on parviendra jamais à fixer les limites même approximatives de la période pendant laquelle ils ont été accumulés ? Tout ce qu'on sait c'est qu'ils existaient longtemps avant l'arrivée des Européens et que les mammifères dont ils cachent les restes appartenaient aux mêmes espèces que virent les *Conquistadores* espagnols. Jamais on n'y a trouvé les ossements des grands animaux de race éteinte ou disparue. Ceux de l'Amérique du Nord n'ont pas donné d'outils en fer ni d'objets de métal d'aucune sorte. « Il semble « donc naturel de placer leur lente formation entre la disparition « de la faune que l'on peut appeler quaternaire et le premier « emploi des métaux. » (1)

Les cavernes de l'Amérique, comme celles de l'Europe, ont servi de retraite à l'homme dans des temps dont il est impossible de préciser la durée ; mais elles paraissent avoir été surtout utilisées comme lieux de sépulture. On y trouve, en effet un grand nombre de momies auprès desquelles sont déposées des haches, des pointes de flèches et des poteries dont l'ornementation rappelle parfois celle des poteries égyptiennes, comme par exemple, celles de la caverne explorée dans la vallée du Rio-Norzas, [province de Durango, Mexique.]

Dans la caverne connue sous le nom de *Salt-Cave* on a découvert des traces certaines du séjour de l'homme. Ce sont les cendres de nombreux foyers et des piles de pierres superposées, avec un trou ménagé au centre et destiné, selon une opinion assez probable, à recevoir des fagots qui éclairaient la grotte. A trois milles environ de cette immense caverne, un explorateur, M. Putnam, aperçut les pas d'un homme chaussé de sandales, et un peu plus loin, il trouvait les sandales elles-mêmes ingénieusement fabriquées de roseaux entrelacés et très bien conservées.

Tous les objets trouvés dans les cavernes témoignent d'une civilisation supérieure à celle des sauvages qui ont accumulé les *kjokkenmöddings*. Il est donc très probable que l'homme qui les habitait remonte à une antiquité moins reculée que ces derniers. Mais encore une fois, il est impossible de fixer une date.

(*A continuer.*)

---

(1) L'Am. préhist., page 67.

LE CHATEAU DE TRELOR [1]

V

Tout l'art de la diplomatie consiste, dit-on, à ne pas laisser échapper les occasions ; notre héroïne, elle, s'entendait même à les faire naître. C'est ainsi qu'on apprend, un beau jour, que la petite Suzanne Taupier, fille unique du plus riche fermier de la terre de Trélor, épouse pour sa bonne mine, le grand Cadet-Jobin, un des plus beaux gars du pays. Dieu sait le bruit ! Cadet n'apporte à sa fiancée que ses bras d'hercule et son bon caractère. Mais quoi ?... la petite l'a voulu, et l'on dit même que Mlle Ferrand, sa marraine, a approuvé son choix et vaincu les hésitations du père, tant soit peu intéressées. La noce s'annonce magnifique. On est dans la quinzaine de Pâques, la saison est superbe et tout le canton sera invité. De plus, Cadet, orphelin de père et de mère, a été élevé par son oncle Firmin, le vieux serviteur de la comtesse ; la famille de Trélor ne peut donc se dispenser d'assister au mariage religieux, et le jeune comte René doit même honorer la noce de sa présence.

Dès neuf heures du matin, ménétriers en tête, hommes et femmes se donnant le bras, le cortège s'avance vers le village, de ce pas magistral et cadencé des paysans en cérémonie. Suzanne toute en mousseline blanche brodée et garnie de fleurs d'oranger, porte le fichu modestement croisé sur la poitrine, et sa petite tête brune est surmontée de la cornette du pays, qui, par un ancien et chaste usage, ne laisse passer des deux côtés du front qu'un mince bandeau de la chevelure. Le marié et ses amis, sanglés dans la longue redingote de drap luisant, ont le flot de ruban à la bouton-

(1) Du *Correspondant*.

nière, et les demoiselles d'honneur, en robe claire, tiennent à la main le gros bouquet de fleurs artificielles enveloppé d'un cornet de papier tout orné de cannetilles. Les vieux sont en blouse bleue et haut chapeau de soie, les commères en cachemire criard. Tout ce monde guindé, aussi grave et silencieux qu'il sera dans trois heures bavard et en liesse, passe par la mairie, puis envahit l'église. On contemple, en se recueillant, l'autel illuminé, les enfants de chœur en rouge, l'encens qui monte en nuage d'azur jusqu'à la voûte ; on écoute, les yeux écarquillés, le discours du curé. A la sortie, le bruit commence. Les dragées et les gros sous volent et retombent sur la place envahie ; les cris, les éclats de rire partent en fusées à la vue des gamins se culbutant sous cette manne terrestre. Les cloches carillonnent. On se cherche sans se trouver, on s'appelle et on ne s'entend pas. Enfin le tumulte s'apaise, et le cortège, à grand peine reformé, part pour la ferme du père Taupier, où l'attendent repas, bal, et souper.

Dans un vaste hangar improvisé en planches tendues de toiles, où deux grands poèles rougis vous donnaient la migraine, et où des courants d'air à fleur de terre veuaient vous glacer les pieds, deux cents couverts étaient dressés. Au bout de la table principale, les époux prirent place, et René s'assit à côté de l'heureuse Suzanne. On le traitait toujours en maître, d'autant mieux que Pierre Ferrand,peu communicatif avec ses fermiers, s'était abstenu de paraître à la cérémonie. Quant à Catherine, le jeune homme ne pouvait s'étonner de ne pas la voir, ce genre de festin ne comportant guère la présence de femmes autres que des paysannes.

Cet usage pour des châtelains, d'assister au repas de noces de leurs fermiers, peut paraître bizarre à notre époque ; il est cependant encore très répandu dans nos contrées de l'Ouest, où les populations purement agricoles ont gardé bien des coutumes anciennes. C'était là, néanmoins, pour le jeune comte le moment critique. Jusqu'au dîner, tous ces braves gens s'observent, plutôt raides. Une fois à table, la chaleur des mets dégourdit les cerveaux, le vin délie les langues, et il n'est pas aisé au *Monsieur* de savoir manger, boire et rire comme les autres. Il faut avoir l'air naturel, bon enfant, se mettre au diapason sans toutefois compromettre sa dignité. René ne s'en tira pas mal, tantôt décochant quelque petit compliment à l'adresse de la timide mariée, tantôt se laissant complaisamment prendre par son voisin de droite, gros vigneron du canton, dans l'engrenage d'une conférence sur le phylloxera.

Cependant le tableau s'animait par degrés ; le vin de Vouvray faisait des siennes. Aux places d'honneur on se tenait encore,

mais aux deux bouts de la table en fer à cheval, où se trouvaien relégués la jeunesse et les invités de médiocre importance, le gaulois glissait dans le grivois, et le grivois dans le débraillé. Le fin esprit de crû avait là ses premiers sujets : le garde champêtre, le cantonnier, le fossoyeur surtout étaient d'une gaieté du meilleur goût. On se poussait, on se bousculait, personne n'était plus à sa place. Le garçons avaient mis le bonnet des filles, les filles, le chapeau des garçons ; les buveurs montaient sur la table pour ne pas tomber dessous. Et de ce fourmillement qui blessait les yeux, s'échappait un charivari écorchant les oreilles : gros rires éraillés, chansons éclatant faux, discussions poussées à l'aigu, apostrophes avinées, vociférations d'hommes en colère et de femmes effarouchées, éclats de verres et d'assiettes brisés, hurlements de chiens écrasés, imitation de cris d'animaux, enfin toute la joie débordée, tout le délire que peuvent inspirer le soleil et le vin de Touraine aux petits-neveux de Rabelais et de Pantagruel en pleine bombance.

Mais la jeunesse demande à danser, et laissant les vieux attablés faire emplir de nouveau les brocs sous prétexte de les vider, elle envahit la salle de bal, planchéïée, entourée de banquettes rustiques et toute ornée de guirlandes vertes et de branches de sapin ressortant en sombre sur le blanc cru de la tenture. Là-bas, au fond, l'orchestre grince ; mais l'air plus frais et le calme relatif de l'atmosphère ont reposé les esprits, et c'est avec une sorte d'apparat qu'on organise la contredanse officielle. René a naturellement invité la petite Suzanne, et le beau Cadet Jobin cherche des yeux la demoiselle d'honneur pour faire vis-à-vis, lorsqu'une voix fraîche et gaie lui fait tourner la tête.

—C'est sans doute moi que vous voulez inviter, monsieur le marié ? Me voici. Je n'ai pu venir au dîner, mais j'arrive à temps pour la danse.

Et Catherine passant avec aplomb son bras sous celui du pauvre garçon ahuri, se met en place pour le quadrille qui commence aussitôt. René lui adresse un salut contraint auquel elle répond par un gracieux signe de tête.

Mlle Ferrand, sur qui tous les yeux s'étaient fixés, portait ce poids de la curiosité avec une parfaite aisance. Sa robe claire, élégante et simple, dessinait sans un pli les lignes pures et superbes de ses épaules et de sa taille. Rien ne se lisait sur sa physionomie qu'un air de banale bienveillance, et elle regardait ni plus ni moins René que les autres. Lui, au contraire, éprouvait un embarras singulier que les figures de la danse, avec leurs mouvements et leurs croisements de main, n'étaient pas faites

pour atténuer. Suivant l'usage, le quadrille finissait par une sorte de chaîne anglaise, où dames et cavaliers marchant en sens inverse, doivent se retrouver par couple comme au commencement. La jeune fille s'avançait ainsi, dans la ligne ondulante formée de tous les danseurs, apparaissant et disparaissant tour à tour, et René qui se trouvait à trois ou quatre pas d'elle, se prit à suivre assidûment de l'œil le sillage de sa robe et surtout une rose rouge piquée dans ses cheveux noirs, et qui semblait voltiger devant lui comme un papillon éclatant.

La contredanse terminée, Mlle Ferrand s'approcha, pour la complimenter, de la mariée encore au bras du jeune comte.

—Sais-tu, ma petite Suzanne, que ta robe de noces te va à merveille! Le blanc, dit-on, éprouve toujours: mais toi, on dirait qu'il te rend plus jolie.

La paysanne rougit, et René comprit qu'il ne pouvait décidément plus rester muet.

—Je sais, mademoiselle que vous avez été très bonne pour nos nouveaux mariés.

—Ce que j'ai fait est peu de chose, répondit simplement Catherine; mais je leur devais bien quelques menus cadeaux. Quoique plus âgée qu'elle, j'ai été pour ainsi dire élevée avec Suzanne, et sa vue me rappelle toujours ce bon temps de mon enfance.

René pensa que lui aussi avait vu Catherine toute petite.

—Je dois au moins, ajouta-t-il, vous remercier pour ce brave Cadet, auquel nous nous intéressons depuis longtemps.

—Va pour le merci, monsieur le comte. Je savais ce garçon protégé par la famille de Trélor, et ç'a été là ma raison déterminante pour décider le père de Suzanne à donner son consentement.

Satisfaite de cette première escarmouche, elle s'éloigna sur un léger salut, et René la vit aller de groupe en groupe, trouvant pour chacun le mot à dire, et, non sans élégance, parlant à tous ces braves gens leur langue, cette langue pittoresque, particulière au vieux terroir du cœur de la France, et qui est, ainsi que l'a dit Georges Sand, la véritable expression du caractère moqueusement tranquille et plaisamment disert de ces campagnes.

Elle franchit enfin la porte de la salle de bal, et comme René l'avait suivie instinctivement, il l'entendit répondre à haute voix au père Taupier qui venait de l'arrêter:

—Mon Dieu, oui... ma vieille Manon est souffrante; je l'ai laissée au chêteau. Mon père est en voyage, et je suis venue seule. Du reste, il est bientôt neuf heures; je vais repartir...

Mais que je ne dérange personne... vous savez que je ne crains pas de voyager sans compagnie, même à la nuit venue.

Elle se mit en route sans tourner la tête. René eut un moment d'hésitation. Allait-il lui offrir de la reconduire, elle, une ennemie en somme ?... D'un autre côté, il avait assez lui aussi de la fête... Le chemin du logis était le même pour tous deux. Il fallait donc la dépasser sans rien lui dire... Ah ! bah ! cela ne l'engageait à rien..... Et depuis quand un officier français devait-il laisser une jolie fille traverser seule une forêt, la nuit, sans lui faire escorte ?

Il se dérida, la rejoignit et soulevant son chapeau :

—Mademoiselle, vous prenez, je crois, comme moi par les bois de Verrières pour rentrer chez vous... Voulez-vous me permettre de vous servir de guide ?

Se retournant, elle le regarda d'un air très naturellement étonné.

—De guide ?..... Je connais le chemin mieux que vous, je pense..... Et puis.....

Elle se tut. René crut voir, malgré l'obscurité, un malicieux sourire lui plisser les lèvres.

—Et puis ?..... répéta-t-il.

—Ne craignez-vous pas qu'on nous rencontre ensemble ?

Ce mot le piqua au vif, lui coupant la retraite.

—A vous voir partir seule ainsi, dit-il, je m'aperçois que vous ne redoutez rien. Croyez aussi que je n'ai peur de personne.

—Alors, en route, fit-elle d'un ton décidé.

Ils se mirent à marcher côte à côte sans se donner le bras, et entrèrent cinq minutes après dans une grande allée verte qui s'enfonçait tout droit à travers la forêt. La pleine lune perçait d'en haut les ramures et découpait en traits noirs l'ombre des branches sur le gazon naissant. La sève dormait encore dans les bourgeons des grands arbres, mais çà et là dans le taillis, on apercevait les arbustes plus précoces revêtus d'une sorte de poussière verdâtre qui annonçait l'éclosion du feuillage, et sur toute cette végétation grandissante, la rosée se déposait en gouttelettes diamantées étincelant dans les rayons tombés du ciel. Une lumière diffuse pénétrait et se dispersait dans la profondeur du bois assoupi, et des masses vaporeuses toutes brouillées d'ombre et de clartés, émergeaient comme au hasard les troncs bruns des chênes, lancés en mâts de navires, ou les tiges obliques des bouleaux, épanouis à leur cime en fusées blanches. Tout était doux, calme et reposé. A peine entendait-on au loin le cri prolongé d'une chouette, ou, sur le bord du chemin, le frôlement d'un

petit oiseau réveillé en sursaut dans les feuilles sèches d'un buisson et s'envolant au passage des deux jeunes gens.

Parfois aussi, comme un écho mourant, un dernier cri de joie de la fête leur parvenait encore, et le souvenir de cette foule en rumeur éveillait en eux la sensation troublante de leur solitude à deux.

Après qu'ils eurent marché assez longtemps en silence :

—On dirait la forêt vêtue d'une robe de gaze blanche, dit Catherine. Je suis sûre, monsieur le comte, que vous ne l'aviez jamais vue ainsi, et que vous trouvez dans cette clarté pâle, un singulier contraste avec vos limpides nuits des tropiques.

—J'ai vu des nuits et des jours splendides, répondit René, mais chaque pays a son caractère propre de beauté.

—Vous dites vrai, reprit-elle, et même, je pense que le sol natal a, pour tout cœur bien placé, un attrait que n'exerceront jamais des contrées plus favorisées du ciel. Pour moi, j'aime mon pays, son charme rustique un peu triste, ses travaux humbles, le parfum de ses fleurs agrestes, et jusqu'à la senteur de ses terres labourées. J'aime ces bois, et vous ne sauriez croire à quel point j'en connais les moindres arbustes comme les plus grands arbres, à force de les parcourir depuis que j'ai appris à marcher. Je me plais à trouver à la même place, comme un ami fidèle, tel chêne ou bien tel églantier. Au printemps je m'égaie à les voir se gonfler avec orgueil de sève nouvelle ; je m'attriste à l'automne quand ils laissent tomber leurs feuilles comme des larmes, à leur pied. J'en suis arrivée à croire qu'ils me connaissent, et que, lorsque je passe près d'eux, comme ce soir, ma visite leur fait plaisir..... N'est-ce pas, c'est de l'enfantillage ?

—Très respectable en tous cas... Mais je ne vous aurais pas cru l'esprit si poétique.

—Il est vrai que j'ai été élevée en fille pratique, mais je ne suis pas insensible, et quand j'aime quelque chose ou quelqu'un, je l'aime bien.

—Mais c'est de la vertu, ou je ne m'y connais pas, s'écria René s'efforçant de rire pour dissimuler l'embarras qu'il ressentait devant la libre allure de Catherine..... C'est très beau, mademoiselle. Cependant, ne peut-on aimer un peu à droite et à gauche, à des degrés divers, tout ce qui vous semble, ou simplement aimable, ou digne d'une sérieuse tendresse ? Un grand poète l'a dit :

> Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
> Pour savoir, après tout ce qu'on aime le mieux.

—Non, reprit-elle d'un ton plus grave, le cœur s'éparpille et n'a plus assez de force pour s'attacher à ce qui mérite de le fixer. Se consacrer à un coin de terre, et passer là sa vie à aimer, se faire aimer, y donner le peu de bien dont on est capable, voilà pour moi l'idéal du bonheur, je ne dirai pas le plus vif, mais le plus sûr. Je vous explique là mon genre d'existence, qui peut paraître singulière à beaucoup de gens, dont l'opinion m'est d'ailleurs indifférente. Je fais ce qué je crois devoir faire sans me préoccuper du reste.

—Je vous comprends, dit René se laissant gagner par le charme de cette conversation toute franche... Mais vous vivez presque seule à Trélor, car votre père ne vous y tient guère compagnie, je crois. N'est-ce pas un peu sérieux?

—Oh! je suis bien habituée à être seule! Je n'ai jamais connu ma mère, qui a donné sa vie pour la mienne. Mon grand père s'obstine à rester paysan à Mauvers; mon père tout à son industrie et à son agriculture, me laisse absolûment maîtresse à Trélor... Mais je m'aperçois que c'est toute mon histoire que je vous raconte là. Ce n'est guère intéressant.

—Au contraire, protesta le jeune homme. J'avoue que, dans ma pensée, vous me sembliez entourée d'un mystère qui m'intriguait un peu. A présent tout m'est éclairci.

Ils étaient parvenus à un rond-point, bordé de grands chênes, et d'où partaient cinq ou six allées dans autant de directions. Catherine s'arrêta.

—Je crois, dit-elle, qu'avec mes bavardages, je vous ai égaré. Nous ne sommes plus dans le bon chemin.

—Bah! risqua René, avec vous, je n'ai pas peur de me perdre.

Sans répondre à cette banalité, elle parut vouloir s'orienter et son compagnon ne songea pas que, il y avait un quart d'heure, elle s'était vantée de connaître la forêt jusque dans ses halliers. les plus impénétrables. Après avoir promené ses regards autour d'elle:

—Nous avons pris trop à gauche. Du reste vous êtes à peu de distance de chez vous, mais moi, me voilà loin de Trélor.

—Eh bien, allons-y. Vous n'êtes pas lasse!

—Moi, être lasse!... Je n'ai jamais su ce que c'était. Mais je ne puis vous entraîner hors de votre chemin.

—Oubliez-vous que je me suis engagé à vous reconduire?

Ils se remirent en route. De gros nuages noirs s'étaient élevés dans le ciel, et la lune qui semblait courir de l'un à l'autre, se cachait parfois derrière, laissant les bois dans l'obscurité. L'allée étroite qu'ils suivaient maintenant était moins frayée, plus iné-

gale, et s'enfonçait dans le taillis en courbes capricieuses. La marche y devenait assez difficile, et René s'approchant de Catherine lui avait pris instinctivement le bras. Plusieurs petits obstacles se rencontrèrent, un tronc d'arbre, une flaque d'eau, un fossé. Il sautait le premier, tendait la main à sa compagne, qui, s'appuyant franchement sur lui, passait à son tour. Cette façon d'aller favorisait peu la conversation, et même lorsque le chemin redevenait plus aisé, ils allaient d'un pas réglé, rapide, mais sans parler. En pareil cas, ces silences-là sont dangereux.

(*A continuer*)

CHRONIQUE DE NOEL

L'airain sacré de nos temples a résonné ; de nombreux fidèles accourent à son appel. Cloches, pourquoi troubler le silence de la nuit ? et vous, chrétiens, pourquoi diriger vos pas silencieux vers ces étincelants sanctuaires où mille gerbes de lumière se confondent avec mille guirlandes de verdure.

Interrogez la nature, elle vous répondra :

Demandez au ruisseau ce qu'il murmure, sous sa blanche pelisse ; demandez au bocage, ce que chante la bise dans ses rameaux dénudés ; demandez à l'étoile qui scintille, le secret de son nouvel éclat ; demandez au poète, ce que redisent les cordes inspirées de sa lyre :

Ecoutez ! un cri se prolonge,
Un cri qui grandit aussitôt ;
Regardez, ce n'est pas un songe
L'éclair précurseur luit là-haut :
Gloire aux cieux dans leur étendue !
Il est né, répète la nue :
A ce mot seul, mais triomphant,
La terre frémit d'allégresse.
Et le ciel lui-même s'abaisse
Auprès du berceau d'un enfant.

Noël ! tel est le mot que clame la nature dans son mystérieux langage !

Noël ! telle est la fête que l'Eglise célèbre en souvenir de l'humble, mais sublime naissance de l'Enfant-Dieu.

*
* *

A Bethléem, sous un toit chancelant, un roi, le plus grand des rois voit le jour.

Les pâtres du vallon entourent son berceau, et le timide chalumeau, dans la plaine, harmonise ses premiers vagissements.

Enfant, pourquoi nais-tu dans ce triste abandon; pourquoi as-tu préféré pour ta couche, quelques pailles entrelacées au duvet le plus moelleux?

La véritable grandeur se plait dans de simples atours.

Le nouveau né de Bethléem est appelé à de grandes destinées; il nait loin des palais somptueux des souverains de la terre, loin des symphonies brillantes de leurs cours mondaines, afin de mieux s'identifier au rôle divin qu'il doit remplir sur la grande scène terrestre.

Il grandira; bientôt il sera en butte à la jalousie et aux persécutions de l'impie.

Sur le mont du Calvaire une larme s'échappera de ses yeux, une larme de sang, et le sol qui la recevra verra bientôt émerger de son sein une plante nouvelle, plante unique, mais pleine de la sève de l'existence.

A sa vue, le despote orgueilleux verra son étoile pâlir et son trône chanceler;

La plante merveilleuse frappera ses projets diaboliques de stérilité. En vain prononcera-t-il sa destruction; en vain sèmera-t-il autour d'elle, la haine et l'outrage; en vain s'armera-t-il du fer et du feu pour la détruire dans la dernière de ses racines; efforts superflus, la plante croîtra, grandira toujours et deviendra arbre; un arbre dont l'épais feuillage ombragera bientôt toute la terre et dont les branches vigoureuses, renversant l'impie de son piédestal, délivreront les nations du joug odieux de l'impiété.

Cet arbre est aujourd'hui l'Eglise qui, de ses vastes arceaux, domine la foule qui s'empresse de venir rendre hommage à Jéhovah, lors de la célébration de chaque anniversaire de sa naissance.

Où est maintenant celui qui a persécuté le nouveau né de Bethléem, dès sa naissance, et l'a contraint de fuir en Egypte?

Où est celui qui lui fit verser cette larme de sang, source de notre immortalité?

Le héros du Calvaire est venu et comme l'a si bien dit Racine, il n'a eu qu'à s'écrier:

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ait fait que passer, il n'était déjà plus!

*
* *

Tout dans la nature porte à la poésie et il n'est pas un objet terrestre qui n'ait eu son chantre ou son poète.

Toutes les saisons enjolivées de leur parure particulière : le printemps avec ses roses et ses lilas en fleurs, l'été avec ses senteurs balsamiques et ses blés dorés, l'automne avec ses feuilles jaunissantes et les teintes grises de son ciel nuageux, l'hiver enfin avec ses fêtes joyeuses, ses talus glacés et ses forêts de blancs cristaux ; rien n'a échappé aux doux accords d'une lyre mélancolique ou aux airs légers des chalumeaux et des hautbois.

La fête de Noël ne fait pas exception à la règle générale.

Elle a ses bardes rustiques et ses chantres ailés.

Les premiers surtout, par un heureux rapprochement des chœurs célestes avec les chœurs d'ici-bas, des hymnes des séraphins avec le chant des bergers, de l'écho des cieux avec l'écho des campagnes, nous charment par la simplicité naïve et la grâce de leurs admirables improvisations :

LES ANGES

Lou rei de glori, ei nat en Bethléem
Levas vou, non ages paour de ren.

LES BERGERS

Prenguen lei flutos, lei fifres, lei tambours
Parten tous n'esperen pas lou jour
Canten tous chacun a vostre tour.

Parfois l'ange est passé, les bergers sont seuls et le lauréat de leurs danses sur le gazon, de leurs chansons sous le hêtre solitaire, les exhorte de ses mâles accents, à se mettre en route pour l'étable de Bethléem :

Allons bergers, allons tous
L'ange nous appelle,
Un sauveur est né pour nous
L'heureuse nouvelle !
Une étable est le séjour
Qu'a choisi ce Dieu d'amour.

Et les bergers de répondre à l'unisson :

Courons au, z'au, z'au,
Courons plus, plus, plus
Courons au
Courons plus
Courons au plus vite
A cet humble gîte.

Le Canada a conservé quelques-uns de ces vieux noëls bretons ou normands si populaires en France au XVIIe siècle.

Qui de nous, dans ses souvenirs champêtres, ne se rappelle point les paroles suivantes :

D'où viens-tu, bergère
D'où viens-tu ?

—Je viens de l'étable
De m'y promener,
De voir un miracle
Qui vient d'arriver.

Et après plusieurs strophes de ce genre, toutes aussi naïves que gracieuses, le noël finit par cette perle :

Rien de plus, bergère,
Rien de plus ?

—Sont trois petits anges
Descendus du ciel,
Chantant les louanges
Du Père éternel !

Il y aurait toute une étude à faire sur ces jolis petits poèmes, nés de l'inspiration spontanée de poètes pour la plupart illettrés, mais qui, comme les anciens troubadours, avaient une certaine disposition pour la rime, et la facilité de donner à leurs pensées cet ensemble mélodieux qui vient de l'âme et qui s'épanche au-dehors, en accents émus et sympathiques.

Et les pieux cantiques qui remplissent le temple saint de leur douce mélodie, dans les fêtes de Noël, pouvons-nous les oublier ?

Pouvons-nous oublier ces chants suaves et touchants que le temps apprend chaque jour à respecter et qu'il désespère de ne pouvoir jamais vouer à l'oubli ?

Les années s'écoulent ; les prétendus bijoux du lyrisme lascif, brillent quelques secondes comme des météores d'un instant, puis disparaissent dans l'inconnu et cependant nous entendons avec un plaisir toujours nouveau :

Il est né le divin enfant
Jouez aux bois, résonnez musettes,
Il est né le divin enfant
Chantons tous son avénement.

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant
Ah ! que ses grâces sont parfaites !
Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant
Qu'il est doux ce divin enfant !

Ou encore, les airs de : «Ça bergers assemblons-nous. Les anges dans nos campagnes, *Adeste fideles*, etc.»

On a beau dire, le christianisme par la simplicité de son origine, le grandiose de ses fêtes et le sublime de sa fin, sera toujours la source par excellence de l'inspiration.

Quand l'orgue à minuit, de sa voix puissante accompagne les chœurs rappelant à la foule agenouillée et recueillie, le grand événement qui marque d'un sceau divin, la première seconde de l'ère chrétienne, ne nous dirions nous pas en effet, transportés dans ces plaines de Bethléem, où les anges jadis annonçaient aux bergers la naissance du Messie ? la table sainte où nous accourons tous, n'est-elle pas la crèche sacrée où nous, bergers d'un autre âge, nous venons rendre hommage au Sauveur des nations et à ce moment suprême, ne pouvons-nous pas redire avec de Fontanes :

Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux ;
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.

***

Noël est encore le commencement du dernier acte du grand drame d'Eden ; drame qui plongea d'abord le mortel dans l'abîme du péché, drame qui le sauva ensuite et lui rendit l'immortalité par la main d'une femme.

Quelles scènes majestueuses se déroulent depuis le premier reflet du glaive flamboyant du chérubin aux portes d'Eden, jusqu'au premier vagissement de l'Enfant Dieu, dans l'étable de Bethléem.

Le roi des enfers triomphe durant des siècles, et impose son sceptre usurpateur aux créatures de Dieu ; œuvre du créateur lui-même, il s'arme contre son auteur et lui livre des combats acharnés.

Mais Dieu a parlé au commencement des temps.

Sa parole ne faillira point.

Un dernier combat se livre, à la naissance de Jésus et la vierge de Nazareth écrase la tête du serpent infernal.

Lucifer avait triomphé de la femme, dans le Paradis terrestre ; la femme triompha de l'ange des ténèbres dans l'étable de Bethléem.

En célébrant cette mémorable victoire, dans la belle fête de Noël, chrétiens, n'oublions pas de dire avec Turquety :

Oh ! sois heureuse entre les femmes,
Vierge au front pur, au nom béni !
Ton sein, plein de célestes flammes,
Ton sein a porté l'infini ;
Le Seigneur t'a faite si haute,
Que tu peux réparer la faute
De l'ancien couple criminel.
Le sceau qui le marquait s'efface
L'Eve antique reprend sa place,
Aux applaudissements du ciel !

Et nous devons ajouter : aux acclamations unanimes et reconnaissantes de la chrétienté !

Chs M. Ducharme.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE CINQUIEME

Le théâtre représente le salon de Dumont.

SCÈNE PREMIÈRE

NICOLAS, MARIANE

(*Nicolas en livrée dans une attitude gauche, empêtrée ; Mariane le regarde en riant aux éclats*)

MARIANE

Ah ! mon Dieu, qu'il est drôle !

NICOLAS

Hum !... drôle !... c'est-à-dire...

MARIANE

Te voilà joliment harnaché !

NICOLAS

Tu peux rire !
Oui, c'est divertissant ! ainsi s'encarcaner,
Et voir autour de soi le monde ricaner !
Mariane, mon sort devient insupportable
Et j'aime cent fois mieux tout envoyer au diable,
Oui, que de figurer dans cet accoutrement !
Je veux comme un chrétien m'habiller ; autrement,
Point d'affaire !

MARIANE (*riant toujours*)

D'où vient cette étrange toilette ?

NICOLAS

Hé ! c'est notre bourgeois qui m'en a fait l'emplette.

MARIANE

A-t-il perdu la tête ?

NICOLAS

Il dit pour ses raisons
Que l'on s'habille ainsi dans les bonnes maisons ;
Et qu'il faut désormais...

(*Mariane étouffe un fou rire*)

Oui, toi, cela t'amuse !
Et loin de compatir à ma misère...

MARIANE

Excuse...

(*elle rit*)

Excuse-moi, Nicot, mais c'est vraiment plus fort...

(*elle rit*)

Oui, c'est plus fort que moi...

(*elle rit*)

NICOLAS

Juste, voilà mon sort !
De toujours à tes yeux paraître ridicule !

MARIANE

Mais...

(*elle rit*)

NICOLAS (*gesticulant*)

Tiens ! finissons-en ! je veux être une mule,
Un imbécile, un, un... tout ce que tu voudras,
Si...

MARIANE (*pouffant de rire*)

Prends garde, Nicot, n'étends pas trop les bras,
Tu peux faire éclater ton gilet...

NICOLAS (*furieux*)

Ah ! morguenne !
Il n'est plus avec toi patience qui tienne !
Et puisque contre moi tu te mets du complot,
Bonjour !

(*il se dirige vers la porte*)

MARIANE (*le poursuivant*)

Hé ! Nicolas !...

NICOLAS (*sortant*)

Oui, je m'en vas...

MARIANE

Nicot !...

SCÈNE II

MARIANE (*seule*)

Mon Dieu, qu'il est fâché ! Mais ceci me rassure :
Le dépit violent n'est pas celui qui dure.
Il va comme toujours s'apaiser en chemin,
Pour revenir contrit et les yeux sur la main...
Pauvre Nicot !

OCTAVE (*à Cécile*)

Vraiment, je ne puis le comprendre ;
Il s'obstine, se fâche et ne veut rien entendre.

CECILE

Oh ! n'importe ! il le faut...
(*apercevant Mariane*)
Oui, Mariane, cours
Prévenir mon père.

(*Mariane sort*)

SCENE IV

CECILE, OCTAVE

CECILE

Ah ! c'est mon dernier recours.
Plus d'hésitation, car la mesure est pleine ;
Il a promis la main de ma sœur et la mienne
A ces aventuriers ;... je ne subirai pas,
Un tel outrage... Non ! non ! plutôt le trépas !

OCTAVE

Espérons, mon enfant ! Dieu nous sera propice.
L'honneur et le bon droit dominent l'injustice.
Tes nobles sentiments, par le malheur grandis,
Auront bientôt raison de ces affreux bandits.

CECILE

Espérons, puisqu'enfin vous voulez que j'espère ;
Et prions pour que Dieu désabuse mon père.
Mais Oscar !

OCTAVE

Oscar ?

CECILE

Oui, je l'ai bien maltraité.

OCTAVE

Mais il ne se plaint pas, lui, de l'avoir été.

CECILE (*avec émotion*)

Il ne m'en veut pas ?

OCTAVE

Non. Il s'accuse, au contraire ;
Il dit s'être montré brutalement sévère.
Il m'a même chargé d'implorer ton pardon,
Et de jurer pour lui que jamais...

CECILE (*avec enthousiasme*)

Qu'il est bon !
Qu'il est grand, mon Oscar ! Ah ! Dites-lui...

OCTAVE

Sans doute,
Sans doute... c'est connu... mais ce que je redoute.
Ce n'est pas, mon enfant, ton courroux ni le sien.
L'orage entre amoureux ne brisa jamais rien.
Il ne fait qu'enlever au froment son ivraie,
Et séparer l'or pur de la fausse monnaie ;
C'est pourquoi votre amour, ma chère, a résisté
A votre querelle.

CECILE (*joyeuse*)

Ah !

OCTAVE

Son cœur est attristé,

Mais...

CECILE (*vivement*)

Il m'aime toujours !...

OCTAVE

Hé, mon Dieu, il t'adore !

CECILE (*avec volubilité*)

Cher oncle ! dites-lui que je... je l'aime encore ;
Que je regrette... enfin... que j'ai beaucoup pleuré.....
Qu'il est généreux !...

OCTAVE

Oui ! oui !

CECILE

Qu'il est adoré !

Que toujours...

OCTAVE

Oui, fort bien, je connais la formule
Et j'aurai, j'en suis sûr, un auditeur crédule,
Saisissant tous les mots et leurs sous-entendus
Avant que de ma bouche ils se soient répandus.

CECILE

Que vous êtes gentil !

OCTAVE

Bon... mais cherchons, Cécile,
Comment désabuser ton père.

CECILE

Oh ! c'est facile.

OCTAVE

Hum ! facile...

CECILE

Oui. D'abord, ce prétendu baron
N'est qu'un imposteur.

OCTAVE

Soit.

CECILE

Qu'un vulgaire larron.

OCTAVE

Mais la preuve ?

CECILE

Hé ! j'en ai l'assurance formelle
D'un témoin de ses vols.

OCTAVE

De qui ?

CECILE

De Jean Brunelle.

OCTAVE

Hein ? Brunelle ! Ce nom ne m'est pas inconnu.

CECILE

C'est un nouveau cousin qui nous est survenu,
Et qui, depuis huit jours, suit notre homme à la piste.

OCTAVE (*réfléchissant*)

Un cousin !

CECILE

Oui...

OCTAVE

Grand Dieu !

CECILE

Quoi donc ?

OCTAVE

Rien !

CECILE (*effrayée*)

Ah ! j'insiste !

OCTAVE

Jean Brunelle ! mais c'est... c'est l'enfant de ma sœur.

CECILE

Oui, sans doute ; un brave homme au surplus...

OCTAVE

Ah ! malheur !
Quel effrayant soupçon s'empare de mon âme !

CECILE

Un soupçon ?

OCTAVE (*sans l'entendre*)

Plus de doute !

CECILE

Expliquez-vous !

OCTAVE

L'infâme !

CECILE

Parlez !

OCTAVE

Le brigand !

CECILE

Lui ! Serait-il soupçonné ?

OCTAVE

Non, pas lui !

CECILE

Mais alors ?. . .

OCTAVE (*avec émotion*)

Ils l'ont assassiné !

CECILE

Assassiné ? Mais, non ! non ! je ne puis le croire !

OCTAVE

Oui, les faits sont encore tout frais à ma mémoire.
Mon journal les donnait en détail ce matin.

(*tirant un journal de sa poche*)

Justement, le voici.

(*il lit*)

« Hier soir, des promeneurs attardés ont découvert, étendu sur le pavé dans une ruelle déserte, un inconnu frappé d'une balle à la tête. Son mouchoir est marqué des initiales : J. B.

Le malheureux quoique insensible, respirait encore. On le transporta à l'hôpital, où il est mort, dit-on, dans le cours de la nuit. Tout porte à croire que cet étranger s'est suicidé. »

CECILE (*émue*)

Ce n'est que trop certain !

Mon Dieu !. . .

(*elle se cache le visage dans les mains et s'appuie contre un meuble.*)

OCTAVE (*conrant à elle*)

Cécile...

CECILE

Hélas ! mon pauvre Jean Brunelle !

OCTAVE

Chère enfant !

CECILE

Il est mort victime de son zèle !
Avec lui disparaît notre dernier espoir ;
Désormais Faquino nous tient en son pouvoir !
Le crime est triompahnt !

(*sortant supportée par Octave*)

Que faire ? Ciel . . . que faire ?

OCTAVE (*seul*)

Pauvre petite !... hélas !... Mais que fait donc son père ?
Ah ! voici Mariane...

SCÈNE V

OCTAVE, MARIANE

OCTAVE

Eh bien ?

MARIANE

Notre bourgeois
Vous invite à venir plutôt une autre fois.
Il est très occupé, dit-il, et son notaire
Lui fait un long détail d'une ennuyeuse affaire.
C'est le contrat, je crois...

OCTAVE

D'Elise ?...

MARIANE

Justement !

OCTAVE (*avec empressement*)

Où s'est-il retiré ?

MARIANE

Dans son appartement.

OCTAVE (*sortant*)

Il en est encor temps !

MARIANE

Vous allez ?

OCTAVE

Les rejoindre.

MARIANE (*seule*)

La tempête, je crois, déjà commence à poindre.

SCENE VI

MARIANE, FAQUINO, TREMOUSSET

FAQUINO

La petite !

MARIANE

Monsieur ?

FAQUINO

Faites-moi le plaisir
D'annoncer...

MARIANE

Oui, Monsieur (*á part*) Peut-on si mal choisir !...
Ah ! ma pauvre maîtresse, elle a le goût bizarre !

(*elle sort*)

SCÉNE VII

FAQUINO, TREMOUSSET

FAQUINO (*mystérieusement*)

Hein ? me suis-je montré d'une habileté rare ?

TREMOUSSET (*ayant regardé autour de lui*)

Admirable ! Ta balle est venue à propos
Me tirer d'embarras et le mettre au repos.
Ah ! quel démon ! Ses yeux lançaient des étincelles !
Et quel coup de poing !... Brrr !... j'en ai vu cent chandelles.
On eut dit franchement qu'un canon le poussait.

FAQUINO

Oui, tu l'as paru bel, mon pauvre Trémousset !
Mais, enfin, nous voilà délivrés du seul homme

Qui pouvait nous gêner... et notre affaire, en somme,
Marche bien dans l'instant, nous signons le contrat
Je toucherai la dot d'Elise... *et cætera...*

TREMOUSSET

Très bien !

FAQUINO

Même je veux, par quelque manigance,
Obtenir dès ce soir, du beau-père, une avance
Sur la dot sus-dite.

TREMOUSSET

Oh !... Mais !...

FAQUINO

C'est plus certain.

TREMOUSSET

Soit.

FAQUINO

Je préfère traiter au comptant.

TREMOUSSET

C'est ton droit.

FAQUINO

Il est bon de savoir, au seuil du mariage,
Sur quoi se fier ! Hein ! qu'en dis-tu ?

TREMOUSSET

C'est plus sage.

FAQUINO

Evidemment, mon cher.

TREMOUSSET

Oui, surtout quand on est
Dans le cas de filer avant l'heure.

FAQUINO

Indiscret !

TREMOUSSET (*regardant autour de lui*)

Hein !

FAQUINO

N'anticipons pas sur l'avenir, mon drôle ;
Et tiens-toi prêt surtout à bien jouer ton rôle...

TREMOUSSET

A propos, ce grand nom dont tu m'as décoré
Sonne bien à l'oreille et j'en suis honoré,
Mais il est beaucoup trop étiré pour mon compte
Et j'en perds la mémoire... je suis monsieur le comte
De... de ... comment ?. . . . *Monte*. . . *Monte*. . .

FAQUINO (*riant*)

Monte toujours.

TREMOUSSET

Monte. . . *belli*. . . *cano* ?. . .

FAQUINO

Tout juste. . . Et tes amours
Avec cette cruelle et farouche Cécile
Font-elles du progrès ?

TREMOUSSET

La tâche est difficile.

FAQUINO

Il faut les cultiver.

TREMOUSSET

Je les cultive aussi.
Malheureusement. . .

FAQUINO

Quoi ?

TREMOUSSET

C'est un cœur endurci.

FAQUINO

Qu'on peut attendrir.

TREMOUSSET

Hum !

FAQUINO

Persiste.

FREMOUSSET

Oh ! je persiste ;
Mais plus je suis pressant, plus elle me résiste,
Et si je ne me trompe, au train que nous allons,
Je n'aurai de sitôt planté quelques jalons

Dans les champs parfumés de... de... de l'hyménée,
Tiens ! je deviens poète ! Et ma muse obstinée
M'entraîne malgré moi.

FAQUINO

Suffit. Tenons-nous prêts ;
Et soignons bien surtout nos petits intérêts.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DUMONT

DUMONT (*dans la coulisse*)

Impossible, mon frère, aujourd'hui de t'entendre !
(*Il change, en entrant, son air courroucé en un air aimable,*)

FAQUINO

Le voilà !

(*Il échange des signes avec Trémousset*)

DUMONT (*leur serrant la main*)

Chers amis ! je vous ai fait attendre...

FAQUINO

Allons donc !

DUMONT

Mon notaire était à m'expliquer
Le contrat.

FAQUINO

Point d'erreurs ?

DUMONT

Non, rien à répliquer.

FAQUINO

Ce matin, en passant, il m'en a fait lecture,
Et je n'ai pas eu lieu d'y faire une rature.

DUMONT

Alors, puisque tous deux nous en sommes contents,
Il nous reste à signer.

DUMONT

Fort bien.

TREMOUSSET (*bas à Faquino*)

C'est le bon temps

Pour notre manigance.

FAQUINO (*bas à Trémousset*)

Oui, oui, laisse-moi faire.

DUMONT

Je ferai dans l'instant prévenir le notaire.

FAQUINO

A votre aise. Ah ! pourtant...

(*il tire sa montre*)

Tiens, je suis en retard !...

Mais n'importe...

DUMONT

Quoi donc ?

FAQUINO (*avec indifférence*)

Oh ! rien. C'est à l'égard
De l'acquisition que ce matin j'ai faite
D'une maison de ville élégante et coquette,
Nid charmant pour passer notre lune de miel.

DUMONT

Ah ! vraiment ! Mais en quoi. . . ?

FAQUINO

Le point essentiel,
C'est qu'il faut qu'aujourd'hui même mon vendeur touche
Le prix de son immeuble.

DUMONT

Eh bien ?

TREMOUSSET (*à part*)

La fine mouche !

FAQUINO

Sans quoi la vente est nulle.

DUMONT

Alors il faut payer.

FAQUINO

Précisément. J'allais courir chez mon banquier,
Pour passer à l'escompte une lettre de change.

DUMONT

Ah !

FAQUINO (*regardant sa montre*)

Mais...

DUMONT (*regardant sa montre*)

Oui, c'est trop tard.

TREMOUSSET (*à part*)

Voilà que ça s'arrange.

FAQUINO

C'est fâcheux, j'en avais calculé le montant
De manière à pouvoir vous remettre au comptant
Vos avances...

DUMONT

Mon cher, cette délicatesse
En un pareil moment, de votre part, me blesse.
Mettez donc le scrupule un instant de côté
Et réglons votre achat.

TREMOUSSET (*à part*)

Hé, c'est toute beauté !
Le bonhomme est tombé comme un rat dans le piège.

FAQUINO

Mais...

DUMONT

Point d'excuse.

TREMOUSSET (*à part*)

Allons, bon ! voilà qu'il l'assiège.

DUMONT (*plaisamment*)

Quand un futur beau père ordonne...

FAQUINO

Permettez...

DUMONT

Non, je ne permets pas... D'abord vous remettez
Cet escompte à demain.

FAQUINO

Mais, d'ici là, que faire ?

DUMONT

Mon Dieu !... toucher la dot et solder votre affaire.

FAQUINO

La dot de votre fille !

TREMOUSSET (*à part*)

Il est pris tout de bon.

FAQUINO

Payée avant la noce ! Au comptant !

DUMONT

Pourquoi non ?
Le placement est sûr.

TREMOUSSET

Oui, c'est incontestable.

DUMONT

Vous le consolidez par un titre valable.
(*à Trémousset*)
Qu'en dit monsieur le comte ?

TREMOUSSET

Exactement.

DUMONT

Très bien.

FAQUINO

Songez donc. . .

DUMONT

Inutile.

TREMOUSSET (*à part*)

Oh, mais, c'est qu'il y tient !

DUMONT

Oui, c'est convenu.

TREMOUSSET (*à part*)

Bon ! nous l'avons ! quelle chance !
Ah ! la vertu toujours reçoit sa récompense.

FAQUINO

C'est vraiment abuser. . .

DUMONT

Mais, laissez donc . . . voici. . .

(*il lui remet un portefeuille*)

FAQUINO (*prenant le portefeuille*)

Eh ! vous insistez tant...

DUMONT

Oui, oui, prenez...

FAQUINO

Merci !

(*tendant le portefeuille à Trémousset*)

Comte, me ferez-vous le plaisir...

TREMOUSSET (*saisissant vivement le portefeuille*)

Oh ! sans doute !

FAQUINO

De courir...

TREMOUSSET (*voulant partir*)

Oui, mon cher. (*à part*) Je ferai bonne route.

FAQUINO (*bas à Trémousset*)

Prends le premier convoi pour les Etats-Unis ;
Je te suivrai de près.

TREMOUSSET (*bas à Faquino*)

Prends ton temps.

DUMONT (*après avoir sonné*)

Mes amis,
Maintenant, s'il vous plaît, terminons notre affaire.

(*à Nicolas qui entre*)

Préviens mademoiselle Elise et le notaire
Que nous les attendons pour signer le contrat.

TREMOUSSET (*tendant la main à Dumont*)

Au revoir !

DUMONT (*surpris*)

Quoi ?

TREMOUSSET

Je cours compléter cet achat.

DUMONT (*le retenant*)

Pardon, vous partirez après la signature.
J'y tiens beaucoup.

TREMOUSSET (*à part*)

Pas moi.

FAQUINO

Bon, voici ma future !

(*Il s'empresse auprès d'Elise qui vient d'entrer et cause avec elle*)

SCENE IX

Les mêmes, ELISE

TREMOUSSET (*à part*)

J'aimerais mieux filer.

DUMONT

Vous nous ferez l'honneur
D'assister au contrat.

TREMOUSSET

Oh !... mais... oui, de grand cœur !

DUMONT

C'est très aimable à vous.

TREMOUSSET (*à part*)

Sacristie ! comment faire ?
(*apercevant Elise et allant la saluer*)
Ah ! pardon !

DUMONT

Tout est prêt... Que fait donc le notaire ?
(*apercevant Cécile qui entre*)
Ah !

SCENE VII

Les mêmes, CECILE

CECILE (*à part, voulant se retirer*)

Ciel !... les assassins de mon cher protecteur !

DUMONT (*allant à elle*)

Approche, mon enfant. (*bas à Cécile*) Prends un air moins boudeur !

FREMOUSSET (*tendant la main à Cécile*)

Mademoiselle, je...

CECILE (*reculant d'horreur*)

Monsieur...

DUMONT (*bas à Cécile*)

Sois convenable
Au moins, morbleu !

CECILE (*à part, frémissant*)

La main d'un meurtrier,

TREMOUSSET (*à part*)

Ah ! diable !

CECILE (*bas à Dumont*)

Mon père, ignorez-vous qu'un meurtre audacieux...

DUMONT (*de même*)

Que nous importe à nous ?

Cécile continue à parler bas à Dumont en lui indiquant Faquino et (Trémousset, Dumont s'indigne de plus en plus)

TREMOUSSET (*à part*)

Cet air mystérieux
Me fait peur ; aurait-elle eu vent de notre affaire ?

DUMONT (*à Cécile*)

Tais-toi, sotte, ou... j'éclate !

CECILE (*avec découragement*)

Ah !

NICOLAS (*annonçant*)

Monsieur le notaire !

FAQUINO

Le notaire !

TREMOUSSET

Ah ! voici le notaire !

(*ils échangent de grands saluts avec le notaire et le conduisent à un siège que lui présente Dumont*)

LE NOTAIRE

Messieurs !...
Hum !... je suis très sensible à l'accueil gracieux
Dont on m'honore... ahum !...

FAQUINO

Nous rendons au mérite
Un légitime hommage...

LE NOTAIRE

Ah ! baron !

CECILE

L'hypocrite !
Le monstre !... Dieu ! comment déjouer ce complot ?
Seule, que puis-je faire ? (*à Elise*) Ah ! ma sœur, un seul mot !

ELISE

Laisse-moi.

(*Dumont et les autres causent avec le notaire*)

CECILE

Je t'en prie !

ELISE (*impatientée*)

Ah !

CECILE

Le devoir m'oblige
De t'avertir...

ELISE (*s'éloignant*)

Merci !

CECILE

Mais...

ELISE

Laisse-moi, te dis-je.
Persiste, s'il t'en tient, dans tes goûts roturiers ;
Quant à moi...

CECILE

Mais, ma sœur, ces deux aventuriers
Sont coupables...

ELISE (*avec emportement*)

Silence !

CECILE

Oui, coupables...

ELISE

Silence !

CECILE

D'un effroyable crime...

ELISE (*s'éloignant brusquement*)

Ah ! c'est trop d'insolence !

CECILE (*désespérée*)

Hélas !

DUMONT (*au notaire*)

Bien. Procédons...

LE NOTAIRE (*regardant par-dessus ses lunettes*)

Tout le monde est présent ?

DUMONT

Oui ! oui !...

LE NOTAIRE

(*il prend une prise, se mouche, étale lentement ses papiers et lit solennellement*)

« Pardevant »...

DUMONT

Oh ! c'est fort intéressant,
Cher notaire, pour nous, d'entendre votre prose ;
Mais, tous, nous l'avons lue, et partant je propose
Que vous nous exemptiez la répétition.

LE NOTAIRE

Je tiens à bien remplir ici ma mission.
Et veux instrumenter conformément au code :
Or le code est précis, très précis, sur le mode
Et les formalités à suivre en pareil cas.

FAQUINO

Bah ! les formalités ne m'embarrassent pas.

TREMOUSSET (*à part*)

Ni moi non plus.

DUMONT (*vivement*)

Enfin, la chose une fois faite
Suffit de par la loi, sans qu'on nous la répète !
Et rien n'oblige à lire une seconde fois.

LE NOTAIRE (*réfléchissant*)

C'est logique... oui, monsieur, votre avis a du poids...

(*avec emphase*)

Il est irréfutable !

DUMONT

Alors....

TREMOUSSET (*à part*)

Que de formules !

LE NOTAIRE (*à Dumont d'un ton sentencieux*)

Votre grand sens légal a vaincu mes scrupules !

DUMONT

A la bonne heure !

TREMOUSSET (*à part*)

Enfin !

LE NOTAIRE (*offrant solennellement la plume à Elise*

S'il vous plaît...

SCENE XI

Les mêmes, JEAN BRUNELLE (*la tête entourée d'un bandeau*)

JEAN BRUNELLE (*entrant brusquement*)

Arrêtez !...

CECILE (*courant à lui*)

Jean Brunelle !

FAQUINO (*reculant consterné*)

Encor lui !

(*Elise laisse échapper sa plume et se jette avec un cri d'épouvante dans les bras de Dumont.*)

DUMONT (*avec indignation*)

Comment, Monsieur !

TREMOUSSET (*avec un geste de désappointement*)

Matés !...

JEAN BRUNELLE (*montrant Faquino du doigt*)

Cet homme est un brigand, un assassin farouche !...

FAQUINO (*tirant un pistolet de sa poche*)

Ton mensonge, maraud, va croupir dans ta bouche !...

(*Cécile se jette au-devant du pistolet de Faquino, Elise pousse un cri; Dumont la dépose sur un fauteuil et se retourne du côté de Fa-*

quino d'un air consterné, le Notaire disparait derrière la table ; Trémousset s'élance sur Jean Brunelle du côté opposé à Faquino. Jean Brunelle arrache le pistolet des mains de Faquino, les saisit tous deux par les épaules, et les terrasse à ses pieds.)

JEAN BRUNELLE

A genoux, malheureux !...

(*Il menace Faquino et Tremousset du pistolet. Tous deux restent prosternés et se gardent de leurs mains. Jean Brunelle, se croisant les bras et regardant ses deux adversaires avec un sourire de mépris, ajoute :*)

Ah ! vous m'avez cru mort !
Mais Dieu pour vous punir a veillé sur mon sort...

(*à Faquino*)

Vil meurtrier ! ta balle a glissé sur mon crâne...

FAQUINO

Je vous jure...

JEAN BRUNELLE

Ma plaie est là qui te condamne.

(*saisissant Faquino par le collet et le redressant*)

Allons, debout, coquin ! tes forfaits sont au jour ;
La justice de Dieu commence, c'est son tour !...

Trémousset cherche à s'esquiver, mais il est rencontré en sortant, par Oscar qui le repousse sur la scène.

SCENE XII

Les mêmes, OSCAR, OCTAVE, MARIANE, NICOLAS, SERGENTS DE VILLE

OSCAR (*repoussant Trémousset*)

On ne passe pas !

(*Il fait signe à Nicolas d'approcher*)

NICOLAS (*hésitant*)

Oh, je suis très excitable,
Et par emportement, je peux...

(*Il fait un geste menaçant*)

OSCAR (*avec un geste d'impatience*)

Va-t'en au diable !

(*Il fait signe aux sergents de ville qui entourent Faquino et Trémousset*)

JEAN BRUNELLE (*à Faquino*)

Allons, fier descendant des nobles Faquini,
Retournez au cachot, votre règne est fini.

Les sergents de ville sur un signe de Jean Brunelle, emmènent Faquino et Trémousset. Oscar s'élance vers Cécile qui l'accueille avec empressement. Dumont paraît ahuri, Elise s'évente affaissée dans un fauteuil.)

SCENE XIII

Les mêmes, moins FAQUINO, TREMOUSSET *et les* SERGENTS DE VILLE.

DUMONT (*paraissant s'éveiller d'un horrible songe*)

Ah ! grand Dieu ! quel malheur !

JEAN BRUNELLE (*à part*)

Il en a pour son compte
Des grandeurs d'ici-bas.

DUMONT

La ruine et la honte
Pour partage !... Ah ! qui donc pourra me secourir !

OSCAR

Moi !

DUMONT

Vous, Oscar, ici !... Vous !

OSCAR

Oui, pour vous offrir
Mon concours empressé dans le trouble où vous êtes.

DUMONT

Il est donc ici-bas encor des gens honnêtes !

JEAN BRUNELLE

Le règne des escrocs, cher oncle, a fait son temps,
Et le tour est venu pour les honnêtes gens.

DUMONT

C'est ma ruine, hélas !

OSCAR

Non, je l'ai prévenue.
La police, avertie à temps, est parvenue
A s'emparer sans bruit de toutes les valeurs
Dont vous aviez chargé ces infâmes voleurs.

DUMONT

Quel complot infernal ! mais aussi quelle chance !

(*avec un gros soupir de soulagement*)

Je renais à la vie !

OSCAR (*prenant Cécile par la main*)
Et nous à l'espérance.

DUMONT (*à Oscar*)
Elle est à vous. Que Dieu vous donne le bonheur,
Et vous sauve du goût de la fausse grandeur !

ELISE (*s'approchant vivement*)
Et vous ajoutez foi, mon père, à cette histoire !

DUMONT
Je cède à l'évidence ; il nous faut bien y croire.

ELISE
Est-il possible hélas ! Que vais-je devenir ?

DUMONT (*avec sollicitude*)
Pauvre enfant ! mon orgueil brise ton avenir !...

JEAN BRUNELLE
Non, non, rien n'est brisé, mais tout peut, au contraire,
S'accommoder à point.

DUMONT
Hein ! que voulez-vous faire ?

JEAN BRUNELLE
Remplacer Faquino, c'est tout simple.

DUMONT
Comment ?
Epouser Elise !

ELISE
Ah ! mon Dieu !
(*Elle remonte en s'éventant*)

DUMONT
Vous !

JEAN BRUNELLE
Franchement,
Il faut bien l'avouer, j'ai cette fantaisie.

DUMONT
Mais... pourtant... enfin... le...

ELISE
Ah ! je suis toute saisie !

JEAN BRUNELLE
Cher oncle, je comprends votre hésitation ;

Il vous faut sur mon compte une explication,
N'est-ce pas ?

DUMONT

Oui, j'admets qu'après...

JEAN BRUNELLE

Fort bien, c'est juste.

DUMONT

Mon avarie...

JEAN BRUNELLE

Oui, oui, cela vous tarabuste ?
Et vous rend défiant ?...

DUMONT

Ma foi...

JEAN BRURELLE

Rassurez-vous,
Et laissez-moi vous dire...

DUMONT

Oui, dites...

JEAN BRUNELLE

Entre nous,
Je n'ai jamais atteint mes châteaux dans la lune ;
Mais j'ai fait en revanche une honnête fortune.

ELISE (*à part*)

Après tout ce cousin est fort aimable.

DUMONT

Mais...
Vous disiez avoir tout perdu ?

JEAN BRUNELLE

Je me vantais.

DUMONT (*étonné*)

Vous avez des moyens ?

JEAN BRUNELLE

Je suis millionnaire ;
Mon banquier, sur ce point, pourra vous satisfaire.

ELISE *à part*

Il est tout à fait bien !

JEAN BRUNELLE

Je m'étais mal vêtu
Pour traquer ces brigands...

DUMONT (*cherchant Elise, qui est restée au second plan*)

Elise ! où donc es-tu ?
Ah ! te voilà !

(*l'attirant par la main*)

Voyons !

ELISE (*paraissant hésiter et baissant la vue*)

Mon Dieu !

DUMONT

Point de défaite !
Tiens !

(*il leur joint les mains*)

Voilà, mes enfants ! C'est une affaire faite !

Elise et Jean Brunelle font groupe d'un côté, Cécile et Oscar de l'autre et se parlent en souriant ; le notaire et Octave conversent ensemble au second plan ; Nicolas se jette aux genoux de Mariane qui lui donne un soufflet en riant.

DUMONT (*au public*)

Ce que c'est que la chance !... Oui, c'est quand on le fuit,
Qu'avec acharnement le bonheur nous poursuit !

FIN DU CINQUIEME ACTE

ERRATA

LIVRAISON D'AOUT

Page 479, 10e vers : Remplacer : *Vas ! Cours !* par : *Va ! Cours !*

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Page 540. Remplacer les quatre vers à la suite de : *Comment conjurer* par les suivants :

L'orage que j'entends sourdement murmurer !
Seigneur, épargnez-moi ! Je suis bien malheureuse

Page 545, 20e vers, remplacer : *bander* par *bouder.*
" 536, 8e vers, remplacer : *Ah ! vraiment !* par : *Celui-là !*

LIVRAISON D'OCTOBRE

Page 584, 2e vers, remplacer : *à l'envie on complote* par : *à l'envie l'on complote*
" 586, 14e vers, remplacer : *Tu me fasse rentre* par : *Tu ne fasse rentrer*

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Page 677, 4e vers, remplacer la virgule après le mot *galants* par un point.
" 679, 8e vers, remplacer : *Un simple parvenu* par *Un jeune impertinent.*
" 689, 4e vers, remplacer : *Et... puis, cher papa, entre nous,* par : *Et... puis, je le dis entre nous.*

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE :—Le Téléphone de Bell.—Le Phonographe d'Edison.—Le Canal de Panama.

L'invention du téléphone est sans contredit l'une des plus merveilleuses de notre époque, et son utilité a été reconnue et appréciée dès le début, tellement que son emploi est devenu général en peu de temps. Transmettre des ordres d'un appartement à un autre, d'un étage à un étage supérieur ou inférieur au moyen d'un tube muni aux deux extrémités d'un entonnoir, était un moyen trop élémentaire pour n'avoir pas été employé depuis longtemps dans les bureaux, dans les grandes maisons; mais, autre chose était de transmettre à des distances plus ou moins considérables, non seulement la hauteur des sons, mais jusqu'au timbre de la voix humaine, de manière à pouvoir faire reconnaître la voix de la personne qui parle de si loin par la personne qui écoute. La chose, même réalisée, paraît tellement extraordinaire qu'il est tout probable que la conception, que le rêve n'en avait jamais traversé l'esprit d'aucun homme. Et pourtant, voyez la simplicité de l'appareil nécessaire pour produire cet effet merveilleux: le téléphone, comme le tuyau acoustique, se compose de deux appareils identiques. Une membrane en fer doux, d'une extrême ténacité, est placée dans l'entonnoir; vient ensuite une tige d'acier aimantée, placée derrière la membrane, et perpendiculairement à celle-ci. Cette tige d'acier supporte une petite bobine de fil de cuivre qui se trouve aussi tout près de la membrane. Extérieurement, le téléphone présente une planchette verticale sur laquelle sont appliquées, en haut, une boîte contenant l'appareil de la sonnerie; en bas, une pile voltaïque; et entre les deux se trouve l'entonnoir transmetteur. Le récepteur est figuré par un second entonnoir relié à l'appareil par un fil métallique isolé, et que l'on tient contre l'oreille.

Ces deux appareils sont reliés par un fil métallique auquel on peut donner la longueur qu'on voudra. Que si une personne porte l'un de ces appareils à sa bouche et parle, les vibrations sonores produites par sa parole se transforment dans l'appareil en vibrations magnétiques et électriques, puis, transmises au moyen du

fil métallique à l'appareil opposé, se transforment de nouveau dans celui-ci en vibrations sonores que recueillera aisément la personne qui aura cet autre appareil, dans ce cas récepteur, appliqué à son oreille. Une sonnerie électrique donne les avertissements entre les deux personnes qui entrent en correspondance.

L'invention du téléphone est due à un savant écossais, M. Alexander Graham Bell, fils du professeur Bell, d'Edimbourg, avec lequel il s'est longtemps consacré à l'enseignement des sourds-muets. Dans cet ordre de travaux, M. Bell était parvenu à faire parler une sourde-muette, sa pupille, devenue depuis sa femme, et c'est précisément par les expériences auxquelles le conduisit cette tentative audacieuse, couronnée d'un plein succès, que l'idée du téléphone lui fut inspirée.

La première apparition du téléphone eut lieu à l'exposition de Philadelphie où il figurait modestement dans le compartiment des appareils de transmission télégraphique de la section américaine, sous une forme quelque peu rudimentaire qui lui donnait un faux air de bibelot. Mais aux premières explications des effets de l'appareil, la curiosité fut trop excitée pour qu'on n'entreprit pas immédiatement des expériences publiques.

M. Bell, fixé aux Etats-Unis depuis 1871, était alors professeur de physique à New-York.

Les premières expériences faites dans un rayon peu étendu, frappèrent tous les témoins d'admiration : l'appareil transmetteur était resté au centre de l'exposition ; le récepteur fut transporté à l'autre extrémité de la ville, et une conversation animée s'établit entre les personnes placées à ces deux points éloignés.

Une autre expérience eut ensuite lieu entre New-York et Philadelphie au moyen des fils du télégraphe qui furent distraits un moment de leurs fonctions habituelles, et elle n'eut pas moins de succès que celle qui avait été faite à l'exposition. D'autres essais furent faits successivement par M. Bell entre Salem et Boston, distance de 5 lieues, puis entre Boston et North Conway, distance de 50 lieues environ, avec un plein succès qui parut définitif. En effet, la conversation s'établit de la manière la plus nette entre les personnes séparées par des distances aussi considérables.

Ces faits devaient avoir et eurent en effet un immense retentissement dans le monde entier, et le téléphone se propagea avec plus de rapidité encore que ne l'avait fait le télégraphe électrique. De retour en Angleterre en 1877, M. Bell adressa à la Société des Ingénieurs et à l'Académie des sciences, en France, deux téléphones, et des expériences suivies furent aussitôt entreprises, d'abord de Paris à Saint-Germain-en-Laye, puis de Paris à Mantes,

distance de quinze milles, et l'on obtint d'excellents résultats. De Paris, où il subit l'examen sévère de la redoutable Société de physique le 2 novembre 1877, le téléphone se répandit dans les départements, et, en janvier 1878, on fit des expériences de la communication téléphonique à travers la Manche.

Aujourd'hui le téléphone est en usage partout, dans tous les pays, dans toutes les villes, et la somme d'avantages qui en résulte est incalculable. De son bureau, l'homme d'affaires communique avec ses correspondants avec autant de facilité que s'il les tenait à côté de lui. S'il a une visite à faire, il peut éviter toute démarche, toute perte de temps inutile, en demandant par téléphone s'il peut rencontrer la personne à qui il a affaire.

L'établissement des téléphones a bien son inconvénient réel, une incommodité dont on s'est plaint souvent : les poteaux plantés le long des rues et les réseaux de fils qui partent du centre, du bureau central, et qui rayonnent vers tous les points des villes ; mais dans un avenir peu éloigné, il est tout probable que l'on parviendra à annuler cet inconvénient par l'enfouissement des fils. Déjà des expériences ont été faites dans ce sens à Montréal. Si les premiers essais ont paru peu satisfaisants, il faut espérer que l'on en arrivera bientôt à de meilleurs résultats dans ce sens.

Pour terminer, je citerai quelques mots d'un journal français, l'*Echo du Nord*, au sujet de l'emploi du téléphone dans les mines de charbon. Les expériences avaient eu lieu dans les mines de Ferlay, le 5 mars 1878 :

"Il s'agissait principalement d'étudier l'emploi possible des téléphones dans les charbonnages. L'essai a pleinement réussi. Les interlocuteurs placés les uns au haut, les autres au fond du puits, ont pu correspondre aisément à une distance de 350 mètres (près de 1200 pieds) ; un air de musique a été joué, et aucune note n'a échappé aux oreilles qui devaient le recueillir. Toutefois, on a constaté qu'on entendait beaucoup mieux sur le sol que sous le sol. La cause de cette déperdition est expliquée par la submersion du câble qui, dans les mines, reçoit perpétuellement l'eau des cuvelages."

Depuis, le téléphone est généralement employé dans les mines de charbon.

*
* *

Depuis son invention par M. Bell, le téléphone a été l'objet, de la part d'une foule de savants, d'expériences multipliées tendant à le perfectionner. Le phonographe n'en est pas un perfectionnement mais une transformation radicale des plus extraordinaires,

des plus étranges. Avec le phonographe, il ne s'agit plus de transporter instantanément le son de sa source à une distance plus ou moins éloignée, mais bien de l'enrégistrer, de le *clicher*, tout à fait comme on fait en photographie pour les images, pour le reproduire à la volonté de l'opérateur, dans une heure, demain, dans dix ans, et presqu'autant de fois que la fantaisie lui en prendra. Si l'espace est vaincu par le téléphone comme il l'était déjà d'une manière différente par le télégraphe électrique, c'est donc le temps qui est vaincu par le phonographe. Je dirai plus tard comment Edison, en cherchant à perfectionner le téléphone, fut amené fortuitement à la découverte du phonographe.

Qu'on juge de la stupéfaction des savants faisant partie de la Société des mécaniciens télégraphistes et de la Société de physique de Londres quand on entendit, en 1878, le nouvel instrument intitulé le phonographe, inventé depuis quelques mois à peine, répéter à satiété une phrase apprise à New-York et reproduite vingt fois dans la traversée.

Qu'on juge de l'enthousiasme des membres de l'Académie des Sciences de Paris, quand, le 13 mars 1878, le même instrument fut admis à "*présenter ses compliments*" à la docte assemblée. Il est acquis en effet à l'hist ire, grâce aux *Comptes Rendus*, que le phonographe, *soufflé* par son inventeur, à New-York, prononça distinctement les paroles suivantes lorsqu'il fut présenté : "*Le phonographe présente ses compliments à l'Académie des Sciences.*"

Le phonographe se compose, comme le téléphone, d'un appareil récepteur et d'un transmetteur, entre lesquels se trouve l'appareil enrégistreur. Je vais reproduire la description qu'en donne un éminent physicien français, M. A. Vernier : "L'appareil récepteur est un tube recourbé, à l'extrémité duquel il y a un entonnoir dans lequel on parle. Au bout du récepteur, il y a une ouverture de deux pouces environ de diamètre fermée par un diaphragme ou disque métallique extrèmement mince qui vibre avec une grande facilité.

Au centre de ce diaphragme est fixé une aiguille d'acier qui se meut en même temps que le diaphragme. Cet appareil est posé sur une table et placé juste en face de l'enrégistreur. Ce second appareil est un cylindre en bronze de quatre pouces environ de longueur et autant de diamètre, et dont la surface porte des rainures en forme d'hélice ; il y a environ dix de ces rainures héli coïdales par pouce, ce qui fait quarante pour la longueur entière du cylindre. Le développement total de cette rainure est de 42 pieds.

"Le cylindre couvert de ces rainures en forme de vis, est

monté sur un axe horizontal et l'aiguille de l'appareil récepteur, placée comme nous l'avons dit, au centre du diaphragme vibrant, s'y appuie légèrement. Le cylindre est ainsi disposé que l'aiguille porte dans la rainure et que le cylindre peut être animé, par un mouvement d'horlogerie, d'un mouvement de translation horizontale, de telle sorte que l'aiguille reste toujours engagée dans la rainure de l'enrégistreur. Les deux mouvements de tranlation et de rotation se combinent pour obtenir cet effet.

« Que faut-il donc pour enrégistrer les vibrations de l'aiguille ? Il faut que le fond de la rainure, dont les diverses parties passent successivement devant l'aiguille vibrante, reçoive en quelque sorte l'empreinte de la vibration, que les ondes sonores s'y dessinent, qu'elles y tracent une courbe formée de parties successivement ascendantes et descendantes. Pour cela, on s'arrange pour que l'aiguille, en vibrant, exerce une légère pression sur une mince feuille d'étain : cette feuille qui enveloppe tout le cylindre est inélastique, elle reçoit une sorte d'impression, chaque oscillation de l'aiguille y produit un creux, une sorte de petite vallée.

« Quand le cylindre a achevé sa course, toutes les paroles prononcées dans le récepteur se sont imprimées dans la longue rainure hélicoïdale ; celle-ci a reçu une sorte de gravure naturelle, et les moindres inflexions de cette gravure ont leur importance, puisqu'elles sont la trace permanente d'une onde sonore. Si les sons ont été forts, les marques seront profondes ; s'ils ont été légers, elles seront plus légères ;la petite vague linéaire tracée par l'aiguille dans l'étain sera l'image fidèle des vagues sonores. »

Voilà donc le *cliché* formé. A l'aide du cliché, il s'agit de reproduire l'original, c'est à dire les sons. M. Vernier continue comme suit :

« Le troisième appareil est le transmetteur. Il faut se figurer un tambour conique métallique avec la grande extrémité ouverte et la petite extrémité de deux pouces de diamètre recouverte en papier. Devant ce diaphragme en papier, est un léger ressort en acier, vertical et terminé par une aiguille semblable à celle du récepteur. Le ressort est mis en rapport avec le diaphragme en papier du transmetteur, au moyen d'un fil de soie convenablement tendu.

« Cet appareil est placé devant le cylindre enrégistreur de telle sorte que l'aiguille de l'appareil transmetteur recommence exactement la même course que celle de l'aiguille du diaphragme récepteur. La pointe d'acier suivra la pointe ondulée qui se déroule devant elle ; elle vibrera et recommencera dans le même

ordre tous les mouvements qui se sont imprimés sur la trace qui lui est marquée.

" Des vibrations se communiqueront au diaphragme de papier, et il en résultera une série d'ondes sonores tout à fait semblables à celles qui ont été imprimées sur la feuille d'étain. On entendra, chose merveilleuse, sortir des mots du tambour conique, altérés cependant et empreints d'un timbre métallique. Si le cylindre se meut la seconde fois plus lentement que la première, la voix gagnera en gravité ; s'il se meut plus vite, elle deviendra plus aigue.

" Tel est exactement l'appareil de M. Edison ; on comprend que le phonographe est un instrument bien autrement délicat que le téléphone ; il doit être construit avec la précision d'une montre ; il faut que le mariage entre le mouvement vibratoire des aiguilles soit du récepteur, soit du transmetteur, avec la rainure hélicoïdale du cylindre se fasse avec une admirable précision. L'aiguille qui imprime la voix doit avoir un mouvement aussi doux que facile ; l'aiguille qui la recueille doit presser, mais aussi légèrement que possible, sur la petite surface ondulée qui se métamorphose en vibrations sonores.

*
* *

Avant de relater comment Edison fut amené à inventer le phonographe, je crois devoir denner une courte notice biographique sur le grand inventeur américain.

Thomas E. Edison est né en 1847 dans l'Ohio. Sa famille étant peu aisée, il dut se contenter d'une éducation élémentaire. Obligé de gagner sa vie, dès l'âge de 11 ans, il se fit marchand de journaux sur une ligne de chemin de fer. Plus tard, au lieu de vendre les journaux des autres, il s'imagina d'en faire un qu'il était sûr de vendre tout aussi bien aux voyageurs désœuvrés, avides de distractions. Il rédigea donc, composa et tira seul, ce qui suppose un apprentissage dans une imprimerie, la feuille en question et la vendit. Tout alla bien jusqu'à ce que, ayant indisposé contre lui quelque employé de la ligne, celle-ci lui fut interdite. Alors il devint télégraphiste. Les phénomènes électriques le séduisirent et il les étudia avec passion et ne tarda pas à aborder la série presque innombrable des inventions qui l'ont rendu si célèbre. Mais le succès ne vint pas tout de suite. Etant opérateur de nuit, il proposa à son chef la construction d'un appareil à l'aide duquel on pouvait lancer simultanément deux dépêches, dans deux directions opposées, avec le même fil. Le chef, convaincu qu'Edison inclinait à la folie, s'empressa de le mettre à la

porte. Attaché ensuite à la *Western Union Co.*, il continua ses recherches et lorsqu'en 1878 il inventa son phonographe, il avait déjà pris soixante-sept brevets d'invention dont la *Western Union Co.* s'était assuré le droit d'exploitation, hors celui du phonographe.

Depuis, Edison n'a cessé d'inventer, et il a établi des ateliers laboratoires à Mantow-Park, New-Jersey, où il fait construire ses appareils.

*
* *

Voici maintenant dans quelles circonstances Edison inventa le phonographe.

Il se livrait à des expériences ayant pour but le perfectionnement du téléphone. Il toucha par hasard l'instrument du bout du doigt, et l'ayant retiré vivement, il s'aperçut que ce contact avait laissé sur son doigt une trace sensible. Il pensa que si le diaphragme du téléphone avait imprimé une ligne sur son doigt, il pouvait en faire autant sur une feuille de papier, et qu'ainsi, le son pouvait être enrégistré. Il prit en conséquence une feuille de papier de Morse et le joignit au diaphragme du téléphone qu'il inséra où se trouve le style de l'appareil de Morse. Ayant fait ensuite passer cette bande de papier imprimé dans l'appareil en sens inverse, il obtint le résultat inverse, et au lieu que le diaphragme vibrât au son de sa voix, ce fut le papier qui fit vibrer le diaphragme, qui fit entendre à son tour le faible écho du cri *Halloa! Halloa!* qu'il avait poussé lui-même à l'orifice récepteur, un moment auparavant.

C'était un triomphe !

Cet événement eut lieu dans l'après-midi d'un mardi. L'inventeur travailla à sa découverte sans désemparer, sans boire, sans manger, ni dormir, toute la soirée, toute la nuit, ainsi que le jour suivant. Enfin, le samedi, le premier phonographe était construit.

Si le hasard a été pour quelque chose et même pour beaucoup dans la découverte, on voit que le hasard a été laborieusement secondé dans la réalisation.

*
* *

Les travaux du canal de Panama se poursuivent avec la plus grande activité. M. Jules Dingler, l'ingénieur en chef, est revenu de France, avec une centaine d'ingénieurs nouveaux, et l'on fait des préparatifs pour recevoir dignement M. de Lesseps qui doit visiter les travaux au commencement de l'année prochaine. Pen-

dant la saison sèche, cinquante mille hommes seront employés sur les quarante-sept milles qui comprennent tout le développement du tracé du canal.

Je reproduis ici du *Telegram* de New-York. l'état des travaux. Ces renseignements importants ont été fournis par M. Nathaniel McKey, entrepreneur américain, qui est un homme pratique, et qui revient de l'isthme; ils ne pourront, je crois, manquer d'intéresser mes lecteurs.

" Le coût pour l'enlèvement des divers matériaux de terrassement a été évalué primitivement de 50 cents à $7 par mètre cube, et jusqu'ici, le prix de ce qui a été fait n'a pas, suivant les comptes de la compagnie, atteint à beaucoup près, la moyenne des évaluations, et souvent il n'a pas dépassé 50 p. c. Tout le travail est fait par contrat, mais la compagnie fournit tout l'outillage en exigeant un cautionnement pour la garantie d'un bon entretien, et aussi l'intérêt de la valeur de ce matériel à partir du jour où il est livré à l'entrepreneur. Ce matériel est simplement immense.

" Il y a actuellement sur les chantiers vingt mille ouvriers, indigènes ou originaires des îles Caraïbes. Leurs salaires varient de $1.50 à $2 par jour, et chacun est en possession de plus d'argent qu'il n'en a jamais rêvé. Quand ils sont malades, la compagnie les prend à sa charge, et leur fournit gratuitement des médecins, des infirmiers, des médicaments, etc. Les bâtiments d'hospice établis à Aspinwall et à Panama, et ceux semés le long de la ligne du canal sont des modèles de propreté. Ils sont construits sur les collines les plus élevées de manière à fournir aux patients l'air le plus pur; tous les chemins environnants sont macadamisés et le drainage est parfait. Ils sont innombrables.

"... La majorité des entrepreneurs sont en ce moment occupés avec leurs hommes à niveler les hautes collines, à terrasser jusqu'au niveau des eaux, et à ouvrir des tunnels pour dériver la rivière Chagres. Quand cela sera fait, et c'est la partie la plus difficile, alors les machines pourront être mises en œuvre sur toute la ligne pour creuser le canal proprement dit... Le dragage a été pratiqué depuis un an seulement, le reste du temps depuis 1880 ayant été employé en préparatifs pour commencer cette œuvre effrayante. Beaucoup de travail a été exécuté jusqu'à présent et les progrès sont maintenant aussi rapides que possible, toutes les ressources mécaniques du monde étant utilisées par ces ingénieurs français, dont la conception, d'après les préparatifs qu'ils ont faits, équivaut déjà, dans mon opinion, à la moitié de l'accomplissement."

Oct. Cuisset.

CHRONIQUE DU MOIS

SOMMAIER.—Les anarchistes français et Rochefort — Vues éminemment patriotiques de Mgr Freppel sur la politique coloniale de la France— La Clovis Hugues et le *cercle social des femmes*— Mlle Van Zandt—Crédits du Tonquin votés—Brouhaha universitaire d'Espagne—Divers.

Le dimanche, 23 novembre, dans l'après-midi, a eu lieu à Paris, salle Lévis, une réunion d'anarchistes qui a tourné en émeute. Depuis quelques jours, des affiches apposées çà et là en divers endroits, invitaient à s'y rendre tous les ouvriers sans ouvrage. L'appel a été entendu : dès deux heures la salle était comble, et renfermaient 4,000 personnes dont un grand nombre d'ouvriers en blouse et en costume de travail. Il s'y trouvait aussi quelques *femmes !*

Le président ayant ouvert la séance en demandant une résolution énergique, lut ensuite une lettre d'un anarchiste espagnol, puis deux autres lettres, dont l'une, de soldats de Paris déclarant aux révolutionnaires qu'ils peuvent compter sur l'armée. La seconde, venant de soldats du fort de Vincennes, se termine par ces expressions brutales : « Les bourgeois comptent sur nous : que leurs illusions cessent, car dans la rue nous nous mêlerons à vous pour leur *cracher au coeur* le plomb qu'ils nous ont donné. »

Ensuite, l'un des secrétaires lut le manifeste des anarchistes. « Toujours la même chose : les ouvriers sont exploités, affamés par des ventrus et des voleurs qu'une soi-disant loi protège ; il est temps d'agir et puisque les prolétaires ne peuvent plus vivre en travaillant, ils doivent mourir en combattant. »

On vit, après cela, se succéder à la tribune plusieurs orateurs qui provoquent la rébellion et invitent leur auditoire au pillage des boulangeries et des magasins. Un M. Crépin, qui veut protester, est renversé et mis à la porte avec un œil arraché et ses vêtements en lambeaux.

Pour couronner *dignement* tout ce tumulte la résolution suivante est adoptée :

" Considérant la situation des ouvriers qui ne peuvent actuellement compter que sur eux-mêmes, la réunion engage tous les travailleurs à ne plus respecter la propriété et à prendre partout où ils le trouveront ce qui est nécessaire pour vivre. Elle décide en outre qu'une grande réunion aura lieu prochainement sur la voie publique.

Sortis dehors, les anarchistes insultèrent les gardiens de la paix. Huit cents d'entre eux formant une bande, montèrent la rue de Lévis en chantant la *Marseillaise* et la *Carmagnole*.

Dix-sept arrestations furent opérées.

Le trop fameux Henri Rochefort, au cours d'un article où il prétend que c'est la police qui a provoqué l'émeute, dit de M. Ferry que « cet être ignoble *participe de la punaise et du chacal* » et conclut en ces termes :

Voilà à quelles extrémités criminelles se porte le sanglant bateleur qui, après avoir semé le choléra en France, fait actuellement tous ses efforts pour exciter la guerre des rues. Ce qui, heureusement nous protège contre sa scélératesse, c'est son incroyable bêtise.

Ce bas pasticheur de l'empire ne s'aperçoit même pas qu'imiter aussi servilement Emile Olivier et Pinard, c'est se préparer à finir comme eux ; avec cette différence, toutefois, que le peuple qui a laissé échapper les deux ministres de Napoléon III, n'aura probablement pas pour Ferry cette indulgence, sur laquelle celui-ci aurait tort de trop spéculer.

*
* *

Pour nous remettre des émotions du spectacle désolant donné par la canaille radicale, tournons nos regards vers l'une de ces rares, mais grandes figures qui, au milieu de tant d'abaissements, relèvent aux yeux des peuples le caractère français et le font admirer.

Le lendemain même de l'odieuse échauffourée racontée plus haut, l'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel prononçait devant la chambre, occupée à discuter les nouveaux crédits du Tonquin, un discours excellemment patriotique par lequel il se déclarait favorable à l'extension de la politique coloniale de la France.

Le brillant orateur exposa qu'en dehors de l'Algérie, *qui est plutôt une réunion de départements français*, la France n'a pour colonies que des petites îles dans les Antilles, Saint-Pierre et Miquelon, la côte du Sénégal et des îles minuscules autour de

Madagascar, et qu'au point de vue colonial, elle vient après l'Espagne. Or, pourquoi la France n'aspirerait-elle pas à l'empire colonial, tout comme l'Angleterre, et même comme l'Allemagne qui vient d'entrer dans cette voie ?

Pourquoi ?... Mgr Freppel a su répondre victorieusement aux objections que l'on oppose à ce pourquoi. Mais écoutons-le lui-même :

On objecte que nous n'avons pas une population assez nombreuse pour occuper des colonies nouvelles ; mais l'utilité d'une colonie ne se mesure pas au nombre des nationaux qui l'habitent.

Les Anglais sont en petit nombre dans l'Inde, et les Hollandais à Bornéo et à Java On objecte encore que le commerce de la France avec ses colonies n'est pas assez considérable pour qu'on y ajoute un nouvel établissement. Cette objection est fondée sur une erreur. Le commerce avec nos colonies est considérable. Il le deviendra davantage avec une extension de nos territcires et des relations nouvelles avec des populations plus nombreuses.

Mais il y a autre chose que les intérêts commerciaux. La France a une mission civilisatrice que nos pères ont exercée avec grandeur, avec éclat, et à laquelle nous ne pouvons pas renoncer sans déchoir. La France doit occuper definitivement le Tonquin sous la forme du protectorat, qui est un legs de la monarchie. Elle doit refaire dans l'Indo-Chine quelque chose d'équivalent à l'empire de l'Inde, que nous avons perdu. Ce résultat est digne des sacrifices que nous nous imposons. Le percement de l'isthme de Panama nous dispensera un jour d'emprunter le canal de Suez pour nous rendre dans nos possessions de l'Indo-Chine.

Il faut, dit-on, redouter de faire de la politique coloniale aux dépens de la politique européenne, et regarder toujours la trouée des Vosges ; mais faut-il rester dans une attitude purement passive pendant que les autres nations s'installent, sur tous les points du globe, dans des positions stratégiques dont on ne pourra jamais les déloger ? Personne ne menace la France en Europe, la France ne menace personne, et le moment est bien choisi pour refaire en partie notre empire colonial. (Très bien ! au centre.)

M. PAUL DE CASSAGNAC. Monseigneur, voulez-vous avoir la bonté de déclarer qne vous parlez en votre nom personnel ?

MGR. FREPPEL. Sur ce point, en effet, j'ai le regret de me séparer de mes collègues de droite. (Bruits divers.)

Ce n'est pas l'Angleterre qui s'opposera à notre extension coloniale, Elle a elle-même trop pratiqué cette politique, et il serait facile de lui répondre par la parabole de la Poutre et de la Paille. La Chine n'a rien à voir dans le Tonquin. Elle ne saurait invoquer une suzeraineté chimérique.

Après le guet-apens de Langson, il n'est pas possible de reculer, et on ne peut même admettre que la France accepte la médiation d'aucune puissance. Faut-il faire une nouvelle expédition de Chine sur Pékin ? Cela n'est ni nécessaire ni utile. Notre objectif doit être d'occuper le Tonquin tout entier et de nous y installer fortement, afin d'occuper Formose et d'y percevoir les douanes jusqu'à ce que la Chine soit venue à résipiscence.

Les guerres entre les nations éclairées sont des guerres maudites ; elles reculent le progrès de la civilisation. Mais il est des expéditions qui servent la cause de la

civilisation. L'expédition du Tonquin est de ce nombre. (Applaudissements sur divers bancs à gauche et au centre.)

*
* *

Ces nobles et généreuses paroles font aujourd'hui regretter à plusieurs journaux amis de M. Ferry, les attaques injustifiables qu'ils ont autrefois portées contre l'éminent évêque qui a ainsi parlé. Quelques-uns même le défendent avec un certain acharnement contre M. Paul de Cassagnac, moins gracieux dans son journal qu'il l'a été en Chambre à l'égard de Mgr Freppel. Ils ont bien le droit, du reste, d'être en extase devant un pareil discours. Ils y voient mis en pratique et vivant un patriotisme dont les idoles de boue qu'ils encensent habituellement ne leur ont jamais donné l'exemple.

*
* *

Et cependant cette sublime leçon a fait moins de bruit en certains quartiers et y a moins attaché l'attention que l'assassinat de Morin par la Clovis Hugues ! Celle-ci a reçu plus d'applaudissements et d'hommages que Mgr Freppel. Elle a même reçu l'apothéose ! Franchement l'on ne s'imaginerait pas jusqu'où l'on peut pousser la bêtise en France, si l'évidence des faits ne la mettait pas en si pleine lumière. Pourrait-on même soupçonner la possibilité des faits relatés dans la dépêche suivante ? Lisez :

Paris, 5 décembre.

Sous la présidence de Mlle Barberousse, le *cercle social des femmes* avait organisé hier soir, au deuxième étage, 67, rue St-Honoré, une réunion privée où l'on devait rédiger une adresse à Mme Hugues.

La réunion a eu lieu dans une petite salle, où deux quinquets éclairent mal les nombreux curieux qui se pressent, debout, devant une table où trône Mlle Barberousse, à côté de laquelle pérore M. Jules Alix, ancien membre de la commune. Ce dernier, après avoir comparé le coup de revolver de Mme Clovis Hugues au coup de pistolet de Camille Desmoulins qui, en 89, annonça la Révolution, déclare que la femme du député de Marseille ne doit pas subir l'acquittement : Elle est Mme Clovis Hugues, cela suffit ! Il annonce ensuite une prochaine réunion, grandiose, à la salle de la Redoute, "d'où il ne pourra ressortir qu'une ovation *pour celle qui s'est fait justice* elle-même.

Il relit l'adresse suivante qui est adoptée à l'unanimité, après une *longue discussion* sur la "justice boiteuse et vénale," qu'on change en "justice boiteuse et dispendieuse ; "

Paris, le 4 décembre 1884.

A Madame Clovis Hugues.

Madame,

Vous avez été plus forte, plus puissante, plus juste que les juges.

Honneur à vous !

Les femmes, qui ont courbé si longtemps la tête sous le poids des préjugés et des persécutions,

Qui ont tant souffert !

Qui souffrent encore,

Et qui, toutes, devraient avoir votre courage,

Les femmes vous admirent !

Nous souhaitons que l'acte extrême auquel vous avez été poussée par les lenteurs d'une *justice boiteuse et dispendieuse* soit le signal du réveil et le commencement d'une ère nouvelle.

Mises hors la loi, mineures, mais responsables,

Sans droits, mais esclaves de tous les devoirs,

Sans protection,

Sans défense,

Les femmes se doivent de se défendre elles-mêmes.

Madame, vous avez bien fait.

Honneur à vous.

La séance est levée après l'adoption du vœu de la mise en liberté de Mme Clovis Hugues.

* * *

Ce n'est pas tout.

Une artiste qui chante à l'Opéra-Comique, Mlle Van Zandt, s'est trouvée en proie, au moment où elle commençait l'air du *Barbier* sur la scène, à un vertige que le public spectateur a interprété malicieusement. Aussitôt, grand émoi, grand scandale ! Mlle Van Zandt était-elle ivre, ou autrement malade ? Elle était ivre ! elle ne l'était pas ! Toujours est-il qu'on entretient de cette demoiselle tout Paris et toute la France, et que les journaux n'ont plus assez de colonnes pour appeler sur elle l'attention publique. A titre de simple curiosité, lisez seulement ce titre et ce sommaire d'une chronique interminable que je vois dans l'un des journaux les plus populaires de Paris :

CHEZ MLLE VAN ZANDT

Dimanche, 9 novembre 1884, 4, rue Christophe Colomb, au second étage. Antichambre encombrée de fleurs, envoyées du matin. L'interviewer est introduit dans le grand salon. Partout des portraits de la jeune cantatrice, buste, pastels, photographie. Une caméristé fait pénétrer ensuite le visiteur dans le petit salon, où Mme Van Zandt mère, le reçoit. Dans le petit salon, la porte entr'ouverte de la chambre à coucher de la diva.

SCENE 1re ET UNIQUE

Après avoir fait parler longuement la mère et la fille, *l'interviewer* qui n'est pas satisfait d'avoir assez gâché de papier, court chez les artistes pour savoir leur opinion sur l'incident ou sur l'accident, l'un des deux, ou peut-être tous les deux à la fois! Puis, il faut qu'il aille ensuite chercher ce qu'en dit le docteur Lowe. Et en fin de compte, après avoir diverti des affaires sérieuses et gaspillé l'attention publique par tous ces racontars de commère, on y ajoute une lettre de la cantatrice protestant contre les accusations ou les soupçons dont elle est la victime.

*
* *

Pauvre France!

*
* *

La chambre française a terminé la discussion sur les affaires du Tonkin en votant les 43 millions demandés par le ministère. M. le duc de Rochefoucaud Bisaccia a lu à la tribune une déclaration par laquelle la minorité de droite, en vue des prochaines élections, a entendu se dégager de toute solidarité dans l'expédition du Tonkin.

Le 11 de décembre courant, le Sénat, à l'unanimité moins une voix, a voté à son tour les crédits. La droite s'est abstenue.

*
* *

Dans notre dernière chronique, en parlant des incidents universitaires de novembre, nous avons signalé l'émeute des étudiants de Madrid. Voici les détails.

Les évêques espagnols ayant blâmé à bon droit un professeur de l'université de Madrid, de s'être prononcé en faveur de la *libre-pensée*, c'est-à-dire de la pensée sans guide et sans frein, dans l'enseignement, le pédantisme des élèves en fut choqué, et ceux-ci se livrèrent, dans les rues, le 20 novembre dernier, à des démonstrations tellement tumultueuses que la police fut obligée d'intervenir, et de se livrer à un combat en règle contre eux. En face de l'attitude résolue de la police, les jeunes libérâtres s'enfuirent dans toutes les directions, en semant l'alarme partout, et coururent se réfugier dans les maisons. Nombre d'entre eux se

dirigèrent vers le corridor de l'Université. « M. le gouverneur de « Madrid et le colonel chef de la garde municipale donnèrent « l'ordre de courir sus aux étudiants, et une soixantaine de gardes, « l'épée nue et le revolver à la main, se précipitèrent dans les « couloirs au milieu d'une scène indescriptible. Les huissiers et « portiers de l'université protestèrent, le recteur avec des profes- « seurs en costume, la toque universitaire sur la tête et en robe, « se placèrent en vain sur le grand escalier, invoquant les tradi- « tions de leur vieille compagnie, les réglements sanctionnés par « la jurisprudence des tribunaux et les décrets royaux ; tout fut « inutile.

« Enfin le recteur déclara qu'il se démettait de ses fonctions « devant la violation de l'enceinte de son université. »

Le récit, entre guillemets, que nous venons de rapporter est évidemment l'œuvre d'un homme plus disposé à justifier l'insubordination et l'émeute qu'à servir la cause de l'ordre et des intérêts publics.

Le cabinet espagnol ayant pris parti pour les étudiants ultramontains et leurs professeurs, cent vingt-six professeurs de l'Université de Madrid et un certain nombre de professeurs des Universités des provinces ont, en guise de protêt, signé une pétition demandant la *liberté* (c'est à dire, dans leur pensée, la *licence*, la *prostitution*) de l'enseignement. En revanche, quatre-vingt quatorze professeurs catholiques sont venus, à leur tour, présenter une contre-pétition.

L'agitation n'est pas tout-à-fait calmée. Il pourrait en résulter des conséquences beaucoup plus redoutables que celles déjà exposées ci-haut.

*
* *

La conférence du Congo, dont nous avons annoncé, avec détails, les préliminaires dans notre chronique d'octobre, siège toujours. Lorsqu'elle sera terminée, nous publierons un résumé de ses travaux.

*
* *

1884 ne sera bientôt plus. Et s'il faut en croire les *Adventists* et leurs prophètes, un peu moins autorisés qu'Elie, l'univers tout entier touche lui-même à sa fin. Ils ont fixé le 4 janvier 1885 comme le jour du jugement dernier ! ! Alors cette chronique est la dernière, et nous n'aurons plus à nous occuper de la Conférence du Congo.

En attendant, lecteurs, bonne année !

PHILIPPE MASSON.

AP
21
R34
v.20

Revue canadienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY